



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

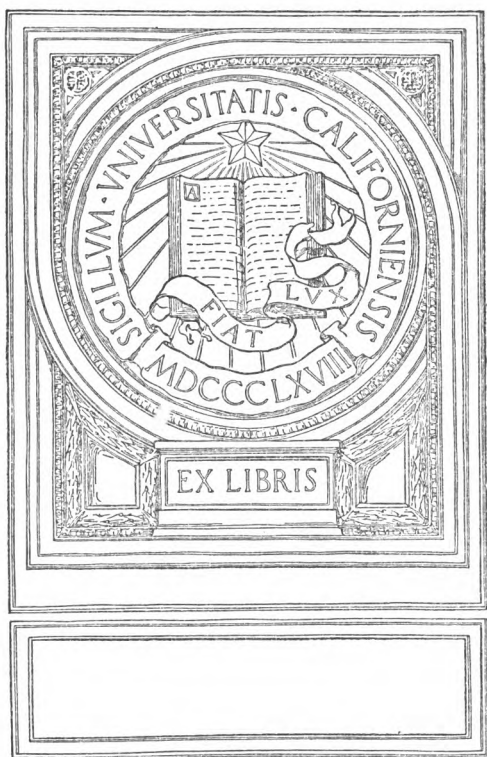
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE

(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)

EN BELGIQUE,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de MM. J. Gantrelle, D. Keiffer, L. Roersch, A. Wagener.

XXI^e Année.

NOUVELLE SÉRIE. TOME XVI.

GAND,

Imprimerie EUG. VANDERHAEGHEN, rue des Champs, 66.

1873.

TABLE DES MATIÈRES.

L24
R402
v.14
★ ★

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages.
L'enseignement supérieur et moyen devant la Chambre des Représentants	1
L'instruction publique dans les Pays-Bas Autrichiens de 1740-1780, par CH. PRIOT	6
Les chroniques de Froissart, par PAUL FREDERICQ	24
Sur quelques passages du pro rege Dejotaro, par ERN. JOPKEN	42
Quelques observations sur les mots <i>acits</i> et <i>cateta</i> dans Virgile, par J. H. BORMANS	97
Analyse littéraire du monologue d'Émilie, par THIL-LORRAIN	105
A propos de la découverte d'un passage important de Tacite, par D. ANIA GH comme nom du Péloponnèse et le héros Argien ANIE, par R. DE BLOCK	176
Nouvelle attaque contre l'enseignement de l'état, par J. GANTRELLE et A. WAGENER	225
L'enseignement de la géographie, par HERMANN PERGAMEMI	297
Le roman mythologique dans Diodore de Sicile, par R. DE BLOCK	309
Le siècle de Louis XIV par Voltaire, par VICTOR ANGENOT	328
Thèmes d'imitation sur Tite Live, par J. GRAFÉ	338
La question du Grec en France.	373
De quelques parisianismes populaires, et d'autres locutions non encore ou mal expliquées, par CH. NISARD.	382
Observations sur l'exorde du discours de Cicéron pour Murena, par L. ROERSCH.	398
De l'emploi des modes de l'aoriste, par J. DELBŒUF	400
Philologie et philologues d'après W. Freund, par E. JOPKEN.	410
De l'étendue des bibliothèques de l'antiquité	418

COMPTES RENDUS.

Plaute. — Morceaux choisis. — Traduction de E. Sommer, par E. BENOIST, par A. W.	51
--	----

II.

Nouvelle grammaire grecque, de A. Chassang, par D. K.	55
C. F. Lhomond. Epitome historiae sacrae, par D. K.	65
Manuel du candidat aux écoles spéciales, de Léon Salkin	66
Cours de géométrie analytique de Joseph Carnoy, par J. MISTER	67
Manuel de sciences commerciales de J. Merten	70
Quelques mots sur la gymnastique scolaire	71
Beobachtungen über die Construction der lateinischen Zeitpartikeln, de H. S. Anton, par J. GANTRELLE	118
Étude sur le langage populaire du patois de Paris et de sa banlieue, de Ch. Nisard, par D. K.	120
Relation politiques des Pays-Bas Autrichiens avec les puissances étrangères de 1740 à 1780 de Ch. Piot, par G. KURTH	189
Geschiedenis der stad Lier, de A. Bergmann, par G. KURTH.	190
Cours de thèmes latins de J. Grafé, par D. K.	251
Wie studirt man Philologie, par E. J.	252
Œuvres choisies de Max Veydt, par P. T.	348
Rapport fait au nom de la Commission de l'École Française d'Athènes, sur les travaux des membres de cette école pendant les années 1869-1872, par A. W.	421
Cours gradué de géographie, de J. Du Fief, par D. K.	423

ACTES OFFICIELS.

Nominations	72, 152, 257
Nouvelle loi sur les bourses de voyage	73
Règlement provisoire sur l'examen des langues vivantes	73
École spéciale des arts et manufactures et des mines annexée à l'université de Liège	74
Instruction moyenne. Résultat du concours.	264

BIBLIOGRAPHIE. Geschichte der mathematischen Wissenschaften von H. Suter. 1 Theil. Von der ältesten Zeiten bis Ende der 16 Jahrhunderts. 204

VARIA	75, 123
Société pour le progrès des études philologiques et historiques .	123
Choix de sujets de compositions latines donnés dans différents gymnases de l'Allemagne.	125, 215
Académie royale de Belgique. Classe des lettres. Discours de M. Thonissen	128
Rapport du Jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature française pour la période de 1868-72	145
Concours général de 1873	208

III.

Enseignement moyen. — Certificats. — Nominations des Jurys	218
Concours de l'académie royale de Belgique	222
XLIII ^e anniversaire de l'indépendance nationale	276
Jury de gradué en lettres. Sujets de composition. Session de 1873	288
Mémoire sur la position des professeurs des athénés royaux . .	353
NÉCROLOGIE	80, 152, 295
Notice nécrologique, funérailles de M. Thiery, directeur général de l'instruction publique	76

MATHÉMATIQUES.

Enseignement des mathématiques. — Sur l'examen de gradué en lettres	81
Analyse indéterminée du premier degré, par E. CATALAN . .	359
Questions sur le quadrilatère complet, traitées au moyen des coordonnées trilinéaires	426
Géométrie. La transformation Arguesienne de M. Saltel, par P. MANSION	193
Ueber das Problem des Gleichgewichts elastischer Rotationkörper du Dr Albert Wangerin	254
Nouveau système de figures géométriques en fil de fer, par J. P. STROESSER	435

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 16.

1^{re} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET MOYEN DEVANT LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.

Dans la dernière livraison de la *Revue*, nous avons annoncé notre intention de revenir en détail sur les discussions qui ont eu lieu cette année à la Chambre des Représentants, au sujet des réformes à introduire dans notre enseignement supérieur et moyen. Nous nous bornerons aujourd'hui à réfuter une assertion inexacte contenue dans le discours, d'ailleurs fort remarquable, prononcé par M. Saintelette dans la séance du 5 février dernier.

L'honorable député de Mons, qui, déjà l'année dernière, avait demandé d'une manière formelle la suppression du thème latin, s'est prévalu cette année, en faveur de la même opinion, de l'autorité de M. Michel Bréal, dont le livre sur l'instruction publique en France est, à juste titre, qualifié par lui de *véritable chef-d'œuvre*.

« M. Bréal, dit-il, s'élève non seulement contre les vers latins, mais aussi contre les thèmes et les discours latins. Je vous demande la permission, Messieurs, de citer de lui quelques lignes. Je les mettrai en relation et en regard de ce propos que l'on prête à un vieil universitaire et que j'ai quelque raison de croire authentique :

« Il n'y a pas de meilleur moyen d'apprendre le français que
„ de traduire de vive voix les auteurs grecs et latins, de faire
„ des versions **ET SURTOUT DES THÈMES.** »

En regard de ce précieux **ET SURTOUT DES THÈMES**, permettez-moi de placer un court extrait de M. Bréal :

„ S'il fallait une preuve que l'Université considère le thème

„ comme une œuvre d'art qui a sa fin en elle-même, il suffirait
 „ de regarder les thèmes qu'on donne à traduire à nos élèves.
 „ Puisqu'il s'agit de latinité, il semble que le parti le plus
 „ simple serait de traduire en français un passage de Cicéron
 „ ou de Tite-Live, et de dicter cette traduction aux élèves : on
 „ verrait jusqu'à quel point ils retrouveraient la forme latine.
 „ Mais ce n'est pas ainsi qu'on l'entend ; on prend des passages
 „ de Bossuet, de Fénelon, de Rollin, qu'un humaniste de pro-
 „ fession serait parfois embarrassé pour transporter en latin.
 „ Plus les idées sont modernes, plus le professeur attache de
 „ prix au tour de force. Voici le commencement d'un thème
 „ donné naguère en quatrième : L'humanité était un sentiment
 „ si étranger au peuple romain que le mot même qui l'exprime
 „ manque dans sa langue. „

„ Ainsi, Messieurs, en France, et je crois bien qu'il y a
 quelque chose d'analogue dans notre pays, on s'amuse à
 donner aux élèves des thèmes sur un sentiment tellement in-
 connu dans le monde romain, que le mot pour l'exprimer
 n'existe même pas dans la langue. Voilà les tours de force
 pour lesquels on entraîne nos jeunes gens ; voilà le procédé par
 lequel on croit développer en eux le jugement et fortifier
 l'esprit d'observation. „

Nous ne comprenons pas comment, après s'être exprimé de
 la sorte, M. Saintlette a pu dire, en interrompant M. Tho-
 nissen, ce défenseur convaincu des bonnes méthodes, qu'il
 n'avait pas parlé de thème, mais bien de composition.

Quoi qu'il en soit, la seule chose que nous tenions à établir,
 c'est que si M. Bréal est ennemi, tout comme nous, d'un *sys-
 tème particulier de thèmes*, c'est-à-dire des thèmes tels qu'on
 les fait généralement en France, il est bien loin de condamner
 le thème en général. Et pour qu'il ne puisse plus y avoir de
 contestation à ce sujet, nous reproduisons ci-dessous quelques
 lignes empruntées à une lettre que M. Bréal nous a adressée
 récemment :

„ Mais ce qui m'a été plus sensible, ç'a été de voir qu'on
 „ m'a présenté comme un ennemi du thème latin. *Je le suis si*
 „ *peu que je demande ici qu'on introduise un thème latin (fait*
 „ *sans dictionnaire ni grammaire) aux épreuves du baccalauréat*
 „ *es lettres.* J'ai signalé l'abus qu'on faisait du thème, changé
 „ en tour de force et en œuvre de marqueterie. J'ai essayé de

„montrer qu'on avait perdu de vue le véritable objet de cet
 „exercice, qui est de vérifier les connaissances grammaticales
 „de l'élève, de graver dans sa tête les mots, les formes et les
 „tours de la langue. J'ai dit qu'on mettait les élèves au thème
 „trop tôt (c'était déjà l'opinion de Rollin), et qu'en vue du
 „concours on leur donnait des thèmes qui sont en réalité au
 „dessus de leurs forces. Les instruments de travail s'étant
 „perfectionnés, l'élève a été dispensé de savoir le latin : il lui
 „suffisait de manier adroitement un dictionnaire. C'est une
 „des raisons pour lesquelles j'ai recommandé le thème oral,
 „qui ne permet pas ce secours étranger. La grammaire a été
 „changée en un assemblage de recettes, qui n'exigent de
 „l'élève aucun effort de réflexion, et qui même déroutent sa
 „raison s'il essaye de comprendre. Sous prétexte de se mettre
 „à la portée de l'enfant, la grammaire s'est faite puérile et
 „niaise. Mais il ne faut pas, comme dit le proverbe allemand,
 „verser l'enfant avec l'eau de la baignoire. Parce que Lhomond
 „est un tissu de niaiseries, ce n'est pas un motif pour sup-
 „primer la grammaire, et parce que le thème était devenu
 „un jeu de patience, il ne faut pas renoncer au thème.

„Si l'on se borne à la version, les élèves prendront l'habitude
 „de l'à peu près : ce sera pour leur esprit la plus fâcheuse
 „éducation. *Je serais fort disposé à demander aussi un thème*
 „*grec au baccalauréat* : mais on n'aurait aucune chance d'être
 „écouté. Notre enseignement a deux sortes d'adversaires : les
 „utilitaires et les gens du monde. *Ces derniers, se prenant*
 „*pour type, ont un certain idéal de culture superficielle qu'ils*
 „*mettent au-dessus de tout.* „.....

Nous croyons qu'en présence des lignes qu'on vient de lire il est inutile d'insister. Les adversaires du thème latin ne pourront plus désormais se prévaloir, à la Chambre des Représentants et ailleurs, de l'opinion de M. Michel Bréal, l'auteur de ce petit livre sur l'instruction publique en France qui est « un véritable chef-d'œuvre ».

Il peut être utile de citer un passage d'une autre lettre de M. Bréal ; on verra qu'il désire pour la France les deux sortes d'enseignement que nous avons en Belgique : « A mon avis, le plus grand mal de notre enseignement secondaire, c'est que beaucoup de ceux qui le dirigent, et la plupart de ceux qui le donnent, ne se sont pas fait une idée claire sur le rôle et sur la

destination de nos établissements d'instruction publique. Les uns veulent que l'instruction secondaire prépare les jeunes gens aux exigences immédiates de la vie : ils réclament surtout l'enseignement des langues vivantes, les sciences, la législation, l'économie politique, la géographie industrielle et commerciale. Ils veulent qu'à dix-huit ans un jeune homme soit prêt à entrer dans une carrière. Ces personnes, selon moi, sont parfaitement dans leur droit.

„ D'autres, sans écarter les connaissances pratiques, veulent surtout une forte éducation littéraire : étude approfondie de l'antiquité, développement du goût et de l'esprit critique, art d'écrire et de parler, assouplissement de l'intelligence par la philosophie, le collège conduisant à l'Université, dont il est la préparation. Je trouve également que ceux qui parlent ainsi ont bien raison de maintenir ces conditions de la haute culture intellectuelle.

„ Mais où la confusion commence, c'est quand les uns et les autres adressent leurs prétentions contraires aux mêmes établissements. Il est clair que nos collèges ne peuvent suffire à deux œuvres aussi diverses. Pour des éducations différentes il faut des établissements distincts et deux personnels de professeurs. Nos lycées ayant été créés pour donner l'instruction classique, il convient de les laisser à leur ancienne destination. Il faut fonder des établissements nouveaux pour répondre aux justes réclamations d'une partie du public. Mais en confondant les deux programmes on ruinerait l'un et l'autre enseignement.

„ Faute de faire cette distinction si simple, nous nous exposons à tout brouiller. Nous avons des utilitaires qui concèdent le grec et le latin, mais en marchandant sur la quantité, en voulant retrancher les études grammaticales, base unique d'un enseignement solide, et d'autre part des littérateurs, ou plutôt des professeurs, dont la devise semble être : “ Un peu de tout „.

„ Je ne sais où en est chez vous l'enseignement spécial ou moderne. Ici il en est encore à ses commencements, et l'État ne paraît pas beaucoup s'en préoccuper.

„ Quant à l'enseignement classique, il est loin d'être aussi approfondi et aussi solide qu'il devrait l'être. J'ai cherché à montrer combien il est mécanique et superficiel : mais il faut bien prendre garde, en voulant le transformer, de l'alléger encore davantage....

Il faudrait surtout s'occuper de l'enseignement supérieur, pour préparer des professeurs qui soient en état de donner une forte instruction classique aux élèves... » ⁽¹⁾

La Belgique a le bonheur de posséder ce que M. Michel Bréal regrette que la France n'ait pas encore.

Nous avons les deux *établissements distincts* dont il parle : la section des humanités et la section professionnelle. Mais cela ne satisfait pas ceux qui, chez nous, veulent innover à tort et à travers. Tantôt ils proposent l'abolition du grec, tantôt ils veulent le rendre facultatif, sans doute pour donner plus de temps aux *lessons on common things*, aux *sinus* et aux *cosinus* ; tantôt ils demandent qu'on réduise le nombre d'heures attribué jusqu'ici au latin, et en attendant qu'ils réussissent, ils gâtent l'enseignement, en substituant la lecture de traductions françaises à l'explication des auteurs, et en interdisant aux professeurs d'approfondir les textes et d'enseigner la grammaire, qui, selon M. Bréal comme selon nous, *est la base de tout enseignement solide*. Ne vaudrait-il pas infiniment mieux, au lieu de détruire ce qui existe, organiser de véritables humanités modernes en donnant, dans la section professionnelle, à l'allemand et à l'anglais l'importance que le latin et le grec ont ou devraient avoir dans les humanités ?

(1) Nous avons à peine besoin de déclarer que M. Michel Bréal nous a autorisé, sur notre demande, à faire de ses deux lettres l'usage que nous voudrions,

L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LES PAYS-BAS AUTRICHIENS DE 1740-1780.

§ 1. *Écoles primaires.*

Un mémoire couronné par l'académie de Bruxelles a fait connaître ex-professo les changements introduits dans l'instruction publique à partir du règne de Marie-Thérèse jusqu'à 1827. ⁽¹⁾ Dans ce travail l'auteur ne signale aucun changement opéré par cette princesse à propos de l'instruction donnée dans les écoles inférieures. Celles-ci restèrent ce qu'elles étaient sous ses prédécesseurs, c'est-à-dire dans un abandon complet, dont l'abbé Beaurepaire et Desroches donnent une peinture affreuse ⁽²⁾. L'éducation des enfants était confiée soit à des instituteurs ou institutrices laïques, soit à des vicaires, clercs de paroisse, des religieuses ou filles du tiers ordre de S^t François, autorités par l'écolâtre, le doyen rural, le bailli, le maître ou l'administration locale. Ces instituteurs suivaient une routine admise depuis des siècles. Le catéchisme était la base de l'instruction, puis la lecture et l'écriture avaient leur tour ainsi que les premiers éléments de l'arithmétique, mais comme accessoires seulement. Les livres confiés aux enfants laissaient beaucoup à désirer. C'étaient, dans les pays flamands le *Gulde Cabinet*, le voyage en terre sainte de Jean Vanderlinden, frère alexien, puis des livres pris au hasard, sans discernement, et de piété surtout. Dans les écoles de filles, les institutrices enseignaient des ouvrages de main et la fabrication de la dentelle. ⁽³⁾

Les écoles des pauvres étaient, pour ainsi dire, abandonnées; des parents dénaturés aimaient mieux envoyer leurs enfants

⁽¹⁾ Mémoire de M. Raingo dans les publications de l'académie royale de Bruxelles 1827.

⁽²⁾ Goethals, hist. des lettres, t. II p. 237.

⁽³⁾ Cet état de choses n'avait pas encore changé en 1788. L'auteur des réflexions sur l'éducation de la jeunesse aux Pays-Bas constate que " les petites écoles sont montées sur un mauvais pied, où il y a tant de livres inutiles. " (p. 18.)

dans les rues et les y exercer au métier de mendiants. ⁽¹⁾ Dans quelques villes, des personnes charitables ouvrirent en faveur des pauvres, des écoles ordinaires ou dominicales, que le gouvernement s'empressa d'autoriser. ⁽²⁾ Mais en somme il ne fit rien ou peu de chose en faveur de cette branche si importante de l'éducation publique.

Nous admettons volontiers que, placées sous la surveillance des autorités locales, les écoles échappaient, pour ainsi dire, à l'action du gouvernement. Néanmoins celui-ci n'ignorait pas que les magistrats des villes, à peu d'exceptions près, ne s'en mêlaient guère. Si l'intervention du gouvernement et une certaine pression de sa part étaient nécessaires, c'était dans le domaine de l'enseignement primaire, base de toute l'instruction. Le gouvernement de Marie-Thérèse ne le comprit pas. Cette négligence fut la cause première et principale qui fit avorter tous ses projets de réforme en matière d'instruction publique.

§ 2. Instruction moyenne.

Cette partie de l'éducation était généralement confiée soit aux Jésuites, soit aux Oratoriens, soit aux Augustins, soit aux Récollets ou à d'autres ordres religieux. Des prêtres séculiers enseignaient aussi dans le plat pays les humanités aux jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique.

Le nombre des collèges consacrés à l'enseignement des humanités dans les Pays-Bas s'élevait à 58, parmi lesquels 17 appartenaient aux Jésuites. Ceux-ci avaient seulement deux pensionnats ordinaires et deux autres destinés à l'éducation des jeunes Anglais. ⁽³⁾

⁽¹⁾ Vilain XIII. Traité sur la mendicité, p. 44.

⁽²⁾ Voici la liste des écoles de pauvres érigées sous Marie-Thérèse : à Beez 25 Avril 1776 ; à Bruges 26 Janvier 1773 ; à Bruxelles, 27 Décembre 1762, l'école des apostolines, 1775, l'école de Coudenberg ; à Courtrai, 4 Octobre 1743 l'école de St Eloi, 22 Juillet l'école dominicale de Van Dale à Furnes, 4 Octobre 1753 et 10 Octobre 1760 ; à Louvain, 14 Novembre 1763, l'école de Van Linthout ; à Nieuport, 21 Avril 1769 ; à Tournai, 7 Septembre 1758, la fondation Morelli ; à Wervick, 3 Octobre 1768 ; à Ypres, 19 Septembre 1776, l'école de Marie, 5 Mai 1775, l'école de St. Sebastien et 19 Mars 1778 l'école de St. Joseph.

⁽³⁾ Pièce intitulée : *Sentiment de M^r de Neny*, du 11 Juillet 1775, et un écrit intitulé *Études*, dans les archives de la secrétairerie d'État et de guerre.

Selon de Neny l'instruction et l'éducation données par les Jésuites étaient si peu soignées, que la plupart des parents envoyaient leurs enfants à l'étranger pour y suivre des cours d'humanités. " Ils ont cependant toujours réussi, ajoute l'auteur du mémoire, ce qui est conforme à leurs vues et à leur politique, à se faire croire au-dessus des autres et à se concilier la plus grande partie de la confiance publique, au point que la multitude s'est crue sans ressources au moment de la dissolution (1). „

Ces quelques mots font suffisamment pressentir la pensée du gouvernement de vouloir diriger par lui-même toute l'instruction publique, pensée qu'il avait déjà manifestée au moment de la suppression des Jésuites. Le *Comité jésuite* — c'est ainsi qu'on appelait la commission chargée d'examiner toutes les affaires relatives à la suppression de la compagnie — présenta dès le 9 avril 1774 au gouvernement une consulte dans laquelle il développa un plan général de réorganisation des études. Une *Note* redigée par H. de Crumpipen *touchant les arrangements résolus par S. M. l'impératrice-reine à l'égard des études et l'éducation de la jeunesse aux Pays-Bas*, fut publiée. D'après ce factum la reine ne voulait pas " concentrer la profession littéraire dans une seule classe ou un seul ordre de personnes; et le bien d'une entreprise aussi intéressante a paru demander essentiellement, qu'en étendant la concurrence autant qu'il sera possible, on regardât comme habiles à cette profession tous ceux qui réuniraient les qualités nécessaires, sans distinction d'état. „ Les futurs professeurs dispensés de vivre en commun, ne devaient plus donner de cours gratuits " abus qui sous un prétexte de grandeur et de magnificence, dit de Crumpipen, avait véritablement énervé le zèle et l'émulation parmi les instituteurs. „ Des appointements fixes leur assureraient une existence honnête et convenable; les élèves y ajouteraient de légers honoraires; toutefois les jeunes gens sans fortune et montrant

(1) Mémoire précité. — En vue de bien faire comprendre les succès des Jésuites, l'auteur aurait dû ajouter que leurs colléges étaient suivis par les jeunes gens appartenant à des familles sincèrement catholiques, tandis que les colléges d'autres ordres religieux, tels que ceux des Oratoriens, étaient plus ou moins suspects de jansénisme. On sait ce que cette qualification valait à cette époque.

des dispositions extraordinaires ne seraient pas exclus des collèges; dans le but d'exciter leur émulation, les professeurs pourraient compter sur des gratifications et des positions; les collèges déjà existants recevraient les mêmes encouragements et pourraient perfectionner l'enseignement au moyen du système adopté dans les collèges royaux; un prêtre séculier ou régulier devait remplir les fonctions de préfet.

Après cet exposé de principes, le manifeste fait connaître les établissements que la reine se propose d'ériger ⁽¹⁾. On devait y enseigner les langues mortes, les principes de l'histoire, de la géographie, des mathématiques et d'autres sciences; et le prince de Stahremberg avait déjà écrit aux autorités civiles et ecclésiastiques, dans le but de les inviter à faire connaître au gouvernement général les sujets ayant les qualités requises pour donner l'instruction. Enfin la reine avait résolu d'établir à Bruxelles une Commission royale des études, qui serait chargée de mettre à exécution en détail ses vues concernant l'enseignement.

Cette commission composée de de Neny, de Limpens, conseiller au conseil des finances, de Limpens, procureur-général au conseil de Brabant, de Nelis, chanoine de Tournai, plus tard évêque d'Anvers, de Marci, prévôt du chapitre de Louvain, et de Des Roches, siégea la première fois le 10 mars 1777. Tous ces personnages avaient en général les mêmes vues que de Neny.

Une partie des biens provenant des Jésuites supprimés fut destinée à combler le vide laissé dans l'enseignement par l'anéantissement de la compagnie. Par décrets du 9 mars, l'impératrice avait déjà fait connaître à la commission ses intentions à ce sujet en indiquant les principes, les vues et les résolutions qui devaient prévaloir dans l'enseignement public et dans l'établissement des écoles nouvelles. Ces décrets devaient en même temps servir d'instruction et de direction à la commission royale des études et aux conseils collatéraux, chacun dans sa sphère d'action.

(1) Des pensionnats devaient être érigés à Bruxelles, Anvers, Bruges, Namur, Gand, Ruremonde, Luxembourg, Mons, Tournai; des simples collèges dans les villes de moindre importance, telles que Nivelles, Herve, Marche, Hal, Ypres, Courtrai, Audenarde, Alost, etc.

La commission était obligée de s'occuper de tout ce qui concernait les collèges et écoles, et spécialement du choix des employés, des concours destinés aux professeurs et aux autres employés, du plan des études, des règlements concernant l'enseignement public, du choix des livres, des règlements d'intérieur, de la distribution des minervals, de la surveillance exacte de tout ce qui tenait à l'enseignement et à la discipline des collèges et écoles de fondation ancienne ou nouvelle, de l'aliénation des établissements et collèges ayant appartenu aux Jésuites et inutiles à la formation des collèges et pensionnats. ⁽¹⁾ La commission élaborait le règlement de discipline et de police destiné aux pensionnats et collèges des Pays-Bas (22 sept. 1777), une ordonnance sur les rétributions à payer aux professeurs (même date) et le *Plan provisionnel d'étude*.

L'instruction moyenne n'était pas, avant l'époque à laquelle le gouvernement s'en empara, dans un brillant état. ⁽²⁾ La décadence littéraire, la décadence artistique, la décadence générale donnent le niveau de la situation dans laquelle l'instruction devait se trouver. Malgré tous ses sacrifices, le gouvernement autrichien est-il parvenu à relever l'instruction? Y a-t-il introduit du nouveau? Nous ne le croyons pas. Les moyens employés par l'état ne furent pas assez énergiques pour extirper le mal : toutes les mesures prises par lui ne produisirent aucun effet. " Les bons collèges, dit Van Beughem, directeur de celui de Gand, figurent sur le papier ⁽³⁾. " Des Roches reconnut que la manière d'agir des professeurs ne pouvait nullement inspirer la confiance des parents ⁽⁴⁾. " Les élèves en syntaxe, dit la Commission des études dans un rapport, se plaignent de ce que les professeurs négligent la

⁽¹⁾ Mémoire sur la commission des études. Ms. dans les archives de la secrétairerie d'état et de guerre. En 1785, cette commission fut remplacée par le département scholastique, auquel succéda en 1787, la commission ecclésiastique.

⁽²⁾ Van Ruckelingen, België onder Maria-Theresia, blz. 116.

⁽³⁾ Goethals Hist. des Lettres, t. III p. 339.

⁽⁴⁾ Plusieurs professeurs s'adonnaient à des excès tels, que le conseiller fiscal de Brabant dut intervenir (Conseil de Brabant, Office fiscal n° 80). Les laïques et ecclésiastiques attachés au même établissement se chamaillaient au grand scandale des élèves.

géographie, le grec, etc. ⁽¹⁾. Des Roches y ajoute dans une note du 1 septembre 1778 : “ comme parmi les professeurs, surtout dans les collèges anciens, il en est d'ignorants, de paresseux et d'indiscrets, il est arrivé que quelques-uns ont pris le change ; et trouvant plus de facilité à faire des additions et des soustractions qu'à expliquer Népos et Tite-Live, ils ont négligé la langue latine et grecque, c'est-à-dire le principal pour l'accessoire ⁽²⁾. „ Ces faits étaient suffisants pour faire désertir les collèges, et, dit de Neny : “ le mal est tel que M. Reuss, procureur général du Brabant, a déclaré que si le professeur ne changeait pas de méthode, il retirerait son fils. „ La désertion des élèves devint enfin générale ⁽³⁾.

L'auteur du *Tableau historique des opérations du gouvernement général des Pays-Bas pour la réforme des études jusqu'en 1780*, ⁽⁴⁾ auquel MM. Raingo et Juste ont emprunté, peut-être avec trop peu de critique, plusieurs passages, sou-

⁽¹⁾ Secrét. d'État et de guerre n° 242.

⁽²⁾ Ibid. Une note de Neny du 19 sept. 1778 constate que les professeurs ne parlaient jamais latin ; ils se bornaient à expliquer les auteurs en français, et malgré les plaintes des étudiants qui ignoraient cette langue, ils n'ont pas moins continué cette pratique.

⁽³⁾ Voici un relevé officiel du nombre des élèves dans les Pays-Bas :

Années.	Nombre des élèves sur tout le pays.	Nombre des élèves dans les collèges royaux.
1777		1187
1778	4662	1266
1779	4793	1282
1780	4622	1184
1781	4558	1126
1782	4398	1102

A Louvain le nombre de étudiants en philosophie était :

En 1778 de 408
1779 de 365
1780 de 379
1781 de 338
1782 de 327

(Ibid. n° 243). Ce tableau démontre que le nombre des élèves diminuait en raison directe de l'augmentation des mesures prises par le gouvernement en vue de répandre l'instruction. Il produisit un effet diamétralement opposé à ses vues.

⁽⁴⁾ Bibliothèque royale MS n° 17,692. Cet écrit respire un esprit de partialité par trop prononcé pour le croire sur parole.

tient que souvent chez les Jésuites l'enseignement du grec se bornait à des mots latins écrits en lettres grecques. ⁽¹⁾ Comprenant sans doute tout le ridicule de ce fait, M. Raingo s'est borné à dire que le grec était mal enseigné, tandis que M. Juste transcrit littéralement la phrase.

Examinons un moment jusqu'à quel point une pareille accusation peut être fondée.

Pendant le XVIII^e siècle, comme aujourd'hui, une grande prévention existait parmi les jeunes gens contre la langue grecque. ⁽²⁾ On l'enseignait dans quelques grandes villes seulement. Les Jésuites n'avaient que trois collèges où cet enseignement se faisait; et ces trois collèges étaient dirigés par des hellénistes qui suivaient la méthode de Gretser, encore réimprimée de nos jours, et bien supérieure à celle de Burnouf, laquelle n'a pas mal contribué à faire tomber l'étude du grec en France et en Belgique. ⁽³⁾ Ce n'est assurément pas dans ces trois collèges que la langue des Hellènes peut avoir été enseignée au moyen de mots latins écrits en caractères grecs.

Malgré toute leur ténacité, les Jésuites ne parvinrent pas à vaincre complètement la répugnance qu'on avait pour le grec. La commission des études eut moins de succès encore en choisissant pour l'enseignement des *Éléments de la langue grecque* de Leris, ouvrage très superficiel, dont l'influence fut nulle. Dans un de ses rapports la commission avouait naïvement son peu de succès dans les lettres grecques. ⁽⁴⁾

⁽¹⁾ Une école destinée à l'étude de l'hébreu, du chaldéen et du grec fut établie au couvent des Récollets d'Anvers pour l'explication de la bible et des P.P. de l'Église. Elle fut approuvée par un règlement du gouverneur général du 7 Septembre 1768, (Conseil privé carton 1418.) Il n'est guère probable que les livres conçus dans ces langues, fussent rédigés en mots latins écrits au moyen de caractères grecs ou chaldéens.

⁽²⁾ On peut consulter au sujet de cette prévention la préface de la *Verklaring van de eerste beginselen der grieksche taele voor de jonkheyd*. (Anvers 1751). L'auteur y déplore cette indifférence.

⁽³⁾ Nous devons ajouter que les collèges des Jésuites à Anvers et à Bruxelles étaient les plus renommés pour l'enseignement du grec. A Anvers florissait le père Gobelens, auteur de différents poèmes en langue grecque. A Bruxelles un de leurs élèves publia, durant son cours de rhétorique, une édition des Odes d'Anacréon.

⁽⁴⁾ " Il ne serait pas convenable, dit la Commission, de trop s'appe-

M. Raingo, dont nous avons fait connaître l'opinion plus haut, à propos des cours de latin, soutient d'après l'auteur du *Tableau* que cet enseignement se bornait à une centaine de vers de Virgile, à quelques paragraphes de Quinte-Curce et à un petit nombre d'épîtres de Cicéron. Il admet avec trop de bonne foi ces accusations. S'il avait vu les programmes des collèges il se serait aperçu qu'à cet époque on traduisait en quatrième les lettres de Cicéron *ad familiares*; en troisième une bonne moitié de Quinte-Curce; en poésie les *Eglogues* choisies de Virgile, le premier chant de l'*Enéide*, plusieurs *élégies* des *Tristes* d'Ovide, une tragédie de Sénèque; en rhétorique des odes choisies d'Horace, des discours de Cicéron. Voilà ce que constatent les programmes de cette époque. Si l'on n'a pas toujours donné en entier les explications de ces auteurs, la cause en était due aux extraits publiés de ces écrits. A cette époque les livres coûtaient cher, et en vue du bon marché on réunissait parfois des extraits de différents auteurs en un seul volume. Lorsque le gouvernement autrichien eut fait imprimer à ses frais les livres classiques, ils furent à meilleur compte. Mais quelles n'en étaient pas les incorrections? Dewez, dont personne ne suspectera le jugement, déclare que ces éditions fourmillaient de fautes (¹). L'auteur des *Réflexions* sur l'éducation de la jeunesse aux Pays-Bas autrichiens constate qu'en 1788 toutes les écoles manquaient de bons livres, et que les élèves des collèges dans toutes les classes étaient à peine en état de lire comme il faut (²). Quant aux autres sciences indiquées dans les programmes, elles étaient enseignées dans les collèges du gouvernement, qui, sous ce rapport, introduisit une amélioration notable.

santir sur le grec, dont la connaissance n'est utile qu'à un petit nombre de sujets, qui trouveront d'ailleurs, pour l'acquérir, des ressources dans l'université de Louvain. Tout ce que la commission a proposé, tout ce qu'elle a publié jusqu'à présent fait voir avec évidence qu'elle ne prétend pas qu'on s'appesantisse sur le grec. Dans aucune classe on n'y donne un temps considérable. On s'est formé aux déclinaisons, aux conjugaisons et à un très petit nombre de constructions peu difficiles. » (Protocole de la Comm. des études du 20 avril 1779).

(¹) Dewez Hist. gén. de la Belgique, t. VII p. lxxvj.

(²) *Réflexions* p. 18. L'auteur des lettres historiques parle aussi avec défaveur des collèges p. 89.

Pour être juste, il faut dire que si les mathématiques n'étaient pas enseignées avant l'introduction des nouveaux collèges, la faute en était au système de division de l'enseignement. Les mathématiques, ainsi que cela se pratique encore en la plupart des pays, faisaient partie ci-devant des cours de philosophie, enseignés seulement à l'université de Louvain ⁽¹⁾. Si les sciences positives n'avaient pas été enseignées ailleurs, c'était la conséquence nécessaire de la mesure prise par le gouvernement lui-même.

§ 3. Université de Louvain en général.

Ce corps enseignant, le premier et le plus célèbre des Pays-Bas, n'avait pas subi de grands changements depuis l'édit du 18 avril 1617, connu spécialement sous le nom de *Visite de l'Université*. Comme à l'organisation des autres académies dans les pays catholiques, l'Eglise était intervenue dans celle de Louvain. Plusieurs bulles imprimées dans les *Privilegia Academiae Lovaniensis* le constatent formellement. Un des premiers actes du gouvernement autrichien fut de renier cette intervention et de revendiquer pour lui seul toute la direction de l'université. L'étroite faculté de droit avait mentionné, dans un mandement, le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil (*ab utraque potestate*). Le gouvernement en prit ombrage, soutenant que le premier n'avait rien à voir dans les affaires de l'université, et ordonna à la faculté de supprimer cette mention dans l'acte précité comme portant atteinte à l'autorité civile ⁽²⁾. Le pouvoir, on le voit, était toujours préoccupé de sa prépondérance; toujours jaloux de faire prévaloir son autorité exclusive.

Abandonnée depuis longtemps à ses propres forces, et se recrutant constamment parmi ses propres élèves, l'université avait subi l'influence d'un grand nombre d'abus. A peine Marie-Thérèse eut-elle pris la direction des affaires, qu'elle résolut de les extirper par suite de l'intervention active de Cobenzl. " Il est honteux, disait-il, que nous ayons dans notre université des gens si peu faits pour maintenir le bon goût et entière-

⁽¹⁾ Placc. du 22 déc. 1755, Plac. de Brabant, t. VIII p. 69.

⁽²⁾ Dépêches du comte de Cobenzl, du 6 et 15 février 1758 registre du conseil privé n° 370 pp. 262 et 263.

ment livrés à la barbarie pour les sciences et à la rusticité des mœurs ⁽¹⁾. La reine commença par faire observer rigoureusement les dispositions des ordonnances prescrivant aux étudiants l'obligation de résider à Louvain et d'étudier pendant quatre années consécutives avant d'obtenir le degré de licencié en droit ou en médecine ⁽²⁾. Les dispositions de ce règlement ayant été négligées, le prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, institua un commissaire royal, chargé de maintenir l'exécution des édits et décrets, émanés pour la bonne direction et la police de l'université. Ces soins furent confiés à de Neny ⁽³⁾.

Nul mieux que ce fonctionnaire, au point de vue autrichien, ne convenait à la direction de l'université, dont il était l'élève et en même temps le plus zélé partisan quant aux doctrines régaliennes. Constamment préoccupé de l'instruction, il prit plusieurs dispositions de police très-utiles et même nécessaires pour extirper certains abus. Les professeurs, régents et sous-régents des pédagogies ne pouvaient plus battre ou maltraiter les élèves; les amendes, les arrêts et la prison étant les seules punitions à leur infliger. ⁽⁴⁾ Le gouvernement sanctionna des mandements de police décrétés par la faculté des arts ⁽⁵⁾, porta un règlement destiné aux régents et professeurs en philosophie ⁽⁶⁾, prit différentes mesures concernant l'administration des fondations des bourses d'études et des collèges annexés à l'université ⁽⁷⁾, restreignit le temps des

⁽¹⁾ Comm. d'Hist., t. I, p. 11.

⁽²⁾ Ordonnance du 17 Février 1743, Placcards de Brabant, t. VIII p. 47.

⁽³⁾ Décret du 18 Juillet 1754. Conseil privé reg. 370 fol. 50. Raingo, Mémoire sur l'instruction publique p. 12.

⁽⁴⁾ Décret du prince Charles de Lorraine du 17 Juillet 1760, Conseil privé reg. 370, p. 26.

⁽⁵⁾ Décret de l'impératrice du 30 sept. 1762, *ibid.* p. 61. Id. du 27 Mars 1777, *ibid.* carton 1640.

⁽⁶⁾ Décret de l'impératrice du 19 Janvier 1764, *ibid.* reg. 371, p. 74.

⁽⁷⁾ Décret du 10 nov. 1754. Conseil privé reg. 370 p. 70; décret du 13 février 1755. *ibid.* p. 81. Règlement du 13 février 1755. Placcards de Brab. t. VIII p. 53; décret du 11 mai 1753, reg. 370 p. 40; règlement du 14 oct. 1754. Conseil privé registre 370 p. 66. Décret du 28 mars 1759. Conseil privé carton 1677; ordonnance du 4 juillet 1761. Placc. de Brab.

vacances, força les professeurs à donner leur cours régulièrement et à les terminer en temps utile, organisa la bibliothèque,⁽¹⁾ décréta l'ordre de ne plus accorder d'octroi pour l'impression des livres sans y insérer la clause d'en faire remettre un exemplaire à ce dépôt⁽²⁾. L'impératrice prit aussi une décision très importante en ce qui concerne les nominations des professeurs. A l'avenir elle voulait un concours entre les candidats à chaque place⁽³⁾. Ce moyen, qu'elle-même ne mit pas à exécution, devait exciter l'émulation et produire un bon résultat.

Toutes ces mesures avaient un but général. Ce ne furent pas les seules : l'impératrice en introduisit plusieurs d'une utilité incontestable dans les différentes facultés. Partout elle voulait des méthodes nouvelles comme dans les universités de ses autres pays héréditaires de l'Allemagne, où elle proscrivit certains principes vieilliss et vainquit des préventions contre le génie du siècle, qui formait ailleurs la base de l'enseignement. Voulant faire triompher dans les écoles publiques les idées nouvelles de l'époque, elle avait le tort de vouloir modifier l'enseignement partout et de la même manière. Entraînée par la fougue de la centralisation, elle crut que le génie des peuples se développe et se modifie partout de la même manière, se prête et se plie volontiers à tous les changements, n'importe d'où ils viennent. Elle eut la triste expérience du contraire : bon nombre de jeunes gens belges partirent pour Douai⁽⁴⁾, où ils subirent l'influence française au grand détriment de la nationalité belge. Le triomphe des doctrines de Van Espen et les méthodes anti-

t. VIII p. 74 ; décret du 17 octobre 1764. Conseil privé cart. 1650 ; décret du 23 nov. 1762 *ibid.* reg. 371 p. 63. Règlement du 3 octobre 1763 *ibid.*, décret du 18 avril 1764, *ibid.* etc., etc.

(1) Règlement du 3 février 1759 conseil privé reg. 371 p. 5, décret du 11 août 1759, *ibid.* p. 14.

(2) Décret de Cobenzl du 3 février 1759, reg. aux cons. du cons. de Brabant n° 50 fol. 4.

(3) Dépêches du 25 octobre 1757, au registre 370 du conseil privé.

(4) Raingo l. I p. 14. Une ordonnance du 22 décembre 1755 défendit à tous Belges de faire leurs cours de philosophie ailleurs qu'à Louvain, sans permission. Placc. de Brab. t. VIII p. 69. Des décrets des 13 et 28 janvier 1756 y portèrent des modifications.

scholastiques à l'université de Louvain n'étaient pas étrangères à cette émigration ⁽¹⁾.

§ 4. *Faculté de Théologie.*

Cette faculté autrefois si célèbre par les hommes distingués qu'elle avait produits, par ses débats au milieu des troubles religieux du XVI^e siècle, suivait, au commencement du règne de Marie-Thérèse, l'enseignement de la Somme de St. Thomas, branche principale de tous les cours. Ces leçons étaient données par deux professeurs qui partageaient la Somme en deux parties, de manière à la terminer au bout de sept ans. Il y avait aussi des leçons de théologie scholastique, de l'Écriture Sainte et du cathéchisme; mais toutes ces branches étaient considérées comme des accessoires. Quatre professeurs ordinaires donnaient, en outre, pendant six semaines, des leçons sur telle branche que bon leur semblait.

Malgré l'article 60 de la *Visite* prescrivant d'étudier la théologie "*non tam philosophicis argumentis quam scripturis sanctis, patrum testimoniis et deductis ex his rationibus firmare,*" la faculté s'en tenait exclusivement à la Somme de St. Thomas "surchargée, disaient les agents du gouvernement, de questions philosophiques et d'ergoterie, selon le goût du siècle pendant lequel elle avait été écrite." Il fallait donc, selon la manière de penser de ces agents, ramener cette étude au niveau des autres universités catholiques, dont l'enseignement était calqué sur celles des protestants. En d'autres termes, le gouvernement voulait introduire la méthode Allemande, sans s'inquiéter si elle pouvait prendre racine ou non en Belgique. Dès ce moment un schisme complet se manifesta parmi les professeurs. Les uns furent nommés royalistes par suite de leur propension en faveur des principes nouveaux, les autres furent désignés sous le nom de conformistes, à cause de leur attachement à la méthode ancienne, qui n'avait jamais été désapprouvée par l'Église.

Au moyen du système allemand l'élève apprenait à parler

(1) Un décret du prince Charles de Lorraine du 8 février 1755 décida que les œuvres de Van Espen n'étaient pas comprises au nombre des livres défendus. Placc. de T. 4 l. V p. 87. — La nouvelle édition de ce travail était dédiée à de Neny.

sur les dogmes, sans rien approfondir. En prenant en quelque sorte le caractère de catéchisme, cet enseignement ne permettait pas de scruter les doctrines, d'en élucider les parties obscures, d'en comprendre la portée, ni d'examiner leurs relations avec les vérités philosophiques ou avec d'autres dogmes théologiques. ⁽¹⁾ Tout ce que le gouvernement voulait ce fut l'enseignement régalien. S'il nous est permis de juger par les livres et les thèses qui ont paru à Louvain au XVIII^e siècle, nous devons dire que l'enseignement du droit canon avait perdu son caractère scientifique, pour revêtir surtout une forme pratique. C'était précisément ce que le gouvernement voulait. Redoutant les doctrines du Jansénisme que le cardinal d'Alsace venait d'extirper, le gouvernement avait horreur de toute dispute théologique ⁽²⁾. Les nominations aux chaires de la théologie par l'état tendaient à ce but. Une seule y fit exception, ce fut celle de Van de Velde, partisan des conformistes.

Un point auquel le gouvernement tenait, non sans motifs plausibles, ce fut l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. Cette branche avait été négligée, si elle ne se rattachait pas à la *Somme*.

Par imitation de ce qui se pratiquait en Allemagne, Marie-Thérèse érigea à Louvain le collège des Vétérans ⁽³⁾, ce séminaire dans lequel les théologiens, après avoir achevé leur cours, pouvaient s'instruire de la pratique des fonctions pastorales et se rendre habiles, à administrer les paroisses. C'était en quelque sorte une seconde réponse aux décisions de quelques évêques au sujet de l'admission des théologiens dans les séminaires épis-

⁽¹⁾ On peut consulter au sujet de la méthode allemande employée en théologie : Brück, *die rationalisten Bestrebungen im katholischen Deutschland*, p. 9 et suiv.

⁽²⁾ Une défense spéciale avait été faite dans ce but au censeur royal à Louvain. Par décret du 14 Octobre 1765, il ne pouvait donner l'approbation aux livres, traités ou dissertations théologiques qui pourraient engendrer des disputes personnelles, (Cons. privé carton 1098). En 1772 le gouvernement défendit les disputes entre le docteur Maugis et le professeur Le Plat au sujet de l'interprétation du verset 15 du chapitre 7 de l'épître de St. Paul aux Corinthiens.

⁽³⁾ Octroi du 25 Nov. 1778. Conseil privé carton 1079.

copaux. ⁽¹⁾ L'évêque de Gand ne voulait plus admettre à la tonsure, ni aux ordres sacrés les étudiants en théologie de l'université de Louvain, à moins d'avoir demeuré dans son séminaire. Comme à propos de toutes les affaires religieuses, le gouvernement intervint directement et enjoignit à l'évêque de les recevoir, peu importe qu'ils eussent ou non habité le séminaire ⁽²⁾. Des difficultés semblables surgirent dans le diocèse de Cambrai, auquel ressortissait une partie des Pays-Bas.

§ 5. *Faculté de Droit.*

Pendant le siècle dernier l'enseignement du droit était partagé entre deux facultés, qui formaient ensemble un strict collège.

Dans le cours du droit canon trois professeurs enseignaient les Décrétales et l'un d'eux y ajoutait l'explication des Constitutions Clémentines. Quant aux Institutes du droit canon, elles étaient négligées en dépit des prescriptions de l'article 78 de *la Visite*. Le Décret de Gratien avait aussi une chair, dont les imperfections sont constatées par Van Espen ⁽³⁾. Quatre autres professeurs donnaient, comme dans la faculté de théologie, des cours de six semaines concernant tel sujet qui leur convenait. De manière que tout le cours de droit canon comprenait l'enseignement des six livres des Décrétales, des Constitutions Clémentines et du Décret de Gratien.

Le cours de droit civil était dévolu à trois professeurs chargés de l'enseignement des Digestes, qui devait être terminé en trois ans, selon les prescriptions de l'article 87 de *la Visite* de

⁽¹⁾ Une dépêche du Conseil de Luxembourg du 18 Janvier 1775 avait fait connaître, selon les ordres de l'impératrice, que tous les Luxembourgeois qui voulaient se présenter aux ordres sacrés, devaient faire préalablement une année de séminaire, soit à Louvain, soit au collège-séminaire à Luxembourg.

⁽²⁾ Décret du 23 Février 1750 plac. de Brab. t. VIII, p. 51. V. au sujet de la résolution de l'évêque de Gand, le Recueil de quelques mémoires présentés au gouvernement général des Pays-Bas par l'université de Louvain concernant les séminaires épiscopaux. L'université y soutient le droit de l'état d'empêcher les évêques de prendre des dispositions semblables.

⁽³⁾ Opera T. III p. 504.

1617; deux autres docteurs enseignement les institutes et les paratitres du code. Il y avait en outre deux professeurs de six semaines. L'enseignement du droit civil se réduisait donc à la théorie simple du droit romain, c'est-à-dire des Institutes, du Code et des Digestes. Rarement, et seulement par exception, le professeur faisait ressortir les différences entre le droit coutumier, féodal et criminel et le droit ancien. Selon l'abbé de Marci, le grade de licencié en droit était plutôt une question d'intérêt qu'une preuve de connaissances. Les droits payés par les élèves de la stricte faculté étant assez élevés, les appointements des professeurs étaient triplés par les licences. De sorte qu'ils avaient intérêt à en accorder le plus grand nombre possible ⁽¹⁾. Ce grave abus était le résultat de la parcimonie avec laquelle les titulaires étaient traités et retribués. Les professeurs royaux, ceux nommés par la ville de Louvain ou désignés par les facultés, avaient des traitements minimes auxquels suppléaient des prébendes du chapitre de S^t Pierre à Louvain, les États de Brabant, les minervals et les droits perçus aux examens. Le mal prenait donc sa racine dans l'organisation même de l'université; mais la situation financière ne permit pas au gouvernement autrichien d'y porter remède. Avant, comme pendant le règne de Marie-Thérèse, les abus déjà signalés dans De Ghewit, jurisconsulte du XVII^e siècle, continuèrent d'exister ⁽²⁾.

Une chaire de droit public ⁽³⁾, manquait à l'université, malgré les dispositions prises à ce sujet par le marquis de Prié. Le marquis de Botta eut le bon esprit de l'établir définitivement ⁽⁴⁾. C'était une amélioration incontestable, due à l'intervention du gouvernement autrichien. Il ne se borna pas seulement à cette innovation: il permit aux élèves de continuer à discuter ces principes de droit, après avoir obtenu une permission préalable du professeur ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Tableau de l'enseignement en 1773 par l'abbé de Marcy, MS. au conseil privé.

⁽²⁾ Voir ses méthodes pour étudier la profession d'avocat, où l'auteur indique les connaissances que l'avocat doit encore acquérir après avoir quitté l'université. Il résulte de ses prescriptions qu'en quittant leurs professeurs, le bagage scientifique des licenciés était plus que léger.

⁽³⁾ Décret du 3 octobre 1725.

⁽⁴⁾ Décret 14 septembre 1753. Conseil privé reg. 370, fol. 46.

⁽⁵⁾ Décret du 16 février 1755. *ibid.* p. 83.

§ 6. *Faculté de médecine.*

Selon l'article 117 de la *Visite*, la faculté de médecine devait avoir quatre professeurs, formant le strict collège, et chargés d'examiner les candidats aux grades. Ces docteurs devaient enseigner le premier les instituts, le second toute la théorie de la médecine avec les Aphorismes d'Hippocrate, le troisième la médecine pratique. Enfin le quatrième devait démontrer l'anatomie pendant l'hiver, et donner en été un cours très abrégé de chirurgie, afin d'en inculquer quelques notions aux jeunes médecins. A cette époque l'art de la chirurgie, si avancé de nos jours, était abandonné à des praticiens qui formaient chez eux des élèves. Sous Marie-Thérèse, deux professeurs enseignaient l'un la théorie, l'autre la pratique de la médecine, un troisième donnait les instituts, un quatrième s'occupait de l'anatomie et de la chirurgie. Le cinquième enseignait la chimie et la botanique. Il y avait en outre deux professeurs de six semaines. Le gouvernement autrichien désirant surtout baser les études médicales sur l'expérience, organisa un laboratoire de chimie, un cabinet d'histoire naturelle, un cabinet de drogues, agrandit le jardin botanique et les serres et prit les mesures nécessaires pour augmenter le nombre des cadavres destinés à être disséqués ⁽¹⁾. Par suite de ces mesures, le gouvernement transforma complètement l'étude de la médecine.

§ 7. *Faculté des arts.*

L'enseignement de la philosophie, base principale des études, fut surtout l'objet de l'attention du gouvernement autrichien. Par une ordonnance du 6 septembre 1766, il introduisit une réforme complète dans les humanités qui faisaient partie de la faculté des arts.

A cette époque, elles étaient enseignées dans quatre collèges différents nommés pédagogies, ayant chacune un régent et

⁽¹⁾ Conseil privé carton 1067. Ordonnance du 8 juillet 1755. Ibid. Reg. 370 p. 100. Décret du 23 juillet 1761 ibid. reg. 371 p. 42. Décrets du 27 janvier 1752. Ibid. reg. 370 Plac. du 25 déc. 1752. Ibid. 26 janvier 1753, plac. de Brabant t. X p. 365, etc. Décret du 10 juillet 1754, reg. 370 p. 54 du conseil privé.

⁽¹⁾ Placcards du Brabant, t. VIII, p. 75.

un sous-régent, préposés à la direction de la maison, et quatre professeurs. Ces quatre établissements avaient chacun leur enseignement particulier. Sous Marie-Thérèse, il n'en était plus ainsi. Les cahiers des professeurs étaient communiqués à chaque établissement et par ce moyen l'enseignement devint uniforme. Antérieurement la leçon de philosophie consistait dans des dictées d'une scholastique subtile et ennuyeuse, tirée d'Aristote, de Porphyre, etc. Sous la domination autrichienne, les professeurs des collèges se réunissaient dans le but d'introduire une réforme dans l'enseignement. Chacun d'eux se chargeait de faire une étude spéciale d'une partie du cours, étude dont le résultat, après avoir été approuvé par ses collègues, fut communiqué aux pédagogues. En 1773 la logique et la métaphysique étaient dictées d'une manière toute différente des années précédentes, de manière que l'enseignement de ces branches avait beaucoup d'analogie avec les méthodes adoptées dans les autres universités. Tous ces changements furent introduits lentement à partir de l'année 1764. ⁽¹⁾ Quant à l'éthique ou philosophie morale, elle était restée ce qu'elle avait été, c'est-à-dire une espèce d'introduction à la théologie morale.

L'arithmétique et la géométrie étaient passablement bien enseignées, et les méthodes qui y furent employées, différaient essentiellement des anciennes. Autrefois elles étaient pénibles et l'on mettait un temps infini à préparer les jeunes gens. L'algèbre, inconnue à l'université et à tous ses élèves, fut seulement introduite dans l'enseignement sous Marie-Thérèse.

La physique, comprise à cette époque dans l'enseignement des arts, avait été très négligée. Une salle fut créée dans le but d'y réunir des instruments destinés à l'étude de cette science et à y faire des expériences par un professeur désigné à cet effet. ⁽²⁾ Différents règlements très sages furent introduits par les soins du gouvernement dans la faculté des arts en général. Les uns concernaient les études, les autres la police ⁽³⁾. Enfin toute la faculté fut mise sur un pied nouveau.

⁽¹⁾ Manuscrit sur l'université de Louvain aux archives du royaume.

⁽²⁾ Décret du prince Charles de Lorraine du 17 Mars 1755, conseil privé reg. 370, p. 85.

⁽³⁾ Règlements du 14 Janvier 1764, 17 Nov. 1777, 22 Avril 1779, 7 Juillet 1779, au conseil privé carton 106.

Le collège de Busleiden, dit des Trois Langues, n'appartenait pas, à proprement parler, à la faculté des arts, mais par suite des études qui y étaient faites dans les langues anciennes, nous devons en dire un mot ici. Ce collège, jadis si célèbre dans les annales de l'étude des langues mortes, était singulièrement tombé en décadence. Dans un rapport que nous avons sous les yeux, il est dit que les leçons de grec et d'hébreu y étaient très faibles, faute d'auditeurs. L'histoire ancienne y avait été enseignée jusqu'en 1720. A partir de cette époque, elle était complètement restée dans l'oubli. Marie-Thérèse la rétablit (20 octobre 1741) et augmenta les appointements du professeur (1774) ⁽¹⁾.

Cette princesse permit aussi à l'université d'établir une imprimerie, destinée à la publication des thèses et d'autres ouvrages ⁽²⁾; mais elle ne produisit pas de résultat satisfaisant. Cet essai avorta complètement ⁽³⁾.

CH. PIOT.

Nous avons accueilli avec plaisir l'article qu'on vient de lire, à cause des nombreux renseignements inédits qu'il renferme, mais nous faisons nos réserves sur l'appréciation des efforts tentés par le Gouvernement de Marie-Thérèse, pour améliorer l'instruction dans notre pays.

(Note de la Direction).

⁽¹⁾ Conseil privé reg. n° 370 p. 6, n° 372 p. 21.

⁽²⁾ Octroi du 10 juin 1760.

⁽³⁾ De Reiffenberg, Chr. de Philippe Mousquès, introduction p. XLIX et L.

LES CHRONIQUES DE FROISSART.

On convient généralement que ce ne sont pas les vues historiques, mais plutôt les qualités littéraires qui constituent le principal mérite de Froissart. Il y aurait cependant de l'exagération à ne voir en lui qu'un écrivain inimitable. Et en effet, sans aller jusqu'à lui accorder le titre d'historien, dans le sens relevé du mot, on trouve chez Froissart, quand on le lit avec soin et sans parti pris, des qualités d'un ordre plus sérieux, qui le mettent au-dessus du conteur pur et simple, si charmant qu'on veuille bien le proclamer.

Et d'abord, sa biographie tout entière nous prouve qu'il avait pour les recherches historiques une vocation réelle. Nous le voyons passer son âge mûr et même sa vieillesse à parcourir l'Europe du Nord au midi, malgré les dangers et les fatigues de la route, pour rassembler les matériaux de sa grande chronique. Il visite tour à tour nos provinces belges, l'Angleterre, l'Écosse, la France et l'Italie; il recueille des récits de Rome à Édimbourg, en véritable chevalier errant de l'histoire; la mort seule semble avoir interrompu ces *voyages d'enquête*, qui étaient devenus pour lui comme un besoin.

Il nous le dit naïvement lui-même, quand, après avoir terminé l'histoire des guerres de Flandre qui se passèrent sous ses yeux, il continue ainsi : " Je sire, Jehan Froissart.... consideray en moymeismes que pas n'estoit taillié en long temps que grans fais d'armes advenissent ès marches de Picardie et du pays de Flandres, puisque paix y avoit, et grandement me desplaisoit à estre oiseus ;... et entrues que je avoie, Dieu merchy, mémoire, sens et bonne souvenance de maintes choses passés, engien cler et agu pour concepvoir tous les fais dont je pourroie estre infourmé touchans à ma principale matière, aige, corps et membres pour souffrir payne et travail, me advisay que je ne vouloie pas séjourner de non poursieuvir ma matière. Et pour savoir la vérité de loingtaines et à moy incongneues besoignes, sans ce que je y envoiasse autre personne en lieu de moy, prins voye raisonnable et occasion d'aler

devers hault prince et redoubté monseigneur Gaston, conte de Foyx. ⁽¹⁾ »

Cet important passage trahit clairement l'ardeur et l'activité que Froissart mettait à composer ses chroniques. A aucun prix il ne veut rester *oiseux* ; il lui faut des faits d'armes à raconter, et quand on ne se bat plus au Nord, il va chercher des récits guerriers au loin, dans le midi de la France. Les fatigues du voyage ne l'effrayent pas : son corps est assez robuste pour *souffrir payne*, et quant à son esprit, personne ne lui contestera son *engin clair et aigu*, son *sens et bonne souvenance* pour se représenter les événements et les dépeindre avec cet entrain, cette grâce et cette variété qui éclatent à chaque pas dans le long tableau de la féodalité, qu'il nous déroule à son aise sans jamais nous lasser.

Ailleurs encore Froissart nous dit : « On me pourrait demander, qui voudrait, dont telles choses me viennent à savoir, pour en parler si proprement et si vivement. J'en répondrais à ceux qui m'en demanderaient : que grand cure et grand diligence je mis en mon temps pour le savoir en encerchai maint royaume et maint pays, pour faire juste enquête de toutes choses qui ci-dessus sont contenues en celle histoire et qui aussi en descendront... Sachez que, sus l'an de grâce mil trois cent quatre vingt et dix, je y avois labouré trente sept ans ;... si pus bien sus ce terme apprendre et concevoir moult de choses. Et pour certain, c'était la greigneur imagination et plaisance que je avois que toujours enquérir avant et de retenir, et tantôt escrire comme j'en avois fait les enquêtes ⁽²⁾. »

Ici Froissart insiste de nouveau sur les longs et pénibles efforts qu'il a faits pour réunir ses matériaux historiques ; et de nouveau il nous dit que ce fut toujours sa plus grande *plaisance* de s'enquérir du passé et de mettre par écrit les récits aussitôt que recueillis. C'est encore plus clairement, si possible, qu'il indique sa vocation de chroniqueur dans le passage suivant :

« Je cherchai la plus grande partie de la chrestienté ; et partout où je venais, je fesois enquête aux anciens chevaliers

⁽¹⁾ Froissart, Edit. Kervyn de Lettenhove, t. XI, p. 2.

⁽²⁾ Froissart, Edit. Buchon, t. II, p. 60.

et écuyers qui avoient été en faits d'armes et qui proprement en savoient parler, et aussi à aucuns hérauts de crédence pour vérifier et justifier toutes matières. Ainsi ai-je rassemblé la haute et noble histoire et matière... Et tant comme je vivrai, par la grâce de Dieu, je continuerai; car comme plus y suis et plus y laboure et plus me plaît; car ainsi comme le gentil chevalier et écuyer qui aime les armes, en persévérant et continuant il s'y nourrit parfait, ainsi en labourant et ouvrant cette matière, je m'habilité et délite. „ (1)

Ces aveux naïfs suffisent pour prouver à l'évidence que Froissart eut pour l'histoire un irrésistible penchant et qu'il consacra à son œuvre de prédilection la meilleure partie de sa vie. N'oublions pas ce point, quoiqu'on soit porté à le faire. En effet, quand on lit, à côté de ses chroniques, les immenses œuvres poétiques de notre auteur, qu'on le voit traiter à perte de vue des sujets de métaphysique amoureuse, pleins d'allégories des plus recherchées; quand on se rappelle qu'il allait de château en château et de cour en cour offrir des vers aux princes et aux nobles dames, on est tenté de se représenter Froissart comme une espèce de troubadour, incapable de préoccupations historiques, capable tout au plus de bien tourner un récit. Ce serait-là cependant se faire singulièrement illusion sur le véritable mérite du bon chroniqueur.

D'ailleurs, les compositions poétiques de Froissart sont bien moins futiles qu'elles n'en ont l'air et que ne le comportait le sujet. La prolixité et les allégories déplacées qui s'y rencontrent, sont des défauts qui dérivent de l'époque bien plus que de l'auteur. En outre Froissart y développe sur la fidélité en amour et sur l'honneur des théories d'une pureté et d'une rigueur dignes des beaux temps de la chevalerie. On pourrait même composer un recueil remarquable par le fond et la forme avec les belles maximes qu'on rencontre à chaque pas dans ses poésies amoureuses. Enfin, il se dégage toujours de ces gracieux poèmes, légers seulement en apparence, une grande pensée de moralisation. Comme il le dit lui-même, il rime

Pour les bons faire meilleurs. (2)

(1) Froissart, Ed. Buchon t. III, p. 3.

(2) Froissart, Court de may.

Ces préoccupations élevées que Froissart portait jusque dans les vers où il célèbre l'amour, se retrouvent naturellement au premier plan dans ses chroniques. Au début de sa première rédaction, ⁽¹⁾ il annonce qu'il écrit " par quoy li bon y puissent prendre exemple.... Par le recort des bons et la renommée des preux se enflamment et attissent le corraige en toutes proèches. „ Il dit encore dans sa seconde rédaction : " Pour tous nobles cuers encouragier et eux monstrier exemple et matière d'onneur, je sire Jehan Froissart commence à parler. „ ⁽²⁾

Dans sa troisième rédaction il insiste de même sur ce point, que dans aucune autre histoire " tant soit anchienne ne nouvelle, „ ⁽³⁾ on ne trouverait tant de hauts faits et exemples pour la jeunesse. C'est comme un code de *proèce* en action qu'il présente à son public de princes et de nobles chevaliers ; et, à ce propos, il se met à faire à sa manière l'histoire de cette grande vertu féodale qu'il veut inculquer à ses lecteurs. Pour lui, après le *délivre de Noés*, " proèce regna premièrement ou royaume de Caldée par le fait dou roy Ninus. „ Elle passa ensuite à la royne Sémiramis ; puis elle vint en Judée avec Josué, David et les Machabiens ; de là elle alla chez les Perses animer Cyrus, Assérus et Xersès. Elle s'en vint alors se fixer en Grèce " par le fait de Hercules, de Teseus, de Jason et de Acilles et des aultres preus chevaliers ; „ à Troie elle anima Priant, Hector et ses frères ; à Rome elle régna " par les sénateurs et concilles, tribons et centurions „ jusqu'à Julius César. Après cela " proèce s'en vint demorer et regner en France „ avec Pépin, Charlemagne et leurs successeurs. Proèce enfin s'établit en Angleterre avec le brave Edouard III et son fils le Prince Noir. Froissart termine là cet étrange historique par cette réflexion un peu triste : " Or ne sai-je mies se proèce voet encores cheminer oultre Engleterre ou reculer le chemin que elle a fait. „ ⁽⁴⁾ Ce naïf coup d'œil jeté par notre chroniqueur sur l'histoire universelle, s'il nous montre que Froissart partageait toutes les erreurs de ses contemporains sur

⁽¹⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. II, p. 1.

⁽²⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. II, p. 5.

⁽³⁾ Ibid. t. II, p. 8.

⁽⁴⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. II, p. 10, 11.

l'antiquité, nous prouve aussi qu'une pensée élevée domine ses chroniques : son but est de faire l'histoire de *proece* à son époque, pour offrir un grand enseignement aux jeunes chevaliers. Aussi proteste-t-il à chaque instant, dans le cours de sa longue narration, qu'il rapporte tel ou tel fait " pour tous bachelers encoragier et exemplier. „ ⁽¹⁾

Voulant donc former des preux, qui conservent fidèlement les antiques traditions de la chevalerie, Froissart, quand il va faire un *voyage d'enquête* dans un pays, se fait raconter avant tout " les guerres, les prises, les assaux, les envaïes, les batailles, les rescousses et tous les biaux fès armes qui y sont venus, „ ⁽²⁾ comme il nous dit à propos de ses recherches historiques en Bretagne. Plus haut déjà nous l'avons vu quitter nos provinces, où règne la paix, pour aller chercher des récits militaires dans le midi. Ces aveux sont précieux à enregistrer. Les chroniques, d'ailleurs, en témoignent à chaque page : les hauts faits d'armes sont pour Froissart la matière principale de l'histoire.

Or celle-ci, conçue ainsi, était hérissée de difficultés sans nombre et de problèmes des plus délicats à une époque où l'Occident tout entier était déchiré par des guerres et des conflits incessants, et où chacun vantait les siens en s'emportant contre l'ennemi. " Jamais, dit M. Kervyn de Lettenhove ⁽³⁾, jamais impartialité ne fut plus difficile, car jamais il n'y eut plus de division. Dans l'église, le schisme; dans la vie politique, le différend de la France et de l'Angleterre, s'étendant dans toute l'Europe et armant toutes les nations les unes contre les autres; et, indépendamment de ces guerres, d'autres luttes intestines au sein de chaque pays : en Espagne, Pierre le Cruel contre Henri de Transtamare; en Béarn, Foix contre Armagnac; en Bretagne, Blois contre Montfort; en Flandre, Klauwaerts contre Leliaerts; plus loin, Guel drois contre Brabançons, Hollandais contre Frisons. „

Tel est le sanglant chaos que Froissart s'est proposé de nous dépeindre " à son loial pover, sans faire fait ne porter partie

⁽¹⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. V, p. 291.

⁽²⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. III, p. 324.

⁽³⁾ Œuvres de Froissart, Introduction p. 487.

ne coulourer non plus l'un que l'autre ⁽¹⁾. „ Il proclame qu'il veut „ se fonder sus tître de vérité ⁽²⁾. „ Mais quelles sources peu sûres que celles où il puisait, quand il se faisait raconter les faits à droite et à gauche pour les insérer ensuite dans son histoire. Le défaut de mémoire des narrateurs, leur penchant à l'exagération et à la hâblerie, leurs intérêts et leurs rancunes politiques, parfois même leur mauvaise foi, toutes ces circonstances ont dû bien souvent induire Froissart en erreur. Remarquons cependant que notre auteur, s'il s'est trompé plus d'une fois assez gravement, a cherché autant que possible à contrôler sévèrement les renseignements qu'il recueillait. „ Aucunement, dit-il, je n'eusse point passé une enquête de quelque pays que ce fust, sans ce que j'eusse, depuis l'enquête faite, bien sceu qu'elle eust esté véritable et autentique ⁽³⁾. „ Il ne nous raconte aucun fait important, sans nous donner l'assurance qu'il a entendu les deux parties en cause. Il s'impose même cette confrontation des témoignages comme un devoir impérieux. Ainsi, n'ayant sur les guerres entre le Portugal et la Castille que des données provenant de chevaliers espagnols, il nous dit que, sur le point d'aborder ces événements, il se trouve arrêté par le fait même; cédon's lui la parole : „ Ma plaisance me prist, dit-il, à ouvrer et poursiewir l'histoire que j'avoie commencie. Je me advisay par ymagination que justement je ne le povoie parfaire par avoir singulièrement les parties de ceuls qui tiennent l'oppinion du roy de Castille; et me convenoit dont, (se justement vouloie ouvrer), oyr et parler les Portingalois ⁽⁴⁾. „ Aussitôt, entendant dire qu'il se trouve des Portugais à Bruges, il quitte Valenciennes pour aller les interroger; et n'en ayant pas rencontré dans la grande métropole flamande, il pousse jusqu'à l'île de Walcheren, où il fait la connaissance de don Juan Pachéco, grand seigneur portugais, qui pendant plusieurs jours lui donne complaisamment tous les renseignements dont il a besoin.

Ce trait suffit pour prouver combien Froissart se défiait de la partialité de ceux, qui lui fournissaient les matériaux de sa

⁽¹⁾ Froissart, Ed. K. de L., t. II, p. 11.

⁽²⁾ Ibid., t. III, p. 329.

⁽³⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. XI, p. 262.

⁽⁴⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. XI, p. 263.

chronique, et combien il tenait à connaître la vérité, quelque peine qu'il lui en coûtât. En cela il se montre tout-à-fait à la hauteur de sa tâche. Mais cette partialité, qu'il s'efforça de démêler soigneusement chez les autres, parvient-il toujours à y échapper lui-même? Question complexe et difficile à trancher, que nous n'abordons qu'avec la plus grande circonspection.

Nous croyons cependant être dans le vrai en disant, que Froissart ne connut pas cette partialité toute préméditée, que certains auteurs lui ont parfois reprochée, entraînés qu'ils étaient eux-mêmes par des susceptibilités d'un patriotisme étroit, qui n'a rien à voir dans la critique historique ou littéraire. Mais que Froissart ait souvent été de la dernière injustice dans ses appréciations, sans toutefois en avoir conscience lui-même, c'est là un point qui nous paraît hors de doute et qui d'ailleurs s'explique fort bien par le milieu dans lequel vivait le chroniqueur et par son caractère.

Qu'on se reporte à ce XIV^e siècle, dont Froissart nous a laissé l'histoire. Deux luttes gigantesques ébranlèrent alors la société jusque dans ses fondements. D'un côté les princes de l'Europe, rangés sous les bannières ennemies de la France et de l'Angleterre, se ruèrent les uns sur les autres avec un acharnement inouï; le sang de la noblesse coula à flots sur d'innombrables champs de bataille, des haines sauvages se formèrent et se transmirent de père en fils; et cette guerre effroyable dura cent ans. D'un autre côté, le XIV^e siècle fut aussi l'époque des grandes révolutions populaires: les communes flamandes, les Jacques Bonhomme dans le Nord de la France, les Lollards en Angleterre, Etienne Marcel et les siens à Paris s'insurgèrent tour à tour avec des alternatives de succès et de revers contre le despotisme des nobles. Ces guerres, à la fois politiques et sociales, qui furent plus sanglantes et plus acharnées encore que la guerre de cent ans, aboutirent, il est vrai, à l'écrasement définitif des communes par la noblesse; mais elles menacèrent un instant de renverser de fond en comble l'édifice féodal.

Ce sont ces deux espèces de conflits que Froissart nous a retracés; et c'est aussi à ce double point de vue qu'il faut étudier son impartialité. Or Froissart — il faut le reconnaître — ne fut pas un esprit bien fortement trempé; il n'avait rien de cette indépendance souveraine, qui faisait dire à

son maître Jean le Bel : " Histoire est noble, ce m'est advis „ et qui lui faisait porter sur les événements ces fermes jugements, qui révèlent l'écrivain grand seigneur. De plus, Froissart n'appartient pas à la noblesse, ce qui mettait entre lui et ceux pour qui il écrivait une distance infranchissable ; et si son génie poétique et plus tard ses recherches historiques lui procurèrent de puissants protecteurs et d'illustres liaisons, il passa néanmoins toute sa vie dans un état de subordination et d'infériorité, qui influa nécessairement sur ses chroniques. Ajoutez à cela qu'il fut tour à tour l'obligé de princes ennemis, ayant été comblé de bienfaits à la cour de France comme à celle d'Angleterre, et qu'il ne cessa d'être aux gages de l'un ou de l'autre roi ou grand seigneur. Ces différentes considérations nous expliquent les continuelles fluctuations qu'on remarque dans les chroniques de Froissart. Jean le Bel, lui, proclame hautement son admiration pour les deux grands princes anglais qui brillèrent dans la guerre de cent ans, et il embrasse franchement leur parti, en nous donnant les motifs qui l'y ont déterminé. Froissart au contraire hésite toujours entre l'Angleterre et la France : en racontant la bataille de Poitiers, il tient pour les Anglais ; en racontant celle de Cocherel, il tient pour les Français ; jamais, cependant, il ne se passionne ni pour les uns ni pour les autres.

Telle est peut-être la seule raison pour laquelle on l'accusa plus tard en France de partialité. Au XVI^e siècle Bodin, Pasquier, Brantôme et d'autres encore lui reprochèrent sa prétendue injustice à l'égard de leur patrie. " Cette accusation, fait très-bien observer La Curne de St^e Palaye (1), est devenue si générale qu'elle semble avoir acquis le caractère de la notoriété, dont le privilège est de suppléer aux preuves. „ Le premier en France, ce savant académicien montra, par des citations multipliées, que Froissart est loin d'être systématiquement hostile à la cause française. Après lui M. Buchon et d'autres érudits achevèrent sa réhabilitation au point de vue national : ils firent voir que Froissart ne fut ni anglais, ni français. Du reste, lui faire un crime de ne pas se sentir profondément indigné des vic-

(1) *Mémoires sur Jean Froissart*, réimprimés par Buchon dans le t. 10 de ses *Chroniques Nat. franç.*, Paris 1829.

toires d'Edouard III et du prince Noir, comme s'y crut plus tard obligé tout Français ayant le sentiment de l'unité nationale et de l'honneur de sa patrie, c'est oublier que Froissart n'était pas français, mais Hennuyer et qu'il vivait au XIV^e siècle, alors que ce bouillant patriotisme n'était pas encore né en France. Et si Froissart flotta parfois un peu au hasard, entre les deux belligérants, tiraillé qu'il était en tous sens par ses sympathies privées et ses relations illustres dans les deux camps, on peut remarquer cependant que pour les faits importants il a une règle élevée qui guide son appréciation : " il est tour à tour, comme a dit Sainte-Beuve, de la patrie de tous ceux qui font vaillamment et qui méritent renom par honneur. „ ⁽¹⁾ Ainsi, pour reprendre les exemples que nous citions tantôt, s'il est du parti de l'Angleterre dans son récit de la bataille de Poitiers, on peut affirmer que c'est moins par des considérations personnelles que parce que le héros de la journée fut le Prince Noir, dont la bravoure au plus fort de la mêlée, la magnanimité dans la victoire et la courtoisie envers les vaincus étaient autant de grands exemples à mettre sous les yeux des jeunes chevaliers. A Cocherel au contraire, les Français remportent une brillante victoire par leur propre valeur et par la présomption d'un chef anglais, ce qui met Froissart du côté de la France. Aussi croyons-nous pouvoir nous rallier à la conclusion de M. Kervyn de Lettenhove, quand il dit " que Froissart se préoccupait avant tout des règles de la chevalerie et qu'il a loué ou flétri les mœurs qu'il avait à juger selon qu'elles s'en rapprochaient ou s'en éloignaient. „ ⁽²⁾

Mais non seulement on a accusé Froissart de prendre parti pour l'Angleterre contre la France dans la guerre de cent ans ; on lui a aussi reproché des complaisances plus graves, qui l'auraient amené jusqu'à mentir à la vérité de l'histoire pour complaire à son protecteur le roi d'Angleterre. Nous faisons allusion ici à cette odieuse aventure d'Edouard III avec la comtesse Salisbury, que nous rapporte Jean le Bel et que l'on retrouve encore dans une autre chronique du temps. Quand on a lu le récit indigné du chanoine de St. Lambert, si moral

⁽¹⁾ Causerie du lundi, t. IX, Froissart.

⁽²⁾ Œuvres de Froissart, Introduction p. 494.

« dans sa crudité, et qu'on cherche en vain la moindre trace de ce tragique événement dans les dernières rédactions des chroniques, où Froissart a, comme l'on sait, transcrit à peu près toute l'œuvre de Jean le Bel, on est tout naturellement amené à croire que notre auteur a gardé ici un silence coupable. Mais, si l'on remonte à la première rédaction, on voit tout d'abord que notre chroniqueur n'a pas reculé devant son devoir et qu'il s'en explique franchement. Il déclare repousser le récit de Jean le Bel et se proposer « d'ouvrir le vérité de le matière; ⁽¹⁾ », il affirme qu'il s'en informa « moult », en Angleterre : « mès oncques, dit-il, je n'en oy parler en nul villain cas; si en ai-je demandé as pluisseurs qui bien le sceussent, si riens en eüst esté. Ossi je ne poroie croire (et il ne fait mies à croire) que ungs si haux et vaillans hommes que li roys d'Engleterre est et a esté, se daignast ensonnyer de deshonneurer, une sienne noble dame et un sien chevalier qui si loyaument li servoit et servi toute se vie; siques d'ores-en-avant de ceste amour je me trairay. » Ce n'est donc qu'après de consciencieuses recherches faites sur les lieux mêmes et en se fondant sur le caractère du prince qui est en cause, que Froissart refuse de regarder l'infâme attentat comme historique. Cette loyale déclaration nous semble prouver sa bonne foi personnelle et le laver des soupçons qu'on avait nourris à son égard. Mais il y a plus : M. Kervyn de Lettenhove a montré ⁽²⁾ par une série de documents tirés surtout des archives anglaises que la version de Jean le Bel, dont cependant personne ne soupçonnera non plus la bonne foi, n'est qu'une romanesque calomnie que l'histoire véritable dément d'un bout à l'autre. C'est ainsi qu'on nous prouve que, pendant que Jean le Bel fait commettre à Edouard III son crime odieux au château de Salisbury sur la frontière d'Ecosse, ce prince n'a pas quitté le comté de Kent situé tout à l'autre bout de l'Angleterre. Nous voyons encore que le comte de Salisbury, loin de faire à la cour d'Edouard III ce tragique éclat que Jean le Bel nous dépeint avec de si saisissantes couleurs, continua à vivre dans l'intimité du roi, sans que rien indique qu'une rupture soit survenue entre eux. Jean le Bel nous donnait aussi ce détail attendrissant que

⁽¹⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. IV, p. 273.

⁽²⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. IV, notes.

la malheureuse comtesse n'aurait pas survécu longtemps à son déshonneur ; or des documents authentiques prouvent qu'elle ne mourut que onze ans après le moment où la fausse version place l'événement dont il est question. On le voit, Froissart, en ne se faisant pas l'écho de la rumeur, dont Jean le Bel a tiré tant de parti au point de vue littéraire, fut non seulement de bonne foi, mais encore il fut dans le vrai ; on doit donc, en fin de compte, lui savoir gré d'une rectification historique assez importante pour le jugement à porter sur cet Edouard III, qui joua un rôle prépondérant dans tous les événements de la première moitié du XIV^e siècle.

Mais si Froissart ne montre pas de partialité véritable à l'égard des rois et des chevaliers, n'a-t-il pas deux poids et deux mesures, alors qu'il s'agit des " vilains " ? — Il faut l'avouer, quand on le voit se ranger toujours du côté de la noblesse en nous racontant les convulsions communales qui agitèrent son époque, on est tenté de l'accuser de rancunes partiales contre ces roturiers dont il est sorti lui-même ; on est tenté de faire sien le mot énergique de Marie-Joseph Chénier, qui, dans une de ses leçons à l'Athénée, l'appela *un valet de prince*. Si toutefois nous y regardons de plus près, nous revenons bien vite sur ce jugement précipité que nous allions porter à la légère, tout obsédés que nous sommes des idées contemporaines sur l'égalité et la liberté de tous les hommes. M.-J. Chénier, lui-même, au milieu de la révolution qui ébranlait la France, n'a pas pu s'empêcher de porter les passions politiques du jour dans le vieux passé féodal. Pour juger sans partialité de l'attitude de Froissart au XIV^e siècle, il faut savoir se replacer dans son temps, et entrer dans ses idées, dans ses convictions et jusque dans ses préjugés.

Que voyons-nous alors ? C'est que Froissart n'était pas un ennemi intéressé du mouvement communal du XIV^e siècle. Il commence même par admirer Jacques van Artevelde, le héros qui dirigea cette révolution à ses débuts en Flandre : lui aussi, il subit l'ascendant de ce bourgeois de Gand que son génie avait fait l'égal des plus puissants princes. Il nous le montre aux conférences de Vilvorde et de l'Ecluse traité en " grant ami et chier compère ⁽¹⁾ " par le roi d'Angleterre. C'est lui aussi

(1) Froissart, Ed. K. d. L., t. IV, p. 317.

qui nous raconte tout au long qu'à Valenciennes le comte de Hainaut traita Artevelde sur le même pied que le comte de Gueldre, le duc de Brabant et les barons du Saint-Empire, lui offrant ainsi qu'à eux pendant cinq jours " de biaux disners et soupers. (1) „ Artevelde y dirige en quelque sorte les négociations. Écoutons ce que nous en dit Froissart :

“ Et là prècea li dis Dartevelle enmi le marchiet, et estoit montés en la hale des seigneurs là où on annonce les bans, et fu volontiers oïs, car il avoit grant sens et bielle parleure; et remonstra quel droit si rois d'Engleterre avoit au calenge de la couronne de France, et aussi quelle poissance li troi païs avoient, Flandres, Hainnaus et Braibans, quand il estoient conjoint ensamble et d'un acord et aliance. — Chils Jaquèmes Dartevelle parla si proprement à la plaisance dou peuple qui là estoit asamblés pour oïr ce que il voloit dire, que quand il conclut son sermon, une vois généraus et murmurations se eslevèrent en disant : Dartevelle a bien parlé et par grande expérience et est dignes de gouverner et excerser le païs de Flandres (*). „

On le voit, Froissart, qui avait vécu dans les cours et dans les châteaux de la noblesse et qui naturellement avait adopté les préjugés féodaux, a été ici comme sous le charme. Le vilain rebelle, l'usurpateur de l'autorité de son légitime seigneur, nous est représenté comme ayant " grant sens et bielle parleure „ et comme imposant ses idées à ses nobles auditeurs par la seule puissance de son génie. Aussi, quand Froissart rapporte les acclamations qui accueillirent les dernières paroles du bourgeois de Gand, quand il nous dit que tous s'écrièrent qu'artevelde était digne de gouverner la Flandre, il y a quelque chose dans le ton qui indique que notre chroniqueur n'est pas loin de s'associer à cet enthousiasme.

C'est surtout dans l'un de récits que Froissart nous donne de la mort de Jacques Van Artevelde, qu'on voit tout le cas qu'il faisait du grand communier. Jean le Bel, dans son souverain mépris pour les vilains, n'avait dit qu'un mot de ce tragique événement. " Les foulons de Gand, dit-il, avoient tué ledit Jac-

(1) Froissart, t. III, p. 214.

(*) Ibid., t. III, p. 214.

quemart en son hostel mesmement et avoient fait ceulx de Gand ung aultre maistre et gouverneur. ⁽¹⁾ » Froissart n'en dit guère plus dans sa première rédaction, celle où il s'est le moins émanicipé de la chronique du chanoine liégeois.

Ce détail, sèchement enregistré d'abord, devient, dans sa deuxième rédaction, un épisode de premier ordre. Froissart nous fait d'abord assister à l'assemblée de l'Ecluse, où Artevelde, de concert avec Edouard III, propose aux députés flamands de proclamer la déchéance de leur comte et de donner la Flandre à un prince anglais. La nouvelle s'en répand aussitôt et cause un vif mécontentement à Gand. Alors Froissart nous dépeint le retour d'Artevelde dans sa ville au milieu de la froideur et de l'hostilité des ombrageux habitants. Vient ensuite l'attaque de l'hôtel d'Artevelde par une foule furieuse que le grand citoyen essaie en vain de ramener au calme par des raisonnements, des prières et des larmes. Cette scène navrante est retracée de main de maître ; la narration y atteint parfois le sublime, et l'émotion, qui règne dans tout cet admirable récit, nous prouve suffisamment que Froissart ne s'applaudissait pas de cette mort, qui enlevait au parti populaire l'homme de génie qui le dirigeait. Remarquons surtout ces paroles qu'il met dans la bouche d'Artevelde s'adressant au peuple :

« Avisés-vous pour Dieu et retournés au temps passé : si considérés les grases et les grans courtoisies que de jadis vous ay faites ; vous me volés rendre petit guerredon des grans biens que dou temps passé je vous ay fais. Ne savés-vous comment toute marchandise estoit périe en ce pays ? Je le vous recouvrai. En apriès, je vous ay gouverné en si grant pais, que vous avés eu, le temps de mon gouvernement, toutes coses à volenté, blés, laines, avoir et toutes marcheandises, dont vous estes recouvré et en bon point ⁽²⁾. »

Assurément, cette éloquente apologie que Froissart fait faire à Artevelde, nous montre que notre chroniqueur admirait lui-même l'administration prospère et pacifique du grand bourgeois de Gand. Et quand il ajoute : « Ensi fina d'Artevelle, qui en son temps fu si grans mestres en Flandres ⁽³⁾ », on devine

⁽¹⁾ Jean le Bel, Ed. Polain, t. II, p. 37.

⁽²⁾ Froissart, Ed. K. d. L., t. IV, p. 316.

⁽³⁾ Ibid., p. 317.

qu'il y a là plus que le banal sentiment du néant des choses humaines : Froissart est navré de l'assassinat d'un honnête et grand homme d'état.

Mais quel étonnement pour le lecteur, quand il passe après cet émouvant récit à celui que l'on trouve dans la 4^e rédaction. On dirait que ce n'est plus au même auteur qu'on a affaire. Froissart s'y montre impitoyable pour celui qui voulait « deshireter ⁽¹⁾ » son légitime seigneur, le comte de Flandre. Aussi a-t-il supprimé complètement la scène pathétique, où Artevelde haranguait si éloquemment du haut de son balcon les Gantois irrités. Nous ne trouvons plus ici ni sympathie ni compassion pour celui qui succombe sous l'ingratitude du peuple, si ce n'est la compassion banale et pharisaïque qui ne vient pas du cœur et qui fait faire à Froissart cette froide réflexion : « Ensi vont les fortunes de ce monde, ne nuls ne se peut ne doit confyer, se sages est, trop grandement ens ès prospérités de ce monde ⁽²⁾. » Il semble même prendre un cruel plaisir à ajouter que des députés flamands, envoyés pour apaiser le courroux d'Edouard III, « retournèrent à joie en Flandres, et demora li pais en paix : Dartevelle fu oblyés ⁽³⁾. »

Comment s'expliquer que Froissart, dans sa 2^e rédaction, ait eu, pour ainsi dire, des larmes dans la voix en nous racontant la fin tragique d'Artevelde, alors que, quelques années plus tard, il nous rapporte le même fait d'une façon tout opposée ? Pourquoi cet étrange revirement dans ses idées ? C'est que Froissart, lorsqu'il écrivait sa 2^e rédaction, était plein de foi dans l'avenir ; il voyait se réaliser son idéal de chevalerie dans la personne d'Edouard III, du brave prince de Galles et d'une foule de preux. Et quant aux affaires de Flandre, Jacques Van Artevelde y avait dirigé la résistance contre le comte avec tant de prudence et d'habileté que les rois eux-mêmes n'avaient pas compris l'importance du nouveau principe de révolte légitime, dont il s'était fait le champion. Froissart non plus n'avait pas prévu les conséquences que devait amener cette première lutte du peuple contre son souverain de droit divin et il avait

(1) Froissart, p. 319.

(2) Ibid., p. 323.

(3) Ibid., Ed. K. d. L., t. IV, p. 324.

été entraîné, malgré son horreur pour la rébellion, à admirer ce sage Gantois que son génie avait élevé au rang des princes. Mais tout a bien changé, grand il compose sa quatrième et dernière rédaction. Edouard III et tant d'autres braves chevaliers ont emporté dans la tombe les loyales traditions de la bonne chevalerie ; la France est accablée de malheurs sous le règne d'un prince en démente, dont les oncles se disputent le pouvoir pour satisfaire leurs passions et leurs intérêts personnels. La Flandre a versé pendant des années le plus pur de son sang et a compromis pour longtemps sa prospérité dans une lutte à outrance contre le comte. L'Angleterre elle-même a eu sa grande révolution sociale des Lollards, qui a menacé un instant de renverser de son trône l'incapable héritier d'Edouard III, qui bientôt après est privé de sa couronne par une fraction de la noblesse. Froissart assiste à tous ces bouleversements, à toutes ces guerres, à toutes ces intrigues, où s'engloutissent à jamais l'ancienne loyauté et l'ancienne valeur de la noblesse, et saisi de découragement il s'écrie douloureusement : " Or se débrides le monde ! „ Et en effet, quand on a, comme Froissart, placé son idéal la conservation de la féodalité, qui malgré sa forte et brillante organisation, avait fait son temps, et devait fatalement s'écrouler sous les yeux mêmes de celui qui l'a si vivement admirée et dépeinte ; quand on s'est ainsi bercé d'une chimère irréalisable, on doit, en présence de signes d'une décadence aussi manifeste, se demander tristement, " se proère voet encores chemines oultre ou reculer le chemin que elle a fait. „

Et si, d'un côté, Froissart est plein de désespoir en voyant la décadence de la chevalerie, il est aigri aussi contre " ces vilains, noirs et petis, ⁽¹⁾ „ qui ont livré à cette institution admirée de si rudes assauts en Flandre, en Angleterre et en France. Ce n'est qu'alors qu'il comprend toute la portée de la politique de Jacques van Artevelde, et alors aussi il l'envisage d'un tout autre œil. Il est saisi d'effroi en considérant ces révolutions populaires : " Or regardés, dit-il, le grant derverie, se il (les Lollards) fuissent venu à leur entente, il eussent destruit tous les nobles en Engletière, et après ens autres nations. Tous

(1) Froissart, Ed. K. d. L., t. VI, p. 57.

menus peuples se fust revelés; et prenoient piet et exemple sous cheux de Gand et de Flandres, qui se rebelloient contre leur signeur⁽¹⁾ „ Il s'applaudit hautement de la défaite des Flamands à Roosebeke : “ Celle des confiture fu très-honorable et prouffitable pour toute crestienneté et pour noblèche et gentillèche; car se li villain fussent là venu à leur entente, onques si grans cruautés ne oribletés n'avinrent au monde, que il fust avenu par le communautés qui se fuissent partout revelées et destruit gentillèche. „ ⁽²⁾ Et l'on trouve encore plus nettement l'expression de cette conviction dans ces paroles qu'il met dans la bouche du duc de Bourgogne : “ Ce n'est pas bonne cose ne deue, de telle ribaudaille laisser gouverner un pais; et toute chevalerie et gentillerie en poroit estre honnie et destruite et en conséquent sainte crestienneté. ⁽³⁾ „

On le voit, pour Froissart la chevalerie est sel de la terre; elle est la chrétienté même; s'y attaquer, c'est commettre à sès yeux un crime de lèse-civilisation. Or, dès qu'on s'est pénétré de cette idée que tel était le jugement que portait Froissart, dans sa vieillesse, sur les révoltes populaires de son temps, on s'explique du même coup pourquoi il prend toujours, dans ses dernières rédactions, le parti de la noblesse contre le peuple. Cette hostilité systématique ne nous apparaît plus comme une haine partielle et intéressée, mais bien comme une profonde conviction politique, qui, alors même qu'elle égare notre chroniqueur, explique son attitude.

D'ailleurs, hâtons-nous de l'ajouter, Froissart, malgré ses principes féodaux, ne montra jamais pour le peuple la méprisante cruauté qu'affectait alors la noblesse avec les vilains. Plus d'une fois il s'attendrit en songeant aux souffrances que la guerre fait endurer aux pauvres rebelles. Écoutons-le quand il nous décrit la détresse des Gantois révoltés, que le comte Louis de Maele assiége et veut réduire par la famine : “ Et estoit grant pités dou veoir et oir les povres gens, et proprement hommes, femmes et enfans bien notables ceoient en dangier; et tous les jours en venoient li plaintes, li plour et li cry à Phelippe d'Artevelle, qui estoit leurs souverains capitains,

⁽¹⁾ Froissart, t. IX, p. 394.

⁽²⁾ Ibid., t. X, p. 173.

⁽³⁾ Ibid., t. X, p. 63.

liques en avoit grant pitié et grant compaçon, et y mist pluiseurs bonnes ordonnances, dont il fut moult à louer. ⁽¹⁾ „ C'est aussi avec une émotion compatissante qu'il nous raconte comment Frans Ackerman avec douze mille Gantois „ qui estoient déjà tout taint et velu de famine, „ parvint à sortir de Gand et alla quérir du secours en Brabant et à Liège. Froissart même se maîtrise à tel point, qu'il nous donne tout au long et en termes éloquents le touchant épisode des secours envoyés par les Liégeois à leurs „ frères „ de Flandre et la belle épître qui vint des bords de la Meuse reconforter les communiens flamands. C'est ainsi encore que, dans l'histoire de la révolte des Lollards, il pousse le désintéressement politique jusqu'à nous rapporter avec chaleur les sermons entraînants du prêtre John Ball, l'apôtre de cette croisade populaire.

Ici nous surprenons enfin le côté caractéristique de notre chroniqueur : pour le dire en un mot, Froissart est avant tout un artiste. Il est vrai — et nous nous sommes attaché à le montrer plus haut — il est vrai qu'il a une vocation indéniable pour les recherches historiques; il est vrai encore qu'il veut naïvement démêler la vérité des événements et qu'il se donne beaucoup de mal pour y arriver; il est vrai, enfin, qu'il s'inspire, en écrivant son histoire, d'une noble pensée de moralisation, et qu'il a sur les conflits sociaux de l'époque des convictions sérieuses qui le guident dans ses appréciations. Mais il est une préoccupation qui, chez Froissart, domine toutes les autres : c'est la *plaisance* qu'il prend à *poursuivre sa matière*. Quand il rencontre un grand événement ou une situation dramatique, il oublie ses prédilections et ses antipathies politiques; il se passionne pour ses héros, quand bien même il les réproouve hautement; il traite avec le même soin et le même plaisir esthétique les faits qu'il déplore et ceux qui le comblent de joie, pourvu que de part et d'autre son imagination trouve à s'enflammer et son talent littéraire à s'épanouir. C'est avec le même amour de l'art qu'il burine les portraits des tribuns populaires et des preux chevaliers; c'est avec la même magie du récit qu'il nous raconte la bataille de Roosebeke, qui, d'après lui, sauva le monde des horreurs démagogiques, et la bataille de Beverholt, qui mit à deux doigts de sa perte le légitime souverain de Flan-

(1) Froissart, Ed. K. d. L., t. X, p. 3.

dre. Ces préoccupations d'artiste éclatent surtout dans les discours qu'il fait prononcer à ses adversaires politiques ; assurément un écrivain du parti populaire n'eût pu faire parler plus éloquemment que Froissart les John Ball, les Jean Yoens et les Philippe Van Artevelde. A ce point de vue on peut comparer notre chroniqueur aux historiens, qui, comme Tite-Live et Salluste, brillent peu par la critique, mais qui se sont surtout attachés à nous présenter l'histoire ornée de toutes les beautés littéraires que leur génie leur fournissait. C'est ainsi que Salluste mettait dans la bouche de Catilina de magnifiques harangues et que Tite-Live nous traçait un portrait admirable d'Annibal, l'implacable adversaire de Rome.

Ces sortes de rapprochements nous semblent plus fondés que celui qu'on a pris l'habitude de hasarder à propos de Froissart : nous voulons parler du parallèle qu'on a souvent tenté d'établir entre le bon chroniqueur et Hérodote. On les a comparés l'un à l'autre pour la naïveté de leur style ; mais on a trop oublié qu'il y a, sous la naïveté, beaucoup d'art et de finesse chez Hérodote, et on a perdu de vue que sa prose annonce déjà la période de Thucydide et de Platon, tandis que Froissart clot une époque d'enfance littéraire. En outre, comment comparer entre eux deux auteurs, dont l'un a puisé son style dans le rude Jean le Bel et son éducation littéraire dans des œuvres de mauvais goût comme le *Roman de la Rose*, alors que l'autre a été à l'école de l'Iliade et a pu assister à l'éclosion du drame grec ?

Et si l'on considère ce genre de mérite qui fait l'historien, la comparaison nous paraît encore plus difficile à soutenir. Tous deux ont, à la vérité, tenté une histoire universelle ; mais que d'unité profonde dans celle d'Hérodote, que de bigarrure et de désordre dans celle de Froissart ! Là nous avons un plan saisissant et simple malgré sa vaste variété ; ici les événements se pressent et s'entrechoquent pour ainsi dire au hasard et comme au gré des caprices de l'auteur. Enfin, au fond de l'Histoire d'Hérodote il y a une grave doctrine religieuse qui sert de raison dernière aux événements ; chez Froissart on n'a que la narration admirable des faits eux-mêmes. Hérodote est ainsi le fondateur de l'histoire ; Froissart ne doit pas prendre rang à côté de lui, mais il a la gloire d'avoir été le plus parfait des chroniqueurs.

Arlon.

PAUL FREDERICQ.

SUR QUELQUES PASSAGES DU PRO REGE DEJOTARO.

I.

I. 2. *Accedit, ut accusatorum alterius crudelitate, alterius indignitate conturber. Crudelem Castorem, ne dicam sceleratum et impium, qui nepos avum in capitis discrimen adduxerit, etc.*

Quand, au début de son discours pour le roi Déjotare, Cicéron, regrettant avec amertume d'être privé de la plus grande partie de ses moyens, se déclare incapable d'atteindre aux effets habituels de son éloquence, c'est l'artiste qui se plaint autant que l'avocat qui argumente; nous devons le croire sur parole et tirer de ses propres déclarations la preuve que le début de son plaidoyer n'aurait pu se prêter au moindre mouvement passionné de l'âme.

Cette considération seule nous déciderait à repousser l'interprétation des commentateurs qui prétendent trouver une exclamation dans ces mots : "*Crudelem Castorem ne dicam sceleratum et impium, qui...*" Qu'on atténue autant qu'on peut la valeur de cette figure (l'exclamation à l'accusatif suppose toujours une violente affection d'étonnement, d'indignation ou de douleur), elle n'en rompt pas moins l'exposé logique des faits pour y intercaler une réflexion produite par un sentiment passionné; au raisonnement se substitue l'émotion. Or, cette émotion, bien différente — disons-le en passant — du trouble dont s'accuse l'orateur, n'est ni naturelle, ni conforme au ton du début, ni opportune.

Quoi de plus contraire, en effet, à cette prétendue émotion que le soin avec lequel l'orateur énumère les divers points qui doivent servir de base à son plaidoyer? Est-ce après avoir prononcé quelques paroles dans des conditions qui refroidissent son zèle et entravent ses efforts, est-ce après avoir procédé de la manière la plus méthodique en employant les mots : *Primum, Deinde, Accedit ut*, qu'un orateur d'un goût aussi

délicat irait, par un changement subit et de ton et d'allure, s'écrier tout-à-coup : " Qu'il est cruel Castor, que dis-je, qu'il est scélérat et impie cet homme qui etc... ! "

Sans doute l'indignation et la pitié peuvent, comme à l'improviste, s'emparer de l'orateur, mais c'est sous réserve toujours de la question d'opportunité ; la vraisemblance est à ce prix. *Ubicunque ars ostentatur, veritas abesse videtur*. Pour nous, Cicéron argumente, raisonne d'un bout à l'autre de ce chapitre, et le ton de son débit ne s'y modifie pas sensiblement : énumérant les caractères extraordinaires de cette cause, il cite successivement la gravité inouïe de l'accusation, la nature de la personne accusée, puis, en troisième lieu, la cruauté de l'un des accusateurs et l'indignité de l'autre : " Oui, „ — poursuit-il en développant chacun de ces deux points — „ j'accuse Castor de cruauté, j'allais dire (*ne dicam* dans le sens „ de *prope dixerim*) de scélératesse et d'impiété, lui qui etc. „ " Et quant à cet esclave fugitif qui ose témoigner contre son „ maître, voici les réflexions qu'il faisait naître en moi. „ Ces paroles sont prononcées dans le ton d'une affirmation nette et accentuée, comme il convient à un défenseur plus préoccupé d'établir des faits que de se livrer à une indignation factice ; d'ailleurs, ne signale-t-il pas lui-même l'impossibilité où on l'a réduit de faire profiter son client des bénéfices d'une émotion qu'il ne saurait éprouver ?

L'exclamation, on y a recours comme aux autres figures qui procèdent d'un sentiment analogue, pour communiquer aux auditeurs une impression à propos d'un objet ou d'un fait ; ici il y avait plus d'avantage à se contenter d'affirmer le fait lui-même, à qualifier avec force la nature des mobiles qui ont dirigé la conduite du petit-fils de Déjotare.

Après cela, l'attitude de Cicéron s'exclamant soudain sur la cruauté de Castor, ne se peindrait qu'avec peine à l'imagination : la cause — ne l'oublions pas — se plaidait dans la maison de César, en présence du dictateur et de quelques personnages seulement. Au contraire on croit entendre l'orateur, le mépris et le dégoût sur les lèvres, prononcer lentement les mots : *Crudelem Castorem*, qui renferment, avec l'expression d'un sentiment personnel, une menace pour l'accusateur.

Quant à l'accusatif *Crudelem Castorem*, il a été rétabli par Madvig, qui a fait bonne justice des leçons *Crudelis Castor*

et *Crudelis Castor est*; le double accusatif est de règle, en effet, avec *ne dicam*. D'où l'obligation, plus sincère que satisfaisante, pour les partisans de l'exclamation, de déclarer que *ne dicam* n'influe en rien sur les mots suivants, ceux-ci formant corps avec *Crudelem Castorem*.

II.

II. 5 et 6. Moveor etiam loci ipsius insolentia, quod tantam causam, quanta nulla unquam in disceptatione versata est, dico intra domesticos parietes, dico extra conventum et eam frequentiam, in qua oratorum studia niti solent : in tuis oculis, in tuo ore vultuque *acquiesco*, te unum intueor, ad te unum omnis mea spectat oratio; quae mihi ad spem obtinendae veritatis gravissima sunt, ad motum animi et ad omnem impetum dicendi contentionemque leviora.

Si l'on rapproche ces quelques lignes de celles qui les suivent et les complètent (§ 6), on n'aura pas de peine à reconnaître que Cicéron y établit un parallèle entre la position qui lui est faite, et celle qu'il était en droit d'attendre. Au lieu de plaider dans le forum, entouré des sympathies de tout un peuple, il est obligé de présenter la défense de son client dans une maison particulière; au lieu d'avoir devant lui la curie, la place publique, le ciel même, qui tous témoigneraient en faveur de Déjotare et qui exciteraient le feu de son éloquence, il ne peut s'adresser qu'à César, il ne voit que lui, et, directement placé sous ses regards, n'ayant pour horizon que les murs d'une chambre et le visage d'un juge, il se sent incapable du moindre mouvement oratoire.

Il n'entre de doute dans l'esprit de personne sur la portée générale de ce morceau; néanmoins commentateurs et traducteurs paraissent unanimes pour conserver ici au verbe *acquiesco* sa signification figurée. Écoutons l'explication que Forcellini donne de ce mot dans le passage qui nous occupe : "*Acquiesco, i. e. ad te solum dirigitur oratio mea, alios, quos alloquar, non quaero.* „ Il continue : "*Similiter id. Fin. 3, 2, 6. Facillime in nomine tuo acquiesco, i. e. tuo si possum nomine uti, sufficit hoc mihi eoque delector.* „ Et cela, dans l'article où il a dit : "*Acquiesco significat etiam in re aliqua cum animi quiete et voluptate consistere.* „

Il résulterait de ces explications que Cicéron se félicite de l'assurance que la présence de César lui procure; placés dans la même phrase et formant gradation avec les précédents, les mots *te unum intueor, ad te unum omnis spectat oratio* doivent répondre au même sentiment; ils exprimeraient donc, eux aussi, la satisfaction de l'orateur! Sans doute, Cicéron ne pouvait méconnaître que, à côté de ces inconvénients, l'intimité qu'il se voyait imposée n'était pas sans apporter quelque aisance à la démonstration de la vérité; il en convient, en effet, mais sous forme de concession; et encore s'empresse-t-il de réduire les conséquences de son aveu : *Quae mihi ad spem obtinendae veritatis gravissima sunt, ad motum animi et ad omnem impetum dicendi contentionemque leviora*. En prenant le verbe *acquiesco* dans le sens indiqué plus haut, il faut faire remonter jusqu'à lui l'idée de concession, si bien que Cicéron s'ingénierait à renforcer lui-même l'argument qu'il veut combattre; oublieux des intérêts de son raisonnement, il introduirait une énumération longue et animée entre l'expression de ses plaintes et le tableau des ressources oratoires dont on le prive.

Il est cependant si naturel de comprendre que, dans tout ce passage, Cicéron s'attache à opposer la tranquillité du tête à tête au mouvement du forum. Se plaint-il seulement d'être renfermé entre les murs d'une maison? Il se plaint aussi de n'avoir que César pour auditeur : seulement, pour que celui-ci n'aille pas se méprendre sur ses intentions, il aura soin d'ajouter tout-à-l'heure "*eodem audiente et disceptante te.*"

Ainsi, loin de supposer que par les mots *in tuis oculis, in tuo ore vultuque acquiesco, te unum intueor, ad te unum omnis mea spectat oratio*, l'orateur se déclare rassuré ou manifeste quelque satisfaction, nous estimons au contraire que ces mots se lient étroitement aux idées qui les précèdent et à celles qui les suivent. Il n'y a pas jusqu'à la disposition des parties de la phrase qui ne présente les caractères d'une parfaite analogie; chacun de ses quatre membres renferme une triple énumération : *dico intra domesticos parietes, dico extra conventum et eam frequentiam — in tuis oculis, in tuo ore vultuque — acquiesco, te unum intueor, ad te unum omnis mea spectat oratio — ad motum animi et ad omnem impetum dicendi contentionemque*. — Et au milieu de ce concours d'expressions vives et animées se glisse, en un membre de phrase tout simple, la

concession, sur laquelle l'orateur n'avait, à nos yeux, nul intérêt à trop s'approfondir : *quae mihi ad spem obtinendae veritatis gravissima sunt.*

Pris dans son sens propre, le verbe *acquiesco* marque le repos, le manque d'animation et de mouvement. Quel est l'orateur qui, arrêté sous les regards d'un juge et ne pouvant s'adresser qu'à lui seul, saurait se soustraire à cette sorte de contrainte qui nous étonne parfois dans la conversation des hommes même les plus rompus aux discussions des assemblées publiques ? Cette contrainte n'était-elle pas plus pénible encore pour les anciens, en raison de l'importance qu'ils attribuaient à l'action dans le discours ? *Equidem vel mediocrem orationem, commendatam viribus actionis, affirmaverim plus habituram esse momenti, quam optimam eadem illa destitutam.* C'est Quintilien qui parle et il s'appuie sur une opinion que l'orateur romain ne désavouait certainement pas, sur celle de Démosthènes.

III.

III, 8. *Iratum te regi Dejotaro fuisse non erant nescii; adfectum illum quibusdam incommodis et detrimentis propter offensionem animi tui meminerant, teque cum huic iratum, tum sibi amicum esse cognoverant, cumque apud ipsum te de tuo periculo dicerent, fore putabant ut in exulcerato animo facile fictum crimen insideret.*

Les mots soulignés sont condamnés par Madvig qui leur trouve tous les caractères d'une véritable interpolation ; les raisons au moyen desquelles il était cette opinion sont fort sérieuses, et Orelli, dans son édition critique, y souscrit sans réserve. Néanmoins, si l'on aime à se ranger de l'avis du savant philologue, lorsque, s'appuyant sur la logique et la langue, il réhabilite telle leçon dédaignée, on doit le suivre avec plus de prudence sur le terrain dangereux des suppressions. Au moins ne faut-il consentir à manier le scalpel avec lui que dans les cas où l'on est complètement édifié sur l'inutilité et la corruption des parties qu'il propose de retrancher.

Voyons d'abord si la suppression de ces mots *seque cum huic iratum, tum sibi amicum esse cognoverant*, n'enlève pas à l'argumentation un de ses éléments essentiels :

“ Avant d'aborder l'accusation — dit l'orateur — je dirai quelques mots des *espérances* des accusateurs. Quoiqu'ils ne paraissent briller ni par le talent, ni par l'expérience ou la pratique des affaires, ils n'ont pas cependant intenté ce procès sans quelque *espoir* ni sans *calcul*. ”

Continuons-nous de traduire en négligeant le membre de phrase condamné par Madvig, nous obtenons :

“ Ils n'ignoraient pas que vous aviez eu du ressentiment contre le roi Déjotare ; ils se souvenaient que ce prince avait éprouvé des désagréments et des pertes par suite de votre mécontentement, et, en portant devant vous une accusation d'attentat contre votre personne ils se flattaient que leurs calomnies feraient aisément impression sur un cœur ulcéré. ”

Où est-il question dans ces lignes de *calcul* et de *convoitise* ? A peine y découvre-t-on de quoi justifier quelque confiance dans le succès de l'accusation ? Mais l'idée que l'on attendait, celle du *profit* que leurs imputations mensongères devaient procurer aux accusateurs, où la retrouverons-nous sinon dans les mots que Madvig veut supprimer ?

On ne peut admettre — prétend Madvig — qu'immédiatement après avoir dit *iratum fuisse* Cicéron, continuant avec le présent, dise *iratum esse* ; ce serait d'ailleurs contraire à la thèse même de l'orateur qui s'attache à prouver que de l'ancien ressentiment de César il ne subsiste plus rien en ce moment. En second lieu, l'orateur se rendrait coupable d'une inconvenance et d'une grave maladresse, s'il allait attribuer à César de l'attachement pour des hommes qu'il ne cesse de représenter comme des misérables.

Remarquons d'abord qu'après avoir employé à l'imparfait les verbes *non erant nescii, meminérant*, dont la signification est précise, Cicéron passe au plus-que-parfait d'un verbe qui s'applique bien à des faits d'une certitude moins rigoureuse : *Cognoverant*, ils avaient eu l'occasion de reconnaître. Ensuite, le présent de l'infinitif est fort naturel ici, si nous comprenons que l'orateur fasse moins allusion à un fait passé et déterminé qu'à des dispositions simultanées de César envers Déjotare et Castor. Cette interprétation n'est-elle pas autorisée par les mots *quum* et *tum* ? “ Ils avaient eu l'occasion de s'apercevoir que si vous éprouviez contre Déjotare du ressentiment, pour eux vous n'aviez que de l'amitié. ” Sans aller jusqu'à induire

de ce passage que Castor et son père avaient déjà été l'objet de quelques faveurs au préjudice de Déjotare, on ne saurait nier cependant que les dispositions de César avaient été à leur égard marquées au coin d'une véritable bienveillance. Cicéron le dit lui-même en termes assez clairs : *Felix ista domus, quae non impunitatem solum adepta sit, sed accusandi etiam licentiam : calamitosus Dejotarus, qui quod in iisdem castris fuerit, non modo apud te, sed etiam a suis accusetur ! Vos vestra secunda fortuna, Castor, non potestis sine propinquorum calamitate esse contenti ?* (X, 10.)

Dans des conditions telles, n'y avait-il pas lieu pour Castor de se livrer à de flatteuses illusions, au cas où il attirerait sur Déjotare une condamnation ? Déjotare voulait assurer à un fils préféré une succession brillante ; son gendre et Castor son petit-fils intriguaient à leur profit ; César qui s'était adouci à leur endroit mettait en doute la sincérité des démonstrations de Déjotare et ne cherchait pas à lui cacher son mauvais vouloir ; le fils de Déjotare n'aurait pas manqué d'être enveloppé dans le désastre d'un père, dont l'amour seul eût suffi à le compromettre.... Et Castor, par conséquent, qui s'était déjà fait pardonner son attachement à Pompée, avait bien le droit de compter que, pour prix de ses révélations, l'héritage royal passerait de la descendance directe de Déjotare dans la sienne.

Nous avons rencontré le principal argument de Madvig, passons rapidement les autres en revue : 1° Nous pouvons nous dispenser de prouver par divers passages de ce discours que s'il est souvent parlé au pluriel des accusateurs, c'est la personnalité de Castor et par moments même celle de son père dont Castor avait embrassé les haines qui occupe l'esprit du défenseur de Déjotare. Qu'était-ce que le médecin Phidippe sinon un instrument dans la main de Castor ? Quel autre fruit cet esclave pouvait-il recueillir de ses révélations calomnieuses que le prix auquel il avait, d'accord avec Castor, taxé sa perfidie ? Évidemment, quand Cicéron dit *tum sibi amicum esse cognoverant*, il ne songe même pas à Phidippe, tandis que Castor, voire même son père, sont l'objet de toute sa pensée.

2° *Hic*, continue Madvig, ne peut se dire d'une personne absente. — On trouve des exemples de *hic* et *ille* employés successivement en parlant de la même personne, et nous ne

craignons pas d'affirmer que le rapport, établi entre les deux termes de la pensée *cum..... iratum, tum sibi amicum esse*, appelait *huic* de préférence à *illi*, vu que *illum* qui précède avait déjà désigné la personne, dont la présence était dès lors en quelque sorte une chose acquise.

3° On aurait, dans une énumération de quatre membres de phrase, la particule *que* au troisième, particule que Cicéron n'emploie jamais que pour rattacher le dernier membre aux précédents. — Cette objection ne subsiste pas avec notre interprétation : le troisième membre *teque cum huic iratum, tum sibi amicum esse cognoverant*, est bien le dernier ; le second *que, cumQUE apud ipsum te etc.* est emphatique dans le sens de *aussi, si bien que*, et donne à l'énumération sa conclusion nécessaire pour faire comprendre sur quelle base reposaient les espérances et les calculs (*spes et cogitatio*) des accusateurs.

IV.

V, 15. Ut enim omittam, cujus tanti sceleris fuerit in conspectu deorum penatium necare hospitem, cujus tantae importunitatis omnium gentium atque omnis memoriae clarissimum lumen extinguere, cujus tantae ferocitatis victorem orbis terrarum non extimescere, cujus tam inhumani et ingrati animi, a quo rex appellatus esset, in eo tyrannum inveniri : ut haec omittam, cujus tanti furoris fuit omnes reges, quorum multi erant finitimi, omnes liberos populos, omnes socios, omnes provincias, omnia denique arma contra se unum excitare !

Il y a dans ce passage deux termes *importunitatis* et *ferocitatis* sur la signification desquels on se méprend volontiers ; on les traduit par *grossièreté* et *férocité ou cruauté*, mots dont le sens n'a rien de commun avec les idées qu'ils doivent qualifier. Quelle *cruauté* y a-t-il à ne pas redouter le vainqueur de l'univers ?

Le reste de la phrase est clair : il y aurait de la *scélératesse* à assassiner son hôte sous les regards des dieux pénates ; de l'*inhumanité* et de l'*ingratitude* à faire périr un bienfaiteur ; de la *démence* à attirer contre sa personne les armes du monde entier. On voit déjà que la *cruauté* ferait double emploi avec l'*inhumanité inhumani animi* ; quant à la *grossièreté*, ce serait

miracle de ne pas la rencontrer chez un personnage affecté, entre autres choses, de scélératesse et de démente : supposons que Cicéron a pu se dispenser d'en parler.

Pour comprendre le mot *importunitas*, rappelons à notre mémoire la situation de Rome au temps qui nous occupe ; n'avons-nous pas pour nous éclairer sur les sentiments du peuple romain des exemples frappants à côté de nous ? César, victorieux de tous ses ennemis, maître des factions, dominait avec tout le prestige de la gloire et de la puissance ; c'était l' élu des dieux, l' *homme providentiel*, qui avait fermé l'ère des guerres civiles et raffermi les frontières de l'empire ; il était la clef de voûte de l'édifice Romain, et Rome à cette époque, c'était le monde. Nul ne s'arrêtait sans frémir à la pensée que César pourrait manquer à l'univers, parce que nul n'était capable de prévoir le terme où se fixeraient les conséquences d'une telle catastrophe. Qu'on relise les derniers chapitres du discours *Pro Marcello* ; ils sont le commentaire éloquent du mot *importunitatis*, lequel a pour contraire *opportunitatis*, et que nous traduirions par *aveuglement*, si ce terme ne formait un assez singulier jeu de mots avec *extinguere lumen* ; faute de mieux proposons : *immense imprudence*.

— Quel est le défaut d'un homme qui, ne remplissant dans le monde qu'un rôle fort modeste, oserait ne pas redouter le vainqueur de l'univers ? Il est probable que la question étant posée en ces termes à de jeunes élèves, ceux-ci ne manqueraient pas de répondre à leur professeur : " Monsieur, c'est l'orgueil. „ *Ferox* signifiant orgueilleux, pourquoi ne traduirions-nous pas *cujus tantae ferocitatis* par *quel insupportable orgueil* ?

Gand.

ERN. JOPKEN.

COMPTES RENDUS.

Plaute. — Morceaux choisis. — Traduction de E. SOMMER, revue et adaptée au texte nouveau, avec une ÉTUDE SUR LA MÉTRIQUE ET LA PROSODIE DE PLAUTE, par E. BENOIST, ancien élève de l'école normale, professeur à la faculté des lettres d'Aix. Paris, Hachette, in-12. II et 380 pages, 1872.

L'ouvrage dont on vient de lire le titre est le complément des *Morceaux choisis de Plaute* publiés par le même auteur et dont la *Revue* a déjà rendu compte (XX^e année, p. 337 et suiv.).

De tous les poètes latins dont les œuvres sont parvenues jusqu'à nous, Plaute est incontestablement celui qui caractérise le mieux le génie romain. Malheureusement on ne peut guère en faire usage dans l'enseignement moyen, non seulement parce qu'il renferme certaines crudités de langage qu'on n'aime pas à mettre sous les yeux des jeunes humanistes, mais aussi parce qu'il présente, même pour les latinistes de profession, d'assez grandes difficultés au point de vue de la critique et de l'interprétation. De plus, en ce qui concerne sa métrique et sa prosodie, on peut dire sans exagération qu'elles constituent pour la plupart une véritable *terra incognita*. Nous croyons donc que M. Benoist a fait chose utile en publiant un recueil de morceaux choisis de Plaute, qui, grâce aux petites suppressions qu'on y a opérées, peuvent être expliqués sans inconvénient dans les classes supérieures des humanités. Mais pour atteindre complètement son but, M. Benoist n'a pas pu se borner à publier le texte latin, accompagné de quelques notes (1). Il y a

(1) Ces notes nous semblent avoir été jugées un peu sévèrement dans la *Revue critique* (livr. du 25 janvier 1873). On y reproche entre autres à M. Benoist d'avoir dit, p. 282, note 9 : « *Fundus legis*, c'est le peuple considéré comme celui de qui émane la loi », et l'on prétend qu'il eût été plus exact de dire : « qui ratifie en dernier ressort, qui accepte ou confirme » ; car, ajoute-t-on, « dans l'usage romain la loi émane du pouvoir

donc ajouté, en guise de commentaire perpétuel, la traduction française de Sommer, *revue et adaptée au texte nouveau*.

Tout en reconnaissant qu'une bonne traduction peut jusqu'à un certain point tenir lieu de commentaire, nous sommes d'avis que, lorsqu'il s'agit d'un auteur tel que Plaute, un commentaire détaillé est à peu près indispensable. Mais si, à cet égard, nous regrettons que M. Benoist se soit vu obligé, par des convenances de librairie, d'écourter son travail, nous devons d'un autre côté lui témoigner toute notre reconnaissance pour l'étude sur la métrique et la prosodie de Plaute, dont il a fait précéder la traduction des *Morceaux choisis*. Comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, on doit confesser qu'en Belgique et en France cette métrique et cette prosodie, sauf de rares exceptions, sont encore pour nos philologues une espèce d'arcanes. D'ailleurs, même en Allemagne, où, grâce à la vigoureuse impulsion donnée par Ritschl, elles ont fait l'objet de tant de patientes et fructueuses recherches, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient déjà arrivées à ce degré de certitude, de clarté et de précision qui caractérise la véritable science.

Sur bien des points

Grammatici certant et adhuc sub iudice lis est.

Pendant dès maintenant quelques résultats généraux sont définitivement acquis, et l'on doit savoir gré à M. Benoist de

et non du peuple, qui n'a que le droit de veto ». Cette affirmation nous paraît très-contestable. Sans doute, à Rome, l'initiative en matière de législation appartient au pouvoir, mais c'est en définitive le peuple qui fait la loi. *Lex est*, dit Gaius (I, 3), *quod populus jubet atque constituit*. Le magistrat propose, *rogat*, le peuple adopte ou rejette, *jubet aut vetat*. Ce qui distingue la loi, *lex*, du projet de loi, *rogatio*, c'est son caractère obligatoire, lequel émane du peuple et non du pouvoir.

Pour ce qui regarde le vers : *Quos penes met fuit potestas, bonis meis quid foret et meae vitae* (Trin. Acte IV, sc. I, v. 3), le critique de la *Revue* se demande si, comme le prétend M. Benoist, *bonis meis* est bien à l'ablatif et *meae vitae* au génitif. Il semble plutôt disposé à y voir deux datifs. Certes la question est discutable; mais dans un livre de classe il s'agit de faire un choix, et l'on ne saurait en conséquence reprocher à l'éditeur des *Morceaux choisis* d'avoir, sans discussion préalable, donné la préférence à une interprétation adoptée par plusieurs des plus grands latinistes et dont on n'a pas encore, que nous sachions, tenté de démontrer la fausseté.

les avoir en quelque sorte dégagés des broussailles qui en rendaient l'accès si pénible, et de les avoir mis à la portée de la masse des lecteurs, avec cette netteté et cette sobriété qui sont le propre de l'esprit français.

C'est principalement la *prosodie* de Plaute que M. B. nous paraît avoir bien exposée.

Dans son étude sur l'*hiatus*, ses opinions diffèrent assez notablement de celles de Ritschl qui, du reste, surtout en ce moment, sont vivement contestées. Nous avouons que nous n'avons pas suffisamment approfondi cette question, hérissée des plus grandes difficultés, pour que nous puissions nous permettre de la trancher incidemment.

Quant aux idées de M. B. sur la *métrique* de Plaute, ou plutôt sur les principes généraux de la versification chez les anciens, nous ne pouvons nous empêcher de faire deux réserves. Dès la première page nous rencontrons une proposition dont M. B. sera peut-être disposé à modifier un peu la rédaction dans une nouvelle édition. " La versification chez les anciens, y est-il dit, „ intimement liée à la musique, reposait sur la quantité des syllabes, c'est-à-dire sur la durée du temps nécessaire pour les faire entendre. *Cette durée étant inégale, il en résultait un mouvement ascendant et descendant de la parole qui constituait les rythmes et qui se divisait en périodes d'étendues déterminées.* „

Comme les anciens le font très bien remarquer, les syllabes avec leur durée inégale sont la *matière*, *ὑλη*, du rythme, *τὸ ρυθμιζόμενον*, mais n'en constituent pas l'essence. Le rythme est basé sur la division du temps en portions égales, dont chacune forme une unité rythmique. Mais l'unité, comme telle, est incapable de produire une œuvre d'art : celle-ci doit nécessairement se composer de parties. L'unité rythmique est donc subdivisée à son tour en deux, trois, quatre ou cinq parties égales, qu'on adapte, soit isolément, soit par groupes, aux syllabes, et dont l'ensemble porte le nom de *pied*. Pour ramener ces parties à l'unité, on fait ressortir l'une d'elles par une accentuation plus forte. Plusieurs pieds ramenés à une unité rythmique supérieure, par une accentuation principale, donnent naissance à un *vers* (*στιχος*) ou à une partie de vers (*κῶλον*). Plusieurs vers reliés entre eux par une nouvelle combinaison rythmique portent le nom de *système*. Voilà quels sont, croyons-

nous, les principes extrêmement simples qui doivent servir de base à la métrique des anciens et d'où il résulte qu'il n'y a aucune différence essentielle entre la métrique et la rythmique. Le rythme engendre tour à tour le chant mesuré, la poésie ou la danse, suivant qu'on l'applique à la mélodie, aux syllabes ou aux mouvements du corps. La métrique n'est donc en réalité qu'une partie de la rythmique et ne peut jamais se trouver en contradiction avec elle. D'ailleurs, quant à ce dernier point, nous sommes heureux de constater que notre manière de voir est entièrement conforme à celle de M. Benoist.

Mais il n'en est plus de même lorsqu'il dit à la page 2 : " Originellement tous les pieds chez les Grecs commençaient par une *arsis*; mais plus tard on introduisit l'usage d'un accord préalable qui donnait à la série une empreinte plus vive; cet accord marqué tantôt par un temps, *mora*, tantôt par deux, se nomme *anacrouse*, *anacrusis*. C'est ainsi que le rythme iambique se rattache au rythme trochaïque dont il fut formé par *anacrouse*. "

Il ne nous semble pas que cette proposition soit rigoureusement démontrable. En effet, rien ne prouve clairement que le rythme trochaïque soit antérieur au rythme iambique, car M. Benoist sait aussi bien que nous qu'on rencontre l'un et l'autre dans les fragments d'Archiloque et qu'il est impossible de remonter au-delà.

A part ces légères critiques, les seules que nous ait suggérées un examen scrupuleux de l'étude de M. Benoist, nous n'avons que des éloges à adresser à l'auteur. Nous avons remarqué surtout avec satisfaction que, se ralliant à l'opinion de Studemund, il a admis, dans la métrique de Plaute, l'existence de longues *syncopées*, c'est-à-dire de *longae longis longiores*. Il a sans doute fallu un certain courage à M. Benoist pour rompre sous ce rapport avec certaines traditions surannées, grâce auxquelles il a été si longtemps impossible de constituer une métrique *rythmique*. Au moyen de la *syncope* ou des longues *tenues*, on s'explique maintenant de la façon la plus simple la fréquente combinaison de la dipodie iambique avec le bacchius, et de la dipodie trochaïque avec le crétique, tandis que cette combinaison devait paraître étrange aussi longtemps qu'on n'admettait, en fait de bacchius et de crétiques, que ceux qui rentrent dans le γένος ἡμιόλιον. Dans le cas pré-

sent, nous n'hésitons pas à considérer, avec M. Benoist, le bacchius comme une dipodie iambique dont la deuxième *thesis* a été absorbée par la première *arsis syncopée*, et le crétique comme une dipodie trochaïque *catalectique*.

En résumé, nous considérons le nouveau travail de M. Benoist comme une de ces œuvres éminemment utiles qui, sans faire montre d'une érudition fastueuse, contiennent l'exposé clair, méthodique et concis des résultats de la science allemande, débarrassée de ce qu'on y trouve, d'incertain et d'accessoire. Nous le recommandons par conséquent avec une entière confiance à tous ceux qui, sans avoir le temps d'approfondir les ouvrages de Ritschl, de Corssen, de Studemund, etc., voudraient néanmoins apprendre à connaître d'une manière générale l'état actuel de la science touchant la métrique et la prosodie de Plaute. C'est à M. Benoist que revient incontestablement l'honneur d'en avoir pour la première fois exposé la théorie en français.

A. W.

Nouvelle grammaire grecque d'après les principes de la grammaire comparée par A. CHASSANG, inspecteur de l'académie de Paris, ancien maître de conférences de langue et littérature grecques à l'école normale supérieure, docteur es lettres, lauréat de l'Institut. Paris, Garnier frères, libraires-éditeurs.

Une nouvelle méthode pour l'étude des langues est née depuis que les recherches philosophiques de Guillaume Von Humboldt et les recherches historiques de François Bopp et de Jacob Grimm ont inauguré une période nouvelle dans la science du langage par le principe de la comparaison des langues. Il y a quelque vingt ans, Curtius introduisit cette méthode nouvelle dans l'étude de la langue grecque en publiant une grammaire dont les éditions, se succédant et s'épuisant avec rapidité, prouvèrent assez la faveur qu'elle trouva dans le public savant.

Ce mouvement des idées gagna la France et l'on vit M. Egger publier (en 1853) des notions élémentaires de grammaire comparée, M. Bréal nous donner une traduction de la grammaire comparée des langues indo-européennes de Fr. Bopp (4 vol,

18° 1866 et suiv.) et M. Thurot produire une analyse raisonnée de la grammaire grecque de J. Curtius (1869).

C'est dans cette pensée et d'après les mêmes principes que M. Chassang a fait sa nouvelle grammaire grecque et, par là, il rend aux études de son pays un service inappréciable, car par sa grammaire disparaîtront de l'enseignement en France une foule d'erreurs que l'ancienne méthode a transmises de génération en génération. Non seulement l'intelligence des élèves, mais encore leur mémoire y trouvera son compte. Car la mémoire retient volontiers ce qui satisfait la raison et c'est une bien grande satisfaction pour cette dernière de voir enfin substituer aux moyens empiriques pour l'explication de la plupart des faits grammaticaux les procédés lumineux de la science nouvelle. On ne peut nier en effet que la grammaire comparée ou historique n'ait jeté, à son apparition, des clartés soudaines et imprévues au milieu de l'erreur et de la confusion répandue par l'ancienne méthode, et plus d'un professeur ravi se sera empressé de faire passer dans son enseignement des résultats tels que ceux-ci : *γίγαν*, vocatif de *γίγας* vient comme les autres cas, *γίγαντος*, *γίγαντι*, *γίγαντα* du radical de *γίγας* qui est *γίγαντ*; le vocatif doit être *γίγαν*, parce qu'aucun mot grec ne peut se terminer par un *τ*.

Ou bien les verbes en *μι* ne viennent pas des verbes en *ω* mais sont antérieurs à ces derniers dans l'usage ;

Ou bien encore si *τιμᾶν* n'a pas l'iota souscrit à l'infinitif présent, c'est que l'infinitif primitif n'est pas *ειν* mais bien *εν* pour *μεν* (*μεναι*), *τιμᾶν* vaut donc *τιμάει-εν*; de là suit que *δηλοο-εν* devient naturellement *δηλοῦν*, d'après les règles de la contraction, etc., etc. Nous voilà loin des erreurs et des impuissances de l'ancienne école.

Nous ferons une analyse rapide de la grammaire de M. Chassang en relevant ça et là ce qui mérite une mention spéciale ou ce qui nous semble pouvoir être [modifié ou complété.

Dans le 1^{er} chapitre, M. Chassang traite des lettres et des signes orthographiques ; au deuxième, des mots et de leurs éléments.

Dans les distinctions un peu nombreuses nécessitées par la théorie nouvelle, et qu'on serait parfois tenté de croire excessives, si elles n'étaient parfaitement motivées, M. Chassang pré-

vient la confusion et l'erreur faciles à naître en pareil cas, par un exposé clair et de nettes définitions. Ainsi dans le chapitre II, il dit ce qu'est la *racine*, comment d'elle et des affixes naît le *radical* ou le *thème* et ce qu'il faut entendre par *désinences casuelles* et par *désinences personnelles*.

Le troisième chapitre est consacré à la *phonétique* ou théorie des changements, suppressions ou additions de lettres au commencement, au milieu ou à la fin des mots.

Cette théorie est utile à connaître, si l'on veut voir diminuer dans les déclinaisons et les conjugaisons le nombre des exceptions, car elle nous montre que ces exceptions sont plus apparentes que réelles. Au n° 3, qui traite spécialement de la *contraction*, M. Ch. après avoir réduit à deux les principes régissant cette partie importante de la phonétique, nous montre dans un tableau tous les cas de contraction. Les tableaux jouent un rôle important dans la grammaire de M. Ch. : ils abondent aux déclinaisons, et aux conjugaisons; il y en a pour les désinences casuelles, il y en a pour les terminaisons du nom. sing., puis viennent les tableaux synoptiques des déclinaisons. Pour les verbes, les temps, les modes et les désinences ont leurs tableaux respectifs.

La grammaire comparée veut faire pénétrer les règles dans la mémoire par la raison et le raisonnement; cela ne suffit pas à M. Ch., il veut y arriver encore en quelque sorte par les yeux : *multis enim adminiculis oportet memoria sustineatur*; et on ne peut nier que des tableaux bien faits comme les siens ne soient efficaces à obtenir un pareil résultat. Ils permettent, en effet, comme il le dit lui-même dans sa préface, soit de faire rapidement une recherche sur les formes des déclinaisons, des conjugaisons ou des dialectes, soit surtout de revoir d'un coup d'œil ce qui aura été vu en détail ou successivement. Aucune explication ne vaut ce coup d'œil d'ensemble, jeté sur toutes les parties d'une théorie compliquée.

Après la phonétique, M. Ch. aborde, au livre II, les *déclinaisons*.

En parlant de la déclinaison en général, il ne veut pas passer sous silence les trois cas disparus de la déclinaison grecque après avoir laissé dans les adverbes quelques traces de leur existence : l'ablatif, le locatif, et l'instrumental; il y revient au chapitre des adverbes avec plus de détails.

A la déclinaison des substantifs, M. Ch. a soin de mettre en tête de chacune des déclinaisons l'analogie qu'elle a avec la déclinaison latine; il dit, par ex.: *La première déclinaison, qui répond à la première et à la cinquième des latins, etc.* Nous aurions désiré des exemples de cette analogie dans le cours des exercices. Si l'on compte sur l'élève pour faire ce rapprochement, on se trompe; on éveille chez lui un désir qu'on ne satisfait pas et qu'il serait aisé de satisfaire: ainsi la 5^me déclinaison n'offre guère avec la première que deux cas d'analogie :

τιμῇ rei

τιμῇν rem

Nous aurions déjà pu faire une observation semblable au chapitre de la phonétique. Ainsi quand M. Ch. parle de l'assimilation des consonnes, il dit: " R. π. L'assimilation se fait même d'une voyelle à une consonne. Dans μάλλον le deuxième λ représente un ancien ι (la forme primitive était évidemment μαλ-ιον du positif μάλα au superlatif μάλ-ιστα), on a de même ἄλλος (pour ἄλ-ιος), ἄλλομαι pour ἄλ-ιομαι. „ Comme le latin a conservé l'i dans les trois mots analogues *melius, alius, salire*, on rendrait la remarque plus facile à saisir, si l'on faisait suivre les trois mots grecs de leurs correspondants latins. M. Ch. prouve dans bien des cas l'utilité d'une pareille comparaison; nous demandons seulement qu'il en multiplie les occasions aux endroits où cela peut paraître le plus utile.

Une des plus fausses idées de l'ancienne grammaire, dit M. Ch. (et cette théorie remonte jusqu'à l'antiquité), c'est celle d'où vient le mot flexion: on supposait un cas droit, le nominatif, dont les autres étaient des déviations; on les appelait pour cette raison des *cas obliques*. Or, les différents cas dérivent si peu du nominatif que, dans la troisième déclinaison, le nominatif est au contraire le plus altéré de tous; la vérité est que les uns comme les autres dérivent du radical. Le radical dans les noms est ce qui reste du mot quand on en retranche la désinence, et la désinence est la partie du mot qui marque les cas. On ne connaît donc bien le mécanisme des déclinaisons que lorsqu'on distingue le radical et la désinence, lorsqu'on connaît les désinences propres à chaque cas, et les combinaisons qu'amène la jonction de la désinence au radical. „

Ces mots font parfaitement connaître le principe qui guide M. Ch. dans les déclinaisons, en même temps qu'ils sont le point de départ d'une distinction presque subtile, si elle n'était entièrement justifiée, je parle de celle qu'il établit entre la désinence et la terminaison.

Ainsi dans λόγος le σ est une désinence casuelle,

dans τειχος le σ est une terminaison ;

C'est au génitif qu'il faut aller chercher le radical du mot, c'est à ce cas du moins qu'il est le moins altéré,

λόγο-ο

τειχεσ-ος

Dans le premier mot, pas de σ au radical ; dans le deuxième au contraire il fait partie du radical, d'où suit que dans le premier, le σ est une désinence casuelle du nominatif et dans τειχος il est une simple terminaison.

Le neutre de la troisième déclinaison n'a en effet pas de désinence au nominatif singulier.

Le masculin et le féminin ont au contraire à ce cas un σ ou un allongement compensatoire : cet allongement est une compensation de la disparition du σ trop dur dans certaines alliances de lettres, ainsi

radical ῥήτορ (ος), nominatif ῥήτωρ.

Aussi l'allongement est-il bien rare concurremment avec le σ comme dans ἀλώπεκ (ος) nominatif ἀλώπηξ.

Dans les mots comme γραῦς, βοῦς, etc., le radical est simplement γραυ, βου et le σ est la désinence.

M. Ch. ne juge pas inutile de marquer les différences et les analogies que les différentes déclinaisons présentent entre elles. Partout il s'efforce de ramener aux règles les déviations apparentes. Ce besoin de simplifier se retrouve encore aux noms irréguliers de la 3^e déclinaison, où il donne les formes poétiques fournies par différents dialectes, heureux toutes les fois qu'il y peut trouver quelques explications aux altérations qu'éprouve le radical du nominatif. Enfin il termine utilement son chapitre des déclinaisons par un tableau très complet et bien fait qui permet de reconnaître les lettres finales du radical pour tous les mots de la troisième déclinaison, quelles que soient les altérations que les lettres aient pu subir au nominatif singulier.

M. Ch. divise les adjectifs en parisyllabiques, imparisylla-

biques et mixtes, montre les analogies que ces diverses sortes d'adjectifs présentent dans leur déclinaison avec les substantifs, et à propos des adjectifs mixtes dont les modèles sont *πᾶς* et *μίας* il fait connaître la différence que présentent ces adjectifs avec le participe aoriste passif et l'analogie qu'offre cette même sorte d'adjectifs avec le participe du parfait actif en *ως* (*οτ-ς*) et celui du parfait 2, ex. *ἴσταώς* (*ἴσταοτ-ς*).

Il explique l'irrégularité de certains adjectifs par le fait qu'ils se forment de radicaux différents dont il va retrouver souvent les formes perdues pour la déclinaison classique dans les dialectes poétiques.

Pour la formation des comparatifs et des superlatifs, il a une règle des plus simples : "les terminaisons en *τερος*, *τατος* allongées quelquefois en *ἑστερος*, *ἑστατος*, etc., s'ajoutent au radical. "

Par cette règle, on évitera de confondre désormais ce qui appartient au radical et ce qui est supprimé, et de mettre dans une même division les comparatifs

σωφρον — *ἑσ* — *τερος* et *εὐσεβέσ* — *τερος*.

μες — *αι* — *τέρος* et *παλαι* — *τερος*,

Il appelle syllabes de liaison les suffixes *ς* et *αι* de *σωφρονέσ* *τερος* et de *μεσαιτέρος*.

Verbes. L'ancienne école prenait le présent de l'indicatif pour point de départ de ses explications sur le verbe; or, c'est à l'indicatif que le radical est ordinairement le plus altéré. La nouvelle école, au contraire, distingue soigneusement le radical verbal des radicaux de temps et s'attache avant tout à fixer la notion du radical verbal.

Les temps y ont des radicaux particuliers, radical du présent, radical du parfait, radical du futur.

Les temps sont marqués par des lettres ou syllabes qui en sont les caractéristiques. Les voix, les personnes, les nombres sont marqués par des désinences. On trouve une explication soignée des désinences des personnes dans la grammaire de M. Ch., ainsi que des désinences des temps secondaires

Les quatre éléments dont il faut se rendre compte dans la conjugaison, sont 1° le radical verbal, 2° les radicaux des temps, 3° les caractéristiques des modes, 4° les désinences. Ces éléments, M. Ch. les sépare par des traits dans les paradigmes des conjugaisons.

Les verbes en μ se distinguent des verbes en ω en ce qu'ils unissent immédiatement les désinences personnelles au radical verbal ($\epsilon\iota-\mu\iota$, $\varphi\eta\ \mu\iota$), tandis que ceux en ω font cette jonction par la voyelle de liaison $\circ$ qui devient à la première personne ω (allongement compensatoire assez semblable à celui des substantifs de la 3^e déclinaison), et ϵ à plusieurs personnes du singulier, du pluriel et du duel.

M. Ch. distingue quatre sortes de verbes en ω 1^o les verbes en ω pur non contractes, 2^o les verbes contractes, 3^o les verbes à radical terminé par une consonne, 4^o les verbes à suffixes.

Le radical et la racine se confondent dans $\lambda\acute{\upsilon}-\omega$, $\tau\iota-\omega$ mais ordinairement sont distincts, comme dans $\varphi\epsilon\upsilon\gamma\omega$ radical verbal $\varphi\epsilon\upsilon\gamma$. R. $\varphi\upsilon\gamma$.

Le radical verbal de l'imparfait est le même que celui du présent. Celui du futur se forme en ajoutant entre la désinence et le radical verbal $\sigma\circ$ pour $\epsilon\sigma\circ$ futur de $\epsilon\iota\mu\iota$, d'où il faut inférer que le futur était primitivement un temps composé, comme en allemand ou en anglais *ich werde*, *I shall* ou *I will*.

La syllabe $\sigma\alpha$ caractéristique de l'aoriste était l'imparfait primitif du verbe $\epsilon\iota\mu\iota$, $\eta\sigma\alpha$ pour $\eta-\sigma\alpha\nu$, $\eta\alpha\nu$, $\eta\nu$, eram.

L'aoriste était donc comme le futur un temps composé. L'augment ne fait pas partie du radical verbal, le redoublement en fait partie.

La syllabe $\kappa\alpha$ du parfait paraît comme le $\sigma\circ$ et le $\sigma\alpha$ du futur et de l'aoriste être un débris d'auxiliaire. Les radicaux verbaux sont donc :

$\lambda\upsilon\sigma$, $\lambda\upsilon\sigma\sigma$, $\lambda\upsilon\sigma\alpha$, $\lambda\epsilon\lambda\upsilon\kappa\alpha$.

On peut différer d'opinion quant à la valeur scientifique d'une telle théorie, mais on ne peut nier qu'elle n'ait un côté bien séduisant.

Dans les tableaux des verbes, on pourrait désirer comme pour ceux des déclinaisons, que l'on mît à la suite des formes grecques les formes latines correspondantes partout où l'analogie est sensible.

M. Ch., à la différence des anciens grammairiens, place la voix moyenne avant la voix passive et dit avec raison que la voix passive emprunte à la moyenne presque tous ses temps; d'autre part il montre que ce sont les désinences personnelles qui font la différence de la voix moyenne et de la voix active.

Quand on voit si bien établir dans la grammaire de M. Ch.

la distinction du radical verbal avec les différents radicaux des temps, on est étonné qu'il n'ait pas fait disparaître par des dénominations nouvelles l'apparente priorité que donne à l'aoriste, au futur, au parfait, la qualification de premier, sur l'aoriste, le futur ou le parfait second, alors qu'en réalité c'est l'aoriste second qui est le temps fort, le premier en date, celui où le radical du verbe est le moins altéré, tandis que l'aoriste premier est le temps faible.

Il est vrai que M. Ch. se défend de vouloir introduire dans sa grammaire des innovations qui ne sont pas tout-à-fait nécessaires, mais celle dont nous parlons ne pourrait-elle pas être considérée comme ayant ce caractère ?

La conviction qu'on obtient après avoir lu dans la grammaire de M. Ch. les pages qu'il consacre aux déclinaisons et aux conjugaisons, c'est qu'il ne cherche nullement à compliquer l'étude de la grammaire, mais à la simplifier en ramenant à leur principes et à leurs règles toutes les déviations et irrégularités plus apparentes que réelles que l'ancienne méthode multipliait à plaisir par la raison qu'elle ne les pouvait expliquer sagement.

Les tableaux synoptiques qu'il donne à la fin de la conjugaison et qui servent à en montrer l'unité sont : les tableaux des temps aux trois voix avec les variétés du radical verbal et des radicaux des temps ;

Un tableau complémentaire des temps qui résume les altérations que subit au présent le radical par suite de divers suffixes ;

Un autre tableau présente les caractéristiques et les désinences dans les trois voix.

Comme nous l'avons déjà dit, ces tableaux sont d'une grande utilité.

Mots invariables. Les adverbes, les conjonctions et même quelques prépositions sont d'anciennes formes déclinales de substantifs et d'adjectifs ; l'adverbe est une sorte de cas absolu comme *νυκτός, πεζῇ, βίῃ* où il n'est besoin de rien sous-entendre.

Le plus grand nombre des adverbes sont des mots déclinales à l'un des trois cas perdus pour la déclinaison classique à savoir : le locatif, l'ablatif, l'instrumental. D'autres sont formés de l'accusatif.

M. Ch. définit les prépositions : des adverbes ayant pris la signification transitive.

La lexicographie est surtout le champ où la grammaire comparée exerce son activité et introduit ses améliorations. Dans la syntaxe, on fait bien de suivre d'anciennes grammaires bien connues pour leur grande autorité. M. Ch. n'y manque pas, notamment au chapitre du substantif, où il dégage le sens véritable des différents cas et débarrasse une fois pour toutes la grammaire de ces ellipses de prépositions que les Burnouf cherchaient pour expliquer les cas obliques employés d'une manière absolue.

Comme les règles de la syntaxe grecque sont les mêmes à peu près qu'en latin, il les rappelle rapidement là où l'analogie est évidente et n'insiste que sur les règles de construction spéciales à la langue grecque. Seulement les limites étroites qu'il a assignées à cette partie de la grammaire font qu'on y trouve assez de lacunes et parfois des règles écourtées.

Ainsi en parlant des compléments déterminatifs intercalés entre l'article et le substantif (ἡ Διὸς βουλῇ) il importait de dire que le génitif partitif n'est jamais intercalé : τὸ πλῆθος τῶν νεῶν. Au § 167 ne convenait-il pas de dire quel sens particulier donne à l'adjectif non intercalé l'absence de l'article ἕθετο ἐπιπλοῦσι τοῖς πολίταις, il ne prenait plaisir au commerce des citoyens que pour autant qu'ils fussent riches?

Plus loin il ne nous semble pas nécessaire d'expliquer, par l'ellipse d'un verbe au participe, les idiotismes formés par l'article et par un adverbe ou une préposition. Lorsqu'il n'y a pas de substantif intercalant, l'article donne à cet adverbe la valeur d'un substantif comme dans : οἱ πότε, τὰ νῦν οὐ ὁ πάνυ. L'article, en effet, peut élever aux fonctions de substantif toute manière de parler qu'on considère comme un objet ὑποκείμενον ex :

χρῆται τῷ Γνωθι σάυτόν.

Nous l'avons dit plus haut, M. Ch. en parlant du substantif et de ses cas, part de ce principe que chaque cas avait à l'origine sa signification propre, altérée ou étendue depuis.

S'il se trouve donc, en grec, un cas isolé là où d'autres langues le font accompagner d'une préposition, la préposition n'est pas sous-entendue en grec. M. Ch. n'a pas cru devoir ajouter que si ces prépositions impliquées déjà dans les cas eux-mêmes, et rarement exprimées dans la langue des poètes, se trouvent plus tard ajoutées par les prosateurs, c'est pour

donner plus de clarté et de relief à ces idées de provenance, de cause, etc., contenues dans les cas.

Dans les verbes M. Ch. distingue deux espèces : les verbes transitifs et les verbes intransitifs.

Les premiers sont ou directement ou indirectement transitifs dans le premier cas, ils ont leur complément à l'accusatif, dans le deuxième cas, ils l'ont au génitif ou au datif, les verbes unipersonnels peuvent être indirectement transitifs.

Les verbes intransitifs peuvent avoir un complément circonstanciel.

Le régime indirect des verbes indirectement transitifs peut être au génitif ou au datif avec ou sans préposition.

On comprend, qu'ἄπτομαι τινος, ἔπομαι τινι, φοίδομαι σίτου soient considérés par M. Ch. comme des verbes transitifs mais n'est-il pas à craindre que la confusion ne naisse dès le moment qu'il considère comme indirectement transitifs des verbes comme : ἀπέχομαι δρόμου et ἐξέρχομαι τῆς οἰκίας. Ne bouleverse-t-il pas trop ici les idées reçues?

Au chapitre de l'emploi des modes dans les propositions subordonnées, je ne sais si l'emploi si fréquent du subjonctif après un temps secondaire dans la proposition principale est suffisamment expliqué :

ὑπόρουν ὅπη διέλθωσιν,

Nous dirons avec M. Ch. que cette construction est correcte, mais elle serait plus régulière avec l'optatif, et si les grecs mettent dans ce cas le subjonctif, cela tient à leur façon de penser vive qui transporte le passé dans le présent.

Dans les chapitres que M. Ch. consacre aux idiotismes des verbes, des adverbess, des conjonctions, on est heureux de trouver réunis et parfaitement expliqués un grand nombre des mots ou des locutions qui émaillent d'ordinaire le langage des philosophes, des dramaturges grecs, et même des historiens; les élèves chercheront donc là la solution de bien des problèmes qui les embarrassent dans la lecture de Platon, de Lucien, d'Aristophane, seulement quelques-uns de ces mots auraient pu être placés dans les règles de la syntaxe proprement dite. Je ne citerai que l'exemple de φθάνω.

Le livre VI comprend les notions complémentaires et est divisé en trois chapitres : le premier traite de la langue poétique et en particulier de la langue d'Homère; le deuxième des

dialectes; le troisième de l'accentuation que clot une liste d'homonymes distingués par l'accent.

Nous avons voulu faire connaître cette grammaire dans ses détails, parce qu'elle nous paraît avoir une supériorité incontestable sur toutes celles qui ont été publiées jusqu'ici en France; nous ne saurions assez la recommander pour la clarté et la netteté de ses préceptes, et l'ordre dans lequel ils sont présentés. Elle donne des innovations en grand nombre, mais elle n'en donne pas trop. M. Ch. a agi en cela avec un tact pédagogique qui témoigne d'une longue expérience de l'enseignement.

M. Ch. a fait un abrégé de sa grammaire qu'il a obtenu en détachant d'elle le grand texte qui fait le fond même de son livre. " Elle contient, dit-il lui-même de sa grammaire, deux textes qui se développent en quelque sorte parallèlement: un grand texte, imprimé en assez gros caractères, et un petit texte, dont les caractères sont plus fins. Le petit texte, mis à sa place naturelle, permettra de mieux suivre l'ensemble des faits propres à chacune des parties du discours, et en même temps il permettra au professeur, selon la force de ses élèves de leur faire apprendre ou de leur faire omettre ces passages, toujours consacrés à des explications ou à des indications complémentaires, et qui, par conséquent, peuvent toujours être vus à part et plus tard. Entre l'*Abrégé* et la *Grammaire complète* il n'y a d'autre différence que le petit texte. Ainsi, en passant de l'un à l'autre, les élèves ne croient pas, comme il arrive quelquefois, avoir à apprendre une grammaire nouvelle: du premier coup-d'œil, ils reconnaîtront ce qu'ils ont étudié déjà et ce qu'ils doivent apprendre à nouveau. "

D. K.

C. F. Lhomond. Epitome Historiae sacrae. Texte revu et Dictionnaire complété par J. PELTIER, professeur au collège communal de Malines. Liège, H. Dessain, imprimeur-éditeur.

Dans cette édition nouvelle, M. Peltier s'est proposé pour but d'améliorer le texte de l'*Epitome Historiae sacrae* de Lhomond et de permettre aux élèves de l'étudier par eux-mêmes avec plus de fruit. Pour cela, tout en mettant à profit la plupart des corrections proposées dans des éditions antérieures par MM. Cabaret-Dupaty et Maertens, il en a lui-même introduit beaucoup d'autres. Il ne s'est pas contenté de soigner

le texte au point de vue de la grammaire et de la propriété des termes, il a supprimé encore du dictionnaire plusieurs formes inexactes.

Pour faire sentir à l'élève la différence de la langue maternelle et du latin, il a changé dans le texte certaines phrases calquées sur le français; d'autre part, pour l'habituer aux inversions et autres particularités de la syntaxe latine, en même temps que pour donner plus de rapidité et de cohésion au récit, il a parfois réuni en période des phrases isolées, tenant naturellement compte, en le faisant, du degré d'instruction des élèves de sixième.

L'ouvrage est précédé d'un tableau des principaux changements introduits dans cette nouvelle édition. D'un côté, l'on trouve dans ce tableau le texte original, de l'autre les corrections. Le lexique indiquant cette fois la formation de la plupart des mots sera d'un grand secours, et les renvois que l'auteur fait à la grammaire dans tout le cours de l'ouvrage, donnent à l'élève livré à lui-même un guide sûr, en même temps qu'ils l'habitueront à consulter toujours cet utile auxiliaire.

La préface tient plus que ne promet l'auteur, qui peut être convaincu que ses efforts, qu'il qualifie d'humbles, contribueront beaucoup au progrès des études latines. L'édition nouvelle qu'il nous donne de l'*Epitome Historiae sacrae* porte d'un travail philologique très-sérieux et nous ne saurions assez la recommander.

D. K.

Manuel du Candidat aux Écoles spéciales par LÉON SALKIN, *professeur à l'école militaire de Belgique*. Gd in-8° de 400 p. Bruxelles, Ch. Vanderauwera, 1872.

Ce livre, dédié à M. le colonel du Génie Liagre, est le *vade-mecum* des jeunes gens qui étudient les mathématiques dans le but de subir les examens d'admission aux écoles spéciales du gouvernement.

Nous n'insisterons pas sur l'analyse de ce livre, car elle est toute faite par les programmes bien connus de nos lecteurs. Laissons la plume à l'auteur. Toutes les parties, dit-il, dont ce livre se compose sont traitées avec un complet développement au point de vue pratique. On y trouvera même des théories que l'on ne rencontre pas généralement dans les ouvrages mathématiques : ainsi en arithmétique, la théorie des approximations numériques ; en algèbre, celle des permutations, arrangements, combinaisons avec répétition et celles des permutations dites dérangements ; en géométrie, les théorèmes de Guldin ; plusieurs propositions nouvelles, etc.

Beaucoup d'applications résolues et à résoudre font suite à chacune des parties traitées dans l'ouvrage.

Cours de Géométrie analytique par JOSEPH CARNOY, professeur à l'Université de Louvain, **Géométrie plane**, in-8° de 350 p. avec nombreuses fig. dans le texte sur fond noir. Editeur A. Desbarax, à Louvain; imprimeur, Annoot-Braeckman, à Gand.

Vers 1826 apparurent en Allemagne trois géomètres de premier ordre et d'une profonde originalité: *Möbius*, *Stetner* et *Ptücker* qui firent prendre aux sciences mathématiques un développement extraordinaire.

Marchant par des voies différentes, ils se rencontraient néanmoins aux endroits importants de la route que chacun d'eux s'était proposé de parcourir; ils y plantèrent des jalons qui leur permirent plus tard de se retrouver et de se donner la main, et du choc de leurs idées jaillit la forme nouvelle des conceptions géométriques. Tandis qu'en France on n'accordait qu'une médiocre attention aux idées qui se faisaient jour, en Angleterre au contraire, elles étaient accueillies avec une estime singulière, et bientôt, comme en Allemagne, elles servirent de fondement à des traités spéciaux très-estimés. Ces ouvrages, dont les éditions se succédaient rapidement, et dont l'un, celui de M. Salmon, peut-être considéré à juste titre comme un chef d'œuvre d'érudition, restèrent jusque dans ces derniers temps sans traducteur français. En même temps, les sciences algébriques prenaient un nouvel essor: entraînées dans ce mouvement rapide elles suivaient et parfois précédaient les sciences géométriques dans leur marche ascendante, tant est vrai ce que disait Lagrange dans ses leçons aux élèves de l'école normale: " Tant que l'Algèbre " et la Géométrie ont été séparées leurs progrès ont été lents et leurs " usages bornés; mais lorsque ces deux sciences se sont réunies, elles " se sont prêté des forces mutuelles, et ont marché d'un pas rapide " vers la perfection. „ Sommes nous encore loin de cette perfection entrevue par ce grand géomètre? On serait tenté de croire que non en voyant les progrès que la géométrie analytique a faite depuis une vingtaine d'années. Ces progrès sont tels que ceux qui ont négligé cette partie des mathématiques sont incapables de lire et de goûter les intéressants et nombreux mémoires qui paraissent sur cette matière. A peine savent-ils ce que c'est que " l'équation d'un point, ce qu'on doit entendre par les coordonnées d'une droite, par points circulaires situés à l'infini, etc. Ils sentent qu'il leur manque un guide élémentaire où ils trouveraient la signification des termes employés et la démonstration des théorèmes censés connus. Ils comprennent qu'on aurait dû mettre entre leurs mains autre chose que les traités de Lefebure de Fourcy, de Bourdon, etc., qui continuent d'inonder nos écoles, traités très-estimables, je le veux bien, pour l'époque où ils ont paru, mais qui ont vécu. " *Il est déshabillé* „, dit M. Salmon, " que dans chaque branche des mathématiques les TRAITÉS ÉLÉMENTAIRES soient tenus au courant des progrès de la science; car une nouvelle province ne peut être considérée comme

„ gagnée à l'analyse que si de nouvelles routes ont été tracées à travers „ le territoire conquis. „

En publiant son cours, M. Carnoy a comblé une lacune qui existait en Belgique. Il a voulu que son livre fût assez élémentaire pour pouvoir être mis entre les mains de ceux qui commencent l'étude de la géométrie analytique, et en même temps être assez détaillé pour servir de guide à ceux qui désirent s'initier aux méthodes actuellement en usage. Considéré sous le premier point de vue, le livre est un peu long, mais ce n'est pas là un défaut, car des parties pourraient être omises à une première lecture, et sans aucun doute, M. Carnoy tout le premier est loin de désirer que les élèves de l'enseignement moyen dépensent à l'étude de son ouvrage le temps qu'ils ont à réserver pour les autres branches de l'enseignement. Mais sans consacrer plus de temps qu'on ne le fait actuellement à l'étude de la géométrie analytique, ne pourrait-on, ajoute le géomètre anglais, *distribuer ce temps d'une manière plus profitable à l'élève*? Quand une fois il a résolu assez d'exemples pour se rendre expert dans la pratique de la méthode des coordonnées, il tire peu de profit de la multiplicité des théorèmes isolés, que le professeur lui donne le plus souvent en vue des concours, et il pourrait avec grand avantage accorder à l'étude des *méthodes générales* une partie de ce temps habituellement consacré aux propriétés innombrables des sections coniques. Considéré sous le second point de vue, le livre est suffisamment étendu et nous n'eussions pas été étonné s'il l'eût été davantage encore vu que c'est sous ce point de vue que l'auteur s'est placé : „ Je me suis „ efforcé, „ dit il, „ de faire ressortir les avantages que présentent les „ nouvelles coordonnées dans les questions où l'on doit considérer des „ points ou des droites à l'infini; et en général dans l'étude des pro- „ priétés descriptives des figures où le système des coordonnées carté- „ siennes ne répond que difficilement au but que l'on veut atteindre. „ Mais si nous nous rappelons que M. Carnoy, n'a pas voulu faire un traité complet sur la matière, mais simplement un cours, nous reconnaitrons qu'il a parfaitement atteint le but qu'il s'était proposé. Pour faire un bon cours il suffit que le professeur fasse un choix judicieux dans les meilleurs travaux de ses devanciers et que la pratique de l'enseignement met entre ses mains. Il a puisé aux bonnes sources, car parmi les ouvrages qui ont été consultés, il cite spécialement : *Trilinear coordinates, an elementary treatise* de M. Whitworth; *géométrie de direction* de M. P. Serret; *a treatise on conic sections* par M. Salmon; les travaux de M. Hesse, etc. Guidé par ces ouvrages remarquables, dit-il, „ j'ai voulu „ réunir dans un ordre méthodique, avec de nombreux exemples inter- „ calés dans le texte, les principes et les formules indispensables aux „ jeunes gens qui désirent s'initier aux progrès de la nouvelle géo- „ métrie analytique. „

Ce cours comprend quatorze chapitres. Les deux premiers, précédés de quelques notions préliminaires sur le principe des signes, les pro-

jections, les fractions égales et les déterminants, comprennent les principes des coordonnées rectilignes et leur transformation, la représentation des lieux géométriques par des équations, la classification des lignes planes, les formes diverses de l'équation d'une droite et des problèmes sur cette ligne; la définition d'une droite imaginaire, etc.

Le chapitre III traite de l'équation du 1^{er} degré en coordonnées triangulaires et tangentielles; du rapport anharmonique et harmonique; de l'homographie et de l'involution. Les deux suivants s'occupent de la circonférence, de son équation en coordonnées rectilignes, en coordonnées polaires, en coordonnées triangulaires, en coordonnées tangentielles; d'un système de cercles qui ont même axe radical; de la similitude de deux cercles, d'un système de trois cercles, etc.

Viennent ensuite les courbes du second ordre et d'abord l'équation du second degré en coordonnées rectilignes, c'est l'objet du chapitre VI. On y trouve la discussion de l'équation générale du second degré et les propriétés des sections coniques assujetties à certaines conditions; les équations du centre, du diamètre et des axes, de la tangente et de la polaire; la théorie de la simplification de l'équation du second degré.

Le chapitre VII est consacré à l'équation du second degré en coordonnées triangulaires et tangentielles, et aux propriétés du centre, des diamètres, de la tangente, de la polaire, etc., qui s'en déduisent. On y trouve les équations d'une conique circonscrite, inscrite ou conjuguée à un triangle, circonscrite ou inscrite à un quadrilatère.

Le chapitre VIII est réservé aux propriétés principales de l'ellipse, de l'hyperbole et de la parabole. Ellipse rapportée à son centre et à ses axes; ellipse rapportée à son axe et à une tangente au sommet; foyers; tracé de la courbe au moyen de ses axes; propriété de la tangente, de la normale, des diamètres et des cordes supplémentaires, etc. Application. — Hyperbole et Parabole id.

Dans le chapitre IX, l'auteur s'occupe de quelques courbes algébriques définies soit par leurs équations, soit par leurs propriétés géométriques: ovale de Cassini, folium de Descartes, etc.; de quelques courbes transcendantes, telles que les courbes logarithmiques, chaînette, sinusoides, etc., cycloïde, épicycloïde, développante de cercle; puis de la théorie des courbes semblables.

Les propriétés générales des sections coniques sont développées dans les quatre chapitres qui suivent: 1^o Celles qui résultent de la méthode dite de notation abrégée: sécantes communes réelles ou imaginaires des sections coniques; théorèmes qu'on tire des équations de la forme $S - KS' = 0$, $S - KAA' = 0$, $S - KA^2 = 0$; points de concours des tangentes communes à deux sections coniques; interprétation des équations tangentielles $S - KS' = 0$, $S - KAA' = 0$, $S - KA^2 = 0$. 2^o Celles qui découlent de la méthode des coordonnées triangulaires et tangentielles et comprenant divers théorèmes tirés de l'équation d'une conique rapportée à un quadrilatère inscrit; à un triangle, à un quadrilatère con-

jugué; les théorèmes de Pascal et de Brianchon avec les applications qu'ils comportent et leurs conséquences. 3° Celles qu'on tire de la méthode des identités : propriétés du triangle et du quadrilatère inscrits, circonscrits ou conjugués à une conique; relation linéaire et homogène entre les carrés des distances de six points d'une conique à une droite quelconque, entre les produits des distances de six couples de points conjugués à une conique à une droite quelconque. 4° Celle provenant de la transformation des figures par figures polaires réciproques : transformation des propriétés métriques et descriptives d'une conique. L'homographie et l'homologie terminent ce chapitre.

Enfin le XIV^e et dernier chapitre est consacré aux équations du 3^{me} et du m^{me} degré. L'auteur y donne l'équation du 3^{me} degré en coordonnées rectilignes et triangulaires et quelques théorèmes qu'on en déduit, puis quelques théorèmes généraux sur les courbes du degré m .

Cette analyse est bien incomplète sans doute; mais si nous sommes parvenu à faire comprendre à nos lecteurs dans quel esprit ce cours est composé, notre but sera atteint. Nous ne reviendrons pas sur les éloges que nous lui avons donnés en commençant, mais nous ne pouvons nous empêcher de féliciter M. Annoot pour les soins qu'il met à l'impression des ouvrages qui lui sont confiés.

J. MISTER.

Manuel de Sciences Commerciales, à l'usage des Athénées et des Collèges, par FR. MERTEN, professeur de sciences commerciales à l'Athénée royal de Bruxelles, chevalier de l'Ordre de la Couronne de chêne. SECONDE ÉDITION, modifiée et augmentée. Ouvrage autorisé par le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen de Belgique, etc. Gand, H. Hoste. 1873.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de cet ouvrage dont nous nous sommes occupé il y a quatre années à peine (v. Liv. du 1^{er} nov. 1868). Cependant, nous répéterons en partie ce que M. E. G. disait alors, parce qu'il semble que dans certaines régions on l'a complètement oublié.

..... " C'est le cours le plus complet qui ait paru jusqu'ici; il expose
 „ avec ordre, clarté et précision toutes les parties des sciences commer-
 „ ciales; il est le meilleur guide pour les professeurs et répond à toutes
 „ les nécessités de l'enseignement.

..... " C'est un bon livre classique, d'un prix convenable et qui aura
 „ l'avantage d'être le vade-mecum de l'élève pendant le cours de ses
 „ études et un utile conseiller dans la suite de sa carrière par la dis-
 „ position excellente des matières y renfermées..... L'auteur a suivi le
 „ programme officiel du Gouvernement et a donné aux différentes parties

„ du cours de commerce l'importance réelle qu'elles doivent avoir dans
 „ chaque classe; l'ordre est excellent, les explications faciles, les
 „ exemples bien gradués et bien appliqués aux diverses matières, enfin,
 „ les modèles bien choisis *sont conformes à ceux que la pratique em-*
plote chaque jour..... L'auteur aura contribué à détruire des erreurs
 „ nombreuses que l'on jette dans l'esprit des élèves..... „

“ En un mot, nous estimons que ce livre, fait avec beaucoup de
 „ science, réunissant ce que l'on ne trouverait que dans un grand nombre
 „ de volumes pour former un cours complet de sciences commerciales,
 „ exposant ces questions multiples avec netteté et facilité pour l'étude,
 „ que ce livre, disons-nous, répond aux besoins de l'enseignement du
 „ commerce dans les athénées. „

M. E. terminait son compte rendu par ce vœu : “ Si dans la modeste
 „ carrière du professeur il arrive que des efforts généreux rencontrent
 „ parfois de l'indifférence, nous espérons qu'il n'en sera pas ainsi de
 „ cet excellent ouvrage, etc. „ C'est le vœu que nous formons à notre
 tour. Nous souhaitons que l'accueil qui sera réservé en haut lieu à
 cette seconde édition, soit aussi flatteur que celui qui a été fait à cer-
 taine publication du même genre qui vient de voir le jour et à laquelle
 le Gouvernement a souscrit, nous dit-on, pour 300 exemplaires.

Il est à peine inutile d'avertir, croyons-nous, que M. Merten a fait
 subir à son ouvrage toutes les améliorations de détail dont il était
 susceptible.

QUELQUES MOTS SUR LA GYMNASTIQUE SCOLAIRE.

*Bruzelles, impr. de J. SANNES, rue Montagne des Aveugles, 15; brochure
 de 44 pages. — Prix 50 centimes.*

Monsieur Docx, auteur de cette brochure, voudrait voir introduire
 dans nos écoles la gymnastique rationnelle, c.-à-d., celle qui s'arrête où
 l'utilité cesse et où le danger commence. Nous ne sommes guères com-
 pétent en matière de gymnastique, mais nous estimons que M. D. ren-
 drait un service très grand aux familles, si, par les moyens simples qu'il
 préconise, il pouvait obtenir les résultats qu'il promet, à savoir : assou-
 plir le corps, le fortifier en toutes ses parties, le rendre dispos et propre
 à l'action. Le système qu'il propose est d'ailleurs recommandé par les
 médecins et il a reçu la consécration de l'expérience, car il est en usage
 en Suède, où M. D. est allé l'étudier. Ici plus de ces engins dangereux,
 barres parallèles, chevaux, etc., de l'école empirique, laquelle per-
 dant de vue le côté utile de la gymnastique, tend à faire des élèves
 des acrobates, non le système rationnel ne gardera que quelques in-
 struments, tels que le sautoir mobile, le bâton, la corde à danser, la
 perche, les petites cannes et la corde pour la lutte; et en fait d'appar-
 eils : les perches verticales et obliques, le mât, une échelle, une

planche d'assaut; il n'aura recours qu'aux instruments naturels: positions, flexions, extensions, pas, marches, courses, sauts, jeux et lutte.

Les exercices dans ce système offrent les avantages suivants:

1° De développer le système musculaire d'une manière plus complète, plus régulière et plus méthodique;

2° D'être récréatifs et sans danger;

3° De pouvoir être mis en rapport avec la constitution et le sexe des enfants;

4° D'exercer et d'amuser tous les élèves à la fois et pendant toute la durée des leçons;

5° De permettre à tous les instituteurs de devenir professeurs de gymnastique;

6° De ne pas se composer de mouvements brusques qui découragent ou effrayent les enfants timides;

7° D'avoir pour résultat, comme tous les exercices d'ensemble ou à commandements, d'habituer les enfants à être plus dociles, plus attentifs, à obéir plus promptement, et à faire pénétrer dans leur âme des sentiments d'ordre et de discipline.

Pour l'enseignement de la gymnastique rationnelle, M. D. publiera sous peu les ouvrages suivants:

1° Jeux gymnastiques pour les jardins d'enfants.

2° Éducation physique des demoiselles.

3° Gymnastique scolaire des garçons et des jeunes gens.

ACTES OFFICIELS.

ADMINISTRATION CENTRALE. — PERSONNEL.

Par arrêté royal du 24 mars 1873; M. Sauveur (Jules), docteur en droit, docteur en sciences politiques et administratives, directeur au ministère de l'intérieur, est promu au grade de directeur général.

— M. Bellefroid (L.), directeur général au ministère de l'intérieur, est promu au grade de commandeur de l'ordre de Léopold.

— M. Greyson (E.), chef de division au ministère de l'intérieur, est nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

— Un arrêté ministériel, en date du 29 mars 1873, accepte la démission, offerte par M. Coppens (Jean-Chrysostôme), de ses fonctions d'assistant dédoublant à l'école moyenne de l'Etat à Aarschot.

— Un arrêté ministériel, du 31 du même mois, nomme M. Böhm (Auguste), maître de dessin à l'école moyenne de l'Etat, à Ypres, en remplacement de M. Böhm (F.), décédé.

AVIS.

Le ministre de la guerre porte à la connaissance du public que les prochains concours de l'école militaire s'ouvriront, le 17 septembre de l'année courante pour l'admission à la division d'infanterie et de cavalerie.

Les jeunes gens qui voudront prendre part à ces concours devront se faire inscrire à ladite école, respectivement avant le 17 août prochain et le 14 décembre suivant.

Il pourra être admis 35 à 40 élèves pour le service des armes spéciales et 15 à 20 pour celui de l'infanterie et de la cavalerie.

Les examens auront lieu conformément au programme nouveau inséré à la suite du présent avis.

Nouvelle loi sur les bourses de voyage. — Examen sur les langues vivantes.

Les bourses de voyage doivent être données, de préférence, aux postulants qui justifieront de la connaissance de l'allemand, de l'anglais et de l'italien ou de l'une de ces trois langues ;

Le Ministre de l'intérieur est autorisé à régler provisoirement l'examen à subir par ceux des aspirants-boursiers de voyage qui voudront justifier de la connaissance de l'allemand, de l'anglais et de l'italien ou de l'une de ces trois langues.

Règlement provisoire de l'examen sur les langues vivantes.

Le Ministre de l'intérieur,

Arrête :

Les docteurs qui sollicitent une bourse de voyage seront admis, sur leur demande, à subir un examen sur l'allemand, l'anglais et l'italien, ou sur une ou deux de ces trois langues.

La demande sera faite, par eux, aux président du jury qui leur remettra leur diplôme; elle mentionnera la langue ou les langues sur lesquelles ils désirent être examinés.

Cet examen aura lieu devant une commission de trois membres au moins, désignés par le Ministre de l'intérieur. Les aspirants seront informés du jour où ils seront interrogés.

L'examen sera oral et consistera en deux épreuves, savoir : 1^o une traduction, en français ou en flamand, à livre ouvert, d'un prosateur allemand, anglais ou italien ; 2^o une épreuve sommaire destinée à établir que l'aspirant possède l'usage pratique des langues précitées.

La durée de chacune de ces deux épreuves sera de dix minutes par langue étrangère.

La commission précitée siégera à Bruxelles.

**École spéciale des arts et manufactures et des mines annexée à
l'université de Liège.**

Examens d'admission.

Le ministre de l'intérieur,

Arrête :

Les récipiendaires munis du diplôme de gradué en lettres ou porteurs d'un certificat analogue conféré à l'étranger sont dispensés de l'épreuve littéraire comprise dans les examens d'admission précités.

Le classement de cette catégorie de récipiendaires se fera sur une liste séparée, d'après le nombre des points attribués aux branches mathématiques et au dessin; ils devront obtenir au moins les $\frac{9}{10}$ des points sur l'ensemble des matières.

Cette disposition est rendue applicable aux examens d'admission qui se feront dans la session du mois d'octobre 1873.

**École spéciale des arts et manufactures et des mines, annexée à
l'université de Liège.**

*Examens d'admission aux deux sections des arts et manufactures et des
élèves-mécaniciens.*

Le ministre de l'intérieur

Arrête :

Art. 1^{er}. La géométrie analytique plane et les éléments de géométrie descriptive ne sont plus compris dans les programmes de l'examen d'admission à la division des arts et manufactures et à la section des élèves-mécaniciens.

En conséquence, le programme de cet examen est modifié comme suit :

1. Langue française.	20 points.
2. Langue latine ou l'une des trois langues flamande, allemande ou anglaise.	12 "
3. Histoire et géographie.	8 "
4. Arithmétique	12 "
5. Algèbre.	12 "
6. Géométrie	18 "
7. Trigonométrie rectiligne	8 "
8. Dessin	10 "
Total.	100 points.

La moyenne des points est exigée sur chacun des trois groupes formés par les n^{os} 1, 2 et 3, sur les n^{os} 4 et 5 et sur les n^{os} 6 et 7 réunis. De plus, les récipiendaires doivent obtenir au moins les $\frac{9}{10}$ des points sur l'ensemble des matières.

Art. 2. Cette mesure sera applicable aux examens de la session du mois d'octobre 1873.

Ecole spéciale des arts et manufactures et des mines, annexée à l'université de Liège.

Organisation de l'enseignement de la langue anglaise et de la langue allemande.

Le ministre de l'intérieur

Arrête :

L'enseignement de la langue anglaise et de la langue allemande fera l'objet, à partir de l'année académique 1873-1874, de deux cours nouveaux, dépendant du régime intérieur des études de l'école.

Pour chaque cours, il y aura deux divisions organisées de manière à permettre aux élèves de les suivre pendant toute la durée de leur séjour à l'école.

VARIA.

Voici le programme du concours de 1873 ouvert par la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut, à Mons :

Littérature. — I. Éloge de François Fétis. — II. Même sujet en vers. — III. Une pièce de vers sur un sujet puisé dans l'histoire de Belgique. — IV. Une pièce de vers sur un sujet d'actualité. — V. Une nouvelle en prose.

Biographie. — VI. Biographie d'un homme remarquable par ses talents ou par les services qu'il a rendus et appartenant au Hainaut.

Beaux-arts. — *Architecture.* — VII. Étudier l'architecture dans les monuments et les maisons particulières de la ville de Mons, aux deux derniers siècles.

Histoire. — VIII. Écrire l'histoire d'une des anciennes villes du Hainaut, excepté Soignies, Péruwelz et Saint-Ghislain. — IX. Faire l'historique de l'exploitation de la houille dans le Hainaut.

Enseignement. — X. Examen critique de nos lois sur l'enseignement.

Sciences. — *Géologie.* — XI. Une étude des terrains quaternaires du Hainaut situés sur la rive gauche de la Sambre. — XII. Indiquer d'une manière précise les matières utiles des terrains tertiaires et quaternaires du Hainaut, au point de vue industriel et agricole, en désignant les lieux de gisement et leurs usages économiques. — XIII. Donner l'histoire des insectes les plus nuisibles à l'agriculture, indiquer les moyens raisonnés, sûrs, économiques et faciles à se procurer, de les détruire ou au moins d'en arrêter les dégâts.

Médecine. — XIV. Manuel pratique et populaire des premiers soins à donner en cas d'accident ou de maladie. L'auteur s'attachera à combattre des préjugés trop répandus. — XV. Comparer les avantages et les inconvénients du traitement des malades pauvres dans les hôpitaux de différents systèmes et à domicile.

Agriculture et horticulture. — XVI. Rechercher les causes naturelles ou physiques de la dégénérescence des graines dans les végétaux cultivés. — XVII. De la sélection des graines et des résultats avantageux qu'on peut en attendre dans l'agriculture et la culture maraîchère.

Questions proposées : A. Par le gouvernement. — XVIII. Une appréciation raisonnée des ouvrages de J. F. Le Poivre, géomètre montois. — XIX. Discuter à fond la question du traitement en grand du minerai de fer en Belgique au moyen de la houille crue.

B. Par la députation permanente du conseil provincial. — XX. Indiquer et décrire, d'une manière générale, le gisement, les caractères et les traitements des divers minerais de fer exploités dans la province de Hainaut. Énumérer les caractères géognostiques qui doivent servir de guide dans la recherche des gîtes de minerais de fer qui peuvent exister dans la province de Hainaut, et discuter leur valeur. — XXI. Indiquer et décrire les réactifs chimiques les moins coûteux et les manipulations les plus simples pour précipiter tous les corps dissous dans les eaux sortant des fabriques de sucre, de noir animal, des divers produits chimiques et des teintureries, de manière qu'il suffise de filtrer les eaux ainsi traitées, pour les obtenir limpides et ne contenant aucune matière organique en dissolution.

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

Funérailles de M. Thiery, directeur général de l'instruction publique.

Les funérailles de M. C. F. Thiery, directeur général de l'instruction publique, ont eu lieu au milieu d'une foule nombreuse et recueillie. Tous les fonctionnaires de l'administration centrale, tous les représentants de l'enseignement à tous les degrés s'étaient réunis à l'hôtel du ministère de l'intérieur et se sont rendus en corps à la maison mortuaire, rue du Méridien, à Saint-Josse-ten-Noode, d'où le convoi s'est dirigé, à midi précis, vers l'église Sainte-Marie. Le cercueil, surmonté de l'uniforme et des insignes du défunt, était porté par les huissiers du ministère. Les coins du poêle étaient tenus par M. le ministre de l'intérieur,

M. Ed. Stevens, secrétaire-général du ministère de l'intérieur, Loomans, recteur de l'université de l'État, à Liège, M. Ch. Faider, procureur général près la cour de cassation, président du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur, M. Roulez, administrateur-inspecteur de l'université de l'État, à Gand, et M. André Van Hasselt, inspecteur des écoles normales primaires de l'État.

Parmi les assistants, qui comptaient la plupart des sommités de la politique, de la magistrature, des lettres, de l'enseignement, de l'administration, nous avons remarqué quatre anciens ministres de l'intérieur : MM. Ch. Rogier, P. De Decker, E. Pirmez, le baron Kervyn de Lettenhove. Plusieurs sénateurs et représentants, parmi lesquels M. Frère-Orban, ancien ministre des finances, M. le président de la cour des comptes, M. Dubois-Thorn, gouverneur du Brabant, et d'autres hauts fonctionnaires et magistrats témoignaient, par leur présence, de la haute estime dont feu M. C. F. Thiery jouissait parmi les hommes qui prennent part à la direction des affaires publiques.

Deux discours ont été prononcés à la maison mortuaire, l'un par M. Ed. Stevens, au nom du personnel du ministère de l'intérieur, l'autre par M. Ch. Faider, au nom des deux conseils de perfectionnement qu'il représentait.

M. Ed. Stevens s'est exprimé en ces termes :

“ M. le ministre, messieurs,

„ C'est un douloureux devoir inhérent aux fonctions de secrétaire général d'être appelé à exprimer les sentiments de regrets que la mort de tout membre de l'administration inspire, mais qui sont d'autant plus vifs que celui qu'elle enlève est entouré de la haute estime et de l'affection de ses collaborateurs de tous les rangs.

„ Or, c'est malheureusement le cas qui se présente.

„ M. Charles François Thiery, né à Ath le 24 février 1805, avait préludé à son entrée dans la carrière de l'enseignement par de fortes études académiques à l'ancienne université de Louvain, où il fut reçu, avec la plus grande distinction, docteur en philosophie et lettres et, plus tard, docteur en droit.

„ Ces titres lui firent obtenir facilement une position dans l'enseignement moyen.

„ Il débuta par les fonctions de régent au collège de Soignies, le 25 août 1829.

„ Puis il desservit la chaire de professeur de rhétorique au même collège depuis le mois d'octobre 1830 jusqu'au mois d'août 1833.

„ M. Thiery, directeur général de l'instruction publique, dont la tombe va s'ouvrir, était doué d'une aménité de caractère que rien ne troublait et qui ne s'est jamais démentie un seul instant.

„ Aussi, l'on saisissait avec empressement les occasions d'entretenir des rapports avec lui, qu'ils eussent pour objet soit des affaires de service, soit simplement des relations d'amitié.

„ La nature l'avait favorisé d'une grande promptitude d'intelligence et d'une sûreté de jugement qui donnait aux avis qu'il émettait et aux propositions dont il prenait l'initiative, une autorité qui n'a jamais été méconnue.

„ Ces précieuses qualités lui avaient valu, à juste titre, la confiance de tous les ministres qui ont présidé aux destinées de l'instruction publique.

„ Les détails de cette branche importante des attributions du ministère de l'intérieur ne peuvent demeurer tout à fait en dehors de la sphère politique.

„ Mais l'esprit de droiture et d'impartialité qui caractérisait M. Thiery lui ont fait franchir bien des écueils sur lesquels il eût pu se briser.

„ Cependant, la direction de l'instruction publique lui avait été confiée en 1850 et il l'a conservée pendant vingt-trois ans.

„ Pour arriver au sommet de la hiérarchie, il a dû en franchir tous les échelons.

„ Entré le 31 août 1835 dans le cadre du personnel du ministère, en qualité de simple commis rédacteur, il se fit immédiatement remarquer par ses capacités et par son attachement au travail. Son état de service démontre que les mutations si nombreuses des ministres de l'intérieur n'ont eu aucune influence sur l'avancement de M. Thiery, qui a eu lieu chaque fois que le ministre en exercice en voyait la possibilité.

„ Le Roi daigna aussi lui donner des témoignages irrécusables de sa bienveillance et de son estime.

„ M. Thiery fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold le 30 septembre 1852 et officier le 23 août 1863.

„ Une autre voix, plus autorisée que la mienne, retracera l'active et habile impulsion que l'ami et le collègue que nous perdons a imprimée à l'organisation et à la parfaite régularité du service qu'il a dirigé pendant de longues années avec autant de dévouement que de sagacité.

„ La conduite privée de M. Thiery peut être citée comme un modèle à suivre par tous les hommes qui considèrent la vertu comme la base de leur bonheur personnel et de celui de leur famille.

„ Nous nourrissons donc la confiance que M. Thiery a déjà reçu la récompense qu'il avait si bien méritée, et c'est un puissant motif de consolation pour tous ceux qui pleurent sa perte, qui assistent à cette triste cérémonie et viennent, par ma voix, lui adresser un dernier adieu. „

M. Ch. Faider a prononcé, d'une voix émue, les paroles suivantes :

“ MESSIEURS,

„ M. le directeur général Thiery était une des grandes figures administratives du pays. Il avait les nobles qualités du caractère et les utiles aptitudes de l'homme d'affaires. Il avait la vraie intelligence de ses laborieuses fonctions et l'expérience qui en rendait l'exercice fécond et progressif. Pendant près d'un quart de siècle, il a eu l'honneur de présider à l'organisation et aux diverses branches de l'instruction publique.

Sa mort laisse un vide qui ne sera pas facilement comblé : puisse-t-on, pour le remplacer, trouver un second lui-même.

„ J'apporte ici le témoignage des deux conseils de perfectionnement de l'enseignement supérieur et de l'enseignement moyen : que de fois nous tous, les membres de ces conseils, nous avons pu reconnaître les qualités de notre digne directeur général, toujours associé à nos travaux et toujours nous aidant de ses avis !

„ Il avait été professeur, il avait gardé l'amour et le culte des études classiques, qui sont la propre substance de l'esprit ; il avait conquis les hauts grades académiques qui lui donnèrent un riche fonds de connaissances ; il a consacré son existence et ses talents aux travaux de l'administration.

„ Il montrait une dignité calme et sereine, une fermeté douce et raisonnée ; il savait à fond les traditions, les convenances et les besoins de l'instruction. Son dévouement ne s'est pas démenti ; son application ne s'est point ralentie.

„ Que de fois, messieurs, j'ai été m'éclairer auprès de lui, toujours plein de notions justes et prudentes et d'aspirations progressives ! Il me disait que l'affaire de notre siècle agité est l'instruction ; que c'est l'instruction qui offre la vraie solution de nos problèmes sociaux ; que l'instruction est la mission mère de l'Etat. — Il désirait voir grossir avec une libéralité digne de la riche patrie belge la dotation de l'instruction publique. — Il approuvait cet axiome, que plus est large et sûre la liberté d'enseignement, plus est grande et sérieuse la mission de l'Etat ; car cette mission consiste surtout à maintenir l'enseignement dans les sphères supérieures, à prévenir les défaillances d'une concurrence aveugle, à perfectionner les programmes et les méthodes, à propager l'esprit scientifique.

„ Plein de ces convictions, M. Thiery recherchait LE MEUX avec méditation et maturité : dans ces derniers temps, toujours doué d'une vigueur et d'une activité qui semblaient voiler son âge, il s'était pénétré des nouvelles théories, bruyamment suscitées, les unes fécondes, les autres téméraires, et il se préparait à nous prêter, dans les prochaines délibérations qui nous appellent, l'aide précieuse à laquelle nous étions si heureusement accoutumés.

„ La mort, une mort rapide nous l'arrache. Tous les représentants du gouvernement, tous les corps enseignants du pays, tous les fonctionnaires de l'instruction de l'Etat et, j'ose l'affirmer, tous les organes de l'enseignement libre partagent notre douleur.

„ Cet homme droit et ferme dans ses convictions, impartial dans ses décisions, était plein de modestie et de bienveillance ; il avait l'âme haute, les croyances pures et les aspirations pieuses ; il est monté dans l'éternité des élus, car il a pratiqué la maxime du psalmiste : Soyez bon et cherchez la justice. „

Après le service funèbre et l'absoute, la dépouille mortelle de M. Thiery

a été conduite au cimetière de Laeken, suivie d'une file de près de quarante voitures. Tout le monde avait voulu accompagner jusqu'à sa tombe l'homme de bien, le fonctionnaire éminent que pleure le pays.

Les honneurs militaires ont été rendus au défunt, devant la maison mortuaire, par un double détachement du régiment des carabiniers.

NÉCROLOGIE.

EN BELGIQUE : M. Thiery, directeur général de l'instruction publique.

M. Polvliet, directeur de la comptabilité au secrétariat général.

M. le docteur Carlier, membre de l'Académie de médecine.

Le lieutenant-colonel pensionné Van Geert. Après avoir pris sa retraite de l'armée, M. Van Geert s'occupa de littérature dramatique flamande. Il y obtint de brillants succès et un de ses drames, *Jacob Van Artevelde*, d'après le roman de Conscience, obtint le prix du gouvernement. Parmi ses autres œuvres, il convient de citer encore ses imitations de Schiller et de Goethe et son œuvre de prédilection : *de Protestanten in Vlaanderen*.

A L'ÉTRANGER : M. Saint-Marc-Girardin, membre de l'Académie française depuis 1844.

M. Kind, ingénieur des mines. C'est M. Kind qui avait exécuté le forage du puits artésien de Passy et qui avait remporté le grand prix de l'exposition en 1867.

M. Amédée Thierry, membre de l'Institut.

Le célèbre chimiste baron de Liebig.

M. de Caumont, antiquaire français.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 16.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

ENSEIGNEMENT DES MATHÉMATIQUES. SUR L'EXAMEN DE GRADUÉ EN LETTRES.

Les facultés des sciences des quatre universités ont fait connaître leurs vues sur le programme des examens universitaires dans une série de documents envoyés à la commission chargée de la révision de ces programmes. A cette occasion, les facultés se sont occupées des réformes qu'il conviendrait d'apporter à l'examen de gradué en lettres. D'autre part, le rapport triennal sur la situation de l'enseignement moyen en Belgique, pour la période de 1867 à 1869, contient aussi quelques propositions relatives au même sujet. Nous nous proposons d'exposer les réflexions qui nous ont été suggérées par la lecture de ces divers documents, en nous bornant toutefois à ce qui a un rapport direct avec les réformes proposées.

I.

ÉTAT ACTUEL DES CHOSES ET RÉFORMES PROPOSÉES.

1. *État actuel des choses.* — Dans les classes d'humanités de notre pays, le programme de l'enseignement pour les mathématiques comprend :

1^o *L'Arithmétique :*

Arithmétique pratique (7^{me}, 6^{me}, 5^{me});

Arithmétique théorique (4^{me} latine).

2^o *L'Algèbre :*

Le calcul algébrique et les équations du premier degré (3^{me} latine);

Les équations du second degré (Poésie);

La théorie des progressions et des logarithmes (Rhétorique).

3° *La Géométrie :*

Géométrie plane, sauf la théorie des polygones réguliers (3^{me} latine);

La théorie des polygones réguliers et les propriétés des polyèdres (Poésie);

Les trois corps ronds (Rhétorique).

4° *La Trigonométrie rectiligne* (Rhétorique).

Dans chaque classe, d'ailleurs, on revoit les principales matières enseignées dans la classe précédente.

Voici, d'autre part, quels sont les *programmes des examens d'entrée à l'université*, suivant les diverses catégories d'élèves :

1° *Aspirant candidat pharmacien,*

Algèbre jusqu'aux équations du 2^d degré ;

2° *Aspirant candidat notaire* ⁽¹⁾,

Algèbre jusqu'aux équations du 2^d degré,

Géométrie plane,

Trigonométrie rectiligne;

3° *Aspirant candidat en philosophie,*

Algèbre jusqu'aux équations du 2^d degré ,

Géométrie plane ou Géométrie solide;

4° *Aspirant candidat en sciences,*

Algèbre jusqu'aux équations du 2^d degré,

Géométrie solide.

2. *Réformes proposées.* A. *Examen unique d'entrée.* L'auteur du dernier rapport triennal (page XIV et CXXVII), la faculté des sciences de Liège (section des sciences physiques et mathématiques), et M. Schmit, professeur à l'université de Bruxelles demandent un examen unique d'entrée à l'université. D'après le rapport triennal, cet examen unique serait celui de gradué en lettres; la faculté de Liège et M. Schmit veulent en outre que les récipiendaires soient examinés sur toutes les branches du programme de l'enseignement moyen.

Voici les raisons dont on appuie les réformes proposées : 1° Si un élève, qui se destinait d'abord au notariat ou à la pharmacie, veut suivre plus tard les cours des facultés de médecine ou de droit, il est forcé de subir un nouvel examen de gradué

(1) Pour les branches littéraires, l'examen d'aspirant candidat notaire est beaucoup plus facile que celui d'aspirant candidat en philosophie.

(Rapport triennal, M. Schmit, Faculté de Bruxelles demandant un examen unique pour les élèves qui se destinent à la pharmacie ou à la médecine). Un examen unique ferait disparaître cet inconvénient. D'ailleurs les élèves qui se destinent au notariat ou à la pharmacie seraient ainsi forcés de faire des études moyennes plus solides, ce qui serait très propre à augmenter le prestige de ces carrières. (Rapport triennal).

2° Par suite de la diversité des examens d'entrée à l'université, il se forme dans les dernières classes des collèges et des athénées, deux groupes d'élèves, l'un qui voudrait se borner à apprendre la Géométrie plane, l'autre qui veut connaître surtout la Géométrie solide. (Rapport triennal).

3° L'examen unique de gradué portant sur toutes les matières de l'enseignement moyen, est propre à *fortifier* les études moyennes. (Faculté de Liège.)

B. *Épreuve supplémentaire pour les aspirants candidats en sciences physiques et mathématiques.* La faculté des sciences de Liège demande que les aspirants candidats des sciences mathématiques, subissent une épreuve supplémentaire sur la *Trigonométrie sphérique et la géométrie analytique plane*. " Il importe, pour relever l'enseignement de la faculté des sciences, de ne pas y introduire des branches élémentaires qui ont pu être étudiées dans les athénées. „ (Faculté de Liège.)

Les facultés des sciences de Gand et de Bruxelles ont proposé des réformes moins radicales et se rapportant uniquement aux examens d'aspirant candidat pharmacien et d'aspirant candidat en sciences. Ces réformes sont les suivantes :

C. *Examen unique d'entrée pour tous les élèves qui veulent suivre les cours de la faculté des sciences.* Il est évident que les élèves qui suivent les mêmes cours de physique, de chimie et de minéralogie, doivent posséder les mêmes connaissances préliminaires. (Faculté des sciences de Gand et de Bruxelles.)

D. *L'examen d'entrée à la faculté des sciences devrait être renforcé.* Comme le font remarquer les facultés de Gand et de Bruxelles, il est impossible de suivre avec fruit le cours de physique et le cours de minéralogie, sans connaître la géométrie solide et la trigonométrie rectiligne. La connaissance de l'arithmétique serait aussi très utile aux élèves de la candidature en sciences naturelles et aux élèves pharmaciens. En outre,

d'après la faculté de Gand, la théorie des progressions et des logarithmes n'est pas moins indispensable que celle des lignes trigonométriques.

Par suite de ces considérations, on propose d'ajouter aux matières de l'examen actuel ⁽¹⁾ :

1° La trigonométrie rectiligne; 2° l'arithmétique; 3° la théorie des progressions et des logarithmes. (Faculté de Gand.)

E. En outre, et c'est un point essentiel, la faculté de Gand demande que, dans les athénées et les collèges, on rende *l'enseignement des mathématiques plus fructueux* :

1° En distribuant mieux les matières de l'enseignement entre les diverses classes;

2° En simplifiant les méthodes d'enseignement;

3° En simplifiant les programmes.

Tel est le résumé des propositions de réforme faites par les facultés des sciences de Bruxelles, de Gand et de Liège et par l'auteur du sixième rapport triennal sur l'enseignement moyen.

II.

DU BUT DE L'EXAMEN DE GRADUÉ EN LETTRES.

3. *Double but de l'enseignement.* Pour juger les réformes énumérées dans ce qui précède, nous devons rappeler quelques principes sur le but de l'enseignement d'abord, et sur celui de l'examen ensuite. Sur le premier point, il suffira de citer presque textuellement M. Bréal ⁽²⁾. " Tous ceux qui ont réfléchi sur la nature et les effets de l'enseignement, sont d'accord pour reconnaître qu'en toute leçon donnée à la jeunesse, le maître peut se proposer deux objets. D'un côté, notre intention

⁽¹⁾ La faculté de Bruxelles met parmi les matières de l'examen, la géométrie plane *ou* la géométrie solide. Cela semble illogique, puisqu'elle déclare la géométrie solide indispensable pour comprendre la cristallographie.

⁽²⁾ Nous avons déjà parlé du double but de l'enseignement des mathématiques en particulier. Voir le § IV de l'article inséré dans la 1^{re} livraison du tome XV de la *Revue*, et publié en brochure séparée sous le titre : *Sur la simplification de l'enseignement de la géométrie par l'emploi de la méthode des limites*. Gand, Hoste. 1872.

peut être d'ouvrir l'intelligence de l'enfant, d'éveiller ses facultés et de l'habituer à se rendre compte des choses et de le mettre en état d'apprendre plus tard par lui-même ; d'un autre côté, nous pouvons avoir directement en vue la transmission de certaines connaissances, abstraction faite de leur influence sur l'esprit. „

“ Nos voisins de l'Est, qui ont tant écrit sur l'éducation, ont deux termes pour caractériser ces deux sortes d'enseignement ; ils appellent le premier *formel* et en effet il tend à former l'esprit plutôt qu'à l'enrichir de notions nouvelles ; quant au second, ils l'appellent *matériel*, parce qu'en le donnant, on s'attache surtout à la matière ou au contenu des leçons. Il est clair que l'une et l'autre sorte d'enseignement est également nécessaire, puisque une intelligence exercée, mais vide de connaissances sérieuses, n'est pas moins inutile à la société qu'une tête restée oisive, dont la mémoire seule aurait été cultivée.

“ Toute espèce de science, convenablement enseignée, peut contribuer au développement formel de l'intelligence. „ Mais il est évident que pour gagner du temps, “ on devra choisir de préférence les connaissances les plus indispensables, de sorte que l'idéal d'un bon enseignement sera celui qui exercera le mieux l'esprit des enfants en leur procurant les notions les plus utiles, ou pour parler encore plus exactement, celui qui leur inculquera toutes les connaissances nécessaires à l'homme et au citoyen de la façon la plus profitable pour le développement de la raison. „ (1)

4. *Du but direct de l'examen.* Tout examen, par exemple l'examen d'entrée à l'université, a un but *direct* et un but *indirect*. Le but *indirect* de l'examen, est de renforcer les études moyennes. Nous en parlerons plus tard.

Le but *direct* de l'examen est double, comme celui de l'enseignement lui-même. 1° L'examen doit servir à constater si le récipiendaire possède les connaissances qui lui sont indispensables dans ses études ultérieures ou utiles dans l'exercice de la profession qu'il a choisie. 2° L'examen doit distinguer parmi les récipiendaires ceux qui ont un esprit exercé, de

(1) Inutile de faire remarquer ici que ce que M. Bréal dit de l'*esprit*, s'applique à l'âme toute entière. L'enseignement formel, éducatif, doit former à la fois l'esprit, le cœur et le caractère.

ceux qui n'ont qu'une mémoire heureuse ou une grande facilité d'assimilation ; ceux qui sont vraiment aptes à utiliser les connaissances dont nous parlions tantôt, de ceux qui n'en garderont qu'un vague souvenir.

Prenons un exemple. Un jeune homme doit subir l'examen de géomètre arpenteur. On veut savoir s'il connaît suffisamment les mathématiques élémentaires et leurs applications à l'arpentage. On lui pose un certain nombre de questions, toutes contenues explicitement dans le programme de l'examen. Il y répond, *par écrit*, aussi bien que s'il transcrivait les pages des manuels où sont traitées ces questions. Est-ce là un esprit exercé, capable de se servir des connaissances qu'il possède en mathématiques élémentaires ? Rien ne le prouve encore. Par un examen semblable, on ne peut guère juger que l'enseignement matériel reçu par le récipiendaire. Mais qu'on lui demande de résoudre, *stante pede*, quelques petits problèmes d'arithmétique ou de géométrie, qu'on le force par un examen oral, habilement conduit, à laisser voir sa manière de procéder, et l'on saura bientôt, s'il a ou non, acquis cet esprit spécial d'observation qui fait découvrir rapidement les relations cachées existant entre les données et les inconnues d'une question. On pourra alors le juger, tant au point de vue formel, qu'au point de vue matériel.

L'examen doit donc constater que l'on a à faire à des esprits exercés et munis de connaissances sérieuses. Mais faut-il diviser chaque examen en deux épreuves, l'une où l'on voit si le récipiendaire connaît suffisamment les principales théories de l'algèbre et de la géométrie élémentaire, l'autre où l'on s'assure qu'il sait appliquer ces théories ? Évidemment non. Chaque fois que la chose sera possible, le double but de l'examen doit être atteint d'un seul coup, et la chose est en général assez facile, quand il s'agit de mathématiques élémentaires.

5. *Du but indirect de l'examen de gradué en lettres.* On assigne souvent à l'examen de gradué en lettres, un but *indirect*, celui de *renforcer les études moyennes*. Ce but est-il vraiment atteint ? Selon nous, il faut distinguer, et l'on doit dire, en général, qu'à la vérité “ *l'examen élève à coup sûr le niveau de l'enseignement matériel, mais qu'il est un obstacle au plein développement de l'enseignement formel.* „

On ne conteste pas l'influence bienfaisante de l'examen sur

le niveau de l'enseignement, considéré au point de vue matériel. Si l'on exige des élèves qui veulent entrer à l'université la connaissance de la géométrie élémentaire et de l'algèbre jusqu'aux équations du second degré, il est clair que l'on sera forcé d'enseigner sérieusement ces deux branches des mathématiques dans les athénées et les collèges; et il en sera de même pour les autres matières de l'examen. Les effets de l'examen sur le côté formel ou éducatif de l'enseignement sont, au contraire, souvent méconnus ou perdus de vue. Tout le monde sait qu'un élève bien doué, mais assez paresseux jusqu'à son entrée en rhétorique, une fois dans cette classe, commence à travailler avec plus d'ardeur sous la menace de l'examen. Mais on ignore généralement l'influence de cette épreuve sur le bon élève, qui travaillait déjà suffisamment en poésie. Il ne travaillera guère davantage dans la classe suivante, mais il travaillera d'une autre manière. En poésie, il s'était pris d'une belle passion pour la géométrie, il se plaisait à résoudre maints problèmes curieux dépendant de la théorie des triangles semblables et de la mesure des angles. Ces exercices lui donnaient l'habitude du travail personnel, et il acquerrait peu à peu cette tournure logique d'esprit qui est un des meilleurs fruits de l'étude des mathématiques. En rhétorique, tout change insensiblement; le travail de l'élève se fait de plus en plus en vue de l'examen à mesure que la date fatale approche. Plus d'exercices sans utilité immédiate. L'élève partage judicieusement son temps entre les diverses branches de l'examen; il est faible en algèbre et en composition latine, il consacre donc un grand nombre d'heures au discours latin, à la discussion des équations du second degré et à l'interprétation des solutions négatives. Comme la mémoire en tout examen est un précieux auxiliaire du bon élève, il a soin de l'exercer. Il n'a garde de consacrer huit jours, comme autrefois, à la solution d'un seul problème. Il est plus court d'apprendre cette solution dans le cahier d'un camarade; on gagne ainsi du temps et l'on n'en augmente pas moins le trésor de questions sur lesquelles on saura répondre tout de suite et bien.

Mais, dira-t-on, le professeur et les examinateurs réagissent sans doute contre cette tendance du rhétoricien à transformer l'enseignement en un apprentissage mécanique des matières de l'examen. Il est possible et il est désirable qu'il en soit ainsi,

mais il arrive aussi qu'en vue de conserver à l'établissement où l'on enseigne le prestige d'un grand nombre d'admissions à l'université, le professeur est forcé de descendre au simple rôle de préparateur à l'examen ; il arrive enfin que des examinateurs, oubliant la moitié de leur tâche, ne songent pas assez à voir si les récipiendaires ont vraiment l'esprit cultivé et se contentent de les examiner au point de vue matériel seul.

6. *Conséquences relatives aux programmes des examens.* On déduit de ce qui précède les conséquences suivantes :

1° *Le programme de l'examen doit comprendre, implicitement au moins, toutes les connaissances jugées utiles ou indispensables au récipiendaire.* Il n'est nul besoin qu'il les contienne toutes explicitement. Ainsi, par exemple, quand on exige d'un élève, à l'examen de gradué, une version grecque et une composition latine, il est inutile de l'interroger sur les déclinaisons ou les règles élémentaires de la syntaxe des langues anciennes.

2° *Le programme de l'examen, ne doit, en général, comprendre que les connaissances jugées utiles (*) ou indispensables au récipiendaire, autrement dit, il est inutile, en général, d'y faire entrer des matières d'enseignement formel.*

Celles-ci, en effet, ayant pour but de former l'esprit de l'élève, ont, une fois ce but atteint, trop peu d'utilité directe pour faire partie des programmes d'examen, au moins, quand on peut s'assurer à propos des autres matières de l'enseignement que les récipiendaires ont vraiment l'esprit formé.

Prenons un exemple. Les élèves de nos collèges font, sous la direction de leurs professeurs, l'analyse littéraire de deux tragédies classiques, de deux oraisons funèbres, de quelques épîtres de Boileau et d'un certain nombre de fables de La-

(*) Nous prenons ici le mot *utile* dans son sens complet et non dans le sens étroit des utilitaires. Nous n'avons nullement l'intention de ranger les langues anciennes dans la catégorie des connaissances inutiles. Nous ne sommes pas le moins du monde d'accord avec M. Jules Simon, quand il dit que la civilisation antique est " *la forme la plus parfaite du développement de l'esprit humain* ", dans le domaine de " *l'art, de la morale et de la logique* " ; néanmoins il nous semble que les éléments de cette haute culture intellectuelle, qui nous met à même de connaître à fond nos origines à la fois chrétiennes et gréco-romaines, sont au moins aussi utiles que la connaissance des mathématiques élémentaires.

fontaine. Ces exercices ont pour but de former peu à peu le goût des élèves, et de leur apprendre à écrire avec clarté et expression la langue littéraire de leur pays. Demanderait-on à l'examen de gradué que l'élève sache reproduire l'une ou l'autre de ces analyses? Évidemment non, ce sont là des matières d'enseignement formel. Il sera beaucoup plus raisonnable d'exiger des récipiendaires une composition française, latine ou flamande, qui permette de voir à l'œuvre toutes leurs facultés littéraires (*).

Conservons donc aux matières d'enseignement formel leur véritable rôle. Ne les bannissons pas des programmes de nos collèges, comme le veulent les utilitaires, parce qu'elles n'ont pas d'utilité immédiate; ne les introduisons pas dans les examens d'entrée à l'université, sous prétexte de renforcer les études moyennes; ce serait contribuer à les rendre mécaniques et aboutir par un autre chemin que les utilitaires, à l'affaiblissement général des études (**).

7. *Des examens de passage.* " Un caractère particulier de notre système scolaire, „ dit M. Bréal en parlant de la France,

(*) En France, on a inséré dans le programme des classes supérieures des lycées, l'analyse des plus beaux écrits de Platon, de Cicéron, de Descartes, de Bossuet, de Fénelon, de Leibnitz, etc. Rien de mieux assurément pour développer l'esprit philosophique chez les élèves. Malheureusement, les lycéens, faute de temps, ne font guère d'analyses philosophiques; néanmoins, comme on en exige à l'examen de bachelier, ils les apprennent toutes faites dans les manuels *ad hoc*, qui n'ont pas tardé à surgir. De cette manière, une branche d'enseignement formel est devenue matière d'examen, et ce qui devait contribuer à former l'esprit philosophique chez les lycéens, ne sert guère qu'à exercer leur mémoire.

(**) Le grec et le latin sont à la fois matières d'enseignement matériel et d'enseignement formel. C'est pour cela que l'on exige à l'examen de gradué une version grecque, une version latine, une composition latine et une traduction à livre ouvert; ces exercices font voir non seulement si le récipiendaire connaît suffisamment les langues anciennes, mais permettent aussi de s'assurer facilement s'il a l'esprit cultivé. Il importe de remarquer que l'on ne demande nullement à l'élève la connaissance de Démosthènes ou d'Homère, de Virgile ou de Cicéron, ni d'aucun autre auteur classique. Si on l'avait fait, l'étude de ces auteurs perdait immédiatement son caractère formel dans les classes supérieures des collèges, et se transformait en enseignement mécanique, à peu près sans utilité.

c'est l'extrême inégalité des élèves réunis dans une même classe. Il existe bien sur le papier un examen de passage empêchant les mauvais élèves de monter dans la classe supérieure, mais dans la réalité cet examen n'arrête personne. Je ne connais pas de jeune homme qui, une fois monté dans le train universitaire, n'ait pu arriver jusqu'à sa philosophie. »

« Le résultat de ce système est connu. Tout le monde sait ce qu'il faut entendre par la tête et la queue de la classe, mais peu de personnes étrangères à nos lycées peuvent se figurer quelle distance surprenante sépare la tête de la queue. »

« Les conséquences les plus graves du système se font seulement voir à l'issue des études. En 1868, à Paris, au bachelauréat ès lettres, sur deux mille cinq cents examinés, plus de 1400 sont refusés. On a laissé franchir tous les degrés de l'enseignement à une foule d'incapables jusqu'à ce qu'ils se trouvent arrêtés devant la grille qui est placée au bout. Naturellement les récriminations se dirigent contre ce grade fatal qui ne veut pas se laisser tourner, ni prendre d'assaut. Tous les dix ans, sur les réclamations publiques, on remanie les programmes. Ne serait-il pas plus naturel et plus sage de poser les barrières à chaque degré des classes, au lieu de laisser les élèves avancer librement jusqu'à la porte de clôture, que plus de la moitié d'entre eux ne parvient pas à franchir? Il n'y aura pas de bonne loi sur le bachelauréat aussi longtemps que l'examen de passage ne sera pas une réalité, et une fois cet examen de passage établi, la loi sur le bachelauréat sera facile à faire. »

En Belgique, la situation n'est certainement pas aussi mauvaise qu'en France sous le rapport des examens de passage; cependant il faut bien le reconnaître, plusieurs des remarques de M. Bréal s'appliquent à notre pays. Aussi ne peut-on trop attirer l'attention des professeurs sur ce point. Les examens de passage, ou plutôt ce qui les remplace chez nous, les compositions trimestrielles ⁽¹⁾ permettent de fortifier considéra-

(1) On a établi dans plusieurs de nos établissements d'instruction moyenne un examen de passage *à la fin des vacances*, pour les élèves qui n'ont pas travaillé pendant l'année de manière à faire de bonnes compositions trimestrielles. Ces examens de passage sont pour les professeurs une source de tribulations de toute espèce, sur lesquelles il est inutile de s'appesantir.

ment les études moyennes et d'élever à coup sûr le niveau de chaque classe. L'examen de gradué n'a qu'une influence *indirecte* sur l'enseignement, mais les examens de passage remédient *directement* et dès le début à toutes les causes qui contribuent à affaiblir les études. Si de la sixième à la rhétorique, on n'admet dans chaque classe que les élèves dignes d'y entrer, tout marchera mieux que par le passé. Les leçons inscrites au programme ne seront plus un fardeau pour une partie de ceux qui les écoutent, trop souvent incapables aujourd'hui de les comprendre, ou de se les assimiler. En rhétorique, les aspirants élèves universitaires oseront continuer leurs études avec calme, sans se laisser troubler par la perspective de l'examen de gradué. Celui-ci cessera d'avoir une influence funeste sur le côté formel de l'enseignement, n'étant plus aux yeux des élèves qu'un examen de passage un peu plus difficile que les autres. La tâche du professeur et celle de l'examineur deviendra aussi beaucoup plus attrayante et plus facile.

Les examens de passage et l'examen de gradué sont entièrement entre les mains des professeurs de l'enseignement moyen. A eux donc, par une juste sévérité, de fortifier les études en n'admettant dans leur classe que ceux qui en sont dignes, et en empêchant d'entrer à l'université ceux qui ne peuvent suivre les leçons académiques avec fruit.

III.

EXAMEN DES RÉFORMES PROPOSÉES.

8. Les principes établis plus haut nous permettent d'examiner facilement les réformes dont il a été parlé au paragraphe I^{er}.

A. *Faut-il imposer à tous ceux qui veulent entrer à l'université un examen unique?*

Non, car le cycle des connaissances utiles à chaque catégorie d'élèves universitaires, n'est pas le même. Les jeunes gens qui se destinent à la médecine, par exemple, doivent connaître la trigonométrie rectiligne pour comprendre la physique, comme nous le dirons plus bas. Au collège, pour eux, cette branche est à la fois matière d'enseignement formel et matériel. Mais pour les aspirants candidats en philosophie et lettres, il n'en est pas de même; à quoi pourrait leur servir, dans leur carrière future, de connaître les propriétés des *sinus* et des *cosinus*?

Mais, dit-on, cet examen unique de gradué en lettres pour tous les candidats, permettrait aux élèves qui changent de carrière, de le faire sans gêne aucune. — Admettons qu'il y ait chaque année trois gradués pour la philosophie, la pharmacie ou le notariat qui changent ainsi subitement de vocation. Sous la législation actuelle, ils sont astreints à se soumettre à un nouvel examen, à peine différent de celui qu'ils ont déjà subi, — C'est malheureux pour eux de n'avoir pas connu plus tôt la carrière qu'ils voulaient embrasser, mais il est bien injuste de punir de cette imprévoyance, une *centaine* d'autres aspirants candidats en philosophie et lettres, en pharmacie ou en droit notarial, en leur imposant le même examen qu'aux aspirants candidats en sciences. Si l'on veut remédier au petit inconvénient signalé ici, rien n'empêche d'établir une *épreuve supplémentaire* convenable pour les élèves qui changent ainsi de carrière ⁽¹⁾.

Le rapport triennal dit encore : Un examen unique est désirable, car il est bien difficile de faire apprendre la géométrie solide aux rhétoriciens qui se destinent au droit. Voilà un aveu bien grave. Si l'on en est là, si professeurs, préfet, inspecteurs, armés comme il le sont d'un grand pouvoir disciplinaire, ne peuvent venir à bout de ces rhétoriciens, *si ces derniers ont pu sortir de poésie sans savoir la majeure partie de la géométrie solide*, nous estimons que l'examen de gradué ne remédiera pas au mal. On parviendra peut-être à faire apprendre la lettre de la géométrie de l'espace et de la trigonométrie à tous les aspirants élèves universitaires, mais à coup sûr, on n'enverra guère à nos facultés de sciences ou de philosophie plus d'auditeurs capables que par le passé. L'examen de gradué, comme nous le disions plus haut, tuera tout à fait l'enseignement formel.

(1) L'épreuve supplémentaire, nous écrit M. Roersch, est déjà établie pour la géométrie. D'après un arrêté royal du 22 avril 1863, « le gradué en lettres qui a été interrogé sur la géométrie plane et qui désire se présenter aux examens de la candidature en sciences peut obtenir, à cette fin, la régularisation de son diplôme, en subissant un examen supplémentaire sur la géométrie à trois dimensions devant le jury qui lui a conféré le diplôme de gradué en lettres valable pour la candidature en philosophie. »

Répétons le, il ne faut pas chercher en dehors des athénées et des collèges, un remède artificiel au mal, comme serait un examen unique de gradué. Que l'on rende un peu plus difficile le passage d'une classe à l'autre et la plupart des inconvénients de l'examen actuel disparaîtront.

9. — B. *Les aspirants candidats en sciences physiques et mathématiques doivent-ils subir une épreuve supplémentaire sur la géométrie analytique plane et sur la trigonométrie?* Oui, sur la géométrie analytique plane, parce qu'il est difficile de bien apprendre cette partie des mathématiques à l'université. La géométrie analytique plane exige, en effet, une lente initiation, au moyen d'exercices gradués tels qu'on en fait en première scientifique et dans les séminaires mathématiques des universités allemandes. Le cours de géométrie analytique plane, dans les universités belges, est trop rapide; il n'a point pour but d'ailleurs de faire connaître les éléments de cette science, mais d'en exposer les parties progressives, ou au moins d'en résumer les principes les plus essentiels pour les élèves de nos écoles spéciales.

Nous pensons, au contraire, qu'il est inutile de faire subir aux élèves dont il s'agit un examen sur la trigonométrie sphérique, cette branche des mathématiques ne présentant pas de difficultés sérieuses.

Mais on ferait bien d'ajouter au programme de l'épreuve supplémentaire, *la géométrie descriptive du point, de la droite et du plan*. Cette science, en effet, exige aussi une lente initiation, et a d'ailleurs une grande importance pratique puisqu'elle est le fondement de l'art du dessin. En outre, au point de vue pédagogique, les éléments de géométrie descriptive sont très propres à faire saisir à fond les théories de la géométrie solide dont elles sont le complément naturel.

C. *Les aspirants candidats pharmaciens doivent-ils subir le même examen pour les mathématiques, que les aspirants candidats en sciences naturelles?* Oui, puisque l'on admet, dans nos facultés de médecine et de sciences, qu'ils doivent être préparés à suivre les mêmes cours d'une manière fructueuse.

D. *Faut-il renforcer l'examen de gradué en lettres pour les aspirants candidats en sciences naturelles?* Oui, car on constate, dans les diverses universités, qu'ils ignorent certaines parties des mathématiques, indispensables pour bien compren-

dre les plus belles théories de la physique et de la cristallographie.

Chose étonnante au premier abord, ce qui manque surtout aux futurs candidats en sciences, c'est la connaissance de ces parties des mathématiques inscrites précisément au programme de la rhétorique : la théorie des progressions et des logarithmes et la trigonométrie rectiligne. Mais la chose est facile à expliquer : d'abord on n'enseigne pas toujours ces théories avec le même soin que les branches à examen ; ensuite un préjugé très tenace, sans cesse propagé par l'ignorance, fait croire aux élèves que les mathématiques, en général, sont inutiles à ceux qui veulent faire des études médicales.

On ne peut que déplorer un pareil aveuglement. Pour en faire cesser les effets, le mieux est d'exiger des élèves qui entrent à l'université, la connaissance :

1° de la trigonométrie rectiligne ; 2° de la théorie des progressions et des logarithmes, s'ils ont l'intention de suivre les cours de physique et de minéralogie (proposition de la faculté des sciences de Gand).

La faculté des sciences de Bruxelles propose la même chose, sauf qu'elle remplace la théorie des progressions et des logarithmes par l'arithmétique. La proposition de la faculté de Gand nous semble préférable. En effet, l'on exige implicitement la connaissance des principes de l'arithmétique, d'un récipiendaire que l'on interroge sur l'algèbre, les progressions et les logarithmes ; il est forcé d'ailleurs d'employer à chaque instant en géométrie la théorie des proportions. Ensuite, il vaut mieux interroger les récipiendaires sur les branches enseignées en rhétorique ; or, l'arithmétique n'est plus revue en détails après la troisième latine.

La théorie des progressions et des logarithmes forme avec la trigonométrie rectiligne une partie assez considérable du programme de la rhétorique. Pour que l'examen de gradué ne soit pas trop étendu, il nous semble que les interrogations doivent porter uniquement sur ce qu'il y a de plus utile dans ces branches de l'analyse.

Nous terminons ici l'examen des réformes proposées par les facultés des sciences de Gand, de Liège et de Bruxelles et par l'auteur du rapport triennal. Dans un autre article, nous proposerons quelques modifications essentielles au programme des

cours, et nous nous occuperons aussi de quelques changements à faire, par suite de ces modifications, au programme de l'examen de gradué.

P. MANSION.

NOTE DE LA DIRECTION.

On sait qu'en Allemagne et en France, aussi bien qu'en Belgique, il y a des tiraillements incessants au sein des comités ou conseils chargés de la haute surveillance de l'enseignement moyen. Ces tiraillements proviennent surtout de ce que les personnes dont se composent ces conseils appartiennent en partie à la catégorie des mathématiciens, en partie à celle des littérateurs. Nous avons toujours pensé que pour faire cesser ces conflits regrettables, qui n'aboutissent d'ordinaire qu'à des compromis illogiques, il n'y avait d'autre moyen qu'une tentative loyale de se mettre d'accord sur le *but à atteindre*. Cette tentative nous paraît avoir été faite avec beaucoup de succès dans l'article qu'on vient de lire. Aussi n'hésitons nous pas, nous qui défendons la cause des littérateurs, à nous rallier à la plupart des conclusions formulées par un excellent professeur de mathématiques, M. Mansion.

A l'instar de M. Michel Bréal, l'éminent professeur du Collège de France, M. Mansion établit une différence bien tranchée entre le côté matériel et le côté formel de l'enseignement. Cette distinction ne doit jamais être perdue de vue, si l'on veut réaliser complètement le but qu'on se propose d'atteindre, et qui n'est autre, pour le dire en deux mots, que de former l'intelligence et de la pourvoir " de toutes les connaissances nécessaires à l'homme et au citoyen. "

Ceci étant admis, il ne faut pas oublier que dans la société il y a des fonctions très-diverses à remplir, et que si tous, pour les occuper convenablement, doivent avoir une intelligence solide, tous ne doivent pas posséder au même degré les mêmes connaissances. Telle branche du savoir humain qui sera indispensable à telle catégorie de personnes, eu égard à son contenu, à sa *matière*, ne sera utile à telle autre qu'au point de vue purement *formel*.

De ce que nous venons de dire, il nous paraît résulter quel même dans les athénées et collèges, il y a lieu de faire une certaine différence entre les élèves qui se destinent aux sciences

ou à la médecine, et ceux qui se préparent à l'étude du droit, de la philosophie ou des lettres.

La plupart des bons esprits sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que dans l'enseignement moyen il faut combiner, dans une juste mesure, l'étude des humanités proprement dites avec celle des mathématiques et des sciences naturelles. Or, si la distinction que nous avons faite plus haut est admise, il s'ensuit que pour les futurs médecins, mathématiciens ou naturalistes, l'étude des langues et des littératures anciennes n'aura, en général, qu'une utilité *formelle*, tandis que pour les futurs jurisconsultes, philosophes ou littérateurs, ces mêmes branches auront en outre une utilité directe et devront conséquemment être étudiées par eux au point de vue de la *matière* aussi bien que de la *forme*. D'autre part, la catégorie d'élèves que nous venons d'indiquer ne devra, *en thèse générale*, s'occuper de mathématiques et de sciences naturelles que pour autant qu'elles sont *indispensables* pour exercer le raisonnement et faire naître l'esprit d'observation.

De ces prémisses découlent des conclusions importantes, dont nous nous bornons aujourd'hui à formuler *quelques-unes*, relatives à l'organisation de l'enseignement moyen, *destiné aux futurs jurisconsultes, philosophes et littérateurs*.

Ces conclusions se résument en ceci : supprimer du programme des cours

a) La théorie des progressions et des logarithmes (voy. ci-dessus p. 94);

b) La géométrie de l'espace (voy. ci-dessus p. 92);

c) La trigonométrie rectiligne (voy. ci-dessus p. 91), qu'on vient d'ajouter, si nous sommes bien informés, au programme de l'examen des aspirants candidats en philosophie.

Nous prenons la liberté de signaler ces trois points à la très-sérieuse attention de notre conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, d'autant plus que la *Faculté des Sciences* de l'université de Gand a émis l'avis que, pour rendre *l'enseignement des mathématiques plus fructueux* dans les athénées, et collèges, il y avait lieu, non seulement de mieux distribuer les matières de l'enseignement, mais aussi de simplifier les méthodes et les programmes (voir ci-dessus p. 84).

QUELQUES OBSERVATIONS
SUR LES MOTS *ACLIS* ET *CATEIA* DANS VIRGILE,
Énéide, Livre VII, v° 730 et 741;
LEUR ÉTYMOLOGIE ET LEUR SIGNIFICATION.

Il avait bien raison, le savant et l'homme de bon sens, je puis le qualifier ainsi, qui, dans l'*Archæologia Britannica*, tome XVI, après avoir représenté sur la planche L le dessin gravé de l'objet en bronze dont il annonçait la découverte, se contentait, dans la page suivante du texte d'ajouter, pour toute explication, ces simples mots : *That ANTIQUARIORUM OPPROBRIUM called the CELT.*

Il s'agissait de ce que les archéologues français se sont depuis longtemps plu à nommer des *haches gauloises* ou *celtiques*, et que nous connaissons tous, soit pour avoir vu les objets mêmes dans quelque musée, soit par les nombreux dessins avec descriptions qui en ont été publiés chez nous et dans les différents pays qui nous avoisinent. Les innombrables spécimens qu'on en a déterrés en France, en Angleterre, en Allemagne et dans plusieurs autres contrées, ont excité partout la plus vive curiosité et le plus grand intérêt; mais, et c'est ce qui justifie le mot d'*opprobrium* de l'*Archæologia britann.*, nulle part personne n'a pu jusqu'ici en déterminer d'une manière certaine la destination, ni surtout, qu'ils y vissent une arme ou un outil d'ouvrier, le mode d'emploi et l'emmanchement. Quant à la destination, quelques archéologues modernes y ont réellement soupçonné une arme, mais plutôt pour abattre les victimes dans les sacrifices, car ces MM. voyent des sacrifices partout, que pour s'en servir à la guerre, et ni dans l'un ni dans l'autre cas, ils ne disent comment on l'employait, ou supposent des moyens impossibles et ridicules. D'autres, parmi lesquels le Père Montfaucon, en font des outils de charpentiers ou de tailleurs de pierres. On peut voir aussi dans la IX^e édit. du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, par le docteur Chrisostome Matanasius ⁽¹⁾, page 305

(1) Je ne cite celui-ci, que parce que M. Cuypers paraît ne pas l'avoir connu, car il aurait dû le nommer à propos de son Delcampe.

et suiv., qu'il y en a eu même qui pensaient que les soldats s'en aidaient pour escalader les murs ou monter sur les machines de guerre, en les enfonçant dans le joint des pierres ou des poutres, etc., etc. Je m'arrête après ceux-là.

Le lecteur curieux trouvera une vingtaine d'autres opinions mentionnées dans la Notice de M. Prosper Cuypers Van Velthoven, insérée naguère dans les *Annales de l'Acad. d'Archéol.* d'Anvers, t. xxvii, 2^e série, t. vii, p. 214. Je n'indiquerai qu'une partie des noms des auteurs cités par lui. Ce sont: Houben, Wagener, Gust. Klemm, qui y voit une *framée*! Chr. Detley Rhode, le juge Thompsen, De Bast, De Caylus, Karl Karcher, Smetius, Dorow, De Caumont, " qui juge prudent de ne pas parler de leur destination, „ Bussching, Van Schevichoven, Rowland, Delcampe, Fraullé d'Abbeville, Taillefer, Aug. Thierry et Schreiber. Après les opinions de ces Messieurs, M. Cuypers expose et développe longuement la sienne propre, que je puis faire connaître en deux mots, en disant qu'il regarde ces objets de bronze comme des ciseaux ou je ne sais quoi, dont les Druides se servaient pour " cueillir les branches de gui, „ et j'ajouterai également en deux mots que cette opinion et tous les arguments dont il a si laborieusement cherché à l'étayer ne peuvent pas un instant soutenir l'examen d'un homme instruit ou seulement judicieux; et il en est de même de tout ce qu'ont débité de conjectures à ce sujet les écrivains dont je viens de donner la liste d'après celui-ci même. Ils ressemblent tous à des aveugles qui discutent sur les couleurs. Je n'excepte pour ma part, autant que M. Cuypers me le fait connaître, que l'anglais Rowland, avec les hollandais Westendorp et Reuvens, qui semblent partager l'avis de Rowland, mais en y mêlant quelques erreurs propres ou peut-être communes.. Si M. Cuypers avait été un peu philologue, il aurait fait comme eux, mais en évitant ces erreurs; et surtout il n'aurait pas eu recours à Pline et au dictionnaire de Scheller, qui ne pouvaient que lui rendre un mauvais service, en lui fournissant quelques renseignements sur les Druides et leur serpe d'or, dont il devait abuser ici, il aurait reconnu que l'instrument de bronze qu'il avait devant lui, était bien, comme Rowland tâche de le prouver dans sa dissertation, l'arme désignée par Virgile, livre VII, vers 741 de l'Enéide, sous son nom teutonique primitif de *Cateia*, comme douze vers plus haut (vs. 730) il en avait déjà mentionné la

variété italique sous le nom visiblement de forme grecque et, puisque l'ancienne Grèce ne paraît jamais l'avoir connu, né sans doute dans la Grande Grèce, d'*aclis*. M. Cuyppers n'aurait probablement pas poussé ses recherches aussi loin; il n'a voulu faire que de l'archéologie, à la manière de notre temps, en remplaçant l'étude sérieuse des faits et des textes par des conjectures qui n'ont pas même le mérite d'être ingénieuses.

Dans les trois ou quatre pages, que je détache ici d'un plus long travail sur la même matière, parce que, par leur contenu plus particulièrement philologique, elles m'ont paru pouvoir convenir à la *Revue de l'Instruction publique*, je n'ai d'autre but que de faire ressortir encore une fois, au moyen d'un exemple spécial, combien il importe que dans toute question archéologique on n'oublie jamais de consulter en premier lieu la philologie. Si, il y a trois siècles on avait bien connu et compris l'étymologie des mots *cateia* et *aclis*, surtout celle du dernier que depuis Turnèbe on a tant cherchée, depuis trois siècles déjà ces deux armes figureraient dans nos collections sous leurs véritables noms et l'on aurait fait imprimer par rapport à elles mille erreurs et absurdités de moins.

Eh bien! ce que même les plus érudits ont tenté en vain jusqu'ici dans leurs gros in-fol., je ne désespère pas de réussir à le faire dans ces quelques modestes pages, dont le cadre, que je m'étais fixé d'avance, m'a encore obligé d'élaguer une partie des preuves; mais on les trouvera dans ma dissertation même.

Je commencerai par la *cateia*, que Virgile lui-même désigne indirectement comme d'origine teutonique, et dont nous devons par conséquent chercher le nom et la signification dans les débris du vieux teuton. Le mot (sans tenir compte de sa terminaison *a*, quoiqu'elle puisse aussi bien être germanique que latine; Virg. emploie la flexion de l'acc. plur. lat. entière, *cateias*), est évidemment un composé selon le génie des langues germaniques, dont la première partie détermine le sens de la seconde, comme ferait un adjectif formel. Il est donc significatif, et, en réunissant les deux racines dans leur ordre naturel, nous devons, en quelque sorte, trouver la définition du tout, le genre et la différence de la chose nommée. J'ajoute à dessin ces derniers mots, parce que même ceux qui y ont vu une arme, n'ont pas compris ce qu'elle avait de spécial, comme, pour ne pas devoir me répéter, je l'expliquerai tantôt sous

acis, qui n'est, ainsi que je l'ai déjà dit, qu'une variété de la *cateia*.

Les deux racines dont est composé le mot *cateia* se révèlent à l'instant aux yeux et à l'oreille du linguiste, ce sont *cat* (*kat*) et *ei*, dont la première est entière, mais dont la deuxième, primitivement *ac* ou *ec*, exprimant dans toutes les langues indogermaniques l'idée d'*acuité*, d'être ou de rendre aigu et, par suite, de percer, de fendre ou de blesser d'une manière quelconque ⁽¹⁾, a subi une légère modification à cause de la réaction de la terminaison sur la syllabe à laquelle elle doit se rattacher au moyen de quelque lettre de transition, comme ici, au lieu de *cateca* nous avons *cateia*, qu'on peut aussi écrire *cateja* ou bien *cateya*, comme beaucoup le font; et que dans l'Anglo-Saxon Aelfricus nous trouvons même écrit : *categia*. L'apparition du *g* qui divise ici la diphthongue, me fait songer que dans le gothique, dans le vieux scandinave, le frison et les autres anciens idiomes du Nord, nous trouverions peut-être pareillement à cette place *g* ou *gg* ou même *ggj*. On sait que dans notre vieux thiois, et il en est de même dans le vieux frison, la diphthongue *ei* ne résulte souvent elle-même que de l'élimination ou de l'amollissement et de la fusion d'un *g* entre deux syllabes (par ex., vieux th., *seinen*, *seghenen*, *reinen*, *regghenen*, *seilen*, *seghelen*, *seide* pour *seghde*, etc.); d'où je puis, sans rappeler d'autres preuves ou détails, regarder l'affinité de la diphthongue *ei* dans *cateia* avec la racine *ec* ou *ek* et avec notre mot thiois *eg* ou *egh* et son allongement euphonique *egge* ou *egghe*, coin, ciseau, tranchant d'un instrument, de même qu'avec son correspondant de forme, d'origine et de signification, le mot anglais *edge* ou *wedge*, ainsi qu'avec l'allemand *Ecke* et plusieurs autres que j'omets, suffisamment démontrée.

Je reviens maintenant à la première partie qui appartient au radical *cat*, un des plus féconds de tous ceux en trois lettres, auquel, comme mot celtique, Bullet, dans ses études sur cette

(1) Comp. lat. *acus* (aiguille); gr. *ἄκῃ*; tiois *haek*, *hakken*, *hoek*; fr. *aigre*, *hache*, et mille autres. — Nous voilà bien loin de "l'ancien gaulois *gath-teh*", de M. Cuypers et de son "*jacutum ferre* (sic bis!) *factum*" interprété "dard brûlant." Mais avec ce *gath-teh* comment Virgile a-t-il pu faire la 1^{re} syllabe de *cateta* brève? Pardon! j'oublie que c'est au célèbre archéologue Armstrong que j'adresse ma question.

langue, assigne la notion de *briser*, dont je me contente. *Cateia* doit donc signifier un coin, un instrument qui brise, qui sert à briser. Dans mon ignorance des formes celtiques, je voudrais oser emprunter la terminaison si complaisante du participe présent anglais et traiter le mot même comme anglais, en disant *catting edge*, qui le traduirait, me paraît-il, littéralement d'une manière suffisamment intelligible. Il n'y aurait de différence de forme que celle qui résulte nécessairement de la perfection du langage, qu'au lieu *cateia* = *catec* + *a* = *categ* + *a*, où le rapport de la subordination de l'une des parties à l'autre n'existe encore que par juxtaposition, nous aurions un rapport plus parfait par leur concordance grammaticale *catting edge*, malgré l'absence de flexion de ces mots.

Si ma main me le permettait, j'étendrais cette étude au *Streitheil* de quelques Allemands, qui est un bon mot, mais non au *Paalstab* de quelques autres, qui est fort mal trouvé, ni au *strijd-* ou *slagbijl* thiois, qui, à cause de l'idée que nous attachons au mot *bijl*, ferait supposer un manche solide et bien attaché, que la *cateia* n'avait pas; qui était au contraire fait de façon à laisser échapper le coin de bronze qu'on lançait seul à la tête de l'ennemi sans lâcher le manche ni la courroie de trois ou quatre mètres de long qui y était attachée et qui servait à ramener le coin pour le replacer au haut du manche et le lancer de nouveau. C'est cette habilité dont veut parler Isidore quand il dit : *quod si ab artifice mittatur*, etc., et ce que Virgile entend par *Teutonico ritu*, etc. La Cerda paraît n'avoir pas compris cela.

Je ne répéterai pas ici les explications sur l'emmanchement et le maniement de la *cateia*, sur lesquels je me suis assez étendu dans mon travail principal. Je ne fais dans cet extrait que de l'étymologie, sans vouloir traiter d'autres points : je supplée de mon mieux pour l'ancien *cateia* teutonique ce que, dès 1839, Wex attendait que GRAFF ferait dans son *Althoch-deutscher Sprachschatz*; mais celui-ci a été sourd à cet appel. J'ajoute à cette occasion, que ce que PAULY dit de ces armes dans sa *Reaal-Encyclopedie* est également inexact et insuffisant.

J'en agirai de même à l'égard du second mot que j'ai mis en tête de cet articulet, et qui, malgré les efforts de Turnèbe, Adv. l. LXXX, cap. 21, de Vossius, *Etymolog.*, sub v. ACLIDES, et d'une foule d'autres érudits qui les ont suivis de près ou

de loin, — Heyne lui-même a emprunté le procédé de Turnèbe tout étrange qu'il est; voyez *Énéide*, VII, vs. 730, — malgré tous les efforts de tous, dis-je, le mot *aclis* me paraît toujours un problème et comme l'*Archaeol. Brit.* s'exprime à l'égard de son *kelt*, un opprobre pour la science. Cela est vrai sous tous les rapports, mais ici je n'ai à m'occuper que du mot, de son origine et de sa valeur.

Le mot *aclis*, dont il n'existe pas d'exemple, paraît-il, en latin, avant le pluriel *aclides* employé par Virgile, à qui quelques poètes postérieurs l'empruntèrent en se servant même du génitif et de l'abl. sing., *aclidis* et *aclide*, n'a rien dans sa composition qui révèle une origine latine.

Par sa physionomie et par l'analyse de ses parties, il ne se laisse ramener qu'à la famille grecque, quoique le mot *ἀκλῖς* lui-même ne se soit jusqu'ici jamais rencontré dans un écrivain grec. La particule *α* du commencement, dont l'usage peut varier (Buttm., Gramm., 12^e éd. § 120), est pour moi simplement privative, et la seconde syllabe *κλῖς* vient de *κλῖνω*, dans le sens d'appuyer ou de s'appuyer contre ou sur, ou de quelque nuance voisine, par ex. d'attacher, de serrer, etc., de manière que l'ensemble du mot est parfaitement analogue à *δικλῖς* dans Homère (porte à deux battants, doublement appuyée), où je ne reconnais pareillement que *κλῖνω* et non *κλείω* ni *κλείς*. *Δικλῖς* et *ἀκλῖς* sont également adjectifs, et de même que postérieurement à Homère, on trouve aussi *δικλίδες* seul sans *πύλαι* ou *θύραι* que l'usage supprimait, de même avec *ἀκλῖς* je sous-entends le subst. *αἰχμή* qui est bien notre coin de bronze, quoique l'*αἰχμή χαλκείη* du temps de ce poète, fût probablement plus aiguë, II. IV, 461; la nôtre eût difficilement traversé l'os du front, et alors la courroie pour la ramener serait devenue inutile. Voilà ce qui explique le tranchant toujours si obtus qu'il ne peut s'agir d'y voir une hache ni un outil ordinaire, et, comme arme de guerre, elle avait quelque chose de spécial que nous allons reconnaître dans le nom même, en l'expliquant plus en détail. *Ἀκλῖς αἰχμή* ou simplement *aclis* signifie donc un coin, une pointe non attachée, ou plus littéralement encore avec l'ellipse du subst., une inattachée, en thiois, *een losse beitel* ou *spits*, et avec la même ellipse, *een losse*. Est-il étonnant que Heyne, tout en trouvant l'analogie d'*aclis* avec *δικλῖς* grammaticalement assez admissible, n'ait pas osé donner suite à cette explication, sous

prétexte que le mot n'offrait pas " un sens commode. „ Quand il écrivait cela, se rappelait-il que c'était un *telum missile* qu'on lançait comme le gland ou le caillou d'une fronde, mais toutefois en se servant pour le lancer, non des *habenae* usitées, ou de la fronde proprement dite, c'est-à-dire d'une courroie pliée en double ⁽¹⁾, un peu plus large au milieu, où les deux moitiés se réunissaient et formaient le pli et comme la poche, qui devait recevoir et maintenir momentanément le gland, jusqu'à ce que le frondeur, après avoir fait voltiger deux ou trois fois en rond autour de sa tête la fronde ainsi chargée, en lâchant à point un des deux bouts de la courroie qu'il tenait dans sa main, permettait au projectile de s'échapper et d'aller frapper le but voulu ? Heyne, savait-il, dis-je, que pour la *cateia* et pour l'*aclis* à part certains détails de forme et de maniement, il n'y avait d'autre différence que le remplacement des *habenae* ou courroies par un manche d'un bois très-flexible, *ex materia quam maxime lenta*, auquel le projectile était en haut plutôt simplement ajusté qu'attaché, sans guère plus d'adhérence qu'il n'en fallait pour le maintenir en place jusqu'au moment de le lancer, donc ni cloué, ni chevillé ? Et voilà précisément ce que le mot ἀκλῖς aurait dû lui rappeler, car il signifie tout cela et pas autre chose. Je l'ai traduit comme j'ai pu, afin qu'on me comprît, sans la moindre prétention de créer un nouveau terme. Le nom ne peut être modernisé que dans la forme, ce qui est surtout facile pour les Français. Leur hache à ailerons ou à oreillettes n'était qu'une inepte circonlocution. Turnèbe s'y est pris autrement ; pour expliquer l'*aclis* de Virgile, il a commencé par le refaire à neuf, voici comment : Les Grecs, dit-il, ont ἀγκύλαι pour une espèce de javelot (non pas proprement, mais pour l'*amentum*, la courroie, la bride (?) au milieu de la hampe du javelot, dans laquelle on insérait les premiers doigts pour le lancer avec plus de force. De cet ἀγκύλαι il prend le diminutif ἀγκυλίδες, dont les latins, en disloquant et en défigurant un peu le mot, dit-il (*luxata fractaque paulo voce*), auraient fait *aclides*. C'est une manière de faire de l'étymologie comme une autre ; mais je trouve la mienne un peu plus naturelle et, —

(1) Les figures de la fronde dans J. Lipse sont fort inexactes, cela m'a fait entrer ici dans quelques détails.

car on en a encore essayé d'autres, — seule propre à conduire à la véritable intelligence du terme même et de la chose signifiée. Je laisse à d'autres à rechercher comment et depuis quand les deux se sont introduits et établis en Italie. Y aurait-il aussi à faire intervenir les Étrusques là dedans ? Car les Grecs, en tant que seulement Grecs, n'y sont pour rien, quoique le mot appartienne à leur langue ; et Virgile, en faisant remonter les *aclides* jusqu'aux temps troyens, a-t-il suivi quelque tradition, ou commis un anachronisme volontaire pour flatter les Latins ses contemporains ?

— Serait-ce une recommandation pour les lignes qui précèdent, si je disais ici, en finissant, que déjà *Servius*, le plus ancien scoliaste de Virgile, avouait et, qui pis est, prouvait qu'il ne savait rien de positif sur la *cateia* et sur l'*aclis* ; et que pendant tout le moyen âge et même depuis la renaissance jusqu'à nos jours, on n'est pas parvenu à y voir plus clair ?

J. H. BORMANS.

ANALYSE LITTÉRAIRE DU MONOLOGUE D'ÉMILIE.

1. Impatients désirs d'une illustre vengeance,
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire;
Durant quelques instants souffrez que je respire,
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.

2. Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacré
Du trône où je le vois fait le premier degré;
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine et l'effet de ma rage,
Je m'abandonne toute à vos sanglants transports
Et crois pour une mort lui devoir mille morts.

3. Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encore plus Cinna que je ne hais Auguste,
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement
Quand il faut pour le suivre exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi, moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite.

4. Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien :
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes;
L'issue en est douteuse, et le péril certain :
Un ami déloyal peut trahir ton dessein;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper;
Dans sa ruine même il peut t'envelopper.
Et quoiqu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut en tombant écraser sous sa chute.

5. Ah ! cesse de courir à ce mortel danger ;

Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.

6. Mais peut-on en verser alors qu'on venge un frère?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère?
Et, quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort?

7. Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses;
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus.
Lui céder c'est ta gloire, et le vaincre, ta honte :
Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte;
Plus tu lui donneras, plus il va te donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

I. Dans l'analyse littéraire du *Songe d'Enée* de Virgile, nous avons pris pour sujet de notre examen, un morceau d'une perfection telle que le goût le plus sévère serait impuissant à y trouver la moindre tache. Ces sortes de sujets offrent aux professeurs d'incroyables difficultés d'appréciation, car il n'est pas toujours aussi facile de rendre raison des beautés qui nous émerveillent que de les sentir. Ce ne sont pas non plus ceux dont l'analyse est la plus fructueuse aux élèves. Leur intelligence, leur expérience et leurs études n'ont pas la maturité nécessaire pour qu'ils puissent comprendre ce qu'il y a de vraiment admirable dans cette exquise sobriété qui dit tout ce qu'il faut pour faire saisir les objets peints, sous les dehors d'une image vivante, mais qui ne dit rien de plus. Selon nous, les sujets dont l'examen est le plus profitable aux élèves, sont ceux qui renferment en même temps d'éclatantes beautés et des défauts que les élèves ne sont que trop portés à imiter. Voilà pourquoi nous avons choisi pour sujet de ce nouveau travail le *monologue d'Emilie*, singulier mélange des pensées les plus profondes ou les plus brillantes, jointes à des images d'une emphase et d'un mauvais goût manifestes. Ici l'élève peut sans

la moindre peine relever l'excès et le mal et par suite les éviter dans ses propres compositions.

Placé, comme il l'est, dans la bouche d'Émilie ce monologue est un jet de *poésie lyrique* et doit être apprécié à ce point de vue qui est le véritable. Il a pour *sujet* le sentiment qui entraîne Émilie à pousser Cinna au meurtre d'Octave-Auguste. Quels qu'en soient les défauts au point de vue de la pièce, comme à celui de l'art, il est clair que tous les détails se rapportent parfaitement à cette idée fondamentale et communiquent à l'ensemble l'*unité* d'émotion et de pensée qui va droit au but intentionné. Mais cette unité n'empêche pas cette *variété* féconde de sentiments qui concentre tout d'abord un *intérêt* si puissant sur cette femme au grand cœur, à l'héroïque et indomptable courage.

Malheureusement l'exécution ne répond pas toujours à la beauté des pensées, à l'énergie passionnée des sentiments, à la nature des impressions qu'elle devrait faire naître en nous. Ce n'est le plus souvent, au point de vue de la forme, qu'une amplification, une déclamation de rhétorique. Les termes manquent de *naturel*, sont impropres, affectés, mal choisis. Sans cesse ils embarrassent ou embrouillent la pensée qu'ils rendent presque inintelligible. Si l'art brille quelquefois d'une éclatante splendeur, souvent aussi il cesse de se faire sentir jusqu'à laisser passer sous la plume de l'écrivain les exagérations les plus invraisemblables. Est-il naturel, en effet, qu'une femme se parlant à elle-même; seule, dans son cabinet, étale devant elle toute cette série de sentiments, qu'elle ne connaît que trop bien, pour se donner le plaisir de se les débiter à elle-même? A la rigueur on concevrait une telle manière d'agir à la suite d'un dialogue emporté qui l'aurait surecitée jusqu'à l'exaspération; mais on ne saurait concevoir ces belles tirades à froid, surtout avec la forme presque ridicule sous laquelle elles sont énoncées. En tout cas, ce monologue est beaucoup trop long, car le drame doit être avant tout une *action* mise sous les yeux, et non des amplifications lyriques ou dramatiques soudées à la suite les unes des autres. Cependant, pour rester juste à la mémoire du grand Corneille, que nous aimons plus qu'homme au monde dans ce qu'il a d'admirable, rappelons qu'il avait le premier débrouillé l'art théâtral dont il est le véritable créateur et que s'il se trompe quelquefois, il est encore, dans ces

endroits mêmes, supérieur à tous ses contemporains. Sous le clinquant et l'enflure des expressions se cachent, en effet, dans ce morceau, des beautés intimes de premier ordre. Ajoutons que Corneille, par ce monologue, nous jette tout d'abord au cœur même de l'action dramatique, comme le veut Horace dans son art poétique, et nous donne un aperçu du fond même de la trame que vont développer les scènes suivantes.

II. Cette espèce d'ode se compose de sept parties continuellement contrastées entre elles par leur mouvement antithétique.

Impulsions intérieures qui ne cessent de me pousser à venger mon père, laissez-moi, du moins pendant quelques instants, assez de calme pour apprécier les dangers de la situation et les chances de réussite ou d'insuccès qu'ils peuvent me créer.

Mais comment pouvoir espérer retrouver cet instant de calme, nécessaire à la maturation des desseins que je veux exécuter, en présence du bonheur et de la gloire de celui qui s'est fait un marche-pied du cadavre de mon père pour s'élever à ce comble de prospérité?

Cette fortune devrait achever de m'exaspérer, et pourtant ma fureur s'évanouit à la seule pensée que pour renverser ce monstre de ce faite d'honneurs, il faut exposer Cinna à une mort presque certaine, Cinna, que j'aime encore plus que je ne hais Auguste.

Plus tu parais disposé à risquer ta vie pour me servir, ô magnanime ami, moins je puis me résoudre à accepter ton dévouement, car je t'expose à une mort certaine en te poussant à ce meurtre dont mille circonstances peuvent entraver l'exécution.

Cesse donc de t'exposer à ce danger, puisque la perte d'Auguste ne pourrait compenser l'amertume des larmes que me causerait ta mort.

Mais puis-je bien à ce point me livrer à ces lâches hésitations quand il s'agit de venger mon père, que le devoir parle, et que s'arrêter serait une infamie?

Cessez donc de me retenir lâches tendresses, faiblesses indignes, car la plus grande des gloires est celle qui nous fait triompher de nos passions égoïstes pour nous pousser à l'accomplissement du devoir. Plus il y a de souffrance à satisfaire ma vengeance, plus est grande la vertu qui doit me faire triompher de mon amour.

L'idée seule suffit, sans aucune autre transition pour passer de la première partie à la seconde. " Désirs impatients, souffrez que, dans l'état où je suis, j'examine quels seront les résultats de l'exécution de mes desseins. „ La seconde se rattache à la troisième par l'expression *toutefois*, qui nous annonce une opposition entre les deux parties : " Bien que je doive mille morts au meurtrier de mon père, je sens *toutefois* refroidir mes transports à la seule idée de sacrifier Cinna. „ Corneille passe de même à l'idée suivante par la simple expression *quoique* : " Je m'apaise en songeant qu'il faut exposer Cinna, *quoique* ce vaillant ami soit prêt à donner pour moi sa vie même. „ L'interjection *oh !* réunit la quatrième à la cinquième : " Comme tu pourrais être écrasé sous la chute d'Auguste, *oh !* cesse, je t'en conjure, de courir à ce mortel danger. „ La préposition *mais* unit de même la cinquième à la sixième : " Nul malheur plus grand que la mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs ; *mais* faut-il en répandre quand pour but on se prescrit la vengeance d'un père ? „ La dernière est unie à la précédente par la seule force d'une conclusion mentale. C'est comme si on disait : " Puisqu'il ne faut pas compter ce que coûte la vengeance d'un père, vous devez *donc* cesser de vous insurger, faiblesses qui me dégradent. „

Quant aux idées considérées par rapport les unes aux autres, elles ont entre elles la plus étroite corrélation et concourent toutes à produire une impression unique : Émilie doit immoler son amour à son devoir. " Désirs de vengeance qui m'agitez, laissez-moi le calme nécessaire à l'appréciation des conséquences où m'entraînera l'acte que vous me poussez à commettre, car si je crois devoir mille morts à celui qui est monté au pouvoir suprême par l'assassinat de mon père, je ne puis cependant l'immoler qu'en exposant Cinna à une mort certaine, et la vengeance que je pourrais tirer d'Auguste ne saurait compenser les tortures dont me déchirerait une telle perte. Pourtant ton trépas, ô Cinna, serait fatalement dû à mille circonstances auxquelles je te défends de t'exposer. Mais que dis-je ? Ta mort même doit-elle me faire reculer quand l'honneur me trace mon devoir ? Non ! et quoi qu'il puisse m'en coûter, que mon père soit vengé et que mes faiblesses expirent sur l'autel du devoir. „

III. Mais autant cet ensemble d'idées a de grandeur, de

suite et d'entraînement dramatique, autant le style dont Corneille s'est servi pour manifester ces pensées et ces sentiments est confus et embarrassé. Quelque grandes que soient les conceptions de Corneille, les termes emphatiques dont il se sert pour les exprimer, servent bien plus à les voiler et à les rendre inintelligibles qu'à les faire briller d'un véritable éclat. Dans son entrée en matière, le poète veut dire " que la violence des ressentiments qu'engendre dans l'âme d'Émilie le souvenir de la mort de son père, ne cesse d'attiser les désirs de vengeance qui la bouleversent. „ Mais les paroles dont il se sert rendent-elles bien cette pensée, et pour vouloir l'exprimer avec plus d'énergie, le poète ne la rend-il pas inintelligible? Que sont, en effet, dit Fénélon, des *désirs* d'une vengeance dont tout ensemble et la *mort d'un père* et les *ressentiments* que cause cette mort, forment la *naissance* et deviennent les *enfants* qu'*embrasse* aveuglément la *douleur* séduite d'Émilie. Ces tournures de phrases affectées, cette généalogie des désirs de vengeance, cette épithète étrange pour qualifier la douleur, tout dans cette manière de s'exprimer nous choque par le manque de naturel. Ce n'est pas ce langage affecté que parlent les grandes passions dont les emportements peuvent bien être tout d'image, mais sont toujours rendus dans des termes aussi simples qu'ils sont impétueux et violents. „

Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire,
est un de ces beaux vers que trouve toujours le grand Corneille quand il est excellent. Le suivant nous plaît beaucoup moins, parce qu'une femme ne peut pas, en se parlant à elle-même, personnifier ses propres désirs au point de s'adresser à eux pour leur dire sérieusement :

Durant quelques moments souffrez que je respire,
Et que je considère en l'état où je suis
Et ce que je hasarde et ce que je poursuis.

Pour peu qu'Émilie ait jusqu'alors agi sensément, elle doit avoir depuis longtemps considéré ce qu'elle hasardait en se jetant dans un tel complot pour assouvir la vengeance qu'elle poursuivait avec un si implacable emportement. N'est-il pas un peu tard pour se remettre à délibérer ainsi à l'heure même où la conspiration va recevoir son exécution.

Moins torturées dans la seconde partie, les expressions rendent aussi plus nettement l'idée du poète. Toutefois elles n'y acquièrent pas encore cette propriété des termes qui fait le principal mérite de la plus claire de toutes les langues. Sans être confuse, la tournure demeure embarrassée. Émilie ne *regarde* réellement pas Auguste au milieu de toute sa gloire au moment même où elle parle; elle ne le voit qu'en imagination et par suite elle devait se servir d'une expression qui rendît plus nettement cette idée. Les désirs de vengeance de l'héroïne ne lui *reprochent* pas le meurtre de son père, mais ils sont autant d'excitations qui l'en font sans cesse souvenir. Il fallait dire aussi : *vous me reprochez de ne l'avoir pas encore vengé*, et non pas *vous me reprochez sa proscription*, car cette dernière phrase signifie que c'est elle-même qui a proscriit son père. Et puis, que veulent dire ces paroles : " Vous reprochez à ma mémoire *que* par la main d'Auguste mon père massacré, *fait* le premier degré du trône du tyran? „ On ne dit pas *reprocher que*, mais *reprocher un crime à quelqu'un* ou *se reprocher de n'avoir pas fait telle chose*. De même son père massacré *devint* le premier degré des marches du trône que se créa le meurtrier; mais celui-là ne *fit pas ce degré*. Ces locutions obscures, ces alliances de mots vicieuses gâtent la beauté des idées qu'elles devraient rehausser si elles étaient plus convenablement choisies. Ce n'est pas la mémoire d'Émilie qui est *triste*, ce sont les souvenirs dont elle se repaît. Ne peut-on pas se demander aussi comment des *désirs* peuvent présenter une sanglante image? Évidemment ce sont ses *souvenirs* et non ses *désirs* qui lui retracent sans cesse l'image de son père. Nous pouvons nous demander encore si c'est bien *l'image de son père* qui est cause de sa haine, ou si ce n'est pas plutôt le *souvenir* de la mort cruelle de l'auteur de ses jours? Quant à la manière dont une *image* peut devenir l'effet de la rage d'Émilie, il me paraît difficile de s'en faire une idée bien nette. Il nous serait plus aisé de comprendre comment la rage que nous cause la vue de la prospérité d'un homme souillé du meurtre de nos proches, fait sans cesse reparaître dans notre imagination l'image sanglante des pauvres assassinés criant vengeance à ceux qu'ils ont aimés. Émilie s'abandonne aux *ardents transports* de ses *impatiens désirs*. Les *transports des désirs* offrent au moins une irrégulière

alliance de mots. On a des *transports* de *joie* ou de *rage*, mais point de *transports* de *désirs*, ni même des *désirs transportés*, quoiqu'on puisse avoir des désirs violents, ardents, au besoin. On a blâmé jusqu'au dernier vers de cette partie, bien qu'à la rigueur on puisse, à certains égards, l'excuser :

Et crois pour une mort lui devoir mille morts.

C'est que l'hyperbole et l'exagération sont un des effets les plus communs de la haine poussée jusqu'à la fureur. Ici, ces mots signifient seulement qu'Émilie voudrait pouvoir infliger à Auguste tous les supplices, si en elle-même la chose était possible.

Dans la troisième partie, la phrase s'épure davantage; les locutions vicieuses deviennent moins nombreuses et le vers commence à nous révéler la puissante griffe du lion. Cependant on ne dit pas au *milieu d'une fureur*, mais bien *emporté par la fureur, sous l'empire de la fureur*. Ce n'est pas la fureur qui peut être *juste*, mais la cause qui l'engendre. Voltaire trouve mauvais que l'on vienne dire au public " j'aime plus celui-ci que celui-là! „

J'aime encore plus Cinna que je ne hais Auguste.

Mais nous ferons observer à cet illustre critique que ce n'est pas au public qu'elle ouvre son cœur, puisqu'elle est sensée se trouver seule et se parler à elle-même. Ce vers nous paraît beau et digne des meilleurs qu'ait jamais trouvés le grand Corneille. Il nous fait comprendre toute l'étendue de l'amour de cette femme pour Cinna, puisque toute pétrie qu'elle semble être de la haine d'Auguste, cet amour l'emporte sur tous ses ressentiments. Il a de plus l'avantage immense de nous préparer, dès la première scène, au dénouement où nous verrons Émilie sacrifier sa haine à son amour. Voltaire n'a donc pas pénétré assez avant dans l'intention manifeste du poète. Malheureusement il nous sera plus difficile de justifier Corneille des reproches que lui a valus le vers suivant :

Et je sens refroidir ce bouillant mouvement.

Qu'est-ce en effet qu'un *mouvement bouillant*, un *mouvement qui se refroidit*? et plus bas un *mouvement qu'on suit* quand il s'agit d'une émotion de l'âme? Ce sont les *bouillons* de sa

fureur qu'elle sent *se calmer*, quand elle ne peut en *poursuivre l'objet* sans exposer son amant. Par contre, les vers qui terminent cette partie sont admirables de force et de concision et les expressions en sont aussi justes que pittoresques.

Dans la quatrième partie la vigueur de Corneille se révèle avec une puissance qui nous ferait, dès ce moment, soupçonner toute la grandeur de son génie, si nous ne la connaissions du reste.

Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien.

Ce sont deux de ces vers marmoréens tels que Corneille savait en faire, et l'élégante énergie qui en fait la force se sent, sans qu'on ait besoin d'insister. Ce sont des vers comme ceux-là qui enlevaient l'admiration de Voltaire et lui faisaient signaler dans ce monologue " des beautés de premier ordre, des mouvements pleins de majesté et des élans vraiment passionnés. „ Mais les beautés se fanent vite, car les deux vers suivants faiblissent de nouveau. On se demande ce que signifie *les têtes d'une si haute place* et l'on trouve dans *ces mille et mille tempêtes* je ne sais quelle emphase qui choque et déplaît. *L'issue en est douteuse*, l'issue de quoi? Corneille a oublié de nous le dire. Il est évident qu'il s'agit ici de *l'issue du complot* ; cependant il n'était pas permis d'asseoir comme il l'a fait son vers entier sur un nom sous-entendu. Les sept vers suivants sont, en retour, d'une facture admirable. Quelle image que celle-ci :

Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise.

Comme le génie de Corneille se révèle dans cet autre :

Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper.

Signalons de même les deux suivants :

Dans sa ruine même il peut t'envelopper.

Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute.

Jamais avant Corneille, la Muse française n'était parvenue à buriner de semblables vers.

La cinquième partie renferme aussi des vers qui ne sont pas moins remarquables que les précédents. Le retour d'Émilie sur elle-même a tout d'abord quelque chose de touchant qui

nous enlève en nous attendrissant. On sent enfin apparaître la femme sous l'héroïne, et la passion semble lui inspirer des vers dictés par l'amour même :

Ah ! cesse de courir à ce mortel danger
Te perdre en me vengeance, ce n'est pas me venger.

Cependant si la pensée des deux vers suivants est facile à saisir, la tournure en est prétentieuse, recherchée, dépourvue de cette divine simplicité, de ce naturel saisissant qui caractérise l'explosion des sentiments vrais :

Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes.

Peut-être aussi le mot *cuisant* appliqué à *malheur* dans le vers qui suit ces derniers, n'est-il pas absolument l'épithète convenable ; mais la pensée qui fait le fond des deux vers est de la plus profonde vérité.

Le retour antithétique de la sixième partie n'est pas moins heureux que celui de la cinquième par rapport à la précédente. Quel courage viril dans ces mots venus du cœur de cette noble femme : " Les tourments que peuvent nous causer les sacrifices faits pour assurer la vengeance d'un père, ont-ils le droit de nous arracher des larmes ? et tout malheur n'est-il pas léger auprès de celui qui nous empêcherait d'accomplir un tel devoir ? "

L'apostrophe qui termine ce monologue est un des plus heureux mouvements du répertoire de Corneille, si fécond cependant en figures de ce genre. Nous ne lui connaissons de supérieur que le passage si connu :

Rome l'unique objet de mon ressentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant....

Seulement on ne comprend pas comment l'amour par des *soins superflus* peut produire d'*indignes faiblesses*. Mais quel admirable vers que celui-ci :

Amour, sers mon devoir et ne le combats plus.

Il est fâcheux que la pensée qui lui sert de développement soit si recherchée : " La gloire de l'amour est de céder au devoir et sa honte d'en triompher. " Qu'importe la gloire au

véritable amour qui ne vit que de tendresse ? et du reste qu'est-ce que la *gloire de l'amour* ? Quant à la *honte de l'amour qui triomphe du devoir* c'est plus inintelligible encore. La honte frappe l'homme qui s'avilit et n'atteint pas l'amour lui-même. Un *amour honteux* est celui qui dégrade en se déversant sur un objet indigne d'affection sérieuse et certes ce n'est pas cela que Corneille a voulu dire. Enfin qu'est-ce que ce devoir qui ne triomphera que pour couronner l'amour ? D'ailleurs dans ce dernier vers il faudrait

Il ne triomphera que pour te couronner.

Tel est ce monologue, dont la longueur, l'emphase et l'obscurité de tant de vers portèrent plusieurs actrices à le supprimer à la représentation. Mais Voltaire trouvait tant de beautés supérieures, sous l'écorce rugueuse de ces vers âpres et rudes, qu'il engagea les actrices de son temps qui jouaient Émilie, à remettre cette scène au théâtre et il eut raison, car elle y fut très-bien reçue.

Quant à nous, nous conseillerions fort, avec Baron, à nos jeunes élèves de traduire de tels morceaux en prose, après qu'ils en ont fait une sérieuse analyse. Ce travail de recomposition qui consisterait à dégager les grandes idées et les nobles sentiments des scories qui les entourent, en les rendant dans une prose simple et facile, nous paraîtrait plus utile encore que celui de l'analyse littéraire elle-même, dont il serait, du reste, le résultat le plus précieux. Pour leur donner l'exemple, nous allons donc essayer de mettre en prose ce monologue, en rendant aux pensées, aux tournures, aux expressions un naturel et une simplicité plus en rapport avec la nature intime du sujet dont la grandeur ne saurait plus échapper à personne.

MONOLOGUE D'ÉMILIE.

Ardents désirs de vengeance, sans cesse fomentés dans mon âme par la haine que je ressens contre le meurtrier de mon père, vous qu'irrite encore la douleur profonde dont me consume le souvenir de sa mort inexpiée, pourquoi prenez-vous sur mon âme un si puissant empire ? Ah ! calme-toi, mon cœur, et pendant un instant, laisse-moi respirer ! Car, c'est avec sangfroid qu'il me faut, à cette heure, envisager les redou-

tables conséquences des desseins dont je poursuis la réalisation avec une inébranlable persévérance. C'est maintenant qu'il me faut apprécier toute l'étendue des malheurs prêts à fondre sur la tête de tant de braves, que, pour assouvir mes ressentiments, j'expose à la vindicte des lois et à la mort des rebelles. Mais comment t'empêcher d'éclater, ô ma haine, quand j'aperçois au faite des honneurs et de la gloire, le tyran qui s'est élevé jusqu'au trône en se faisant un marche-pied du cadavre de mon père? Mon père!... Ah! ta sanglante image, ne la vois-je pas sans cesse se dresser devant moi, terrible et frémissante, pour me reprocher ma coupable lenteur à venger le plus noir des forfaits? Ma fureur redouble alors et pour lui faire expier son crime, je voudrais pouvoir frapper de mille morts l'assassin de mon père. Mais pour atteindre Auguste, c'est toi, ô le plus noble des hommes, ô Cinna, qu'il me faudrait sacrifier. Ah! comme, à cette seule pensée, je sens de combien mon amour pour toi l'emporte sur la haine que je voue au bandit couronné. Comme alors je sens soudain faiblir mes résolutions les plus inébranlables! Comme ils tombent ces transports embrasés qui, un instant auparavant encore, me paraissaient ne pouvoir s'éteindre que sous des flots de sang? Mais j'ai beau m'irriter contre la faiblesse de mon cœur, je ne puis m'empêcher de frémir en songeant aux dangers innombrables auxquels il me faut t'exposer, ô Cinna! Car quels que soient ton courage, ton ardeur et ton dévouement pour moi, te demander le sang d'Octave, n'est-ce pas te vouer à une mort presque certaine, toi, dont la vie m'est plus chère que la mienne propre? On ne saurait abattre de pareilles têtes sans attirer sur soi la foudre et la tempête! Et puis mille circonstances ne peuvent-elles pas faire retomber sur ton front les coups dont tu espères le frapper? La déloyauté d'un ami, un ordre mal exécuté, un incident imprévu, un contretemps fatal suffisent pour faire avorter l'entreprise la mieux concertée. En s'écroulant la tienne ne t'écraserait-elle pas sous ses ruines? O je t'en conjure, cesse de t'exposer à ces mortels dangers! Serait-ce une vengeance que celle à laquelle je devrais ta perte et pourrais-je jamais trouver des charmes dans un succès qu'il me faudrait pleurer de toutes les larmes de mon cœur? Nul malheur n'égalerait celui d'une mort quelque désirée qu'elle fût, si elle devait me coûter les poignantes douleurs que me

causerait ton trépas. Mais que dis-je ? Est-il donc des malheurs capables de contrebalancer la joie dont peut nous abreuver le bonheur de venger un père ? A ce prix, toute perte quelle qu'en soit l'immensité, ne doit-elle pas nous paraître légère ? Puis-je mettre en balance les déchirements que me causeraient la mort de mon vengeur et la volupté que j'éprouverais à savourer l'ivresse dont me remplirait le trépas de l'assassin ? Oh ! maudit soit le cœur lâche qui peut s'abandonner à de tels regrets ! Cessez donc, viles tendresses, coupables hésitations, de ballotter toutes mes faiblesses au gré des fluctuations de vos caprices ! Amour, sers mon devoir, loin de m'en détourner ! Cède à l'honneur, car nulle honte n'égalerait celle d'y forfaire ! Tout sacrifier à la conscience, c'est mériter les seules palmes qui puissent dignement couronner un front humain.

THIL-LORRAIN.

COMPTES RENDUS.

Beobachtungen über die Construction der lateinischen Zeitpartikeln *antequam* u. *priusquam*, von H. S. ANTON, Dr phil. und Gymnasial-Oberlehrer. Erfurt, 1871. (1).

M. Anton, dans ses *Observations sur la construction d'antequam et de priusquam*, examine trois questions : 1° construit-on *antequam* de la même manière que *priusquam* ? 2° lorsqu'on emploie en allemand l'imparfait et le plus-que-parfait de l'indicatif, faut-il mettre les mêmes temps (au subj.) en latin ? 3° ne doit-on pas construire différemment *ante (prius) quam* et *non ante (prius) quam* ? La seconde question nous intéresse médiocrement, et nous ne nous y arrêtons pas. Voici une courte analyse de la solution qui est donnée aux deux autres.

La première question a été soulevée par Zumpt dans son édition des *Verrines* (1831). Il y dit que Cicéron emploie différemment *priusquam* et *antequam*, c'est-à-dire qu'avec *antequam* il ne met que très-rarement (rarissime, ne dicam nunquam) l'indicatif présent, tandis qu'avec *priusquam* il emploie l'indicatif aussi bien que le subjonctif présent. M. A. réfute Zumpt par la citation de beaucoup d'exemples dans lesquels l'indicatif présent accompagne *antequam*. Il n'en trouve au contraire que deux avec le subjonctif présent. Selon nous, l'un (*antequam de republica dicam..... exponam breviter*) n'est pas même un subjonctif, mais un futur, de sorte qu'il faudra bien se ranger à l'avis de Haase (Reisig's Vorlesungen, etc., 1839), qui dit que les exemples du subjonctif manquent plutôt que ceux de l'indicatif.

La question du futur, à laquelle nous venons de toucher, est traitée assez longuement par M. A. Il soutient contre Reisig, Haase et Halm (il aurait pu citer encore Krueger, Madvig, Gosrau, etc.), que le futur n'est pas en usage et que ce qu'on prend pour un futur dans *antequam de republica*

(1) Ce compte-rendu a déjà paru dans la *Revue critique*, (1^{er} mars 1873) publiée à Paris sous la direction de M. Michel Bréal, etc. Nous avons jugé utile de le reproduire ici, parce que, dans une lettre du commencement du mois de mars, un professeur a bien voulu nous dire qu'il regarde le futur avec *priusquam* comme fautif, sans toutefois développer les raisons de son opinion. Il verra que de pareilles questions présentent de grandes difficultés et ne se tranchent pas aussi nettement qu'on le voudrait, même après les plus pénibles travaux.

dicam..... exponam breviter....., est un subjonctif présent. Quels sont les arguments qu'il fait valoir à l'appui de son opinion? Il donne d'abord comme analogie la phrase de Cicéron : *antequam de praec.pts dicamus, videtur dicendum de genere ipsius artis*. Cet exemple ne prouve absolument rien parce que le subjonctif y est amené par *videtur dicendum esse*, et que, par conséquent, il se justifie avec la plus grande facilité. Il cite aussi Cicéron, par. 6, 1, 45 : *nunquam eris dives, antequam tibi ex tuis possessionibus tantum reficiatur, ut....*, comme si on pouvait s'appuyer sur une forme qui n'est pas généralement admise. Nous pensons, nous, que *reficiatur* n'est plus possible depuis que Halm l'a changé en *reficitur*, d'après les meilleurs manuscrits. M. A. ne cherche pas à prouver que Halm a tort, il pensé seulement que cet exemple pourrait bien être l'unique de ce genre. Nous pouvons admettre cela, et en tirer la conséquence qu'il ne faut pas légèrement condamner comme solécisme le futur dans la phrase *antequam dicam.....* Si M. A. cite ensuite, comme analogie, des exemples du subjonctif avec *priusquam*, ils ne prouvent pas du tout qu'il faille toujours mettre le subjonctif (ou l'indicatif présent) avec *antequam*. Du reste le subjonctif avec *priusquam*, dans les exemples cités, a sa raison d'être, il n'en est pas de même de *dicam* dans l'exemple rapporté plus haut. Nous concluons de ce qui précède que nous devons continuer de prendre *dicam* pour un futur. Ce futur, qui se trouve déjà dans le vieux langage (*priusquam istam pugnam pugnabo*, Plaute; v. d'autres exemples dans Holtze, *Syntaxis prisc. script. latinorum*) est, il faut l'avouer, extrêmement rare dans les auteurs classiques, mais n'en est-il pas exactement de même du subjonctif présent?

M. A. s'étend beaucoup sur la troisième question qui concerne la différence entre *ante (prius) quam* et *non ante (prius) quam*. Reprenant l'opinion exprimée par Doeleke (dans sa gramm. lat., Leipsic 1826), il la modifie de manière à en faire la règle suivante : non seulement dans le récit historique, mais encore dans toute relation de faits, il faut mettre le parfait de l'indicatif après *non ante (prius) quam*, si la proposition principale est au parfait de l'indicatif. Il appuie cette règle sur un très grand nombre d'exemples puisés dans Cicéron, César, Tite-Live, Salluste, Cornélius Népos, etc. Les exceptions qu'on rencontre (le subjonctif au lieu de l'indicatif) se laissent justifier facilement, selon l'auteur, soit par l'expression d'une intention, soit par le discours indirect, soit par d'autres raisons. Ainsi, par exemple, dans *cur hunc non audistis, priusquam in istum errorem induceremini?* (Cic.), le subjonctif n'a rien d'étonnant puisqu'on ne rapporte pas un fait. Nous doutons cependant que tous les subjonctifs puissent se justifier aussi facilement. On trouve dans César, B. G. 6, 37 : *Germani in castra irrumpere conantur, nec prius sunt visi, objectis ab ea parte silvis, quam castris appropinquarent, usque eo, ut qui sub vallo tenderent mercatores recipiendi sui facultatem non haberent*. Le subjonctif *appropinquarent* n'est-il pas en opposition avec la règle? M. A. pense d'abord que c'est une irrégularité; ensuite il dit que César

veut marquer par le subjonctif l'*intention* des Germain, et qu'il exprime par *nec prius sunt visi* l'idée de « ils pensaient qu'ils ne seraient pas vus. » Nous sommes d'avis qu'on introduit ainsi dans la phrase ce qu'elle ne comporte pas naturellement, et nous ne pouvons regarder cette explication comme sérieuse. Nous aurions à citer d'autres exemples du subjonctif également difficiles à justifier par de bonnes raisons, et c'est pour cela que nous préférons conserver notre vieille règle qui consiste à dire qu'on trouve bien souvent dans la narration, même pour énoncer un fait réel, l'imparfait du subjonctif. On aime à établir ainsi un rapport intime, une espèce de dépendance entre les deux propositions. Seulement il faut faire observer par rapport à *non ante (prius) quam*, servant à énoncer les deux faits comme simultanés, que le plus souvent on emploie le parfait de l'indicatif dans les deux propositions.

M. A. touche à quelques autres questions. Allgayer avait dit qu'avec *non ante quam* il faut séparer *quam* de *ante* par quelques mots. Nous voyons ici que *ante quam* aussi bien que *prius quam*, si une négation précède, peut s'écrire en un seul mot ou en deux mots séparés par d'autres. M. A. parle aussi de *prius (ante) quam* ne liant que des substantifs, des participes ou des infinitifs. Il traite donc plus de questions qu'il n'en avait annoncé, ce dont nous sommes loin de nous plaindre.

En somme, et malgré nos dissentiments, nous aimons à déclarer que la dissertation de M. A. est très-instructive et mérite beaucoup d'éloges; elle en mériterait bien plus si elle était écrite de manière à en rendre la lecture moins difficile et moins fatigante. M. A. a mis infiniment de soin à recueillir une foule d'exemples; il les a classés et discutés en homme qui connaît bien la matière, et il a ainsi fourni les moyens d'apprécier plus exactement la solidité des théories qui ont été émises jusqu'ici. C'est par de telles monographies qu'on parvient à faire faire un pas aux nombreuses questions syntaxiques qui ne sont pas encore suffisamment élucidées.

J. GANTRELLE.

Étude sur le langage populaire du patois de Paris et de sa banlieue, précédée d'un coup-d'œil sur le commerce de la France au moyen-âge, les chemins qu'il suivait, et l'influence qu'il a dû avoir sur le langage; par CHARLES NISARD. Paris, librairie A. Franck, 1 vol. de 454 pages.

Nos abonnés ont lu sans doute avec intérêt dans la *Revue* plusieurs articles de M. Charles Nisard sur le patois de Paris; ces articles sont devenus un livre, mais ce livre contient de plus une introduction dans laquelle l'auteur s'occupe d'une manière spéciale, et peut-être le premier, de l'influence du commerce sur le langage. Il nous montre comment le système féodal en France, isolant les peuples en restreignant le commerce et les autres

relations sociales, avait fait naître de la langue commune différents dialectes, lesquels avec la chute de ce système, vers la fin du ^{xiv}^e siècle, tendirent, comme la politique, vers l'unité. Ces dialectes avaient cependant influé les uns sur les autres, grâce au commerce intérieur et aux foires bien connues de Champagne et de Brie. Avant l'établissement de ces foires, il y avait grand danger pour les marchands d'être pillés; depuis, un droit appelé conduit, donnait aux gens sécurité pour leur personne et leurs marchandises. Différentes guerres firent que le commerce de Champagne et de Brie se transporta à Lyon. Nous trouvons des détails curieux, dans cette introduction, sur la façon de voyager au moyen âge; pourquoi par eau plutôt que par terre; sur les péagers, gens aussi avides de percevoir les taxes qu'ils multipliaient arbitrairement que négligents à les appliquer à leur objet; sur les attaques fréquentes des voleurs organisés en bandes. Nous y apprenons comment les tentatives d'amélioration des voies diverses furent à différentes reprises entravées par des guerres de religion; comment le commerce profita des réparations faites aux routes en vue des marches de l'armée ou des plaisirs du prince; qui le premier introduisit la corvée; ce que firent ou ne firent pas pour faciliter les voies de communication, Sully, Colbert, la Révolution, l'Empire et la Royauté de Juillet. Venant ensuite à parler de l'influence du dialecte sur le patois parisien, M. N. nous dit comment celle des marchands bourguignons et des gens de ce pays employés aux halles et aux ports de Paris s'exerça plus de trois siècles avant celle du Normand et du Picard; il nous montre enfin comment le patois parisien finit par se confondre avec les autres, comme un œuf battu avec d'autres œufs perd son individualité: la comparaison est de l'auteur même.

Cette introduction est d'une lecture non seulement instructive, mais encore salutaire, en ce qu'elle nous fait mieux apprécier les avantages de notre époque de liberté et d'équité où la rapidité des communications rend impossibles des abus dus précisément aux difficultés de la locomotion et à l'absence de toute publicité.

La dernière partie du livre est consacrée aux « *Notices et extraits des principaux écrits en patois parisien, ayant servi à l'exécution du présent ouvrage*. M. N. y fait l'analyse des ouvrages les plus remarquables dont l'inspiration est due à l'observation de ces détaillereses de la halle dont il définit si bien le langage « pittoresque, riche en figures de pensées et en tropes, à confondre toute rhétorique, hardi jusqu'à l'indécence, personnel jusqu'à l'injure, à qui toute contradiction se soumet, toute éloquence quitte sa place et qu'elles parlent communément à quiconque est assez osé pour discuter le prix ou la qualité de leur marchandise. »

Il y a naturellement des degrés dans le mérite de ce genre de productions. Il distingue, pour son esprit et l'excellence de son goût dans l'économie de ses ouvrages, Vadé du dernier siècle, bien connu par ses *œuvres poissardes*, la *Pipe cassée*, poème épi-tragi-poissardi-héroï-comique, les *Lettres de la Grenouillère*, Jérôme et Fanchonnette, pastorale où les personnages

sont un pêcheur et une marinière, jouée à l'opéra-comique ; avant Vadé et ayant non moins de goût et d'art, un membre de deux académies, Caylus, dont il fait admirer la souplesse et l'habileté à s'assimiler ce singulier langage, où, préoccupés souvent du soin de bien dire, les gens qui le parlent emploient des mots extraordinaires dont ils ignorent le véritable sens et dans lequel, d'autres fois, ils accumulent des pléonasmes dont ils ne peuvent plus sortir.

Il est des ouvrages d'une autre nature, écrits dans le patois parisien : des dialogues, par ex., qu'on met dans la bouche de paysans de la banlieue de Paris, mais dans lesquels, sous la naïveté du campagnard, on reconnaît la finesse parisienne. On a dans ce genre : *Les agréables conférences de deux patsans de Saint-Ouen et de Montmerency sur les affaires du temps*, du xvii^e siècle ; et du xviii^e : *Le vrai Recueil des Sarcelles ; le Philotanus et le Portefeuille du Diable*, qui font suite à ce recueil, par Nicolas Jouin. M. N. nous donne de ces ouvrages et de bien d'autres encore des analyses fort bien faites, des extraits assez étendus, et des aperçus biographiques sur leurs auteurs quand il y a lieu. Le choix des extraits était assez difficile en pareille matière, mais comme tout le monde connaît la délicatesse de goût de M. N., personne ne doutera qu'il ne se soit acquitté de cette tâche avec discernement. Son livre, quoiqu'un bon tiers en soit connu déjà de nos abonnés, offrira, augmenté comme il l'est, un aliment nouveau à leur curiosité.

D. K.

VARIA.

Un certain nombre de professeurs appartenant à notre enseignement supérieur et moyen viennent de fonder une société, dont nous faisons connaître ci-dessous le but et l'organisation.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES
PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

STATUTS.

ART. 1. La Société a pour but de favoriser ou de provoquer, par tous les moyens en son pouvoir, le progrès des études philologiques et historiques qui entrent dans le cadre de l'enseignement supérieur et moyen tel qu'il est constitué en Belgique.

Elle s'occupe de toutes les questions de science ou de méthode qui se rapportent à ces études.

ART. 2. La Société étant constituée dans un intérêt purement scientifique écarte de ses débats toutes les questions personnelles, politiques ou religieuses.

Le président veillera avec soin à l'exécution de cet article.

ART. 3. La Société se compose de membres effectifs et de membres honoraires. Les membres effectifs sont tous ceux qui prennent une part active aux travaux de la Société. Membres honoraires sont ceux qui, en acceptant ce titre, se font un devoir de protéger les travaux de la société.

ART. 4. Les membres de chaque catégorie paient une cotisation annuelle de cinq francs.

ART. 5. La Société est dirigée par un bureau composé d'un Président, de deux Vice-Présidents, d'un secrétaire général, de deux secrétaires adjoints et d'un trésorier.

On pourra nommer en outre un Président honoraire.

Les membres du bureau sont choisis par les membres présents à la séance, à la majorité absolue des voix. Dans le cas

où, au premier tour de scrutin, aucun des candidats n'aurait obtenu la majorité absolue, il sera procédé à un scrutin de ballottage entre les deux candidats ayant obtenu le plus de voix.

Le bureau est renouvelé tous les trois ans. Les membres sortants pourront être réélus.

ART. 6. La Société se réunit régulièrement une fois par an.

A chaque séance on fixera, sur la proposition du bureau et à la majorité des voix, le lieu et la date de la réunion suivante.

Le bureau pourra, dans les cas urgents, convoquer les membres en assemblée extraordinaire. En outre, le bureau sera tenu de faire cette convocation, si elle est demandée par la moitié des membres plus un.

ART. 7. A la réunion ordinaire on nommera, s'il y a lieu, de nouveaux membres effectifs ou honoraires. Cette nomination a lieu à la majorité des voix des membres présents, sur la proposition faite par cinq membres de concert avec le bureau.

ART. 8. Les membres effectifs ont le droit de lire devant l'assemblée des mémoires ou de traiter oralement des questions qui se rattachent aux études formant l'objet des travaux de la Société.

Ces questions pourront donner lieu à des discussions au sein de l'assemblée.

Les membres qui désirent faire usage du droit indiqué ci-dessus doivent communiquer au Président, au moins deux mois avant la séance ordinaire, l'objet dont ils veulent entretenir l'assemblée. Le Président en donnera aussitôt connaissance à tous les membres, sauf les cas tombant sous l'application de l'art. 2.

ART. 9. Si le nombre des travaux devenait trop considérable, la Société pourrait à chaque séance se partager en sections.

ART. 10. Il est dressé de chaque séance un procès-verbal, reproduisant la substance des mémoires présentés et des débats.

Le Président se mettra en rapport avec la Direction de la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, pour faciliter la publication des procès-verbaux ainsi que des mémoires dont les auteurs désireraient l'impression.

La Société pourra accorder annuellement des prix aux meilleurs travaux philologiques ou historiques qui lui auront été présentés.

ART. 11. Le trésorier dresse tous les ans un compte détaillé

des recettes et des dépenses. Ce compte est examiné par le bureau et soumis pour approbation aux membres présents à l'assemblée ordinaire.

ART. 12. Les présents statuts ne pourront être modifiés qu'au bout de cinq ans, par un vote réunissant au moins les deux tiers des voix des membres présents. On ne pourra délibérer que sur les modifications qui auront été présentées à la séance précédente.

CHOIX DE SUJETS DE COMPOSITIONS LATINES DONNÉS DANS DIFFÉRENTS GYMNASES DE L'ALLEMAGNE.

Gymnase de Joachimsthal, à Berlin, 1872.

Prima supérieure. Boeotiam nec artium laude, nec rerum gestarum gloria cartuisse. — Oratorem esse non posse, nisi bonum virum. — Talis fuit C. Fabricius Romae, qualis Aristides Athenis. — Virtutes iisdem temporibus optime aestimantur, quibus facillime gignuntur.

Prima inférieure. Postquam bellatum est apud Actium, omnem potentiam ad unum conferri pacis interfuit. — Summum ius summam esse injuriam et ratione et exemplis illustretur. — Utra sententia potior videatur, praecipientium αὐτὸν ἀριστεύειν καὶ ὑπεύροχον ἔμμεναι ἄλλον, an auream mediocritatem laudantium. — Naturam expellas furca, tamen usque recurret. — Quomodo factum sit, ut Graeci Persarum victores Macedonibus resistere non possent. — De caede Caesaris quid judicandum videtur?

Compositions aux examens de sortie. A Pâques : Quanta sit fortunae inconstantia, illustrissimis doceatur vel Graecorum vel Romanorum exemplis. — A la St Michel : Romanos quid in libertate, quid in servitute ultimum esset vidisse.

Gymnase du cloître gris 1872.

Prima supérieure. Ciceronem litterarum artiumque studiis egregie de populi Romani humanitate meritum esse demonstratur. — Sibi imperasse summum est imperium. — Saepe unius viri virtute inniti salutem publicam ostenditur. — Quanta fuerit Catilinae conjurationis pestis ac perniciēs demonstratur. — Laudes gentis Liciniae. — Potest ex casa vir magnus exire (Sen. epist. 66). — Nimia fiducia magnae calamitati solet esse. — Calamitas virtutis occasio est.

Prima inférieure. Cn. Pompeium oppressis praedonibus optime de republica meritum esse. — Quam perdit posterioribus temporibus Romanorum mores fuerint, cum alia documenta sunt, tum bellum Iugurthinum. — Ciceronem parum firmis argumentis usum esse, ut Miloni a Clodio insidias factas esse comprobaret. — Quae potissimum causae fuisse videntur, cur Hannibal Romanos devincere non posset,

Compositions aux examens de sortie. A la St Michel : Apparet virtus arguiturque malis. — A Pâques : Laudes gentis Corneliae.

Gymnase de Cologne, 1872.

Prima supérieure. Quaeritur, qui fructus ex discenda patriae historia percipiatur. — De bello civili inter Antonium et Octavianum gesto. — Quibus rebus Conon non modo de patria sua, sed de universa Graecia, bene sit meritus, exponatur. — Quaeritur, num Mithridates a Cicerone recte nominatus sit rex post Alexandrum maximus. — Virtute ipsa multi, non tam praediti esse, quam videri volunt. — Hectoris caedes ex Homero enarrata.

Prima inférieure. De Pyrrho Alexandri magni aemulo. — Bellum Catilinarium breviter enarratur. — Effugit mortem quisquis contempserit, timidissimum quemque consequitur. — Quibus praemiis ii affecti sint, qui Graeciam a Persis liberaverunt. — De bello, quod J. Caesar et Ariovistus inter se gesserunt. — Dulce et decorum est pro patria vivere. — Bello Jugurthino cognitum esse, quanta iam tum Romani corruptela laboraverint.

Compositions aux examens de sortie à la St. Michel. Exponatur, qui viri ad nobilitandam Atheniensium rempublicam contulisse videantur. — A Pâques : Exponatur, quanta quamque varia fuerit pugnandi difficultas, qua Miltiades, Leonidas, Themistocles cum Persis conflixerunt

Gymnase de Frédéric Werder. 1871.

Prima supérieure. Neminem ante mortem beatum esse habendum, clarissimis antiquae historiae exemplis demonstratur. — De mutata sub primis Caesaribus Romanorum et eloquentiae et oratorum condicione. — Taeterrimum et gravissimum malum esse bellum civile. — Reipublicae Romanae instituta a re militari profecta esse. — De cognomine Magni. —

Prima inférieure. Levis est consolatio ex miseriis aliorum. — C. Asinii Pollionis de causis bellorum civilium declamatio. — Domesticæ discordiæ apud Graecos et apud Germanos quomodo inter se differant. — Virtutem incolumem odimus, sublatam ex oculis quaerimus invidi. — Nulla potentia scelere quaesita est diuturna. — Otium reges prius et beatas perdidit urbes. — Q. Fabii Maximi, clade Cannensi cognita, oratio ad senatum. — Pietate maxime admirabilem extitisse Aeneam. — Nimiam fiduciam magnæ calamitati solere esse, ut ait Corn. Nepos, exemplis demonstratur. — In bello plurimum posse ingenium. — Alexander M. et C. Julius Caesar inter se comparantur. — De heroicæ aetatis natura secundum Homerum.

Composition aux examens de sortie. A la St. Michel : Dictum Ciceronis (de Or. I. 30. 134.) " Sine studio et ardore quodam amoris in vita nihil quisquam egregium assequitur. "

Gymnase de Frédéric, à Berlin.

Prima supérieure. Gloria sequi, non appeti debet. — Cornelii Nepotis quæ natura et qui mores fuerint, quidque de optima reipublicæ forma

senserit ex ipsius, quae supersunt, scriptis demonstretur. — Multo saepe difficilius est tueri parta, quam omnino parare. — M. Tullii Ciceronis qui inimici acerbissimi extiterint quaeritur, quaeque fuerint inimicitarum illarum causae. — P. Clodius quibus artibus usus sit, ut Ciceronem everteret. — M. Tullius Cicero in exilium ejectus quomodo illam calamitatem tulerit. — Rebus in angustis facile est contemnere vitam. Fortiter ille facit, qui miser esse potest. — Quae commoda ex inimicis capienda sint. — Quam vere Galba dixerit Caesarum temporibus Romanos nec totam servitutem pati potuisse nec totam libertatem. — Calamitas est virtutis occasio. — Timor non diuturnus officii magister.

Prima inférieure. De Leonidae in Thermopylis morte gloriosa. — Unius viri virtute saepe omnem civitatis salutem niti veteris memoriae exemplis demonstretur. — Socrates dicebat ingeniosissimo cuique maxime institutione opus esse. — Socrates hanc viam ad gloriam proximam et quasi compendiarium dicebat esse, si quis id ageret, ut qualis haberi vellet, talis esset. — Litterarum studia adversis rebus perfugium ac solatium praebent. — Catonis maioris vita ex Ciceronis de senectute libro enarrata. — Feliciores esse populos, qui rei rusticae, quam qui rei maritimae studeant. — Humanitatis studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solacium praebent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur (discours). — Deleta Carthago quae commoda et rursus quae incommoda rei Romanae attulerit explicetur.

Gymnase de Frédéric-Guillaume, à Berlin.

Prima supérieure. Quibus de causis imperium Romanum diuturnius fuerit, quam reliqua antiquitatis imperia. — Causae belli Peloponnesiaci Thucydide duce. — Quibus causis factum est, ut Cicero ad studia philosophiae reverteretur? — Pericles de Atheniensibus bene meruit, quod urbem aedificiis statuisque exornavit. — Ciceronis epistola, qua Marcum filium Athenis versantem ad eloquentiae studium adhortatur. — Rectene dictum esse videatur: Nulla salus bello, nil miserius bello civili. — Demosthenes et Cicero studiis, gloria, vita simillimi (composition à l'examen de sortie). — Reges optime de republica Romana meruisse. — De cladibus insignibus, quas Romani pertulerunt. — Quas calamitates bella civilia Romanis attulerint. — Imperium maritimum quae civitates antiquis temporibus habuerint (composition à l'examen de sortie). — Quod M. Cato sibi ipse manum intulit, probandumne videatur. — De Sagunto ab Hannibale obsesso, capto, exciso. — Quomodo factum sit, ut Thebani aliquot per annos principatum Graeciae obtinuerint. — Quomodo Alpes Hannibal superaverit, narretur. — De proelio ad Ticinum commissio. — Laudatio Camilli. — Quam bene Cicero opprimenda conjuratione Catilinaria de republica meruerit. — Quae bella antiquis temporibus in Sicilia gesta sint. — De laude Cn. Pompeii. — Graecorum bella Persica narrentur. — Qui Romanorum imperatores bello Punico secundo eminnerint,

Gymnase de Guillaume, à Berlin.

Prima supérieure. Nil ego contulerim jucundo sanus amico. — De belli civilis Caesariani iure, apparatu, ducibus. — Cicero Demostheni eloquentiae gloria vitaeque casibus par. — Exponatur, quid Caesar de Germanis judicavisse videatur. — Horatii de fabulis componendis praecepta explicantur et in ordinem redigantur. — Quantum eloquentia apud veteres valuerit, exemplis ex Cicerone petitis demonstretur.

Prima inférieure. Quomodo Iugurtha a Romanis captus sit. — Majorum gloria posteris quasi lumen est, neque bona neque mala eorum in occulto patitur. — Quinto anno belli Gallici, quam Caesari operam legati praestiterint, ex ipsius commentariis enarretur. — Xenophontis ad milites adhortatio de reditu fortiter suscipiendo. — Humanitatis studia adversis rebus perfugium ac solacium praebent. — Quomodo factum sit, ut Graecorum parvi exercitus ingentibus Persarum copiis resisterent. — Uter dignior fuit, qui Achillis arma acciperet, Ajaxne an Ulixes. — Regulus priscae virtutis Romanae exemplum illustrissimum.

Collège Royal français, à Berlin.

Prima. Qui factum sit, ut Philippus civitates Graecas subigeret. — Quam Horatii aequales perverse de litteris judicaverint. — Hor. Epist. I, 2, 69 : Quo semel est imbuta recens, servabit odorem testa diu. — Aristidem Themistocle majorem fuisse contendit. — Testarum suffragium sapientissime ab Atheniensibus institutum esse. — Occisus dictator Caesar aliis pessimum, aliis pulcherrimum facinus visus. — Majus est dedecus parta amittere, quam omnino non paravisse.

Dulce et decorum est pro patria mori. — Facere recte cives suos princeps optimus faciendo docet, quumque sit imperio maximus, exemplo maior est. — Qua ratione secundum Ciceronem dolor sit tolerandus. — Explicetur cur Socrates, cum facile posset educi e custodia, noluerit. — Excidium Carthagini Romanis plus incommodi quam commodi tulisse. — Qui factum sit, ut Hannibal tot victoriis reportatis ex Italia cedere cogeretur. — Num Pericles Atheniensibus semper bene consuluit? — Imago Socratis, qualem expressit Plato in Apologia.

Compositions aux examens de sortie. A la St Michel: Homerus, quid virtus et quid sapientia possit, utile proposuit nobis exemplar Ulixen. — *A Pâques:* Quid Horatium ad versus faciendos impulerit et quomodo in quoque litterarum genere versatus sit.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

CLASSE DES LETTRES.

Séance publique du 14 mai 1873.

M. Thonissen, directeur de la classe et président de l'Académie, prononce le discours suivant :

“ MESSIEURS,

„ Il est de mode, chez quelques publicistes étrangers, de parler sans cesse de l'impuissance et de la stérilité de la Belgique dans le vaste et glorieux domaine des lettres.

„ Notre histoire toute entière proteste contre cette accusation inconsiderée.

„ Sans doute, les Belges, si longtemps soumis à des maîtres étrangers, ont traversé des périodes d'apathie et de décadence ; mais ces phases de lassitude et de découragement n'ont jamais été que des haltes passagères dans la voie large et féconde du progrès. Jamais on ne remarqua, dans le langage et les actes de nos ancêtres, ces symptômes d'énervement, ces signes de décrépitude, qui caractérisent les races déchues. Chez ces hommes vaillants, si jaloux de leur indépendance, si fiers de leurs libertés séculaires, le travail succédait au repos, l'énergie et l'ardeur ne tardaient pas à remplacer la torpeur et l'indifférence. Ils ont largement contribué à toutes les conquêtes de l'esprit humain dans les temps modernes. A côté de l'éclat incontesté des arts, ils nous ont légué de magnifiques titres scientifiques et littéraires.

„ Je me propose de rappeler l'un de ces titres, dans la solennité académique qui nous réunit aujourd'hui. C'est une page détachée des annales littéraires de notre patrie. C'est le tableau succinct, mais malheureusement incomplet, de la littérature nationale sous le gouvernement de Marguerite d'Autriche.

„ Il m'eût été facile de choisir une époque plus brillante et plus riche. J'aurais pu notamment m'attacher au grand règne d'Albert et d'Isabelle, quand la Belgique, tenant le sceptre des arts et comptant dans toutes les branches des connaissances humaines des représentants illustres, envoyait des maîtres vénérés à Leide, à Milan, à Padoue, à Wittenberg, à Iéna, à Digue, à Paris, à Salamanque, à Rome. Mais j'ai cru devoir, en ce moment, m'arrêter, pour ainsi dire, au seuil de ce seizième siècle, si grand et si troublé, si brillant et si sévère qui vit réaliser tant de progrès et accumuler tant de ruines. Avant de dresser le splendide bilan des richesses intellectuelles de la Belgique de Vésale et de Juste Lipse, il convient de décrire l'état des esprits à l'époque mémorable où la rénovation littéraire, brillamment commencée en Italie, pénétra dans nos provinces et y suscita un universel enthousiasme. Je me contenterai d'appeler aujourd'hui l'attention de l'Académie sur les premiers résultats d'un vaste et admirable mouvement intellectuel. D'autres, plus compétents que moi, nous le montreront un jour dans l'éclat et la majesté de son complet épanouissement. Je saluerai l'aube de la Renaissance dans nos provinces, en laissant à mes successeurs le soin de décrire les conquêtes et les merveilles d'une époque plus rapprochée de nous.

„ ... Rien n'égale l'ardeur confiante et sereine des esprits à l'heure où Marguerite d'Autriche prend en mains les rênes du gouvernement général des Pays-Bas. Les lettres grecques et latines, ravivées par les fugitifs

de Constantinople, ont passé les Alpes et rencontrent partout des adeptes fervents, des défenseurs énergiques ⁽¹⁾. Un travail immense s'opère dans les intelligences, éblouies par une rapide succession d'événements sans exemple dans l'histoire. La royauté s'affermir, les institutions se transforment, l'imprimerie, récemment découverte, multiplie les chefs-d'œuvre, le domaine de l'humanité s'agrandit par la conquête d'un nouveau monde. Les esprits, retrempés dans le repos et la discipline du moyen âge, se redressent avec une vigueur pleine d'audace et de fécondité. Les langues même subissent l'influence de cette rénovation universelle; elles reçoivent l'empreinte des idiomes plus parfaits de l'antiquité, avant d'entrer dans leur âge viril. Le français, abandonnant les allures naïves et primesautières de Froissart, commence les évolutions qui devaient aboutir au règne de Ronsard et, plus tard, à celui de Malherbe. Le flamand, qui, sous les ducs de Bourgogne, s'était altéré au contact de la littérature de nos voisins du midi, s'enrichit et s'épure, en attendant qu'il devienne la belle et harmonieuse langue néerlandaise de Vondel.

„ Marguerite d'Autriche méritait de vivre à cet âge si plein de force et de vie, d'audace et d'espérance. Elle était pour la Belgique ce que François I^{er} était pour la France. Douée de toutes les grâces du corps, riche de tous les dons de l'intelligence, l'illustre gouvernante des Pays-Bas ne se contentait pas de pensionner les littérateurs, les savants et les artistes; elle les invitait à ses fêtes, elle les comblait d'honneurs, elle les hébergeait dans son propre palais. Comme les Médicis à Florence, comme les ducs d'Este à Ferrare, elle aimait à encourager tous les talents, à récompenser toutes les gloires, à attirer autour d'elle tout ce qui vivait de l'âme et de la pensée. Dans ses somptueux salons de Malines, où elle entassait les chefs-d'œuvre des arts, les lettres étaient représentées par Érasme, la poésie par Jean Lemaire et Remacle de Florennes, la science par le mystérieux Corneille Agrippa, la jurisprudence par Nicolas Everts, les hommes d'État par N. de Perrenot de Granvelle, la diplomatie par Corneille de Schepper, la théologie même par Adrien d'Utrecht, ce prolétaire hollandais destiné à devenir vice-roi d'Espagne et à monter sur la chaire de Saint-Pierre. Puis venait une brillante phalange de peintres, de sculpteurs et de musiciens célèbres. Bernard Van Orley multipliait ses tableaux, ses cartons et ses vitraux peints. Conrad de Malines travaillait avec ardeur à orner la splendide demeure de sa bienfaitrice. Josquin Deprez, Louis Compère, Bruhier, Henri Isaac, Pierre de la Rue, Agricola, Antoine Brumel faisaient entendre leurs compositions harmonieuses. Marguerite elle-même consacrait aux muses les rares loisirs que lui laissaient les labeurs de la politique, et les sollicitudes incessantes des grandes négociations diplomatiques ⁽²⁾.

„ Ces nobles efforts de la gouvernante, admirablement secondés par l'esprit du temps, ne pouvait manquer d'imprimer une impulsion vigoureuse au mouvement littéraire. Encouragés par une princesse auguste, stimulés par un souffle vivifiant de la Renaissance, entourés des faveurs de l'opinion publique, les travailleurs intrépides surgissaient en foule. Pour

en fournir une preuve irrécusable, je n'aurai qu'à grouper les noms des auteurs les plus célèbres de l'époque, en laissant de côté, bien à regret, ceux qui appartenaient aux provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Hollande (*). Jamais on ne put mieux constater la vérité de cet adage du poète :

... Non parvas animo dat gloria vires,
Et fecunda facit pectora laudis amor (*).

„ Voici d'abord Jean Lemaire de Belges (*Bavat*), le précurseur de Ronsard, le maître aimé dont Clément Marot disait, avec l'exagération d'une amitié poétique, exaltée pas la reconnaissance :

. Jehan Lemaire belgeois
Qui eut l'esprit d'Homère le gregeois.

„ Ce fut à la cour de Marguerite que Lemaire composa la plupart de ses œuvres, qui ne furent pas sans influence sur la grande révolution littéraire du seizième siècle, et notamment cette *Illustration de Gaule* et cette *Concorde des deux langages*, qui arrachèrent ce brillant éloge à la plume sévère d'Étienne Pasquier : “ Le premier qui, à bonnes enseignes, „ donna vogue à notre poésie fut maistre Jehan Lemaire de Belges (*). „ Ce fut là encore qu'il écrivit la *Couronne Margaritique* et qu'il scandala les *Épîtres de l'Amant verd*, destinées à célébrer le génie, les vertus et les charmes de la jeune et belle gouvernante des Pays-Bas. A ses yeux, la nature et l'histoire ne présentent rien de comparable à sa glorieuse bienfaitrice. Il la place à une immense hauteur au-dessus des femmes les plus illustres qui brillent dans les annales de l'humanité; il la gratifie des parfums suaves des dix plus belles vertus; il lui attribue l'ébouissant éclat des dix plus belles pierres précieuses :

Perles y sont, clères vertus;
L'or fin massif, prudence entière;
Justes faits, dyamans pointus;
Foy pure, escarboucle en lumière.

.

„ Quant à l'*Amant verd*, l'un des ancêtres du héros emplumé de Gresset, pauvre perroquet mort de douleur, parce qu'il avait momentanément cessé de voir sa gracieuse maîtresse, il pousse l'éloge jusqu'aux limites de l'indiscrétion, quand il murmure en pleurant :

Que dirai-je d'autres grans privautés ?
Pourquoy j'ay veu tes parfaites beautez,
Et ton gent corps plus poly que fine ambre,
Trop plus que nul aultre varlet de chambre,
. sans atour et sans guimple,
Demy vestu, en belle cotte simple,
Tresser ton chef, tant cler et tant doré,
Par tout le monde aymé et honoré (*)?

„ J'ai déjà dit que Marguerite répondait à ces poétiques éloges, en invoquant elle-même les riantes divinités du Parnasse. Fille et tante d'em-pereur, elle ne dédaignait pas de solliciter une humble place dans les rangs pressés des poètes du seizième siècle. Quoiqu'elle fût, au dire de Garnier, „ l'ennemi le plus dangereux et le plus opiniâtre que la for-„ tune pût susciter à la France, „ elle aimait passionnément la poésie française (7). Cultivant les muses avec goût et avec succès, elle se plaisait, dès sa plus tendre jeunesse, à emprunter leur langue, pour exprimer les sentiments de piété, de douleur ou de joie qui remplissaient tour à tour son âme d'élite (8)

„ Une douce et tendre mélancolie domine dans ses compositions poétiques. Ayant beaucoup souffert, elle affectionne les accents qui plaisent aux âmes endolories, aux esprits à la fois ardents et lassés qui, dès les riantes années de la jeunesse, ont vu s'évanouir leurs plus chères illusions. Au milieu des splendeurs et des fêtes de l'une des cours les plus brillantes de l'Europe, les malheurs et les humiliations de son adolescence pèsent sur son cœur et assombrissent sa pensée. Elle exprime ses regrets sur tous les tons et sous toutes les formes. Avec une naïveté pleine de finesse et de grâce, elle parle sans cesse de rêves évanouis, d'espérances trompées, d'illusions éteintes. Elle s'écrie :

Deuil et ennuy, soussy, regret et paine
Ont eslongé ma plaisance mondaine,
Dont à par moy je me plains et tourmente,
Et en espoir n'ay plus un brin d'attente (9).

„ Parfois cependant son âme virile réussit à chasser ces souvenirs importuns ; son esprit, toujours jeune et brillant, son imagination, restée ardente et forte, dissipent ces sombres nuages ; elle se rattache à la vie, elle se rappelle qu'elle sait encore :

Danser, jouer, tant bien rire et escrire,
Peindre et pourtraire, accorder monocordes
(Et en faire)... vibrer les cordes (10).

„ Alors elle se remettait à aimer sa grande existence. Elle subissait de nouveau le charme des arts et des lettres. Oubliant tous ces „ *regrets grans, moyens et mesnus*, „ elle répandait sur ses vers un suave parfum de jeunesse et de poésie ; et ce fut à l'une de ces heures de paix et de joie qu'elle adressa à ses filles d'honneur ce gracieux rondel, pour les prémunir contre les paroles mielleuses des jeunes seigneurs de son entourage :

Belles paroles en payement,
A ces mignons présumptueux,
Qui contrefont les amoureux
Par beau semblant ou autrement,

Sans nul credo, mais promptement,
Donnés pour récompense à eulx
Belles parolles.

Mot pour mot, c'est fort justement,
Ung pour ung, aussy deulx pour deulx ;
Se devis ils font gracieux
Respondés gracieusement
Belles parolles ⁽¹¹⁾.

„ Quelquefois même, elle oubliait tous les soucis du gouvernement et de la diplomatie, tout le bruit des luttes politiques et religieuses, pour rimer de piquantes épigrammes ; et le quatrain suivant, à l'adresse d'un fat dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, atteste que, malgré sa douceur et son indulgence, constamment vantées par ses contemporains, elle savait très-bien réussir en ce genre :

Belle, pour l'amour de vous
Suis venu en ceste ville.
— Se n'y fussiés point venu,
On ne vous y demandroye mye ⁽¹²⁾.

„ Et pendant que la poésie française était ainsi brillamment cultivée à la cour élégante et lettrée de Malines, un autre protégé de Marguerite, Jean second, que la Belgique peut légitimement revendiquer, portait la poésie latine à un degré d'élégance et de perfection qui n'a jamais été dépassé dans le monde moderne. Quel charme, quelle délicatesse de sentiment, quelle puissance d'imagination, quelle admirable facilité ne trouve-t-on pas dans les Odes, les Épigrammes, les chants funèbres (*Funera*), les Mélanges (*Sylves*) et surtout dans les Baisers (*Basta*) de ce jeune poète, à peine sorti de l'enfance et qu'on a si justement surnommé le Tibulle moderne ?

„ Recommandé par Marguerite à Charles V, entouré de l'admiration unanime de ses contemporains, qui voyaient en lui le plus digne émule des modèles anciens, aimant et cultivant tous les arts, Jean second eût jeté sur les Pays-Bas un lustre ineffaçable, si la mort n'était venue le moissonner au début de sa glorieuse carrière. Quand il partit de Malines pour l'Espagne, où il allait être le secrétaire de l'archevêque de Tolède, et de là pour Tunis, où il accompagna l'empereur, de sombres pressentiments remplissaient déjà son âme :

Dieux lares, Dieux gardiens de la rive profonde,
Que la rapide Dyle arrose de son onde,
Génie et protecteurs de ces murs glorieux,
.
Sur les ailes des vents, vers de lointains rivages,
Emportez de mon cœur les funestes présages,
Venez me découvrir le sujet de mes pleurs,
Mes yeux dans l'avenir ne lisent que malheurs ⁽¹³⁾ !

„ L'espoir l'avait entièrement abandonné, lorsque, quittant Madrid pour aller mourir à Tournai, où les iconoclastes devaient un jour briser sa tombe, il s'écria avec une patriotique douleur :

J'abandonne tes champs, ô brûlante Hespérie,
Pour le sol fortuné de ma douce patrie;
Au sein de l'amitié Jean second va mourir.

.
Cesse de tourmenter, de retenir une ombre,
Une ombre que Mercure appelle au manoir sombre.
Peu féconde en mortels inspirés par les Dieux,
Crois-tu que mon tombeau te serait glorieux ?
Non, je ne mourrai pas aux rives étrangères :
Je veux mêler ma cendre aux cendres de mes pères (14) !

„ Peintre, sculpteur, orateur, philologue, jurisconsulte, poète admirable, Jean second, le cœur débordant de tous les enivremens, le front ceint de toutes les gloires, mourut à l'âge de vingt-quatre ans (15) ! Mais il ne mourut pas tout entier. Il dota la poésie latine d'une grande et durable popularité ; il laissa quelques étincelles de son génie, il légua quelques rayons de sa couronne à ceux qui, comme lui, cherchaient à tirer des sons affaiblis, mais encore harmonieux, de la lyre d'Horace et de Virgile, de Properce et de Catulle ; car il n'avait pas été seul à concevoir cette noble ambition. A ses côtés ou à sa suite, l'histoire littéraire du pays nous montre Pierre Gilles, l'ami d'Érasme et de Thomas More (16) ; Remacle de Florennes, le secrétaire intime de l'empereur Charles V (17) ; Nicolas et Adrien Éverts, les frères et parfois les émules de Jean second (18) ; André Alen, qui entrevit au seizième siècle le thème qui devait populariser le nom de Legouvé au début du siècle actuel (19), et plusieurs autres parmi lesquels nous nous contenterons de citer Corneille de Schryver (20), François Fabricius (21), Jean de Morocourt (22) et Livin van Brecht (23).

„ Mais que devenait la poésie flamande, au milieu de ce brillant épanouissement des lettres françaises et des lettres latines ? Quel était le lot du bel et riche idiome qui, dès le treizième siècle, avait fourni un admirable instrument au génie de Maerlant ?

„ Ici encore, nous trouvons l'activité, la vigueur, le progrès, la vie.

„ Pendant que Mathieu Casteleyn, qui fut longtemps le législateur du Parnasse flamand, préludait, par des ballades, des chansons et des comédies, à la composition de son grand ouvrage didactique, *De Const van Rhetoriken*, une femme d'Anvers, Anna Byns, vint tout à coup, dans les dernières années du gouvernement de Marguerite, donner à la poésie nationale une puissance et un éclat inespérés. Champion de la vieille foi catholique contre les entreprises des partisans de Luther, elle descendit vaillamment dans la lice et imprima à la plupart de ses œuvres une

tendance religieuses et morale; mais les grâces de la pensée, la fraîcheur et la vivacité des images triomphaient toujours de l'aridité des controverses dogmatiques. Maintes fois elle s'accuse de préférer à l'austérité de la parole divine les sons mondains de la harpe et de la lyre :

Al hoor ic Gods woort, ic en stelt niet te wercke

Ik hoorde veel liever herpen en luyten

Bommen en fluyten.

Dan tgodlyc woort.

„ Douée du sentiment inné de l'harmonie, se jouant de toutes les difficultés de la versification, maniant habilement la langue, semant partout les fleurs d'une riche et gracieuse imagination, Anna Byns charma si bien ses compatriotes qu'ils lui décernèrent, d'un assentiment unanime, le titre flatteur, mais passablement étrange, de *Sapho brabançonne* (24)

„ Alors, en effet, toutes les classes de la population flamande, sans en excepter les plus humbles, s'occupaient ardemment des productions poétiques de la littérature nationale. L'étude et la lecture ne formaient plus le lot d'un petit nombre de privilégiés. S'il était permis de se servir ici de termes inventés pour les populations vives et ardentes de la Provence, je dirais que la passion du « gai savoir » remplissait le cœur et circulait dans les veines du peuple flamand. Les bourgs, les villages mêmes possédaient des *Chambres de Rhétorique*, et la plupart des villes importantes en comptaient plusieurs dans leur enceinte. On rimait des chansons, des satires, des dialogues, de petits poèmes de circonstance; on représentait des œuvres dramatiques, presque toujours composées par les membres de l'association. Des concours littéraires, des prix de déclamation excitaient le zèle et maintenaient l'émulation. Les villes s'envoyaient des défis, et les jours où ces luttes pacifiques recevaient leur dénouement, étaient, dans toute la force des termes, des jours de fêtes populaires. On vit même, plus d'une fois, les enfants de divers quartiers de la même cité se disputer des prix offerts par la munificence des autorités locales. Les poèmes qu'on déclamait de la sorte étaient, il est vrai, presque toujours dépourvus d'invention et d'idées élevées; les œuvres dramatiques, malgré le luxe de leur mise en scène, laissaient immensément à désirer. Mais il n'en est pas moins incontestable qu'on rencontrait là une initiation permanente du peuple aux productions littéraires du temps, un élément vivace de civilisation et de progrès, qui pouvait produire d'admirables résultats et qui les eût certainement produits, si la domination étrangère, toujours délétère et funeste, n'était venue comprimer l'essor et arrêter le mouvement de ces modestes académies populaires (25).

„ Nous en avons dit assez pour montrer que la poésie, sous toutes ses formes, comptait de nombreux et fervents adeptes dans les provinces belges placées sous le gouvernement éclairé de Marguerite.

„ On ne nous accusera pas d'exagération, si nous ajoutons que, pour toutes les autres études cultivées au commencement du seizième siècle, la Belgique n'avait rien à envier aux nations étrangères en deçà des Alpes.

„ Ici encore, une simple énumération suffit pour prouver que le feu sacré jetait un vif éclat sur le sol belge.

„ Jean Louis Vivès glorifiait sa patrie adoptive, en publiant de nombreux ouvrages didactiques, philosophiques et littéraires, qui le plaçaient, de l'aveu de tous ses contemporains, à côté de deux hommes dont les noms brilleront à jamais dans les annales de la Renaissance, Érasme et Budée ⁽²⁶⁾. Martin Van Dorp, à la fois théologien et humaniste, travaillait efficacement à la rénovation des études et faisait, l'un des premiers, ressortir l'importance du rôle que la philologie était appelée à jouer dans l'exégèse biblique ⁽²⁷⁾. Jacques Masson (*Latomus*) et Ruard Tapper, rajeunissant en quelque sorte la théologie, préparaient, par leur enseignement et par leurs écrits, la docte et vaillante phalange de prêtres belges qui devait s'illustrer au concile de Trente ⁽²⁸⁾. Adrien van Baerland, en même temps qu'il explorait avec ardeur les annales du Brabant et de la Hollande, contribuait puissamment à faire revivre le goût des beautés poétiques et oratoires que renferment les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne ⁽²⁹⁾. Conrad Goclen, Jacques Van Horn et Rutger Ressen, qui repoussa les offres brillantes de François I^{er}, faisaient refluer les lettres grecques et latines ⁽³⁰⁾. Jean Van Campen rendait le même service aux études hébraïques, en dégagant la grammaire de la langue sacrée des difficultés en apparence insurmontables dont elle se trouvait hérissée ⁽³¹⁾. George de Halewyn, Jean de Coster et Despautère composaient les traités qui mirent leurs auteurs au premier rang des grammairiens de leur siècle ⁽³²⁾. Nicolas Cleynaerts, autre grammairien illustre, s'immortalisait par ses nobles et persévérants efforts pour introduire en Belgique l'étude des langues et des littératures de l'Orient ⁽³³⁾. Chrétien Masseeuw se livrait à de vastes recherches sur la chronologie de l'antiquité ⁽³⁴⁾. Pierre Titelmans se plaçait au premier rang des interprètes les plus éminents des saintes écritures ⁽³⁵⁾. Philippe de Clèves, formulant en préceptes l'art de la guerre qu'il avait si brillamment pratiqué dans tous les pays de l'Europe, écrivait ses admirables *Instructions sur l'art de guerroyer* ⁽³⁶⁾. Viglius ab Aytta jetait les bases de sa brillante carrière d'homme d'État et de jurisconsulte ⁽³⁷⁾. Corneille de Schepper s'illustrait dans la carrière diplomatique, tout en acquérant une réputation méritée de polémiste, d'orateur et de poète ⁽³⁸⁾. Jérôme Busleiden, lui aussi orateur, poète, linguiste, diplomate, fondait à Louvain le célèbre *Collège des Trois-Langues*, où l'on vit, pour la première fois dans le Nord de l'Europe, organiser un enseignement régulier des langues savantes, et qui devint bientôt le centre du mouvement littéraire de toutes les provinces des Pays-Bas ⁽³⁹⁾.

„ A la vérité, si l'on transporte dans les dernières années du moyen âge les opinions et les préjugés de nos jours, on rencontrera dans ces

vastes travaux bien des idées qui nous heurtent, bien des jugements qui ont besoin d'être réformés. Il n'est pas moins certain que, si l'on juge ces mêmes travaux à la lumière de la science actuelle, des imperfections, des erreurs, des lacunes apparaissent en grand nombre. Mais ce n'est pas ainsi que les générations vivantes doivent apprécier les pensées et les œuvres des générations éteintes. La science et les lettres forment un édifice majestueux, qui s'élève sans cesse et dont nul homme, quelle que soit la puissance de son génie, ne peut, dans les profondeurs mystérieuses de l'avenir, entrevoir les proportions définitives. Il suffit à la gloire de chaque siècle d'ajouter quelques assises à cet incommensurable temple de l'humanité, et cette gloire ne saurait être déniée aux Belges qui vécurent dans les premières années du xvi^e siècle. Ils manifestèrent une grande et persévérante fécondité littéraire. Ils firent de leur pays l'émule des grands États de l'Europe. Ils imprimèrent à la philologie classique une impulsion vigoureuse. Ils figurèrent avec éclat dans le vaste cycle d'études qui prépara, dans l'ordre intellectuel, la transition du moyen âge aux temps modernes. Ils assignèrent à la Belgique de leur temps une place honorable dans les fastes de la civilisation générale.

„ Aussi n'hésitons-nous pas à dire que si l'historien des lettres belges ne pouvait invoquer d'autres faits que ceux que nous venons de rappeler, ils suffiraient déjà pour lui permettre d'affirmer que nos ancêtres inaugurèrent brillamment les premières années de la Renaissance dans le nord de l'Europe. Mais nous avons d'autres titres à faire valoir; nous avons une autre gloire à revendiquer. A côté de l'éclat de la poésie et de la science, la Belgique du xvi^e siècle pouvait justement se prévaloir de la force de l'élévation et de la célébrité de son enseignement national.

„ Un siècle auparavant, le Belge qui voulait s'initier aux hautes études était forcé de se rendre, à grands frais, aux universités étrangères. Il n'en était plus de même dans les dernières années du règne brillant de Marguerite. La grande école de Louvain, fondée depuis moins de cent ans, était devenue le foyer et le phare de la vie intellectuelle de toutes les provinces des Pays-Bas. L'écolier pensif et docile qui devait être un jour le puissant et glorieux empereur Charles V y avait pour condisciples les rejetons de toutes les familles illustres de son pays natal. La bourgeoisie, enrichie par le travail, ennoblie par la liberté, y envoyait ses fils; l'enfant de l'artisan, aidé par de nombreuses fondations charitables, y trouvait lui-même d'abondantes sources d'instruction; et tous, nobles et roturiers, riches et pauvres, confondus au pied des mêmes chaires, nourris du même enseignement, y acquéraient, avec les clartés fortifiantes de la science, la première notion de la grande et féconde idée de l'unité nationale. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la France nous envoyaient de nombreux élèves. Dès le commencement du xvi^e siècle, le nombre des étudiants s'élevait à 3,000 ⁽⁴⁰⁾.

„ Assurément tout n'était pas parfait dans l'enseignement de Louvain. Les lettres proprement dites n'occupaient pas une place suffisante au

programme des études. Mais la grande institution brabançonne n'en pouvait pas moins rivaliser noblement avec les universités les plus célèbres de l'étranger. Érasme, le grand et sévère critique, qui contribua si puissamment à la renaissance des lettres et du bon goût dans le nord de l'Europe, Érasme, juge d'autant plus compétent qu'il était lui-même un élève de Louvain, écrivait en 1521 : *Nusquam studetur quietius, nec atitibi felictor ingeniorum proventus. Nusquam professorum major aut paratior copta* (⁴¹). Avec ses Halles converties en écoles, ses collèges richement dotés, sa nombreuse jeunesse à la fois studieuse et bruyante, la vieille capitale du Brabant offrait déjà le grand et saisissant tableau qui nous frappe aujourd'hui si vivement à Oxford. Quand l'étudiant couronné par elle rentrait dans sa ville natale, les rues se paraient de festons et de tentures, le peuple accourait audevant de lui, les magistrats le félicitaient au nom de la cité, et la bourgeoisie, applaudissant avec enthousiasme, rêvait pour ses jeunes fils des honneurs et l'éclat du même triomphe. Si les éminents services rendus, dès cette époque, par l'*Atma Mater* avaient besoin d'être signalés dans cette enceinte où l'histoire nationale est si bien connue, je dirais qu'elle compta parmi ses membres ou parmi ses élèves la plupart des illustrations religieuses, politiques et scientifiques dont nous revendiquons aujourd'hui les noms avec un légitime et patriotique orgueil. J'ajouterais qu'elle était à la veille de fournir à la Belgique, à la science, au monde, toute une série de noms immortels : Mercator, qui affranchit la géographie du joug de Ptolémée et publia la première carte hydrographique ; Charles de l'Escluse, zoologue et botaniste, que Cuvier n'hésite pas à nommer le plus savant des hommes de son temps ; Vésale, dont le génie créa l'anatomie de l'homme ; Mudée, l'illustre réformateur des études juridiques, qu'il affranchit de la méthode obscure et arriérée des glossateurs ; Dodoëns, le grand botaniste ; Juste-Lipse, d'un des princes des humanistes, le rival heureux de Scaliger et de Casaubon (⁴²) !

„ Les écoles d'enseignement secondaire jetaient, de leur côté, dans toutes les provinces des Pays-Bas, un vif et durable éclat. Plusieurs années avant la mort de Marguerite, la Belgique possédait déjà un grand nombre de collèges florissants, où les lettres classiques étaient brillamment enseignées. Le mouvement s'étendait avec une vigueur inespérée, sous l'impulsion chaque jour plus forte de l'opinion publique. Des hommes célèbres, tels que Vivès, Despautère, Jean de Meyer, Chrétien Maseeuw, Jean Du Bois, ne dédaignaient pas d'assumer les modestes fonctions de régent de collège (⁴³). La nation secondait leurs efforts, les autorités locales prodiguaient généreusement les encouragements et les subsides, les ordres religieux ouvraient de nombreuses écoles, et bientôt nos ancêtres méritèrent le magnifique éloge que leur décerna, trois siècles plus tard, l'un de nos prédécesseurs, l'ingénieux et savant abbé de Nélis. „ Chaque ville, dit ce célèbre académicien, eut des gens très-estimés „ et très-savants à la tête de ses écoles, et de ces écoles sortait une

„ foule de jeunes gens à qui Virgile et Homère, Cicéron et Démosthène, „ étaient aussi familiers que le peuvent être quelques tirades de la „ Fontaine ou de Chompré à la brillante jeunesse de nos jours (44). „ Et ce fut cette extension rapide et vivifiante de l'enseignement moyen, commencée sous le règne de Marguerite et arrivée à son apogée avant la fin du seizième siècle, que Lesbroussart faisait une douloureuse allusion, dans les dernières années du régime autrichien, quand la Belgique semblait glisser sur la pente d'une irrémédiable décadence. „ Ce pays, „ s'écriait-il, ce pays autrefois riche de toutes les connaissances humaines, „ fécond en écrivains célèbres et l'asile, pour ainsi dire, de l'érudition, „ est déchu de son ancienne splendeur. Les hommes doctes n'y plent plus les villes et les hameaux (45). „

„ Je crois pouvoir m'arrêter à la suite de ces précieux témoignages. Il n'est pas nécessaire que j'insiste plus longuement sur les titres littéraires qui nous ont été transmis par les Belges contemporains de Charles V et de François 1^{er}. Malgré l'insuffisance et les lacunes du tableau que je viens de tracer, j'ai suffisamment prouvé que, dans toutes les parties du pays, la vie intellectuelle se manifestait avec une vigueur soutenue et une incontestable gloire.

„ Qu'on examine avec impartialité les faits, les institutions et les œuvres que j'ai rapidement indiqués. Qu'on apprécie les tendances qu'ils révèlent et les progrès qu'ils attestent dans toutes les sphères où l'activité de l'esprit humain se manifestait au début du seizième siècle; qu'aux poètes, aux littérateurs, aux érudits, aux professeurs, on ajoute des sculpteurs tels que Conrad de Malines, des peintres tels que Quintin Metsys, Joachim Patenier, Gérard Horenbout, Jean de Maubeuge et Bernard Van Orley (46); qu'à côté des sculpteurs et des peintres, on place des musiciens tels que Willaert, Tinctoris, Josquin Deprez, Henri Isaac, Bruhier, Compère, Pierre de la Rue, Antoine Brumel et Agricola (47); qu'on embrasse d'un seul regard ce vaste ensemble de travail, d'ardeur, de lumière et de vie, et l'on sera convaincu que les Belges du dix-neuvième siècle, dévoués à leur patrie et jaloux de sa gloire, doivent se souvenir avec un profond respect, avec une patriotique reconnaissance, des brillantes générations qui vécurent sous l'administration éclairée de Marguerite d'Autriche.

„ Oui, en tenant compte de l'état où les lettres et les sciences se trouvaient de ce côté des Alpes, dans les premières années du seizième siècle, on est forcé de reconnaître que le mouvement intellectuel de notre pays était empreint d'un indéniable caractère de puissance et de grandeur. Ce mouvement grandit et se compléta sous le règne glorieux d'Albert et d'Isabelle; il prit alors des proportions immenses dans toutes les régions accessibles au génie de l'homme; il produisit d'inappréciables résultats, qui nous valurent l'admiration et la reconnaissance de l'Europe entière. Quel degré de force et de gloire n'eût-il pas atteint, si la guerre, la discorde, et surtout la domination étrangère, cette source permanente

de toutes les hontes et de tous les abaissements, n'étaient venues l'en-traver à l'heure où il marchait majestueusement vers son apogée? L'es-prit national nous avait donné le progrès et la gloire. L'étranger nous imposa la compression et la décadence.

„ Que ce triste dénoûment de tant d'efforts et d'espérances nous serve d'exemple et alimente notre patriotisme! Tout en glorifiant nos ancêtres et en nous efforçant de marcher sur leurs traces, souvenons-nous que, même pour conserver le feu sacré des lettres et des arts, nous avons à défendre trois grandes choses dont les Belges des temps antérieurs furent trop longtemps privés: une patrie indépendante, une Charte consacrant toutes les libertés, une dynastie nationale! „

(¹) Il ne faut pas donner ici à notre pensée une signification exagérée. Les lettres classiques n'avaient pas été complètement délaissées par les Belges du moyen âge. Ils avaient même conservé une connaissance notable du grec (voy. le *Mémoire* de M. Félix Nève, cité ci-après).

(²) Voy., pour les lettres et les arts à la cour de Marguerite d'Autriche, les études de M. Altmeyer, publiées dans la *Revue belge*, t. XIV, pp. 15-38 et 247-274; t. XV, pp. 35-64.

Voy. aussi Théod. Juste, *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Belgique*, chap. VII.

(³) Je n'ai cependant pas suivi cette règle d'une manière absolue. En laissant de côté des publicistes tels qu'Érasme, des jurisconsultes tels que N. Everts, des savants tels que Corneille Agrippa, j'ai cru pouvoir revenir à la Belgique les noms de quelques hommes qui, quoique nés dans les provinces hollandaises, avaient fait de notre pays leur patrie d'adoption.

(⁴) Ovide, *Trist.*, V, 12.

(⁵) Voici le passage en entier: „ Le premier qui, à bonnes enseignes, donna vogue à notre poésie fut maître Jehan Lemaire de Belges, auquel nous sommes infiniment redevables non-seulement pour son livre de l'*Illustration de Gaule*, mais aussi pour avoir grandement enrichi notre langue d'une infinité de beaux traits, tant en prose que poésie, dont les mieux écrivains de notre temps se sont scieu quelquefois bien aider. Car il est certain que les plus riches traits de cette belle hymne, que nostre Ronsard fist sur la mort de la royne de Navare, sont tirés de luy, au jugement que Pâris donne aux trois déesses (*Recherches*, t. I, col. 699). „ Joachim Dubellay n'est pas moins explicite. Il attribue à Jean Lemaire l'honneur d'avoir le premier „ illustré et les Gaules et la langue française, en lui donnant beaucoup de mots et de manières de parler poétiques, qui ont bien servi, même aux plus excellents de notre temps. „ (*Illustration de la langue française*.)

(⁶) Voy. Altmeyer, *loc. cit.* Dans son mémoire en réponse à une question du concours de 1868 (*Apprécier Jean Lemaire (de Belges) comme prosa-*

teur et comme poète), M. Ch. Fétis nous paraît avoir été trop sévère pour notre poète (*Mémoires couronnés*, t. XXI; coll. in-8°). M. Van Hasselt, de son côté, a peut-être poussé un peu trop loin l'éloge, dans son *Essai sur la poésie française en Belgique* (*Mémoires couronnés*, t. XIII. pp. 144 et suiv.; coll. in 4°). M. Mathieu, dans son rapport académique sur le Mémoire de M. Ch. Fétis, a présenté les faits sous leur véritable jour (*Bull. de l'Acad.*, 2^e sér., t. XXV, pp. 505 et suiv.). — M. Altmeyer a publié une intéressante notice sur la vie et les œuvres de Jean Lemaire, dans ses études déjà citées sur le règne de Marguerite d'Autriche (*Revue belge*, t. XIV (1840). p. 247).

(⁷) " Marguerite, dit l'abbé Maisien, aimait passionnément la poésie française et elle n'omit rien pour lui donner cours dans les Pays-Bas. Elle se faisait un plaisir d'animer les poètes par ses libéralités „ (*Histoire de la poésie française*, p. 298).

(⁸) Plusieurs biographes disent que Marguerite, à l'âge de dix-sept ans, renvoyée de France, malgré ses fiançailles avec le dauphin, et cinglant vers l'Espagne, où elle devait épouser un infant de Castille, écrivit, au milieu des mugissements, d'une tempête affreuse, l'épithaphe célèbre qui devait, trois siècles plus tard, exciter l'enthousiasme de Fontenelle :

Cy gist Margot, la gente demoiselle,
Qu'eust deux marys, et sy mourut pucelle.

Il paraît cependant que l'épithaphe fut composée, contrairement à l'opinion des contemporains de Marguerite, non pendant la tempête, mais, le lendemain, sur le rivage de l'Angleterre (voy. Ch. Fétis, *Mémoire sur Jean Lemaire*, p. 14; t. XXI des *Mémoires couronnés. par l'Acad.*, coll. in-8°). — Voy. aussi la Notice rédigée par le baron de Reiffenberg (p. 17 des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne*, publiés par l'Académie).

M. Gacet a publié les Albums et les Œuvres poétiques de Marguerite d'Autriche, d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale (Brux., 1849; XVII^e publication de la Société des Bibliophiles de Mons). Il y a joint, d'après un manuscrit appartenant aux Archives du royaume, la complainte composée par Marguerite sur la mort de son père, l'empereur Maximilien.

(⁹) Gachet, *ouvr. cité*, p. 78.

(¹⁰) Altmeyer, *Revue belge*, t. XV, p. 337.

(¹¹) Gachet, *ouvr. cité*, p. 36.

(¹²) *Ibid.*, p. 64.

(¹³) Traduction en vers de Tissot, p. 101 (Paris, 1806). Je me suis borné à remplacer les mots *le rapide Escaut* par *la rapide Dyle*. Le poète avait dit :..... *Muscoso genitor sic Delus ab antro*. Tissot s'exprime ainsi, dans une note ajoutée au texte (p. 193) : " Une foule d'ouvrages géographiques que j'ai consultés sont muets sur ce fleuve; mais tout fait penser „ que c'est la Dyle, qui coule dans le Brabant, lieu du départ de Jean

„ second. L'Escaut étant un fleuve de la même contrée, je n'ai pas hésité „ à le substituer à la Dyle. „

(¹⁴) Tissot, *Ibid.*, p. 119.

(¹⁵) Le véritable nom de Jean second était Jean Everts. Il était fils du célèbre jurisconsulte Nicolaus Everardus (*Klaas Everts*), président du Grand-Conseil de Malines. — Les poésies de Jean second ont été traduites en français par Simon, Mirabeau aîné et Tissot. Dorat a publié une traduction en vers des *Batsers*. M. Loraux a mis au jour une autre traduction en vers des *Odes*, des *Batsers*, du *Premier livre des Élégies* et des *Trois Élégies solennelles*.

La meilleure édition des œuvres de Jean second est celle que M. Bosscha a publiée à Leyde, en 1821, en 2 vol. in-8°. — M. Bosscha pense qu'un jeune frère, portant le nom de Jean et mort en bas âge, fit du poète un Jean second pour sa famille.

Une intéressante biographie de Jean second a été publiée par Tissot, en tête de la traduction citée.

(¹⁶) Voy. Sweertius *Athenae belgicae*, p. 598. Valère André, *Bibliotheca belgica*, p. 719.

(¹⁷) Voy. Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. II, p. 459; édit. in-f°. Altmeyer, *Revue belge*, t. XIV, p. 251. Remacle écrivit en l'honneur de Marguerite une pièce intitulée: *Mysticum de illustrissima Margari Augusta Maximi linea, duce Burgondionum, necnon de fosculo cui Margarita nomen indiderunt*.

(¹⁸) Hofman Peerlkamp, *De vita ac doctrina Belgarum qui latina carmina composuerunt*, p. 82 (au t. II des *Mémoires couronnés par l'Académie royale de Bruxelles*; coll. in-4°). Foppens, *Bibliotheca belgica*. Altmeyer, *loc. cit.*, p. 252. Les poésies de Jean second et de ses deux frères furent réunies dans le recueil intitulé: *Trium fratrum poemata et effigies*. Leyde, 1612.

(¹⁹) Voy. la *Biographie nationale*, t. I^{er}, p. 207.

(²⁰) Parmi les écrivains de son siècle, de Schryver est souvent désigné sous le nom de *Scribontius* ou de *Grapheus*. Voy. Paquot, t. I^{er}, p. 603 (édit. in-f°). Hofman Peerlkamp, p. 56.

(²¹) Fabricius était né à Ruremonde et son véritable nom était probablement Smets ou de Smet. Voy. Paquot, t. III, p. 153. Hofman Peerlkamp, p. 51.

(²²) Voy. Paquot, t. I, p. 646. Hofman Peerlkamp, p. 50.

(²³) Voy. Paquot, t. II, p. 549. Hofman Peerlkamp, p. 55.

(²⁴) Voy. pour Mathieu Casteleyn, Jonckbloet, *Geschiedenis der nederlandse letterkunde*, t. I^{er}, pp. 474 et suiv. Snellaert, *Verhandeling over de nederlandse dichtkunst*, etc. pp. 156 et suiv. (au t. XIV des *Mémoires couronnés par l'Académie royale de Belgique*; coll. in-4°). — Casteleyn a vécu de 1488 à 1550. Son œuvre principale, *Const der rhetoriken*, composée en 1548, ne parut qu'en 1555. Snellaert dit de lui: „ Casteleyn was de godspraak by zyne tydgennooten en by nog volgende geslachten. „

M. Jonekbloet a fait des œuvres d'Anna Byns l'objet d'une appréciation très-élogieuse. (*Loc. cit.*, pp. 480-494). Voy. encore Snellaert, *loc. cit.*, pp. 209 et suiv. Le plus ancien des poèmes connus d'Anna Byns est daté du 21 novembre 1523.

Sweertius a consacré le distique suivant à la mémoire de cette femme célèbre :

Arte pares, Lesbis Sapho et mea Bynsia distant
Hoc solo : vitia hæc dedocet, illa docet.

(²⁵) Pour les *Chambres de rhétorique* des provinces flamandes, on peut consulter le *Mémoire* déjà cité de Snellaert, pp. 165 et suiv., et le *Mémoire* couronné de M. P. Van Duyse, intitulé : *Verhandeling over den drievooudigen invloed der rederykammeren, voorafgegaan door een overzicht harer geschiedenis*, etc. (*Mém. cour.*, t. XI; coll. in-8°).

(²⁶) Voy. le *Mémoire sur la vie et les écrits de Jean-Louis Vivès*, par M. Namèche (au t. XV des *Mémoires couronnés par l'Acad.*, coll. in-8°).

(²⁷) Voy. pour Van Dorp ou Dorpius, Foppens, *Bibliotheca belgica*, p. 852. Goethals, *Lectures sur l'histoire des lettres, des sciences et des arts*, t. I^{er}, p. 41. Félix Nève, *Mémoire sur le collège des Trois-Langues à Louvain*, pp. 22, 69, 113-121, 126-128, 130, 398-400.

(²⁸) Pour Latomus, voy. Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. III, p. 11. Foppens, *op. cit.*, p. 520. Valère André, *Bibliotheca belgica*, p. 146. — Pour Tapper, Foppens, p. 1084. Valère André, *op. cit.*, p. 416. Van den Broeck, *De ruardt Tappert vita et scriptis oratio*, dans l'*Annuaire de l'Université catholique* pour 1854.

Le t. XIV des *Nouv. Mém. de l'Acad.* renferme un *Mémoire* de M. de Ram sur la part que le clergé de la Belgique, et spécialement les docteurs de l'Université de Louvain, ont prise au concile de Trente.

(²⁹) Voy. pour Van Baerland, Foppens, *op. cit.*, p. 10. Valère André, *op. cit.*, p. 7. Reusens, *Vie de Barlandus*, dans la *Biographie nationale*. Félix Nève, *op. cit.*, pp. 120, 121, 131, 140-143, 292-294.

(³⁰) Pour Jacques Van Horn ou Célatinus, voy. Foppens, *op. cit.*, p. 508. Valère André, *op. cit.*, p. 405.

A l'égard de la vie et des écrits de Ressen ou Rescius, on trouve des renseignements complets dans le *Mémoire* déjà cité de M. Félix Nève, pp. 202-207, 300, 304. — Voy. le même *Mémoire* pour Goclen ou Goclenus, pp. 143-149, 298, 299, 332.

(³¹) Pour Van Campen ou Campensis, voy. Paquot, *op. cit.*, t. II, p. 505, et le *Mémoire* déjà cité de M. Félix Nève, pp. 235-244, 314-318.

(³²) Pour de Coster ou Custos, voy. Foppens, *op. cit.*, p. 623. Valère André, *op. cit.*, p. 488. Félix Nève, *Mémoire* cité, p. 129. — Pour Georges de Halewyn ou de Halluin, Goethals, *Lectures*, etc., t. IV, p. 46. Foppens, p. 338. Valère André, p. 263. Félix Nève, pp. 36, 119 et 330.

Le véritable nom de Despautère était Van Pauteren. Voy. Valère André, p. 492. Foppens, p. 627. Félix Nève, pp. 15, 129, 130, 292, 329, 330.

(³³) Voy. Félix Nève, *Vie de Nicolas Cleynaerts*, dans la *Biographie nationale*. Le même, *Notice sur l'enseignement, les œuvres et les voyages de N. Cleynaerts*, dans l'*Annuaire de l'Univ. cath.* pour 1844. Thonissen, *La croisade pacifique; vie et travaux de Nicolas Cleynaerts*, au t. XIII, 2^e sér., des *Bull. de l'Acad.*

(³⁴) Voy. pour Masseeuw ou Massæus, Paquet, *Mémoires*, etc., t. I, p. 608; édit. in-f^o.

(³⁵) Voy. la Vie de Titelmans que nous avons publiée dans le *Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg*, t. I.

(³⁶) Voy. pour Philippe de Clèves, le général Guillaume : *Le dernier héros du moyen âge*; au t. XXIX, 2^e sér., des *Bull. de l'Acad.*, pp. 261 et suiv.

(³⁷) La vie politique de Viglius est assez connue. Ses ouvrages juridiques sont indiqués dans la *Bibliotheca belgica* de Foppens, pp. 1152 et suiv.

(³⁸) Une biographie complète de Corneille de Schepper a été publiée par le baron de Saint-Genois, au t. XXX des *Nouv. Mém. de l'Acad.*; coll. in-4^o.

(³⁹) On trouve des renseignements détaillés sur Jérôme Busleiden et le *Collège des Trets-Langues*, dans le remarquable mémoire de M. Nève : *Mémoire historique et littéraire sur le collège des Trets-Langues à l'Université de Louvain* (au t. XXVIII des *Mém. cour. par l'Acad.*; coll. in-4^o).

(⁴⁰) Erasme indique formellement ce nombre, dans une lettre du 24 septembre 1521, adressée à l'évêque de Genève Daniel Taispillus (*Opera*, t. III, p. 666).

(⁴¹) Lettre du 5 Juillet 1821. *Ibid.*, p. 666.

(⁴²) Voy. de Ram, *Considérations sur l'histoire de l'Université de Louvain* (1425-1797); au t. XXI, 2^e série des *Bull. de l'Académie*. — Baron de Reiffenberg, *Mémoire sur les deux premiers siècles de l'Université de Louvain*. Aux t. V et VII des *Nouv. Mém. de l'Acad.* — Th. Juste, *Histoire de l'instruction publique en Belgique*, ch. VII.

(⁴³) Avant Vivès, les mêmes fonctions avaient été remplies, aux Pays-Bas, par Rodolphe Agricola, et, après lui, on vit fonder des écoles ou enseigner dans les collèges Paul Léopard, Georges Cassander, Adrien de Jonghe, Lambert Hortensius, Corneille Valerius, Vivarius, Lambert Schenkels, etc., qui tous ont laissé des traces dans l'histoire littéraire du pays.

(⁴⁴) Extrait d'un Mémoire inédit de Mgr. de Nélis, écrit en 1774 et intitulé : *Sur les écoles et les études d'humanités aux pays-Bas, réflexions tirées de l'histoire* (Bibliothèque royale, n^o 17, 759).

(⁴⁵) *De l'éducation belge ou réflexions sur le plan d'études adopté par Sa Majesté pour les collèges des Pays-Bas autrichiens*, etc., p. 3 Bruxelles, 1783).

(⁴⁶) Voy. pour les peintres de la première moitié du xvi^e siècle, Alt-meyer, *ouv. cit.*, pp. 46 et suiv. (*Revue belge*, t. XV), et le t. III de l'*Histoire de la peinture flamande* de M. Alfred Michiels.

(47) Voy., pour les musiciens appartenant à cette époque, Altmeyer, *ouv. cit.*, p. 45 Éd. Fétis, *Les musiciens belges*, t. 1^{er}, chap. VII et VIII (Bruxelles, Jamar, 1851).

RAPPORT DU JURY CHARGÉ DE DÉCERNER LE PRIX QUINQUENNAL DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE POUR LA PÉRIODE DE 1868 à 1872.

Nous donnons ci-dessous la plus grande partie de ce rapport qui, tout en faisant preuve d'une bienveillance peut-être excessive, a l'avantage de résumer brièvement les principales œuvres qui, dans le domaine de la littérature française, se sont produites en Belgique durant ces dernières années.

„ Parmi les nouveaux venus dans ce que nous voudrions appeler notre famille littéraire, se distinguent, au premier rang, MM. Godefroid Kurth, Camille Lemonnier, Adolphe Muny, Hermann Pergameni, Adolphe Prins, M^{me} Charles Ruelens sous le pseudonyme de Caroline Gravière, MM. Gustave Schoonbroodt et Georges Vautier.

„ M. Kurth a fait, sur *Caton l'ancien*, une thèse d'agrégation à l'université de Liège, qui est devenue un travail d'érudition profonde en même temps qu'une véritable œuvre littéraire, à la fois parfaitement écrite et judicieusement exposée. En M. Camille Lemonnier, nous avons un coloriste plein de verve, de vigueur et d'imagination, aux riches images et aux vues d'une originalité saisissante : *Nos Flamands*, *Sedan* et *Croquets d'automne* offrent à cet égard, une manière d'écrire tout exceptionnelle. M. Adolphe Muny embellit ses poésies, intitulées : *Mes derniers Péchés*, des élégances raffinées de la versification française telle que nous l'ont enseignée les grands maîtres contemporains. Sans se préoccuper autant de la forme, M. Schoonbroodt, dans ses *Premières Poésies*, ne se montre pas moins vrai poète. C'est également par des poésies qu'ont débuté MM. Prins et Pergameni, et, avec une ardeur digne de sympathie, ces deux jeunes écrivains n'ont pas tardé à aborder le roman, tout en s'occupant de travaux de pure science dont nous n'avons point à parler ici. *La Clostère*, de M. Pergameni, a des peintures champêtres et des paysanneries d'une grande fraîcheur ; *Jacques Herzman* et *Julia Ferranti*, de M. Prins, sont des études de mœurs et de sentiments qui témoignent de qualités sérieuses. La vivacité du récit et l'habileté de la mise en scène dramatique sont le propre de M. Georges Vautier dans ses romans de cape et d'épée : *Les Dernières Amours* et *Une Aventure du roi de Navarre* ; *Sans Fortune*, du même auteur, est d'un domaine plus réel, tandis que la fantaisie critique et l'*humour* se donnent carrière dans ses brochures intitulées : *Le Sabre* et *l'An 1874*. Pour M^{me} Ruelens enfin, nous avons à signaler un esprit d'observation, un sens philosophique parfois un peu désespérant, trop juste peut-être, qu'un style prime-sautier, une expression fine, un coloris délicat relèvent avec bonheur. Ses romans ou plutôt.

ses nouvelles sont en grand nombre déjà ; ce sont : *l'Entgme du docteur Burg*, *Gentilhomme de d'aujourd'hui*, *Choses reçues*, *Un Lendemain*, *la Servante* et *Mi-la-Sol*.

„ Nous avons rencontré avec joie, à côté de cette génération nouvelle, des écrivains qui s'étaient tenus à l'écart depuis plusieurs années. M. Sylvain Van de Weyer, qui n'est pas seulement l'un des fondateurs de notre nationalité, mais l'un des hommes dont le goût parfait et le lumineux jugement ont présidé au premier développement de notre esprit littéraire, a reproduit ses *opuscules* en un recueil charmant, auquel on regrette seulement qu'il ait ajouté trop peu de chose. Quelques poésies intimes de M. Charles Rogier ont causé une satisfaction semblable, que le nom de l'auteur suffit d'ailleurs pour justifier. M. Edouard Romberg a réuni à des comédies qui avaient eu naguère le plus grand succès, plusieurs petites pièces d'une trame légère, mais ingénieuse, et d'un esprit vif, brillant, délié, qui semble se jouer des difficultés de l'intrigue. M. Henri Delmotte nous a donné également un volume de comédies tout empreintes de tendances patriotiques et mettant en scène les mœurs belges avec une franchise d'allures dont on doit lui savoir gré. M. Octave Pirmez, qui avait gardé le silence depuis son premier ouvrage, les *Feuilles*, publié en 1862, a fait preuve récemment, dans ses *Jours de sottitude*, d'un véritable mérite littéraire, et beaucoup de ses pages peuvent être citées comme des modèles de l'art d'écrire.

„ Dans un genre qui, pour être modeste, n'en est pas moins utile et estimable, et demande une aptitude spéciale assez rare, nous devons citer M^{me} Braquaval (Pauline l'Olivier), dont les œuvres nombreuses, romans, poésies, pièces dramatiques, destinées à des distractions instructives, sont bien conçues, bien écrites et tout à fait conformes à l'objet que se propose l'auteur ; M^{me} Langlet, qui ne nous a plus fourni cette fois qu'un roman à l'usage de la jeunesse des écoles : *La cabane du charretier* ; M^{lle} Mélanie Van Biervliet, dont les *Causeries littéraires et morales* composent un excellent cours supérieur d'école moyenne ; enfin MM. Adolphe Siret et Victor Lefèvre, qui, par leurs *Soirées de famille*, titre adopté par l'un et par l'autre, répandent les notions utiles d'une manière agréable et attachante.

„ Aux nombreux ouvrages publiés par M^{me} de Crombrughe pour l'instruction du peuple, nous devons ajouter aujourd'hui son *Journal de l'infanterie pendant la guerre de 1870-1871*, émouvante et simple histoire racontée avec un tact que le sujet rendait difficile à bien des égards.

„ Parmi les écrivains que les précédents rapports du jury ont mentionnés déjà, M. Charles De Coster, l'auteur d'*Uleuspiegel*, a répandu, dans son *Voyage de noce*, les plus brillantes ressources de son style ingénieux et de son imagination féconde ; M. Keiffer, dont on connaît le *Quatuor de Vianden*, a réuni sous le titre de : *Scènes et Portraits*, une série de petites pièces où l'on découvre une finesse d'observation et une originalité de tournure qui en font des mets pour les plus délicats.

„ Nous ne répéterons pas ici les jugements qui ont été portés sur MM. Potvin, Loise, Van Hasselt, De Linge, Emile Leclercq et Edouard Fétis : deux rapports du jury se sont occupés de ces écrivains et de leurs œuvres, en appréciant le caractère de leur talent et la portée de leurs idées. Il nous suffira d'indiquer brièvement ce qu'ils ont ajouté depuis cinq ans à leur contingent littéraire.

„ M. Potvin, lauréat du dernier concours quinquennal, est resté à la hauteur de sa renommée, et son activité, loin de se ralentir après tant de succès, ne semble avoir fait que s'accroître. Un second volume à son recueil de poésies *En Famille*; deux volumes compactes comprenant trente conférences sur les *Premiers Siècles littéraires* de la Belgique; un autre travail de grande érudition intitulé: le *Génie de la paix en Belgique*; la publication de la *Science de la paix*, de Louis Bara, et du *Perceval le Galois*; en dernier lieu, une critique vive, violente parfois, implacable et malheureusement trop juste, de la *Corruption littéraire en France*, tout révèle une persévérance et une ardeur dignes de sincères éloges.

„ M. Loise, continuant son histoire de la poésie, traite cette fois de l'*Allemagne dans sa littérature nationale*. Ce dernier volume se distingue par les mêmes qualités dont l'auteur avait fait preuve dans la première partie de son œuvre, où l'on trouvait déjà, pour nous servir des expressions de M. Paul Devaux, „ une critique élevée, judicieuse et nourrie de fortes études, un style qui passe de la simplicité à l'éclat, de l'énergie à la grâce, avec une élégante souplesse et une parfaite convenance. „

„ M. Van Hasselt, outre une nouvelle édition de son poème social, *les Quatre Incarnations du Christ*, a composé un *Livre de Paraboles* et un *Livre de Ballades*, dans lesquels le vers français s'allie de la façon la plus habile et la plus heureuse à la poésie du nord de l'Europe.

„ M. De Linge a réédité ses *Poésies champêtres d'Horace* en les complétant par d'autres imitations où l'élégance s'unit à la fidélité, et il a traduit en vers, avec non moins d'art, quoique dans des conditions plus ingrates, le poème d'*Hermann et Dorothée*, de Goethe.

„ Nous devons à M. Emile Leclercq, l'un des plus vaillants parmi nos prosateurs, l'*Histoire intime d'un homme*, qui doit être regardée non-seulement comme son chef-d'œuvre, mais comme l'une des meilleures compositions de ce genre. M. Leclercq a publié aussi *Maison tranquille*, dont la donnée a été fort discutée, et il a obtenu un immense succès de polémiste habile, ferme et convaincu, par sa *Guerre de 1870*.

„ De M. Édouard Fétis, enfin, nous avons à citer une foule d'opuscules composés pour l'Académie, un livre sur *l'Art dans la société et dans l'État*, une brochure sur *la Part de la nature dans les œuvres d'art* et un magnifique rapport sur les *Travaux de la classe des beaux arts*, lu publiquement lors du centième anniversaire de l'Académie.

„ On conçoit que le jury, à qui il est interdit de partager le prix, se soit trouvé embarrassé de porter un jugement absolu en présence de travaux de caractère si différent, dont le mérite pouvait être difficilement comparé.

Mais il lui était permis de rattacher les dernières publications d'un auteur à l'ensemble de ses œuvres, d'apprécier ainsi toute une carrière. Il avait usé de cette faculté, à deux reprises déjà, en couronnant M. Mathieu en 1863, et M. Potvin en 1868. Après mûre délibération, il a, cette fois, décerné la palme à M. Édouard Fétis.

„ Héritier d'un nom illustre, M. Édouard Fétis a suivi les traces de son père en mettant une activité soutenue au service d'un incontestable talent. Son œuvre est des plus considérables, et, s'il était possible de rassembler ses travaux disséminés dans des journaux, dans des revues, dans des recueils de tout genre, ils formeraient une véritable bibliothèque pour la critique d'art, concernant les anciens et les modernes.

„ Nous ne ferons qu'en donner une simple idée en rappelant : les différentes biographies de l'ouvrage *les Belges illustres*; la collaboration avec MM. Moke et Van Hasselt, aux *Splendeurs de l'art en Belgique*; deux volumes sur les *Musiciens belges*, dans l'Encyclopédie populaire; le texte de l'*Œuvre de Rubens* publié par la maison Muquardt; deux volumes d'opuscules lus à l'Académie concernant les *Artistes belges à l'étranger*; un *Demi-Siècle de l'histoire de la musique*, en différents fragments insérés dans la Revue de Paris, édition belge; des *Rapports, Notices et Discours*, réunis en un volume en 1867; un grand nombre d'autres travaux publiés dans les Bulletins de l'Académie; des notices nécrologiques sur des membres de la classe des beaux-arts, insérées dans l'Annuaire; le *Catalogue descriptif et historique du Musée royal de Bruxelles*; puis les trois ouvrages que nous avons signalés comme rentrant dans la dernière période quinquennale, et, enfin, le feuilleton de l'*Indépendance*, depuis 1837, consacré aux comptes rendus des expositions de tableaux, à la critique musicale et au mouvement des arts en Belgique durant ces trente-six années.

Parmi celles de ses publications qui permettent le mieux d'apprécier les divers mérites de M. Fétis, nous choisirons surtout les *Artistes belges à l'étranger* et l'*Art dans la société et dans l'État*. Le premier de ces ouvrages comportait des recherches immenses, compliquées, laborieuses, et c'était, d'ailleurs, une tâche ardue que de caractériser des artistes placés dans ces conditions exceptionnelles, de déterminer à la fois ce qui les rattachait à leur patrie et la part qu'ils prirent au mouvement intellectuel de leur pays d'adoption. Dans le dernier travail, l'auteur s'est occupé particulièrement des applications morales et sociales de l'esthétique, ainsi que des questions complexes auxquelles donne lieu l'intervention de l'art dans la civilisation, dans les idées, dans les mœurs, dans l'organisation politique. Cette belle et vaste étude a été complétée par un discours académique sur la *Part de la nature dans les œuvres d'art*, et, soit comme historien, soit comme critique, l'écrivain sait conserver toujours une netteté de pensée, une justesse d'expression, une sobriété de langage, qui n'excluent nullement chez lui le vrai sens artiste.

« Bien peu de littérateurs se sont maintenus, comme M. Fétis, au même rang pendant de si longues années, dans un cercle d'études où tout se

transforme sans cesse, au milieu des luttes des écoles, des partis et des personnalités. Sur ce terrain brûlant où l'on s'expose, à chaque pas, à rencontrer un obstacle, à froisser une susceptibilité, à irriter un amour-propre, bien peu aussi ont montré toujours, comme lui, le tact et la sincérité qui inspirent l'estime et commandent le respect.

« Ces qualités, qui sont celles de l'homme plus encore que de l'écrivain, s'appuient d'un talent éprouvé, solide, correct, et néanmoins ingénieux et distingué. Elles s'appuient aussi d'une érudition consciencieuse que l'auteur dissimule en se l'assimilant, d'une science certaine sans pédantisme, d'une pénétration de vue et d'une sagacité qui ne se démentent jamais.

« Nous faisons allusion tantôt à certaines analogies, plus apparentes que réelles, entre la Belgique et l'école d'Alexandrie. S'il est possible de comparer la critique d'art toute moderne à l'interprétation des textes et aux travaux des commentateurs, M. Fétis rappelle les grands critiques alexandrins. Il a rendu à bien des œuvres de l'art ancien le service que rendait Aristarque aux poèmes d'Homère, mais il a, de plus que la plupart de ces savants, l'esprit éminemment littéraire. Ses critiques sont elles-mêmes des œuvres d'art.

« Le jury s'estime heureux d'avoir l'occasion de louer solennellement une carrière aussi dignement remplie, et de récompenser, en M. Édouard Fétis, le savant sérieux et modeste, le critique habile et sage, l'écrivain pur, à la fois élégant et précis, l'homme de bon ton, de bon sens et de bon goût dont la vie est mêlée depuis tant d'années à notre vie littéraire.

Le jury : (signé), P. DE DECKER, président; J. GRANDGAGNAGE,
L. ALVIN, J. STECHER, J. FUERISON, DE MONGE,
EUG. VAN BEMMEL, secrétaire et rapporteur.

La séance a été terminée par la proclamation suivante des résultats des concours et des élections, faite par M. Ad. Quetelet, secrétaire perpétuel :

RÉSULTAT DU CONCOURS DE LA CLASSE POUR 1873.

La classe avait inscrit cinq questions à son programme de concours de cette année :

Elle a reçu, en réponse à la deuxième question, demandant de *Tracter l'histoire politique de la Flandre depuis 1305, jusqu'à l'avènement de la maison de Bourgogne* (1382), un mémoire portant pour devise :

*Dampierre, Bethune, Nevers et Maële sont des héros dignes
du peuple flamand.*

Conformément aux conclusions de ses rapporteurs, la classe a décidé, dans sa séance du 11 de ce mois, qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix à ce mémoire.

En réponse à la troisième question, demandant une *Appréciation du*

règne de Charles le Téméraire et des projets que ce prince avait conçus dans l'intérêt de la maison de Bourgogne, la classe a reçu trois mémoires portant respectivement pour devises :

Le premier : *Téméraire est-il nommé.*

Terrible a-t-il été.

Le deuxième : *Je l'ai empreints, bien en avienigne* (devise de Charles le Téméraire).

Le troisième : *Histoire vient du mot grec ιστόρ, qui signifie juge.*

La classe a ratifié les conclusions de ses rapporteurs au sujet de ces trois mémoires. Elle a, en conséquence, voté sa médaille d'or au deuxième.

L'ouverture du billet cacheté a fait connaître, comme étant l'auteur de ce travail, M. le major d'artillerie Henrard.

La classe a voté une médaille d'argent à l'auteur du troisième mémoire; mais elle ne procédera à l'ouverture du billet cacheté qui y est joint, que pour autant que l'auteur fasse connaître qu'il accepte cette récompense.

PRIX FONDÉS PAR LE BARON DE STASSART.

Un mémoire portant pour devise : *Tanquam explorator*, avait été reçu en réponse au deuxième concours sexennal, ayant pour sujet la question d'histoire nationale suivante : *Exposer quels étaient, à l'époque de l'invasion française, en 1794, les principes constitutionnels communs à nos diverses provinces et ceux par lesquels elles différaient entre elles.*

La classe a approuvé les conclusions suivantes de ses rapporteurs :

« Le mémoire produit au concours devait exposer les principes constitutionnels communs à nos diverses provinces et ceux qui étaient particuliers à chacune d'elles; or, l'auteur omet absolument la principauté de Liège dans son travail.

« Cette principauté, aujourd'hui divisée entre plusieurs de nos provinces, occupait en Belgique, lors de l'invasion française de 1794, une place trop importante par ses institutions politiques et leur caractère particulier pour qu'une semblable lacune ne doive pas faire mettre d'emblée hors concours le mémoire qui la contient, quelque opinion d'ailleurs qu'on puisse se former de sa valeur propre.

« Cependant, comme l'auteur semble avoir commis cette omission volontairement et par une interprétation erronée de la question, nous pensons qu'il y a lieu de la remettre au concours. »

Deux mémoires, l'un écrit en français et portant pour devise : *Quid verum atque decens curo* (*Virgile*); l'autre écrit en flamand avec l'inscription : *Ik hou mij aan den dñh*, avaient été envoyés en réponse au concours de Stassart offrant un prix de 600 francs à l'auteur de la meilleure notice sur Antoine Van Dyck.

Conformément aux conclusions favorables de ses rapporteurs, la classe a décerné le prix précité à l'auteur du mémoire flamand.

L'ouverture du billet cacheté a fait connaître qu'il est dû à MM. Frans

De Potter et Jean Broeckaert, littérateurs flamands et déjà lauréats de la classe.

M. Broeckaert, qui était seul présent à la séance, est venu recevoir des mains de M. le directeur, aux applaudissements de l'assemblée, la nouvelle récompense académique qu'il venait de remporter avec M. De Potter. Celui-ci avait fait exprimer ses regrets de ce que son état de santé ne lui permettait pas d'assister à la séance.

PRIX QUINQUENNAL DE LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Par arrêté du 27 du mois d'avril dernier, Sa Majesté le Roi, conformément aux propositions du jury chargé de juger le concours quinquennal de littérature française, pour la période de 1868-1872, a décerné le prix de cette période à M. Édouard Fétis, membre de l'Académie, pour l'ensemble de ses œuvres littéraires.

M. Éd. Fétis est venu recevoir les félicitations des membres du bureau, au milieu des acclamations de l'assistance.

RÉSULTATS DES ÉLECTIONS.

La classe a procédé, dans sa séance du 12 de ce mois, au remplacement de deux de ses membres titulaires, MM. Polain et Snellaert, ainsi qu'au remplacement de deux de ses associés, MM. Phillips, de Vienne, et le baron Charles Dupin.

Elle a porté ses suffrages :

Pour les deux places de membre titulaire, sauf approbation royale, sur MM. Alphonse Le Roy et Émile De Borchgrave, déjà correspondants.

Et pour les deux places d'associé, sur MM. Alphonse Rivier, professeur à l'université de Bruxelles, et Adolphe Franck, de l'Institut de France.

MM. Ferdinand Loise, professeur à l'athénée royal d'Anvers et F. Tielemans, premier président honoraire de la cour d'appel de Bruxelles, ont été nommés correspondants.

ACTES OFFICIELS.

— Un arrêté royal du 20 mai 1873 approuve l'élection faite, par la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique, dans sa séance du 12 mai courant, de M. Alphonse Le Roy et de M. Émile de Borchgrave, en qualité de membres titulaires de ladite classe.

— La démission offerte par le sieur Descamps (François), de ses fonctions de maître de musique à l'école moyenne de l'État, à Péruwelz, est acceptée.

Le sieur Descamps est admis à faire valoir ses droits à la pension.
Sont nommés :

A l'école moyenne de l'État, à Renaix, deuxième régent, en remplacement de M. Hayen (P.-L.), démissionnaire, M. Deloyers (Émile-Armand), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième régent à l'école moyenne de l'État, à Fosses.

M. Colin (Adrien), élève diplômé de l'école normale primaire de Couvin, est nommé surveillant à l'école moyenne de l'État, à Thuin, en remplacement de M. Gheury (Henri), qui a reçu une autre destination.

M. Goemaere (Guillaume), élève diplômé de la section normale primaire de Gand, est nommé surveillant à l'école moyenne de l'État, établie en cette ville.

M. Sornin (Alexandre), élève diplômé de l'école normale primaire de Couvin, est nommé premier instituteur dédoublant à l'école moyenne de l'État, à Ath, en remplacement de M. Halleux, démissionnaire.

— La session de 1873 du jury chargé de délivrer les diplômes d'aspirant-professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités s'ouvrira à Liège, le lundi 3 août prochain, à 9 heures du matin.

— La session de 1873 du jury chargé de délivrer les diplômes d'aspirant-professeur agrégé et de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences s'ouvrira, s'il y a lieu, à Gand le jeudi 3 juillet prochain, à 9 heures du matin.

NÉCROLOGIE.

A L'ÉTRANGER : Manzoni, à Milan.

M. Pierre Lebrun, membre de l'Académie française, à Paris.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

A PROPOS DE LA DÉCOUVERTE D'UN PASSAGE IMPORTANT DE TACITE.

Ueber die Chronik des Sulpicius Severus. Ein Beitrag zur geschichte der classischen und biblischen Studien.
Max Mueller in Oxford zugeeignet von Jacob Bernays.
Berlin, 1861.

La chute du temple de Jérusalem eut un retentissement immense dans le monde, il n'est donc pas d'un médiocre intérêt de savoir si ce fait considérable à tant d'égards est dû à un simple hasard, comme on le croit généralement sur la foi de l'historien Josèphe, ou s'il faut y voir un effet prémédité de la politique à outrance dont usaient les Romains à l'égard de certains peuples rebelles, comme l'établit victorieusement J. Bernays en s'appuyant sur le témoignage du chroniqueur Sulpicius Severus ou, pour mieux dire, de Tacite.

La ville de Jérusalem ne fut pas détruite par les Romains pour les mêmes motifs que Carthage et Corinthe : son commerce ne leur portait aucun ombrage et sa puissance n'était pas de nature à les inquiéter longtemps, mais elle périt pour une cause analogue à celle qui détermina les juges de Socrate à lui faire boire la ciguë, Σωκράτης ἀδικεῖ, τοὺς τε νέους διαφθεύρων καὶ θεοὺς οὓς ἡ πόλις νομίζει, οὐ νομίζων, ἕτερα δὲ δαιμόνια καινά.

Elle aussi introduisait dans le monde un esprit et des dieux nouveaux. Et les Romains qui se sentirent menacés confondirent dans la même haine les chrétiens et les juifs à cause de leur communauté d'origine. Jérusalem avait été prise une

première fois par Pompée, mais le vainqueur s'était contenté d'entrer dans le temple, interdit aux profanes, par droit de conquête et Rome n'avait pas exigé la destruction de la ville et du temple, parce que l'esprit nouveau n'était pas encore né.

Mais lorsque Néron envoya Vespasien la soumettre derechef, Rome de même que l'Italie regorgeait déjà de chrétiens ⁽¹⁾, et leur doctrine que Tacite qualifie de superstition exécrationnable, *exitiabilis superstitio*, se propageait avec une rapidité que nous comprenons vu le nombre d'opprimés et de malheureux, — mais qui effrayait les vieux Romains dont Tacite n'est en réalité que l'interprète ⁽²⁾.

⁽¹⁾ La secte nouvelle eut des adeptes jusque dans la maison de Néron, peut-être parmi les juifs qui étaient nombreux dans les rangs inférieurs du service, parmi ces esclaves et ces affranchis, constitués en collèges, dont la condition confinait à ce qu'il y avait de plus infime et de plus élevé, de plus brillant et de plus misérable. Quelques vagues indices feraient croire que Paul eut des relations avec des membres ou des affranchis de la famille *Annaea*. Une chose hors de doute en tout cas, c'est que dès cette époque la distinction nette des juifs et des chrétiens se fit à Rome pour les personnes bien informées... Néron, en particulier, était assez au courant de ce qui se passait, et s'en faisait rendre compte avec une certaine curiosité. ERN. RENAN, *Origines du christianisme, l'antéchrist*, p. 13.

⁽²⁾ Cette doctrine, prêchée depuis quarante ans à peine, était sous Néron partout manifeste. C'est une grande erreur de croire qu'il fut dans ses premières années, obscur et ignoré. La persécution seule et la persécution sanglante le força de descendre dans les catacombes. Jusque là il ne cherchait point l'éclat; mais encore moins se cachait-il sous le voile du secret. Ces prédications de Saint Paul sur toutes les places et dans toutes les assemblées de la Grèce; ces contradictions publiques et violentes que la foi éprouvait " ce que nous savons de cette secte c'est que de tout côté on la contredit (a); ces calomnies et ces haines populaires dont Tacite et Suétone se font les échos; enfin cette solennelle immolation des premiers martyrs au milieu d'une fête dans les jardins de Néron, en face de Rome entière, presque émue de pitié; ce supplice d'une " grande multitude d'hommes (b) „ que Néron tenait à rendre public, d'autant plus qu'il se lavait par là du crime de l'incendie : tout cela prouve que le christianisme, dès les premiers jours de son existence, n'était pas si petit, si secret, si ignoré. Ce n'était pas une occulte franc-maçonnerie que l'asso-

(a) Act. apost. XXVIII, 22.

(b) Tacite annal. XV, 44.

Ceux-ci ne jugeaient pas la doctrine nouvelle autrement que par les dangers qu'elle pouvait créer à l'ordre des choses établi, et auraient volontiers appelé sur l'immense multitude *multitudo ingens* de ses adeptes les sévérités du pouvoir, si Néron eût eu besoin d'une pareille invitation ⁽¹⁾. Il imagina à leur intention des supplices d'une cruauté inouïe et si Tacite et les Romains ont quelque compassion pour les patients, ce n'est pas qu'ils ne les croient pas dignes de ces châtiments, au contraire *unde quanquam adversus sontes et novissima exempla meritos miseratio oriebatur*, mais c'est que les victimes semblaient moins immolées au bien public qu'au cruel passe temps d'un seul, *tanquam non utilitate publicâ sed in saevitiam unius absumerentur*.

Leur crime était non d'avoir incendié Rome mais de haïr le genre humain : *haud perinde in crimine incendii quam odio humani generis convicti sunt*. Ainsi dans cette Rome si tolérante pour les autres cultes étrangers *quo cuncta*, dit encore Tacite à ce propos, *undique atrocia aut pudenda confluunt, celebranturque* ⁽²⁾, c'était courir à une mort certaine que de s'avouer chrétien.

Pendant la Judée impatiente du joug des Romains et des

ciation des chrétiens. Elle vivait en plein jour, parlait et prêchait en face de tous. Et quand aujourd'hui elle rappelle ses origines, elle peut dire au monde ce que Saint Paul disait au roi juif Agrippa : " *Je parle sans crainte devant toi. Rien de tout ce que je rappelle ne peut t'être inconnu : car rien de tout cela ne s'est passé dans l'ombre*. DE CHAMPAGNY, *Les Césars*, tome II, p. 448.

⁽¹⁾ *Apostolorum actus* Lucas edidit usque in tempus quo Paulus Romam deductus est, Nerone imperante : qui non dicam regum sed omnium hominum et vel immanium bestiarum sordidissimus, dignus extitit qui persecutionem in Christianos primus inciperet : nescio an et postremus explerit siquidem opinione multorum receptum sit ipsum Antichristum venturum. Sulpicii Severi *Historiae sacrae* lib. II, CXXVIII.

⁽²⁾ Si Tacite avait voulu se donner la peine d'examiner la religion qu'il poursuivait de sa haine, il n'aurait pas mis sur la même ligne cette doctrine qui tout en laissant à César, que dis-je à Néron même ce qui est à Néron, enseignait la patience illimitée à ceux qui souffrent, le sacrifice volontaire à ceux qui jouissent (dit M. de Champagny), et le culte de Mithra, ou d'Anubis à la tête de chien, ou de la Syrienne Astarté et tant d'autres qui affluèrent à Rome.

vexations de son procureur Gessius Florus, se met en révolte ouverte. Néron y envoie successivement Cestius Gallus qui ne fut pas heureux dans ses tentatives de répression, et Vespasien, qui en moins de deux étés, soumit tout le pays moins la ville de Jérusalem. Les ordres que ces deux généraux avaient reçus de Néron sur la manière de traiter les rebelles ne devaient pas être d'une nature bien clémentine. Ce prince dont on connaît les sentiments envers les juifs, s'était fait donner le relevé de la population mâle et valide de la Judée, on devine aisément pour quel motif. (Jos. l. VI ch. 9, 3). Cependant la guerre civile qui éclata à Rome épargna encore à Jérusalem, pour un an, les horreurs d'un siège. Mais l'Italie, une fois apaisée, Vespasien, proclamé empereur, chargea Titus du soin de reprimer les rebelles de la Judée et d'achever l'œuvre que lui-même avait si bien avancée. Les ordres qu'il donna à son fils dès le début du siège furent du caractère le plus sombre, comme l'historien Josèphe le déclare lui-même dans un discours qu'il met dans la bouche de Titus, *παρὰ τοῦ πατρὸς λαβὼν σκυθρῶπα παραγγέλματα* (Jos. Bell. Jud. VI, 6, 2).

Augebat iras (Tacite Histoires, liv. V, ch. X) *quod soli Judaei non cessissent. Simul manere apud exercitus Titum, ad omnes principatus novi eventus casusve utilius videbatur.* Les raisons politiques qui avaient fait mettre Titus à la tête des six légions et des nombreuses cohortes d'auxiliaires qui furent chargées de réduire Jérusalem, l'irritation qu'à Rome causait la résistance de la Judée, l'opiniâtre résolution des Juifs de défendre leur ville et leur temple jusqu'au bout ⁽¹⁾, résolution commune aux femmes et aux hommes, les pertes qu'essuyèrent les Romains autant des ruses que du courage des assiégés et par dessus tout la conviction qu'on avait que les Juifs ne cesseraient d'être des séditeux que lorsqu'on aurait détruit leur temple, lequel s'il restait debout, leur servirait toujours de point de ralliement quelque part qu'ils fussent ⁽²⁾, devaient être au point de vue des Romains autant de motifs de pousser leur général à se montrer impitoyable envers la cité rebelle et à vouloir la destruction de son temple.

⁽¹⁾ *Obstinatio viris feminisque par : ac si transferre sedes cogerentur, major vitae metus quam mortis.* Tacite, Hist. l. V, ch. XIII.

⁽²⁾ Jos. Bell. Jud. liv. VI, 5, 3.

Et cependant nous trouvons sur ce dernier point deux opinions contradictoires. L'une de ces opinions est exprimée par Josèphe dans son sixième livre de l'histoire des Juifs, l'autre, par Sulpicius Severus dans le 2^e livre ch. 30 de son histoire sacrée. Voici comment s'exprime ce dernier :

On dit que Titus réunit son conseil et mit en délibération le point de savoir s'il fallait détruire un temple d'un si grand travail. Quelques uns furent d'avis qu'on ne devait pas renverser un édifice sacré, qui dépassait ce que les hommes avaient jamais fait : resté debout il attesterait la modération des Romains, détruit il marquerait leur cruauté d'un opprobre éternel.

Au contraire d'autres et *Titus lui-même* furent d'avis qu'il fallait tout d'abord en finir avec le temple, pour mieux détruire la religion des Juifs et des Chrétiens. Que ces deux religions bien qu'elles fussent contraires, avaient cependant une origine commune et les mêmes fondateurs, que les Chrétiens provenaient des Juifs, qu'en coupant la racine, l'arbre facilement périrait. Ainsi, par la volonté de Dieu qui permit à tous ces esprits de s'enflammer de la sorte, le temple fut renversé l'année 331 avant la présente.

La version de Josèphe, comme on va le voir, est toute différente : Le lendemain, dit-il, Titus donna l'ordre à une partie de ses troupes d'éteindre l'incendie, de pratiquer un chemin qui rendit plus facile l'accès des portes (du temple) aux légions, et réunit les chefs en un conseil. Il y vint six des principaux : Tiberius Alexander, préfet de toute l'armée, Sextus Cerealis, chef de la cinquième légion, Larcius Lepidus, chef de la dixième, Titus Frugi, chef de la quinzième, avec eux se trouvaient encore Aeternius Fronto, préfet des deux légions d'Alexandrie, Marcus Antonius Julianus, procurateur de la Judée, auxquels il adjoignit d'autres procurateurs et les tribuns. Avec ces chefs il délibéra sur ce qu'il fallait faire du temple. Quelques uns furent d'avis qu'on devait user du droit de la guerre, que jamais les Juifs ne cesseraient de se révolter si on laissait debout leur temple, lequel leur servirait de point de ralliement où qu'ils fussent d'ailleurs : *μη γάρ ἄν ποτε Ἰουδαίους παύσασθαι νεωτερίζοντας τοῦ ναοῦ μένοντος, ἐφ'ὃν οἱ πανταχόθεν συλλέγονται*. Certains conseillaient de conserver le temple si les Juifs voulaient l'abandonner et ne pas lutter, les armes à la main, pour sa défense ; si au contraire ils y montaient pour combattre, de le

brûler, dans ce cas en effet c'était une citadelle ce n'était plus un temple ; s'il y avait sacrilège à le brûler, ce sacrilège retombait non sur eux-mêmes mais sur ceux qui les forçaient à cette extrémité. Titus au contraire dit que si même les Juifs montaient au temple pour y combattre, il ne se vengera pas sur des choses inanimées au lieu de se venger sur des hommes, et qu'il ne brûlera pas un édifice d'une telle valeur, ce serait en effet une perte pour les Romains, tandis qu'en le laissant subsister il en ferait un ornement de l'empire. S'enhardissant (Σαρβόουντες) Fronto et Alexander et Cerealis se rangèrent à son avis. (Jos. lib. VI ch. IV. 3 de Belle Jud.)

Comment le temple fut-il brûlé malgré les ordres donnés par Titus pour qu'on l'épargnât ?

“ Un soldat, sans attendre aucun ordre, οὐτε παράγγελμα περιμείνας — sans craindre les conséquences d'une telle entreprise, poussé par quelque puissance surnaturelle, δαιμονίῳ ὁρμῇ τινι χρώμενος, prend un tison et, à l'aide d'un autre soldat, le jette par une fenêtre (θυρίδι) d'or qui donnait accès aux cellules situées autour du temple dans la direction du nord. „ On trouvera au moins naïves les expressions *n'attendant aucun ordre*, n'avait-il pas reçu l'ordre contraire ? N'avait-il pas connaissance, comme le reste de l'armée, de la décision prise par le conseil et s'il l'ignorait, l'autre soldat qui l'aida à atteindre la fenêtre d'or en question, devait lui rappeler qu'il ne pouvait enfreindre la volonté du chef de l'armée (¹).

(¹) Quant à l'ὁρμῇ τινι χρώμενος il nous fait involontairement songer à Lafontaine :

La faim, l'occasion, l'herbe tendre et je pense,
Quelque diable aussi te poussant.

Toute l'histoire de la chute de Jérusalem, telle qu'elle est racontée par Josèphe, a plus d'un trait de commun avec la fable des *Animaux malades de la peste*. — Comme on ne veut pas accuser le lion, on crie haro sur le baudet, et nous pouvons ajouter que Josèphe remplit ici à merveille le rôle du renard ; il démontrera en plus d'un endroit que l'on a affaire à mouton, canaille, sottise espèce avec la conclusion,

. . . . Vous leur fîtes, Seigneur.

En les croquant, beaucoup d'honneur.

Voy. par ex. liv. V, chap. XIII, 6; liv. VI, chap. III, 5.

D'ailleurs, si l'on avait contrairement à la discipline romaine, permis à de simples légionnaires le soin de trancher des questions de cette importance, il est peu probable que ces derniers eussent préféré de livrer aux flammes les richesses du temple plutôt que de les piller.

Laquelle de ces deux versions contradictoires est la vraie? nous avons fait pressentir notre réponse, mais il faut l'appuyer de raisons solides. Quel est des deux l'historien qui mérite le plus de confiance? C'est ce que nous examinerons.

Le témoignage de Josèphe est des plus suspects. Ce Juif, qui, à son premier voyage à Rome, s'était insinué dans les bonnes grâces de Poppée, cette digne épouse d'un Néron; qui avait dans son pays cherché à étouffer une rébellion contre les Romains, et, devenu prisonnier de ses derniers, avait accepté avec la faveur de Vespasien le nom de Flavius, cet historien aux gages de Titus, que nous trouvons dans le camp des Romains, quand plus d'un million de ses coreligionnaires, soutiennent derrière les remparts de Jérusalem la cause de leur indépendance et de leur religion avec une énergie qui rappelle celle des Carthaginois et des Numantins, est-il bien placé pour juger impartialement des faits qui se sont accomplis dans ce mémorable siège et des causes de ces faits?

Dans ces pages écrites pour faire ressortir la douceur de caractère de Titus, apparaît à chaque instant une singulière contradiction entre les intentions de ce prince et ses actes. Il déplore, par exemple, la nécessité où il se trouve de sévir contre ceux des Juifs, qui, poussés par la faim, sortent de la ville pour trouver quelques vivres; met-il au moins quelque tempérament dans l'exercice de cette sévérité qu'il déplore, *Τίτῳ μὲν οὖν οἰκτρὸν τὸ πάθος κατεφαίνετο*. Il n'y a pas assez de place autour de la ville pour y planter les croix, ni assez de croix pour servir au supplice de tant d'hommes qu'il dévoue à la mort *καὶ διὰ τὸ πλῆθος χώρα τε ἐνελεῖπετο τοῖς σταυροῖς καὶ σταυροὶ τοῖς σώμασιν*. Plus loin nous trouvons que Titus, pour avoir raison de la résistance indomptable des Juifs, fait élever un mur autour de la ville pour empêcher toute sortie et aggraver de la sorte la famine. Les morts se chiffrent alors par des centaines de mille, et pour en débarrasser la ville, on jette les cadavres par dessus les murs dans des abîmes; le pitoyable Titus à cette vue, levant les mains au ciel atteste les dieux que ce

n'est pas là son ouvrage. Et quand une mère est poussée par la faim à se nourrir de la chair de son enfant, Titus fait-il quelque concession à ce peuple réduit à de telles extrémités par l'horreur de l'esclavage? Non, il jure que le soleil ne luira plus longtemps sur une ville où les mères se nourrissent de cette façon. Il tint fidèlement son serment. Des trois enceintes qui constituent la défense de Jérusalem deux sont au pouvoir des Romains, la troisième qui entoure le temple est vainement attaquée par le bélier du côté de l'orient; Titus ordonne qu'on applique les échelles aux portiques, mais les Juifs font un tel carnage de ceux qui y montent que le prince pour ne pas perdre ses hommes ordonne de mettre le feu aux portes du temple extérieur, — car il y en a deux. L'incendie exerce ses ravages ce jour et la nuit suivante, et ce n'est que le lendemain qu'il réunit ses chefs de légion et procureurs en conseil, pour y proposer d'épargner le temple proprement dit. Les soldats ont reçu l'ordre d'éteindre le feu et de débayer le passage ouvert par l'incendie, car notez le bien, les Juifs comme frappés de stupeur sont demeurés les bras croisés, en voyant les progrès de l'incendie, quoiqu'on les trouve bien résolus à se battre des hauteurs du temple même, étrange contradiction d'un peuple qui a disputé aux Romains le sol pas à pas, pied à pied, opposant aux machines de guerre des Romains, des engins qui en détruisaient les effets, élevant des remparts nouveaux au fur et à mesure qu'ils en perdaient, supportant les horreurs de la famine jusqu'à un point inouï et cela non seulement par crainte de l'esclavage mais pour défendre ce temple où habite leur Dieu, et soutenus dans leur lutte par l'espoir que leur Dieu ferait naître un prodige qui sauverait ce sanctuaire qui leur était plus cher que l'existence, et quand les abords de l'ἅγιον deviennent la proie des flammes, ils considèrent ce spectacle d'un œil sec et les bras croisés, et cependant ils laissent aux Romains le soin d'éteindre l'incendie que la vengeance leur avait fait allumer. A la fin de cet échafaudage péniblement élevé par l'adulation à la cause triomphante, éclate avec une force singulière la vérité, quand l'historien dit en racontant les effets de l'incendie du sanctuaire : *Ιουδαίων μὲν ἐγείρεται κραυγὴ τοῦ πάθους ἄξια καὶ πρὸς τὴν ἄμυναν συνέθεον, οὔτε τοῦ ζῆν ἔτι φειδῶ λαμβάνοντες, οὔτε ταμειουμένοι τὴν ἰσχυρὴν δι' ὃ καὶ φυλακτικοὶ πρότερον ἦσαν οἰχομένοι.*

Ainsi ces hommes qui avaient soutenu jusqu'au bout la lutte

et auxquels Josèphe prodiguait les qualifications de tyrans, de séditeux et de brigands, avaient-ils soutenu cette défense gigantesque dans l'intérêt de leur ambition? Non, voyant la ruine du temple certaine cette fois, ils n'ont plus aucun souci de vivre ni de faire usage de leurs forces puisque ce sanctuaire pour lequel ils les avaient conservées n'existait plus ⁽¹⁾. Tel fut en effet le motif véritable de cette résistance héroïque et l'on ne doit pas hésiter à voir dans cet attachement des Juifs à leur religion et à leur indépendance le mobile de la politique à outrance des Romains à l'égard de ce peuple trop différent d'eux-mêmes pour accepter jamais docilement leur joug.

Qu'on ne vienne pas dire que Titus avait souvent essayé d'amener à une capitulation honorable ces mêmes Juifs en leur envoyant Josèphe comme parlementaire. Celui-ci ne s'est jamais offert à ses compatriotes revêtu d'un caractère officiel, mais comme il nous le dit lui-même, il ne cesse d'errer autour des remparts pour les engager, hors de la portée des traits, de rendre la ville, s'ils la veulent sauvegarder. Il cherche à leur persuader par des raisons tirées de leur intérêt immédiat et personnel, ou par des motifs politiques, historiques, voire même divins qu'ils doivent céder au plus fort comme à celui du côté duquel leur Dieu s'est déclaré, et cela dans des discours plus longs que ceux de Nestor, peu faits donc pour être écoutés au milieu de l'irritation des esprits. Dédaignant de répondre à ce flatteur des Romains, à ce félon autrement que par des moqueries, des malédictions et des traits véritables qui

⁽¹⁾ Dio Cassius (liv. LXVI, 6) raconte cette scène dans le même esprit quoique avec plus d'apparat.

Les Juifs, dit-il, se défendirent contre les Romains, envahissant le temple, avec une ardeur plus grande encore, ils voyaient là une heureuse occasion de tomber en combattant près du temple et pour le temple, le peuple étant rangé en bas dans le vestibule de l'édifice sacré, les sénateurs sur les degrés, les prêtres dans le sanctuaire même, et ils ne furent vaincus, quoique luttant en petit nombre contre un ennemi de beaucoup supérieur sous ce rapport, que lorsqu'une partie notable du temple fut devenue la proie des flammes. Alors ils se jetèrent volontairement sur les glaives des Romains, ou s'entreteuèrent ou se détruisirent eux-mêmes, d'autres enfin sautèrent dans les flammes, tous et surtout ces derniers voyaient dans cette fin non la mort mais la victoire, le salut et la béatitude, puisqu'ils tombaient en même temps que leur temple.

ne le manquèrent pas toujours, ils dirent à Titus lui-même comme il passait : qu'ils dédaignent la mort dont on les menace la trouvant préférable à la servitude, que tant qu'ils respireront, ils feront aux Romains tous les maux imaginables, qu'ils n'ont plus de souci de la patrie ceux qui sont destinés à périr bientôt, que le monde est un temple meilleur aux yeux de Dieu que celui qu'ils défendent, que cependant Dieu ne manquera pas de protéger ce temple qu'il habite et qu'avec un pareil auxiliaire, ils bravent toutes les menaces et passeront volontiers à l'action ⁽¹⁾. „ Ce langage mis en rapport avec leur conduite jusqu'à la chute du temple prouve surabondamment qu'on n'a pas affaire à de vulgaires ambitieux, qui retiennent dans la ville par le seul effet de leur tyrannie plus d'un million d'habitants, mais bien à des hommes qui, divisés avant l'arrivée des Romains, ont fait taire leurs rancunes personnelles devant le commun danger. Et si l'on compte jusqu'à 600,000 morts dans une seule période de la famine qui désola la ville, on doit se dire que les souffrances sans exemple de ce terrible siège étaient acceptées par les Juifs de commun accord, dans la haine qu'ils avaient du nom romain et dans l'espoir qu'ils plaçaient en leur Dieu. Les nombreux auxiliaires que des rois de l'Orient avaient envoyés à Jérusalem pour contribuer à la résistance, donnent une signification précise au caractère de cette lutte au moins en son côté politique ; les raisons religieuses seules eussent suffi pour la pousser à devenir aussi obstinée dans la résistance qu'implacable dans la poursuite. N'oublions pas en effet les sombres ordres *σχυθρώπα παραγγέλματα* de Vespasien dont Titus était porteur en venant mettre son camp devant Jérusalem.

Écartons donc comme suspect ce témoignage d'un historien qui écrivit ces pages apologitiques au temps et sous la censure des Flaviens, ses patrons, et examinons s'il était dans le caractère et dans les intentions de Titus, à cette époque de sa vie, d'ouvrir cet avis impolitique, au point de vue Romain, d'épargner le temple et de faire partager cet avis par le poids de sa parole, à trois de ceux qui avaient voix délibérative au conseil. Ah ! Titus n'est pas encore ce prince qui se gourmande

(1) Josèphe. *Guerre des Juifs*, liv. V. chap. XI.

pour avoir perdu un jour sans le marquer d'un bienfait et qui se demande avec reproche :

Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits? ⁽¹⁾

Non, il est encore à cette période de sa vie à laquelle il fait allusion quand il dit à son confident.

Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom ;
Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée.

En peut-on douter ? recourons au témoignage de Tacite (liv. V. c. XI, Hist.) *Ipsi Tito Roma et opes voluptatesque ante oculos : ac ni statim Hierosolyma conciderent, morari videbantur* : ce qui le décida à renoncer aux longueurs d'un siège et à donner le plus vite possible l'assaut. Laisser subsister le temple, ce foyer permanent de rébellion, c'était se mettre dans le cas de devoir de rechef s'arracher aux attraites de la capitale. Qu'on ne juge donc pas du Titus d'alors par ce prince chevaleresque, dévoué au seul bonheur du genre humain, que Racine met devant nos yeux dans *Bérénice*, quoique ce beau poème soit un éloquent plaidoyer de la thèse soutenue par Jacob Bernays.

Supposons en effet qu'à la vue de ce temple magnifique entre tous, et qui apparaissait de loin au voyageur comme une montagne de neige, tant il était éblouissant au soleil par l'or de ses portes et par le marbre blanc de ses portiques, supposons, dis-je, que Titus ait ressenti cette pitié que lui prête Josèphe pour ce vénérable édifice et qu'il ne ressentait pas encore pour les hommes ⁽²⁾. Ah ! comme devant Bérénice à laquelle il avait

⁽¹⁾ Racine *Bérénice*.

⁽²⁾ Après la lutte quand la chaleur de l'action ou l'intérêt des combattants ne pouvait plus servir d'excuse à la cruauté, Titus voulut célébrer dignement le jour anniversaire de la naissance de son frère en gracieux, direz-vous peut être, des prisonniers de guerre ? — au contraire en en faisant périr plus de 2500 par les bêtes, par le feu ou en les mettant aux prises les uns avec les autres — et quoique on eût imaginé mille façons de les faire mourir, les Romains trouvaient que leur supplice était trop léger pour leur faute, πάντα μὲν τοῖς Ῥωμαίοις ἐδόκει ταῦτα, μὲντοι αὐτῶν ἀπολλυμένων τρόποις, ἐλάττων κόλασις εἶναι. η (Josèphe, B. J. liv. VII, ch. 3).

promis le mariage et qu'il renvoyait *invitus invitam*, il se serait écrié, ému mais donnant raison à la politique de Rome,

Rome me fit prier de maintenir ses droits :
 Je dois les maintenir. Déjà, plus d'une fois,
 Rome a de mes pareils exercé la constance.
 Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance.
 Vous les verriez toujours à ses ordres soumis ;
 L'un jaloux de sa foi va chez les ennemis
 Chercher, avec la mort, la peine toute prête ;
 D'un fils victorieux, l'autre proscriit la tête ;
 L'autre avec des yeux secs et presque indifférents,
 Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirants.
 MALHEUREUX ! MAIS TOUJOURS LA PATRIE ET LA GLOIRE
 ONT PARMI LES ROMAINS REMPORTÉ LA VICTOIRE.

S'il refusa de donner suite à ses projets de mariage avec une femme à la fois étrangère et reine, alors qu'il occupait le pouvoir absolu et cela pour ne pas déplaire au peuple, il devait bien mieux obéir aux traditions de la politique romaine dans un temps où il n'était que César et où le pouvoir de son père pouvait être ébranlé. *Simul manere apud exercitus Titum, ad omnes principatus novi eventus casusve utilius videbatur.*

S'il avait agi autrement et qu'il eût fait tous ses efforts pour sauver le temple, s'il avait épargné ou du moins voulu épargner les assiégés, autant que Josèphe essaie de nous le faire accroire, d'où vient que cette réputation de douceur qu'il lui donna, n'ait pas été acceptée par les Romains de ce temps ? Comment se fait-il au contraire que tout en étant frappés de ses brillantes qualités guerrières, de son éloquence, et des agréments de sa personne, ils aient craint jusqu'à son avènement de retrouver en lui un second Néron ? ⁽¹⁾ S'il eût tenu à l'égard de Jérusa-

De telles hécatombes humaines en l'honneur d'un homme vivant et bien portant ne témoignent pas d'une grande pitié, à moins qu'on ne trouve une excuse de sa façon d'agir dans les usages de ce temps. Titus était néanmoins relativement clément puisque dans les supplices qu'il imagina, il resta en dessous de ce que les Romains attendirent de lui.

⁽¹⁾ Voir C. Suetonii, Titus, c. VI et VII où après avoir cité les griefs qu'on avait contre lui, sa violence, sa cruauté envers A. Caecina, sa débauche, sa rapacité, il finit son réquisitoire par ces mots :

Denique propalam alium Neronem et opinabantur et praedicabant.

lem la conduite généreuse que son historien lui prête, le fait tout impolitique qu'il eut été jugé par les Romains, était assez notable pour les rassurer désormais sur le compte de son humanité envers eux-mêmes.

Plus tard Titus, arrivé à l'empire, voulut paraître et fut humain. Touché avant tout du soin d'établir sa renommée sur cette base, il obtint aisément de son docile historien une altération de la vérité en ce sens. Mais il ne pouvait guère espérer de voir ses contemporains accepter facilement la version nouvelle. Au contraire, dès les premières années qui suivirent la guerre de Judée, Valerius Flaccus dédiait à Vespasien, qui régnait encore, son poème des Argonautes, poème qui, sous une forme mythologique avait pour but de mettre en relief les services que rendit Vespasien à l'empire en assurant sa domination sur la Bretagne et en rouvrant aux vaisseaux Romains la navigation de l'Océan; le poète en y faisant mention des fils de l'empereur proposait à Domitien pour sujet de ses essais poétiques son frère Titus,

Solymo nigrantem pulvere fratrem
Spargentemque faces et in omni turre furentem.

Il représente donc Titus tenant lui-même cette torche incendiaire que Josèphe mettait aux mains d'un légionnaire obscur (1).

Certes on ne peut citer un passage d'un poète comme un témoignage de grande valeur, quand on recherche une vérité historique, mais un poète courtisan sait très bien ce qui peut heurter ou plaire, et il est probable que si, au lieu d'écrire ces vers sous Vespasien, il les eût faits sous Titus dans le moment que celui-ci voulait être les délices du genre humain, il eût ôté cette torche malencontreuse, qui éclaire ici un point délicat de l'histoire de cet empereur.

Le poète lui prête en effet un rôle plus actif, moins sentimental et plus conforme à la conduite des généraux Romains que ne le fait Josèphe, et en cela il est d'accord avec C. Suetone qui dit : (Titus) *ad perdomandam Judaeam relictus, novissima Hierosolymorum oppugnatione duodecim propugnatores totidem sagittarum confecit ictibus : cepitque eam natali filiae suae tanto*

(1) Ueber die Chr. des Sulp. Sev. Bernays, p. 51.

militum gaudio ac favore, ut in gratulatione Imperatorem eum consulutaverint, etc.

Il est d'accord encore avec Dio Cassius, lequel parlant de l'irruption du temple, dit qu'elle ne se fit pas sur le champ, les Romains étant retenus par des scrupules religieux, mais que poussés par Titus ils y entrèrent enfin et à regret :

καὶ ἀνέωχθη ἡ ἕισοδος ἢ ἐπὶ τὸν νεὼν τοῖς Ῥωμαίοις ἀλλ' ὅψι ποτε, τοῦ Τίτου σφᾶς καταναγκάσαντος, εἰσω προσχώρησαν, οὐ μὴν καὶ παραχρῆμα, διὰ τὸ δεισιδαιμονῆσαι, ἐσίδραμον.

Mais il nous faut chercher des preuves plus positives encore de l'inexactitude de la version de Josèphe.

Tacite décrit dans son 5^e livre *des Histotres* la chute de Jérusalem, malheureusement nous avons perdu cette partie du siège qui est ici en question, et le malheur est d'autant plus grand que nous aurions appris de lui la vérité, parce qu'il mettait un soin infini à consulter les renseignements de toute nature, et dans notre cas si les documents officiels n'eussent pas suffi à l'éclairer, il tenait de la bouche même des gens qui avaient pris part à cette campagne de précieux renseignements. Il doit et peut l'avoir écrite sans prévention et avec une liberté entière d'appréciation puisqu'il a publié ses *histoires* après la disparition des Flaviens ⁽¹⁾ et non pas comme Josèphe sous leur censure et avec le désir peu déguisé de plaire. *Sed quia famosae urbis supremum diem tradituri sumus*, (Hist. liv. V. c. 2) quels coups de pinceau à donner par un tel maître ! et dire que ce tableau est entièrement perdu pour nous. Entièrement ? peut-être non, car dans l'ouvrage annoncé en tête de cet article, on a, nous semble-t-il victorieusement démontré que la version donnée par Severus est un passage de Tacite peu modifié. Une chose certaine c'est que Severus n'a pas suivi pour le point qui nous occupe le livre de Josèphe, et pour les démêlés que les Juifs eurent avec les Romains sous Néron, il est évident qu'il a puisé dans Tacite puisqu'il reproduit en plusieurs endroits non seulement ses pensées, mais encore ses expressions, même des phrases entières.

C'est ainsi que racontant brièvement les crimes de Néron il arrive à parler du fait honteux qui suivit de près le meurtre

(1) Les *Historiae* de Tacite allaient de 69 à la mort de Domitien.

d'Agrippine en des termes évidemment empruntés à l'auteur des Annales, comme on le peut voir par la comparaison ⁽¹⁾ :

Sever. Chron. II, 28, 2....

Tacit. Annal. XV, 37.....

Post etiam Pythagorae cuidam in modum solennium conjugiorum nuberet; inditumque imperatori flammeum, dos et genialis torus et facies nuptiales, cuncta denique, quae vel in feminis non sine verecundia conspiciuntur, spectata.

Uni ex illo contaminatorum grege (nomen Pythagorae fuit) in modum solennium conjugiorum denupsisset. Inditum imperatori flammeum, missi auspices, dos et genialis torus et facies nuptiales, cuncta denique spectata, quae etiam in femina nox operit.

S'il néglige le " missi auspices, „ c'est qu'il ne suppose pas ses lecteurs au courant de ce détail d'antiquités et s'il a changé la dernière proposition " quae etiam in femina nox operit „ c'est que malgré sa généralité, elle lui paraissait encore trop nue.

Au chapitre suivant nous trouvons un autre passage, légèrement modifié, de Tacite, passage qui a trait à l'incendie de Rome et aux cruautés qu'imagine Néron à cette occasion.

Sever. Chron. II, 29, 1-3.

Tacit. Annal. XV, c. 40....

Sed opinio omnium invidiam incendii in Principem retorquebat credebaturque Imperator gloriam innovandae urbis quaesisse. Neque ulla re Nero efficiebat quin ab eo jussum incendium putaretur. Igitur vertit invidiam in Christianos actaeque in innoxios crudelissimae quaestiones, quin et novae mortes excogitatae, ut ferarum tergis coniecti laniatu canum interirent. Multi crucibus affixi aut flamma usti. Plerique in id reservati ut cum defecisset dies in usum nocturni luminis urerentur.

videbaturque Nero condendae urbis novae..... gloriam quaerere. c. 44, sed non ope humana, non largitionibus principis aut deum placamentis decebat infamia quin jussum incendium crederetur. Ergo abolendo rumori Nero subdidit reos et quaesitissimis paenis affecit, quos per flagitia invisos vulgus Christianos appellabat. Et pereuntibus addita ludibria ut ferarum tergis coniecti laniatu canum interirent aut crucibus affixi aut flammandi atque ubi defecisset dies in usum nocturni luminis urerentur.

(1) Ueber die Chron. des Sulp. Sev. Bernays, p. 53-54.

Videbatur est changé en *credebatur* parce qu'au temps de Severus *videri* a perdu sa signification de *δοκεῖν* paraître, pour prendre celle de *cerni*, *φαίνεσθαι*, apparaître, *innovandae* est mis à la place de *condendae* parce que ce dernier pouvait faire naître l'idée que Néron voulait bâtir ailleurs une nouvelle ville de Rome : *Neque ulla re* résume les moyens cités par Tacite et mis en œuvre pour détourner l'accusation ; *ab eo* donne plus de précision au *jussum incendium* ; *putaretur* évite le retour trop prompt du *credi* de la phrase précédente, et l'on comprend facilement que l'historien chrétien se soit empressé de changer le "*per flagitia invisos*," en *innoxios*. Comme au quatrième siècle, époque à laquelle écrivait Severus, les *Annales* et les *Histoires* de Tacite faisaient déjà un corps de trente livres, il est probable que l'historien chrétien y puisa également les renseignements sur le siège, l'assaut et la destruction de Jérusalem et de son temple ; à l'époque où écrivait Severus les *Histoires* de Tacite n'étaient pas encore mutilées et ce qui le prouve, c'est qu'un de ses contemporains, Orosius, en cite textuellement des faits qui tombent dans les dernières années du règne de Vespasien et même sous le règne de Domitien. Or, puisque Tacite lui paraissait digne de foi pour les faits du règne de Néron, pourquoi aurait-il cessé de le suivre pour le règne de Vespasien. Un examen, d'ailleurs, attentif du texte de Severus le prouvera. Qu'on lise en effet ce qu'il dit des horreurs du siège de Jérusalem et il sera difficile de n'y pas reconnaître la manière de Tacite à la fois précise et animée.

Interea Judaei obsidione clausi, quia nulla neque pacis neque deditionis copia dabatur, ad extremum fame interibant, passimque viae oppleri cadaveribus coepere, victo jam officio humandi : quin omnia nefanda esca super ausi ne humanis quidem corporibus pepercere, nisi quae ejusmodi alimentis tabes praeriperat. Igitur defessis defensoribus intrupere Romani.

Le "*quia nulla neque pacis neque deditionis copia dabatur*," qui est si bien d'accord avec tout ce que Tacite nous dit des dispositions des Romains et en particulier de Titus envers les Juifs, a beaucoup embarrassé les commentateurs de Severus mais a fait dire à De Prato : *Verum haec et alia quae infra traduntur cum Josephi historia minus congruentia hic fortasse hausit ex Taciti Hist. libro V quem nos extrema sui parte mutilatum habemus, in quo Hierosolymorum supremum diem se traditurum initio profitetur.*

Josèphe ne parle que d'un seul cas d'anthropophagie, celui de cette mère qui mange son enfant; mais est-il étonnant que Tacite accepte dans sa haine ⁽¹⁾ du nom Juif toutes les exagérations que l'éloignement du lieu et la longueur de la défense auront permis de débiter sur le compte des assiégés. Rien de ce que Tacite a dit dans les *Annales* et dans ce que nous connaissons de ses *Histoires* n'est en opposition avec ce tableau et le langage certe porte l'empreinte vivante et profonde de son style.

Cette empreinte se reconnaît mieux encore par le contraste que présentent ces lignes avec celles qui suivent et qui sont de l'auteur : *Ac tum forte in diem Paschae omnis et agris aliisque Judaeae oppidis multitudo convenerat; nimirum ita Deo placitum, ut eo tempore, quo Dominum cruci adfixerat, gens impia internecioni daretur. Pharisei aliquantis per templo acerrime restiterunt : donec obstinatis ad mortem animis, ultro se subjectis ignibus intulerunt. Numerus peremptorum ad undecies centena millia refertur : capta vero centum millia ac venundata.*

Non seulement nous n'avons plus Tacite ici, mais ce qu'il dit des Juifs réunis de toute part de la Judée à Jérusalem pour la fête de Pâques, ce qu'il rapporte du nombre de ceux qui périrent dans le siège et de ceux qui furent pris et vendus est conforme à ce qui se trouve au § 3 du ch. 9 du liv. VI de Josèphe. Tacite au liv. V des *Histoires* compte dans la ville 600,000 assiégés, Josèphe au contraire estime le nombre de ceux qui se trouvèrent enfermés dans Jérusalem à trois millions; cette affluence il l'explique par la fête des azymes ou de Pâques et sur ce nombre il dit que 1,100,000 périrent durant le siège et 97000 furent pris.

Si Severus accepte d'une part ces chiffres de Josèphe et qu'il rejette d'autre part la clémence de Titus, c'est une preuve que cette version de l'historien juif n'avait pu s'accréditer chez les Romains, et que la version contraire, celle de Severus, consacrée par le temps est la vraie. La suite du texte de Severus nous y ramène d'ailleurs : *Fertur Titus adhibito consilio prius deliberasse an templum tanti operis everteret.*

(1) Combien de fois pareille haine n'a-t-elle pas égaré le jugement des gens sur les pratiques de ce peuple même jusqu'à notre siècle?

Tacite aimait à s'arrêter dans ses *Histoires* (voir II, 32, 82. III, 2) à ces délibérations qui avaient lieu la veille des grands événements, parce qu'il trouvait dans la diversité des opinions motivées qui s'y présentaient, un moyen de faire connaître l'enchaînement des faits politiques ou militaires et de leur assigner leurs causes.

Est-il étonnant qu'il ait rapporté ce qui se dit au conseil de guerre où la destinée du temple de Jérusalem fut agitée, lorsqu'il avait surtout pour guide en cette matière un écrit d'Antonius Julianus, écrit que mentionne Minucius Felix qui écrivait sous les Antonins, et que cet Antonius Julianus, est selon toute probabilité, ce procureur de Judée qui prit part à la délibération.

Qu'on se garde, en effet, de croire que Tacite ait jamais songé à prendre ses renseignements dans les livres de Josèphe, dont le servilisme et la qualité de juif devaient lui répugner également. S'il a dédaigné de s'y instruire là où il aurait pu le faire avec avantage, s'il a préféré, dans sa hautaine indifférence pour de telles sources, exposer dans son magnifique langage les erreurs les plus étranges sur les lois des Juifs et sur cette partie de leur histoire antérieure à leurs démêlés avec les Romains, combien moins doit il y avoir puisé pour des plans de campagne romains et des conseils de guerre tenus par des généraux romains. N'avait-il pas, placé comme il était, pour l'éclairer en cette matière les documents officiels tant publics que secrets, ne tenait-il pas de la bouche de ceux qui avaient pris part à cette campagne le récit de ce qui s'y passa de plus saillant, ne trouvait-il pas pareil témoignage dans leurs écrits : tel devait être en effet le caractère du mémoire d'Antonius Julianus. Le conseil de guerre qui eut lieu devant Jérusalem offrait à Tacite une excellente occasion d'exprimer sa haine des Juifs et de signaler les dangers que le christianisme créait à l'état romain. Ce qu'il pensait là dessus avec la plus grande partie de l'aristocratie romaine, il n'avait pas besoin de l'insérer d'une façon épisodique comme dans les *Annales*, mais cette opinion formait ici l'argument principal qui décida le conseil à prendre cette mesure extrême. Severus se contenta de copier sans grand changement ce qu'il trouva dans Tacite. Le langage n'est pas moins de Tacite que les passages comparés plus haut à la chronique de Severus, et cette délibération se lie à la des-

cription des horreurs du siège de Jérusalem par la chaîne naturelle des idées qui nous conduit du *quia nulla neque pacis neque deditionis copia dabatur* ⁽¹⁾ à *at contra alii et Titus ipse evertendum templum inprimis censebant, quo plenius judaeorum et christianorum religio tolleretur*.

Mettons en regard du texte de Severus, comme le fait Bernays, sinon le texte même de Tacite, du moins le texte probable de cet auteur; on y verra combien peu nombreuses sont les expressions de Severus que Tacite eût désavouées.

Sever. Chron. II, 30, 6.

Fertur Titus adhibito consilio prius deliberasse an templum tanti operis everteret. Etenim nonnullis videbatur, aedem sacratam ultra omnia mortalia illustrem non debere deleri, quae servata modestiae Romanae testimonium, diruta perennem crudelitatis notam praerberet. At contra alii et Titus ipse evertendum templum inprimis censebant, quo plenius Judaeorum et Christianorum religio tolleretur. Quippe has

.....Titus adhibito consilio deliberavit an templum tanti operis everteret. Etenim (Gaio et Gaio) videbatur aedem sacram (inter omnes mortales nobilem) non debere deleri, quae servata modestiae Romanae testimonium, diruta perennem crudelitatis notam praerberet. At contra (Gaius et Gaius) et Tiberius ipse evertendum templum inprimis censebant, quo penitus Judaeorum et Christianorum (superstitio) tolleretur.

(1) En accordant même aux démarches de Josèphe auprès de ses coreligionnaires le caractère officiel, qu'elles n'avaient nullement, on sait ce que signifiaient les propositions de paix que faisaient les Romains en pareil cas. " Quelquefois ils abusaient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage disant qu'ils avaient promis de conserver la cité non pas la ville. On sait comment les Étolien, qui s'étaient abandonnés à leur foi furent trompés; les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportait la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples et des sépultures même. (Montesquieu, grandeur et décadence des Romains ch. VI). Vespasien lui-même avait, en pareil cas, rompu la parole donnée aux prisonniers de Tarichea Jos. B. J. l. III, 9, 10.), quelque peu honteux d'agir de la sorte, mais se laissant aisément persuader par ses amis qu'il fallait sacrifier l'honnête à l'utile quand on ne pouvait obtenir les deux à la fois.

religiones, licet contrarias sibi, iisdem tamen auctoribus profectas; Christianos ex Judaeis exstitisse; radice sublata stirpem facile perituram. Ita Dei nutu accensis omnium animis templum dirutum, abhinc annos trecentos triginta et unum.

Quippe has (superstitiones), licet contrarias sibi, iisdem tamen auctoribus profectas; Christianos ex Judaeis exstitisse, radice sublata stirpem facile perituram.

On voit que les changements apportés au texte probable de Tacite par Severus sont dus ou à son caractère religieux et profondément chrétien, à la nature de son histoire qui n'est qu'un résumé, et à certaines particularités de sa chronique. Dans cette dernière catégorie il faut ranger le *fertur*, et en effet, que Severus fasse des emprunts à Salluste, à Velleius Paterculus, à Tacite et à d'autres, ce qui lui arrive très souvent, il a pour habitude de ne pas citer ses sources, il l'a fait d'une manière générale dans sa préface sans nommer personne, *non pigebit me usum esse historicis ethnicis*, il entend par *ethnics* les auteurs profanes, ceux qui n'ont pas connu le vrai culte. Le *fertur* indique en outre qu'il ne veut pas prendre sous sa responsabilité l'énoncé d'une délibération de cette importance. Tacite ne s'entourait pas de tant de circonlocutions : *Petovionem in hiberna tertiae decimae legionis convenerant; illic agitavere placeretne obstrui Pannoniae Alpes*, etc., dit-il au commencement du 3^e livre de ses *Histoires* dans un cas analogue. Nous avons vu que Josèphe avait cité les noms des généraux qui prirent part au vote. Tacite dut en faire autant, mais les disposant autrement puisque le résultat de la délibération fut un résultat contraire. Severus résume et ne fait de mention spéciale que pour Titus, noyant les autres dans les déterminatifs généraux *nonnulli* et *alii*. Les mots de *superstitio* et *superstitiones*, employés par Tacite ou tout autre auteur classique, doivent, on le comprend, dans la chronique de l'historien sacré, céder la place à ceux de *religio*, *religiones* qui n'ont rien de classique. Les expressions *ultra omnia mortalia illustrem* ne doivent pas être sorties de la bouche d'un général romain ou de la plume d'un historien romain, on propose donc de mettre à leur place une périphrase plus modeste, au sens des latins, telle que *inter omnes mortales nobilem* qui signifie tout au plus : *bien connu du monde*. Severus n'aura pas trouvé

l'expression suffisamment élogieuse. Tout le reste du passage porte le cachet du style de Tacite ou du moins n'a rien qui ne soit digne de cet auteur : *templum tanti operis* est bien de sa facture ; *modesta romana* fait songer, dans le sens de *moderatio*, à l'éloge que donne Tacite Annal. I, 9 au règne d'Auguste, *jus apud cives, modestiam apud socios* ; et *aedem sacratam* est juste l'expression qu'un écrivain latin aurait choisie pour un temple de ce genre, étranger, et n'ayant pas reçu sa consécration de l'autorité du peuple romain : Un pareil lieu sans être *sacrum* peut passer *pro sacro* (Gaius, Inst. II, 7). *Sacrare aedem* pour *consecrare* se trouve également chez Tacite Annal. II, 49 ; alors que Severus se sert ailleurs pour le temple de Jérusalem, non de *sacrata* mais de *sacra aedes*. *Quippe* employé pour confirmer une opinion étrangère dans un discours indirect est du Tacite pur (p. ex. Annal. I, 79 ; Hist. II, 66) ; et dans la chronique de Severus on ne le voit guère qu'en ce passage ; et s'il y apparaît dans le discours direct, c'est dans des phrases de la manière de Tacite.

Qu'on rapproche maintenant ce passage de ceux du 5^e livre des *Histoires* de Tacite que nous avons déjà mentionnés, à savoir : de l'irritation que la rébellion de la Judée avait causée à Rome (*augebat iras quod soli Judaei non cessissent*), de l'impatience de Titus d'en finir avec Jérusalem pour rentrer à Rome, du rôle politique qu'il jouait auprès de l'armée, d'autre part qu'on songe à la politique toujours suivie par le sénat romain envers des ennemis dont il n'avait à espérer ni trêve ni paix, politique continuée soigneusement par les premiers empereurs et dont les Flaviens pouvaient moins que d'autres se départir, puisqu'ils avaient à consolider un trône dont ils venaient seulement de prendre possession, et on conclura que la délibération telle qu'elle est rapportée par Severus est la vraie et qu'elle lui a été fournie par l'historien de Rome qui s'est toujours plus soucié d'écrire la vérité que de flatter les empereurs, la disant d'ailleurs cette fois à une époque où elle ne pouvait plus blesser les Flaviens.

Retrouver une page perdue d'un écrivain incomparable, et éclairer d'un jour nouveau un fait important de l'histoire, mais présenté jusqu'ici sous des couleurs fausses, grâce à l'adulation d'un historien courtisan, voilà une double victoire, due aux sagaces recherches de la philologie : nous avons pensé qu'elle

était, à tous égards, digne d'être mentionnée avec quelque développement.

M. Ern. Renan dans l'ouvrage qu'il a publié récemment sous le titre de *l'Antechrist*, accepte l'idée de J. Bernays que le passage de Sulpicius Severus, II, xxx, 6-7 est tiré presque mot à mot de la partie perdue des *Histoires* de Tacite, mais n'admet pas toutes les conséquences qui nous semblent découler naturellement d'une telle restitution.

" Il est difficile, dit-il, de se décider entre deux versions aussi absolument inconciliables; car, si l'opinion prêtée à Titus par Josèphe peut très-bien être regardée comme une invention de cet historien, jaloux de montrer la sympathie de son patron pour le judaïsme, de le laver aux yeux des juifs du méfait d'avoir détruit le temple, et de satisfaire l'ardent désir qu'avait Titus de passer pour un homme très-moderé ⁽¹⁾, on ne saurait nier que le bref discours mis par Tacite dans la bouche du capitaine victorieux ne soit, non-seulement pour le style, mais pour l'ordre des idées, un reflet exact des sentiments de Tacite lui-même. On a le droit de supposer que l'historien latin, plein contre les juifs et les chrétiens de ce mépris, de cette mauvaise humeur qui caractérise l'époque de Trajan et des Antonins, a fait parler Titus comme un aristocrate romain de son temps, tandis qu'en réalité le bourgeois Titus eut pour les superstitions orientales plus de complaisance que n'en avait la haute noblesse qui succéda aux Flavius ⁽²⁾. Vivant depuis trois ans avec des Juifs, qui lui avaient vanté leur temple comme la merveille du monde, gagné par les caresses de Josèphe ⁽³⁾, d'Agrippa, et plus encore de Bérénice, il put très-bien désirer la conservation d'un sanctuaire dont plusieurs de ses familiers lui

(¹) Se rappeler que *l'Histoire de la guerre des Juifs* fut (Josèphe du moins nous l'assure) soumise à la censure de Titus, à l'approbation d'Agrippa, qu'elle fut en un mot rédigée dans le sens qui pouvait le plus flatter l'amour-propre de Titus et servir la politique des Flavius. Jos., *Vita*, 63; *Contre Apion*, I, 9.

(²) Suétone, *Titus*, 5; Philostrate, *Apoll.*, VI, 29. Voir ci-après p. 531-532.

(³) La fortune de Josèphe vint de la sympathie particulière que Titus avait pour lui. *B. J.*, III, VIII, 8 et 9.

présentaient le culte comme tout pacifique. Il est donc possible que, comme le veut Josèphe, des ordres aient été donnés pour que le feu allumé la veille fût éteint, et pour que, dans l'effroyable tumulte que l'on prévoyait, des mesures fussent prises contre l'incendie. Il entrait dans le caractère de Titus, à côté d'une réelle bonté, beaucoup de pose et un peu d'hypocrisie. La vérité est sans doute qu'il n'ordonna pas l'incendie, comme le dit Tacite, qu'il ne l'interdit pas, comme le veut Josèphe, mais qu'il laissa faire, en réservant des apparences pour toutes les thèses qu'il lui conviendrait de laisser soutenir dans les régions diverses de la publicité. „

M. Bernays a démontré non seulement que le passage de Sulpicius Severus est de Tacite mais que ce passage contient une vérité plus conforme aux pratiques de la politique adoptée par les Romains contre certains peuples vaincus, plus conforme en même temps aux habitudes de Titus qui faisait taire ses prédilections personnelles devant les exigences de cette même politique. S'il a prouvé que la version de Josèphe est fausse c'est pour établir que celle de Tacite est la seule vraie, et aussi longtemps que M. Renan n'aura pas démontré que Tacite a pu altérer la délibération d'un conseil de guerre romain au profit des sentiments de haine qu'il professait pour les Juifs et les Chrétiens, nous continuerons à reconnaître à M. Bernays le double bénéfice de sa découverte.

D.

'ΑΡΙΑ ΓΗ

COMME NOM DU PÉLOPONNÈSE ET LE HÉROS ARGÏEN

'ΑΡΙΣ.

Dans les Suppliantes d'Eschyle (v. 260-270), Pélasgus énumérant les pays soumis à sa domination, indique le Péloponnèse ⁽¹⁾ par le vers suivant :

αὐτῆς δὲ χώρας 'Αρίας πέδον τόδε. . .

Bien des opinions ont été émises sur ce mot 'Αρία. Les uns l'ont confondu avec l'expression homérique ἐξ ἀπινῆς γαιῆς; d'autres le considèrent comme une simple épithète poétique créée par Eschyle; d'autres encore prennent 'Αρία pour un ancien nom de l'île de Pélopos.

La première opinion, autrefois fort répandue, et qui compte encore quelques adhérents parmi les critiques modernes ⁽²⁾, est cependant bien difficile à soutenir. L'expression ἐξ ἀπινῆς γαιῆς se rencontre quatre fois dans les poèmes homériques ⁽³⁾. Mais dans l'Odyssée, où il n'est pas question d'un pays déterminé, elle ne peut en aucune façon indiquer le Péloponnèse. Il est vrai que, dans l'Iliade, il est fait allusion aux contrées de Pylos et de Lacédémone; mais rien ne prouve ici que ἀπινῆ γαιῆ soit le nom de la presqu'île hellénique. Cette dernière interprétation de ἄπιος ne serait même pas possible, car un mot ne saurait avoir des significations et des emplois si différents. Nous y voyons donc, avec Buttmann ⁽⁴⁾ un simple adjectif signifiant

(1) Le vers 260, dans l'énumération faite par Pélasgus, ne peut pas s'appliquer à l'Argolide seule : il s'étend d'une manière vague à toute la péninsule, de même que l'Ἀργεῖα χθών du vers 269. Nous voyons du reste le mot ἄργος fréquemment employé pour tout le Péloponnèse. (Hom. Il. B, 287; O, 372, etc.)

(2) Gladstone, *Études sur Homère*, éd. all. p. 77; Pierron, *Théâtre d'Eschyle*, Notes des Suppliantes.

(3) Il. A, 270; P, 49; Od. H, 25; Π, 18.

(4) *Lexilogus*, au mot ἄπιν.

éloigné et dérivé de la préposition *ἀπό*, comme *ἀντίος* l'est de *ἀντί*. L'objection faite par Gladstone ⁽¹⁾, que dans ce cas l'adverbe *τηλόθεν* qui précède *ἐξ ἀπίνης γαίης* formerait une tautologie contraire au langage homérique, nous semble dénuée de fondement : cette répétition pléonastique de la même idée se rencontre souvent dans l'Odyssée et dans l'Iliade, comme le prouve par plusieurs citations l'éditeur allemand des *Études sur Homère* „. L'adjectif *ἄπιος* diffère même matériellement de l'*Ἀπία* d'Eschyle : il a la première syllabe brève, tandis que *Α* est long dans *Ἀπία* et dans les mots nombreux dérivés du même radical ⁽²⁾. Cette distinction était du reste déjà admise chez les anciens : Strabon, Hésychius et Suidas nous le prouvent. Le premier dit même expressément qu'Homère n'a pas connu le nom du Péloponnèse, et que *ἀπία γῆ* signifie chez lui *la terre qui est très-éloignée*. Hésychius et Suidas ne s'expriment pas autrement ⁽³⁾.

Si la dénomination du Péloponnèse est étrangère à l'expression homérique, l'*Απία* d'Eschyle ne se rencontre pas avant lui dans ce qui nous reste de la littérature grecque. On pourrait donc croire que ce mot est une création du tragique athénien; et dès lors il entrerait dans la liste de ces épithètes, si fréquentes chez Homère, qui rappellent soit un souvenir historique, soit quelque détail pittoresque du pays dont ils remplacent le véritable nom. Ce qui semble donner à cette opinion un certain caractère de vraisemblance, c'est que l'expression ne se rencontre que chez des poètes ou des écrivains qui, comme Apollodore, Pausanias et plusieurs autres, ne sont que des compilateurs de légendes et de récits poétiques. *Ἀπία γῆ* serait donc la terre d'*Απίς*, le héros argien, un des ancêtres de Danaüs. L'emploi d'une telle qualification semble toute naturelle dans un poème qui célèbre les temps légendaires d'Argos; mais elle n'a plus sa raison d'être, elle ne s'explique même pas dans un drame comme celui d'Agamemnon ⁽⁴⁾,

⁽¹⁾ Ouvrage et passage indiqués.

⁽²⁾ Tels que *Ἀπίς*, *Ἀπιδόνας*, *Ἀπιδανός*, *Ἀπίας πεδίων* etc.

⁽³⁾ Strab. VIII p. 371. "Ὁμηρος δ' Ἀπιδόνας μὲν οὐ λέγει, ἀπὶαν δὲ τὴν πόρρον μᾶλλον. — Hésychius : *Ἀπίνης γαίης* τῆς μακρὰν ἀπεχούσης γῆς. — Suidas : *Ἀπίνη* ἡ ἄλλοδαπή.

⁽⁴⁾ Agam., v. 256.

encore moins dans l'Œdipe à Colone de Sophocle ⁽¹⁾, où il ne s'agit nullement de rappeler les bienfaits d'Apis. Que des poètes alexandrins, habitués à rechercher dans les œuvres de la belle époque les formes les plus rares et les plus prétentieuses, aient pris aux Suppliantes cette épithète que nous appellerons *de circonstance*, pour en faire sans aucun motif un nom du Péloponnèse, nous pourrions le comprendre; mais une imitation aussi aveugle ne s'expliquerait pas chez un contemporain, et surtout chez un contemporain de la valeur de Sophocle. Il faut donc que *Ἀπία* soit autre chose qu'un qualificatif.

Du reste, ne l'oublions pas, les anciens, à commencer par Eschyle même, le considèrent comme un nom porté autrefois par l'île de Pélops. Nous savons bien que nous ne devons pas ajouter une foi aveugle à tous ces dires, mais si nous n'avons pas de preuves du contraire, pourquoi repousser leurs assertions?

Le mot *Ἀπία* présente encore une grande analogie avec d'autres noms géographiques, comme *Μεσσάπια*, *Ἀλξήπια*, *Μεσσαπέαι*, *Μίταπα*, *Ἀπίας πεδίου*; enfin, il a lui-même des dérivés, tels que *Ἀπιδόνες*, nom donné aux anciens habitants du Péloponnèse et spécialement de l'Arcadie ⁽²⁾: ce qui, nous semble-t-il, ne pourrait pas se présenter si *Ἀπία* n'était simplement qu'un adjectif.

Il nous paraît donc bien plus naturel de le considérer comme un véritable nom propre. Mais pour établir, sinon la certitude, du moins la haute probabilité de cette opinion, il nous faut chercher à nous rendre compte de sa signification et de la manière dont il a pu être appliqué au Péloponnèse.

Ici encore, nous nous trouvons en présence d'interprétations fort diverses, et toutes basées sur des étymologies qui semblent leur donner une certaine probabilité.

Ainsi Athénée ⁽³⁾ prétend que le Péloponnèse a tiré son nom (*Ἀπία*) d'une espèce de poire sauvage (*ἄπιον*) qui s'y trouvait en abondance. Il est vrai qu'il y a des noms de villes et de fleuves qui paraissent avoir une origine toute semblable, par exemple Sicyone, la *ville des concombres* (*σίχνης*, *Σικυών*) et

⁽¹⁾ Œd. Col., 1303.

⁽²⁾ Strab. l. c. Steph. Byz. v. *Ἀπία*.

⁽³⁾ Athen. Deipn. XIV, p. 650. B.

son ancien nom *Μηκρώνη*, la *ville des pavots*; ainsi que Sélinus, le *fleuve ou la ville de l'ache* (Σίλινον) ⁽¹⁾. Mais la nature du mot *ἄπιον* s'oppose complètement à cette manière de voir, puisqu'il n'est lui-même qu'un dérivé, une sorte d'appellatif qui s'applique, non seulement à la poire spéciale au Péloponnèse, mais à plusieurs autres plantes d'un caractère tout différent ⁽²⁾. Cette opinion a pourtant été suivie, en partie du moins, par M. Alf. Maury, dans son *Histoire des Religions de la Grèce antique* ⁽³⁾ où il traduit *Apia* par la terre des fruits, donnant ainsi à *ἄπιον* un sens qui, nous semble-t-il, lui est complètement étranger.

Eschyle, dans le passage dont nous nous occupons, dérive *Apia* du héros *Apis* qui, d'après lui, fut le bienfaiteur de la contrée. Quoique les anciens aient abusé de cette méthode facile qui consiste à expliquer des noms de villes et de peuples par des noms éponymes inventés tout exprès (comme *Πελασγοί* expliqué par *Πελασγός* v. 251 et 252), on ne doit cependant pas repousser de prime abord toute dérivation de cette nature. On rencontre très-fréquemment chez les poètes des dénominations empruntées à quelque nom de divinité ou de héros, telle que le nom de *Κεκρόπια* donné à la ville d'Athènes ⁽⁴⁾, et qui lui vient évidemment du héros Cécrops. Mais ces mots ne sont en réalité que des épithètes poétiques, et nous ne connaissons pas de nom propre de pays qui ait une semblable origine. Cette méthode de dérivation ne saurait donc convenir au mot *Apia* que s'il n'était qu'un adjectif. Mais nous ne saurions le considérer comme tel, et dès lors l'opinion d'Eschyle doit être écartée, au moins pour le moment.

Ce qui, d'après nous, a fait naître tant d'incertitudes et de diversité dans les interprétations fournies sur *Apia*, c'est qu'on a négligé de grouper autour de lui d'autres mots qui, par la

⁽¹⁾ Thes. ling. Graec. v. Σικυών; Bursian, Geog. von Griechenland. I. p. 23; Lübker, Realencyclopädie.

⁽²⁾ Il se dit d'une variété de figues (*ισχάδες*); il indique aussi l'euphorbe (*χαμαιθέλανον*), et la mercuriale (*λευκόσωτες*). Diosk. IV, 177; Theoph. H. Pl. IX, 9, 5.

⁽³⁾ Tom. I, p. 222.

⁽⁴⁾ *Κεκρόπιαν χθόνα*. Eur. Hipp. 34; Jon. 1571.

comparaison, auraient montré l'absurdité de bien des hypothèses. Les anciens et beaucoup de modernes, le prenant isolément et l'expliquant souvent pour le besoin de leur cause, se sont, la plupart du temps, laissé conduire par quelque analogie apparente : l'imagination a fait le reste.

Buttmann est, que nous sachions, un des premiers qui ait cherché à fixer, par la comparaison, l'origine de l'ancien nom du Péloponnèse. Cependant, cet esprit si sagace n'a pu, cette fois, que s'égarer dans des suppositions plus ou moins probables, mais qu'aucun témoignage historique ou scientifique ne saurait confirmer. Il suppose que Ἀπεις est l'éponyme d'un peuple très-ancien qui aurait habité les côtes septentrionales de la Méditerranée. *Apia* serait donc le pays des Ἀπεις, ou Ἀπεις. Malheureusement rien ne prouve l'existence de ce peuple, et son nom ne se rencontre nulle part. Cette hypothèse est en réalité tout ce que le savant critique pouvait trouver, car il lui manquait le seul guide qui eût pu le conduire avec quelque certitude dans la recherche des origines. La science comparative du langage venait à peine de naître, et on n'avait pas encore publié les travaux qui ont imprimé à l'étude de la linguistique une direction nouvelle. Grâce aux données fournies par la nouvelle science, Pott ⁽²⁾ et après lui, G. Curtius ⁽³⁾, ont donné à *Apia* une étymologie dont nous examinerons la valeur en l'appliquant également aux mots nombreux qui semblent appartenir à la même famille.

Apia, d'après eux, dérive du radical *an* qui signifie *eau*, et qui se trouve dans le sanscrit et le zend (*āpas*, les nymphes), le latin *aqu-a*, le gothique *ahv-a* et dans d'autres langues indo-européennes.

Cette fois, le point de départ n'est pas, comme chez Buttmann, un mot problématique, mais un radical existant réellement dans la famille de langues à laquelle appartient la langue grecque ; de plus, cette étymologie donne au nom du Péloponnèse une interprétation tout-à-fait conforme à la nature du pays. Elle fait penser au Πελοπο-ν-ΝΗΣΟΣ, et au nom moderne

(1) Lexil. l. c.

(2) Pott. Studien zur Griech. Myth. dans les Jahrbüch. für klass. phil. 1857. p. 298 suiv.

(3) G. Curtius. Griech. Etym. 3^e édit. p. 428.

de *Morée* (dérivé probablement du slave *more* = *mare* ⁽¹⁾, la terre qui est dans les eaux. De plus, cette dérivation s'applique tout aussi naturellement à d'autres noms géographiques qui semblent avoir le même radical. Ainsi *Μεσσο-ἅπια*, l'ancien nom de l'Italie méridionale, c'est la terre qui est entre les deux eaux ⁽²⁾; *Μέτ-απα*, ville de l'Étolie, doit avoir une signification analogue, car, au dire de Polybe, elle était située sur le lac Trichonis ⁽³⁾. *Ἀλθ-ηπία γῆ*, près d'Épidaure, est probablement la terre aux eaux salutaires ⁽⁴⁾, et ce qui semble prouver au moins la signification de *ἅπια* (*ῆπια*) c'est que l'éponyme de la contrée, Althépos, est fils de Poseidon. Ajoutons à ces mots le nom *Ἀπιδανός* ou *Ἀπιδών* (*Ἡπιδανός* dans Hérodote) porté par trois cours d'eau. L'un se trouve en Thessalie, un autre en Arcadie, un troisième en Troade ⁽⁵⁾. On peut rendre ce nom par : le *donneur d'eau*, si l'on veut voir dans la terminaison *δανός*, *δών* le radical *δο* (*δί-δω-μι*, *δάν-ος*, *δάν-ειον*, etc.) Mais, même en considérant ces syllabes finales *δανός* comme une simple terminaison analogue à celle des mots *τηλεδανός*, *οὔτιδανός*, *πενκεδανός*, il reste toujours le radical *Ἀπι* auquel convient parfaitement le sens indiqué plus haut.

Nous l'avouons, il y a quelques mots dans lesquels la signification donnée à *Ἀπι* est moins évidente; tels sont : le *Μεσσάπιον ὄρος* de la Béotie; les *Μεσσάπιοι* de la Locride; le bourg *Μεσσαπίαι* en Laconie, et *Ἀπίας πεδῖον* en Asie Mineure. Cependant rien ne s'oppose à ce qu'on leur applique l'interprétation proposée, et leur position géographique, pour autant que nous la connaissions, y donne même une certaine probabilité. Ainsi le *Μεσσάπιον ὄρος*, au Sud d'Anthédon, touche au Nord à la mer

(1) Nous nous rangeons à l'avis de Pott et de Curtius (l. c.), quoique Hopf (Monatsber. der Berl. Akad. 1862 p. 487) et Bursian, Geog. von Griech. II p. 3 aient cherché à écarter cette étymologie.

(2) Strab. p. 230, 42. (Didot) Sont formés d'une manière analogue : *Μεσο-ποταμία*, *Μεθ-ύδριον*, *Inter-amna*.

(3) Polyb. v, 7 : ἡ κῆται μὲν ἐπ' αὐτῆς τῆς Τριχωνίδος λίμνης καὶ τῶν παρὰ ταύτῃ πένων.

(4) Paus. II, 30, 5. Pour le rad. *Ἀλθ*. cf. *ἄλθομαι*, *ἄλθαίνω*, *ἄλθήσκω*, *ἄλθεις*.

(5) Eur. Hecub. 451; Strab. VIII, 356; IX, 432; Steph. Byz. au mot *Ἀπία*.

d'Eubée⁽¹⁾; le bourg *Μεσσαπίαι*, situé au pied du Taygète, a peut-être tiré son nom des deux ruisseaux entre lesquels il était situé⁽²⁾. Quant aux *Μεσσαπίοι* de la Locride, cités par Thucydide⁽³⁾, nous n'en connaissons pas exactement la position géographique. La plaine d'Apia, située, au dire de Polybe et de Strabon⁽⁴⁾, près du fleuve Caicos, pourrait, semble-t-il, être interprétée par la *plaine arrosée*, Apia étant la terre fertilisée par l'eau⁽⁵⁾; et dans le cas où la divinité Terre se fût réellement nommée Apia chez les Scythes, comme l'affirme Hérodote⁽⁶⁾, nous lui donnerions aussi le sens de la Terre arrosée, humectée et propre aux pâtures.

Dans tous les cas, si ces dernières interprétations ne sont pas basées sur des preuves satisfaisantes, cela n'infirme en rien le sens donné à l'ancien nom du Péloponnèse. Ce sens, nous l'avons vu, convient parfaitement à la configuration du pays. La péninsule, subdivisée en une multitude de presqu'îles s'avancant de tous côtés dans la mer, comme la mer s'enfonce dans ses golfes, devait s'appeler la *terre qui est dans les eaux*. Les premiers Grecs civilisés qui la connurent furent les Ioniens d'Asie. Ces hardis navigateurs, ayant chassé les Phéniciens de la mer Égée devenue leur domaine, entretenaient avec la Grèce Orientale des rapports journaliers. Quoi d'étonnant à ce qu'ils aient nommé le Péloponnèse la *terre des eaux*, puisque c'était par la mer qu'ils le connaissaient et qu'ils le fréquentaient? A ce point de vue seul, il pouvait naître une dénomination commune à toute la contrée. Ce ne sont là, il est vrai, que des suppositions, mais ces suppositions s'accordent parfaitement avec le témoignage de Pausanias, écho de traditions plus anciennes. Il prétend, en effet, que la presqu'île s'appelait *Απία* avant l'arrivée des Pélopidès. L'objection que ce

(1) Strab. IX, 405; Paus. IX, 22. 5. Il s'appelle actuellement *ὁ Κρονῆς* (le retentissant?). Cf. Bursian, I, p. 215).

(2) Voir Bursian, II, p. 131 avec la carte tab. III.

(3) Thuc. III, 101. Cf. Bursian, I, p. 152.

(4) Polyb. V, 77, 9; Strab. XIII, p. 616.

(5) Grâce aux alluvions du fleuve dont la plaine était peut-être formée, comme celles qui sont indiquées dans Hérod. II, 10. Voir aussi la note de Stein.

(6) Hérod. IV, 59. N'est-ce peut-être pas par analogie avec un mot barbare qu'Hérodote aurait formé le mot *Απία*?

nom ne se trouve ni dans Homère, ni dans Hésiode, ni dans les quelques débris qui nous restent de la littérature antérieure à Eschyle, ne nous semble pas de grande valeur. Car rien ne prouve que dans les milliers de chants et de poèmes que nous avons perdus, il n'ait pas été cité plusieurs fois; et, dans tous les cas, il a pu exister dans le langage populaire. Si maintenant il ne se présente plus à nous que sous une forme poétique, nous ne devons pas oublier que bien des noms anciens, remplacés dans le langage courant par des noms plus modernes, se sont conservés dans la poésie comme de simples épithètes. C'est ce qui dut arriver pour *Apia*. Une diminution considérable du mouvement commercial sur les côtes de la péninsule, des migrations de peuples et l'établissement d'une nouvelle race le firent disparaître peu à peu devant le nom plus nouveau de Péloponnèse. Il ne se conserva plus que dans la poésie et c'est sous cette forme que nous le rencontrons pour la première fois dans Eschyle et dans Sophocle, mais toujours comme une antique dénomination de l'île de Pélops.

Revenons maintenant au héros argien *Apis*. Comme la plupart des héros, c'est une ancienne divinité, dont l'existence dans le culte hellénique est attestée par le témoignage formel d'Eschyle⁽¹⁾ et les traditions assez nombreuses que nous ont conservées les mythographes anciens. Son nom dérive évidemment du même radical que *Apia*, mais, sans nous baser sur cette étymologie, tâchons de trouver d'abord dans les traditions mythiques sa signification et son origine.

“ Apis purge la terre d'Argos de monstres qui dévoraient les hommes, monstres que la terre souillée par le sang des meurtres d'autrefois produisait en abondance. „ Ainsi s'exprime Pélasgus dans les Suppliantes⁽²⁾; et c'est bien là la description saisissante et poétique de l'époque de violences et de meurtres qu'on trouve au berceau de tous les peuples. C'est donc Apis qui a dissipé ces ténèbres de la barbarie, qui a rendu plus douce et plus heureuse la vie des antiques habitants du Péloponnèse. Aussi est-il représenté comme fils d'Apollon, le dieu de la lumière et de la civilisation; il est, comme lui, *ιατρομάντις*,

(1) Suppl. 270 :

μνήμην ποτ' ἀντίμισθον εὖρετ' ἐν λιταῖς,

(2) Suppl. 260, 270.

médecin-devin ⁽¹⁾, c'est-à-dire une divinité éclairée et bienfaisante, qui fait succéder à l'ignorance et à la misère le bien-être et l'instruction.

Mais d'où vient ce héros ou dieu civilisateur ? A quel élément faut-il rattacher le souvenir de ses bienfaits ? Eschyle nous le fait déjà entrevoir. Apis vient de Naupacte, l'antique chantier maritime de la Grèce, le point de départ des Héraclides allant à la conquête du Péloponnèse. Ce fait pourrait faire supposer que son culte fut importé par les Doriens dans ce dernier pays ; et l'on interpréterait dans ce sens l'étroite parenté d'Apis avec le grand dieu de la race dorienne. Mais nous aimons mieux donner au passage d'Eschyle son sens le plus simple et le plus naturel, et ne voir dans l'épithète de *ἰλς Ἀπολλῶν* qu'une simple dénomination poétique dans le sens indiqué ci-dessus. Quant à son arrivée de Naupacte, ceci, nous semble-t-il, n'indique qu'une chose, c'est que la civilisation est venue d'au-delà de la mer et par la mer. Apis paraît donc se rattacher aux divinités qui personnifient ce dernier élément. Mais, ce qui n'est ici qu'une hypothèse plus ou moins plausible, acquiert un haut degré de probabilité, quand on compare la donnée d'Eschyle aux traditions que nous ont conservées les écrivains postérieurs.

Dans la généalogie fournie par Apollodore ⁽²⁾ nous ne voyons, pour ainsi dire, que des personnifications de l'eau. Inachus, fils de l'Océan et de Téthys, représente le fleuve le plus important de l'Argolide. De lui et de Mélia, fille de l'Océan, naissent Phoronée et *Ἐγιάλῃ*, une autre divinité maritime. *Αἰγιαλὸς* (*αἶγες τὰ κύματα Δωριεῖς* Hesychius) est la mer aux flots bondissants (*αἶσσω*). Enfin de Phoronée et d'une nymphe Télodicé naissent Apis et Niobé.

Dans Pausanias ⁽³⁾, qui rapporte les traditions des Sicyoniens,

⁽¹⁾ Cette épithète est donnée à Apollon par le même auteur : Eum. v. 62. « La médecine étant liée dans le principe à l'emploi des charmes, des purifications et des opérations magiques, Apollon prit naturellement le caractère de divinité médicale et secourable dans les maladies. (*ἀκέσσιος, ἐπιχοῦριος*). » Alf. Maury. Ouv. cité I p. 447.

⁽²⁾ Bibl. II, 1, 1.

⁽³⁾ II, v, 6, 7.

Apis descend d'Égialée. Il n'est plus fils de Phoronée, mais d'un certain Telchis que nous rencontrerons plus loin. Ce récit n'a certes pas autant d'autorité que celui d'Apollodore, qui écrivait un siècle avant notre ère, alors que les traditions mythiques, jouissant encore d'un certain crédit, conservaient avec assez de pureté le souvenir d'anciens cultes; tandis que Pausanias, venu plus de deux cents ans après, ne recueille plus que des données éparses et souvent contradictoires.

Nous n'hésitons donc pas à admettre de préférence la version d'Apollodore. Elle nous montre, comme du reste toutes les traditions de cette nature, la classe de divinités à laquelle appartenait Apis, qu'on ne saurait se défendre ici de ranger parmi les divinités des eaux, même en ignorant le radical auquel il appartient. Remarquons en outre que, d'après Apollodore, Apis, comme Égialée, meurt sans enfants (ἄπαις ἀπέθανε) ce qui s'applique parfaitement à la mer qui est stérile (ἀτρυγέτος dans Homère).

Un autre mythe rapporté par le même auteur nous représente une nouvelle phase de la vie d'Apis, c'est-à-dire un nouvel état de l'élément qu'il personnifie. Apis, ayant changé son gouvernement en tyrannie, est devenu un despote cruel; mais il est tué par Telchis et Thelxion ⁽¹⁾. L'eau (Apis) qui par le commerce amène le bien-être et la richesse, devient violente et dévastatrice par ses inondations. Mais elle est domptée par le génie de l'homme qui lui élève des digues et l'empêche désormais de nuire. Telchis et Thelxion sont en effet les personnifications de l'industrie humaine. Les Telchines (autre forme de Telchis) sont représentés comme les inventeurs de plusieurs arts; ils travaillent le fer et l'airain; ils ont fabriqué la faux de Saturne, ainsi que des statues de dieux. Par leur habileté, ils viennent à bout de tout; ils domptent et adoucissent tout ce qui leur oppose quelque résistance, de même que le *Mulciber* ou *Volcanus* des Romains. Aussi les regarde-t-on comme des enchanteurs, des êtres élevés au-dessus des autres mortels: appréciation du talent bien naturelle dans des temps de barbarie! De là l'étymologie de leur nom: Telchis

(1) Apoll. Bibl. II, 1, 3.

(2) Sur les Telchines v. Diod. v. 55; Strab., p. 558, 7 (éd. Didot).

ainsi que Thelxion viennent de *Θελγ-ω*, comme *Mulciber* vient de *mulcere*. Ce meurtre d'Apis par Telchis et Thelxion, c'est donc la nature domptée par l'art; les inondations arrêtées dans le pays grâce au travail des hommes.

Apis, d'après un autre récit ⁽¹⁾, fut tué par Étolus, l'éponyme des Étoliens qui occupaient le Nord de l'Élide. Peut-être ce mythe fait-il allusion aux travaux entrepris dans ce dernier pays pour le protéger contre des inondations. Dans tous les cas, nous y voyons une trace du culte d'Apis dans cette partie du Péloponnèse.

Voilà pour les traditions purement helléniques : mais, chose étonnante, ce héros présente avec les dieux du culte égyptien des rapports nombreux et frappants.

Clément d'Alexandrie ⁽²⁾ rapporte, d'après un certain Aristippe, qu'Apis l'argien (ὁ Ἀργεὺς βασιλεὺς) bâtit Memphis. D'après Apollodore et Aristéas, un écrivain d'Argos ⁽³⁾, les Égyptiens l'honorèrent après sa mort sous le nom de Sarapis.

Saint-Augustin ⁽⁴⁾, qui ne fait ici que rapporter l'opinion de Varron, fait le même rapprochement. « Apis passa en Egypte avec une flotte (*navibus transvectus*), y mourut, et devint Sarapis, le plus grand des dieux. »

Or, Sarapis ou Serapis était, comme le bœuf Apis, une des formes d'Osiris. Ces trois divinités n'en formaient en réalité qu'une seule, ou plutôt n'étaient que trois états du même dieu, celui de la fécondité. Le bœuf sacré, symbole vivant d'Osiris, était, après sa mort, invoqué sous le nom d'*Osor-Apis* et par corruption de *Serapis* ⁽⁵⁾ : circonstance qui explique pourquoi les Grecs identifièrent leur héros après sa mort avec cette dernière divinité. Mais ce rapprochement avec Sérapis n'avait pas d'autre signification précise, car Saint-Augustin le met aussi en rapport avec le bœuf Apis, et Memphis, dont la fondation lui est attribuée, était la résidence de ce dieu.

⁽¹⁾ Apoll. Bibl. I, VII, 6.

⁽²⁾ Strom. I, p. 139. Cf. Müller. Fragm. hist. IV, 327, 1.

⁽³⁾ Apoll. II, 1, 4; Strom. l. c.

⁽⁴⁾ Civ. Dei. XVIII, 5.

⁽⁵⁾ Voir sur Sérapis Preller. Myth. Rom. trad. de Dietz; et Alf. Maury. III, p. 279 et suiv.

Ces récits pourraient faire supposer que le héros argien est tout simplement la divinité égyptienne, transportée dans le Péloponnèse. Car Apis (ou plutôt Hapi) n'était pas seulement le nom du bœuf de Memphis, mais le nom sacré (hiéroglyphique) du Nil ⁽¹⁾. Apis représentait donc, à peu près comme le héros argien, la fécondité, et surtout l'eau fécondante, source de bien-être et de richesse. De plus les fréquentes relations qui ont dû exister, dès les temps les plus anciens, entre l'Égypte et la Grèce méridionale, et dont les traditions mythiques sur Danaüs, Égyptus, et d'autres nous ont conservé le souvenir, rendrait assez naturelle cette introduction dans le Péloponnèse du dieu égyptien.

Mais le nom du héros d'Argos appartient, comme nous l'avons vu, à la famille des langues indo-européennes. Apis doit donc avoir une origine purement hellénique. Ce n'est que plus tard, dans le travail de rapprochement qui s'est opéré entre les différentes mythologies, et principalement entre celles de l'Égypte et de la Grèce, qu'on a confondu en un même personnage les divinités qui représentaient chez les deux peuples une idée semblable et portaient à peu près le même nom; puis, l'amour-propre aidant, les Grecs se le sont attribué comme un de leurs héros. De là ces récits sur l'Argien Apis qui va civiliser l'Égypte, bâtit Memphis, et y est, après sa mort, honoré sous le nom de Sérapis. Nous voyons toujours dans ces récits une nouvelle preuve de l'interprétation que nous avons donnée du héros argien : il représente à peu près la même idée que la divinité égyptienne; car, sans cette analogie, les Grecs, croyons-nous, ne les auraient pas confondus.

Ainsi tout, dans les traditions qui nous restent, représente Apis comme une divinité bienfaisante des eaux. Son nom, dérivé du radical ΑΠ, comme le nom sanscrit *āpas* donné aux nymphes ⁽²⁾, fut une des nombreuses épithètes appliquées à cet élément, et dont la riche et vive imagination des Hellènes fit bientôt un personnage distinct. Le culte de cette divinité doit avoir eu son berceau dans l'Argolide, car la plupart des traditions le placent dans ce dernier pays. Du reste, rien de plus

(1) Lepsius. *Zeitschrift der D. Morg. Gesells.* VII, 425.

(2) Voir Alf. Maury. I. p. 459.

naturel que ce fait. L'Argolide, aux côtes admirablement découpées, et s'ouvrant pour ainsi dire d'elle-même aux influences du dehors, fut de bonne heure visitée par les commerçants étrangers. Hérodote commence son Histoire par une intéressante description du trafic qui s'y faisait dans les temps les plus reculés. Les Phéniciens, et, après eux, les Ioniens d'Asie, vinrent y établir des comptoirs et apporter aux barbares habitants les premiers éléments de la civilisation. La mer fut donc pour les Argiens une bienfaitrice : c'est grâce à elle que leur vie grossière et misérable s'était adoucie au contact de l'étranger ; c'est par elle enfin que le bien-être et la richesse avaient pénétré dans le pays. « Apis, venu de l'étranger, avait purgé la terre d'Argos des monstres qui l'infestaient ⁽¹⁾. » Aussi, à côté de Phoronée, le père des hommes, le dieu de la fertilité ⁽²⁾, y honorait-on la bienfaisante divinité de la mer. Son culte s'étendit peu à peu dans les pays voisins, mais, remarquons-le bien, dans les pays qui, comme l'Argolide, se livrèrent de bonne heure au commerce maritime, tels que Sicyone, Corinthe et l'Élide.

Dans la suite, Argos ayant perdu son importance commerciale, le culte d'Apis tomba également en désuétude. Il ne fut bientôt plus honoré que comme un héros : c'est ainsi qu'il apparaît dans Eschyle. Plus tard encore, le système éphémériste le rabaisa jusqu'au rang d'un simple mortel, et l'on en fit un des anciens rois du pays ⁽³⁾. On s'habitua si bien à considérer cet être mythique comme un prince qui aurait réellement existé, qu'on data de son règne des événements historiques, tels que le gouvernement de Moïse chez les Hébreux ⁽⁴⁾.

R. DE BLOCK.

(1) Eschyle. Supp. 262-270.

(2) Ce nom dérive probablement du rad. *fer, for*, qui se trouve dans *fero fertilis, γάρος γαρύω*, etc.

(3) Outre les passages déjà indiqués, citons encore Eusèbe (Chron.) qui en fait un roi des Sicyoniens et lui donne un règne de 25 ans ! Voir aussi Nicolas de Damas dans les *Fragm. hist. de Müller* III p. 374, 32. (Didot).

(4) Polemo Iliensis dans les *Fragm. hist. III*. p. 119, fr. 13.

COMPTES RENDUS.

Relations politiques des Pays-Bas Autrichiens avec les puissances étrangères, de 1740 à 1780, par CH. PIOT.

M. Piot, l'infatigable érudit, déjà connu par un grand nombre de travaux scientifiques, se propose de publier un ouvrage important. C'est ce mémoire sur Marie-Thérèse, devenu célèbre, ainsi que celui de M. Discailles, dès avant sa publication, par le débat auquel il a donné lieu au sein de l'Académie. Quelques parties du travail de M. Piot ont déjà paru, entre autres, son chapitre sur l'enseignement, qui a été publié par la *Revue* dans son avant dernier numéro. Dans le présent opuscule, qui fait également partie de ce mémoire, l'auteur apprécie toujours avec beaucoup de sévérité la conduite de Marie-Thérèse et de son gouvernement. La justice exige que l'on ne sépare pas les actes de cette souveraine de ceux de tous ses prédécesseurs et que l'on ne jette pas sur elle seule tous les torts d'une ligne de conduite politique inaugurée bien avant elle, mais, cette réserve faite, on ne peut que souscrire pleinement aux paroles par lesquelles l'auteur caractérise la politique autrichienne à notre égard :

» Toute puissance représente un principe basé sur la religion ou sur la liberté, les privilèges, la nationalité, l'aristocratie, la démocratie, la conquête, ou l'esprit conservateur. L'Autriche seule s'appuyait exclusivement sur les principes de dynastie et de pouvoir fort, principes muables et sujets à des fluctuations en sens inverse..... Par suite de ce système l'Autriche marchandait volontiers la Belgique dans un intérêt dynastique. »

Partant de cette idée, l'auteur examine successivement les relations politiques de notre pays avec l'Angleterre, avec les Pays-Bas, qu'il montre voulant sincèrement le traité de la Barrière, tandis que l'Autriche ne cherche qu'à l'éluder honteusement, avec la France, dont elle eut le tort grave de se faire une alliée par haine de la Prusse, avec ce dernier pays, avec l'Espagne et la Principauté de Liège. Dans ces questions d'intrigues diplomatiques, si souvent difficiles à débrouiller, l'auteur a le mérite de présenter d'une manière claire, en les étayant de preuves, des opinions et des appréciations à lui, que peut-être l'histoire n'enregistrera pas toutes, mais qui méritent la discussion. Nous désirerions pourtant que l'auteur qui sans doute a rédigé rapidement ces quelques pages, fît une sévère révision de son travail au point de vue du style,

qui est parfois d'une négligence choquante. Je n'en citerai que quelques exemples. P. 23. « Marie Thérèse ne voulut pas prendre une résolution définitive *tant que* les négociations avec la France ne *fussent* pas nettement arrêtées. » P. 33, « le gouvernement abandonne une population généreuse (les Flamands) prête à verser son sang, comme elle l'avait fait *naguères* (!) dans les plaines de Courtrai. » P. 38. La politique de Marie Thérèse « contribua à la catastrophe qui, durant 24 ans, *effaça la Belgique du rang* de peuple libre. » Ces négligences sont d'autant plus regrettables, que parfois elles causent une grande obscurité dans le style ; ainsi il serait bien difficile de comprendre la phrase finale de l'alinéa suivant :

« La position faite aux Pays-Bas par Marie-Thérèse, sous le rapport » de la politique extérieure, est le résultat de tout un système..... C'est, » du côté des gouvernements étrangers qui possédaient la Belgique, » une faiblesse incontestable, un désir de se conserver aux dépens de ce » pays. *C'est du côté de l'impératrice-reine, la crainte mal fondée de le » rattacher intimement aux destinées de l'empire, et seulement par nécessité.*

GODEFROID KURTH.

**Geschiedenis der stad Lier, door A. BERGMANN, advocaat.
Lier. Van Mol, 1873. in-8°, 676 p.**

Ce serait une tâche bien agréable que celle du critique, s'il n'avait jamais à s'occuper que d'ouvrages comme celui-ci. Nos sincères félicitations à l'auteur de cette excellente histoire de la ville de Lierre. Il se publie en Belgique peu d'ouvrages aussi consciencieux, aussi érudits, écrits avec autant de méthode et de clarté. On peut dire que c'est un travail complet, et en quelque sorte définitif. Toutes les sources, tous les travaux antérieurs ont été consultés avec soin, et, depuis les temps où commence l'histoire jusqu'à nos jours (1872), nous avons un récit qui s'appuie à chaque pas sur des données certaines, sur des faits positifs, et ne marche qu'avec un cortège de preuves. L'auteur a fort bien su échapper à un écueil ordinaire des historiens locaux, qui consiste, à propos de la part prise par leur ville à un événement général, à raconter cet événement dans tous ses détails, et à faire ainsi l'histoire de tout un pays sous prétexte de raconter celle d'une localité. Il ne nous serait pas difficile de citer des noms ; les exemples abondent autour de nous. Ici, au contraire, on ne donne des événements généraux que ce qu'il faut strictement pour la clarté et l'intelligence du récit ; tout le reste est sagement laissé de côté, et ainsi l'intérêt du lecteur n'est jamais détourné de son objet véritable.

Pour faciliter les recherches, un index très-complet est placé à la fin du volume, ainsi que plusieurs pièces justificatives d'une grande importance. D'excellentes gravures de M. Weert, directeur de l'académie de Lierre, mettent sous les yeux les principaux monuments et les vues les

plus remarquables de la ville. Enfin, ce qui augmente les titres du livre à la confiance publique, c'est le remarquable esprit d'impartialité avec lequel il est écrit. Ayant à raconter des événements si souvent commentés avec passion, l'auteur a compris que dans son rôle modeste d'historien local, il n'avait qu'à raconter, et devait laisser à d'autres l'appréciation des faits.

Je ne puis mieux faire, pour donner une idée de la valeur et du plan du livre, que d'en citer la préface elle-même :

« Nous avons surtout développé les dernières époques de notre histoire locale. Les chapitres sur l'époque des Patriotes, sur la Révolution Française, le Consulat, les Alliés, le Royaume des Pays-Bas, la Belgique depuis 1830, occupent la moitié du livre.

» L'intéressante période de la révolution d'Espagne, qui a été à peine effleurée jusqu'ici dans l'histoire de notre ville, tient également une grande place.

» Le récit des événements est suivi, pour chaque siècle, d'un coup d'œil sur la situation intérieure de la ville, la population, les institutions, le commerce et l'industrie, les mœurs et les coutumes, l'instruction, la littérature, les beaux-arts et le théâtre. »

Voilà un programme bien vaste : j'ai hâte de dire qu'il a été rigoureusement rempli, et que chacun des points qu'il renferme a été traité d'une manière complète. Les détails que l'auteur donne sur l'instruction publique à Lierre (pp. 323, 351, 373, 405, 442, 500, 519, 547, 548, 553), constituent toute une histoire de l'enseignement dans cette ville. Que n'en savons-nous autant sur chaque commune un peu importante de notre pays ! C'est alors qu'on pourrait écrire l'histoire de l'enseignement en Belgique, un des livres les plus urgents qu'il y ait. C'est également, en petit, toute une histoire des chambres de rhétorique que l'auteur nous donne dans ses renseignements sur celles qui existaient à Lierre. Bref, le nombre d'indications de toute espèce qu'on trouve dans son volume est incroyable, et c'est une véritable mine pour tous les chercheurs : l'archéologue, l'artiste, le statisticien, l'économiste, tous liront ce livre avec fruit et pourront y trouver du nouveau.

Des livres comme celui de M. Bergmann, outre leur grande valeur intrinsèque, contribuent encore à faire progresser d'une manière sensible l'histoire générale. Les Belges, on peut le dire, ne connaissent pas assez leur pays, et, malgré tout ce qui a été fait jusqu'ici, nous découvrons tous les jours, en fouillant nos chroniques et nos archives, de nouveaux sujets d'étonnement et d'admiration. Ne surprendrai-je pas plus d'un lecteur en lui apprenant que Lierre, dont le nom retentit si rarement dans les annales du Brabant, et qui, au XVI^e siècle, n'avait guère plus de 8 à 9 mille habitants, possédait cependant, à cette époque, deux églises, un chapitre de chanoines, huit couvents, neuf établissements de charité, où étaient soulagés tous les genres de misères, trois gildes, trois chambres de rhétorique et trente-deux écoles ; que les savants la nommaient

la deuxième université du Brabant (p. 191); que sa florissante industrie drapière occupait 300 métiers depuis l'an 1400, avait une halle à Anvers, une autre à Francfort, et partageait le monopole des draps à Provins avec Malines et Bruxelles; enfin, que la grande foire des bestiaux, dont elle avait le privilège, ne lui rapportait pas moins de 16,000 florins de contributions par an?

Les troubles du xvi^e siècle mirent fin à cette prospérité, qui ne devait plus jamais revenir: les couvents, les églises, les écoles, les archives mêmes furent pillées et saccagées à deux reprises par les protestants, et les troupes espagnoles de Farnèse rivalisèrent avec eux d'avarice et de cruauté dans la malheureuse ville. Dès lors, le grand essor de l'activité sociale est interrompu; l'industrie drapière s'en va ailleurs, et, pour ne citer qu'un seul fait, qui est assez caractéristique, la foire des bestiaux, au lieu de 16,000 florins, n'en rapporte plus que 70.

Nous ne terminerons pas notre rapide aperçu de ce beau livre sans exprimer le regret que l'auteur n'ait pas fait précéder son travail d'une indication détaillée des sources qu'il a si bien mises à profit. Le lecteur studieux, qui désire se mettre au courant de la bibliographie du sujet, trouve ici une véritable lacune, la seule d'ailleurs de l'ouvrage. Les progrès de la science rendront bientôt indispensable un tel travail préparatoire à chaque livre historique. C'est ce classement, ce catalogue raisonné des sources, que nous regrettons de ne pas trouver ici: au demeurant, l'auteur cite toujours en son lieu ses autorités: ce sont d'abord les archives de Lierre, très-complètes, dit-il lui-même, et où figurent entre autres les *Boecken Berckmans*, recueil de documents originaux fait par le notaire de ce nom (p. 32); c'est ensuite *la Vie de Saint Gommar*, par Théobald, au xii^e siècle; *la Chronique de Lierre*, par Van Graesen, au xvii^e siècle (p. 330); *les Notes historiques du chapelain Bosquet*, conservées aux archives; *la nouvelle Vie de Saint Gommar*, en flamand, par Deckers, et enfin *la Description de Lierre*, par Van Lom, au xviii^e siècle. De plus, pour les époques des Patriotes et de la Révolution Française, il y a des indications spéciales de sources, pp. 365, 376 et 411.

Pour faire notre métier jusqu'au bout, nous avons encore à relever quelques inexactitudes. P. 34, l'auteur a tort de dire que les Gibelins étaient appuyés par le pape, et les Guelfes commandés par l'empereur Otton IV, ou du moins il aurait dû expliquer cette assertion qu'un Allemand comprendrait à peine et un Italien pas du tout. P. 12, l'auteur semble reproduire, en y adhérant, une vieille théorie de Raepsaet, qui explique la similitude des noms de plusieurs localités flamandes avec ceux d'autres pays de l'Europe, par cette circonstance que les Belges, venant des bords de la Mer Noire jusque chez nous, auraient laissé sur tout leur itinéraire des noms de leur langue. Malgré toute la vénération qu'inspire le nom de Raepsaet, on doit reconnaître qu'aujourd'hui la science n'a plus besoin de recourir à cette hypothèse, ingénieuse du reste, pour expliquer la coïncidence en question. Enfin, p. 42, parlant d'une ferme

des environs de Lierre qui porte le nom de *Maltahoeve*, l'auteur explique ce nom en disant que la ferme appartenait aux Templiers, connus aussi sous le nom de chevaliers de Malte. Ce n'est là évidemment qu'une distraction, et rien de plus.

Voilà les chicanes que nous avons à faire à M. Bergmann. Elles ne sont ni nombreuses ni importantes, mais, malgré toute notre bonne volonté, nous n'avons pu trouver de quoi lui en faire davantage.

GODEFROID KURTH.

GÉOMÉTRIE.

LA TRANSFORMATION ARGUESIENNE DE M. SALTÉL. (1).

La transformation arguesienne imaginée par M. Salté permet d'étudier d'une manière simple les propriétés d'une infinité de courbes. Elle a été nommée ainsi, en l'honneur de Desargues, principal auteur de la théorie de l'involution. Elle repose sur des principes peu nombreux qui sont du ressort de la géométrie élémentaire, comme la théorie de l'involution elle-même, de sorte qu'elle est accessible à quiconque connaît un peu les mathématiques. Nous allons tâcher de la faire connaître dans les pages qui suivent.

§ I.

1. *Involution*. Considérons quatre points sur une droite L , savoir s et s' , t et t' . deux circonférences, l'une par s et s' , l'autre par t et t' ; pour plus de facilité, supposons qu'elles se coupent en deux points u et u' ; la droite $u u'$ coupera L en un certain point o , tel que

$$ou \times ou' = os \times os' = ot \times ot'.$$

(1) *Extrait d'une lettre de M. Louis Salté à M. Catalan*. Bull. de l'académie de Brux., 2^e série, t. 32, p. 353. *Sur l'application de la transformation arguesienne à la génération des courbes et des surfaces géométriques*, par LOUIS SALTÉL. (Mém. in-8° de l'acad. de Belgique, t. 22, p. 1-53 de la 3^{me} pagination). Paris, Gauthier Villars, in-4°. (Prix, fr. 2-50). *Sur quelques questions de géométrie*, par L. SALTÉL. Bulletins de l'acad. de Bruxelles, 2^e série, t. 34, p. 50-52. — GILBERT, rapport sur ces mémoires. Ibidem, t. 32, p. 334-353, t. 33, p. 374. — *Mémoire sur le principe arguesien uncursal et sur certains systèmes de courbes géométriques*, par L. SALTÉL. (Mém. in-8° de l'acad. de Belg., t. 23). Paris, Gauthier-Villars, in-8°. (Prix, fr. 5). *Théorème concernant les courbes du 4^{me} ordre à trois points doubles dont deux sont les points circulaires et la surface d'élasticité*, par L. SALTÉL. Bulletins etc., t. 35, p. 46-49. Rapport de M. Gilbert sur ces mémoires, Bulletins, ibid., p. 12-19.

Cette droite $u u'$ est l'axe radical des deux cercles et c'est le lieu des points d'où l'on peut mener des tangentes égales aux deux circonférences. Il est facile de voir que si l'on change le rayon de l'une de celles-ci, ou de toutes deux à la fois, leur axe radical coupe toujours L au même point o .

Toute autre circonférence ayant avec une circonférence passant par s et s' , ou t et t' , le même axe radical que les précédentes, par exemple, toute circonférence passant par u et u' coupe la droite L en deux points m et m' tels que l'on a encore

$$om \times om' = os \times os' = ot \times ot'$$

On peut regarder l'ensemble des points de la droite L , comme groupés deux à deux à des distances de o , telles que le produit de ces distances soit égal à la quantité constante $os \times os'$ ou $ot \times ot'$. Considérés de cette manière, ces points seront dits *en involution*; les points correspondants, comme s et s' , t et t' , m et m' , seront appelés *points homologues*; le point o est le *centre d'involution*. Il est déterminé par deux couples de points en involution, tels que s et s' , t et t' . — Si on mène par u et u' un cercle tangent à L en a , ce point a doit être regardé comme double dans l'involution, parce que l'on a :

$$oa \times oa = os \times os' = ot \times ot'.$$

Si les points s et t se confondent, le centre d'involution est s ou t ; et par suite, le produit constant est nul, étant égal à $ss \times ss'$. On peut donc regarder tous les points de la droite comme homologues au point s ou t . — Si t coïncide avec s , et t' avec s' , un point quelconque de la droite est homologue d'un autre quelconque.

2. *Transformation arguestenne; cas du point.* Considérons un point P , dit *pôle de la transformation*, deux coniques S et T , dites *coniques de référence*, se coupant en quatre points R_1, R_2, R_3, R_4 . On appelle point *arguesien* correspondant d'un point m , le point m' homologue de m dans l'involution définie par les quatre points d'intersection s, s', t, t' , de la sécante Pm avec les coniques S et T .

En règle générale, à un point m correspond un seul point m' , et le correspondant de m' est le point m , de sorte que la transformation arguestienne est *monodrome* et *réversible* ⁽¹⁾. Néanmoins, il y a des exceptions, comme on va le voir.

(1) Nous employons ce mot, pour traduire l'expression allemande *etn-deutig*; dans les transformations monodromes, à un point de la figure primitive, en correspond un de la transformée; dans les transformations monodromes réversibles, la réciproque est vraie: à un point de la transformée en correspond un seul de la figure primitive.

Considérons le point R_1 . La droite PR_1 coupera la conique S en R_1 et s' , la conique T en R_1 et t' ; par conséquent R_1 sera le centre de l'involution définie par R_1 et s' , R_1 et t' : donc il aura pour homologue la droite PR_1 toute entière; réciproquement tous les points de la droite PR_1 ont même point arguesien correspondant, savoir R_1 . De la même manière, la droite PR_2 et le point R_2 , la droite PR_3 et R_3 , la droite PR_4 et R_4 se correspondent dans la transformation arguesienne.

Au point P correspond la conique C passant par PR_1, R_1, R_3, R_4 . En effet, en premier lieu, à chaque sécante menée par P correspondra un point P' homologue à P ; donc P aura pour correspondant une ligne. D'après ce qu'on vient de voir, sur les sécantes PR_1, PR_2, PR_3, PR_4 , les homologues de P seront R_1, R_2, R_3, R_4 . Donc la ligne correspondant au point P est une courbe passant par R_1, R_2, R_3, R_4 . Elle passe aussi par le point P , car sans cela, elle serait coupée par chaque sécante issue de P , en un seul point, savoir l'homologue de P , et par suite, elle serait une droite. Enfin, d'après un théorème connu de Desargues, généralisé par Sturm, on sait que c'est la conique C déterminée par les cinq points P, R_1, R_2, R_3, R_4 . — Réciproquement, tous les points de la conique C , ont pour correspondant le seul point P .

Ainsi, relativement aux points P, R_1, R_2, R_3, R_4 , et aux lignes correspondantes, $C, PR_1, PR_2, PR_3, PR_4$, la transformation arguesienne n'est pas monodrome réversible.

3. *L'arguestienne d'une droite est, en général, une courbe du troisième ordre passant par R_1, R_2, R_3, R_4 , et ayant un point double en P .* L'arguestienne passe deux fois par le point P , car ce point P est homologue des deux points où la droite rencontre C ; puis, par R_1, R_2, R_3, R_4 , car ces points sont les homologues des quatre points ou PR_1, PR_2, PR_3, PR_4 , sont rencontrés par la droite D . Enfin la courbe est du troisième ordre, car elle est rencontrée par chaque sécante issue de P , en trois points, savoir au point double P , qui compte pour deux, et par le point homologue de celui où cette sécante coupe D .

Cette courbe du troisième ordre se décompose en une conique et une droite dans plusieurs cas. Ainsi, si le point P est sur la droite R_1, R_2 , le point de D situé sur R_1, R_2 a pour homologue R_1 et R_2 . En outre, la ligne arguesienne de D a toujours le point P pour point double. Donc, PR_1, R_1 rencontre la ligne arguesienne du troisième ordre en quatre points, R_1, R_2 et P , celui-ci comptant pour deux; autrement dit PR_1, R_1 fait partie de la courbe du troisième ordre, qui contient, en outre, une conique passant par P, R_3 et R_4 . — Si D passe par P , elle a pour arguesienne la conique C et la droite elle-même. — Si D passe par R_1 , l'arguestienne se compose de PR_1 et d'une conique passant par P, R_2, R_3, R_4 .

4. *Arguestienne d'une courbe d'ordre n .* Soit K une courbe d'ordre n , passant p fois par P, r_1 fois par R, r_2 fois par R, r_3 fois par R_3, r_4 fois par R_4 . L'arguestienne A se composera de p fois la conique C, r_1 fois la droite PR_1, r_2 fois PR_2, r_3 fois PR_3, r_4 fois PR_4 , puis d'une courbe K' . Pour

trouver l'ordre de A et de K', coupons les par une droite quelconque D, et cherchons le nombre de points d'intersection de l'arguesienne D' de celle-ci avec K. D' étant du troisième ordre coupe K en $3n$ points; donc D coupe A en $3n$ points, dont $2p$ sont sur les p coniques C, r_1 sont sur les r_1 droites PR₁, r_2 sur les PR₂, r_3 sur les PR₃, r_4 sur les PR₄; les autres points d'intersection seront sur K' en nombre.

$$n' = 3n - (r_1 + r_2 + r_3 + r_4 + 2p).$$

Le lieu K' est donc d'ordre n' .

L'arguesienne A passe par le point P autant de fois que la conique C rencontre de fois K, c'est-à-dire $2n$ fois; donc on doit regarder A comme contenant $2n$ fois C; mais P est p fois sur les p coniques C, r_1 fois sur les PR₁, r_2 fois sur les r_2 droites PR₂, r_3 fois sur les r_3 droites PR₃, r_4 fois sur les r_4 droites PR₄. Donc P est

$$p' = 2m - (r_1 + r_2 + r_3 + r_4 + p)$$

fois sur K'. On remarquera que $n - p = n' - p'$.

L'arguesienne A passe par R₁, autant de fois que PR₁ rencontre K c'est-à-dire n fois; A contient donc n fois R₁, mais R₁ est p fois sur les p coniques C, r_1 fois sur les r_1 droites PR₁; donc ce point est

$$r_1' = m - (r_1 + p)$$

fois sur K'. De même K' passe par R₂, R₃, R₄, r_1' , r_2' , r_3' , r_4' fois, r_1' , r_2' , r_3' , r_4' étant définis par les égalités :

$$r_1' = n - (r_1 + p)$$

$$r_2' = n - (r_2 + p)$$

$$r_3' = n - (r_3 + p)$$

$$r_4' = n - (r_4 + p)$$

Il est presque évident que si K passait q fois par un point Q, autre que R₁, R₂, R₃, R₄ et P, K' passerait le même nombre q de fois par Q', point homologue de Q.

On remarquera que A ne correspond pas, point par point, à K, mais K' jouit de cette propriété. C'est K' que nous regarderons comme la vraie arguesienne de K. Elle en est la transformée monodrome réversible, de telle façon que K est aussi l'arguesienne de K. Aussi les réciproques du théorème contenu dans ce qui précède, sont vrais, de sorte que l'on a :

$$n = 3u' - (r_1' + r_2' + r_3' + r_4' + 2p')$$

$$p = 2n' - (r_1' + r_2' + r_3' + r_4' + p')$$

$$r_1 = n' - (r_1' + p')$$

$$r_2 = n' - (r_2' + p')$$

$$r_3 = n' - (r_3' + p')$$

$$r_4 = n' - (r_4' + p')$$

Ce qui précède, constitue le théorème fondamental de M. Saltel et sa réciproque.

Ajoutons-y ceci comme complément de ce que nous avons dit relativement aux points multiples Q : il est presque évident, que si deux courbes K et L ont un contact du neuvième ordre en un point m , c'est-à-dire $n+1$ points coïncidents communs, leurs arguesiennes K' et L' auront un contact du neuvième ordre au point homologue m' . Cette simple remarque permet de simplifier considérablement la recherche des tangentes des cercles osculateurs et des paraboles osculatrices, des coniques osculatrices en un point d'une courbe arguesienne d'une autre K plus simple.

5. *Cas particulier où P est sur une des sécantes R R.* Nous avons vu plus haut que l'arguesienne d'une droite D dans le cas où P est sur R_1R_2 se compose de la droite PR_1R_2 , et d'une conique passant par P, R_3, R_4 . Il est facile de trouver quatre autres points de cette conique, en remarquant que les homologues des intersections de S ou T avec D sont sur S ou T. En laissant de côté PR_1R_2 , on peut dire que la conique est la transformée arguesienne proprement dite ou monodrome réversible de D.

On peut faire une remarque analogue dans le cas d'une courbe quelconque K, quand P est sur R_1R_2 ou sur une autre des sécantes communes aux deux coniques de référence. Dans ce cas, voici comment se correspondent les deux courbes K et K', K' étant la transformée monodrome réversible de K

Courbe K	Courbe K'
n	$n' = 2n - (r_3 + r_4 + p)$
p	$p' = n - (r_3 + r_4)$
r_1	$r'_1 = r_1$
r_2	$r'_2 = r_2$
r_3	$r'_3 = n - (r_3 + p)$
r_4	$r'_4 = n - (r_4 + p)$

Aux points multiples Q d'ordre q de K, correspondent des points multiples Q' d'ordre q de K', comme dans le cas précédent. Les points R_1R_2 , comme on le voit, se comportent précisément comme les points Q.

La réciproque de ce théorème est encore vraie.

Remarque I. On peut prendre pour coniques de référence les sécantes (R_1R_2, R_3R_4) et (R_1R_3, R_2R_4) . Dans le cas particulier qui nous occupe ici, la transformation arguesienne prend un caractère extrêmement simple. Appelons D, a , a' les droites R_3R_4 , R_1R_3 , R_2R_4 . Le correspondant arguesien m' d'un point m sera le point homologue de M, dans l'involution définie sur la droite Pm , par P et les intersections de Pm avec les côtés du triangle formé par les droites D, a , a' . De là, le nom de *transformation arguesienne triangulaire*, donné à la transformation spéciale, dont nous parlons dans ce numéro, même si l'on conserve les coniques de référence. La construction, en effet, est la même d'ailleurs

dans les deux cas, soit que l'on se serve des coniques ou du triangle, à cause du théorème de Desargues.

Remarque II. Les formules qui se rapportent à la transformation arguesienne triangulaire, peuvent s'écrire sous une forme remarquable, en posant

$$\delta = n - (a + b + p)$$

A, B, a , b remplaçant R_3 , R_4 , r_3 , r_4 . On a alors

$$n' - n = p' - p = a' - a = b' - b = \delta.$$

Étant donnée une courbe avec des points doubles ou multiples, il suffira de calculer la quantité δ , en prenant pour P, A, B, les points multiples d'ordre le plus élevé, pour voir si l'on pourra la déduire d'une courbe de degré moindre ou non. Chaque fois que δ sera négatif, n' sera moindre que n , et on pourra réduire le degré de la courbe donnée. Soit par exemple, une courbe du 8^{me} ordre affectée d'un point triple et de trois points quadruples. On aura $a = b = p = 4$, $\delta = -4$; et par suite la courbe se transformera en une du 4^{me} ordre ayant un point triple. Faisons $p = 3$, $a = b = 1$, on aura, pour celle-ci $\delta = -1$; on pourra donc en déduire une cubique à point double. Si l'on suppose alors $p = 2$, $a = 1$, $b = 1$, on trouvera encore $\delta = -1$, et par suite, cette cubique a une transformée du second ordre; cette conique à son tour peut se transformer en une droite. En général, il est facile de ramener à une droite une courbe du neuvième ordre, ayant un point multiple du neuvième ordre.

Remarque III. Une droite L passant par A ou B, à une transformée qui est une autre droite passant par B ou A. Supposons que L passe par B et m_1 , point voisin de m intersection de PA avec une courbe K. L'arguesienne de L sera la droite Am'_1 . Comme A est le point arguesien de m , cette ligne à la limite devient la tangente à l'arguesienne K' en A. Ainsi les tangentes à K' en A sont les arguesiennes des droites qui joignent B aux intersections de PA avec K.

§ II.

6. *Applications. A. Constructions des courbes.* Il est clair que la transformation arguesienne générale ou triangulaire, à cause de son caractère de réversibilité, permet de construire toutes les arguesiennes des courbes simples que l'on sait construire point par point, ou au moyen de la règle et du compas. Les § VI-X du premier mémoire de M. Saltel sont ainsi consacrés aux arguesiennes des courbes des 4 premiers ordres. Nous en extrayons quelques exemples.

1^o *Transformée arguesienne générale d'une conique passant par P, R_1 , R_2 , 1 et 2.* On a

$$\begin{aligned} n &= 2, \quad p = 1, \quad r_1 = 1, \quad r_2 = 1, \quad r_3 = 0, \quad r_4 = 0 \\ n' &= 2, \quad p' = 1, \quad r'_1 = 0, \quad r'_2 = 0, \quad r'_3 = 1, \quad r'_4 = 1. \end{aligned}$$

La transformée est donc une conique passant par P, R₂, R₄, 1' et 2'.

Transformée d'une conique passant par P, R, 1, 2, 3. On a :

$$\begin{aligned} n &= 2, \quad p = 1, \quad r_1 = 1, \quad r_2 = 0, \quad r_3 = 0, \quad r_4 = 0 \\ n' &= 3, \quad p' = 2, \quad r'_1 = 0, \quad r'_2 = 1, \quad r'_3 = 1, \quad r'_4 = 1. \end{aligned}$$

La transformée est donc une cubique ayant un point double en P, et passant par R₂, R₃, R₄, 1', 2', 3'.

On a déjà vu plus haut que cette cubique ayant un point double P est la transformée arguesienne d'une droite. On peut donc la construire, soit en partant d'une conique, soit en partant d'une droite. Dans ce dernier cas, on prend P pour pôle de la transformation, on fait passer deux coniques, par exemple, deux systèmes de deux droites, par 4 des points donnée de la cubique. La transformée de cette cubique est une droite, que l'on peut construire, en cherchant les points arguesiens des deux derniers points donnés de la cubique. Une fois la droite construite, on en déduit tous les autres points de la cubique.

La conique peut se déduire aussi de la droite par la transformation triangulaire.

On remarquera que soit pour la cubique, soit pour la conique, la transformation permet de voir immédiatement combien de points sont nécessaires pour déterminer ces courbes.

2° *Transformées successives d'une conique passant par 5 points 1, 2, 3, 4, 5.* Prenons P, R₁, R₂, R₃, R₄ quelconques. On aura :

$$\begin{aligned} n &= 2, \quad p = 0, \quad r_1 = 0, \quad r_2 = 0, \quad r_3 = 0, \quad r_4 = 0 \\ n' &= 6, \quad p' = 4, \quad r'_1 = 2, \quad r'_2 = 2, \quad r'_3 = 2, \quad r'_4 = 2. \end{aligned}$$

La transformée est une courbe du sixième ordre, ayant au point quadruple en P, quatre points doubles en R₁, R₂, R₃, R₄ et passant par 1', 2', 3', 4', 5'. Inversement, de cette courbe on peut déduire la conique et celle-ci peut se déduire de la droite. On peut donc ramener la construction de cette courbe du sixième ordre à celle d'une droite.

En prenant deux nouvelles coniques de référence passant par N₁, N₂, N₃, N₄, on aura une autre transformée de cette courbe du sixième ordre. Posons, en effet,

$$n = 6, \quad p = 4, \quad r_1 = 0, \quad r_2 = 0, \quad r_3 = 0, \quad r_4 = 0$$

il viendra

$$n' = 10, \quad p' = 8, \quad r'_1 = 2, \quad r'_2 = 2, \quad r'_3 = 2, \quad r'_4 = 2.$$

La transformée est donc du 10^{me} ordre, a un point octuple P, 8 points

doubles, savoir les homologues de R_1, R_2, R_3, R_4 , puis N_1, N_2, N_3, N_4 , et passe par les homologues de $1', 2', 3', 4', 5'$. Ces quatorze points d'ailleurs déterminent la courbe et permettent d'en ramener la construction, point par point, à celle d'une droite.

B. Intersection de courbes. La recherche des points d'intersection de deux courbes est ramenée évidemment à celle des points d'intersection de leurs arguesiennes. Nous en donnerons un exemple. Soit à chercher l'intersection d'une cubique ayant un point double P , avec une courbe du sixième ordre ayant un point quadruple en P , et 4 points doubles R_1, R_2, R_3, R_4 , dont deux R_1, R_2 sont sur la cubique. En prenant P pour pôle, et faisant passer les coniques de référence par R_1, R_2, R_3, R_4 , on trouvera, pour la transformée de la conique une autre conique passant par P, R_3, R_4 . La courbe du sixième ordre deviendra une conique qui ne passera par aucun de ces points. La question est donc ramenée à la recherche de l'intersection de deux coniques.

C. Tangentes aux courbes, lignes osculatrices. — Supposons que l'on sache mener en m la tangente à K ; il sera facile d'en déduire la tangente en m' à K' . En effet, menons par le point m , tangentielllement à K , une conique passant par P, R_1, R_2 . La conique arguesienne de celle-ci sera tangente à K' en m' et passera par P, R_3, R_4 (Voir A, 1°). La tangente en m' à cette conique sera donc la tangente à K' .

Aux points R_1, R_2, R_3, R_4 , on peut construire les tangentes d'après les méthodes générales, ou comme suit. Soit m le point où PR_1 rencontre K ; m_1 un point voisin; les homologues seront R_1 et m'_1 . On peut regarder m'_1 comme l'intersection de Pm_1 , par un cercle passant les points d'intersection de deux cercles déterminés par R_1 et les points d'intersection de Pm_1 avec les coniques de référence. A la limite, ces trois cercles ont même axe radical, le premier est tangent à K , et les deux autres à S et T en R_1 et tous passant par m_1 . Cela permet de construire la tangente en R_1 à la courbe K . — Dans le cas de la transformation triangulaire; il y a une construction plus simple, que nous avons donnée à la fin du n° 5.

Les tangentes en P sont les sécantes menées de ce point aux intersections κ de K avec la conique $PR_1R_2R_3R_4$. Car un point voisin κ_1 a pour homologue un point κ'_1 voisin de P et situé sur la droite $P\kappa_1\kappa'_1$. A la limite la sécante $P\kappa_1\kappa'_1$ devient la tangente $P\kappa$. Dans le cas de la transformation triangulaire, il faut remplacer la conique $PR_1R_2R_3R_4$ par la sécante R_3R_4 .

M. Saltel donne ensuite des méthodes semblables pour construire le cercle osculateur, la parabole osculatrice, ou la conique osculatrice d'une courbe déterminée par un nombre suffisant de points, en renvoyant toutefois pour les détails à son second grand mémoire.

7. Arguesiennes tangentielles — surfaces arguesiennes — transformations analogues à la transformation arguesienne. — Tous les théorèmes relatifs à la transformation arguesienne des courbes considérées comme

lieux de points s'étendent, par le *principe de dualité* aux courbes considérées comme enveloppes de leurs tangentes, ce qui donne lieu à une théorie des arguesiennes tangentielles.

Ensuite tout ce qui précède peut être étendu aux surfaces. On prend un pôle P et deux surfaces du 2^d degré de référence, qui peuvent se couper suivant une courbe du 4^{me} ordre, une cubique gauche et une droite, suivant deux coniques ou suivant quatre droites, ce qui donne quatre sortes principales de transformations arguesiennes. On peut encore appliquer ici le principe de dualité.

M. Saltel avait imaginé d'abord une transformation plus générale que la transformation arguesienne et où il se servait de trois coniques de référence. De plus, il indique dans l'introduction de son premier mémoire, une transformation fondée sur le théorème de Desargues et s'appliquant aux courbes gauches aussi bien qu'aux courbes planes et aux surfaces. — Des transformations connues sont des cas particuliers de la transformation arguesienne. Par exemple, si S et T sont deux cercles, P un point de l'axe radical, on trouve sans peine, pour deux points conjugués, $Pm.Pm' = \text{constante}$, de sorte que la transformation par rayons vecteurs réciproque est un cas particulier de la transformation arguesienne triangulaire. — Si les coniques S et T viennent à coïncider on obtient la transformation quadrique de M. Hirst (CHASLES, *Rapport sur les progrès de la géométrie*, p. 167). Comme on le voit, l'idée fondamentale de M. Saltel est très féconde et conduit par une voie géométrique simple, à un grand nombre de propositions intéressantes.

8. *Classification des courbes par genre.* — RIEMANN et CLEBSCH ont appelé *genre* d'une courbe d'ordre n ayant d points doubles (ou de rebroussement), le nombre

$$g = \frac{(n-1)(n-2)}{2} - d.$$

Si la courbe a un point multiple d'ordre κ , il doit compter, dans l'estimation de g , pour $\frac{\kappa(\kappa-1)}{2}$ points doubles. RIEMANN a démontré que le *genre d'une courbe ne change pas quand on lui fait subir une transformation monodrome réversible*. Ainsi, il est facile de voir que la cubique, la courbe du sixième ordre et celle du 10^{me} ordre dont il est parlé au n° 6, sont toutes de genre zéro. En effet, on trouve, pour le genre de ces courbes :

$$g = \frac{(3-1)(3-2)}{2} - 1 = 0$$

$$g = \frac{(6-1)(6-2)}{2} - \frac{4 \times 3}{2} - 4 = 10 - 6 - 4 = 0$$

$$g = \frac{(10-1)(10-2)}{2} - \frac{8 \times 7}{2} - 8 = 36 - 28 - 8 = 0.$$

CLEBSCH a démontré directement le théorème de Riemann, en supposant que la courbe n'ait que des points multiples de second ordre. ZEUTHEN en a donné une autre démonstration, tout à fait générale, qui est reproduite dans les *Higher plane curves* de SALMON, 2^{de} édition, n° 364. — CLEBSCH et NÖTHER ont étendu la notion de genre aux surfaces et aux expressions algébriques à un nombre quelconque de variables.

Les lignes de genre 0 (droite, conique, cubique à point double, etc.) sont appelées *unicursales*. On peut exprimer les coordonnées de leurs points en fonction rationnelle d'un paramètre variable et d'un radical carré portant sur une fonction rationnelle d'un autre paramètre. Les courbes de genre 1 (cubique sans point double, courbe du 5^{me} ordre avec cinq points doubles etc.), les courbes de genre 2 (courbe du 4^{me} ordre avec un point double, du 5^{me} avec un point triple et un point double, etc.) jouissent de la même propriété, sauf que le radical porte sur une fonction du 4^{me} degré, ou du 6^{me}. Les courbes de genre supérieur ont des propriétés analogues, mais plus compliquées.

Ces quelques indications suffisent pour faire comprendre que la théorie des courbes classées par *genres* touche aux parties les plus élevées de l'analyse; car il est facile de conclure de ce qui précède, que l'aire des courbes unicursales peut toujours s'obtenir par des quadratures élémentaires que celle des courbes de genre 1 et de genre 2 dépend respectivement des intégrales elliptiques et des intégrales hyperelliptiques les plus simples.

Les recherches de M. Saltel permettent d'aborder la théorie des courbes classées par genres d'une manière quasi-élémentaire. D'après le théorème de Riemann, *toutes les transformées arguesiennes d'une courbe sont de même genre*. On peut le vérifier sans peine. Il suffit pour cela de voir si le genre g

$$\frac{(n-1)(n-2) - r_1(r_1-1) - r_2(r_2-1) - r_3(r_3-1) - r_4(r_4-1) - p(p-1)}{2}$$

de la courbe donnée, est égal au genre g' de la transformée :

$$\frac{(n'-1)(n'-2) - (r'_1(r'_1-1) - r'_2(r'_2-1) - r'_3(r'_3-1) - r'_4(r'_4-1) - p'(p'-1))}{2}$$

(Nous laissons de côté, dans l'estimation du genre, les points Q et Q' correspondants et du même ordre de multiplicité). On trouve aisément que $g = g'$. Il en est de même dans le cas de la transformation arguesienne triangulaire. En particulier, toutes les transformées de la droite sont *unicursales* ou de genre zéro, et il est facile d'en déduire que leur aire peut être obtenue au moyen de quadratures élémentaires.

9. *Second mémoire de M. Saltel*. Il est consacré aux courbes unicursales. Nous ne pouvons mieux donner une idée des résultats trouvés par M. Saltel qu'en reproduisant la liste sommaire des innombrables questions traitées dans ce beau travail. I. *Coniques, considérées comme lieux de points*.

1. Génération, tangentes. 2. Intersection par une droite. 3. Tangentes issues d'un point. 4-6. Cercle osculateur, parabole et conique ayant un contact du troisième ordre avec une conique. 7-10. Conique par 4 points, tangente à une droite; par trois points et doublement tangentes à une conique; trouver les points d'intersection de deux coniques, quand on en donne deux; axes d'une conique définies par 5 points; construire une conique définie par 4 points imaginaires et un réel. 11. Déterminer une conique, étant donnés deux diamètres conjugués. 12. Questions proposées. II. *Cubiques à point double*. 1-2. Génération, tangentes. 3. Intersection avec une droite. 4-7. Intersection complète avec une conique ayant quatre points distincts ou coïncidents communs avec la courbe. 8-9. Construction de la courbe et intersection avec une conique ou une cubique à point double, dans divers cas particuliers. 10. Cent propositions (sans démonstration) sur les cubiques à point double. III. Théorie analogue de la *Courbe du même ordre avec un point multiple d'ordre $m-2$* . IV-V. Théorèmes corrélatifs de ceux des ch. I et II. Ils se rapportent aux coniques et aux courbes de 3^{me} classe ayant une tangente double.

Une note qui termine le mémoire contient cent propositions sur la courbe du 4^{me} ordre à trois points doubles. Ces propositions sont vraies pour l'hypocycloïde à trois rebroussements, qui est engendrée par un point d'une circonférence roulant à l'intérieur d'une circonférence de rayon triple, ou qui est l'enveloppe de la droite passant par les pieds des perpendiculaires abaissées d'un point de cette dernière circonférence sur les côtés d'un triangle inscrit, quand le point parcourt la circonférence. L'hypocycloïde à trois rebroussements étant de troisième classe, avec tangente double (la droite de l'infini), on peut l'étudier soit comme arguesienne tangentielle, soit comme arguesienne ponctuelle.

Nous avons cité plus haut, en note, divers petits écrits de M. Saltel, mais nous ne pouvons les analyser ici. Il suffit d'avoir exposé les principes de sa belle méthode de transformation et d'en avoir fait pressentir la fécondité.

P. MANSION.

BIBLIOGRAPHIE. (1)

1. **Geschichte der mathematischen Wissenschaften von H. Suter. I. Theil. Von der ältesten Zeiten bis Ende der 16. Jahrhunderts.** F. Zürich. Orel, Füssli et C°. 1872. (Histoire des mathématiques par H. SUTER, 1^{re} partie : Des temps les plus anciens jusqu'à la fin du 16^{me} siècle). Prix : 9 francs.

M. Hankel, professeur à l'université de Tubingen, a fait paraître dans le *Bullettino di Bibliografia e di Storia delle scienze matematiche e fisiche* (n° de juillet 1872) un compte rendu de cet ouvrage, dont nous extrayons ce qui suit :

Le livre de M. Suter n'a que 200 pages in 8°. C'est donc seulement un tableau rapide de l'histoire des mathématiques.

Il ne contient rien sur les travaux mathématiques des Indiens, tandis que l'histoire d'Arneth contenait déjà sur ce sujet un chapitre digne d'attention.

La première partie de l'ouvrage de M. Suter est, en général, exacte ; cependant on y rencontre plusieurs erreurs. 1° L'auteur reproduit la vieille fable de l'existence d'un système duodécimal chez les Chinois. 2° Hippias, l'inventeur de la quadratrice, est confondu avec le sophiste Hippias, assertion sans preuve que l'on trouve aussi dans l'ouvrage de Bretschneider, sur la géométrie et les géomètres avant Euclide. 3° A la page 47, après avoir parlé de la méthode analytique et de la méthode synthétique, l'auteur dit ceci : " Les anciens connaissaient encore une autre méthode de démonstration, la plus imparfaite et probablement la plus ancienne de toutes, appelée apagogique ou réduction à l'absurde. „ Certes, cette méthode est la plus imparfaite de toutes, mais nous ne pouvons pas admettre qu'elle soit la plus ancienne ; d'abord, parce qu'elle a un caractère trop artificiel, ensuite parce qu'elle suppose un état de la science assez avancé. D ailleurs, on ne peut pas dire que c'est une troisième méthode indépendante de la méthode synthétique et de la méthode analytique ; c'est plutôt un cas particulier de la méthode appelée analyse théorique par les anciens. 4° A la page 75, on affirme qu'Archimède considérait le cercle comme un polygone d'un nombre infini de côtés. En réalité, il n'y a rien de semblable dans aucun des écrits d'Archimède ou

(1) Nous faisons remarquer qu'il s'agit ici de simples annonces et non de comptes rendus critiques détaillés.

d'aucun géomètre de l'antiquité. Ce n'est que dans les temps modernes qu'on s'est servi *explicitement* de l'idée de l'infini.

La partie de l'ouvrage de M. Suter qui traite des mathématiques arabes est très défectueuse. L'auteur se borne à reproduire les assertions de Wallis, de Weidler et de Montucla; il ne contient aucun des résultats établis par les savantes recherches des Woepke et des Sédillot. M. Hankel relève un grand nombre d'erreurs de M. Suter qui proviennent de là. Il a lui même publié dans le *Bulletino* un résumé plus exact de l'histoire des mathématiques arabes.

M. Hankel, outre ces erreurs de détails, signale un défaut plus grave du livre de M. Suter, parce qu'on peut difficilement le faire disparaître : cet ouvrage ne contient pas la caractéristique des divers mathématiciens, de leurs écrits et de leurs méthodes, ce qui est pourtant un des principaux objets de l'histoire des mathématiques.

2. Notes scientifiques. I. Quelques idées sur les causes physiques.

II. Nouvelle théorie des forces centrales, appliquée à la mécanique céleste et à la mécanique moléculaire par J. L. WEZEL. Louvain, Vanlinthout, 28 p. in 8°, et 1 planche.

La première partie de cet opusculé est consacrée à l'exposition de diverses hypothèses sur la lumière, l'électricité etc.; la seconde à une théorie élémentaire des forces centrales. L'auteur, employant l'ancienne théorie des infiniment petits, nous ne pouvons dire jusqu'à quel point son exposition est vraiment élémentaire. Mais nous pouvons signaler deux résultats curieux, auquel est arrivé M. Wezel. 1° Il trouve la formule suivante $2\pi^2 A^3 = ca^3 t^3$, équivalente à la troisième loi de Kepler, où t est le temps de la révolution d'un astre dans une ellipse de grand axe A , autour d'un autre astre qui l'attire avec une force c , à la distance a . Dans le cas de la lune et de la terre, on a approximativement $ca^3 = gr^3$, r étant le rayon de la terre, g l'intensité de la pesanteur. Donc $2\pi^2 A^3 = gr^3 t^3$. On déduit de là sans peine que $A =$ à peu près $60 r$. 2° Deux tangentes à une spirale logarithmique, et les deux normales correspondantes formant un quadrilatère inscriptible qui passe par le pôle de la courbe. Il en résulte que la limite du point de rencontre des deux normales, quand elles se rapprochent indéfiniment, c'est-à-dire le centre de courbure, est sur une perpendiculaire au rayon recteur menée par le pôle. — L'équivalent du premier de ces résultats se trouve dans la *mécanique céleste de Laplace*, Livre II, n° 5, mais sous une forme plus compliquée. Le second est dans *Duhamel, calcul infinitésimal, livre I*, ch. XVII, fin; mais il est utile de faire connaître davantage ce deux théorème. P. M.

3. Cours de géométrie analytique plane par V. FALISE. Mons, Mancaux, 1873, 460 pages in 8°.

Voici l'indication des matières contenues dans ce manuel. I. De l'hom-

généité. Construction des expressions algébriques. Problèmes déterminés. II-III. Coordonnées rectilignes et polaires. Généralités sur les courbes. IV-V. Ligne droite. Le second de ces chapitres contient beaucoup d'exemples empruntés à Salmon; quelques uns conduisent à des équations de lignes d'ordre supérieur au premier. VI. Théorie du cercle. VII-VIII. Notions sur les projections. Transformation des coordonnées. IX-XI. Construction des courbes du second degré. Théorie générale des tangentes et des asymptotes et leur application aux courbes du second degré. XII-XIII. Du centre, des diamètres et des axes dans les courbes du second degré. Réduction de l'équation générale du second degré. XIV-XVI. Théorie de l'ellipse. Théorie de l'hyperbole. Théorie de la parabole. XVII-XIX. Des conditions qui déterminent une courbe du second ordre, complètement ou à un paramètre près. Pole et polaire. Questions diverses. XX. Similitude des courbes du second degré. XXI. Leur identité avec les sections coniques. Méthode de Dandelin. XXII. Coordonnées polaires. Transformation. Axes, tangentes, asymptotes en coordonnées polaires. Équation de la droite, du cercle, des coniques. XXIII. Discussion de quelques courbes : cissoïde, strophoïde, lemniscates, courbe d'équation polaire $\rho \cos \omega \cos p\omega = \text{constante}$. XXIV. Intersection de deux coniques. — *Note* : Dérivées des fonctions algébriques.

L'auteur de ce nouveau cours de géométrie analytique a habilement profité des ouvrages de ses devanciers, de sorte que son livre semble de beaucoup supérieur, au point de vue didactique, au seul manuel autorisé en Belgique, celui de Lefébure de Fourcy. Chaque chapitre contient un grand nombre d'exercices, comme il s'en trouve dans presque tous les écrits analogues, depuis que Salmon en a donné l'exemple dans son beau traité des coniques. — L'ordre des matières est excellent; cependant, il nous semble que le chapitre XXIV aurait dû être rapproché des chapitres XVII à XIX. Nous approuvons beaucoup l'idée d'ajouter en note la recherche des dérivées des fonctions algébriques. Les élèves de première scientifique qui sont assez avancés, peuvent ainsi se préparer à suivre avec plus de fruit à l'université, le cours de calcul différentiel et de calcul intégral. L'auteur a eu raison aussi de donner complètement la théorie de la ligne droite et du cercle avant de parler des coordonnées et des sections coniques en général.

Le plus grave défaut du cours de M. Falise est de ne contenir presque rien sur les méthodes modernes de la géométrie analytique. A notre avis, elles devraient être introduites dans tous les chapitres de l'ouvrage, à partir du 4^{me}. Sous ce rapport, le cours de M. Carnoy est de beaucoup supérieur à celui de M. Falise. Dans les chapitres II, IV, VII, VIII, la question des signes des coordonnées et de la distance d'un point à une droite, est loin d'être élucidée comme il le faudrait. L'auteur ne donne pas l'interprétation des coordonnées négatives *considérées comme résultats*. Dans la recherche de l'aire de l'hyperbole, on trouve

relativement à um de $(1 + \frac{1}{n})^n$ pour $n = \infty$, une vieille erreur signalée depuis longtemps par LIOUVILLE ⁽¹⁾

P. M.

ERRATA.

P. 84, ligne 6, lire :

1° La trigonométrie rectiligne, 2° l'arithmétique (faculté de Bruxelles),
ou la théorie etc.

(¹) Plusieurs professeurs ont bien voulu nous communiquer leurs observations sur l'ouvrage de M. Carnoy. Nous serions heureux s'ils voulaient faire la même chose pour celui de M. Falise. Nous insérerions leurs critiques dans la *Revue* de sorte que lecteurs et auteurs pourraient en faire leur profit.

VARIA.

CONCOURS DU 28 JUILLET 1873.

RHÉTORIQUE LATINE.

Composition Latine. (Sans dictionnaire). — Comes facundus in via pro vehiculo est.

Version Latine. — Neque ignoro quosdam esse qui curam omnem compositionis excludant, atque illum horridum sermonem, ut forte effluerit, modo magis naturalem, modo etiam magis virilem esse contendunt. Qui si id demum naturale esse dicunt, quod a natura primum ortum est, et quale ante cultum fuit, tota haec ars orandi subvertetur. Neque enim locuti sunt ad hanc regulam et diligentiam primi homines, nec prooemiis praeparare, docere expositione, argumentis probare, affectibus commovere scierunt. Ergo his omnibus, non sola compositione caruerunt : quorum si fieri nihil melius licebat, ne domibus quidem casas, aut vestibus pellium tegmina, aut urbibus montes ac silvas mutari oportuit. Quae porro ars statim fuit? Quid non cultu nitescit, cur vites coercemus manu, cur eas fodimus, rubos arvis excidimus? terra et haec generat. Mansuefacimus animalia? indomita nascuntur. Verum id est maxime naturale, quod fieri natura optime patitur.

Fortius vero qui incompositum potest esse quam junctum et bene collocatum? ceterum quanto vehementior fluminum cursus est prono alveo, ac nullas moras objiciente, quam inter obstantia saxa fractis aquis ac reluctantibus; tanto, quae connexa est et totis viribus fluit, fragosa atque interrupta melior oratio. Cur ergo vires ipsas specie solvi putent, quando nec ulla res sine arte satis valeat et comitetur semper artem decor? an non eam, quae emissa optime est, hastam speciosissime contortam ferri videmus? et arcu dirigentium tela, quo certior manus, hoc est habitus ipse formosior? Jam in certamine armorum atque in omni palaestra, quid satis recte cavetur ac petitur, cui non artifex motus et certi quidam pedes adsint? Quare mihi compositione velut amentis quibusdam nervisve intendi et concitari sententiae videntur. Ideo eruditissimo cuique persuasum est valere eam quamplurimum, non ad delectationem modo, sed ad motum quoque animorum.

Composition Française. — Ne faites pas vos amis de ceux qui cherchent à l'être en flattant votre vanité : c'est pour eux qu'ils vous aiment et non pour vous.

Composition Flamande. — Waarom moeten wij de kennissen boven den rijkdom schatten?

QUATRIÈME LATINE.

Thème Latin. (Imitation du style de César). — Civilis avait résolu de pousser les Bataves à se révolter. Bien qu'il renfermât dans son cœur des dessins plus vastes, qu'il se promettait de développer, si l'occasion devenait favorable, il ne crut pas devoir s'exposer à les dévoiler prématurément aux Bataves ; aussi résolut-il de préparer la révolution en publiant que les préposés de l'empereur excédaient leurs droits dans l'enrôlement de la levée, ordonnée par Vitellius. Les chefs profitèrent du mécontentement pour exciter les Bataves à refuser le service militaire ; ils espéraient que s'ils parvenaient à les entraîner, la conjuration, soutenue par des gens capables de tout affronter, inspirerait assez de confiance aux Belges pour qu'ils n'hésitassent pas à se soulever à leur tour.

Quand le moment fut venu, ils convoquèrent dans la forêt les notables, et, parmi le peuple, les plus hardis. Aussi longtemps qu'il fit jour, ils restèrent disséminés ; mais à la nuit, ils se réunirent et Civilis leur dit : je ne pense pas qu'il soit utile d'énumérer tous les affronts que vous avez subis, ni tous ceux qui vous attendent : Vous n'êtes plus les alliés, mais les esclaves de Rome et cependant ne vous importe-t-il pas à tous d'être libres ? si vous êtes des hommes, vous ne laisserez pas impunément ravir vos enfants pour qu'ils aillent camper dans les provinces lointaines où Rome veut qu'ils restent établis. Vous connaissez la faiblesse numérique des légions ; si elles ont pour elles l'audace et la tactique, vous avez pour vous le nombre et l'impétuosité. Ne vous laissez pas effrayer par la renommée. D'ailleurs, pour entreprendre cette lutte, êtes-vous seuls ? vous savez quels sont les peuples qui vous soutiendront ; dites aux Germains ce que vous allez faire, proposez aux Canninéfates de s'associer à vous, envoyez une députation aux Belges pour qu'ils déclarent s'ils tiennent pour nous ou s'ils se résignent à rester soumis à Rome ; tous ces peuples ont intérêt à prendre part à la lutte.

Les Bataves applaudirent à ces paroles.

Exercice sur la langue Grecque. — I. Quelles sont les règles pour l'augment dans les verbes qui commencent par une voyelle ou par une diphthongue ?

II. Qu'appelle-t-on redoublement attique, comment le forme-t-on et à quels temps se trouve-t-il?

III. Conjuguez simultanément à l'indicatif de l'aoriste et du parfait à l'actif et au passif les verbes suivants:

ἀπογράφω, à la 1^{re} personne du singulier.

συστέλλω " 2^e " "

καταγελᾶω " 3^e " "

ἐκτέμνω " 1^{re} personne du pluriel.

συμφλέγω " 2^e " "

ἀναφαίνω " 3^e " "

διασκάπτω " 1^{re} personne du duel.

καταγγέλλω " 2^e " "

συντάσσω " 3^e " "

Version Latine. (Plinius Saturnino suo). — Varie me affecerunt litterae tuae: nam partim laeta, partim tristia continebant. Laeta quod te in urbe teneri nuntiabant. Nollem, inquis; sed ego volo. Praeterea quod recitaturum statim ut venissem pollicebantur. Ago gratias quod exspector. Triste illud, quod Julius Valens graviter jacet, quanquam ne hoc quidem triste, si illius utilitatibus aestimetur, cujus interest quam maturissime inexplicabili morbo liberari. Illud plane non triste solum, verum etiam luctuosum, quod Julius Cavitus decessit, dum ex quaestura redit; decessit in navi procul a fratre amantissimo, procul a matre, a sororibus. Nihil ista ad mortuum pertinent, sed pertinuerunt quum moreretur, pertinent ad hos qui supersunt. Jam quod in flore primo tantae indolis juvenis exstinctus est, summa consecuturus, si virtutes ejus maturavissent! Quo ille studiorum amore flagrabat, quantum legit, quantum etiam scripsit, quae nunc omnia cum ipso sine fructu prosteritatis aruerunt. Sed quid ego indulgeo dolori? Cui si frenos remittas, nulla materia non maxima est. Finem epistolae faciam ut facere possim etiam lacrymis, quas epistola expressit. Vale.

Version grecque. — Ἔτι δὲ καθημένον Ἀγησιλάου, ἱππεύς τις προσήλανε καὶ μάλα ἰσχυρῶς ἰδρύνοντι τῷ ἵππῳ. Ὑπὸ πολλῶν δὲ ἐρωτῶμενος ὅτι ἀγγέλλοι, οὐδενὶ ἀπεκρίνατο, ἀλλ' ἑπειδὴ ἔγγυς ἦν τοῦ Ἀγησιλάου, καθαλούμενος ἀπὸ τοῦ ἵππου, καὶ προσδραμὼν αὐτῷ, μάλα σκυθρωπὸς ὢν, λέγει τὸ τῆς ἐν Λεχαίῳ μόρας πάθος. Ὅδὲ ὡς ἤκουσεν, ἐυθύς τε ἐκ τῆς ἑδρας ἀνεπήδησε, καὶ τὸ δόρυ ἔλαβε, καὶ πολεμάρχους καλεῖν τὸν κήρυκα ἐκέλευεν. Ὡς δὲ συνέδραμον οὗτοι, τοῖς μὲν ἄλλοις εἶπεν (οὐ γὰρ πω ἡριστοπεποιήντο) ἐμγαγοῦσιν ὃ τι δύναιντο, ἤκειν τὴν ταχίστην, αὐτὸς δὲ σὺν τοῖς περὶ Δαμασίαν ὑψηγεῖτο ἀνάριστος. Ἦδη δ' ἐκπεπερακὸς αὐτοῦ τὰ θερμὰ, προσπελάσαντες ἱππεῖς τρεῖς ἀγγελλοῦσιν ὅτι οἱ νεκροὶ ἀνηρημένοι εἴησαν. Ὁ δ' ἐπεὶ τοῦτο ἤκουσε, θίσθαι ἐκέλευεν τὰ δῖλα.

Composition Française. (Fable). — Une jeune hirondelle dit à sa mère : j'ai trouvé enfin une amie, la grive.

Ma fille, lui répondit la mère, elle aime le froid et l'automne ; toi, tu aimes la chaleur et le printemps. Morale.

Mathématiques. — I. Exposer la théorie de la division sur les nombres 4138362 et 758.

II. Rechercher, avec démonstration, le plus grand commun diviseur des nombres 2329 et 629.

Si les nombres donnés étaient premiers entre eux, à quel signe pourrait-on le reconnaître dans le cours des calculs.

III. Démontrer :

1° Que dans toute proportion la somme ou la différence des 2 premiers termes est au second terme, comme la somme ou la différence des 2 derniers est au quatrième.

2° Démontrer que si l'on multiplie plusieurs proportions par ordre c'est-à-dire, terme à terme, les produits que l'on obtiendra formeront une proportion.

IV. On fait partir d'Ostende pour Verviers un courrier qui parcourt 8 kilomètres dans une heure ; 9 heures après, on fait partir pour la même destination, un second courrier qui fait 12 kilomètres en une heure. A quelle distance de Verviers celui-ci atteindra-t-il le premier, les deux villes étant distantes de 240 kilomètres. A quelle distance de Verviers se rencontreraient les 2 courriers, si celui qui fait 8 kilomètres en une heure partait d'Ostende, et si au même moment, l'autre courrier partait de Verviers pour aller à la rencontre du premier.

Algèbre. — V. Un rentier partage une somme de 120,000 francs en deux parties qu'il place à intérêt, l'une à 4 $\frac{1}{2}$ % et l'autre à 5 %. Il se crée ainsi un revenu annuel de 5800 francs.

On demande le montant de chaque capital.

PREMIÈRE SCIENTIFIQUE.

I. Algèbre. — Établir les propositions relatives aux signes des résultats que l'on obtient en remplaçant x par des valeurs réelles dans le trinôme à coefficients réels $mx^2 + nx + p$.

Démontrer à l'aide de ces propositions que si a, b, c et d sont des quantités réelles telles que $a > b > c > d$, les racines de l'équation $(x - a)(x - c) + (x - b)(x - d) = 0$ sont réelles, et comprises l'une entre a et b , l'autre entre c et d .

II. Géométrie. — Par un point A, extérieur à un cercle, on fait passer

une sécante. Aux points B et C où elle rencontre la circonférence on mène les tangentes BD et CD. Du point D on abaisse sur le diamètre AO une perpendiculaire qui rencontre les droites BC et AO respectivement en E et F. Démontrer :

1° Que l'on a les proportions $\frac{CF}{BF} = \frac{CE}{BE} = \frac{CA}{BA}$.

2° Que les tangentes CD et BD rencontrent à des distances égales du point A la perpendiculaire élevée en ce point sur le diamètre AO.

III. Géométrie analytique. — Trouver l'équation du lieu géométrique des foyers d'une série de paraboles assujéties à toucher deux axes rectangulaires OX, OY, le point de contact sur OX étant donné.

PREMIÈRE PROFESSIONNELLE.

Composition Française. — Le travail honnête et patient procure seul une fortune réelle.

Thème Anglais ou Allemand. — Les lettres de Paston sont un témoignage important de l'état progressif de la société au XV^e siècle; elles forment un chaînon précieux dans l'histoire des mœurs anglaises et elles seules remplissent, en effet, la lacune que cette période eût présentée sans leur secours. Cette collection est même dans son genre, du moins à ma connaissance, unique en Europe : car, s'il est très-probable qu'il existe, sinon en France et en Allemagne, au moins dans les archives de quelques familles italiennes, une série de lettres d'une nature purement privée et aussi anciennes que celles dont il est ici question, je ne me rappelle pas qu'il en ait jamais été publié. Les lettres de Paston ont toutes été écrites sous les règnes d'Henri VI et d'Édouard IV par différents membres d'une famille opulente et distinguée, mais qui n'était pas noble; elles offrent donc un tableau de la vie de la classe aisée en Angleterre dans ce siècle.

Histoire nationale. — I. Racontez brièvement ce qui se passa en Belgique depuis le départ du duc d'Albe jusqu'à l'avènement d'Albert et d'Isabelle.

II. Esquissez l'histoire du royaume des Pays-Bas et indiquez les principales causes qui ont amené la révolution Belge de 1830.

TROISIÈME PROFESSIONNELLE.

Composition Française. — Un Belge s'est établi aux États-Unis. Il demande à un de ses amis qu'il vienne le rejoindre pour s'associer à ses travaux.

Histoire. — I. Racontez brièvement le pontificat de Grégoire VII.
II. Que savez-vous de la 8^e croisade?

Géographie. — I. Décrivez rapidement l'Italie.
II. Donnez la géographie de l'empire Chinois.

Thème Allemand ou Flamand pour les provinces Wallonnes. —
Thème Allemand pour les provinces Flamandes. — Charlemagne était simple dans sa toilette. En été il portait des vêtements de toile; en hiver sa poitrine et ses épaules étaient couvertes de fourrures de loutre; dans un âge plus avancé, il porta une camisole de laine. Sa grande épée à la poignée d'or ne quittait jamais son côté. Ce n'était que dans les occasions solennelles qu'on le voyait richement vêtu : sa taille noble et élevée n'avait pas besoin de parure. Un visage serein, des yeux vifs, un nez qui dépassait les proportions moyennes, une tête arrondie, une chevelure abondante, lui donnaient un aspect majestueux. Il vivait au milieu des siens comme un bon père et aimait ses enfants au point de toujours dîner avec eux dans son palais et de se faire accompagner par eux dans ses voyages. Il était modéré dans ses repas et préférait le gibier qui était rôti à la broche. Pendant les repas on lisait des passages de l'Histoire ancienne ou de la cité de Dieu de Saint-Augustin.

Sciences commerciales. — Pierre d'Anvers vous doit 3,000 francs pour solde du dernier compte arrêté le 31 décembre.

Le 15 janvier, il vous remet un effet de 3,500 francs, valeur au 1^{er} mars.

Le 1^{er} février, vous faites pour lui un paiement en espèces de 2,000 fr.

Le 20 février, vous lui souscrivez un billet de 2,400 francs, valeur au 1^{er} Mai.

Le 30 avril, vous tirez sur lui une lettre de change de 3,200 francs, ordre Paul de Malines, payable le 1^{er} août.

Régler le compte courant et d'intérêts réciproques de Pierre, à 6 % l'an, en l'arrêtant au 1^{er} juillet.

Donner la formule de la lettre de change du 30 avril.

Algèbre. — Résoudre l'équation : $(2a - b)x^2 - 2(3b - 2a)x = -b$.
Discuter les racines dans l'hypothèse de $b = 2a$.

II. Deux ouvriers, A et B, ont fait un travail pour lequel ils doivent recevoir 680 francs, A ayant travaillé 5 jours de plus que B. Si A avait le nombre de jours de travail de B, il recevrait 256 francs, et si B avait le nombre de jours de travail de A, il aurait 444 francs. On demande le nombre de jours de travail et de salaire journalier de chacun d'eux.

Géométrie. — I. Décrire un rectangle équivalent à un triangle donné et dont le périmètre soit égal à celui du triangle.

II. Par un point donné dans le plan d'un cercle de rayon R, mener une sécante telle que l'arc intercepté soit le tiers de la circonférence.

Examiner dans quel cas le problème n'est plus possible.

Trigonométrie. — 1. Démontrer la formule tangente $\frac{1}{2}A = \frac{1 - \cos A}{\sin A}$.

II. Résoudre le triangle dans lequel on donne un côté, l'angle opposé et la différence des côtés qui comprennent cet angle.

Physique. — Sur quel principe repose le jeu de la presse hydraulique? Décrire cet appareil et faire connaître ses principales applications.

PREMIÈRE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE.

Sciences commerciales. — Vous vendez ferme, à Pierre, fin courant, 7,200 francs de rentes 3 %, à 58, et vous les lui rachetez pour la même liquidation, à 59.40, dont 0.50. A la liquidation le 3 % est à 57.20. Déterminez :

- 1° Le bénéfice que vous réalisez ;
- 2° Le cours auquel vous n'auriez ni perte ni gain ;
- 3° Le cours auquel Pierre aurait un bénéfice de 960 francs.

Géographie commerciale et industrielle. — I. Quelles sont nos relations commerciales avec l'Allemagne du Nord?

II. Faire connaître les principales industries qui ont leurs sièges sur le cours de la Meuse, en Belgique et les lieux où elles s'exercent?

III. Vers quels pays exportons-nous nos sucres?

Droit commercial. — I. Par qui doit être fait le protêt d'une lettre de change? que doit-il contenir? que doit-il énoncer?

II. Dans quel cas le commerçant failli sera-t-il déclaré banqueroutier frauduleux?

Histoire commerciale et industrielle. — Quelle était la situation du commerce et de l'industrie dans les Flandres, à l'avènement de Louis de Crécy, et quelles furent les mesures prises par les Flamands, en vue de leurs intérêts commerciaux et industriels?

Économie politique. — I. Qu'est-ce que le capital?

II. Faire voir que les habitudes morales ont une grande influence sur la formation du capital?

Chimie. — Quelles sont les formules chimiques des composés oxygénés du chlore (anhydrides et acides)?

Faire connaître les propriétés, les usages et la préparation :

1^o du chlorure mercurieux;

2^o de l'acide cyanhydrique.

CHOIX DE SUJETS DE COMPOSITIONS LATINES DONNÉS DANS DIFFÉRENTS GYMNASES DE L'ALLEMAGNE.

Gymnase de Frédéric Guillaume, à Berlin. 1870.

Prima supérieure. Qui populi antiquitus imperium maris tenuerint. — M. Agrippa Augusto suadet, ut veterem libertatem restituat. — Exemplis veteris historiae demonstratur, quod Cicero ait, eum qui rei publicae infelix sit, sibi non posse esse felicem. — Rectene Socrates ab Atheniensibus condemnatus esse videatur. — Philosophi veteres quantum in republica valuerint demonstratur. C. Caesaris ad senatum epistola, qua postulat, ut absentis sui in consulatu petendo ratio habeatur. — Probandumne sit, quod Romani Corinthum deleverunt. — Quae bella Romani adversus Parthos gesserint. — Ex Persarum regibus qui merito videantur posse laudari. — Quo tempore Graecorum civitates maxime floruisse videantur. — Quomodo factum sit, ut Xerxes a Graecis vinceretur. — Ciceronis illud : Parvi esse foris arma nisi sit consilium domi, exemplis demonstratur. — Quantum poëtae apud Graecos publice valuerint. — Rectene Cicero Epaminondam Graeciae principem appellaverit. — Verumne sit quod Cicero ait homines ad res gerendas adduci gloria. — M. Cato Atheniensium legatos celeriter ex urbe dimittendos

esse censet : M. Brutus amicos hortatur, ut Caesarem interficiant. — Intestinis discordiis Graeciam interivisse.

Prima inférieure. Brutus rectene fecerit, quod Caesarem occidit. — Pyrrhi regis, antequam in Itatiam trajecit, oratio. — De Persarum virtute. — Publicaene utilitati Leonidas consuluerit, cum ad Thermopylas occidere statueret. — Quae bella Romani de Africae imperio gesserint. — Scipio in senatu exponit, debellari non posse nisi bellum in Africam transferatur. — De Alexandri Magni fortitudine. — Demosthenis pro libertate Graecorum contentiones laudentur. — Quibus bellis Augustus ad summum imperium pervenerit. — De Homero, poësis Graecae patre. — Laudetur Cicero quod L. Catilinae socios supplicio affecit. — De Cn. Pompeio Magno. — Laudandumne sit Hannibalis consilium, quod Romanos opprimere noluit. — Quas clades Athenienses ante Alexandrum Magnum acceperint. — Epaminondae ante pugnam Leutricam oratio. — Hannibatis laudatio. — Quibus de causis Athenienses bello Peloponnesiaco victi sint. — Cicero Cn. Pompeio suadet, ut Caesari bellum inferat. — P. Scipionis oratio ante pugnam Zamensem habita. — Quam bene Pericles de Atheniensium civitate meruerit demonstretur.

1871.

Prima supérieure. Illustretur quod Cicero ait, Romanos imbecillitate aliorum, non sua virtute valere (à l'examen de sortie). Thrasybulus Athenienses hortatur, ut, tyrannis expulsis, libertatem restituant. — Illustretur quod Mucius Scaevola apud Livium ait, et facere et pati fortia Romanum esse. — Rectene Cicero Romanos vituperet, quod Corinthum deleverint. — Illustretur quod Cicero dicit (de off. 1, 8): Nulla sancta societas nec fides regni est. — Quibus bellis Romani Asiam subiecerint.

De Cn. Pompeii virtutibus et vitiis (à l'examen de sortie). — Cur Germani a Romanis subigi non potuerint. — Molestum est quod homines summo ingenio praediti in honorum gloriaeque cupiditatem facillime incidunt. — Homeri carmina quantum apud Graecos valuerint. — Utri melius de re militari meruisse videantur Graeci an Romani? — A. Pedii oratio, cum legem de Caesaris interfectores puniendis ferret. — Utrius causa justior fuerit, Caesaris an Pompeii.

Prima inférieure. Quantum Graeci rebus navalibus valuerint. — De imperatoribus Romanis belli Punici alterius. — Quae bella Romani in Africa gesserint. — De expeditionibus, quas Persae in Graeciam susceperunt. — Graeciam Atheniensium studio ac virtute liberatam esse. — Rectene Cicero (pro Mur. 15) L. Sullam imperatorem pugnae non rudem appellavit. — Laudatio Ciceronis quod coniurationem Catilinariam oppressit. — Quibus de causis Athenienses bello Peloponnesio victi sint. — Rectene fecerit Xenophon quod Spartanorum reges Atheniensium institutis praeferebat. — De Alexandri Magni felicitate.

Uter maior imperator videatur fuisse, Caesar an Alexander? De Hanni-

balis victoriis. — Alexandri fortitudo laudetur. — Illustretur Horatianum illud quod quisque vitet numquam homini satis cautum est in horas. — Pyrrhi Epirotæ bellum cum Romanis gestum. — Cur Athenienses a Lacedaemoniis victi sint? — De Romanorum regibus.

1872.

Prima superteure. De bello Trojano. — Quibus de causis imperium Romanum diuturnius fuerit, quam reliqua antiquitatis imperia. — Themistoclis oratio, qua Lacedaemoniis persuadet, Athenas esse moenibus cingendas. — Causae belli Peloponnesiaci Thucydide duce. — Quibus de causis Francogalli a Germanis devicti sint. — Quibus causis factum est, ut Cicero ad studia philosophiae reverteretur? — Pericles de Atheniensibus bene meruit, quod urbem aedificiis statuisque exornavit. — Ciceronis epistola, qua Marcum filium Athenis versantem ad eloquentiae studium adhortatur. — Rectene dictum esse videatur: Nulla salus bello. — Nihil miserius bello civili. — Demosthenes et Cicero studiis, gloria, vita simillimi (examen de sortie). Laudatio Germanici. — Reges optime de republica Romana meruisse. — De regibus, qui apud Graecos fuerunt. — Alexandri oratio Corinthi de bello Persis inferendo habita. — De cladibus insignibus, quas Romani pertulerunt. — Quas calamitates bella civilia Romanis attulerint. — Rectene Homerus pro patre litterarum Graecarum habeatur. — Rectene Alexander a Macedonibus vituperatus sit, quod dei filium se existimari jusserat. — M. Cato in senatu bellum Carthaginiense suadet. — Imperium maritimum quae civitates antiquis temporibus habuerint (examen de sortie).

Prima inferteure. Quod M. Cato sibi ipse manum intulit, probandumne videatur. — De Sagunto ab Hannibale obsessio, capto, exciso. — Quomodo factum sit, ut Thebani aliquot per annos principatum Graeciae obtinuerint. — Hannibal copias Rhodanum flumen traicit. — Qua ratione Cicero Archiam defenderit, exponatur. — Quomodo Alpes Hannibal superaverit, narretur. — De P. Sestii in Ciceronem meritis. — De proelio ad Ticinum commissio. — Laudatio Camilli. — De pugna ad Trebiam commissio. — De Crasso, Pompeio, Caesare triumviris. — Quam bene Cicero opprimenda coniuratione Catilinaria de republica meruerit. — Themistoclis oratio apud Spartanos habita qua Athenas munitas esse exponit. — Quae bella antiquis temporibus in Sicilia gesta sint? — Oratio, quam Augustus in Senatu de injuriis ab Antonio sibi et reipublicae illatis habuit. — De laude Cn. Pompeji. — Graecorum bella Persica narrentur. — Qui Romanorum imperatores bello Punico secundo eminuerint? — Alexandri oratio ad milites ante proelium Issense habita. — De bellis civilibus, quae Caesar gessit.

ENSEIGNEMENT MOYEN.

Jury central chargé de la vérification et de l'homologation des certificats d'études moyennes. — Session de 1873.

Président : M. L. Alvin, membre de l'Académie royale de Belgique.
Suppléant du président : M. N. Loumyer, directeur honoraire au ministère des affaires étrangères.

Membres titulaires :

MM. A. Alvin, préfet des études de l'athénée royal de Bruxelles, Secrétaire ;
Hansotte, préfet des études de l'athénée royal de Namur ;
Laforce, directeur du collège Saint-Rombaut, à Malines ;
Remy, préfet des études au collège de la Paix, à Namur.

Membres suppléants :

MM. Demarest, préfet des études de l'athénée royal d'Arlon ;
Nossent, préfet des études de l'athénée royal de Hasselt ;
Van Aerschodt, directeur de l'institut Saint-Louis, à Bruxelles ;
Stillemans, préfet des études au petit séminaire de Saint Nicolas.

Nomination des jurys de gradué en lettres. — Session de 1873.

A. — Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Bruxelles pour la province de Brabant.

Président : M. Keymolen, conseiller à la cour de cassation.
Suppléant du président : M. Maus, conseiller à la cour d'appel.

Membres titulaires :

MM. Feys, professeur de rhétorique à l'athénée royal de Bruges, Secrétaire ;
Lanser, professeur de rhétorique au collège communal de Virton ;
Lamarche, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal d'Arlon ;
Busschaert, professeur de rhétorique au collège patronné de Thielt ;
Vander Perre, professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Nicolas ;
Claessens, professeur de mathématiques au collège Notre-Dame, à Tournai.

Membres suppléants :

MM. Labeye, professeur de seconde latine à l'athénée royal d'Anvers ;
Desmedt, professeur de mathématiques au collège communal d'Ath ;
Delorge, professeur de mathématiques au petit séminaire de Roulers ;
Roelandt, professeur de rhétorique au collège d'Eecloo.

B. — Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour les provinces d'Anvers et de Hainaut.

Président : M. Fuss, conseiller à la cour de cassation.

Suppléant du président : M. Deman, général-major pensionné.

Membres titulaires :

- MM. Courtoy, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Gand;
 Tontor, préfet des études au collège communal de Bouillon;
 Boset, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Namur;
 Genicot, professeur de rhétorique au collège de Saint-Quirin, à Huy;
 Koekelkoren, professeur de rhétorique au collège Sainte-Barbe, à Gand;
 Garot professeur de mathématiques au petit séminaire de Saint-Trond.

Membres suppléants :

- MM. De Han, professeur de rhétorique au collège communal de Verviers;
 Demoor, professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Nivelles;
 Thirifays, professeur de rhétorique au petit séminaire de Saint-Roch;
 Coppieters, professeur de mathématiques supérieures au collège Saint-Louis, à Bruges.

C. — Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Gand.

Président : M. Deschryver, conseiller à la cour d'appel de Gand.

Suppléant du président : M. Désiré Vandermeersch, docteur en droit, à Bruges.

Membres titulaires :

- MM. Nelissen, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Hasselt;
 Van Orshoven, professeur de rhétorique au collège communal de Dinant;
 Moreau, professeur de mathématiques à l'athénée royal de Bruxelles;
 Delvaux, professeur de rhétorique au collège Saint-Michel, à Bruxelles;
 Decrolière, professeur de rhétorique au collège patronné d'Enghien, Secrétaire;
 Marchand, professeur de mathématiques au collège de la Sainte-Trinité, à Louvain.

Membres suppléants :

- MM. Demoulin, professeur de rhétorique au collège communal de Malines;
 Piret, professeur de mathématiques supérieures au collège communal de Chimay;

Liagre, professeur de rhétorique au collège Notre Dame, à Tournai;
Desrumaux, professeur de mathématiques au collège de Notre-Dame de la Tombe, à Kain.

D. — *Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Liège et de Limbourg.*

Président : M. Schuermans, conseiller à la cour d'appel de Liège.

Suppléant du président : M. Gilman, vice-président du tribunal de première instance, à Liège.

Membres titulaires :

MM. Hurdebise, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Tournai ;

Draily, professeur de rhétorique au collège communal de Charleroi ;

Cambier, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Mons ;

Genis, professeur de rhétorique au collège de la Paix, à Namur ;

Corluy, professeur de rhétorique au collège Saint-Louis, à Bruxelles ;

Lambert, professeur de mathématiques au collège de Notre-Dame de Belle-Vue, à Dinant, secrétaire.

Membres suppléants :

MM. Brauch, professeur de rhétorique au collège communal de Chimay ;

Van Heugen, professeur de mathématiques supérieures au collège communal d'Ypres ;

Miest, professeur au petit séminaire de Bastogne ;

Rasmont, professeur de mathématiques au petit séminaire de Bonne-Espérance.

E. — *Jury qui siégera dans le ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Namur et de Luxembourg.*

Président : M. Wagemans, conseiller à la cour d'appel de Liège.

Suppléant du président : M. Bougard, avocat général à la cour d'appel de Liège.

Membres titulaires :

MM. Loise, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal d'Anvers ;

Poumay, professeur de rhétorique latine au collège communal de Huy ;

Falisse, professeur de mathématiques supérieures à l'athénée royal de Liège, secrétaire.

Goormachtigh, professeur de rhétorique au collège patronné de Courtrai ;

Casteleyns, professeur de rhétorique au collège Saint-Servais, à Liège ;

Michiels, professeur de mathématiques au collège Saint-Rombaut, à Malines.

Membres suppléants :

- MM. Smets, professeur de mathématiques au collège communal de Louvain ;
 Vanveerdeghem, professeur de rhétorique au collège communal de Thuin ;
 Mangelschots, professeur de rhétorique au petit séminaire de Malines ;
 Menschaert, professeur de mathématiques au collège épiscopal de Grammont.

Jurys de gradué en lettres. — Session de 1873.

Sont nommés examinateurs spéciaux pour la session de 1873, savoir :

Jury du ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour la province de Brabant.

- MM. Van Beers, professeur de langue flamande à l'athénée royal d'Anvers ;
 Kerzmann, professeur de langue allemande à l'athénée royal de Gand ;
 Vanderstraeten, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Mons ;
 Daury, professeur de langue flamande au collège Notre-Dame de Belle-Vue, à Dinant.
 Boudeweel, professeur de langue allemande au collège épiscopal d'Ypres ;
 Monstrul, professeur de langue anglaise au collège patronné de Poperinghe.

Jury du ressort de la cour d'appel de Bruxelles, pour les provinces d'Anvers et de Hainaut.

- MM. Muth, professeur de langue allemande à l'athénée royal de Liège ;
 Schoofs, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Bruges ;
 Rooses, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Gand ;
 Fivez, professeur de langue flamande au collège épiscopal de Grammont ;
 Hupperts, professeur de langue allemande au collège Saint-Quirin, à Huy ;
 Van Poucke, professeur de langue anglaise au collège épiscopal de Saint-Nicolas.

Jury du ressort de la cour d'appel de Gand.

- MM. Van Driessche, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Bruxelles ;

Hanquet, professeur de langue allemande à l'athénée royal d'Anvers;
 Anthéunis, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Namur;
 Roucourt, professeur de langue flamande au petit séminaire de Malines;
 Féron, professeur de langue anglaise au petit séminaire de Bonne-Espérance;
 Knops, professeur de langue allemande au petit séminaire de Saint-Trond.

Jury du ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Liège et de Limbourg.

MM. Sabbe, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Bruges;
 Arnoldy, professeur de langue allemande à l'athén. royal de Bruxelles;
 Zani de Ferranti, professeur de langue anglaise à l'athénée royal d'Arlon;
 Aertssens, professeur de langue flamande au petit séminaire de Basse-Wavre;
 Felsenhart, professeur de langue allemande au petit séminaire de Bastogne;
 Kempen, professeur de langue anglaise au petit séminaire de Malines.

Jury du ressort de la cour d'appel de Liège, pour les provinces de Namur et de Luxembourg.

MM. Micheels, professeur de langue flamande à l'athénée royal de Mons;
 Klock, professeur de langue allemande à l'athénée royal de Mons;
 Vander Stock, professeur de langue anglaise à l'athénée royal de Hasselt;
 Billen, professeur de langue flamande au petit séminaire de Saint-Trond;
 Wagner, professeur de langue allemande au collège Saint-François, à Verviers;
 Comberbach, professeur de langue anglaise au collège Saint-Louis, à Bruxelles.

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

CONCOURS.

La classe des lettres a arrêté, dans l'ordre suivant, le programme des questions pour 1874 :

Première question. — “ On demande un essai sur la vie et le règne de Septime Sévère. ”

Deuxième question. — “ Exposer avec détail la philosophie de saint

Anselme de Cantorbéry ; en faire connaître les sources ; en apprécier la valeur et en montrer l'influence dans l'histoire des idées. »

Troisième question. — “ Donner la théorie économique des rapports du capital et du travail. ”

L'Académie désire que l'ouvrage soit d'un style simple, à la portée de toutes les classes de la société.

Quatrième question. — “ Faire l'histoire de la philologie thioise jusqu'à la fin du XVI^e siècle. ”

L'Académie désire que les concurrents consultent les documents inédits.

Le prix des 1^{re} et 2^e questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs ; il est porté à mille francs pour la 3^e, la 4^e et la 5^e question.

— La classe fait choix des questions suivantes pour le programme de concours de 1875 :

Première question. — “ Les encyclopédistes français essayèrent dans la seconde moitié du XVIII^e siècle de faire de la principauté de Liège le foyer principal de leur propagande. Faire connaître les moyens qu'ils employèrent et les résultats de leurs tentatives, au point de vue de l'influence qu'ils exercèrent sur la presse périodique et sur le mouvement littéraire en général ? ”

Deuxième question. — “ Quels seraient, en Belgique, les avantages et les inconvénients du libre exercice des professions libérales ? ”

Troisième question. — “ Expliquer le phénomène historique de la conservation de notre caractère national à travers toutes les dominations étrangères. ”

Quatrième question. — “ Écrire l'histoire de Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande et dame de Frise. ”

Dans leur travail, les concurrents doivent s'attacher d'une manière toute particulière aux événements principaux de la vie et du règne de cette princesse ; ils utiliseront, sans les suivre servilement, les travaux qui ont été publiés, pour cette époque, tant à l'étranger qu'en Belgique.

Cinquième question. — “ Faire l'histoire des finances publiques de la Belgique depuis 1830, en appréciant dans leurs principes et dans leurs résultats les diverses parties de la législation et les principales mesures administratives qui s'y rapportent.

Le travail s'étendra d'une manière sommaire aux finances des provinces et des communes. ”

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs.

Les formalités à observer par les concurrents sont les mêmes que celles qui ont été indiquées pour le concours de 1874. Le terme fatal pour la remise des mémoires expirera le 1^{er} février 1875.

PRIX DE STASSART.

Concours pour une question d'histoire nationale.

La classe proroge jusqu'au 1^{er} février 1874 l'époque fatale de la

deuxième période de ce concours. La question est la suivante, déjà posée pour cette période :

“ Exposer quels étaient, à l'époque de l'invasion française en 1794, les principes constitutionnels communs à nos diverses provinces et ceux qui étaient particuliers à chacune d'elles. ”

Le prix habituel de 3,000 francs est réservé à la solution de cette question.

Les concurrents auront à se conformer aux formalités et aux règles des concours de la classe.

Concours pour une notice sur un Belge célèbre.

La classe demande, pour la quatrième période de ce concours, un travail sur *Christophe Plantin, ses relations, ses travaux et l'influence exercée par l'imprimerie dont il fut le fondateur.*

Le prix habituel de 600 francs est réservé à l'auteur du mémoire qui sera couronné.

Les concurrents devront se conformer aux règles habituelles des concours de la classe. Le terme fatal pour la remise des manuscrits expire le 1^{er} février 1875.

Concours général de l'enseignement moyen du premier degré en 1873.

PREMIÈRE SCIENTIFIQUE. — ÉLÈVES ADMIS A L'ÉPREUVE ORALE.

A. — Élèves nouveaux.

1^o L'élève Pétillon, Arthur, du collège communal d'Ypres, a obtenu 48 1/2 points sur 60;

1^{obis} L'élève Souheur, Joseph, de l'athénée royal de Liège, a obtenu 48 1/2 points sur 60;

3^o L'élève Courandy, Louis, de l'athénée royal de Liège, a obtenu 47 points sur 60;

4^o L'élève Mechelaere, Gustave, de l'athénée royal de Bruges, a obtenu 45 1/2 points sur 60;

5^o L'élève Ledent, Albert, de l'athénée royal de Liège, a obtenu 48 1/2 points sur 60;

6^o L'élève Corteil, Charles, de l'athénée royal de Liège, a obtenu 41 1/2 points sur 60.

B. — Élève spécial.

L'élève Philippin, Louis, de l'athénée royal de Liège, a obtenu 53 points sur 60.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 16.

4^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

NOUVELLE ATTAQUE CONTRE L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉTAT.

La *Revue* a reçu les numéros I et II d'une nouvelle publication intitulée *Le Spectateur*. On y trouve une *Étude sur l'enseignement moyen, sur son organisation interne et sur ses rapports avec l'enseignement supérieur*, par J. G. Macors et L. Perard, professeurs à l'Université de Liège.

Ce travail, nous regrettons de devoir le dire, ne nous a nullement satisfaits, et nous nous croyons obligés, vu l'importance des questions qui y sont traitées, de le combattre dans presque toutes ses parties. Les auteurs, dans l'avant-propos, informent le lecteur que « de cœur et d'esprit ils » appartiennent à l'opinion libérale, et même, sur certains points, à l'opinion libérale progressive. » Nous ne savons ce qui les a déterminés à faire cette profession de foi politique, qui peut sembler inutile, pour ne rien dire de plus. Mais peu importe, nous n'avons qu'à examiner ce qu'il y a de « progressif » dans les idées qu'ils développent sur l'enseignement. Or ces idées, bien loin d'être progressives, sont, d'après nous, *rétrogrades* au premier chef. Les auteurs prétendent aussi qu'ils *répudient les phrases*, et à chaque instant nous les voyons s'envelopper dans les nuages d'une phraséologie d'un vague désespérant. Mais ce qui est plus grave, sans compter les *exagérations* et les contradictions dont cette *Étude* fourmille, c'est qu'elle dénote une telle ignorance de certains faits capitaux que nous sommes forcés d'admettre qu'elle a été faite avec quelque précipitation et sans préparation suffisante.

Nous prouverons ces assertions, qui paraîtront peut-être

sévères, en examinant les différents numéros de l'Étude, car nous voulons suivre les auteurs pas à pas, et dans l'ordre des matières adopté par eux-mêmes.

Dans les préliminaires, il est question d'une « plaie de notre enseignement, plaie qui étend ses ravages sur le degré supérieur ». Mais avant de sonder cette plaie, les auteurs croient devoir apprécier la *bifurcation des études moyennes, c'est-à-dire le partage de l'enseignement en deux directions : la section des humanités et la section professionnelle*. Nous ne savons si le mot bifurcation est bien ici à sa place ; il nous semble du moins détourné de sa signification primitive. Il a existé et il existe encore en certains pays une bifurcation de l'enseignement moyen, ce qui veut dire que tous les élèves suivent d'abord les mêmes cours, le grec et le latin y compris, pendant quatre ans, et qu'à partir de là ils font des études différentes selon la carrière à laquelle ils se destinent. Quant à nous, nous avons deux *instituts* tout à fait distincts dès le commencement des études moyennes, l'un pour les humanités, l'autre pour le commerce, l'industrie, les sciences. Laissons donc le nom de bifurcation à l'organisation de l'enseignement pour laquelle il a été créé. Cette réserve faite quant au nom, nous devons hautement louer les auteurs pour la chaude approbation qu'ils donnent à la chose.

« La bifurcation, devenue un fait (chez nous), disent-ils, s'imposera de plus en plus dans l'avenir, car elle satisfait à des » nécessités qui occupent une place considérable dans le monde » moderne ; elle répond aux aspirations légitimes d'un grand » nombre de familles ; elle tient compte des inégalités naturelles, » et applique le principe de l'égalité devant la loi, à l'égard d'une » foule d'aptitudes utiles, qui ont le droit d'être cultivées et » fécondées. Enfin, comme l'enseignement doit être organisé en » vue des masses, le fait de la bifurcation (humanités et section » professionnelle) est juste, et nous l'admettons comme un principe nécessaire. »

La bifurcation est donc excellente *en théorie*. En est-il de même quant à la manière dont elle se fait en Belgique ? Écoutez : « Mais ce que nous ne pouvons pas admettre, c'est l'application » inintelligente (!) qui a été faite de ce principe en Belgique. » Sous ce rapport la constitution des athénées de l'État est à » réformer complètement (!) » Nous devons supposer que l'expression a ici dépassé la pensée des auteurs ; car, à en juger par

la critique même à laquelle ils se livrent, il n'y a pas à reprocher un manque d'intelligence aux hommes éminents qui ont organisé notre enseignement, et nos athénées ne demandent pas de réforme complète. Voici, en effet, cette critique: « Comment » pourrait-on approuver, au sein d'un même établissement, la » coexistence de deux catégories d'élèves, dirigées chacune » dans un esprit et dans un but tout différents, venant s'amal- » gamer dans certains cours communs et former des classes » hétérogènes. » Est-ce que la *réforme complète* consisterait par hasard à avoir des bâtiments séparés pour les deux instituts? Cela ne serait d'aucun avantage pour le but à atteindre. A Bruxelles, cette séparation existe; quel profit en retirent les élèves? En sont-ils plus savants, mieux élevés que les élèves de Liège, de Gand, d'Arlon? Quant à nous, nous trouvons utile de réunir les élèves des deux sections dans le même établissement, ne fût-ce que pour qu'ils apprennent à se connaître et à s'apprécier. Les voies différentes de la vie ne divisent-elles pas déjà suffisamment les hommes faits, et voulez-vous encore introduire cette division parmi les jeunes gens, pour que, devenus citoyens, ils s'entendent d'autant moins?

Mais, dit-on, *comment pourrait-on approuver ... la coexistence de deux catégories d'élèves ... venant s'amalgamer dans certains cours communs, et former des classes hétérogènes?* Quels sont donc ces cours communs? On ne le dit pas. Si l'on avait examiné les programmes, on aurait vu qu'il est impossible qu'ils soient nombreux, les programmes étant le plus souvent différents pour les deux sections. Nous connaissons les programmes d'ancienne date, mais nous nous sommes en outre adressés à un préfet des études d'un athénée flamand, pour être exactement renseignés sur ce qui se fait actuellement dans la pratique. Or, les seuls cours communs sont ceux d'histoire et de flamand *en poésie et en rhétorique*. Comme les matières à enseigner sont les mêmes, ces cours ne pourraient être un mal que si les classes étaient trop nombreuses. Ou bien faut-il enseigner l'histoire de la patrie autrement aux humanistes qu'aux élèves professionnels? Quant à nous, nous sommes d'avis que certains cours communs, au lieu d'être un mal, sont un bien, en ce sens qu'ils excitent l'émulation entre les deux catégories d'élèves.

Et voilà sur quoi on base l'accusation d'*inintelligence* dirigée

contre les hommes distingués qui ont présidé à l'organisation de notre enseignement moyen, et voilà pourquoi *la constitution des athénées de l'État est à réformer complètement !*

Nous aimons mieux ce que les deux auteurs de l'Étude disent, sous la même rubrique, de la nécessité de deux *instituts*, bien qu'ils aient le tort de réclamer, sous une *dénomination* nouvelle, une *chose* que nous possédons depuis longtemps, sous le nom de section des humanités et de section professionnelle. Nous appellerons seulement ici l'attention sur une observation qui est tout à fait dans notre manière de voir :

« Hâtons-nous de dire que, si l'on exige des humanités com-
 » plètes d'un futur médecin et d'un futur avocat ou magistrat,
 » on doit les exiger avec tout autant de raison d'un futur agent
 » diplomatique ou chef d'administration publique, d'un futur
 » ingénieur des mines ou des ponts et chaussées. On doit les
 » exiger, en un mot, de ceux qui aspirent à exercer une *auto-*
 » *rité professionnelle*, c'est-à-dire à manier, sous une forme
 » quelconque, soit des intérêts publics, soit des intérêts privés,
 » *au nom de la société.*

» On doit les exiger dans ces positions, parce que seules
 » elles peuvent ouvrir l'esprit à des vues générales et le pré-
 » parer à l'intelligence des intérêts sociaux, si nombreux et
 » si compliqués à notre époque ; parce que seules elles peuvent
 » fonder cette sûreté de caractère, sans laquelle, dans bien
 » des cas, la justice humaine pourrait n'être qu'illusoire. N'ou-
 » blions pas que la science spéciale ne suffit pas, et qu'elle a
 » besoin d'être fortifiée par de grandes qualités morales. »

Vient ensuite la rubrique intitulée : *Institut des humanités*, où nous trouvons un singulier amalgame d'idées saines, d'expressions vagues, de contradictions et de faits mal étudiés.

Quand les auteurs de l'étude disent qu'ils ne peuvent pas se déclarer satisfaits si l'on se borne à faire lire les auteurs au *point de vue grammatical et philologique*, il est évident qu'ils ne savent pas d'une manière nette et précise en quoi consiste la philologie. Aussi, lorsqu'ils affirment que notre enseignement *est devenu trop exclusivement philologique*, nous soutenons, nous, qu'il l'est beaucoup trop peu et qu'on devrait tâcher de le rapprocher davantage de celui qui se donne dans les gymnases allemands. Lorsqu'ils prétendent que l'Allemagne a toujours attaché un grand prix à la science philologique, ils disent

une chose qui n'est vraie qu'à partir de Frédéric Auguste Wolf ; et lorsqu'ils ajoutent qu'elle en a placé l'étude dans des universités et non pas dans des gymnases, ils commettent une erreur vraiment impardonnable. Sans doute, la *haute philologie* est réservée à l'université, mais la philologie, au sens ordinaire du mot, est pratiquée dans tous les gymnases allemands, tandis que dans nos athénées, qu'on accuse d'exagération sous ce rapport, nous n'en avons jusqu'ici qu'un embryon.

La *Revue* a déjà été forcée plusieurs fois d'expliquer le sens du mot philologie, et nous sommes étonnés que des hommes savants qui écrivent sur l'enseignement n'aient pas voulu profiter de nos explications. Nous ne les reproduirons cependant pas, mais nous dirons en deux mots seulement ce qu'on doit entendre par expliquer philologiquement un auteur : c'est l'interpréter au point de vue de l'intelligence des mots et de la grammaire, aux points de vue logique, moral, esthétique et historique. Qu'on lise les sept colonnes de l'Étude sur le but des humanités, on n'y trouvera rien qui ne soit contenu dans notre définition. Il semble donc que nous devions être d'accord. Cependant les auteurs attribuent aux tendances philologiques de notre enseignement la faiblesse relative des humanités ! ! La vérité est que si nos élèves sont en grande partie plus faibles que ceux des gymnases allemands, cela tient surtout à ce que notre enseignement n'est pas assez philologique. Mais il y a encore d'autres causes de cette faiblesse *relative* et la *Revue* les a déjà signalées. Citons-en au moins deux : d'abord, c'est la mauvaise organisation des jurys combinés, et la coupable facilité avec laquelle ils accordent les diplômes ; en second lieu, c'est le peu de temps accordé aux humanités, ce qui fait que les élèves terminent leurs études au moment même où ils pourraient en recueillir tous les fruits.

Les deux honorables professeurs de l'université de Liège écrivent dans la bonne intention de relever les études et de guérir les *plaies* dont elles souffrent ; mais, médecins peu expérimentés, ils préconisent des remèdes qui, si l'on commettait l'imprudence de les appliquer, tueraient en fort peu de temps le malade. Ils sont d'accord avec nous sur le but à poursuivre dans les humanités, mais en théorie seulement, car lorsqu'on en vient aux détails et à la pratique, un abîme nous sépare. C'est ce qui ressort des critiques qu'ils font de notre enseigne-

ment actuel et des éloges qu'ils accordent aux méthodes renouvelées de l'empire. On retire d'une main ce qu'on accorde de l'autre, et l'on se retranche derrière une phraséologie ambiguë qui pourrait bien égarer, non pas nos professeurs, mais de tout jeunes gens qui se destinent au professorat. Ceux-ci pourraient croire qu'à propos de l'explication d'un auteur, le professeur, pour remplir son devoir, doit parler de *omni re scibili et de quibusdam aliis*, et s'engager dans une foule d'*excursus* et de divagations plus ou moins propres à amuser les élèves, mais parfaitement inutiles pour la connaissance des auteurs et de l'antiquité. Alors l'enseignement serait ramené à ce qu'il était à la fin du premier empire, à ce qu'il est encore en partie en France, où des hommes éminents tels que Benoist, Boissier, Bréal, Egger, Jules Simon, pour ne nommer que ceux-là, s'élèvent avec une si haute raison contre la méthode oratoire et superficielle, qui ne laisse pas de place à la grammaire, ni à la véritable intelligence des mots et des textes. Ce qui prédomine dans l'Étude, ce sont les prédilections pour cette méthode surannée, dont l'adoption ferait bien vite tomber notre enseignement au-dessous de ce qu'il était en général en 1830 et même en 1849.

Voilà pourquoi nous voulons examiner de plus près les idées développées dans cette partie de l'Étude.

Prenons d'abord acte des concessions qu'on nous fait : « On » ne fait pas connaître une civilisation par un simple cours » d'histoire, qui, au degré moyen, est nécessairement réduit » aux éléments, et, de plus, détaché des sources littéraires, » véritable miroir de la vie des peuples. C'est *en étudiant la* » *langue chaque jour, et à propos de chaque mot*, que l'élève » peut et doit être initié, non seulement aux mots et aux faits » matériels qu'ils représentent, mais aux mœurs, aux institutions, aux principes dirigeants de la civilisation antique. Et » nous croyons fermement que cette méthode, qui consiste à » rattacher progressivement les mots aux idées, est la meilleure, la seule qui puisse faire aimer l'étude des langues » anciennes et la rendre profitable. C'est à l'abandon de cette » méthode qu'il faut attribuer le dégoût que cette étude inspire » aujourd'hui. »

Cette méthode, abstraction faite de ce qu'il y a d'exagéré dans la définition, est assurément recommandable. Qui donc l'a

abandonnée? Est-ce le gouvernement? sont-ce les organisateurs de l'enseignement? ou est-ce par-ci par-là un professeur? En supposant que cette dernière hypothèse soit exacte, ne serait-il pas souverainement injuste de tirer une conclusion générale d'un cas isolé? Quant à nous, nous avons vu appliquer la méthode qu'on préconise et nous désirons qu'on la suive partout, mais sans exagération, sans verbiage, sans divagations, uniquement dans le but de communiquer aux élèves la science exacte de l'antiquité. Le Conseil de perfectionnement, nous croyons pouvoir l'affirmer, a le même désir que nous.

MM. Macors et Pérard reconnaissent « volontiers que l'étude » grammaticale du latin fournit un moyen excellent, difficile à » remplacer, pour préparer à celle des langues vivantes : à ce » point de vue, disent-ils, cette étude est un instrument de développement rationnel. » Très-bien, mais ils oublient une chose importante, c'est que cette étude est indispensable pour comprendre convenablement les auteurs, par l'explication desquels ils veulent former les véritables *humanistes*. Ensuite, *si la grammaire est un instrument de développement rationnel*, pourquoi, leur demanderons nous, voulez-vous proscrire le peu de grammaire que, par grâce spéciale, on permet encore de faire dans nos athénées? Pourquoi, au contraire, ne nous félicitez vous pas de ce que notre enseignement grammatical est devenu moins empirique, plus exact, plus logique, et tend par conséquent à former le jugement? Mais vous n'en avez garde, il vous faut absolument démolir ce qui existe. Et pour atteindre ce but vous donnez de la philologie des définitions qui ne supportent pas l'examen, et vous avancez des faits qui n'existent que dans votre imagination.

« La méthode philologique, dites vous, consiste à exagérer » par les moindres détails l'enseignement de la grammaire des » langues anciennes ; à n'occuper les élèves que de règles et des » moindres exceptions à la règle, de mots et de nuances de » mots, et à délaissier les idées que représentent les mots ; qui » consiste enfin à imprimer un caractère *mécanique* aux leçons » de grec et de latin ».

Non, Messieurs, la méthode philologique ne consiste pas en cela, et nous vous avons déjà dit quelle est son essence. Où donc avez-vous rencontré ces exagérations ridicules? Où donc est le professeur qui n'occupe ses élèves que des règles et des moindres

*exceptions à la règle, de mots et de nuances de mots, et qui dé-
laisse les idées que représentent les mots ? Et si vous en connais-
sez par hasard un ou deux, en vertu de quelle règle de votre lo-
gique « progressive » vous permettez-vous de conclure du par-
ticulier au général et d'appliquer le misérable sophisme *ab uno
disce omnes* ? Ni le gouvernement, ni le conseil de perfectionne-
ment, ni les inspecteurs n'ont jamais recommandé cette méthode
absurde, si toutefois on peut appeler cela une méthode. Consultez
donc tout au moins le programme officiel, et vous verrez qu'on ne
fait *apprendre* la grammaire que pendant quatre ans ; d'ailleurs,
si vous connaissiez les instructions ministérielles et ce qui se
pratique en réalité, vous diriez qu'on ne la fait apprendre que
pendant trois ans. Quelle différence avec l'Allemagne où on
l'enseigne pendant sept et huit ans, suivant les contrées ! Aussi
dans cette Allemagne que vous aimez tant à citer, mais que vous
paraissez connaître fort peu, on sait bien le latin et la gram-
maire, tandis que chez nous on n'en sait pas assez. Vous ne con-
testerez pas cette dernière assertion puisque vous dites vous-
mêmes, avec votre exagération habituelle, que « les élèves ne sont
pas en état de comprendre la moindre citation latine qu'un pro-
fesseur d'université fait à son cours. » D'où vient cette faiblesse
relative ? Elle provient évidemment de ce que les élèves ne sont
pas suffisamment tenus à apprendre *la grammaire et la signifi-
cation des mots*.*

Oui, nous le répétons, l'enseignement grammatical, loin d'être
exubérant, est beaucoup trop écourté chez nous, et cest à l'igno-
rance de la grammaire que des professeurs très-compétents
attribuent les nombreux contre-sens qu'ils ont à relever dans les
examens des gradués en lettres et dans les examens universi-
taires.

Nous ne pouvons nous empêcher d'invoquer à l'appui de
ce que nous venons de dire le témoignage d'un homme de
talent et d'esprit, d'un véritable *humaniste*, de Max. Veydt.
Voici ce qu'il écrit, après avoir été chargé pendant plusieurs
années d'enseigner le latin à l'université de Bruxelles :

« Deux choses arrêtent les jeunes gens dans l'interprétation
» des auteurs latins, l'ignorance de la grammaire et la difficulté
» entre plusieurs sens que possède un mot, de découvrir le véri-
» table. »

Voilà un témoignage que, sans doute, vous ne récuserez pas,

car il émane d'un homme qui avait été élevé, comme vous, par des humanistes de l'ancienne école, et qui certes n'était pas un pédant, car sa modestie ne lui permettait pas même de se faire passer pour un véritable philologue.

Voulez-vous, du reste, savoir comment en Allemagne, — où, d'après vous, la science philologique est réservée aux universités — on apprécie cette méthode philologique que vous définissez mal, afin de pouvoir la ridiculiser, et que vous voudriez bannir complètement de l'enseignement moyen? Écoutez ce qu'en dit un des savants les plus estimables de Berlin, le docteur Imelmann, dans son compte rendu de la campagne entreprise, il y a quatre ans, en Belgique, contre les humanités : « Il est cependant de toute raison que *l'enseignement grammatical, la seule base solide de toute instruction sérieuse et profonde, prévaille dans les classes inférieures, et qu'il partage ensuite l'empire avec la lecture des auteurs, jusqu'à ce que, à la fin, celle-ci prédomine dans les classes supérieures, où l'intérêt littéraire commence seulement à s'éveiller.* »

Les classes supérieures correspondent en Prusse à la 8^e ou à la 9^e année d'études, et dans ces classes mêmes les questions grammaticales difficiles ne sont pas négligées. Voilà comme on comprend l'enseignement des humanités dans un pays dont on admire avec raison les solides institutions.

Mais, disent les auteurs de l'*Étude*, *on n'occupe les élèves que de mots et de nuances de mots, et à délaissier les idées que représentent les mots.* Nous avouons que nous ne comprenons pas trop. Si le professeur explique aux élèves la signification des mots; si, d'après les classes, il en fait remarquer les nuances, comment lui serait-il possible de « délaissier les idées que représentent les mots, » puisque les mots et les nuances de mots ne se comprennent que par les idées qu'ils représentent? L'assertion que nous combattons se réfute donc par elle-même.

Nous trouvons à la page suivante, et à propos d'un autre ordre d'idées, une phrase qui nous satisfait davantage : « c'est en étudiant la langue chaque jour, et à *propos de chaque mot* (!), que l'élève peut et doit être initié, non seulement aux mots et aux faits matériels qu'ils représentent, mais aux mœurs, aux institutions, aux principes dirigeants de la civilisation antique. »

A la bonne heure, pourvu qu'on s'entende. En effet, ce qui

serait absurde, ce serait de donner, sous prétexte d'étudier la langue, un cours indigeste d'antiquités domestiques, politiques, militaires et religieuses, ou de s'abandonner à des conversations n'ayant rien de commun ni avec l'étude de la langue, ni avec la science de l'antiquité. Ce que personne n'admettra non plus, c'est qu'il faille initier les élèves, *à propos de chaque mot*, à cette belle connaissance de l'antiquité et *aux principes dirigeants de la civilisation antique*.

Les principes dirigeants de la civilisation, à propos de chaque mot!!

Voilà donc ce qu'il faut à de petits collégiens ! Voilà la méthode qu'on préconise et sans laquelle on ne parviendra pas à vaincre le dégoût que l'étude des langues anciennes inspire aujourd'hui ! Quant à nous, nous sommes d'avis que ce qui doit inspirer du dégoût aux jeunes gens, c'est d'entendre parler de choses qui sont au-dessus de leur portée. Du reste, nous n'avons jamais pu nous apercevoir de la répulsion qu'engendrerait l'étude des langues anciennes, plutôt que n'importe quelle autre branche du savoir humain. La *Revue* l'a déjà dit : « il y a dans toutes les écoles deux catégories d'élèves; les uns » apprennent avec plaisir, surtout s'ils ont de bons professeurs; » les autres ne travaillent que par contrainte.... La plupart » des jeunes gens préfèrent le plaisir à l'étude, et font de leurs » amusements leur occupation principale. Sans doute, pour » cette catégorie d'élèves, l'étude des déclinaisons et des con- » jugaisons sera un travail éminemment ennuyeux. Mais croit-on » par hasard que ces élèves éprouveront une bien grande délectation à pénétrer le sens des formules algébriques, à étudier » les théorèmes et les scolies de la géométrie, à approfondir la » théorie des logarithmes ? »

Les auteurs de l'Étude s'élèvent aussi contre ce qu'ils appellent le caractère *mécanique* imprimé aux leçons de grec et de latin. Ce reproche s'applique sans doute aux leçons qui se donnaient chez nous avant 1848, et qui se donnent encore dans certain pays étranger. En Belgique, c'est précisément contre le caractère *mécanique* de l'enseignement, ou, pour mieux dire, contre la méthode empirique et par conséquent superficielle, qui y était jadis en usage, qu'on a cherché à réagir depuis plus de vingt ans, en s'efforçant de lui substituer la méthode allemande; tandis que les auteurs de l'Étude, ne comprenant

rien aux efforts tentés, voudraient nous replonger dans les misères de l'empirisme et nous doter en outre de cette *éternelle rhétorique* contre laquelle se sont élevés si souvent les hommes les plus savants de France.

« La méthode qui tendait à former le caractère et l'intelligence s'est maintenue en Belgique jusqu'à l'établissement des sections professionnelles ». Elle consistait « à faire remarquer aux élèves, non seulement les formes littéraires des auteurs grecs et latins, mais aussi les idées, les sentiments, les passions qui constituaient le fond de leurs écrits ; en un mot, la liaison qui existait entre la beauté de la forme et la nature du fond. »

Nous serions bien étonnés si nos bons professeurs de poésie et de rhétorique n'appliquaient pas cette méthode selon la force de leurs classes ; nous en avons même connu qui faisaient bien mieux que cela, car ils ne négligeaient pas, comme beaucoup de ceux de l'ancienne école, de commencer par l'explication approfondie des textes. Faisons toutefois observer ici que si nos honorables collègues de Liège parlent par expérience personnelle, nous ne pouvons que les féliciter hautement d'avoir été à si bonne école ; quant à nous, si nous voulions invoquer notre propre expérience et juger l'enseignement des temps passés, non pas d'après un établissement, mais d'après plusieurs et des meilleurs, nous dirions qu'en général l'enseignement ne valait pas, à beaucoup près, celui qui se donne aujourd'hui dans nos athénées.

« A partir de l'établissement des sections professionnelles, et sous l'impulsion d'influences loyales sans doute, mais insuffisamment éclairées, la méthode philologique est devenue prépondérante dans l'enseignement des langues anciennes, et les humanités ont été reléguées au second plan ». Nous sommes persuadés de notre côté que les intentions de nos honorables collègues sont loyales, mais non suffisamment éclairées. Sans cela, ils ne s'ingénieraient pas pour détruire le peu d'enseignement philologique que nous avons emprunté aux gymnases allemands, et pour nous empêcher de le consolider en continuant à marcher dans la même voie.

Les auteurs de l'Étude ne parlent pas du grec, ou plutôt ils n'en parlent qu'en passant et pour le réduire à bien peu de chose. « Quant au grec, disent-ils, on ne peut contester l'utilité

d'en connaître quelques racines, sous le rapport étymologique, dans la plupart des directions scientifiques.» L'élève étudiera donc la lexicographie grecque, si difficile et si compliquée, afin d'apprendre à trouver une étymologie; et quand il aura accompli ce labeur, on l'arrêtera juste au moment où il pourrait commencer à comprendre et à goûter les immortels chefs-d'œuvre de la littérature des Hellènes. Pourquoi donc préconisez-vous la méthode qui « initie aux mœurs, aux institutions, aux principes dirigeants de la civilisation antique »? Ou bien, pensez-vous que l'antiquité grecque (littérature et institutions) ne soit pas plus intéressante que l'antiquité romaine? Est-ce là encore un effet de la logique *progressiste*?

Vient ensuite le côté moral, l'éducation. Il est inutile de répondre en détail à ce pensum oratoire. Citons-en cependant les passages principaux, pour montrer comment les auteurs de l'Étude répudient les phrases et les exagérations :

« Eh quoi! c'est à ce moment où le jeune homme cherche
 » la vie de relation, où son âme ouverte peut recevoir et
 » savourer les plus nobles et les plus grandes inspirations, c'est
 » à cette phase si délicate de son existence, que vous ne songez
 » qu'à lui servir des *us*, des *a* et des *um* (vous oubliez les racines
 » grecques que vous nous avez recommandées), que vous le ga-
 » rottez dans les formes grammaticales (et *étymologiques*, s'il
 » vous plaît, pour la plupart des directions scientifiques), que
 » vous les plongez dans l'ennui. »

Voilà donc, Messieurs, d'après vous, le tableau de ce qui se fait dans nos athénées et collèges. N'avez-vous pas éprouvé une certaine hésitation en formulant de pareilles calomnies contre les hommes de mérite dont se compose notre personnel enseignant? Se bornent-ils, comme vous le leur reprochez, en termes de cuisine, de *servir* à leurs élèves des *us*, des *a* et des *um*? Et s'ils ne s'y bornent pas, comme vous le savez ou comme vous devriez le savoir, de quel droit leur jetez vous à la face une injure gratuite? Ont-ils tort, alors qu'ils sont chargés d'enseigner le latin, de faire apprendre à leurs élèves les conjugaisons et les déclinaisons? Mais comment donc le leur enseignerez-vous? En faisant des phrases ronflantes sur le *beau*, le *vrai* et le *bien*, en vous livrant à des divagations esthétiques et morales à propos de chaque mot latin? Si nos professeurs agissaient de la sorte, vous pourriez en toute vérité accuser nos élèves de ne pas comprendre la moindre citation latine.

Voyons, Messieurs, tâchons au moins d'être un peu logiques. Vous vous élevez contre l'explication des *mots latins* et des *nuances de mots*, vous préférez à la syntaxe raisonnée un enseignement *empirique* (qui sans doute, dans votre opinion, développe mieux le jugement), et vous exigez cependant que les élèves comprennent les phrases latines qu'un professeur d'université est amené à citer dans ses cours. Qu'est-ce donc qui fait comprendre une phrase, si non la connaissance de la signification des mots et de la relation de ces mots entre eux, c'est-à-dire la syntaxe? Nous sommes vraiment honteux de devoir faire de pareils raisonnements élémentaires.

Vous vous plaignez qu'au sortir de la *prison moyenne*, « la jeunesse n'ait ni générosité morale, ni désintéressement, ni dévouement. » N'est ce pas encore là une exagération oratoire? Il nous semblait à nous que la jeunesse belge d'aujourd'hui pouvait très-bien soutenir la comparaison avec celle d'autrefois. La cause que vous assignez à cette décadence imaginaire n'est pas non plus conforme à la vérité. « Avec le dédain des beautés classiques, dites-vous, toutes les présomptions de l'ignorance prennent la place des germes bienfaisants ». Le dédain des beautés classiques, s'il existe par-ci par-là, est bien moindre qu'il ne l'était avant la réorganisation de l'enseignement, et les *présomptions de l'ignorance* ne pourraient naître que de la méthode d'enseignement que vous prônez.

En effet, elle fait croire aux élèves qu'ils savent beaucoup parce qu'ils ont assisté à vos dissertations, *à propos de chaque mot, sur les principes dirigeants de la civilisation antique*; mais ils restent ignorants parce que vous avez voulu leur plaire au lieu de les faire travailler, et qu'ils n'ont rien appris de précis, de solide. Votre méthode leur rendrait le plus mauvais service du monde, parce que, entrés à l'université, ils devraient d'abord apprendre à étudier, sinon refaire leurs études.

« Ah! si vous l'aviez entretenue des grands faits et des grands
 » hommes de l'antiquité (et les prosateurs grecs et latins ne
 » font que cela),.... si vous l'aviez exercée à observer les pas-
 » sions qui agitent le cœur humain, si vous aviez loué les unes,
 » blâmé les autres; en un mot, si vous l'aviez préparée à ap-
 » prendre l'humanité, vous pourriez espérer avoir formé des
 » hommes. »

Encore une *phrase* à effet, dont la fin surtout est charmante. Mais voyons ce qu'elle contient. Nous avons cru jusqu'ici que les professeurs d'histoire étaient chargés d'entretenir les élèves des grands hommes et des grands faits de l'antiquité, et le public le croit probablement avec nous ; pourquoi donc leur adjoindre les professeurs des langues anciennes ? Sans doute, parce que l'enseignement des *racines grecques* fournit la meilleure occasion de parler d'histoire, de morale et de principes civilisateurs ! Mais parlons sérieusement, bien que ce ne soit pas chose facile. Nous avons dit que l'explication philologique des auteurs comprend entre autres le point de vue *historique* ; le professeur est donc forcé, chaque fois que l'explication d'un 'texte l'exige, de s'occuper des faits et des hommes de l'antiquité, mais seulement en passant, car il ne ferait pas son devoir s'il empiétait sur l'enseignement du professeur d'histoire. On nous dit que les prosateurs latins et grecs ne font que nous entretenir des grands faits et des grands hommes de l'antiquité ; nous en concluons qu'on devrait encourager nos professeurs à les bien faire comprendre ; mais loin de là, puisque toute la dissertation que nous analysons est dirigée contre la véritable intelligence des textes. Il faut *louer* ou *blâmer* ce qu'on ne comprend pas, il faut *préparer l'élève à apprendre l'humanité*, au moment même où l'on demande s'il est « en état de comprendre la moindre citation latine » !

« Il faut pourtant bien, à un certain moment de la vie, apprendre à connaître l'être humain.... c'est à l'institut des humanités que *l'œuvre doit être accomplie*, que *le terrain doit être préparé*, la science répandue. »

Des collégiens *accomplir* une œuvre aussi difficile ! Nous aimons mieux la fin de cette tirade où l'on parle seulement de *préparer le terrain*. Mais ce terrain, le préparera-t-on en faisant des phrases, ou bien en formant le cœur et le jugement des jeunes gens par l'explication complète, c'est-à-dire philologique, des textes grecs et latins ?

Il est toutefois un point sur lequel nous sommes heureux de pouvoir rendre justice aux auteurs de la dissertation dont nous faisons la critique. Il leur arrive de bien défendre l'étude des langues anciennes ; ils s'élèvent même avec une certaine éloquence contre ceux qui veulent la remplacer par l'étude de l'histoire ancienne et *la lecture des traductions*, et ils prouvent

que ni l'une ni l'autre ne peut tenir lieu de l'explication des auteurs originaux. Il est d'autant plus regrettable qu'ils n'aient pas suffisamment étudié la manière dont on doit procéder à cette explication; qu'ils cherchent à diminuer l'enseignement des langues, qui déjà est trop faible, et qu'ils fassent consister les humanités dans nous ne savons quoi de nébuleux et de vague, que nous les défions de faire entrer dans un programme.

Mais peut-être avons-nous un grand tort, celui d'attacher trop d'importance à ce qui est dit dans cette Étude. Voici, en effet, un passage qui semble donner raison à toutes nos critiques : « Nous sommes loin de dédaigner les agréables » causeurs qui, ne touchant que la surface des choses, » possèdent l'art aimable et précieux de faire oublier les heu- » res; mais, en vérité, pour être un homme complet, par » rapport à une civilisation donnée, il faut s'être rendu maître » de l'esprit de cette civilisation par *l'étude de la langue*. Car » de toutes les manifestations d'une nationalité ou d'une civili- » sation, la langue est évidemment une des plus vraies ⁽¹⁾ ».

A la bonne heure! nous voici en pleine philologie, et nous applaudissons des deux mains, sans trop nous préoccuper de la singulière inconséquence qui consiste à présenter ici *l'étude de la langue* comme indispensable, tandis qu'ailleurs on condamne, en termes méprisants, l'étude des *mots* et des *formes grammaticales*, c'est-à-dire précisément les deux choses sans lesquelles l'étude de la langue est absolument impossible.

Au n° II, les auteurs recommandent l'étude des langues modernes. Mais comme ils ne veulent pas surcharger le programme, ils finissent par dire : « qu'on se borne donc à annexer un cours d'allemand aux classes d'humanités ». Un étranger, en lisant ce numéro, pourrait facilement croire que ce cours n'existe pas chez nous, tandis que depuis 1851 il se donne dans tous nos athénées, dans plusieurs même depuis et avant 1830. Les auteurs auraient mieux fait d'indiquer les moyens de rendre ce cours sérieux et profitable. Disons tout de suite que pour arriver à ce but, il faudrait tout au moins doubler le nombre des leçons qu'on consacre à cette branche, surtout dans les provinces wallonnes. Mais cela n'est pas possible, à moins

(1) Cela nous semble traduit de Hoffmann : *Die Alterthumswissenschaft*. Tant mieux si l'on consulte les ouvrages allemands, mais on devrait en profiter plus largement.

d'augmenter le nombre des années d'études. Voilà où devraient tendre les efforts de ceux qui s'intéressent à la prospérité des études moyennes et universitaires. Et ce point obtenu, les professeurs de droit ne se plaindraient plus de recevoir des élèves dont l'âge n'admet pas un développement suffisant de l'intelligence, et l'on ne verrait plus désormais des défenseurs de la veuve et de l'orphelin n'ayant pas atteint leur majorité.

Dans les numéros III et IV, il est parlé des autres branches de l'enseignement.

Quant à l'enseignement de l'histoire et de la géographie, on ne dit rien de précis ni de neuf, quoique, à notre avis, il soit facile d'indiquer d'une manière claire, et en suivant le programme, comment il pourrait encore être amélioré. Mais les détails ne sont pas le fait de nos honorables réformateurs. Ils préfèrent des observations générales; encore ne sont-elles pas toujours fondées. « Qu'on nous permette de dire que, si le professeur n'avait devant lui que des élèves des humanités seulement, de manière à pouvoir s'appuyer sur les sources littéraires originales, sa tâche serait plus facile et plus féconde. ⁽¹⁾ » Certes, le professeur fait bien de toujours s'appuyer sur les sources originales, et il peut le faire quelle que soit la composition de ses classes. En tout cas, l'organisation de notre enseignement historique ne l'en empêche pas, comme on ose le prétendre, car le programme officiel prouve que, depuis la classe préparatoire jusqu'en troisième inclusivement, l'enseignement de l'histoire est différent dans les deux sections, et que l'histoire ancienne en particulier (car c'est celle-là qu'on a sans doute en vue) est enseignée en détail aux humanistes seuls.

« Pour gagner du temps.... on pourrait, selon nous, supprimer à l'institut des humanités l'histoire un peu obscure des peuples asiatiques, ou du moins l'histoire détaillée de ces peuples. » On ne dit pas que les élèves de la section professionnelle ont beaucoup moins besoin de cette histoire que les humanistes, et qu'à *fortiori* on devrait les en débarrasser. Quant au vœu exprimé, point n'était besoin de le formuler, puisqu'il y est satisfait d'avance. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur le programme officiel. Il n'y est question que de

(1) Le SPECTATEUR. Étude sur l'enseignement moyen, etc.

notions sommaires sur l'histoire des peuples orientaux, et cela seulement en 6°. Si l'on considère qu'on donne en outre dans cette classe des *notions de mythologie*, et qu'on y fait beaucoup de géographie, on doit avouer que loin de raconter *l'histoire détaillée de ces peuples*, le professeur est forcé, par suite du peu de temps qu'on lui accorde, de se borner à des *notions plus que sommaires*. Quant à nous, qui avons un peu l'expérience de cet enseignement, nous ne voyons pas comment le professeur parvient à remplir utilement sa tâche. Il est donc superflu de craindre qu'il n'entre dans trop de détails.

Nous reviendrons une autre fois sur le programme de l'histoire et de la géographie, que la *Revue* a déjà signalé comme défectueux et que nous eussions voulu voir critiquer dans certains détails par MM. Macors et Perard.

Dans le numéro IV, les auteurs de l'*Étude* s'occupent des mathématiques et des sciences naturelles. Quant aux premières, nous nous en rapportons à ce que la Direction de la *Revue* et deux professeurs distingués de mathématiques de l'université de Gand en ont dit plusieurs fois. Cela n'a pas encore été réfuté; nous aimons donc à croire que nous sommes dans le vrai.

Ici cependant, outre les généralités bien connues, on nous oppose un fait. Le voici : MM. Macors et Perard, l'un jurisconsulte et l'autre professeur de physique, ont appris les mathématiques à l'athénée *jusqu'à la géométrie analytique* inclusivement, et ni eux ni leurs condisciples *regrettent d'avoir envisagé de trop près les sciences exactes par excellence*. A ce fait nous n'avons qu'à opposer un autre fait. Nous aussi, nous avons étudié les mathématiques jusqu'à la géométrie analytique inclusivement, et cependant nous regrettons le temps que nous avons consacré, non seulement à la géométrie analytique, mais aux logarithmes, à une partie de l'algèbre, ainsi qu'aux deux trigonométries. Tout cela ne nous a été d'aucune utilité pratique, et pour ce qui est du développement de l'intelligence, nous croyons avec Madame de Staël, dût-on s'en scandaliser, que l'étude de la syntaxe raisonnée nous aurait rendu de bien plus grands services.

« Nous serons brefs, dit-on, sur l'enseignement des sciences » naturelles... Ces sciences ont, avec raison, pris et conservé » une place dans le programme des humanités. » Nous regrettons cette brièveté, car nous eussions voulu que les auteurs

de l'Étude rompiennent une lance en faveur de l'enseignement des sciences naturelles, qui n'est pas *suffisamment* représenté dans le programme des humanités. On enseigne uniquement la physique, et d'après nous, d'une manière fort incomplète. Le programme avait, il est vrai, ajouté depuis 1869, des *lessons on commonthings*(!), dans la classe préparatoire. Mais ces leçons n'ont jamais été organisées dans plusieurs athénées, et dans d'autres elles n'étaient guère sérieuses, de l'aveu même de certains professeurs chargés de les donner. Aussi sont-elles tombées sous l'indifférence générale. Aujourd'hui on y a substitué (en sixième), des *causeries scientifiques sur les mammifères et les oiseaux*. Cela est-il plus sérieux? Une *causerie* tous les huit jours!

On aurait donc pu dire avec raison que les sciences naturelles sont trop négligées. Quant à nous, nous voudrions au moins ajouter l'enseignement de la chimie et donner à celui de la physique un plus grand nombre d'heures.

Pour accorder plus d'importance aux sciences naturelles, comme aussi à l'allemand, dont nous avons déjà parlé, et au grec, dont les réformateurs ne veulent que les racines, mais que nous voudrions pouvoir rendre plus littéraire, il faut une augmentation de temps. Les réformateurs sont du même avis; ils réclament ce que notre conseil de perfectionnement a demandé avec nous à plusieurs reprises. Voici leurs paroles :

« Tout ce qui précède soulève une question bien importante : celle de la durée des études à l'athénée et de l'âge d'admission à l'université.

» Le monde y réfléchit peu ; il ne s'en inquiète guère. Il semble qu'on n'ait affaire qu'à des intelligences d'élite, largement douées par la nature, et l'on oublie toujours la masse, dans laquelle réside, comme on le sait, LE CENTRE DES FORCES SOCIALES.....

» Si l'on consulte l'expérience et le sentiment de toutes les personnes éclairées et prudentes, l'âge de dix-neuf ans est le MINIMUM qui admette la sortie des humanités et l'entrée à l'université, et encore cet âge minimum doit-il concorder avec l'achèvement complet des humanités.

» Cet achèvement et l'âge forment donc deux conditions étroitement unies, se rapportant à la vie physique, à la vie intellectuelle et à la vie morale; elles se rattachent aussi à l'intérêt de la société, qui a besoin d'être préservée des précocités malsaines. »

Voilà qui est bien sage. Nous remercions nos honorables collègues de nous avoir fourni l'occasion de pouvoir les louer sans réserve.

Le numéro V contient quelques considérations générales sur la disparate qui existe entre l'enseignement moyen, tel que, d'après MM. Macors et Perard, il est actuellement organisé, et l'enseignement supérieur donné dans la faculté de philosophie. Dans celle-ci, les leçons doivent devenir synthétiques. « Il faut » donc que le professeur trouve chez ses élèves une somme de » connaissances et de vues qui lui permettent, d'abord de ne » répéter que rarement ce qui a dû être enseigné dans les » humanités; ensuite d'employer des formes générales, même » lorsque les choses nouvelles qu'il enseigne exigent une analyse.»

Mais, se demandent les auteurs de l'Étude, « les jeunes gens » qui sortent des athénées pour entrer à l'université, se trouvent-ils dans des conditions convenables pour recevoir un » enseignement supérieur ainsi caractérisé? » Voici leur réponse: « Il n'en est rien. Le degré moyen fournit au degré supérieur » une jeunesse généralement surmenée, fatiguée d'avoir mal » travaillé, avide de changement parce qu'elle n'a pas trouvé » l'aliment de ses curiosités instinctives, rêvant de libertés indéfinies, et croyant trouver le bonheur en abrégant ses ennuis, » c'est à dire en arrivant le plus tôt possible à l'université, sans » souci et sans conscience des résultats ultérieurs. »

Est-ce bien là le portrait de cette jeunesse que depuis de longues années nous voyons assister à nos leçons? Nous prétendons, nous, qui en avons l'expérience, que c'est un portrait de pure fantaisie, qui ne ressemble en rien à l'original. Cette jeunesse, qu'on plaint si amèrement, qui d'après MM. Pirmez et consorts a été écrasée sous une avalanche de grammaires, et que d'après MM. Macors et Perard on a « assoupie et rendue » inerte », nous ne l'avons trouvée, nous l'affirmons hautement, ni « surmenée, ni fatiguée d'avoir mal travaillé, » mais pleine de gaieté, de vie et d'ardeur. La seule chose que nous ayons souvent constatée, c'est qu'en arrivant à l'université, elle n'était pas suffisamment préparée. Mais lorsqu'on lui reproche d'être *avide de changement* parce qu'elle *n'a pas trouvé l'aliment de ses curiosités instinctives*, nous ne savons que répondre, parce que nous ne comprenons pas. Il est vrai qu'on nous a dit précédemment qu'à une certaine époque *le jeune homme recherche*

la vie de relation, et que « son âme ouverte peut recevoir et savourer les plus nobles et les plus grandes inspirations. » C'est apparemment cette vie de relation, ce sont ces nobles et grandes inspirations qui constituent l'objet des curiosités instinctives et non satisfaites du jeune homme ! Mais à qui donc croit-on en imposer par ces *nugae canorae* ? C'est donc pour cela que le jeune homme est avide de changement, et voilà ce qui fait que la fille de Gêronte est muette !

Mais sérieusement, si le jeune homme est avide de changement, cela provient-il de ce qu'à l'athénée on a employé la méthode philologique, ou n'est-ce pas plutôt parce qu'en vertu des lois éternelles de la nature, il est, comme dit Horace (A.P. 165),

Sublimis cupidusque et amata relinquere pernix ?

Aristote n'avait-il pas déjà dit, trois siècles plus tôt, en parlant des jeunes gens, *σφόδρα μὲν ἐπιθυμοῦσι, ταχέως δὲ παύονται* ? Nous ne sachions pourtant pas que du temps d'Aristote et d'Horace on abusât déjà dans les écoles de la méthode philologique.

Ne nous arrêtons pas davantage à cette phraséologie, qui continue de plus belle, et où les défauts inhérents à la jeunesse sont énumérés avec complaisance, afin d'en rejeter la responsabilité sur l'organisation de notre enseignement moyen. Les jeunes gens sont avides de changement..... Méthode philologique. Ils rêvent de libertés indéfinies..... Méthode philologique. Dès le premier jour ils se croient des hommes..... Méthode philologique. Ils sont satisfaits d'eux-mêmes et dédaignent les travailleurs..... Méthode philologique.

Ne croirait-on pas, en vérité, assister à quelque scène de Molière ?

Viennent ensuite deux citations empruntées l'une à M. de Cormenin, l'autre à M. Michel Chevalier. Le premier disait « qu'un élève du lycée français qui pourrait traduire quelques phrases de Tite-Live à vue, était une exception », et le second déclarait récemment « que les galères sont un purgatoire, et la « vie de régiment un paradis, à côté de l'enfer des pensionnats » français. »

« Est-il étonnant qu'après être sorti de cet enfer, on ait horreur de tout ce qui pourrait en rappeler le souvenir ? »

Eh bien, ces jugements qu'en notre qualité de Belges, nous n'aurions pas osé formuler, quelque fondés qu'ils nous paraissent.

sont en général, MM. Macors et Perard sont d'avis que « nous pourrions fort bien nous en faire l'application. » Ils trouvent même que « la différence entre la France et nous, sous ce rapport, est à son avantage ; car on y reconnaît et l'on y proclame depuis longtemps les vices de l'enseignement, tandis que nous persistons dans nos creuses apologies? »

A cela nous ne pouvons répondre qu'une chose, c'est qu'il est évident que les auteurs de l'*Étude* ne connaissent en aucune façon les pensionnats français. L'assimilation qu'ils font entre ces établissements et les nôtres montre une fois de plus combien nous avons raison, au commencement de cet article, en prétendant qu'ils ignorent certains faits capitaux.

Ce n'est pas ici le lieu de faire la critique des lycées français. Nous nous bornerons à dire que leurs deux vices principaux résident dans le pensionnat et dans la méthode empirique. Or, le pensionnat (nous parlons du pensionnat tel qu'il est organisé en France), nous ne l'avons pas, et la méthode empirique, contre laquelle on s'élève aujourd'hui avec tant de vigueur, nous ne l'avons plus.

Et cependant, d'après MM. Macors et Perard, nous pourrions fort bien nous faire l'application de ce que MM. de Cormenin et Michel Chevalier disent au sujet des lycées et pensionnats français. *O altitudo!*

Au numéro VI, il est question du corps professoral. « Il est livré à trois maux des plus graves dans ses effets. Le premier de ces maux est une réglementation excessive, qui réalise le *mecanismus*, rejeté par l'Allemagne, et qui détruit toute initiative ». Ici nous n'avons qu'à nier tout simplement.

« Le professeur de l'enseignement moyen est esclave de son programme; il doit le suivre à la lettre, au jour et à l'heure, en tout état de cause, quelles que soient la composition et la force de son auditoire ». Il n'en est rien.

« Le programme est là, il faut l'exécuter montre en main ». A cela vient se joindre une note qu'il est bon de transcrire : « Pour démontrer le sublime de la réglementation et du programme, on raconte qu'un jour, causant avec son directeur de l'instruction politique, un ministre lui faisait quelques observations critiques. Le directeur lui dit : M. le ministre, tout marche admirablement. Et tirant sa montre, il ajouta : à l'heure qu'il est, dans tous les collèges du pays, dans telle classe, on

explique telle phrase de tel auteur latin. Le ministre fut émerveillé, et crut, assure-t-on, à l'infailibilité du système. »

Ne dirait-on pas qu'il s'agit ici d'un ministre belge? Et si cela n'est pas, pourquoi le faire accroire? Nous avons entendu raconter cette anecdote bien longtemps avant l'organisation de notre enseignement, mais on la rapportait à un pays voisin. Dans ce pays, il y avait en effet une *réglementation excessive*, et il est probable qu'elle y existe encore en partie. Mais rien de pareil en Belgique. Nous sommes peiné, nous ne saurions le cacher, en voyant des Belges, professeurs dans une université de l'État, se livrer à de semblables critiques, dénuées de toute espèce de preuves, et emprunter des anecdotes à l'étranger pour déverser le ridicule sur l'administration et l'enseignement de leur pays.

Ce qui est dit ensuite de l'inspection prouve que les auteurs de l'Étude ne s'en font pas une idée exacte. Il y a plus: ils nous semblent ne pas rester d'accord avec eux-mêmes. D'abord ils paraissent vouloir démontrer que *le professeur n'a pas besoin d'inspection*, ce qui ne les empêche pas de dire plus loin: « *on conçoit que le gouvernement stimule, encourage, fortifie les professeurs; que le gouvernement communique avec eux, au moins une fois par an.* » Donc, vous avouez qu'il est bon que le professeur soit stimulé, encouragé, fortifié; pourquoi mettez-vous donc en doute le *besoin de l'inspection*? Mais vous avez une manière à vous de concevoir l'inspection: « *on conçoit une inspection morale et scientifique, par les mêmes raisons qui font repousser l'inspection pédagogique.* ». Nous disons, nous, que l'inspection en général est une nécessité à laquelle le gouvernement ne peut jamais se soustraire, même dans le cas où l'on pourrait répondre négativement à la question: « *un professeur a-t-il besoin d'inspection?* » Quant à vous, vous voulez supprimer les inspecteurs, et donner tout pouvoir au préfet des études, « *qui est le seul et le meilleur des inspecteurs.* ». Le préfet n'a donc pas lui-même besoin d'inspection? Soit, mais pourquoi alors voulez-vous donner un inspecteur aux professeurs? Sont-ils moins infailibles que les préfets? Pourquoi vous défiez-vous d'eux seuls, et comment pouvez-vous faire dépendre d'un seul homme le maintien ou l'avancement des professeurs?

Nous différons encore d'avis à un autre point de vue. Nous regardons comme particulièrement utile l'inspection *pédago-*

gique, dont MM. Macors et Perard ne veulent pas, tandis que, d'après nous, l'inspection scientifique et morale l'est beaucoup moins. Seulement nous ne savons s'ils attachent au mot *pédagogique* la signification qu'on lui donne en Allemagne.

« Le second mal.... c'est d'avoir des auditoires trop nombreux. » Nous sommes parfaitement d'accord. Nous désirons en outre que « les appointements supplémentaires qui résultent de la division des classes trop nombreuses » ne soient pas pris sur le minerval. C'est là un véritable abus, qui n'existe, si nous sommes bien informés, que dans une seule ville, mais non par la faute du gouvernement.

« Le troisième mal de l'enseignement moyen, c'est le concours général par classe et par matière ». La *Revue* a déjà dit qu'il faut abolir le concours ou l'organiser d'une autre manière. Les inconvénients du concours actuel sont plus grands et plus nombreux que le pensent nos honorables collègues.

Le numéro VII s'occupe des préfets des études, et le n° VIII du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen. Naturellement, les auteurs trouvent ici à critiquer beaucoup. Ils n'aiment pas que les préfets des études soient choisis dans l'enseignement moyen lui-même, mais ils oublient de dire où il faut les prendre pour n'avoir que des *supériorités*. Pensent-ils donc qu'il est impossible de trouver des *supériorités* parmi les professeurs de l'enseignement moyen, et qu'elles se trouvent uniquement parmi ceux qui n'ont pas l'expérience de cet enseignement? Quant au conseil de perfectionnement, ils ont une idée toute neuve : il faudrait le composer de tous les préfets des études, d'un professeur nommé par chacune des facultés collégiales, du directeur de l'instruction publique, sans prérogative spéciale vis-à-vis du conseil, et peut-être de quelques représentants de l'enseignement supérieur. Évidemment les auteurs ne connaissent pas les services que notre conseil de perfectionnement a déjà rendus à l'organisation de notre enseignement, ni tous ceux qu'il rend encore; ils n'ont pas réfléchi aux nombreux inconvénients que présenterait un conseil uniquement composé de membres du corps enseignant. Il est inutile d'en dire davantage.

Le numéro IX s'occupe du *mode de formation et de recrutement des professeurs de l'enseignement moyen*. Les organisateurs des écoles normales, dit-on, ont manqué de *logique* en créant

des *internats* et en supprimant ainsi la *vie d'ensemble*, la *circulation de la pensée*, en un mot, le côté le plus élevé de la *vie humaine*. Ces malheureux *internats*, car, selon MM. Macors et Perard, il y en a deux, sont seuls l'objet de la critique de ce numéro et donnent lieu à de beaux mouvements oratoires. Nous pouvons nous contenter de dire qu'il n'y a pas d'internat à Gand, et que celui de Liège ne mérite pas, il s'en faut de beaucoup, les reproches qu'on lui fait; en tout cas, nous ne sachions pas que le côté le plus élevé de la *vie humaine* y soit supprimé.

Au chapitre X, les auteurs de l'Étude prennent à parti les libéraux et leur reprochent d'avoir organisé l'enseignement d'après de mauvais principes. C'est là une accusation générale dont des hommes sages devraient s'abstenir lorsqu'ils ne sont pas en état de la prouver.

Les griefs contre les libéraux sont résumés dans les lignes suivantes :

« Bien des principes d'organisation de notre enseignement moyen et supérieur reflètent l'esprit et les tendances que l'opinion libérale reproche à la puissante compagnie des jésuites. Elle accuse ceux-ci, avec raison, de retrécir et de voiler les horizons, de tendre à briser les caractères, de chercher à les pétrir dans des formes immuables, pour en faire des organes plus ou moins mécaniques. Eh bien ! ne favorisons-nous pas leurs vues, dans l'enseignement moyen, par l'abus de la philologie et le mauvais agencement des programmes, par le formalisme de l'inspection; dans les écoles normales, par les internats; et plus haut, dans l'enseignement supérieur, par les jurys combinés et les cours à certificats ? Ne sont-ce pas là d'excellentes voies pour conduire à leur but ? »

Les cours à certificats et les jurys combinés dans l'enseignement supérieur ont été critiqués depuis longtemps par la *Revue*. Mais pourquoi ne parle-t-on pas des jurys combinés dans l'enseignement moyen ? Ne présentent-ils pas les mêmes inconvénients, les mêmes abus ? Ne se montrent-ils pas d'une indulgence déplorable ? N'est-ce pas eux qui nous envoient à l'université un si grand nombre d'élèves trop faibles ? Et si l'on accuse les élèves de ne pas comprendre le moindre texte latin, n'est-ce pas parce qu'ils peuvent obtenir leur diplôme *sans savoir le latin*, pourvu qu'ils répondent bien sur les mathématiques ? Mais les auteurs de l'Étude ignorent sans doute tout cela.

La suppression, non pas *des internats*, mais de celui qui existe à Liège, ne produirait pas, croyons-nous, le bien qu'on en attend. Quant au formalisme de l'inspection, nous ne savons trop en quoi il consiste ; si nous comprenons bien le reproche, il n'est nullement fondé. Nous avons vu que, d'après MM. Macors et Perard, le grand crime de l'inspection est d'être *pédagogique* ; si elle l'est vraiment, comme on le prétend, nous ne pouvons que l'en féliciter. Mais, dites-vous, *l'agencement des programmes est mauvais*. Pourquoi ne le prouvez-vous pas ? La *Revue* a deux fois critiqué certains *détails* du programme général ; êtes-vous d'accord avec elle ? Si vous avez d'autres critiques à ajouter, pourquoi ne les faites-vous pas ?

Enfin, accusation bien plus étrange, les libéraux favorisent les vues des jésuites par l'abus de la philologie !!! Pourquoi n'ajouteriez-vous pas que les Allemands, qui, dans leurs gymnases, enseignent la philologie beaucoup mieux que nous ne le faisons, sont, eux aussi, les auxiliaires des jésuites ? Les deux propositions se valent et il est inutile de s'y arrêter davantage.

Bornons-nous à répéter que, bien loin d'abuser de la philologie, nous en faisons beaucoup trop peu, et que le plus grave reproche que nous puissions faire à notre enseignement est précisément que, sous ce rapport, il ne prend pas pour modèle le moindre gymnase de la Prusse. On veut que nos athénées *forment des hommes* à l'instar des gymnases allemands, et l'on nous en refuse les moyens en voulant extirper jusqu'à la racine le peu de philologie qui existe encore chez nous. Tous les hommes compétents sont d'accord pour prétendre que la faiblesse (relative) de nos élèves en latin et en grec, faiblesse dont vous vous plaignez, provient en grande partie de ce qu'ils ignorent *la grammaire et les nuances des mots*, et c'est précisément cette ignorance que vous voudriez augmenter. Au lieu de nous ramener à ce que la France nous offre de moins bon en fait d'enseignement, vous devriez, si vous portez un intérêt réel à l'étude des langues, nous exhorter à en revenir aux méthodes de l'Allemagne, à nous approprier ses programmes, c'est à dire à introduire chez nous cet enseignement philologique qui fait principalement la force de ses gymnases. Mais vous ne paraissez pas même savoir que les petits commencements d'enseignement philologique que nous étions parvenus, après bien des efforts, à introduire chez nous, ont été balayés en 1869,

par la volonté d'un ministre. Vous ne savez pas qu'ils ont été remplacés par la *lecture de traductions, par des analyses et des sommaires*, et que par conséquent nous sommes tombés au dessous même de l'éternelle *rhétorique* que les esprits sérieux d'un pays voisin reprochent en termes si amers à leurs compatriotes. Vous venez vraiment trop tard pour entreprendre une campagne contre la philologie.

J. GANTRELLE, A. WAGENER.

COMPTES RENDUS.

Cours de thèmes latins, destinés à former les élèves de troisième à l'application des règles de la syntaxe et à l'imitation du latin de Tite-Live. **TEXTE LATIN.** Suivi d'un dictionnaire des locutions et des mots employés dans le II^e livre de Tite-Live, ainsi que d'un exposé succinct des applications les plus importantes des règles de la syntaxe contenues dans ce livre, par J. GRAFÉ, professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Namur.

La *Revue* (2^e livraison du tome XV), en rendant compte du texte français du cours de thèmes de M. Grafé, annonçait le texte latin que nous avons aujourd'hui sous les yeux. M. Oscar Merten disait déjà alors qu'on consulterait cet ouvrage avec fruit, et nous partageons, à cet égard, son opinion. Les lecteurs de la *Revue* savent d'ailleurs eux-mêmes, par les spécimens de thèmes latins fournis à notre recueil par M. Grafé, avec quelle conscience il imite son modèle, avec quelle rare habileté il reproduit la période si nombreuse, si variée, si harmonieuse de l'historien latin. A part les noms propres un peu barbares des peuples du moyen-âge, on se retrouve en plein Tite-Live en lisant son texte latin. Non seulement il donne dans le corps des exercices les synonymes divers qu'on peut employer dans un même passage, mais il met à la fin de chaque thème, ceux de ces synonymes qui dérangeraient par trop l'économie de la phrase entière. Je choisis un exemple entre cent : Deinde postquam praeda quos casus (sibi) obtulerat parum contenti, annua tributa integrasque provincias affectabant, Carolus, rex Aquitaniae et Neustriae, ne eorum incursionibus imperium nondum adultum dissiparetur, Balduinum, cui a virtute et robore corporis singulari cognomen Ferreus ou Ferreo inditum est, Flandriae praefecit, eique omnes terras quae inter Scaldim, Somonam et Oceanum interjacent, dedit regendas..... A la fin du thème vous trouverez en plus petits caractères.... Terrae — quae Scaldi — continentur. L'auteur pousse, comme on le voit, jusqu'à la minutie le soin de donner toutes les tournures dont un passage est susceptible. On conçoit aisément quelle utilité on pourra tirer de cette manière de faire de l'enseignement du latin de Tite-Live.

L'embarras de certaines périodes du texte français dont M. Merten a parlé dans son compte-rendu, n'existe plus dans le texte latin, et il est évident que M. G. s'est préoccupé moins d'être élégant dans son texte

français que de la possibilité de traduire ce texte en bon latin. Il n'y a pas grand mal s'il a évité ces tournures inconnues aux anciens, ces expressions modernes qui, si on les traduit en latin, nécessitent l'emploi de périphrases plus ou moins longues que la phrase latine est obligée de traîner dans son cours sans profit aucun pour l'harmonie des périodes, quand elles ne donnent pas à l'ensemble un air gauche et risible. Il a prouvé d'ailleurs qu'il était aussi habile à résoudre les difficultés qu'à les proposer.

Ce n'est pas tout. Pour être agréable à ses collègues, il a fait suivre son cours de thèmes d'un vocabulaire des mots employés dans le 2^e livre de Tite-Live, et ce vocabulaire est précieux à plus d'un titre. D'abord il permet aux professeurs d'indiquer aux élèves les passages imités, et lui donne à lui-même de grandes facilités de composer de nouveaux thèmes d'imitation, pour cela il n'a, en rédigeant un thème, qu'à choisir dans le répertoire que lui offre le dictionnaire les mots et les locutions dont il voudra faire usage. Enfin, sous le titre de *Syntaxis ornata*, M. Grafé a coordonné dans un résumé toutes les applications des règles les plus importantes de la syntaxe et certaines particularités du style de Tite-Live. Comme on le voit, ce travail est fait de la façon la plus consciencieuse et la plus intelligente; il évitera aux professeurs de nombreuses recherches et leur permettra d'employer leurs loisirs à d'autres travaux non moins utiles.

Pour éviter l'inconvénient qu'il y aurait à voir ce livre simultanément aux mains des élèves et des professeurs, M. Grafé a pris toutes les précautions pour empêcher les élèves de se le procurer, et il l'offre lui-même gracieusement à ceux de ses collègues qui introduiront son cours de thèmes dans leur classe.

D. K.

WIE STUDIRT MAN PHILOGOLOGIE.

C'est le titre d'un excellent petit ouvrage de M. le professeur Wilhelm Freund de Breslau, destiné à servir de guide à l'étudiant en philologie dans les Universités allemandes. Pour notre pays où l'élève, après sa sortie de l'Athénée, continue d'être encore conduit comme par la main jusqu'au terme final de ses études, une œuvre de ce genre semble à première vue sans utilité pratique; en réalité, si ce n'était pour s'aider lui-même dans des travaux personnels, on ne voit pas trop bien l'usage qu'il pourrait faire des documents réunis dans le livre de M. Freund; n'a-t-il pas chaque année un examen à subir sur des matières parfaitement déterminées? Lorsque ses professeurs sont, de par l'organisation même des cours, ses guides journaliers, qu'aurait-il à aller chercher des conseils ailleurs?

Malheureusement, cette distribution méthodique d'un programme trop restreint porte avec elle de graves inconvénients; qu'en Allemagne,

le jeune homme entreprenne de ne relever que de lui-même dans le choix et la succession de ses cours universitaires, la tentative n'est pas absolument au-dessus de ses forces, préparé, comme le sont en général les étudiants de ce pays, par neuf années d'humanités sérieuses; chez nous, pareil essai serait désastreux, et l'on ne songe pas à le faire. Mais des allures toutes paternelles qu'affecte nécessairement notre enseignement universitaire, que résulte-t-il? C'est que les jeunes gens aboutissent à cette déplorable opinion qu'il leur suffit de subir d'une manière convenable l'épreuve ou examen annuel; ou, ce qui est pis encore, bon nombre suivent avec sérénité la route toute droite tracée devant eux, emportant du pays parcouru une vue générale, mais sans se douter de l'existence des mille sentiers qui mènent aux vraies beautés, aux richesses réellement précieuses de la contrée.

Qui met en parallèle les programmes de nos Universités avec ceux des Universités allemandes croit se trouver en face de deux mondes différents; et, chose triste à constater, par ignorance ou indifférence notre jeunesse paraît peu préoccupée de dépasser les frontières étroites du sien.

M. Freund, qui fournit les moyens de ne pas s'égarer dans l'autre, n'a donc pas écrit pour nous, il faut, hélas, en convenir; mais à voir le bien d'autrui on devient désireux de posséder à son tour; qui sait si indirectement son excellent livre ne pourrait pas porter également ses fruits parmi notre jeunesse studieuse?

Quoiqu'il en soit, voici le sujet des chapitres du volume :

1^{er} Chapitre : Nom, Étendue et Compréhension de la Philologie.

2^{me} " Les branches de la Philologie.

3^{me} " Distribution en six semestres du travail de l'étudiant en philologie.

4^{me} " La bibliothèque de l'étudiant en philologie.

5^{me} " Les maîtres de la science philologique anciens et modernes.

Nous nous proposons de résumer ce dernier chapitre qui, par l'ensemble, la précision et la clarté des matières qu'il renferme, nous paraît de nature à offrir quelque intérêt aux lecteurs de la Revue.

Signalons du même auteur, et pour concourir au même but que le précédent, un nouvel ouvrage qui doit paraître prochainement sous le titre de *Triennium philologicum*. Le choix et la distribution des matières, réparties en six semestres, indiquent assez que l'auteur se propose de fournir aux jeunes gens les éléments fondamentaux de la science philologique, avec les moyens de se les approprier méthodiquement par des répétitions et des exercices personnels.

1^{er} Semestre. 1. Introduction; Encyclopédie. — 2. Exégèse. — 3. Critique (avec Épigraphie et Paléographie. — 4. Linguistique générale. — 5. Étude comparée des langues. — 6. Grammaire grecque (avec l'étude des dialectes). — 7. Histoire de la littérature grecque, 1^{re} partie. — 8. Appendice : a) 200 questions pour servir à la répétition b) 100 sujets à traiter.

- 2^{me} Semestre : 1. Histoire de la littérature grecque, 2^{me} partie. — 2. Grammaire latine (dialectes italiques). — 3. Histoire de la littérature romaine. — 4. Appendice : a) 200 questions; b) 100 sujets.
- 3^{me} Semestre : 1. Chorographie et Topographie de la Grèce. — 2. Chronologie des Grecs. — 3. Histoire politique des Grecs. — 4, 5 et 6. Leurs Antiquités, publiques, privées et religieuses. — 7. Mythologie grecque. — 8. Appendice : a) 200 questions; b) 100 sujets.
- 4^{me} Semestre : Même programme, appliqué à l'État romain, que dans le semestre précédent.
- 5^{me} Semestre : 1. Rhétorique des Grecs et des Romains. — 2. Poétique des G. et des R. — 3. Rhythmique et Métrique des G. et des R. — 4. Appendice : a) 200 questions, b) 100 sujets.
- 6^{me} Semestre : 1. De l'art : Origines; Introduction; Histoire. — 2. Formulaire de l'art (y compris la numismatique). — 3. Histoire de la philologie. — 4. Appendice : a) 300 questions; b) 200 sujets (dissertations doctorales.)

Mentionnons, en terminant, la promesse que fait l'auteur de rendre son ouvrage accessible à toutes les bourses.

E. J.

Ueber das Problem des Gleichgewichts elastischer Rotationkörper von Dr. ALBERT WANGERIN (*Abdruck aus dem Programm der Sophien-Realschule*). Berlin 1873. (*Sur le problème de l'équilibre des solides de révolution élastique, par le Dr. A. WANGERIN. — Extrait du programme de la Sophien Realschule*). 27 pages in-4°.

Nous ne pouvons mieux faire connaître le sujet de ce mémoire qu'en en reproduisant la préface. " Dans la théorie de l'élasticité des corps solides, les équations fondamentales, par lesquelles l'état d'équilibre ou de mouvement d'un corps est défini, sont connues depuis longtemps. Cependant, le nombre des applications que l'on a faites de ces équations à des corps déterminés, est encore relativement restreint. La plupart des applications se rapportent à des corps dont une dimension est très petite en comparaison des deux autres ou dont deux dimensions sont très petites en comparaison de la troisième. Parmi les corps dont les dimensions sont finies en tous sens, on n'a étudié que ceux de forme parallélépipédique et cylindrique, ainsi que le corps limité par deux portions des sphères concentriques. Pour les corps de forme parallélépipédique il faut renvoyer à l'ouvrage de CLEBSCH "*Theorie der Elasticität fester Körper* " (Leipzig 1862). Le problème de l'équilibre d'une enveloppe

sphérique élastique, sur les parois de laquelle agissent des pressions quelconques, a été traité pour la première fois dans une des œuvres les plus importantes de Lamé, [LAMÉ. " *Sur l'équilibre d'élasticité des enveloppes sphériques*, Journal de Liouville T. XIX 1854 et LAMÉ : " *Leçons sur les coordonnées curvilignes et leurs diverses applications* (Paris 1859) p. 299-358]. Dans ce dernier livre, Lamé donne d'abord la transformation des équations générales de l'élasticité dans un système quelconque de coordonnées orthogonales, et il ajoute que le seul exemple auquel on ait pu jusqu'à présent appliquer les équations transformées et pour lequel on ait pu effectuer l'intégration, est le problème de l'équilibre du solide limité par des portions de sphères concentriques. — Pour traiter ce problème, Lamé admet d'abord qu'aucune force extérieure n'existe en dehors des pressions sur les parois, puis il montre quelles modifications subit la solution, lorsqu'on tient compte de certaines forces extérieures. Ces forces extérieures sont chez Lamé : 1° Une force d'intensité et de direction constantes, telle que la pesanteur; 2° Une attraction vers le centre des sphères, proportionnelle à la distance de ce point; 3° la force centrifuge qui se développe quand l'enveloppe sphérique tourne autour de l'axe polaire avec une vitesse angulaire constante. Le problème de l'équilibre d'une enveloppe sphérique, fut traité par W. THOMSON, par une méthode différente de celle de Lamé sans faire usage des coordonnées polaires. [*Dynamical problems regarding elastic spheroidal shells* etc. Philosophical transactions of the royal Society of London vol. 153, II, 1864, p. 583-616.] M. Thomson commence aussi par faire abstraction des forces extérieures, mais il considère ensuite le cas où il existe des forces extérieures quelconques; comme application, il traite le cas où l'enveloppe est attirée, suivant la loi de Newton, par deux points fixes en ligne droite avec le centre des sphères. A ce travail de Thomson, se rattache enfin un travail de M. R. HOPPE qui étudie l'équilibre de l'enveloppe sphérique, en la supposant pressée entre deux plans parallèles. [HOPPE : *Deformation of an elastic sphere pressed between two parallel planes*. Quarterly Journal of Mathematics XI, 318-326 1871].

Dans le travail suivant, je traite le problème de l'équilibre élastique des corps de révolution quelconques. Je rattache d'abord ces recherches à celles de Lamé citées plus haut, en cherchant à résoudre le problème dans le cas où l'enveloppe est comprise entre des sphères qui sont excentriques, au lieu d'être concentriques. Je suis parvenu à trouver la solution générale des équations de l'élasticité, dans le cas de l'équilibre, pour le tore et pour l'ellipsoïde de révolution, de même que pour cette enveloppe sphérique à deux centres. J'ai été conduit à étudier ces corps parce que l'on connaît pour eux la solution de l'équation potentielle, qui détermine la dilatation cubique dans le problème de l'élasticité. Ces résultats particuliers m'ont conduit au résultat plus général suivant. *Les équations différentielles qui déterminent l'état d'équilibre d'un corps de révolution élastique quelconque, mais d'élasticité constante, peuvent être intégrées,*

quand on connaît la solution de l'équation potentielle pour le corps en question. Ainsi le problème de l'équilibre d'élasticité d'un corps de révolution est ramené au problème plus simple de l'intégration de l'équation différentielle du potentiel, question qui se présente dans plusieurs autres parties de la physique mathématique.

J'expose dans ce qui suit, cette solution générale des équations de l'élasticité pour les corps de révolution. Je regarde comme connue la transformation des équations d'élasticité, pour un système quelconque de coordonnées orthogonales, transformation qui est donnée par Lamé dans ses *leçons sur les coordonnées curvilignes*, p. 257-292, de même que dans le *Journal de Liouville*, V p. 313 et VI p. 32 et d'une autre manière par M. C. NEUMANN dans le *Journal de Crelle* T. 57, p. 281-318 (*Sur la théorie de l'élasticité*). Néanmoins, pour plus de clarté, je réunis, dans la première partie, les équations transformées dans la forme adoptée par Lamé. Je suppose ensuite, comme l'ont fait Lamé et Thomson pour l'enveloppe sphérique, qu'il n'y a pas de forces extérieures autres que les pressions sur les parois (ces pressions ayant des intensités et des directions quelconques). Cette hypothèse se justifie, au point de vue de la physique, car dans une première approximation, on peut négliger ces forces extérieures vis-à-vis des forces moléculaires. Comme application des formules trouvées, je donne la solution des équations d'élasticité pour l'enveloppe limitée par deux sphères excentriques, pour le tore et pour l'ellipsoïde de révolution. Faute de place pour achever complètement la détermination des constantes arbitraires dans ces divers cas, je montre, pour un seul de ces corps, le tore, que les méthodes connues suffisent pour cette détermination. Je réserve pour une autre occasion, l'exposition complète de la détermination des constantes ainsi que l'indication des modifications nécessaires pour tenir compte des forces extérieures. „

ACTES OFFICIELS.**UNIVERSITÉ DE GAND.**

Par arrêté royal du 25 octobre 1873, M. Roulez (J. E. G.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, est démissionné, sur sa demande, des fonctions d'administrateur-inspecteur de cette université, avec conservation du titre honorifique de cet emploi.

Un arrêté royal de la même date charge M. le professeur ordinaire De Kemmeter (Fr.), de la faculté de droit de l'université de Gand, des fonctions d'administrateur-inspecteur de cet établissement, en remplacement de M. Roulez, et dans les mêmes conditions qui avaient été réglées pour celui-ci.

Aux termes d'un autre arrêté royal de la même date, M. Roulez (J. E. G.), professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, a été déclaré émérite.

Mises à la retraite.

M. Lados (Alexis), professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand, a été déclaré émérite.

M. Poelman (C.), professeur ordinaire à la même faculté, est admis à faire valoir ses droits à la retraite pour motif de santé.

Sont promis au rang de professeur ordinaire, les professeurs extraordinaires de l'université de Gand dénommés ci-après, savoir :

MM. Heremans (Jacques), de la faculté de philosophie et lettres ;

Pauli (Adolphe), de la faculté des sciences ;

Van Wetter (Polynice), de la faculté de droit ;

Deneffe (Victor), de la faculté de médecine ;

Poirier (Étienne), de la même faculté.

Sont nommés professeurs extraordinaires à l'université de Gand, savoir :

Faculté de droit : M. Callier (Albert), docteur en droit, docteur spécial en droit moderne.

Il donnera le cours de droit commercial. Les autres cours dont il pourra être chargé seront ultérieurement indiqués, la faculté de droit entendue.

Même faculté : M. Nossent (Jules), docteur en droit, docteur en philosophie et lettres, juge suppléant au tribunal de Tongres.

Il donnera celui des deux cours de droit civil moderne qui est devenu vacant dans la faculté de droit. Les autres cours dont il pourra être chargé seront ultérieurement indiqués, la faculté de droit entendue.

Faculté de médecine : M. Van Wetter (Auguste), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, chef des travaux anatomiques à l'université de Gand.

Il donnera le cours d'anatomie humaine descriptive, devenu vacant dans la faculté de médecine.

Changements dans les attributions.

Il est pourvu de la manière suivante aux trois cours de l'université de Gand désignés ci-après et qui sont devenus vacants par la mise à la retraite des titulaires, savoir :

Faculté des sciences : Cours d'anatomie comparée, attribué à M. Plateau (F.), professeur extraordinaire ;

Faculté de médecine : Cours de physiologie humaine, attribué à M. Boddaert (R.), professeur ordinaire ;

Même faculté : Cours d'hygiène publique et privée, attribué à M. Van Bambeke, professeur extraordinaire.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

M. Van Aubel (J. C.), professeur extraordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liège, a été promu au rang de professeur ordinaire dans la même faculté.

M. Kurth (Godefroid), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur (humanités), docteur spécial en sciences historiques, est nommé aux fonctions de professeur extraordinaire dans la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège, avec dispense du grade de docteur en philosophie et lettres.

Il est chargé de donner les cours d'histoire politique du moyen âge et d'histoire politique de la Belgique, devenus vacants dans la faculté par la retraite de M. le professeur ordinaire Borgnet.

Le cours d'histoire de la philosophie ancienne et moderne, devenu vacant dans la même faculté par la retraite de M. le professeur ordinaire Schwartz, est placé dans les attributions de M. Le Roy (Alphonse), professeur ordinaire.

Des arrêtés royaux, en date du 6 octobre 1873, acceptent les démissions, offertes de leurs fonctions dans l'enseignement moyen de l'Etat, par MM. : Alvin (Auguste-Joseph), préfet des études de l'athénée royal de Bruxelles ;

Van der Ghinste (Auguste-Joseph), professeur de sixième latine à l'athénée royal de Bruges ;

Collignon (Philibert-Amand-Aimé), professeur de la classe préparatoire, section des humanités, de l'athénée royal de Mons ;

Moeris (Michel), professeur de la classe préparatoire, section des humanités, de l'athénée royal d'Arlon.

MM. Alvin, Van der Ghinste, Collignon et Moeris sont admis à faire

valoir leurs droits à la pension. Ils sont, en outre, autorisés à conserver le titre honorifique de leur emploi.

M. Delétré (Charles-Émile), professeur de troisième latine à l'athénée royal de Tournai, est admis à faire valoir ses droits à la pension de retraite.

Sont nommés :

A l'athénée royal de Bruxelles : Préfet des études, en remplacement de M. Alvin, démissionnaire, M. Branquart (Louis), actuellement professeur de rhétorique latine ;

Professeur de rhétorique latine, en remplacement de M. Branquart, M. Legrand (Servais-Joseph), actuellement professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Liège.

A l'athénée royal de Liège : Professeur de rhétorique latine, en remplacement de M. Legrand, qui reçoit une autre destination, M. Milz (Jacques-Joseph), actuellement professeur de rhétorique latine à l'athénée royal d'Arlon.

A l'athénée royal d'Arlon : Professeur de rhétorique latine, en remplacement de M. Milz, qui reçoit une autre destination, M. Kugener (Jean-Antoine), actuellement professeur de troisième latine chargé, avec le professeur de rhétorique, de la seconde latine ;

Professeur de troisième latine, en remplacement de M. Kugener, préindiqué, M. Dupont (Henri-Joseph), actuellement professeur de la classe préparatoire (section professionnelle) ;

Professeur de la classe préparatoire (section professionnelle), en remplacement de M. Dupont, préindiqué, M. Bonny (Charles), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités ;

Professeur de la classe préparatoire (section des humanités), en remplacement de M. Moeris, démissionnaire, M. Küntziger (Jacques), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités.

A l'athénée royal de Mons : Préfet des études, en remplacement de M. Marsigny, décédé, M. Damoiseaux (François), actuellement professeur de rhétorique latine ;

Professeur de rhétorique latine, en remplacement de M. Damoiseaux, M. Nelissen (Jean-Albert-Léopold), actuellement professeur de rhétorique latine à l'athénée royal de Hasselt.

A l'athénée royal de Hasselt : Professeur de rhétorique latine, en remplacement de M. Nelissen, qui reçoit une autre destination, M. Courtoy (Alexandre), actuellement professeur de quatrième latine ;

Professeur de quatrième latine, en remplacement de Courtoy, M. Robyt, actuellement professeur de cinquième latine ;

Professeur de cinquième latine, en remplacement de M. Robyt (C.), M. Stordeur (Louis), actuellement professeur de sixième latine ;

Professeur de sixième latine, à titre provisoire, en remplacement de M. Stordeur, M. Willemaers (Alphonse), docteur en philosophie et lettres, actuellement professeur d'histoire et de français au collège communal de Louvain.

A l'athénée royal de Tournai : Professeur de troisième latine, en remplacement de M. Delétré, admis à faire valoir ses droits à la pension, M. Defossé (Léopold), actuellement professeur de quatrième latine ;

Professeur de quatrième latine, en remplacement de M. Defossé, M. Flammencourt (Edouard-Antoine-Joseph), actuellement professeur de cinquième latine ;

Professeur de cinquième latine, en remplacement de M. Flammencourt, M. Raskop (Jean-Hubert-Guillaume), actuellement professeur de sixième latine ;

Professeur de sixième latine, en remplacement de M. Raskop, M. Van Veerdeghem (François), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur de rhétorique au collège communal de Thuin ;

Professeur de la classe préparatoire, en remplacement de M. Piters, qui reçoit une autre destination, M. Castin (Achille), professeur agrégé de l'enseignement moyen pour les humanités.

A l'athénée royal de Bruges : Professeur de rhétorique française, en remplacement de M. Gravrand (F.), mis, sur sa demande, en disponibilité pour motif de santé, M. Piters (Armand), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les humanités, actuellement professeur de la classe préparatoire à l'athénée royal de Tournai ;

Professeur de sixième latine, en remplacement de M. Vanderghinste (A.-J.), démissionnaire, M. Wynands (Edouard-Jean-Gérard), actuellement professeur de la classe préparatoire.

A l'athénée royal de Tournai : professeur de flamand, en remplacement de M. Verstraeten, appelé à d'autres fonctions, M. Dumont (Auguste), muni du diplôme de capacité pour l'enseignement de la langue flamande, actuellement chargé du même service à titre provisoire.

A l'athénée royal de Namur : professeur de sixième latine, en remplacement de M. Lapaille, qui reçoit une autre destination, M. Descamps (Frédéric Léopold Henri), actuellement professeur des classes préparatoires réunies ;

Professeur d'histoire et de géographie, en remplacement de M. Borgnet, décédé, M. Lapaille (Richard), actuellement professeur de sixième latine.

Professeur d'anglais, en remplacement de M. Pasquet, nommé en la même qualité à l'athénée royal de Liège, M. Anthéunis (Jules Arcadle), muni du diplôme de capacité pour l'enseignement de l'anglais, actuellement chargé du même service à titre provisoire.

Par arrêté ministériel sont nommés, à titre provisoire, à l'école moyenne de l'État, à Aerschot, savoir :

Maîtres de dessin, en partage, en remplacement de M. Leyssens, décédé, MM. Doms (Émile) et De Block (Désiré), respectivement premier et deuxième régents ;

Maître de gymnastique, en remplacement de M. Thaon, décédé, M. Bouve (Charles Théodore Corneille), directeur de ladite école.

Sont admis à l'école normale des humanités, pour l'année scolaire 1873-1874, savoir :

A. — *En qualité d'élèves de la première année d'études.*

Les sieurs Grafé (Alfred), de Sainte-Croix lez-Namur; Maréchal (Alphonse), de Liège; Mallet (Georges), de Lille; Gilleman (Charles), de Bruges; Schreiber (Joseph), de Tongres.

B. — *En qualité d'élèves de la deuxième année d'études.*

Les sieurs Bocksruth (Eugène), de Heusden; Kiesel (Guillaume), d'Echternach; Gielen (Joseph), de Tongres.

C. — *En qualité d'élèves de la troisième année d'études.*

Les sieurs Hermans (Joseph), de Visé; Lambotte (Edmond), de Marchin; Gouder de Beauregard (Joseph), de Tongres.

D. — *En qualité d'élèves de la quatrième année d'études.*

Les sieurs Otten (Félicien), de Saint-Trond; Spéder (Paul), de Stavelot; Richard (Arthur), de Bruxelles.

Sont nommés :

A l'école moyenne de l'Etat, à Alost : Quatrième régent, en remplacement de M. Bouve, qui a été appelé à d'autres fonctions, M. Reynens (Camille-Hubert), actuellement premier régent à l'école moyenne de Nieupoort.

A l'école moyenne de l'Etat, à Nieupoort : Premier régent, en remplacement de M. Reynens, qui reçoit une autre destination, M. Ringoot (Jean), actuellement deuxième régent;

Deuxième régent, en remplacement de M. Ringoot, M. Truyens (Alph.), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement assistant à l'école moyenne de Maeseyk.

A l'école moyenne de l'Etat, à Aerschot : Premier régent, en remplacement de M. Leyssens, décédé, M. Doms (Émile), actuellement deuxième régent;

Deuxième régent, en remplacement de M. Doms, M. De Block (Désiré), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement assistant.

A l'école moyenne de l'Etat, à Limbourg : Troisième régent, place nouvellement créée par l'élévation de l'école de la catégorie inférieure à la catégorie intermédiaire, M. Arnold (Oscar-Henri-Antoine), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement instituteur à l'école moyenne de l'Etat, à Stavelot.

A l'école moyenne de l'Etat, à Rœulx : Directeur, en remplacement de M. Pourbaix, démissionnaire, M. Balasse (Adrien), actuellement deuxième régent à l'école moyenne de l'Etat, à Namur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Namur : Deuxième régent, en remplacement de M. Balasse, qui reçoit une autre destination, M. Mathieu (Prosper-Joseph), actuellement troisième régent à l'école moyenne de l'état, à Turnhout.

A l'école moyenne de l'Etat, à Turnhout : Troisième régent, en remplacement de M. Mathieu, qui reçoit une autre destination, M. Vandenberg (François), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième instituteur à l'école moyenne de l'Etat, à Louvain.

A l'école moyenne de l'Etat, à Dinant : Directeur, en remplacement de M. Hanin, qui reçoit une autre destination, M. Magery (Jean-Baptiste), actuellement premier régent ;

Premier régent, en remplacement de M. Magery, M. Sépult (Jean-François), actuellement deuxième régent ;

Deuxième régent, en remplacement de M. Sépult, M. Demeuse (Adolphe-Joseph), actuellement premier régent à l'école moyenne de l'Etat, à Philippeville ;

Troisième régent, en remplacement de M. Crevecœur, qui reçoit une autre destination, M. Bardiaux (Léon-Hippolyte), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement deuxième instituteur dédoublant à l'école moyenne de l'Etat, à Visé.

A l'école moyenne de l'Etat, à Philippeville : Premier régent, en remplacement de M. Demeuse, qui reçoit une autre destination, M. Berger (Alphonse-Joseph), actuellement deuxième régent à l'école moyenne de l'Etat, à Marche.

A l'école moyenne de l'Etat, à Marche : Deuxième régent, en remplacement de M. Berger, qui reçoit une autre destination, M. Marche (Pierre-Adolphe), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier instituteur à l'école moyenne de l'Etat, à Braine-le-Comte.

A l'école moyenne de l'Etat, à Saint-Trond : Deuxième régent, en remplacement de M. Bertiau, démissionnaire, M. Vandervelden (François), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement instituteur à l'école moyenne de l'Etat, à Boom.

A l'école moyenne de l'Etat, à Thuin : Troisième régent, en remplacement de M. Camby, décédé, M. Crevecœur (Jules-Alexandre), actuellement troisième régent à l'école moyenne de l'Etat, à Dinant.

A l'école moyenne de l'Etat, à Ath : Troisième régent, en remplacement de M. Laurent mis, sur sa demande, en disponibilité sans traitement, M. Defgnée (Victor-François-Joseph), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur, actuellement premier instituteur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Aerschot : Assistant, en remplacement de M. Deblock, appelé à d'autres fonctions, M. Boreux (Léon), ancien régent de l'école moyenne communale de Termonde ;

Assistant dédoublant, en remplacement M. Coppens, démissionnaire, M. Raemackers Chrétien), aspirant-professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Jodotgne : Deuxième instituteur, en remplacement de M. Dasnoy, démissionnaire, M. Collignon (Lucien), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Louvain : Deuxième instituteur, en remplacement de M. Vandenberg, qui reçoit une autre destination, M. Rens (Raphaël), actuellement deuxième instituteur dédoublant ;

Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement de M. Rens, M. Verreth (Adrien), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Anvers : Premier instituteur, en remplacement de M. Van Lippeloy, décédé, M. Vanderlinden (Jean-Gommaire), actuellement premier instituteur dédoublant ;

Premiers instituteurs dédoublants, MM. Van Roo (Armand-Gérard), actuellement premier instituteur dédoublant à l'école moyenne de l'état, à Gosselies ; Libotte (Jean-Pierre-François) et De Volder (Martin-Corneille-François), respectivement deuxième instituteur et deuxième instituteur dédoublant à l'école moyenne de l'Etat, à Anvers ;

Deuxième iustituteur, en remplacement de M. Libotte, M. Servais (Félix-Constant), actuellement deuxième instituteur dédoublant ;

Deuxième instituteur dédoublant, M. De Weerd (Pierre), actuellement assistant à l'école moyenne de l'Etat, à Nieuport.

A l'école moyenne de l'Etat, à Boom : Instituteur, en remplacement de M. Vandervelden, qui reçoit une autre destination, M. Vandeweghe (C.), actuellement assistant ;

Assistant, en remplacement de M. Vandeweghe, M. Vandenberghe (Adolphe), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Lierre : Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement de M. Delpire (L.), démissionnaire, M. Coppé (Henri), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Malines : Premier instituteur dédoublant, place nouvellement créée, M. Waroquiers (Denis), actuellement deuxième instituteur ;

Deuxième instituteur, en remplacement de M. Warocquiers, M. Van Camp (François-Guillaume), élève diplômé de l'école normale de l'état, à Lierre, actuellement instituteur à l'école communale primaire (Nord), à Malines.

A l'école moyenne de l'Etat, à Braine-le-Comte. Premier instituteur, en remplacement de M. Manchel, qui reçoit une autre destination, M. Ballieu (Philibert), actuellement instituteur en disponibilité.

A l'école moyenne de l'Etat, à Ath : Premier instituteur, en remplacement de M. Dëgnée, qui est appelé à d'autres fonctions, M. Kerstenne (Victor-Joseph-Marie), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Gosselies : Premier instituteur dédoublant, en remplacement de M. Van Roo, qui reçoit une autre destination, M. Davreux (F.-J.), actuellement deuxième instituteur ;

Deuxième instituteur, en remplacement de M. Davreux, Hanus (N.-J.), actuellement deuxième instituteur dédoublant.

A l'école moyenne de l'Etat, à Bruges : Deuxième instituteur dédoublant, place nouvellement créée, le sieur Brasseur (Pierre), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Nieuport : Assistant, en remplacement de M. De Weerdt, qui reçoit une autre destination, M. Pinte (Henri), aspirant-professeur agrégé de l'enseignement du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Limbourg : Premier instituteur, M. Bastin (Hilaire), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur ;

Deuxième instituteur, M. Visé (G.-M.-J.), actuellement instituteur ;

Deuxième instituteur dédoublant, M. Martin (G.-J.), actuellement assistant.

A l'école moyenne de l'Etat, à Stavelot : Instituteur, en remplacement de M. Arnold, qui reçoit une autre destination, M. Blondeaux (A.-J.), actuellement assistant.

A l'école moyenne de l'Etat, à Visé : Deuxième instituteur dédoublant, en remplacement de M. Bardiaux, qui reçoit une autre destination, M. Deppe (Jules), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

A l'école moyenne de l'Etat, à Andenne : Instituteur, en remplacement de M. Steinier mis, sur sa demande, en disponibilité, M. Duquesne (Emile-Léon), professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré inférieur.

INSTRUCTION MOYENNE.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE COMPOSITION LATINE EN RHÉTORIQUE.

Accessit : L'élève Renson, Georges, de l'athénée royal de Bruxelles, a obtenu 65 points sur 100 ;

1^{re} *Mention honorable :* L'élève Becart, Louis, id., 64 points ;

2^e " L'élève Liénard, Valère, du collège patronné d'Enghien, 63 points ;

" " L'élève Mallet, Georges, de l'athénée royal de Bruxelles, 63 points ;

3^e " L'élève Grafé, Alfred, de l'athénée royal de Namur, 62 points ;

4^e " L'élève Canivez, Félix, du collège communal d'Ath, 61 points ;

" " L'élève Maréchal, Alphonse, de l'athénée royal de Liège, 61 points ;

" " L'élève Masson, Edmond, de l'athénée royal d'Arlon, 61 points ;

" " L'élève Richir, Edouard, de l'athénée royal de Bruxelles, 61 points ;

" " L'élève Rousseau Hubert, du collège comm. d'Ath, 61 points ;

5^e " L'élève Boels, Émile, du collège comm. de Louvain, 60 points ;

" " L'élève Delbeke, Auguste, du collège patronné de Courtrai, 60 points ;

- 5^e *Mention honorable* : L'élève Gilman, Charles, de l'athénée royal de Bruges, 60 points;
 „ „ L'élève Masy, Hippolyte, du collège communal de Nivelles, 60 points;
 „ „ L'élève Portmans, Ferdinand, du collège patronné de Saint-Trond, 60 points;
 „ „ L'élève Wittamer, Arthur, de l'athénée royal d'Arlon, 60 points;

RÉSULTATS DU CONCOURS DE VERSION LATINE EN RHÉTORIQUE.

- 1^{er} *Prix* : L'élève Liénard, Valère, du collège patronné d'Enghien, a obtenu 72 points sur 100;
 „ „ L'élève Wittamer, Arthur, de l'athénée royal d'Arlon, 72 points;
 2^e „ L'élève Boels, Émile, du collège communal de Louvain, 71 points;
 1^{er} *Accessit* : L'élève Becart, Louis, de l'athénée royal de Bruxelles, 70 points;
 „ „ L'élève Renson, Georges, id., 70 points;
 2^e „ L'élève Delbeke, Auguste, du collège patronné de Courtrai, 68 points;
 3^e „ L'élève Buisseret, Émile, du collège patronné de Binche, 67 points;
 „ „ L'élève de Kerckhove, Vincent, du collège privé de Saint-Rombaut, à Malines, 67 points;
 „ „ L'élève Werry, Fernand, de l'athénée royal de Tournai, 67 points;
 4^e „ L'élève Hollevoet, Georges, de l'athénée royal de Bruxelles, 66 points;
 5^e „ L'élève Canivez, Félix, du collège communal d'Ath, 65 points;
 „ „ L'élève Caudron, Joseph, du collège privé de Saint-Rombaut, à Malines, 65 points;
 „ „ L'élève Gilson, Émile, du collège communal de Louvain, 65 points;
 1^{er} *Mention honorable* : L'élève Masy Hippolyte, du collège communal de Nivelles, 64 points;
 2^e „ L'élève De Meersman, Théophile, du collège privé de Saint-Rombaut, à Malines, 63 points;
 „ „ L'élève Gyselynck, Gabriel, de l'athénée royal de Gand; 63 points;
 „ „ L'élève Maréchal, Alphonse, de l'athénée royal de Liège, 63 points;
 „ „ L'élève Ronflette, Camille, du collège communal d'Ath, 63 points;
 „ „ L'élève Roossens, Julien, du collège patronné d'Enghien, 63 points;

- 3^e *Mention honorable*: L'élève Deckers, Adhémar, du collège communal de Tongres, 62 points ;
- » » L'élève Lepreux, Omer, du collège communal d'Ath, 62 points ;
- » » L'élève Van Liere, Albéric, du collège patronné de Courtrai, 62 points ;
- 4^e » L'élève Janssens, Émile, du collège privé de Saint-Rombaut, à Malines, 61 points ;
- » » L'élève Rousseau, Hubert, du collège comm. d'Ath, 61 points ;
- » » L'élève Wodon, Armand, de l'athénée royal de Namur, 61 points ;
- 5^e » L'élève De Ruysscher, Franç., du collège privé de Saint-Rombaut, à Malines, 60 points ;
- » » L'élève Jadot, Camille, du collège communal de Huy, 60 points ;

RÉSULTATS DU CONCOURS DE COMPOSITION FRANÇAISE EN RHÉTORIQUE LATINE.

- 1^{re} *Accessit*: L'élève Boels, Émile, du collège communal de Louvain, a obtenu 69 points sur 100 ;
- » » L'élève Herla, Léon, de l'athénée royal de Bruxelles, 69 points ;
- 2^e » L'élève Courtois, Victor, de l'athénée royal d'Arlon, 68 points ;
- 3^e » L'élève Delbeke, Auguste, du collège patronné de Courtrai, 65 points ;
- » » L'élève Roger, Oscar, de l'athénée royal de Mons, 65 points ;
- » » L'élève Becart, Louis, de l'athénée royal de Bruxelles, 64 points ;
- 1^{re} *Mention honorable*: L'élève De Busschere, Jules, de l'athénée royal de Bruges, 64 points ;
- » » L'élève De Govaerts, Jean, du collège communal de Tirlemont, 64 points ;
- » » L'élève Grafé, Alfred, de l'athénée royal de Namur, 64 points ;
- » » L'élève Parys, Eug., de l'athénée royal de Bruxelles, 64 points ;
- » » L'élève Renon, Georges, de l'athénée royal de Bruxelles, 64 points ;
- » » L'élève Schœnfeld, Georges, de l'athénée royal de Bruxelles, 64 points ;
- 2^e » L'élève Wittamer, Arthur, de l'athénée royal d'Arlon, 63 points ;
- 3^e » L'élève Bauss, Charles, de l'athénée royal d'Anvers, 62 points ;
- » » L'élève Lepreux, Omer, du collège communal d'Ath, 62 points ;
- » » L'élève Mallet, Georges, de l'athénée royal de Bruxelles, 62 points ;
- 4^e » L'élève Clément, Charles, de l'athénée royal d'Arlon, 61 points ;
- » » L'élève De Jaegher, Édouard, de l'athénée royal d'Arlon, 61 points ;
- 5^e » L'élève Bassing, Albert, de l'athénée royal d'Arlon, 60 points ;
- » » L'élève Fourrier, François, de l'athénée royal de Bruxelles, 60 points ;
- » » L'élève Hoet, Achille, de l'athénée royal de Gand, 60 points ;

- 5^e *Mention honorable* : L'élève Leroux, Gabriel, du collège communal de Bouillon, 60 points ;
- » L'élève Liénard, Valère, du collège patronné d'Enghien, 60 points ;
- » L'élève Mallié, Léon, du collège patronné d'Enghien, 60 points ;
- » L'élève Rousseau, Hubert, du collège communal d'Ath, 60 points ;
- « L'élève Thys, Louis, du collège communal de Tirlemont, 60 points ;
- » L'élève Werry, Fernand, de l'athénée royal de Tournai, 60 points ;

RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE POUR
LES ÉLÈVES DE RHÉTORIQUE LATINE ET DE PREMIÈRE PRO-
FESSIONNELLE.

A. — *Rhétorique latine.*

- 1^{er} *Prix* : L'élève Maes, Arnold, de l'athénée royal de Hasselt, 83 points ;
- 2^e » L'élève Reydams, Edm., de l'athénée royal d'Anvers, 79 points ;
- 1^{er} *Accesst* : L'élève Van Camp, Julien, du collège Saint-Rombaut, à Malines, 75 points ;
- 2^e » L'élève Delbeke, Auguste, du collège patronné de Courtrai, 74 points ;
- 3^e » L'élève Nelissen, Polydore, du collège patronné de Saint-Trond, 73 points ;
- 4^e » L'élève Caudron, Joseph-Pierre, du collège Saint-Rombaut, à Malines, 72 points ;
- 5^e » L'élève De Ruysscher, François, id., 70 points ;
- 6^e » L'élève Marchal, Philippe, du collège patronné d'Ostende, 68 points ;
- 7^e » L'élève Gyselinck, Gabriel, de l'athénée royal de Gand, 66 points ;
- 8^e » L'élève Hechtermans, Albéric, de l'athénée royal de Hasselt, 65 points ;
- » » L'élève Peeters, Étienne, du collège patronné de Hérenthals, 65 points ;
- 1^{re} *Mention honorable* : Janssens, Émile, du collège patronné de Hérenthals, 64 points ;
- » » L'élève Vandenhove, Joseph, du collège patronné de St-Trond, 64 points ;
- 2^e » L'élève Vandenhove, Joseph, du collège patronné de St-Trond, 64 points ;
- 2^e » L'élève Seriacop, Achille, de l'athénée royal de Bruges, 61 points ;
- L'élève Van Lerberghe, Adolphe, du collège patronné de Thielt, 60 points.

B. — *Première professionnelle.*

- 1^{er} *Prix* : L'élève Fabry, Edmond, de l'athénée royal d'Anvers, 72 points;
 2^e " L'élève Van Bogaert, Raimond, de l'athénée royal de Gand, 71 points;
 1^{re} *Mention honorable* : Vande Ven, Jean, de l'athénée royal d'Anvers, 61 points;
 2^e " L'élève Vloeberghs, Emmanuel, de l'athénée royal d'Arlon, 60 points.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE LA QUATRIÈME LATINE.

NOMS ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES.	NOMBRE DES POINTS OBTENUS EN :					Total sur 100.
	Thème latin.	Exercices sur la langue grecque.	Rédaction française.	Version latine.		
1 ^{er} <i>Prix</i> : Turbelin, Jules, ath. r. de Tournai,	28	10	17	24 ¹ / ₂	79 ¹ / ₂	
2 ^e " Dauge, Eugène, id. de Gand,	23	7	19	24	73	
3 ^e " Gaspar, Ed., collège patr. d'Enghien,	26	6	22	18 ¹ / ₂	72 ¹ / ₂	
" " Sansen, René, id. de Poperinghe,	28	5 ¹ / ₂	16	23	72 ¹ / ₂	
4 ^e " Bansart, Omer, ath. royal de Mons,	20	6 ¹ / ₂	21	23	70 ¹ / ₂	
" " Bouwens, Fréd., coll. patr. de Thielt,	26	5 ¹ / ₂	20	19	70 ¹ / ₂	
1 ^{er} <i>Acc.</i> : Pecqueur, Oscar, id. d'Enghien,	32	7 ¹ / ₂	12	18	69 ¹ / ₂	
2 ^e " Fréson, Jules, athénée r. de Liège,	30	9	10	20	69	
3 ^e " Dandin, Pierre, coll. com. de Chimai,	26 ¹ / ₂	9	15	18	68 ¹ / ₂	
4 ^e " Lefer, Victor, collège pat. d'Enghien,	22	6	20	18 ¹ / ₂	66 ¹ / ₂	
5 ^e " Lepère, Robert, ath. r. de Bruxelles,	19	7	21	18 ¹ / ₂	65 ¹ / ₂	
6 ^e " Arendt, Charles, id. de Liège,	18	7	19	21	65	
" " Souffret, François, id.,	23 ¹ / ₂	9	16	16 ¹ / ₂	65	
1 ^{re} <i>Mention honor.</i> : Dumoulin, Urbain, collège patronné de Saint-Trond,	26	7	11	19	63	
2 ^e " Lahousse Henri, id. de Thielt,	22	7 ¹ / ₂	17	16	62 ¹ / ₂	
" " Mayer, Oscar, ath. royal d'Anvers,	23 ¹ / ₂	8	15	16	62 ¹ / ₂	
3 ^e " Graff, Emile, id.,	25	4	16	17	62	
" " Merlier, Félix, coll. patr. de Thielt,	22 ¹ / ₂	5 ¹ / ₂	17	17	62	
" " Vandavelde, Pol., ath. r. d'Anvers,	23	9	16	14	62	
4 ^e " De Coene, Louis, col. pat. d'Ostende,	23	6	13	18 ¹ / ₂	60 ¹ / ₂	
5 ^e " Lenoir, Joseph, id. d'Enghien,	23 ¹ / ₂	6	10	20 ¹ / ₂	60	

RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE MATHÉMATIQUES EN QUATRIÈME LATINE.

- 1^{er} *Prix* : L'élève Dandin, Pierre, du collège communal de Chimai, a obtenu 95 1/2 points sur 100;
 " " L'élève Souheur, Flor., de l'athénée royal de Liège, 95 1/2 points;

- 2^e *Prix* : L'élève Maistriau, Ch^e, de l'athénée royal de Gand, 94 points;
 " " L'élève Mellemans, Zozime, du collège patronné de St-Trond, 94 points;
 1^{re} *Accessit*: Vandeveldé, Polydore, de l'athénée royal d'Anvers, 92 points;
 2^e " L'élève Cuissez, Léon, de l'athénée royal de Bruxelles, 90 1/4 p.;
 3^e " L'élève Roffiaen, Hector, de l'athénée royal de Gand, 90 points;
 4^e " L'élève Macquet, Gérard, de l'athénée royal de Bruges, 85 points;
 5^e " L'élève Fontaine, Ernest, du collège communal de Malines, 83 3/4 points;
 6^e " L'élève Cochet Victor, de l'athénée royal de Mons, 83 1/2 points;
 7^e " L'élève Preson, Jules, de l'athénée royal de Liège, 81 1/2 points;
 7^e " L'élève Hambursin, Émile, de l'athénée royal de Namur, 81 1/2 points;
 " " L'élève Sauvage, Jean-Nicolas, du collège patronné de Herve, 82 1/2 points;
 8^e " L'élève Follet, Léon, du collège communal de Verviers, 81 points;
 9^e " L'élève Dauge, Eugène, de l'athénée royal de Gand, 80 1/2 points;
 10^e " L'élève Bansart, Omer, de l'athénée royal de Mons, 80 points;
 " " L'élève Tamine, Henri, du collège communal de Nivelles, 80 points.

Ont obtenu :

- L'élève Cavenaile Alexandre, de l'athénée royal de Namur, 79 1/2 points;
 " Fontaine Léopold, du collège communal de Malines, 79 1/2 points;
 " Bartoleyns, Éloi, du collège communal de Tongres, 78 1/2 points;
 " De Puydt, Albert, de l'athénée royal de Namur, 78 1/4 points;
 " Crets, Joseph Pierre, du collège patronné d'Hérenthals, 78 points;
 " Leclercq, Georges, de l'athénée royal de Mons, 76 3/4 points;
 " Du Vivier, Jules, de l'athénée royal de Mons, 76 points;
 " Hanquet, Eugène, de l'athénée royal de Liège, 76 points;
 " Hambursin, Eugène, de l'athénée royal de Namur, 75 1/2 points;
 " Arendt, Charles, de l'athénée royal de Liège, 75 points;
 " Turbelin, Jules, de l'athénée royal de Tournai, 74 1/2 points;
 " Binot, Arthur, du collège communal d'Ath, 73 1/2 points;
 " Boxy, Édouard, du collège patronné de Gheel, 73 points;
 " Hans, Eugène, du collège communal de Charleroi, 73 points;
 " Fauconier, Eugène, du collège communal de Thuin, 72 1/2 points;
 " Debertry, Arthur, du collège communal de Verviers, 72 points;
 " Mayer, Oscar, de l'athénée royal d'Anvers, 71 3/4 points;
 " Dumoulin, Urbain, du collège patronné de St-Trond, 70 3/4 points;
 " Canon, Louis, du collège communal de Thuin, 70 points;
 " Poncelet, Hector, du collège communal de Malines, 69 1/2 points;
 " Duchateau, Ernest, du collège communal de Chimai, 69 points;
 " Lardinois, François, du collège communal de Verviers, 68 points;
 " Delwaide, Joseph, du collège patronné de St-Trond, 66 1/2 points;

- L'élève Henckaerts, Émile, du collège patronné de St-Trond, 66 1/2 points;
 » Marchal, Emmanuel, du collège communal de Virton, 66 points;
 » Pottier, Raphaël, du collège patronné de Herve, 66 points;
 » Fagnart, Fernand, du collège communal d'Ath, 65 points;
 » Rousseau, Arthur, du collège communal de Dinant, 64 1/2 points;
 » De Rycker, Germain, de l'athénée royal de Bruges, 64 points;
 » Souffret, François, de l'athénée royal de Liège, 64 points;
 » Coupez, Octave, de l'athénée royal de Tournai, 63 1/2 points;
 » Lerot, Jules, du collège communal de Dinant, 63 1/2 points;
 » Bernard, Nestor, du collège patronné de St-Trond, 63 points;
 » Leplat, Lucien, du collège communal de Huy, 62 points;
 » Rox, Louis, du collège patronné de Herve, 61 points;
 » Comein, Jules, du collège communal d'Ypres, 60 1/2 points;
 » Galant, Adolphe, du collège communal d'Ath, 60 points.

**RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA PREMIÈRE PROFESSIONNELLE
(SECTION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE).**

- 1^{er} *Prix*: L'élève Bourlart, Léon, de l'athénée royal de Bruxelles, 72 points sur 100;
 2^e » L'élève Colins, Alb., de l'athénée royal de Bruxelles, 71 points;
Accessit: L'élève Minders, Louis, de l'athénée royal de Hasselt, 69 points;
 1^{re} *Mention honorable*: L'élève Vande Ven, Jean, de l'athénée royal d'Anvers, 62 1/2 points;
 2^e *Mention honorable*: L'élève Jussy, Georges, du collège communal de Verviers, 60 points.

**RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA PREMIÈRE PROFESSIONNELLE
(SECTIONS RÉUNIES).**

NOMS ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES.	NOMBRE DES POINTS OBTENUS EN :				Total sur 100.
	Français.	Histoire de la Belgique.	Langues modernes.		
<i>Accessit</i> : Colins, Albert, athénée royal de Bruxelles,	28	13 3/4	24		65 3/4
1 ^{er} <i>Ment. honor.</i> : Van Cutsem, Albert, id.,	31	11 3/4	21		63 3/4
2 ^e » Boulart, Léon, id.,	28	10 1/4	25		63 1/4
3 ^e » Bauwens, Oscar, id. de Gand,	32	6 1/2	24		62 1/2
4 ^e » Beyaert, Julien, id.	21	15 3/4	23 1/2		60 1/4
5 ^e » Fabri, Edmond, id. d'Anvers,	26	8	26		60

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA TROISIÈME PROFESSIONNELLE (PARTIE LITTÉRAIRE).

NOMS ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES.	NOMBRE DES POINTS OBTENUS EN :			Total sur 100.
	Français.	Histoire et géographie.	Langues modernes.	
<i>Prix</i> : Geerts, Alfred, athénée royal de Tournai,	40 ¹ / ₂	17 ¹ / ₂	12	70
1 ^{er} <i>Acc</i> : Jamotte, Eudore, id.,	32	17 ¹ / ₂	19	68 ¹ / ₂
2 ^e » Dechainé, Joseph, coll. com. de Verviers,	35	12	18	65
1 ^{re} <i>Ment. honor.</i> : Jonckheere, P., c. pat. d'Ostende,	22	13 ¹ / ₂	28 ¹ / ₂	64
2 ^e » Debacker, Joseph, athénée royal de Mons,	40	10 ¹ / ₂	12	62 ¹ / ₂
3 ^e » Misotten, Frédéric, id. de Gand,	21	18	23	62
4 ^e » Peeters, Robert, collège com. de Malines,	15	17 ¹ / ₂	29	61 ¹ / ₂
5 ^e » Vanden Broucke, Em., col. pat. d'Ostende,	18	17 ¹ / ₂	24 ¹ / ₂	60

RÉSULTATS DU CONCOURS DE LA TROISIÈME PROFESSIONNELLE (PARTIE SCIENTIFIQUE).

- 1^{er} *Prix* : L'élève Janssen, Ernest, du collège communal de Tirlemont, a obtenu 80 points sur 100;
- 2^e » L'élève Debacker, Joseph, de l'athénée royal de Mons, 78 points;
- » » L'élève Michez, Henri, de l'athénée royal de Mons, 78 points;
- 3^e » L'élève Depauw, Isidore, de l'athénée royal de Gand, 77 points;
- » » L'élève Houfelin, Franç., de l'athénée royal de Gand, 77 points;
- 4^e » L'élève De Hemptinne, Émile, du collège communal de Huy, 74 points;
- 1^{re} *Accessit* : L'élève De Nys, Louis, de l'athénée royal de Gand, 70 points;
- » » L'élève Lammens, Ch^s, du collège communal d'Ath, 70 points;
- 2^e » L'élève Chevalier, Alexandre, de l'athénée royal de Mons, 69 points;
- 3^e » L'élève Herpin, Émile, de l'athénée royal de Bruxelles, 67 points;
- 4^e » L'élève Gillion, Alphonse, du collège communal de Nivelles, 66 points;
- » » L'élève Lambotte, Lucien, du collège comm. de Huy, 66 points;
- 1^{re} *Mention honorable* : L'élève Meurant, Sylvain Joseph, du collège communal de Thuin, 63 points;
- » » L'élève Missotten, Fréd., de l'athénée royal de Gand, 63 points;
- » » L'élève Roulin, Nicolas, du collège communal de Dinant, 63 points;
- 2^e » L'élève Jamotte, Eudore, de l'athénée royal de Tournai, 62 points;
- 3^e » L'élève Legat, Louis, de l'athénée royal de Mons, 61 points.

RÉSULTATS DU CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN
DU SECOND DEGRÉ EN 1873.

NOMS ET PRÉNOMS DES ÉLÈVES.	NOMBRE DES POINTS OBTENUS.		Total sur 100.
	pr la partie littéraire.	pr la partie scientifique.	
A. — <i>Élèves nouveaux.</i>			
1 ^{er} <i>Prix</i> : Hoven, Théodore, école moy. com. de Liège,	52	34	86
2 ^e " Letellier, Louis, école de l'État à Soignies,	51.5	34	85.5
3 ^e " Ts'Joën, Émile, école comm. d'Audenarde,	52	33	85
4 ^e " Baily, Clément-Jos., éc. de l'État à Couvain,	57	25.5	82.5
" " Petit, Émile, école à Soignies,	48.5	34	82.5
" " Smeets, Zéphirin-Winand, école à Turnhout,	53.5	29	82.5
5 ^e " Denayer, Guillaume-Charles, école à Hal,	50.5	31	81.5
6 ^e " Blaise, Victor-Louis, id. à Huy,	50	31	81
" " Dehaye, Adrien, à Gosselies,	48	33	81
7 ^e " Aglave, Alfred-Étienne, id. à Thuin,	50	29	79
" " Baratte, Achille, id. à Saint-Ghislain,	48	31	79
" " Coppens, Léopold, id. à Ath,	51	28	79
" " Depommier, Marius-Édouard, id. à Thuin,	52	27	79
" " Dewerpe, Laurent, id. à Houdeng-Aimeries,	47	32	79
" " Jorion, Oscar, id. à Péruwelz,	48	31	79
8 ^e " Cordier Émile, id. à Soignies,	47	31.5	78.5
" " Molle, Louis-Henri, id. à Couvin,	48.5	30	78.5
9 ^e " Audiart, Oscar, id. à Houdeng-Aimeries,	43.5	34	77.5
" " Fournier, Désiré, id. à Renaix,	50.5	27	77.5
10 ^e " Creten, François, id. à Saint-Trond,	46	31	77
" " Meunier, Léon, id. à Beaumont,	47	30	77
1 ^{er} <i>Acc.</i> : Duchesne, Eugène, id. à Waremmes,	47.5	29	76.5
" " Vandenberghe, François, id. à Soignies,	46.5	30	76.5
2 ^e " Bonmariage, Léopold, id. à Andenne,	43	33	76
" " Hébrant, Jules-Joseph, id. à Couvin,	50	26	76
" " Mascaux, Raimond, id. à Gosselies,	43	33	76
3 ^e " Borremans, Pierre-Alphonse, id. à Hal,	44.5	30	74.5
4 ^e " Dubois-d'Enghien, Léon, id. à Soignies,	43	31	74
" " Dubrunfaut, Auguste, id. à Wavre,	42	32	74
5 ^e " Pirard, Alphonse-Jules, id. à Stavelot,	39.5	34	73.5
6 ^e " Goossens, Auguste, éc. comm. de Termonde,	48	25	73
7 ^e " Crombois, Badilon, éc. de l'État à Pâturages,	41.5	31	72.5
" " Dubuisson, Henri-Jean-Bapt., école à Couvin,	40.5	32	72.5
" " Nuytemans, Albert, id. à Soignies,	41.5	31	72.5
8 ^e " Olivier, Eugène-Clément, id. à Huy,	47	25	72
9 ^e " Bertin, Jean-François, éc. m. de l'État à Huy,	50	21	71

9 ^e Acc.:	Vanmeer, Joseph, école à Saint-Trond,	42	29	71
10 ^e »	Debelle, Célestin, id. à Houdeng-Aimeries,	43.5	27	70.5
» »	Robyns, Gaspard, id. à Saint-Trond,	41.5	29	70.5
» »	Stevesyns, Guillaume, id. à Maeseyck,	43.5	27	70.5
11 ^e »	Clément, François, id. à Malines,	40	30	70
» »	Léonard, Narcisse, id. à Virton,	37	33	70
» »	Lorency, Joseph, id. à Limbourg.	39	28	70
» »	Verwaest, Ed.-Jean, id. à Turnhout,	42	28	70
12 ^e »	Besin, Adolphe, id. à Couvin,	44	25	69
» »	Caberghs, Léopold, id. à Saint-Trond,	40	29	69
» »	Malpasse, Benoni-Joseph, id. à Huy,	43	26	69
» »	Pilloy, Horace-Alfred, id. à Thuin,	41	28	69
13 ^e »	Meuris, Henri, id. à Rochefort,	36.5	32	68.5
» »	Michiels, Pierre, id. à Alost,	51.5	17	68.5
» »	Philippron, Louis, id. à Soignies,	43.5	25	68.5
14 ^e »	Bony, Charles, id. à Visé,	36	32	68
» »	Mouart, Léopold, id. à Anvers,	41	27	68
15 ^e »	Dunesme, Jean-Bapt., id. à Braine-le-Comte,	34.5	33	67.5
» »	Roussel, Léon, école comm. de Quiévrain,	34.5	33	67.5
16 ^e »	Boin, Odilon, école de l'État à Alost,	52	15	67
» »	Denis, Auguste, id.,	44	23	67
» »	Nysten, Victor, école à Tongres,	40	27	67
17 ^e »	Dethier, Eugène, id. à Jodoigne,	36.5	30	66.5
» »	Leleux, Joseph, id. à Ath,	48.5	18	66.5
18 ^e »	Beauthier, Ferdinand, id. à Gosselies,	35	31	66
» »	Dallemagne, Jules-Joseph, id. à Huy,	46	20	66
» »	Gillet, Clément-Auguste, id. à Couvin,	48	18	66
» »	Tombeux, Joseph-Hubert, id. à Stavelot,	34	32	66
» »	Tondeur, François, école comm. d'Ixelles,	33	33	66
19 ^e »	Bertrand, François, éc. de l'État à Limbourg,	45.5	20	65.5
» »	Bolle, Joseph-Jules, école à Couvin,	44.5	21	65.5
» »	Vanderbeek, Léopold, id. à Tongres,	37.5	28	65.5
20 ^e »	Brochard, Léonard, éc. patronnée de Herve,	38	27	65

Ont obtenu :

Dascotte Jules, école de l'État à Soignies,	38	26	64
Debaenst, Charles, école à Furnes,	31	33	64
Martin Jules, id. à Jodoigne,	35	29	64
Paes, François-Xavier, id. à Spa,	33	31	64
Wouters, Auguste, id. à Soignies,	40	24	64
Cornet, Édouard, id. à Braine-le-Comte,	38.5	25	63.5
Duquesnoy, François, id. à Couvin,	48.5	15	63.5
Orban, Pierre-Joseph, id. à Huy,	39.5	24	63.5
Botz, Henri-Nicolas, id. à Stavelot,	34	29	63
Drianne, Alexandre, école communale de Châtelet,	39	24	63
Frère Victor, école moyenne communale de Jumet,	34	29	63

Micha, Joseph, école de l'État à Waremmé,	40	23	63
Tollet, Victorien, école à Jodoigne,	36	27	63
Biévez, Edmond, id. au Rœulx,	42.5	20	62.5
Gallemaerts, Émile, id. à Hal,	33.5	29	62.5
Hamman, Louis, école patronnée d'Ostende,	43.5	19	62.5
Irriger, Nestor, école de l'état à Gosselies,	32.5	30	62.5
Ferrant, Ernest, école communale de Fleurus,	30.5	31	61.5
Roget, Léon, école privée à Anderlecht,	39.5	22	61.5
Dehem, Arthur, école de l'État à Ypres,	30	31	61
Gossieaux, Éloi, école à Wavre,	34	27	61
Isengrin, Arthur, école patronnée d'Ostende,	44	17	61
Malpas, Henri, école communale de Liège,	33	28	61
Thys, Armand-Antoine, école de Verviers,	29	32	61
Barbier, Édouard, école de l'État à Jodoigne,	36.5	24	60.5
Barbier, Émile-Joseph, école à Couvin,	40.5	20	60.5
Demerbe, Florian, école communale de Châtelet,	36.5	24	60.5
Samyn, Guillaume-Henri, école de Schaerbeek,	34.5	26	60.5
Deblon, Louis, id. de Verviers,	32	28	60
Novent, Antoine, école de l'État à Visé,	31	29	60

B. — *Élèves vétérans.*

<i>Prix</i> : Bombled, Léopold, éc. m. de l'État à Beaumont,	51.5	34	85.5
» Bataille, Julien-Ignace, école à Renaix,	52	33	85
» Blondeaux, Camille-Joseph, id. à Couvin,	54	30	84
» Vanden Bogaerde Jules, id. à Alost,	53	31	84
» Van Lier, Pierre-Edmond, id. à Aerschot,	51	30	81
» De Bray, Ferdinand, id. à Renaix,	46	34	80
» Caluwaert, Joseph, id. à Soignies,	46	33	79
» Dethier, Jacques, école communale de Jumet,	50.5	28	78.5
» Borlée Médard, école de l'État à Jodoigne,	47	31	78
» Gillet, Jean, école à Stavelot,	45	33	78
» Bochkoltz, Georges, id. Saint-Hubert,	43	34	77
» Scholaert, Prudent, id. à Bruges,	49	28	77
» Nauwelaerts, Émile, id. à Maeseyck,	42	34	76
» Pigeon, Nestor, id. à Rochefort,	44	32	76
» Labenne, Léopold, id. à Gosselies,	43.5	32	75.5
» Houba, Camille, id. à Rochefort,	47	27	74
» Grange, Adam-Godefroid, à Diest,	46.5	27	73.5
» Tonneau, Jean, école communale de Châtelet,	45.5	28	73.5
» Duchesne, Émile, école de l'État à Jodoigne,	44	29	73
» Renson, Alfred, école à Spa,	39	34	73
» Simon, Félicien, id. à Marche,	39	34	73
» Debay, Joseph, id. à Péruwelz,	38.5	34	72.5
» Pellegrin, Jean-Baptiste, id. à Jodoigne,	42.5	30	72.5
» Lambiotte, Joseph, école moy. com. de Jumet,	45	27	72

<i>Prix</i> :	Nivelles, Léonard, école de l'État à Waremmé,	41.5	30	71.5
»	Gottot, Lucien, école à Jodoigne,	39.5	31	70.5
»	Dubois, Léopold-Joseph-Marie, id. à Renaix,	39	31	70

RÉSULTATS DU CONCOURS SPÉCIAL DE LANGUE FLAMANDE
DANS LES ÉCOLES MOYENNES.

A. — *Élèves nouveaux.*

- 1^{er} *Prix* : L'élève Borremans, Pierre-Alphonse, de l'école moyenne de l'État à Hal, a obtenu 75 points sur 100 ;
 1^{er} *Accessit* : L'élève Denayer, Guillaume-Joseph, id. , 67 points ;
 2^e » L'élève Creten, François, id. à Saint-Trond, 66 points ;
 3^e » L'élève Ts'Joën, Emile, de l'école moyenne communale d'Audenarde, 65 points ;
 1^{re} *Mention honorable* : L'élève Mouart, Léopold, de l'école moyenne de l'État à Anvers, 64 points ;
 2^e » L'élève Forrer, Joseph-Gustave, id. à Diest, 63 points ;
 3^e » L'élève Sobry, Charles, id. à Bruges, 60 points.

B. — *Élèves vétérans.*

- Prix* : L'élève Nauwelaerts, Émile, de l'école moyenne de l'État à Maseyck, 82 points ;
 » L'élève Vanbroeckhoven, Émile-Dom., id. à Turnhout, 80 points ;
 » L'élève Deweert, François, id. à Lierre, 75 points.

VARIA.

XLIII. ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE NATIONALE.

Distribution des prix aux lauréats du concours universitaire et du concours général institué entre les établissements d'instruction moyenne du premier et du second degré.

Cette solennité a eu lieu au temple des Augustins, où était réunie une nombreuse assemblée. A onze heures, M. Delcour, ministre de l'intérieur, a pris place au bureau; il avait à sa droite MM. J. Sauveur, directeur général de l'instruction publique, Fuérison, recteur de l'université de Gand, Dumont, inspecteur général de l'enseignement moyen, Vingotte, inspecteur du même enseignement (mathématiques et sciences naturelles); à sa gauche, MM. Loomans, recteur de l'université de Liège, Rensing, directeur au ministère de l'intérieur, Schmidt, recteur de l'université de Bruxelles, Greyson, chef de division au ministère de l'intérieur, Demarteau, inspecteur de l'enseignement moyen (humanités).

Sur l'estrade avaient pris place des membres du conseil de perfectionnement et des membres du jury. Le fond de l'estrade était occupé par des professeurs de divers établissements d'enseignement et par le corps de musique des guides.

Après l'exécution d'un morceau d'harmonie, M. le ministre de l'intérieur a donné la parole à M. A. De Closset, professeur de rhétorique française à l'athénée royal de Bruxelles.

M. De Closset s'est exprimé en ces termes :

« Messieurs,

« Pour conserver son caractère académique à cette fête de l'intelligence que nous célébrons aujourd'hui, le gouvernement a consacré l'usage d'inviter un des membres du corps enseignant à y prendre la parole. Appelé cette année par la haute bienveillance de M. le ministre de l'intérieur à nous acquitter de cette tâche honorable, il nous a semblé que, au moment où les vainqueurs du concours général vont recevoir leurs couronnes, il ne serait pas tout à fait inopportun de dire un mot de la lecture, considérée dans ses rapports avec l'éducation littéraire. Nous ne nous dissimulons pas qu'il faut renoncer à produire

du nouveau sur ce point tant de fois traité par des esprits éminents ; après les découvertes de l'antiquité et des temps modernes dans ce champ de la lecture, il n'y reste plus de terres à explorer. Aussi n'avons-nous pas la moindre prétention d'apporter la lumière à l'auditoire d'élite qui se presse dans cette enceinte. Mais peut-être ne vous déplaira-t-il pas, messieurs, de voir réunies en un faisceau les différentes questions relatives à la thèse que nous avons choisie : telle est tout simplement la pensée qui nous a inspiré dans cette circonstance, et pour laquelle nous sollicitons votre indulgente attention.

I.

« Parmi les moyens préconisés par les rhéteurs comme éminemment propres à former le talent littéraire, la lecture occupe une place importante.

« La lecture se recommande, du reste, d'elle-même. Appliquée à des livres excellents, elle enrichit notre intelligence d'une somme infinie de faits et d'idées, elles satisfait pour une large part ce besoin de connaître qui nous travaille tous, elle est particulièrement favorable à l'esprit d'observation. Que d'idées à moissonner d'abord dans les ouvrages qui appartiennent au domaine de la science proprement dite ! Les uns esquissent la structure générale de l'univers ; les autres nous révèlent les lois qui régissent la matière et le mouvement ; d'autres encore nous font connaître la nature des matériaux qui forment la substance du globe terrestre ; d'autres enfin nous énumèrent et nous décrivent les différentes classes d'êtres organisés qui donnent à la terre sa vie et son aimable parure. Si je lis un historien, il m'apprend les choses mémorables qui se sont accomplies dans les différentes sphères de l'activité humaine : sièges, batailles révolutions politiques, mouvement agricole, industriel, commercial, faits qui intéressent les arts, les sciences, la religion, la civilisation ; il me découvre les secrets mobiles des événements qui ont avancé ou retardé la marche de l'humanité ; il m'apprend pourquoi telle politique a réussi, pourquoi telle autre a conduit à des échecs. Si je parcours une relation de voyage, j'accompagne son auteur dans ses expéditions lointaines ; avec lui je descends au fond des vallées solitaires, avec lui je m'élève au sommet des montagnes, je me fraye une route au travers de forêts vierges ; il découvre à mes yeux des terres jusque-là inconnues, il m'introduit au milieu de peuplades dont je savais à peine le nom, et il m'apprend à connaître leurs mœurs, leurs usages et leurs coutumes. — S'agit-il d'un orateur, il me guide, au flambeau de son esprit supérieur, dans le labyrinthe des questions de finances ; il m'expose les grandes lois qui doivent présider aux échanges de peuple à peuple ; il m'initie aux réformes qu'il importe d'opérer dans les institutions. Dans une autre

enceinte, il démasque, par une augmentation irrésistible, les odieux artifices de la mauvaise foi qui veut empiéter sur des droits incontesables; ou bien sa parole enflammée m'associe à la cause d'un homme qui, en butte à la calomnie, se voit menacé dans sa liberté, dans sa vie, dans son honneur. Ailleurs l'orateur nous entretient de nos hautes destinées; il nous rappelle que l'homme, si petit à certains égards, sous d'autres rapports si grand, n'est pas cantonné dans les limites de ce monde contingent : il nous apprend que tout n'est pas dit, quand nous nous sommes acquittés de nos devoirs personnels et sociaux, que notre vraie grandeur consiste à courber le front devant celui qui tient la terre, la mer et les cieux sous sa main souveraine. En un mot, par le prestige de sa parole, l'orateur nous rend attentifs à tout ce qui intéresse le citoyen, l'honnête homme, le chrétien. — Si c'est un poète, le plaisir de l'esprit n'est pas moindre. Tantôt il me raconte les péripéties d'une action héroïque qui doit influer sur les destinées d'une cité, d'une nation, de l'humanité. Tantôt, s'effaçant complètement, il laisse cette action dramatique se dérouler sous mes yeux et je me plais à voir de près quelques-uns de ces personnages, illustres à divers titres, qui prirent part à son accomplissement : je lis dans l'âme d'un Brutus, d'un Auguste, d'un Néron. Ou bien il m'ouvre son cœur et me permet d'en scruter les replis les plus intimes; il analyse, avec toute la magie de son style, ses émotions douces ou pénibles, et cette révélation est pour moi une source de jouissances. Le poète me fait encore contempler des sites ravissants, des scènes grandioses de la nature; il me montre dans leur splendeur les merveilles de la création, il transporte mon âme dans les régions de l'infini.

« A ce point de vue, la lecture est le complément nécessaire de l'éducation privée et publique.

« En vain voudrait-on se contenter de la conversation pour achever ce que les maîtres ne peuvent nous enseigner. La conversation a été comparée avec raison aux terrains aurifères, où quelques rares parcelles d'or sont mêlées à des quantités considérables de matières communes et sans valeur. Si chaque soir on prenait la peine de tamiser les paroles qu'on a entendues pendant le jour, le plus souvent ce qu'on en recueillerait de plus fin et de plus pur ne pèserait guère. La conversation, engagée dans les meilleures conditions, nous donnera ce ton d'aisance, de naturel, de facilité, sans lequel nulle composition n'est parfaite, mais elle ne pourra donner à l'esprit de l'abondance et de la fécondité : ces avantages, la lecture seule est apte à nous les procurer.

« Est-il nécessaire d'ajouter que la lecture d'un livre excellent agit heureusement aussi sur le développement de notre sensibilité et de nos facultés morales? Restons-nous insensibles à la voix de Démosthène

dénonçant à ses compatriotes les projets de Philippe de Macédoine, et leur reprochant leur légèreté, leur indifférence, leur torpeur devant le danger qui menace la patrie? Quand Cicéron, dans un langage ému, raconte l'attentat qui frappe un citoyen romain, le supplice de Gavius battu de verges, puis attaché à une croix, restons-nous impassibles? ne nous sentons-nous pas avec lui transportés d'indignation? Qu'Homère nous montre, dans une vaste et magnifique épopée, les malheurs que produit la discorde entre princes confédérés, nous nous sentons indirectement rappelés à la pratique de cette grande règle de la loi morale qui prêche l'union aux enfants d'une même patrie. Qu'ailleurs, au moyen d'une fiction enrichie de toutes les beautés du génie poétique, il nous représente l'homme parvenant par sa prudence et son courage à triompher de difficultés en apparence insurmontables, il nous fait clairement entendre que nous ne devons jamais nous abandonner aux suggestions d'un lâche désespoir; lorsque nous voyons que les peines, les traverses, les amertumes dont nous nous plaignons, des âmes d'élite les ont éprouvées et les ont supportées avec résignation nous nous sentons pénétrés d'une douce et pure émotion; le malheur d'autrui nous fait oublier le nôtre. Si Racine déroule devant nos yeux les malheurs causés par l'entraînement de la passion, ne sommes-nous pas amenés à faire un juste retour sur nous-mêmes? Molière nous montre-t-il, par une suite de scènes habilement enchaînées, le ridicule que jette sur l'homme toute déviation des lois de l'intelligence, du sentiment ou de la volonté, il nous exhorte d'une manière délicate à réformer les irrégularités de notre caractère, il travaille à nous rendre meilleurs, il concourt à notre perfectionnement. En même temps, ces œuvres de génie ne nous rendent-elles pas plus indulgents pour la faiblesse humaine, plus portés aux interprétations favorables, plus ingénieux à les découvrir? Leibnitz avouait avoir retiré ce fruit de ses nombreuses lectures, et le grand philosophe a été en cela l'interprète de la conscience générale.

« Si la lecture exerce une si grande action sur le développement de nos facultés intellectuelles et morales, peut-on douter un moment de l'influence qu'elle doit avoir sur l'éclosion du talent littéraire? Ces richesses d'idées que nous acquérons au contact des écrivains de génie, ces nobles sentiments qu'ils nous font partager, sont pour nous un trésor dans lequel nous pourrions largement puiser, le jour où nous serons appelés à prendre la parole ou à nous servir de la plume. A ce commerce des grands écrivains et des grands poètes, nous apprenons à fuir les banalités, la trivialité, et à nous mettre en garde contre l'emphase, l'afféterie et la subtilité, en un mot contre toute affectation; nous comprenons que, pour intéresser le public à nos écrits, nous devons nous exprimer correctement, naturellement, convenable-

ment; nous sentons que si la raison ne doit jamais être offensée, il est non moins essentiel de satisfaire le goût. Enfin la grande lecture habitue notre esprit à saisir promptement les sujets les plus variés; elle lui donne de la souplesse, elle aiguise sa pénétration, elle lui rend familières toutes les formes dont la pensée est susceptible. A notre insu, nous en recueillerons des fruits abondants et variés. « Si un homme raisonnable lit un excellent auteur avec l'application convenable, il en profitera beaucoup, dit un célèbre écrivain anglais ⁽¹⁾, bien qu'après un court espace de temps il ne se rappelle plus un mot de ce livre, ni même le sujet qui y est traité. »

« On conçoit maintenant pourquoi les grands écrivains de l'antiquité et des temps modernes ont attaché une si grande importance à la lecture.

« On connaît la recommandation d'Horace :

« Vos exemplaria græca

« Nocturna versate manu, versate diurna. »

« Bossuet, cet esprit si original, avait l'habitude, à la veille de prononcer une oraison funèbre, de relire un chant de l'Iliade ou de l'Enéide; dans cette communication avec le génie, il sentait sa pensée s'élever, son imagination s'exalter, sa sensibilité s'enflammer, toutes les facultés de son âme atteindre un plus haut degré de puissance.

« Walter Scott raconte, dans son autobiographie, que, à peine âgé de treize ans, il avait pour la lecture une passion sans bornes. Les ballades surtout et la poésie dramatique l'attachaient à ce point qu'il en oubliait le manger et le boire. C'est ainsi que sa féconde imagination recueillait, à son insu, les germes de ces œuvres délicieuses qui charmèrent notre jeunesse et que nous feuilletons encore avec bonheur.

II.

« Mais pour que la lecture produise les avantages que nous venons d'énumérer, surtout pour qu'elle forme des écrivains, des poètes, des orateurs, il faut qu'elle porte sur des ouvrages dignes de fixer un esprit élevé.

« On a souvent comparé un livre à un ami. Or, la meilleure règle à suivre dans le choix de ses liaisons, c'est de rechercher toujours la société de personnes qui nous soient supérieures par l'intelligence et le caractère. L'amitié ainsi entendue est un bien exquis, c'est une source précieuse de lumières et de bonnes inspirations. Hors de là, l'amitié est un vain mot.

(1) Swift.

« Or, parmi les livres aussi il y a de faux amis, et il importe de savoir les discerner pour échapper à leur influence. Nous avons en nous un moyen de les reconnaître : c'est la conscience. Un illustre moraliste ⁽¹⁾ l'a dit : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier. » Nous passons sous silence ces écrits qui, s'adressant aux instincts dépravés de la nature, se complaisent dans des intrigues, des tableaux, des discours où la pudeur est sans cesse outragée; les auteurs de ces sortes d'ouvrages s'affranchissent des règles de la morale, dont l'art lui-même doit reconnaître la suprématie; au lieu de concourir aux progrès de l'humanité, en donnant à l'esprit et au cœur un aliment sain et substantiel, ils travaillent à la dégrader et à l'asservir. Cette catégorie d'écrivains appartient à la littérature prohibée avec laquelle l'honnête homme n'a pas affaire. Nous avons ici en vue ces ouvrages qui n'ont pas pour la vérité tout le respect qu'elle commande : ces compositions oratoires où l'on se complaît à soutenir une thèse manifestement erronée, à défendre une cause évidemment injuste; ces œuvres historiques où l'écrivain, oubliant que l'amour de la vérité et de la justice doit seul guider sa plume, ne rougit pas de se mettre au service de la passion politique; ces œuvres prétendument poétiques enfantées par une imagination égarée, ces fantaisies qu'Horace appelle les rêves d'un malade. Chose digne de remarque! les auteurs de ces écrits ne sont pas blâmables seulement au point de vue de la morale, ils le sont encore au point de vue littéraire. En effet, c'est un mot très profond en littérature que celui de Boileau :

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;

et cet autre de Buffon, que « la beauté du style dépend du nombre infini de vérités qu'il présente. » — « Quand on travaille sur une donnée fausse, dit Francis Wey, les idées mères nécessitent des raisonnements défectueux, et le galimatias s'établit; les arguments, les preuves, les corollaires le rendent double, triple; la langue, positive et ferme qu'elle est, ne se prête pas à ces rêveries; de là le besoin du néologisme, puis d'une phraséologie nouvelle et bizarre; l'obscurité en résulte, elle devient même un besoin, car il faut masquer le faible du raisonnement; la complication succède à l'enchaînement logique des pensées; une langue inconnue se crée peu à peu; le style est hérissé, le dessin louche et l'expression cesse d'être précise. » Tant il est vrai que l'éloquence,

(1) La Bruyère.

la poésie, l'idéal ne peut se rencontrer en dehors des régions où planent le vrai et le bien. L'antiquité l'avait parfaitement compris, elle qui voyait dans l'orateur l'honnête homme habile à manier la parole et dans le poète l'interprète de la Divinité.

« Il y a donc, quant au choix de nos lectures, une première élimination à faire.

« Il y a ensuite celle qui porte sur la littérature facile, cette littérature qui embrasse surtout les romans, les revues périodiques et les journaux.

« Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. La lecture des romans, même médiocres, n'est pas absolument sans utilité; outre qu'elle peut offrir un intérêt de curiosité, en nous tenant au courant du mouvement littéraire, elle nous permet d'exercer notre sens critique, en constatant sur le vif les échecs auxquels on s'expose quand on s'écarte de la raison et du goût. — La lecture des revues littéraires et scientifiques offre souvent à notre intelligence un aliment substantiel. Nous en dirons autant d'une foule d'écrits, difficiles à classer, qui nous procurent d'utiles informations sur les travaux et les progrès qui s'accomplissent dans les différentes sphères de l'activité humaine. Ces sortes d'ouvrages exercent et fortifient l'action de notre esprit. — Enfin la lecture des journaux politiques est une nécessité impérieuse des temps où nous vivons. Avant d'être écrivains nous sommes citoyens, nous appartenons à la grande famille humaine; nous désirons naturellement connaître les pensées qui préoccupent les gouvernements et les peuples; nous devons nous tenir au courant des grandes questions qui intéressent la patrie, l'Europe, l'humanité. Sous ce rapport, les journaux nous sont une source de renseignements souvent précieuse.

« Mais, au point de vue particulier où nous nous plaçons, au point de vue du perfectionnement littéraire, il ne nous est guère possible de recommander, en général, ces sortes de publications.

« Serons-nous démentis si nous disons que les romans, même ceux qui jouissent un moment de la vogue, sont loin d'être des œuvres parfaites? Tantôt ils se complaisent dans un raffinement quintessencié de pensées et de sentiments, qui trahit l'ignorance de la nature; tantôt ils se livrent à toutes les extravagances d'un réalisme qui n'a rien à démêler avec l'art et la poésie. Bref, ces écrits sont pour la plupart plus brillants que solides, et ce n'est pas en les méditant que nous achèverons notre éducation littéraire.

« Quant aux revues littéraires et scientifiques, les articles qui y figurent laissent souvent à désirer au point de vue de la proportion et de la forme. Ils peuvent accuser un puissant esprit d'investigation, mais l'élément artistique y est presque toujours absent; ils manquent donc de cette qualité maîtresse qui assure aux écrits l'immortalité.

« Est-ce enfin se montrer sévère que de comparer les journaux aux pamphlets? Si nous apprenons à connaître en les lisant la véritable physionomie des partis qui se disputent le pouvoir, il reste vrai pourtant que, sauf un petit nombre d'exceptions, ils sont peu littéraires; la maturité de la pensée, la sage ordonnance de l'ensemble, la propriété des termes, la correction même de la forme, toutes ces conditions essentielles de la perfection artistique leur font généralement défaut. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement d'un genre d'écrits rédigés dans le feu de la polémique? Comment veut-on qu'un article improvisé approche jamais, même à distance, de la perfection? Dans l'arène politique, le fond emporte souvent la forme; or, où celle-ci est absente, l'œuvre manque nécessairement de beauté.

« Quels auteurs convient-il donc de lire pour faire des progrès dans l'art de la parole? Les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et ceux-là seuls. *Diu non nisi optimus quisque et qui credentem sibi minime fallat legendus est* ⁽¹⁾.

« Comme chefs-d'œuvre, nous entendons ces écrits qui ont reçu la consécration séculaire; ces livres marqués du sceau de la beauté, et qui, à raison de leur perfection artistique, sont désignés sous le nom de classiques.

« Ainsi, au point de vue où nous nous plaçons, nous n'oserions recommander l'étude des auteurs contemporains. Qui ne sait que les hommes apprécient rarement à leur juste valeur les ouvrages qui paraissent de leur temps? Ou ils se laissent entraîner par un sentiment d'admiration exagérée, ou ils couvrent l'auteur d'un dédain immérité. L'histoire est là pour nous l'attester. Voyez, à l'époque de la Renaissance, Ronsard, que son siècle porta jusqu'aux nues, que Malherbe et Boileau détrônèrent sous les traits de leur verve caustique, et qu'une critique plus calme et plus juste considère aujourd'hui comme ne méritant

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

« Au siècle suivant voyez Racine. S'il eut ses admirateurs, il eut aussi ses envieux, et ceux-ci furent nombreux et puissants. *Britannicus* fut d'abord accueilli avec froideur; *Iphigénie* rencontra une forte opposition de la part des mauvais écrivains du temps; les attaques dirigées contre *Phèdre* par une cabale, dans laquelle se rencontraient écrivains et seigneurs, furent tellement vives, que Racine, abreuvé de dégoût, quitta le théâtre; *Athalie*, le chef-d'œuvre du drame tragique, fût, on le sait, méconnu des contemporains; Boileau seul osa braver

(1) Quint., *Inst. or.* X, 1.

l'opinion générale, et il n'hésita pas à déclarer à son illustre ami qu'*Athalie* était son *plus bel ouvrage*. Que prouvent ces exemples mémorables, sinon que l'appréciation des contemporains ne doit être acceptée que sous bénéfice d'inventaire? — D'ailleurs, abstraction faite de cette raison, nous regardons comme n'étant pas sans danger la pratique des écrivains du temps auquel on appartient soi-même. A supposer gratuitement que leur valeur ne le cède en rien à celle des classiques, ne sommes-nous pas exposés, à cause de la communauté d'idées existant entre personnes de la même époque, à tomber dans l'imitation servile, dans le pastiche? Dans la compagnie d'un auteur appartenant à l'un des grands siècles littéraires, à une époque qui se distingue sensiblement de la nôtre par les idées et les institutions, notre spontanéité intellectuelle est mieux protégée.

« Du reste, il va de soi que, parmi les classiques, il convient de distinguer entre les anciens et les modernes. Les anciens seront surtout propres à enrichir et à fortifier notre esprit, à lui donner de la fécondité et de la justesse, c'est-à-dire, pour nous servir de la terminologie consacrée, qu'ils nous seront éminemment utiles au point de vue de l'invention et de la disposition. Est-ce à dire que, au point de vue de la forme, nous n'avons aucun profit à retirer de leur commerce? Nullement. Nous pourrions leur dérober tantôt un mot nouveau, tantôt une tournure originale, tantôt une heureuse alliance de mots. A l'exemple de Molière, nous prendrons notre bien partout où nous le trouverons. Mais il est évident que, pour nous former un style français, nous devons principalement cultiver les grands écrivains de la France.

« Parmi les classiques, il convient encore de distinguer les poètes des prosateurs. Considérés sous le rapport de la pensée et de l'ordonnance de la composition, la lecture des poètes nous sera d'un grand secours. Au point de vue de la forme, nous ferons bien de les pratiquer avec discrétion, pour ne pas être entraînés à mettre trop de vers dans notre prose, comme Marmontel, et pour ne pas donner contre l'écueil de la prose poétique, comme parfois Buffon, Ballanche et Chateaubriand. Le style des prosateurs se rapprochant davantage de l'idéal que nous poursuivons, ils seront naturellement d'un usage plus général.

« Enfin, parmi les classiques, choisissons celui qui convient le mieux à notre caractère. Voulons-nous vivifier notre imagination, lisons et relisons des auteurs comme Fénelon et Massillon; notre sensibilité manque-t-elle de délicatesse, nourrissons-nous des chefs-d'œuvre de Racine; s'agit-il de donner à notre jugement de la rectitude et de la force, feuilletons assidûment Pascal et Bossuet.

III.

« Si nous voulons recueillir des fruits abondants de nos lectures,

suffit-il de faire ce triage dont on vient de parler, de s'en tenir aux livres les meilleurs? Non. Il faut encore savoir lire, chose moins facile et moins commune peut-être qu'on ne pense; savoir lire, dit M^r Dupanloup, c'est faire en sorte que la lecture soit une étude.

« En quoi consiste donc cette lecture intelligente? Elle peut, croyons-neus, être réduite aux termes suivants.

« D'abord il faut lire peu à la fois. Nous sommes loin de contester l'utilité de la lecture rapide, appliquée à des ouvrages de second et de troisième ordre, à ces livres qui, sans prétendre au premier rang, ni pour la profondeur de la pensée, ni pour l'élégance des proportions, ni pour l'excellence de la forme, contiennent pourtant des détails propres à satisfaire un esprit avide d'instruction. Nous estimons, au contraire, que la lecture cursive de ces sortes d'écrits offre de sérieux avantages à celui qui sur les bancs de l'école a beaucoup acquis et qui s'est accoutumé de bonne heure à concentrer fortement son attention. Mais, pour ce qui regarde les œuvres du génie, les seules dont on s'occupe ici, elles veulent être lues avec une sage lenteur, sans précipitation. Eu effet, une lecture trop rapide de ces ouvrages, loin de nous être profitable, pourrait être nuisible à nos progrès; les images, les pensées, les sentiments se pressant devant nous sans interruption, éblouiraient les yeux de notre esprit, chargeraient notre mémoire d'un poids écrasant; des beautés du poème ou du discours ainsi parcouru à la hâte nous ne garderions qu'un souvenir confus, que des idées incohérentes. De même qu'il nous est impossible d'apprécier, au premier coup d'œil, toutes les beautés d'un Raphaël ou d'un Rubens, de même nous ne pouvons, par une lecture faite au pas de course, savourer Homère ni Racine. Bien lire, c'est avant tout bien comprendre, et cette parfaite intelligence d'un chef-d'œuvre, où il y a tant à admirer, suppose une lecture mesurée. En lisant de la sorte, rien de ce qui mérite d'être remarqué n'échappera à notre attention: la grandeur de la pensée, la grâce des images, le fini de l'expression, toutes les beautés de l'œuvre laisseront dans notre âme une empreinte ineffaçable.

« En second lieu, il faut lire avec suite. Avons-nous commencé la lecture d'un ouvrage, ayons le courage de la poursuivre jusqu'au bout. Nous pourrons ainsi découvrir le dessein, le plan, l'ordonnance générale du livre; nous saisirons l'enchaînement de ses différentes parties, la progression des idées et des sentiments. Si la lecture attentive du détail est éminemment propre à développer l'esprit d'analyse, la lecture conduite à terme favorise singulièrement l'esprit de synthèse: elle nous initie peu à peu à l'intelligence parfaite de la loi de l'unité, de la loi de la proportion, de cette proportion, de cette unité sans laquelle les œuvres humaines manquent non-seulement de force, mais enrore de beauté.

« Il faut enfin réagir sur sa lecture.

« Examinons respectueusement, mais librement, les pensées, les images, les expressions, les locutions du modèle que nous avons sous les yeux. Soumettons-les au contrôle des lois éternelles de la raison et du goût. N'oublions pas que les princes de la parole eux-mêmes ne sont pas infailibles : *quandoque bonus dormitat Homerus*. Tout en les admirant où ils sont parfaits, ne nous laissons pas éblouir par celles de leurs pages où leur génie semble avoir un moment sommeillé. Un bon livre est un ami, sans doute; mais avec un ami l'on discute; à un ami l'on ne prête pas une obéissance passive.

« Réagir sur sa lecture, c'est encore résumer le discours, le drame, le récit qui a fixé notre attention : l'on ne comprend bien que ce dont on peut rendre compte, et l'on ne peut rendre compte d'un ouvrage qu'à la condition de le savoir résumer.

« Réagir sur sa lecture, c'est enfin porter un jugement motivé sur le livre qu'on a lu. Même en face d'un maître en l'art d'écrire, n'abdiquons jamais notre personnalité; gardons-nous d'une admiration vague que nous serions incapables de justifier; que le *Magister dixit* ne soit jamais notre devise; et s'il nous arrive d'exercer notre critique, appuyons-la aussi sur des motifs plausibles.

« C'est assez dire que, pour profiter pleinement de nos lectures, nous devons lire la plume à la main. « Ce qu'on recueille en lisant, a dit une femme d'un esprit supérieur ⁽¹⁾, c'est la semence; la pensée « qu'on fixe en écrivant, c'est cette même semence, mais germée, « levée, assimilée à nous-même. On ne garde vraiment que ce qui a « passé dans le sang. »

« Jeunes gens qui m'écoutez, je ne veux pas retarder davantage le moment où vous allez recevoir les couronnes que vous avez remportées dans les pacifiques tournois de l'intelligence. Permettez pourtant un mot encore à celui qui a l'honneur de vous adresser aujourd'hui la parole.

« Si la lecture ne vous apparaît que comme un plaisir purement passif, si, pour vous épargner la peine d'examiner, de résumer, de juger, de réfléchir, en un mot, vous vous laissez fasciner par la magie du style du plus grand orateur ou du plus grande poète, ne songez pas à faire des progrès dans l'art d'écrire. *Nil sine magno vita labore dedit mortalibus* ⁽²⁾.

« Mais si vous considérez les choses à un point de vue élevé, si vous voyez dans la lecture un moyen de satisfaire cette aspiration

⁽¹⁾ M^{me} Swetchine.

⁽²⁾ Horace.

vers le vrai et le beau que Dieu a mise au cœur de l'homme, et partant un devoir impérieux pour quiconque a des loisirs, alors, n'en doutez pas, vous recueillerez dans toute leur plénitude les fruits de vos méditations, et vous pourrez un jour, dans les différentes carrières où la Providence vous appelle, non seulement travailler aux progrès de la science à laquelle vous vous serez voués, mais encore contribuer par vos écrits et par vos discours à la propager et à la faire aimer. Ainsi vous concurrez, dans la mesure de votre talent et de vos forces, à la grandeur de la patrie, de cette chère Belgique à laquelle le prince qui préside à ses destinées a donné son cœur et son âme, comme il nous l'a dit dans cette page éloquente qui a inauguré son règne. »

De vifs applaudissements ont accueilli ce discours.

Après l'exécution d'un morceau d'harmonie, M. Greyson, chef de division à la direction générale de l'instruction publique, a proclamé successivement les noms des lauréats de la première professionnelle (sections réunies), concours spécial de langue flamande : 1^{er} prix, M. Edmond Fabri, athénée royal d'Anvers; 2^e, R. Van Bogaert, athénée royal de Gand, — de la première professionnelle (section industrielle et commerciale : 19 concurrents : 1^{er} prix, Léon Bourlart, athénée royal de Bruxelles; 2^e, A. Collin, id., — de la première scientifique (cours supérieur de mathématiques : 56 concurrents) élèves nouveaux 1^{er} prix (prix d'honneur) M. Gustave Mechelaere, athénée royal de Bruges; 2^e partagé : MM. L. Conrardy et J. Souheur, tous deux athénée royal de Liège. Elève spécial, prix : L. Philippin, athénée royal de Liège. — De la rhétorique latine (concours spécial : langue flamande, 122 concurrents), 1^{er} prix, M. Arnold Maes, athénée royal de Hasselt, 2^e, Edm. Reydam, athénée royal d'Anvers, — de la rhétorique latine (concours général : 223 concurrents). Version latine 1^{er} prix partagé : Valère Léonard, collège patronné d'Enghien; A. Wittamer, athénée royal d'Arlon; 2^e, E. Boels, collège communal de Louvain; composition française et composition latine.

Les lauréats sont allés recevoir leurs prix des mains de M. le ministre de l'intérieur et des autres membres du bureau.

La séance a été terminée par la proclamation du nom du lauréat au concours universitaire de 1872-1873. Un seul concurrent est arrivé à réunir le nombre de points nécessaires pour être admis aux épreuves du concours en loge et d'une discussion publique du mémoire rédigé à domicile.

M. Desvachez, Jules-Louis, de Bruxelles, élève ingénieur de l'école spéciale des mines annexée à l'université de Liège, ayant obtenu, dans les trois épreuves réunies du concours, 60 points sur 100, chiffre fixé

par le jury pour représenter un travail parfait, a été proclamé premier en sciences physiques en mathématiques.

M. Desvachez en arrivant au bureau a été complimenté par M. le ministre de l'intérieur qui lui a remis la couronne et le diplôme qui ont été décernés au lauréat.

La cérémonie commencée à onze heures s'est terminée à midi et un quart par un dernier morceau d'harmonie.

JURY DE GRADUÉ EN LETTRES.

SESSION DE 1873.

Sujets de Composition.

Compositions latines.

« Pro concione populi, civis spartanus summis prosequitur laudibus Leonidam trecentos que ejus socios apud Thermophylas mactatos, universos que hortatur ut novo apparatu, nova virtute, nova denique vincendi spe bellum adversus Persas instaurent. »

Filium Ciceronis, Athenas litteris græcis studendi causa a patre missum adhortatur Rhetor quidam atheniensis ut in civitate ubi omnium virtutum praeclari viri documenta præbuerint, ubi abundant liberalium artium perfectissima exemplaria, in sapientiæ atque doctrinæ studium tanta diligentia incumbat, ut aliquando paternæ laudis aemulus, parem sibi pariat gloriam optime que ipse de patria sua mereatur.

Annibal ad amicos de filio. Rogabit amicos, jam vocante bello punico secundo, ut filium a teneris informant ad exitium Itahoë, qui sibi esse possit in futurum aut comes paratus aut vindex; quidquid vero fatum portenderit, ne se expectent nisi voto jurati in romanos odii liberatum.

Atheniensis quidam ad cives suos verba facit ne gladiatorios ludos in ipsorum civitate institui patiantur.

Un sénateur romain exhorte le sénat à ne pas décréter la destruction de Carthage.

Un ami de Caius Gracchus l'engage à ne pas briguer le tribunat du peuple.

Oratio ad M. Antonium, ne interficere velit Ciceronem.

Noblesse oblige. Nonnulli, ignaviae voluptatem sequentes, majores suos verbis extollunt; eorum facta memorando clariores sese putant. Quod contra est: nam quanto vita illorum praeclarius, tanto horum Socordia flagitiosior.

Ne mets pas ta confiance dans le peuple, dit le proverbe grec; la multitude est inconstante. Au contraire la justice et la droiture sont des appuis inébranlables.

Quum afflicta Cannensi clade urbs nihil aliud quam praeda victoris

esse Annibalis videretur, ideoque reliquiae prostrati exercitus deserendae Italiae, auctore L. Metello consilium agitare, superior Scipio Africanus, admodum juvenis, stricto gladio, mortem unicuique minitendo, jurare omnes, numquam se relicturos patriam coegit; pietatemque non solum ipse plenissimam exhibuit, sed etiam ex pectoribus aliorum abeuntem revocavit (Valère Maxime.)

Antonius et Lepidus, repugnante Caesare, si credimus Velleio Paterculo, sed frustra adversus duos, instauraverunt Sullani exempli malum, proscriptionem, neque prius jugulandi finis fuit quam Antonius Ciceronis poena quasi satiatus est. — Octavius Ciceronem, benefactorem suum, salvum esse cupiens, Antonio epistolam scribit qua proscriptionum crudelitatem in universum detestetur et praecipue Ciceronis paenam et inutilem et qui populo invidiosiorum eo triumvirorum causae periculosiorum et sibimet ipsi utpote benefactoris acerbissimam futuram demonstret.

Devictis apud Cannas Romanis, quum Pacuvius Calavius, filio suo Perollae consilium suum Capuae Annibali tradendae aperuisset, filius lacrymis, precibus, gravissimis verbis ab isto nefario consilio patrem suum detertere conatus est, oravitque ne omnia divina humanaque violando sibi, familiae, patriae summum dedecus et tristissimum a Romanis ex eo bello superioribus certe egressuris exitium pararet.

Miltiade, le vainqueur de Marathon, leva le siège de Paros sur le faux avis que la flotte des Perses venait l'attaquer. Il fut accusé de trahison. Ses blessures l'empêchant de se rendre à l'assemblée, Cimon, son fils, prit sa défense. « Il déplore l'inconstance de la fortune; rappelle les services que Miltiade a rendus à sa patrie, en la délivrant du joug des Perses et fait entendre que la levée du siège de Paros est l'œuvre de la prudence, peut-être du malheur, mais non du crime. »

Versions latines.

Tacite. Tome dernier?, liv. III, ch. 33, commençant par : *Quadraginta et finissant à defensum.*

Quintilien. Liv. XII, ch. VIII (*Quae descendis*), finissant à : *Forum reducuntur.*

Pline. *Epistolae*. L. VII, ch. IX, finissant à : *Fractum omissumque.*

Sénèque. *De vita beata*. Chap. (XII, XIII) à partir de : *Ille effusus, jusque : Voluptati.*

Tacite. *Histoires*, liv. IV, chap. 5, à commencer à *Res pascere videtur* pour finir à *constans adversus metus.*

Sénèque *de Beneficiis* lib. IV, ch. XXXVII, n° 1, 2, depuis *Philippus Macedonum rex*, jusqu'à *bona priori domino restitueret.*

Quintilien. Lib. IV. « *Credibilis erit narratio ante omnia — narratione delibabimus.* »

Sénèque. « *De beneficiis*. Lib. III, cap. 23. Claudius Quadrigarius... praeter transfugas fugerunt. »

Sénèque. De la tranquillité de l'âme, XV. « Est et illa sollicitudinum non mediocris materia.... taedium solitudinis turba. »

Sénèque. De la Providence, ch. IV. « Avida est periculi virtus.... dolere vetuisses. »

Quintilien. Institutiones oratoriae : liv. XI, chap. 2. Artem memoria... corpora suis reddidisse.

Seneca de beneficiis. Liv. I, ch. 13.

Seneca ad Lucilium. Epist. 86. In ipsa.... se recepit.

Versions grecques.

Plutarque, Brutus. Vol. v. ch. III, commençant par : βρούτης finissant à : ἔπλευσεν.

Plutarque. Vie de Pompée, commençant (ch. XXX) par : Ἐκυρώθη et finissant (ch. XXXI) par : ἐπικάλυπτε.

Calomnie de Lucien. N° 19.

Plutarque. Philopoemen, ch. II.

Xénophon. Helléniques, liv. VII, chap. 1, n° 12, depuis Κηρισδόδορος δὲ παρελθὼν jusqu'à ἐν μέρει δὲ τοῦ πεζοῦ.

Plutarque, Solon, ch. V, depuis Ἰδία δ' Ἀναχάρσεως τε πρὸς Σόλωνα jusqu'à πλουσίων διαρραγήσεσθαι.

Plutarque, vie de Camille « Ὅτι δὲ Γαλαταὶ ἀνημερον. »

Plutarque, vie d'Alexandre XVI « Τοῦ δὲ Παρμενίωνος.... συντριβέντων.

Plutarque, vie de Thémistocle XIII « Θεμιστοκλεῖ δὲ παρὰ.... συντελεσθῆναι.

Xénophon. Memorabilia Socratis. Liv. II, chap. IV, 1, 2, 3 jusqu'à ὀλιγορούντας.

Plutarque. Jules César, n° 67, depuis κατειργασμένου jusqu'à ἐνίοι.

Plutarque. Jules César, n° XV, depuis εἰς jusqu'à ἐξωγήρην.

Compositions françaises.

Dites aux nations que le bonheur c'est la paix.

Richesse oblige.

Après l'arrestation de Louis XI, Charles le Téméraire assemble ses seigneurs, leur expose la perfidie du roi de France, son suzerain et leur fait part de la résolution qu'il a prise de le forcer à marcher avec lui contre cette même ville de Liège qu'il a soulevée.

Contre le suicide.

La satisfaction du devoir accompli est la plus douce des récompenses.

Baudouin VII à la noblesse flamande. Au moment où Baudouin VII à la Hache succéda à son père Robert au comté de Flandre, des excès déplorables se commettaient dans ce pays. Les nobles se permettaient de dévaliser les marchands, de piller les châteaux de leurs voisins et les monastères. Des luttes sanglantes entre les seigneurs se succédaient sans relâche. Baudouin rassembla toute la noblesse flamande à Ypres et lui communiqua le désir qu'il avait de réformer les abus et d'établir un gouvernement ferme et dans l'intérêt de tous ; puis il donna à ses vassaux

un délai d'un mois pour lui faire part à Wynendaele des vues de l'assemblée.

Charles le Bon refusa, pour le plaisir de gouverner les Flamands, le diadème des empereurs d'Occident et des rois de Jérusalem. Une famine terrible étant venue désoler la Flandre, il n'hésita pas à punir quelques hommes puissants qui avaient accaparé les grains. La famille de Bertulphe, prévôt de St Donat et chancelier du comte, forma un complot contre la vie du prince. Un matin, tandis qu'après avoir, selon son habitude, distribué des aumônes aux pauvres, il entendait dévotement la messe dans une chapelle de l'église de St Donatien à Bruges, Bouchard, neveu de Bertulphe, s'approcha furtivement de lui, déguisé en mendiant, et lui asséna sur la tête un coup d'épée qui fit jaillir la cervelle au loin. Gervais de Praet, chambellan du comte, vient annoncer ce crime aux Brugeois consternés et les exciter à la vengeance.

Jérusalem était tombée au pouvoir des Croisés. Les chefs, d'un commun accord, décernèrent à Godefroid de Bouillon le titre de roi de Jérusalem. Le pieux chevalier leur répond.

Il se félicite de l'heureuse issue de l'entreprise, et rend grâces à Dieu, dont l'assistance s'est visiblement manifestée.

Il accepte la souveraineté, mais il refuse le titre de roi pour prendre celui de Baron du Saint Sépulcre.

Il signale les périls qui menacent l'avenir de la conquête (la division des chefs, — le nombre des ennemis, — le climat.)

Il exprime le désir de mourir dans la Terre Sainte, aucun intérêt ne pouvant plus le rappeler dans sa patrie.

L'amour de la patrie commence par l'attachement au foyer domestique et aux lieux où se passe notre enfance. — Il se développe à mesure que l'horizon des idées s'agrandit: — Grâce à la connaissance de l'histoire, le passé de la patrie devient pour ainsi dire le nôtre. — La connaissance et la pratique des institutions qui nous protègent, nous font sentir tout ce que nous lui devons, et nous la rendent chère. — Nul sentiment n'a des causes plus diverses pour répondre à la diversité des caractères (mœurs, coutumes, religion, langue, souvenirs). — C'est pour la patrie que se sont produits les dévouements les plus sublimes; c'est à la revoir qu'aspire l'exilé et l'homme établi sous un climat étranger. — C'est dans son sein qu'on veut reposer à côté des tombeaux de ses pères.

Après la mort de Charles VI, la pragmatique sanction, qui assurait le trône à Marie-Thérèse, fut méprisée et toute l'Europe se ligua pour dépouiller la fille de Charles VI. Les Hongrois seuls s'armèrent pour la défendre. Au moment où cette nouvelle arriva en Belgique, un notable, dans l'assemblée des États, rappelle à ses compatriotes qu'ils doivent soutenir leur légitime souveraine injustement attaquée; qu'ils s'assureront ainsi la reconnaissance de la jeune impératrice sans s'exposer à tomber sous la domination d'un souverain moins bienveillant.

“ Un seigneur Anglais en faveur de Jeanne d'Arc devant le jury qui allait la condamner à mort. „

Un jeune homme riche et de haute naissance veut, au sortir du collège, abandonner ses études ; son maître le dissuade de ce projet.

Discours d'un ministre français remettant solennellement la croix d'honneur à une sœur de charité qui s'est dévouée avec un courage héroïque au soin des soldats blessés sur les champs de bataille et dans les hôpitaux.

Candidats Notaires et Candidats en Pharmacie.

Versions latines.

Florus. Liv. II, ch. XII. Comménçant par : Actum erat.... et finissant à : Strangulantur.

Valère Maxime. Liv. VII, chap. 6, n° 1, finissant à : Concidendum est.

Velleius Paterculus. Liv. II, ch. LXXX. Acciverat..... rapere ausus est.

Florus. Liv. II, chap. VII. Bellum servile. Depuis : im erio ppr.... aus qu'à : itaque qui.

Florus. Livre IV, n° 78 à 83, depuis Omnium postrema, jusqu'à clamore volitare.

Florus. Livre II, chap. 2, n° 1-5, depuis Igitur victor Italiæ, jusqu'à pro munere amplecteretur.

Justin. Liv. I, chap. 8. " Cyrus subacta Asia — fraude circumvenit. "

Cicéron. Tusculanes. Liv. V, ch. XXIII. " Cujus ego quaestor.... quàm illum tyrannum. "

Valère Maxime. Liv. VII, ch. IV. Externa 1, 2. « Agathocles Syracusanorum rex — Collocaverat, curavit. »

5. Valère Maxime. Liv. III, ch. III. Externa 2. « Incipiam autem a Zenone..... mutavit. »

Justin. Liv. XXXI, chap. II en entier.

Quinte-Curce. Liv. VII, chap. IV. Eodem tempore commissum est prælium.... arma Erigyo tradunt.

Justin. Liv. VIII, n. 4. Dum hæc aguntur.... deprecantem.

Compositions françaises.

Lettre d'un jeune homme à un riche parent en faveur d'un vieux serviteur de la famille qu'un orage vient de ruiner.

Adresse au roi en faveur d'un machiniste qui vient d'exposer sa vie pour sauver le train qui lui est confié.

Comparaison entre la vie des champs et celle de la ville.

Promenade de jeunes gens à la campagne. L'un d'eux veut prendre un nid de fauvettes ; ses compagnons l'en dissuadent.

Pendant un voyage de plaisir entrepris par deux étudiants en vacances, l'un d'eux tombe de cheval si malheureusement qu'il expire quelques moments après. Le survivant écrit aux parents de son ami pour leur annoncer la fatale nouvelle.

Un étranger décrit à grands traits dans une lettre à un ami certaines provinces de la Belgique qu'il a parcourues, savoir le Luxembourg (terrain accidenté, rivières, forêts), le Hainaut (houillères, établissements métallurgiques), la Flandre occidentale (plaines, canaux, agriculture).

Un père désolé de la paresse de son fils écrit à ce dernier pour lui rappeler les sacrifices que s'imposent tous les membres de sa famille, les épreuves sérieuses qu'il devra subir bientôt, le triste avenir qui lui est réservé, s'il ne s'applique pas à l'étude avec plus d'ardeur.

Un jeune homme a écrit à son ancien maître pour lui annoncer la mort de son père. Faire la réponse du maître.

Un jeune homme de famille honnête, après avoir achevé son éducation commerciale en Belgique, a accepté une place dans une maison considérable de New-York. Son départ a causé une profonde douleur à sa famille. Vous ferez la première lettre que le jeune homme, étant encore en mer, écrit à ses parents.

Éloge des sœurs de charité qui se sont distinguées dans la dernière guerre entre la France et la Prusse.

Un frère aîné à son frère cadet pour le dissuader d'aller chercher fortune dans le nouveau monde.

Conseils d'un père à son fils au moment où il va commencer ses études universitaires.

Lettre à un ami pour lui recommander une souscription en faveur des victimes d'un déraillement.

Examen de gradué.

Pour les deux Flandres.

Élèves :

	inscrits.	admis.	ajournés.	refusés.	absents.
Séries réunies	117	106	5	3	3

Liège et Limbourg.

Séries réunies	125	109	13	1	2
----------------	-----	-----	----	---	---

Namur et Luxembourg.

Séries réunies	85	83	1	1	
----------------	----	----	---	---	--

Pour la province de Brabant.

Séries réunies	103	89	10	2	2
----------------	-----	----	----	---	---

Examen préalable

à ceux de Candidat-Notaire et de Candidat en Pharmacie.

Pour les deux Flandres.

Séries réunies	85	26	1	6	2
----------------	----	----	---	---	---

Liège et Limbourg.

Séries réunies	27	15	9	1	2
----------------	----	----	---	---	---

Namur et Luxembourg.

Séries réunies	12	9	2	1	
----------------	----	---	---	---	--

Pour la province de Brabant.

	11	8	0	2	1
--	----	---	---	---	---

*Examen supplémentaire préalable à ceux de Gradué en lettres.***Pour la province de Brabant.**

	8	5	0	3	0
--	---	---	---	---	---

*Examen supplémentaire préalable
à ceux de Candidat-Notaire et de Candidat en Pharmacie.***Pour les deux Flandres.**

	4	3	1	0	0
--	---	---	---	---	---

Liège et Limbourg.

	25	18	5	0	2
--	----	----	---	---	---

Namur et Luxembourg.

	1	1			
--	---	---	--	--	--

Pour la province de Brabant.

	11	8	0	3	0
--	----	---	---	---	---

NÉCROLOGIE.

Notre enseignement universitaire vient de faire une perte douloureuse en la personne de M. Frédéric Hennebert, professeur ordinaire à la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, décédé le 28 octobre dernier, à l'âge de 36 ans.

Hennebert semblait en quelque sorte appelé, par des traditions de famille, à la carrière de l'enseignement. Il fit de brillantes humanités sous la direction de son père, professeur de rhétorique française à l'athénée de Tournai, et se rendit à l'université de Gand, pour y étudier le droit. Mais au lieu de se borner, comme tant d'autres, et nous parlons des meilleurs, à travailler en vue de conquérir un diplôme, il se jeta à deux reprises dans l'arène du concours universitaire, et deux fois la palme académique lui échut en partage. Ce fut notamment son mémoire sur *les traductions françaises d'auteurs grecs et latins pendant le seizième et le dix-septième siècle* qui révéla, dans tout son éclat, le talent précoce du jeune lauréat; aussi un des membres du jury chargé d'apprécier ce mémoire, feu A. Baron, juge des plus compétents, n'hésita-t-il pas à déclarer que, d'après lui, ce coup d'essai était un coup de maître.

Après les succès remportés par Fréd. Hennebert à l'université, il semblait naturellement désigné pour aborder tôt ou tard la carrière académique. Malheureusement les circonstances ne se prêtaient guère à ce qu'il entrât à l'université aussi tôt qu'il l'eût désiré. Il fut en conséquence obligé, pendant plusieurs années, d'accepter, à la section normale de Gand, des fonctions très-utiles et très-honorables sans doute, mais où son talent ne pouvait se déployer à l'aise. Il s'acquitta néanmoins de sa laborieuse mission avec autant de zèle que de tact, jusqu'à ce qu'enfin, grâce aux efforts de quelques amis dévoués, qui souffraient de le voir confiné dans une chaire trop modeste, il entra à l'université de Gand, comme professeur d'histoire politique moderne et d'histoire de la Belgique.

Mais depuis longtemps déjà il portait en lui le germe de la fatale maladie qui devait l'enlever trop tôt à ses élèves et à la science. Fréd. Hennebert lutta avec un courage stoïque contre les progrès de ce mal qui ne pardonne point, et tout en préparant ses leçons avec un soin minutieux, il trouvait le temps de publier des travaux scientifiques, dont quelques uns lui ont valu un juste renom. Son titre le plus durable à la reconnaissance de tous ceux qui, chez nous, s'intéressent aux fortes études, c'est la lutte qu'il soutint, avec autant de raison que de verve, soit dans notre *Revue*, soit dans la presse quotidienne, contre les ennemis de la philologie classique. Quelque brillant que fût son loyal adversaire, M. Émile de Laveleye, il est incontestable que dans cette guerre de plume, Fréd. Hennebert est resté vainqueur.

Notre jeune collaborateur était avant tout artiste. A des connaissances très-variées, il joignait infiniment d'esprit et un goût d'une délicatesse exquise. Son style était vif, souple, souvent original, plein d'urbanité toujours; et si parfois il se permettait l'ironie, il savait en aiguïser la pointe sans franchir les bornes de l'atticisme.

Si nous sommes bien informés, Hennebert avait réuni tous les documents nécessaires pour ériger à l'université de Gand, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, un monument analogue au *Liber memorialis* de M. Alphonse Leroy.

Malheureusement ce projet, comme tant d'autres que caressait le jeune savant, est allé s'évanouir avec lui dans la nuit du tombeau.

Deux discours ont été prononcés devant son cercueil, l'un par M. Soupert, Recteur, l'autre par M. Fuerison, Doyen de la Faculté de philosophie.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE.

La géographie est l'une des sciences qui, depuis un demi-siècle, ont pris le développement le plus vaste et le plus rapide. Des savants illustres, de hardis explorateurs, des hommes de génie même lui ont consacré tous leurs efforts et imprimé un essor puissant qui est, pour ainsi dire, sans limites. Comment se fait-il cependant qu'une science aussi complète, aussi utile, aussi attrayante, soit restée jusqu'à présent l'apanage presque exclusif d'un petit cercle d'élus et qu'elle ait pénétré aussi faiblement dans l'enseignement général des nations? Maigre est la place qu'elle occupe dans les programmes d'école; partout on la relègue à l'arrière-plan comme une étude auxiliaire, presque superflue. En Allemagne même, dans ce pays qu'on regarde avec raison comme la mère patrie de la géographie moderne et où l'on attache tant de prix à l'enseignement géographique, on se plaint vivement de l'insuffisance de cet enseignement et bien des voix autorisées ne cessent d'en demander la réorganisation sur un plan plus complet et des bases plus rationnelles.

En Belgique, ce besoin d'une bonne organisation de l'enseignement géographique a été signalé depuis longtemps par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'instruction publique. Des ministres ont proclamé la nécessité de cette réforme au sein des Chambres; le congrès de géographie d'Anvers s'était proposé comme but de la préparer et d'en hâter l'avènement; le conseil de perfectionnement en a plusieurs fois fait l'objet de sa sollicitude; les revues spéciales s'en sont occupées à mainte reprise. Qu'est-il résulté de ces efforts? Peu de chose, il faut

l'avouer. C'est qu'ici, comme ailleurs, on s'est contenté de signaler le mal et de proclamer la nécessité d'y remédier sans déterminer exactement les moyens de le combattre, sans « dresser son plan de campagne, » pour nous servir d'une locution un peu vulgaire, mais qui rend bien notre pensée.

Une science aussi complète, aussi riche que la géographie ne s'enseigne pas du jour au lendemain; il ne suffit pas ici de dire: *Fiat lux!* pour que la lumière soit. La meilleure volonté peut échouer en face de la routine, de l'indifférence et surtout de l'absence de moyens pratiques. Avant de mettre la main à l'œuvre et de réorganiser l'enseignement de la Géographie, il faut déterminer clairement ce que doit être cet enseignement dans nos établissements d'instruction publique, il faut ensuite se rendre compte des moyens que nous possédons aujourd'hui pour le réaliser, moyens intellectuels et moyens matériels, professeurs, livres, méthodes, cartes, reliefs, globes, etc.

Et tout d'abord, quand on parle de l'enseignement de la géographie, il importe de ne pas se faire illusion. Il ne s'agit nullement ici de former des savants *ad hoc*, ni de faire sortir tout à coup de terre des Ritter, des Berghaus ou des Humboldt belges. Gardons-nous de ces vues ambitieuses et naïves; ce serait le meilleur moyen de ne rien créer de bon, de sérieux, ni de durable. Sans doute un temps viendra où les grands géographes reparaitront en Belgique comme du temps des Mercator et des Ortélius; mais c'est là l'œuvre et le secret de l'avenir. Pour le moment tous nos efforts doivent tendre à faire sortir la géographie des arcanes où elle est restée plongée jusqu'à présent, à la vulgariser en un mot, par un enseignement rationnel dans toutes nos écoles.

Ce qui a fait le plus grand tort à la géographie dans notre pays et ailleurs, jusque dans ces derniers temps, c'est la façon dont on l'a comprise. Trop souvent on s'est plu à regarder cette science comme l'humble servante de sciences alliées, qui lui apportent certainement de nombreuses ressources, mais auxquelles, par contre, elle sert aussi d'indispensable et de précieux appui. C'est ainsi qu'on confond à chaque instant la géographie avec la statistique, la géologie, la météorologie, la botanique, etc., et l'on se figure qu'elle n'en est que le résumé succinct et approprié à l'usage de la jeunesse. Cependant, il n'en est rien; la géographie est une science distincte, ayant son objet déterminé,

son domaine délimité et nettement séparé des autres sciences de la nature. Elle est avant toute chose, l'étude de la terre, considérée dans son ensemble, comme un vaste organisme dont tous les détails sont en rapport direct et constant. Tandis que la statistique a son pivot dans le groupement des chiffres empruntés au travail de l'homme comme à celui des forces naturelles, que la météorologie puise son principe dans les phénomènes supraterrrestres et la botanique dans le règne végétal, la géographie trouve le sien dans l'étude des formes terrestres. C'est assez dire que cette science est avant tout une science d'intuition; c'est par les yeux que l'on doit principalement étudier la géographie; c'est en examinant, en remarquant, et en comparant sans cesse les accidents de la surface terrestre, que l'élève doit rassembler ses connaissances géographiques; quant à la mémoire, à l'étude des manuels, qui jouent jusqu'à présent encore un si grand rôle dans l'enseignement de la géographie, il faut les reléguer au second rang sous peine de voir misérablement avorter les meilleures réformes.

C'est dans cet esprit vivifiant et fécond que doit être conçue toute organisation de l'enseignement géographique. Les œuvres immortelles de Humboldt et de Ritter, les manuels de Berghaus, de Roon et de tant d'autres géographes allemands ont tracé la voie et donné la véritable méthode: Toujours prendre la terre comme point de départ, toujours tout rapporter à la terre.

En France, en Belgique et ailleurs, on en est encore à la vieille école qui considère la géographie comme un résumé de notions hétérogènes, de noms, de chiffres et de données statistiques et politiques. Quelques uns vont un peu plus loin et consentent à donner la description des bassins ou des lignes de faite, mais ils ne se doutent même pas de l'existence d'éléments bien autrement importants et qui ont exercé une tout autre influence sur la marche de l'histoire et les destinées de l'humanité.

Mais il ne suffit pas de se rendre un compte exact de ce qu'est la géographie, il faut encore déterminer de quelle façon on l'enseignera. C'est ici surtout que commencent les difficultés dans notre pays; difficultés immenses quand on songe que la plupart de nos établissements manquent de professeurs spéciaux, et que le matériel et la méthode y laissent beaucoup à désirer.

Or, pour la géographie, plus encore que pour l'histoire et pour la plupart des sciences, on ne peut aboutir à rien sans une méthode sévère et rationnelle. Si chaque professeur va à l'aventure et enseigne à sa façon tantôt la topographie, tantôt les nomenclatures de noms, sans règle et sans but, l'élève finira par n'avoir plus dans la tête qu'un ramas de notions hétérogènes et sans attrait qu'il s'empressera d'oublier le plustôt possible. Si, au contraire, le professeur, élevé dans une forte et lumineuse discipline, agit d'après un plan bien déterminé et conforme à l'idéal de la science, s'il procède d'un pas sûr et régulier, le disciple ne tardera pas à se familiariser chaque jour de plus en plus avec ce grand édifice de la géographie, à y circuler librement et en connaître toutes les harmonies et toutes les beautés.

La méthode ! Voilà le premier, le grand desideratum de l'enseignement géographique, dans la plupart des collèges, en Belgique, et même dans beaucoup de gymnases de l'Allemagne. Tout récemment encore, le docteur Gerster en proclamait la nécessité dans de remarquables articles publiés par la gazette d'Augsbourg. ⁽¹⁾ Mais cette méthode, où la trouver ? Qui donc l'enseignera ? Qui donc formera les professeurs qui l'enseigneront à leur tour. Les professeurs spéciaux nous manquent absolument. Comment en serait-il autrement ? Dans quel établissement de hautes études un professeur aurait-il pu puiser des connaissances géographiques complètes ? Au pied de quelle chaire académique, le néophyte de la géographie aurait-il pu entendre des leçons comme celles qui rassemblaient jadis autour de Ritter et de de Roon l'élite de la jeunesse universitaire allemande ?

C'est par là qu'il faut commencer. Avant tout il faut créer dans nos universités des chaires de géographie et plus spécialement de *méthodologie géographique*, chaires dont les titulaires devront être choisis avec le plus grand soin, parmi des géographes éprouvés et nourris à la forte école des études allemandes, Allemands même s'il le faut. Tout dépend d'un bon commencement ; on ne saurait donc y regarder d'assez près, ni prendre trop de précautions. La chaire de méthodologie

(1) *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 4 Juli und 5 October 1873.

géographique doit être le point central d'où rayonnera l'enseignement sur toutes les écoles du pays. C'est autour d'elle que pourra se former en peu d'années une pépinière de professeurs instruits et zélés qui, plus tard, iront enseigner à leur tour et conformément aux sains principes de la science, la géographie dans les collèges, les écoles normales, industrielles, militaires, en un mot, dans toutes les écoles spéciales.

Avant que ces réformes portent tous leurs fruits, il faut un certain temps; mais rien n'empêcherait, dès le commencement, le professeur de méthodologie géographique, de donner quelques séries de conférences aux professeurs et aux instituteurs actuels; ces conférences les éclaireraient et prépareraient l'avènement définitif d'un système rationnel d'enseignement.

Dans tous les cas, c'est par le haut, nous le répétons, qu'il faut commencer la réforme. Dans les écoles élémentaires, la géographie ne sera jamais, quoiqu'on fasse, qu'une étude fort succincte et réduite à ses premiers linéaments; c'est dans les classes supérieures des collèges, c'est à l'Université surtout qu'elle prendra tout son développement, qu'elle sera vraiment scientifique et complète. N'oublions pas d'ailleurs que les mêmes hommes qui font des études supérieures sont aussi les seuls, de par la nécessité des choses, qui aient une influence directe et puissante sur la marche des affaires dans le pays; ils constituent les classes dirigeantes de la nation et l'on peut dire avec vérité que tout l'organisme social obéit à leur impulsion et reflète leurs tendances. Sont-ils ignorants, la nation reste ignorante; sont-ils instruits, la nation tout entière s'abreuve aux sources de la science. L'exemple de l'Allemagne est décisif sous ce rapport. Il en serait de même chez nous. Quand les hommes instruits, les avocats, les médecins, les professeurs, les ingénieurs, les grands industriels auront compris l'utilité et l'importance des études géographiques, en étudiant cette science sur les bancs de l'université, ils ne la dédaigneront plus comme ils le font trop souvent maintenant avec une étourderie enfantine, et s'efforceront d'en répandre le goût dans leur propre famille et dans les classes sociales soumises à leur influence.

S'il est une chose triste à constater chez nous, c'est le mince bagage de connaissances imposé à ceux qui veulent remplir

les carrières les plus élevées du pays : nos Universités ne sont guère le plus souvent que de véritables écoles professionnelles, où chacun étudie exclusivement l'état qu'il aura à exercer un jour. Quant aux hautes études, à la science, nul ne s'en préoccupe. Les chaires de géographie viendront combler une de ces lacunes de notre enseignement supérieur. En Allemagne, les cours de géographie sont nombreux dans l'enseignement supérieur, et il y a des universités qui en ont plus de dix. Nous n'en demandons pas autant pour commencer. Seulement à côté de la chaire de méthodologie géographique, indispensable et sans laquelle on ne fera rien de bon, nous voudrions voir créer dans nos universités des chaires de géographie de l'histoire et d'histoire de la géographie. Ces deux sciences servent de trait-d'union entre la géographie et l'histoire et présentent pour ainsi dire, le contrôle et l'application réciproque, de leurs principes respectifs.

L'histoire de la géographie dont l'Allemagne possède aujourd'hui tant de manuels excellents, qu'est-ce donc, sinon, comme le dit Oscar Peschel, « une histoire du développement dans l'espace, de nos connaissances de la surface du globe ? »

La géographie de l'histoire est plus importante encore, soit qu'on l'envisage dans un sens restreint, comme topographie historique indiquant les migrations et le cantonnement des peuples, soit qu'on l'étudie au point de vue grandiose de l'influence des conditions géographiques, climatologiques et autres sur les caractères physiques et intellectuels des races et sur le développement de la civilisation.

Sous ce dernier rapport, la géographie de l'histoire est d'un intérêt capital pour tous ceux qui s'occupent d'études historiques et l'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que sans elle l'histoire reste toujours une étude incomplète, incertaine et mal enchaînée; car ainsi que le disait déjà le vieux Zeune, en 1815, dans ses *Erdansichten*, « la vie du genre humain est intimement soumise à la vie générale de la terre. »

Lorsque nos universités posséderont ainsi quelques chaires de géographie et que de bons professeurs se seront formés à l'école de ces hautes études, on pourra songer à réorganiser efficacement l'enseignement de la géographie dans nos écoles moyennes et dans nos Athénées. La géographie, qu'on ne l'oublie pas, est une science de nos jours si complexe, et d'un domaine si étendu qu'elle ne peut être bien enseignée que

par un professeur spécial, dont tout le temps est consacré à sa science. Jamais un professeur de latin ou de grec, ne sera un bon professeur de géographie ; pour être un géographe, il faut s'occuper constamment de géographie, se tenir sans cesse au courant des nouvelles découvertes et des nouveaux travaux. Chaque Athénée, chaque école devrait avoir son professeur spécial de géographie, qui enseignerait dans toutes les classes, d'après un programme homogène et gradué et les règles d'une saine méthodologie.

Nous n'avons pas ici la prétention de déterminer quelles devraient être ces règles ni de tracer un programme complet d'un cours de géographie. Qu'il nous soit permis cependant de faire remarquer que bien des choses sont à réformer dans la conduite des cours de géographie dans nos athénées. N'est-il pas triste, par exemple, de voir la géographie politique des peuples anciens — que l'on décore du nom pompeux et menteur de géographie ancienne, — occuper seule plusieurs années des études géographiques dans nos Athénées ? ⁽¹⁾ Cette prétendue géographie ancienne doit rentrer dans le cours d'histoire dont elle est la dépendance, et faire place dès les premières années d'étude à un cours de géographie physique. Nous ne trouvons pas non plus conforme à la saine logique, de dépêcher, comme on le fait, le cours de géographie entre les différentes classes, de donner en quatrième par exemple, la géographie de l'Europe, en troisième, celle de l'Asie, etc. On ne peut morceler ainsi une science aussi homogène : La géographie, science graphique et instructive, vit surtout de comparaisons. Ce n'est pas en étudiant successivement et à part les différentes parties du monde que l'on peut acquérir de connaissances sérieuses. Il faut que dans chaque classe, la terre tout entière passe sous les yeux des élèves, dans ses trois éléments fondamentaux : le sol, l'eau, l'air ; mais seulement d'une façon plus ou moins approfondie. ⁽²⁾

(1) Il y a longtemps que nous avons vu une critique semblable et d'autres encore, présentées, dans la *Revue*, par M. Gantrelle. Nous supposons qu'aucun membre du conseil de perfectionnement ne les a lues, sans cela on se serait sans doute empressé d'y faire droit ; tellement elles nous paraissent rationnelles.

(2) C'est là une méthode nouvelle que nous n'avons vu employer dans aucun établissement, pas même en Allemagne. Si nous la trouvions formulée en programme, nous pourrions l'apprécier en connaissance de cause. (N. de la R.)

Le cours de géographie doit être avant tout un cours de géographie physique; la géographie politique n'est en réalité qu'une partie du cours d'histoire, comme les tableaux synoptiques et autres; elle n'a de commun que le nom avec la véritable géographie. C'est assez dire que les manuels ne doivent jouer dans l'étude de celle-ci qu'un rôle purement accessoire, servir d'aide-mémoire et de source de renseignements, rien de plus. La géographie s'apprend avant tout par les yeux et à l'aide des cartes. La Cartographie est l'un des éléments essentiels de la géographie et tout bon professeur de géographie devrait en posséder à fond les principes. Sans bonnes cartes, pas de bonnes études géographiques.

Ici encore tout est à réformer dans notre pays; nos atlas de géographie, nos cartes murales, etc., sont loin de répondre au but de l'enseignement. La plupart sont surchargées de kyrielles de noms inutiles, de détails topographiques, historiques et politiques; nos cartographes sont rarement des géographes et cherchent dans leurs cartes à réunir des éléments tout à fait hétérogènes dont chacun exigerait une carte spéciale; ils croient avoir fait des chefs-d'œuvre, quand ils ont rassemblé sur un mètre carré de papier, un immense fatras d'indications. De cette façon on produit des œuvres bâtardes, trop surchargées d'une part, pour être de bonnes cartes physiques d'enseignement, trop incomplètes de l'autre, pour servir aux études spéciales. Un atlas d'école doit être excessivement sobre de noms et de détails; c'est à ce propos surtout que l'on peut dire que tout ce qui est inutile devient nuisible. Des contours clairs, un bon dessin des montagnes, un emploi judicieux des couleurs, voilà l'essentiel; le relief du globe n'en paraîtra que plus vivement aux yeux des élèves.

Or, nous le répétons, c'est par les yeux que l'élève doit faire son éducation géographique. Comme le dit Peschel « il faut » que l'instituteur essaie une bonne fois de se passer de livres, » de s'en tenir purement aux cartes et de laisser les élèves » découvrir eux-mêmes, sur la carte, les linéaments d'un pays; » grâce à cette méthode socratique, il pourra trouver la géographie sur les lèvres de ses propres élèves. »

C'est aussi l'avis de Reuschle, auteur d'un excellent petit manuel qui n'a d'autre prétention que d'être un guide pour l'usage des cartes. « Il faut combattre énergiquement, dit-il,

» ce penchant invétéré de puiser nos connaissances géographiques dans les livres et non dans les cartes. Cela fatigue l'élève sans lui profiter en rien. »

Il est évident que de pareilles cartes doivent remplir certaines conditions spéciales. Non seulement il faut qu'elles rendent le plus exactement possible les dimensions horizontales, ce qui n'est pas facile, mais elles doivent reproduire aussi avec vérité les dimensions verticales, ce qui est beaucoup plus difficile encore. Quant aux dimensions horizontales, le tracé le plus exact est assurément celui que l'on rencontre sur les sphères. Cependant la sphère a de nombreux défauts; si elle est petite, elle ne peut guère fournir que des indications tout à fait générales; si elle est très-grande, elle est d'un usage difficile et donne lieu à des effets de perspective aussi défectueux que les projections planes. C'est pourquoi les Allemands, et nous sommes de leur avis, n'emploient la sphère que dans les classes inférieures, alors qu'il s'agit de familiariser les enfants avec les formes vraies de notre globe; dans les classes supérieures elle n'offre plus aucune utilité, c'est un jouet, rien de plus.

Parmi les projections planes, il en est une qui convient plus particulièrement pour l'étude des Océans et la détermination de la position relative des continents, c'est la projection de Mercator; d'autre part elle défigure complètement les contours réels et ne convient qu'à des élèves déjà familiarisés avec la géographie.

En somme, quant au tracé horizontal, la seule chose que l'on puisse dire, c'est qu'il doit varier selon le but qu'on se propose.

Il en est de même des tracés verticaux destinés à représenter le relief du globe. Ici encore bien des méthodes ont été préconisées : la plus exacte, est sans contredit celle des cartes en relief, soit en plâtre, soit en carton repoussé, etc. Mais là aussi nous nous trouvons en présence des mêmes inconvénients que pour la sphère. Si la carte est petite, les montagnes sont forcément grossies outre mesure et l'image que se fait l'élève est une image fausse; si elle est grande, — et il faut même quelle soit très grande, — l'œil ne réussit plus à l'embrasser dans son ensemble, et d'ailleurs le prix en devient si cher et l'exécution si difficile qu'on ne peut songer à en généraliser l'emploi dans les écoles. La carte en relief n'en a pas moins son utilité; elle est excellente dans les classes inférieures pour donner aux

enfants une idée des chaînes et des groupes montagneux; plus tard elle ne peut rendre aucun service important; comme la sphère, c'est un jouet.

Il faut donc se rabattre sur les moyens purement artificiels de représenter les hauteurs. Diverses méthodes sont en présence. La plus ancienne, mais aussi la moins scientifique, consiste à présenter le dessin du relief en perspective, en faisant tomber le jour d'un seul et même côté et l'ombre de l'autre; ce procédé est assez pittoresque, mais défigure complètement les objets et transforme les chaînes de montagnes et les lignes de partage des eaux en petites chenilles contraires à la vérité. Une autre méthode, l'indication des pentes par des hachures plus ou moins accentuées, suivant la raideur des inclinaisons, est d'origine allemande. On l'a portée de nos jours à un degré de perfection inouïe, et appliquée à de petites sections de terrain, elle rend d'une manière frappante les accidents de la surface du sol. Seulement elle a l'inconvénient d'assombrir et d'encombrer le dessin linéaire de la carte et d'en rendre la lecture parfois difficile. De plus, le système des hachures n'indique pas exactement l'élévation proportionnelle des niveaux; il représente les renflements considérables des hauts plateaux, tels que la Castille, le Mexique, etc., de la même façon ou peu s'en faut, que les terrains ondulés des plaines; par contre, il donne à des hauteurs peu considérables mais à arête vive, la même physionomie qu'aux cîmes les plus colossales. Cependant cette méthode est peut-être encore la plus pratique, quand il s'agit de carte d'école.

Dans les travaux de la cartographie scientifique on a récemment inauguré un troisième système. C'est celui des courbes de niveau équidistantes, indiquant avec une précision mathématique l'altitude relative et absolue de tous les points de relief. La grande carte topographique de la Belgique, œuvre de notre dépôt de la guerre, est le modèle le plus parfait de ce système. Toutefois il a ses lacunes comme les autres; le degré d'inclinaison des pentes, quoique résultant de la distance relative des courbes, n'est pas assez prononcé pour parler aux yeux inexpérimentés, et la multiplicité de ces courbes rend plus difficiles les recherches topographiques et moins clair l'aspect général du pays.

On a voulu suppléer aux défauts de clarté de ces systèmes

en représentant les étages superposés des terrains par des teintes colorées ou nuancées d'après une certaine échelle; ce procédé, excellent dans une contrée où les hautes et les basses terres se trouvent groupées sur de vastes espaces bien séparés, ne l'est plus, là où il s'agit de représenter un pays de montagnes sillonnées de vallées profondes.

Rien n'empêche cependant de combiner ce système avec celui des hachures noires dans la confection des cartes d'école. Que l'on indique, par exemple, les plaines en vert, les plateaux en brun pâle, les montagnes en hachures d'un brun plus foncé; on peut obtenir ainsi de fort bonnes cartes élémentaires, parlant aux yeux et très propres à l'enseignement.

Il ne faut pas d'ailleurs attacher trop d'importance aux montagnes dans la géographie physique; les plaines, les plateaux, les basses terres surtout, ont joué un rôle bien plus intéressant dans l'histoire du monde et sont bien plus fertiles en notions et en accidents géographiques; les rivages de la Méditerranée, la Néerlande même, toute petite qu'elle est, n'ont-ils pas au point de vue de la science un intérêt supérieur à la masse colossale des Alpes ou de l'Hymalaya?

Donc, pour nous résumer sur ce point, la première chose à faire, si nous voulons réformer notre enseignement géographique, c'est de nous procurer de bonnes cartes, claires et appropriées aux besoins de l'enseignement. Mais cela ne suffit pas; il nous faut en outre des manuels, des sphères terrestres et célestes, des cartes en relief, en un mot tout le matériel nécessaire. Il nous faut surtout, dans nos grandes villes ainsi qu'auprès de chacune de nos universités, des bibliothèques géographiques, où les hommes du métier puissent venir retremper et perfectionner leur science. La géographie marche aujourd'hui à pas de géant, chaque jour apporte son contingent de découvertes; les grands recueils, les Atlas officiels, les revues spéciales coûtent cher. Cependant il est nécessaire que le géographe ait tout cela à sa disposition. L'a-t-il aujourd'hui dans notre pays? A l'exception du dépôt de la guerre, nous ne connaissons pas une seule collection complète où l'on puisse étudier avec fruit; nos bibliothèques ne possèdent rien en fait de géographie. Le géographe qui veut traiter la moindre question d'une façon un peu scientifique est obligé de faire venir d'Allemagne ou d'ailleurs, à grands frais, les documents les plus indispensables.

Une pareille situation doit cesser, sous peine de n'avoir jamais de bons professeurs de géographie dans notre pays.

Or, nous ne saurions trop insister sur ce point, si nous voulons relever notre enseignement géographique, c'est par le corps professoral que nous devons commencer. Il faut qu'il apprenne d'abord lui-même, à l'université ou à l'école normale, et de la bouche de véritables géographes, la méthodologie de la géographie. Quand l'impulsion première sera donnée, quand nous aurons en Belgique une phalange de professeurs de géographie habitués aux bonnes méthodes et maîtres de leur science, le reste ne sera plus qu'une affaire de temps et d'argent. Rendons alors à la géographie la place qui lui est due dans les programmes d'enseignement à tous les degrés; mettons entre les mains des professeurs non pas de simples résumés, mais des ouvrages approfondis traduits de l'allemand; plaçons sous les yeux des élèves des cartes bien faites et le matériel nécessaire, et soyons assurés que les sciences géographiques ne tarderont pas à se relever dans notre pays.

S'il naît alors parmi nous quelque savant illustre, un Humboldt ou un Ritter, ce sera tant mieux. Peu importe d'ailleurs, nous aurons atteint notre but, qui est de tirer la géographie de l'arrière plan où elle végète et de rendre à cette science utile, attrayante et féconde en résultats importants, la place qui lui revient dans l'enseignement national.

HERMANN PERGAMENT.

LE ROMAN MYTHOLOGIQUE DANS DIODORE DE SICILE.

Quand on compare les jugements portés sur l'œuvre de Diodore, on est frappé de l'extrême divergence d'opinions qui existe entre les critiques. Tandis que les uns, à commencer par Pline l'Ancien, ont accordé à la *Bibliothèque historique* une autorité trop grande, la mettant même quelquefois au-dessus des chefs-d'œuvre d'un Thucydide ou d'un Polybe (¹), d'autres juges trop sévères ont affiché pour Diodore le mépris le plus profond (²). La vérité ne saurait être ni d'un côté ni de l'autre : ces appréciations sont trop exagérées, et elles le sont naturellement parce qu'on a considéré la *Bibliothèque* à un faux point de vue, la prenant pour un tout homogène, une *Histoire universelle* dans le sens moderne du mot.

Une telle œuvre, du moins avec l'étendue que voulait lui donner Diodore, eût été difficile, sinon impossible à exécuter à son époque ; du reste, il était loin d'avoir les qualités nécessaires pour la mener à bonne fin. Diodore n'est pas un historien : il appartient plutôt à la classe des lettrés (³) ou compilateurs

(¹) Voir Plin. H. N. I, 3, 5 (page 4 de l'édition Nisard) ; Eusèbe *Praep. Evang.* I, 6 : 'Ο Σικελιώτης Διόδωρος γνωριμώτατος τοῖς τῶν Ἑλλήνων λογιστάτοις. Just. Mart. *Protr.* p. 10 : 'Ο ἐνδοξότατος παρ' ὑμῖν ιστοριογράφων Διόδωρος. Voir surtout l'appréciation extraordinaire de H. Estienne : " Quantum enim lumen solis inter stellas, tantum inter omnes, quotquot ad nostra tempora pervenerunt, historicos, si utilitatis potius quam voluptatis aurium habenda sit ratio, noster hic Diodorus eminere dici potest ! „ (*De Diod. et ejus scriptis brevis diss.* H. Stephani, en tête de l'édition Bip. de Diod. p. xiv).

(²) J. L. Vivès (1541) *de caustis corrupt. artium lib. II*, et Bodin, *in Artis hist. penu*, t. I, p. 60 sqq., cités dans la *Disput.* de Eyring. Burigny. (*Examen des anciens hist. de la Sicile*). " L'extrême faiblesse de sa raison et la grossièreté de son esprit le placent (Diodore) au-dessous de tous les autres écrivains antiques, ... on ne saurait imaginer plus de négligence, plus d'ignorance, un plus informe amas d'erreurs de toute nature. „ Cf. Voltaire. *Dict. phil.*, art. Diodore.

(³) Grammatici, γραμματικοί.

savants qui, ordinairement, se contentaient de rassembler dans un nouveau cadre les récits de leurs prédécesseurs.

Tel est aussi, nous semble-t-il, le but que s'est proposé Diodore. Ce qui nous permet de le croire, c'est d'abord le titre très-bien approprié de Βιβλιοθήκη ιστορικὴ ⁽¹⁾ qu'il a donné à son ouvrage; ensuite, et surtout, la manière dont il l'a composé au moyen de résumés et d'extraits tirés de différents auteurs et mis souvent sous la forme indirecte, comme s'il voulait se dégager de toute responsabilité pour ces parties de sa compilation.

On ne peut donc, sous peine de tomber dans les erreurs les plus graves, porter un jugement général sur un tout composé d'éléments si divers; c'est partie par partie qu'il faut juger la *Bibliothèque historique*; et l'on verra alors, à côté des indications les plus exactes, des récits les plus authentiques et les plus dignes de foi, dus aux observations personnelles de l'écrivain ou à quelque auteur sérieux, les contes les plus absurdes et les données les plus fausses. Ce qu'il a tiré des œuvres de Thucydide, d'Éphore et de Polybe ⁽²⁾, n'est certes pas à comparer avec d'autres récits puisés dans des ouvrages tels que ceux de Timée, de Ctésias et de Iambule ⁽³⁾, qui sont des romans bien plutôt que des histoires.

Ce qui prouve le mieux avec quelle défiance il faut aborder Diodore, c'est l'examen des cinq premiers livres de la *Bibliothèque* et des fragments qui nous restent du sixième. Dans cette première partie, l'auteur a la prétention de nous faire connaître les temps antérieurs à la guerre de Troie, et les croyances religieuses des peuples les plus anciens. La mythologie n'est certes pas hors de place dans une œuvre qui doit raconter la vie entière d'une ou de plusieurs nations. Quand

⁽¹⁾ De même Apollodore a donné le nom de Βιβλιοθήκη à un recueil de mythes et de généalogies tirés des poètes et d'autres écrivains, et rassemblés sans aucune idée de critique ou d'interprétation.

⁽²⁾ Il a suivi les deux premiers principalement dans les liv. XII et XIII, et Polybe, dans ce qui regarde les années précédant la 2^e guerre punique. Cf. Collmann. *De Diod. scult fontt.* Lipsiae, 1869. p. 2 sqq., p. 63.

⁽³⁾ Pour Timée, V. Collmann. Ouv. cité p. 62 et 63; Ctésias, V. Diod. II, 2; Heyne, *de fontt. Diod.*, p. LXXIV, ed. Teubner; Iambule. Diod. II, 55, sqq.

elle est bien comprise et bien employée, elle est une auxiliaire très-utile et même indispensable de l'histoire, car elle nous fait entrevoir une partie de l'enfance des peuples; elle est l'expression de leurs premiers sentiments, de leurs premières aspirations; souvent elle nous fait deviner leurs mœurs et leurs institutions primitives ⁽¹⁾. Mais, pour que les traditions mythiques puissent contribuer à nous faire mieux connaître un peuple ou une époque, il faut que l'auteur les rapporte fidèlement, avec leurs obscurités et leurs contradictions, sans les ramener à une idée préconçue d'interprétation historique ou philosophique; sans quoi, il s'expose bien souvent, dans cette matière délicate, à nous donner, au lieu des croyances naïves d'autrefois, des opinions et des systèmes.

Or, cette sincérité de l'historien impartial, et nous dirons ici, indifférent, manque complètement chez Diodore. Il n'y a rien qui ressemble moins à de la mythologie que tous les contes qu'il nous débite sur les dieux des peuples étrangers. En parcourant les traditions religieuses attribuées aux Égyptiens, aux Éthiopiens, aux Indiens, aux Crétois, aux Atlantes et aux Panchéens, on est frappé de la ressemblance, quelquefois de l'identité qui existe entre elles. On se prendrait vraiment à croire que tous ces peuples, situés aux quatre bouts du monde romain, ont vécu côte à côte avec la même religion, les mêmes mœurs, la même langue. C'est qu'en réalité ces croyances n'ont jamais existé que dans le cerveau de quelques sophistes, tous Grecs de nation ou de cœur, et auxquels on peut justement attribuer les paroles de Juvénal :

Quidquid Graecia mendax

Audet in historia ⁽²⁾.

Diodore, malgré ses trente ans de voyage ⁽³⁾, n'aurait pu, par lui-même, étudier les croyances religieuses de peuples dont il ne connaissait pas la langue, et dont la manière de penser était si différente de la sienne; du reste, il n'avait pas assez

⁽¹⁾ " La religion d'un peuple, étant l'expression la plus complète de son individualité, est, en un sens, plus instructive que son histoire. „ Ern. Renan. (*Des relig. de l'ant. et de leurs derniers hist.* Revue des Deux-Mondes, 1853. t. II).

⁽²⁾ Juv. X, 174.

⁽³⁾ Diod. I, 4.

l'esprit de critique pour discerner le vrai des contes absurdes que les prêtres avaient l'habitude de débiter pour en imposer aux étrangers. Aussi semble-t-il ne s'être occupé que peu ou point de cette étude. Mais s'il voulait donner à ses lecteurs une idée des religions étrangères, il devait s'instruire chez des auteurs qui, comme Hérodote, avaient eu le désir et le moyen de se renseigner assez exactement ⁽¹⁾. Or, repoussant cet historien comme peu digne de foi ⁽²⁾, il consulte les inventions d'une école de sophistes qui, sous prétexte de donner à la mythologie une interprétation historique, la défigurèrent complètement.

Nous voulons parler du Messénien Évhémère et de ses nombreux disciples, qui inondèrent la Grèce de prétendues histoires des dieux toutes basées sur le principe suivant posé par le maître : *Les dieux ne sont que de simples mortels qui ont tiré les hommes de la barbarie, et reçurent les honneurs divins en récompense de leurs bienfaits* ⁽³⁾. „ On conçoit ce que devinrent, sur ce nouveau lit de Procruste, les divinités gracieuses ou terribles du panthéon hellénique. Le Zeus d'Homère et de Phidias descendit au rang d'un petit monarque ambitieux et habile ⁽⁴⁾; la brillante Aphrodité ne fut plus qu'une courtisane éhontée ⁽⁵⁾, et Cadmus, un des héros vénérés de la Grèce, fut un panetier du roi de Sidon, qui épousa une joueuse de

(1) Les découvertes faites dans le domaine des religions de l'Égypte confirment la plupart des assertions d'Hérodote. Voir le livre II avec les notes de Stein.

(2) Ὅσα μὲν οὖν Ἡρόδοτος καὶ τινες τῶν τὰς Αἰγυπτίων πράξεις συνταξαμένων ἐσχεδιάκασι, ἐκουσίως προκρίναντες τῆς ἀληθείας τὸ παραδοξολογεῖν καὶ μύθους πλάττειν ψυχαγωγίας ἕνεκα, παρήσομεν. I, 69.

(3) Sext. Empyr. adv. Phys. I, 17 p. 552. Εὐήμερος.... φησὶν, ὅτ' ἦν ἄτακτος ἀνθρώπων βίος, οἱ περιγεγόμενοι τῶν ἄλλων ἰσχύι τε καὶ συνέσει, ὥστε πρὸς τὰ ὑπ' αὐτῶν κελευόμενα πάντα βιοῦν, σπουδάζοντες μείζονος θαυμασμοῦ καὶ σεμνότητος τυχεῖν, ἀνέπλασαν περὶ αὐτοῦς ὑπερβάλλουσάν τινα καὶ δειὰν δύναμιν, ἔνθεν καὶ τοῖς πολλοῖς ἐνομίσθησαν θεοί. (Cité par Krahnert. Geschichte des Verfalls der römisch. Staatsrel.)

(4) Voir Diod. liv. vi, fragm. I.

(5) Lact. De falsa relig. I, c. 17: Quae prima, ut in historia sacra continetur, artem meretriciam instituit, auctorque mulieribus in Cypro fuit, uti vulgato corpore quaestum facerent.....

flûte (*). Voilà comment les dieux étaient travestis dans l'Histoire sacrée d'Évhémère!

Cet ouvrage avait du moins le mérite de l'originalité; mais les nombreuses imitations qui en furent faites, semblent avoir été d'une platitude et d'une monotonie désespérantes. Cette foule de rhéteurs qui pullulaient à l'époque alexandrine et qui, incapables de produire une œuvre originale, ne faisaient le plus souvent qu'amplifier ou compiler les écrits des autres, devaient être charmés de trouver, dans le système d'Évhémère, un nouveau cadre pour leurs élucubrations. Même après le maître, il y avait encore une ample moisson à faire dans les innombrables légendes sur les dieux et les héros: les imitateurs en profitèrent et firent de nouvelles *histoires sacrées*. Mais bientôt le panthéon hellénique ne leur suffisant plus, ils recoururent aux divinités étrangères et racontèrent également leur vie et leurs exploits. Ici le travestissement devint plus grand encore. Joignant aux théories évhémériques le malencontreux préjugé des Grecs à ne voir les autres cultes qu'à travers le prisme de leur propre religion, ils ne rapportèrent que des croyances inventées ou profondément défigurées. On composa, avec de telles données, l'histoire des dieux de l'Égypte, de la Libye, de l'Éthiopie et de l'Inde; on alla même plus loin: accumulant mensonge sur mensonge, on écrivit l'histoire des dieux de l'Atlantide, pays qui, quoiqu'on en dise, n'a pas plus existé que ses célestes habitants.

C'est à ce genre d'écrits, que nous appellerons le *roman mythologique*, que Diodore s'est adressé de préférence. Il ne sera donc pas inutile, malgré le peu d'intérêt que présentent par elles-mêmes ces fades compositions, d'en rechercher les traces dans quelques récits de la *Bibliothèque*, afin de montrer la nullité historique des sources auxquelles l'auteur a souvent puisé, et, par conséquent, le peu de crédit que méritent, même comme données mythologiques, la plupart des histoires qu'il raconte sur les dieux. Nous choisirons de préférence la légende

(*) Athen. Deipn. l. XIV p. 398 (ed. Schweigh.) Εὐήμερος.... ἐν τῷ τρίτῳ τῆς ἱερᾶς ἀναγραφῆς τοῦθ' ἱστορεῖ, ὡς Σιδωνίων λεγόντων τοῦτο, ὅτι Κάδμος μάγιστρος ὢν τοῦ βασιλεως, καὶ παραλαβὼν τὴν Ἀρμονίαν, αὐλητρίδα καὶ αὐτὴν οὔσαν τοῦ βασιλεως, ἔφυγε σὺν αὐτῇ.

de Dionysos, qui renferme trois récits manifestement tirés de romans mythologiques, ceux qui ont rapport à Osiris, au Dionysos indien et à celui de Libye.

Romans sur Dionysos-Ostris.

Dans le livre de Diodore, Osiris est, à peu de chose près, le Dionysos grec, avec lequel il fut, du reste, identifié de bonne heure ⁽¹⁾. Il y avait, en effet, une grande ressemblance, du moins extérieure, entre les deux divinités ⁽²⁾. Osiris avait, de même que Dionysos, la vigne pour attribut; les phallophories, qui déshonoraient le culte égyptien, ressemblaient fort à celles des Dionysies; enfin, le taureau, qui passait pour l'incarnation d'Osiris, était donné comme symbole à Dionysos: on le représentait souvent avec les cornes de cet animal, ce qui le faisait appeler *taurocéphale*, *tauromorphe* ⁽³⁾. Or, ces deux divinités une fois confondues, on ne s'inquiéta plus beaucoup de ce que pouvait raconter sur Osiris la mystérieuse Égypte; on lui appliqua les légendes de Dionysos, et ce qu'on pouvait savoir des traditions égyptiennes fut bien vite arrangé à la manière des Grecs. C'est donc presque une première histoire de Dionysos que nous trouverons dans la prétendue mythologie des Égyptiens. Mais prenons le récit d'un peu plus haut.

Liv. I. (c. 13). Il a existé aussi des dieux terrestres dont les uns ont des noms communs avec ceux du ciel (comme Isis, Osiris, etc.); d'autres, des noms particuliers, tels que: Hélios, Cronos, Rhéa, Zeus (Ammon), Héra, Héphaestos et Hermès.

Le premier qui régna en Égypte fut, selon les uns, Hélios; selon d'autres, Héphaestos, qui trouva le feu de la manière suivante. Un arbre frappé par la foudre s'enflamma et communiqua le feu au bois environnant. C'était en hiver; Héphaestos

⁽¹⁾ On le voit déjà dans Hérodote, liv. II et III, *passim*.

⁽²⁾ Le Dionysos grec était, de même que Osiris, un principe mâle de la fécondité (Preller. Griech. Myth. 3^e éd. de Plew. I, p. 544 *suiv.*); mais nous savons que les Grecs n'ont ordinairement rapproché des divinités que par leurs ressemblances extérieures.

⁽³⁾ Cf. Alf. Maury. Religions de la Grèce antique. III, p. 278; Preller I, p. 571.

survient et sent une douce chaleur. Il entretient la flamme, appelle ses compagnons, et leur fait part de sa découverte. Voilà comment il devint roi.

Cronos, successeur de Hélios (ou d'Héphaestos), eut, de Rhéa, Zeus et Héra " qui, par leurs vertus, parvinrent à l'empire du monde entier. „ De Zeus et de Héra naquirent Osiris et Isis, Typhon, Apollon et Aphrodité. Osiris, étant monté sur le trône, épousa Isis et devint le bienfaiteur de l'humanité.

(C. 14). " Il fit perdre aux hommes la coutume de se manger entre eux, après que Isis eût découvert l'usage du froment et de l'orge. „ Isis institua des lois, et cette circonstance fit donner à Déméter, par les anciens Grecs, le nom de *Thesmophore*.

(15 et 16). Quelques-uns attribuent à Osiris la fondation de Thèbes aux cent portes. Il éleva à Zeus et à Héra, ses parents, des temples merveilleux ; il consacra deux chapelles en or, la première au Zeus céleste, une plus petite à son père Ammon, puis d'autres encore à d'autres dieux ; " il régla leur culte et établit des prêtres pour le maintenir. „

Osiris et Isis honorèrent également les inventeurs des arts et ceux qui enseignent des choses utiles à la vie. C'est ainsi qu'Osiris eut en grande considération Hermès ⁽¹⁾, son scribe sacré ⁽²⁾, et son conseiller privé, qui avait inventé la plupart des arts et des sciences.

Osiris avait fait, par lui-même, beaucoup pour la civilisation : il enseigna aussi la culture de la vigne, qu'il avait découverte dans le territoire de Nysa, sa patrie.

(17). Mais il ne suffisait pas à Osiris d'avoir doté son pays de ces bienfaits ; il voulut y faire participer la terre tout entière. " Il espérait qu'après avoir tiré les hommes de leur état sauvage et adouci leurs mœurs, il recevrait en récompense des honneurs divins : ce qui eut lieu en effet. „

Ici commence la seconde partie de sa vie : celle du conquérant.

Après avoir rassemblé une grande armée, Osiris confie le gouvernement du pays à Isis. Il lui donne pour conseiller Hermès, et pour général de ses troupes Héraclès, " qui tenait à lui par la naissance et était d'une force de corps prodigieuse. „

⁽¹⁾ Le Thot des Égyptiens.

⁽²⁾ Ou *hiérogammate*. Voir sur cette fonction Diod. liv. I, c. 70 et 71.

Il établit Busiris gouverneur de tout le pays qui avoisine la Phénicie; Antée reçut le gouvernement des provinces limitrophes de l'Éthiopie et de la Libye.

Tout étant ainsi disposé, il partit avec son frère appelé par les Grecs Apollon, (18) ainsi que deux de ses fils, Anubis et Macédon. Il prit encore avec lui Pan, Maron et Triptolème. En passant par l'Éthiopie, il attacha à son expédition les Satyres et "neuf filles instruites dans tous les arts, et appelées par les Grecs *les Muses*. Car son expédition n'était point militaire ni dangereuse, et Osiris aimait la joie, la musique et la danse. „

(19). Après avoir conquis l'Éthiopie et l'avoir gratifiée de bienfaits de la civilisation, Osiris dut retourner en Égypte pour remédier aux inondations du Nil. Ce fleuve venait de rompre ses digues et de noyer presque tous les habitants du pays dont Prométhée était le gouverneur. Celui-ci faillit se tuer de désespoir. C'est ce fait que les poètes représentent sous le mythe de Prométhée dévoré par un aigle (αἰετός) : car tel fut le nom donné au Nil à cause de sa fureur. Héraclès parvint à arrêter le fléau, ce qui fit dire qu'il avait tué l'aigle et délivré Prométhée.

Après avoir mis ordre à tout, Osiris traversa l'Arabie le long de la mer Rouge, et continua sa route jusqu'aux Indes et aux limites de la terre. Il y fonda des villes; entre autres, Nysa, en souvenir de sa patrie. Il éleva partout des colonnes comme témoignages de son expédition; il visita les autres nations de l'Asie, traversa l'Hellespont et aborda en Europe. (20) Là, il tua Lycurgue, établit Maron en Thrace, Macédon dans la Macédoine et Triptolème en Attique. En un mot, parcourant toute la terre, il répandit partout ses bienfaits. En échange, il reçut l'immortalité et les honneurs divins. " Lorsque Osiris fut ainsi passé du rang des hommes à celui des dieux, Isis et Hermès lui instituèrent des sacrifices et un culte égal à celui qu'on rend aux plus grandes divinités. „

Jusqu'ici, on le voit, Osiris n'est autre chose que le Dionysos grec, non précisément celui de la tradition, mais le Dionysos transformé par l'évhémérisme.

Celui que les Indiens honorent comme un dieu n'en diffère presque pas, du moins d'après le résumé que Diodore donne de ses exploits.

L. II. (38). A une époque très-reculée, les hommes vivant encore épars dans les villages, Dionysos, parti des pays occidentaux ⁽¹⁾, arriva chez les Indiens avec une puissante armée et visita le pays tout entier. Il enseigna l'art de faire du vin, et d'autres choses utiles à la vie. Il devint le fondateur de villes importantes, institua le culte divin, et établit des lois et des tribunaux. " Enfin, l'auteur de tant de bienfaits fut compté au nombre des dieux, et reçut les honneurs qu'on décerne aux immortels. „ Il avait amené avec son armée un grand nombre de femmes, et, dans les batailles, il se servait de tambours et de cymbales. Il mourut de vieillesse, après avoir régné sur toute l'Inde pendant *cinquante-deux ans* !

Voilà ce que Diodore appelle les traditions des plus savants mythologues indiens (*παρά τοῖς Ἰνδοῖς οἱ λογιώτατοι.*) !

Dans la légende d'Osiris, il entre au moins un détail tout à fait égyptien, mais que l'évhémérisme a cependant tant soit peu altéré. C'est le meurtre d'Osiris par Typhon, son frère ⁽²⁾. (21). Ce Typhon, homme violent et impie, partagea le corps de la victime en vingt-six parties qu'il distribua à ses complices. Mais Isis, aidé de son fils Horus, fit mourir Typhon et prit le gouvernement de l'Égypte. Ensuite, ayant retrouvé toutes les parties du corps de son mari, sauf une, elle entoura chacune d'elles d'un corps de cire et les distribua aux différentes classes de prêtres, prétendant à chaque collège qu'il possédait le corps d'Osiris, et ordonnant de l'honorer comme un dieu.

Cette dernière partie du récit semble expliquer quelque organisation sacerdotale de l'Égypte, où Osiris aurait été honoré dans vingt-cinq noms différents ⁽³⁾.

Isis continua à régner avec justice, et mérita, comme son époux, les honneurs divins.

A côté d'Osiris vient naturellement se placer le Dionysos de Libye, dont l'histoire, à ce que prétend Diodore, fut écrite par un certain Thymoetès.

⁽¹⁾ Dans deux autres passages : (III, 63 et IV), l'auteur présente le Dionysos de l'Inde comme né dans le pays même : ce qui prouve avec quelle négligence il rassemble les données les plus contradictoires.

⁽²⁾ Typhon est le Set des Égyptiens. Cf. Hérod. II, 61, 8 ; 62, 11, avec les notes de Stein, et Plut. de Iside et Osir.

⁽³⁾ Voir la note de Stein ad Hérod. II, 42, 3, et principalement 164, 6.

Liv. III. (68). Fils de Zeus Ammon et d'une jeune fille nommée Amalthée ⁽¹⁾, Dionysos fut transporté secrètement dans une ville de Nyse, dont il est donné une description merveilleuse dans le genre de celle de Panchaïe (68 et 69).

(70). Il y fut nourri par Nysa, fille d'Aristée ⁽²⁾; celui-ci devint son précepteur. Ce Dionysos aimait également les arts et inventa plusieurs choses utiles. Il découvrit aussi la culture et l'usage de la vigne, et "résolus de faire part aux hommes de ses découvertes, espérant qu'ils lui accorderaient, en mémoire de ses grands bienfaits, les honneurs divins. "

(71). Cependant Rhéa, irritée contre Ammon, son mari, de la naissance de Dionysos, le quitta pour épouser Cronos, qui, s'étant emparé du pays d'Ammon, marcha contre la ville de Nyse et Dionysos. (73). Celui-ci leva une armée et vainquit Cronos. Ensuite, il décerna à son père Ammon les honneurs divins et établit des prêtres pour l'oracle qu'il lui avait institué. "Dionysos, le premier, consulta cet oracle et obtint pour réponse qu'il acquerrait l'immortalité pour ses bienfaits envers les hommes..... C'est pourquoi, plein d'espérance, il envahit d'abord l'Égypte, où il enseigna aux hommes la culture et l'usage de la vigne; ensuite, il parcourut toute la terre en comblant les nations de ses bienfaits. Dionysos, revenant de l'Inde, descendit vers les côtes de la Méditerranée et y vainquit les Titans. "Après cela, Ammon et Dionysos échangèrent le séjour terrestre contre la demeure des immortels. "

"Telle est, ajoute Diodore, d'après la tradition des Libyens, l'histoire du premier Dionysos, fils d'Ammon et d'Amalthée ! "

Voilà certes chez les Libyens, les Égyptiens et les Indiens des traditions bien ressemblantes. Partout Dionysos est un fils de Zeus, élevé dans une Nyse quelconque, placée dans tel ou tel pays selon le besoin de la cause ⁽³⁾, et enseignant aux hommes la culture de la vigne et d'autres arbres fruitiers.

(1) Nous ne connaissons pas de légende qui donne Amalthée pour mère à Dionysos. Serait-ce une personnification de la chèvre qui fut la nourrice de Zeus?

(2) D'après une légende de l'île d'Eubée. Cf. Preller I, p. 557.

(3) La Nyse d'Osiris est dans l'Arabie Heureuse (I, 15); celle du Dionysos libyen, à l'extrémité occidentale de l'Afrique. Voir sur les différentes Nyse, Preller I, 3, p. 548; Hesychius et Steph. Byz, au mot Νύσα.

Ce qu'il y a surtout à remarquer, c'est que partout domine l'interprétation évhémérique. Osiris, ainsi que le héros Li-byen et celui de l'Inde, se présentent sous deux faces, comme bienfaiteurs et comme conquérants. Ce double caractère convenait assez bien au personnage de Dionysos. Comme représentant l'exubérante fécondité de la terre, et spécialement comme dieu de la vigne, il était avant tout une divinité bien-faisante qui répand sur les hommes l'abondance et la joie. Mais le roman en a fait en outre un législateur, un roi qui tire les hommes de la barbarie par ses propres découvertes, et par la haute protection et le salutaire encouragement qu'il donne aux arts et aux sciences. Osiris fait perdre aux hommes l'habitude de se manger entre eux, comme l'avait fait le Zeus d'Évhémère ⁽¹⁾, tandis que Isis fait connaître l'usage du froment et de l'orge et donne à ses sujets les premières lois. De même le Dionysos indien tire les hommes de la barbarie en leur enseignant la culture et en établissant des lois et des tribunaux. Tous les trois bâtissent des villes et élèvent des temples aux dieux et à leurs parents, toujours comme dans l'Histoire sacrée d'Évhémère ⁽²⁾.

Mais le trait le plus caractéristique, c'est que ces bienfaits ne sont pas complètement désintéressés. Ces Dionysos sont des ambitieux et veulent remplir le monde de leur nom, semblables à Alexandre le Grand, leur contemporain. Car, hâtons-nous de le remarquer, pour nous rendre compte de bien des détails, ces Dionysos sont des productions de l'époque alexandrine, des personnages créés sur le modèle du conquérant macédonien dont les merveilleux exploits occupaient alors toutes les imaginations. Nos héros divins ont les mêmes instincts ambitieux et font les mêmes conquêtes. Bien plus, comme Alexandre, ils visent à l'apothéose et pour eux c'est le but suprême de leurs exploits. On dirait vraiment qu'ils ont lu le roman d'Évhémère, car ils savent très-bien comment on fait les dieux ! Osiris espère (*ὑπολαμβάνει αὐτὸν κ. τ. λ.* I, 17) qu'a-

⁽¹⁾ Lact. Div. Inst. I, c. 13: *Quanquam scriptum sit in Historia Sacra, Saturnum et Opem, ceterosque tunc homines humanam carnem solitos esitare; verum primum Jovem, leges hominibus moresque condentem, edicto prohibuisse, ne liceret eo cibo vesci.*

⁽²⁾ V. Lact. I, c. 11; Diod. liv. VI, fr. 1.

près avoir tiré les hommes de leur état sauvage et adouci leurs mœurs, il recevra des honneurs divins. " Dionysos de Libye nourrit les mêmes espérances ⁽¹⁾, et il n'entreprend ses expéditions que parce que l'oracle de son père lui a promis l'immortalité pour ses bienfaits envers les hommes ⁽²⁾. Nous ignorons si le héros indien eut le même but : dans tous les cas, ses exploits obtinrent la même récompense, car " l'auteur de tant de bienfaits fut compté au nombre des dieux et reçut les honneurs qu'on décerne aux immortels „ ⁽³⁾.

Les voilà donc tous les trois en route à la recherche de l'immortalité. Osiris se fait suivre d'une troupe de chanteurs parmi lesquels étaient neuf filles instruites dans tous les arts, et appelées les Muses, ainsi que de Satyres qui se distinguaient par le chant, la danse et le jeu ⁽⁴⁾. De même le Dionysos indien avait amené avec lui un grand nombre de femmes ⁽⁵⁾, singulier cortège pour des conquérants ! Mais il fallait bien conserver la figure et l'entourage du Dionysos grec ! Quant aux absurdités, on tâchait de les rendre vraisemblables en disant, par exemple, " que l'expédition d'Osiris n'était point militaire ni dangereuse, parce qu'on le recevait partout comme un dieu bienfaisant „ ⁽⁶⁾. L'auteur du roman Libyen a donné comme compagnons de Dionysos des Silènes, descendants de Silène, un ancien roi de Nyse. " Celui-ci avait une queue au bas du dos, et ses descendants, participant de la même nature, portaient tous ce signe distinctif „ ⁽⁷⁾.

Les conquêtes des trois Dionysos sont tout à fait les mêmes et comprennent, à peu de chose près, celles d'Alexandre. Tout le monde oriental avec l'Inde et une partie de la Grèce : tel est le théâtre de leurs exploits. Il y a jusqu'au héros indien qui

(1) Diod. III, 70, 8 : Διόνυσον βουλευθῆναι τῷ γένει τῶν ἀνθρώπων μεταδοῦναι τῶν ἰδίων εὐρημάτων, ἐλπίσαντα διὰ τὸ μέγεθος τῆς εὐεργεσίας ἀθανάτων τεύχεσθαι τιμῶν.

(2) III, 73, 3.

(3) Diod. II, 38. Qu'on nous pardonne ces fatigantes répétitions : elles servent à montrer la monotone ressemblance des récits de notre auteur.

(4) Diod. I, 18.

(5) Id. II, 88.

(6) I, 18.

(7) III, 72.

vient des pays d'Occident, du moins dans l'auteur suivi au livre II. Ils soumettent sans difficulté les contrées qu'ils parcourent, de sorte que l'un s'empare du pays de l'autre : contradictions dont s'inquiète assez peu l'auteur de la *Bibliothèque*.

On le voit, dans ces trois récits qui devraient être si différents s'ils exprimaient en réalité les croyances de peuples aussi divers que les Égyptiens et les Indiens, la ressemblance d'idées est tellement grande, qu'elle influe même sur les expressions ⁽¹⁾ et qu'on se prend parfois à se demander si l'on ne lit pas toujours le même récit.

Évidemment, le reproche s'adresse en partie à Diodore : sa rédaction et les idées préconçues avec lesquelles il rapporte les croyances attribuées aux différents peuples, ont grandement contribué à introduire dans les récits cette monotone ressemblance. Cependant, toute la faute n'en est pas à lui, car il n'est pas l'auteur de ces histoires sur les dieux : la forme indirecte sous laquelle il les rapporte, ce que nous savons sur la composition de son ouvrage, et son propre témoignage ne nous laissent aucun doute à cet égard.

Nous ferons donc un pas plus loin, et nous essayerons de retrouver les auteurs et les ouvrages auxquels Diodore s'est adressé, afin de mieux montrer sur quelles autorités sont basées certaines parties de la *Bibliothèque historique*.

L'auteur nous apprend lui-même que, pour l'histoire du dieu Libyen, il a suivi un certain Denys qui, dit-il, " a rassemblé tout ce qui concerne Dionysos, les Amazones, les Argonautes, la guerre de Troie et plusieurs autres choses ⁽²⁾. „

Heyne suppose que ce Denys est le logographe de Milet, qui

⁽¹⁾ Voici un seul rapprochement ; on pourrait en faire d'autres :

I, 17, 2 : ὑπολαμβάνειν αὐτὸν ὅτι παύσας τῆς ἀγριότητος τοὺς ἀνθρώπους καὶ διαίτης ἡμέρου μεταλαβεῖν ποιήσας τιμῶν ἀθανάτων τεύχεται διὰ τὸ μέγεθος τῆς εὐεργεσίας.

III, 70 : καὶ βουλευθῆναι τῷ γένει τῶν ἀνθρώπων μεταδοῦναι τῶν ἰδίων εὐρημάτων, ἐλπίζαντα διὰ τὸ μέγεθος τῆς εὐεργεσίας ἀθανάτων τεύχεσθαι τιμῶν.

Ib. 73 : καὶ λαβεῖν παρὰ τοῦ πατρὸς χρησμὸν ὅτι τοὺς ἀνθρώπους εὐεργετῶν τεύχεται τῆς ἀθανασίας.

⁽²⁾ III, 66 ad fin.

vécut un peu avant Hérodote (¹). En effet, dans le catalogue des ouvrages attribués par Suidas au Milésien, on voit *trois livres sur la guerre de Troie, des histoires mythiques et un cycle historique en sept livres* (²). Mais un simple examen du récit de Diodore prouve que notre histoire ne peut pas remonter à une époque aussi reculée. La physionomie de Dionysos, conquérant de toute la terre et bienfaiteur du genre humain, est, nous l'avons dit, une création de l'école d'Évhémère et de l'époque alexandrine. Le fond même de la tradition, et principalement le voyage de Dionysos dans l'Inde, ne date que des conquêtes d'Alexandre le Grand (³). Du reste, le savant critique de Göttingue, tout en avançant son hypothèse, se sentait quelques scrupules à attribuer à un logographe une interprétation si recherchée et sentant si fort le rhéteur; mais "il n'osait, ajoutait-il, aller contre l'évidence des faits et l'autorité des écrivains" (⁴).

Nous ne pouvons comprendre ces dernières paroles qu'en supposant que Heyne ne connut pas l'existence d'un écrivain du même nom qui vécut un peu plus de trois siècles après le Milésien. Denys de Mitylène, surnommé *Scytobrachion*, est, croyons-nous, celui qu'a suivi Diodore. D'après Suidas (⁵), qui lui donne, un peu à la légère, mais à cause du genre de ses écrits, le nom d'ἐποποιός, on lui attribue les ouvrages suivants :

Διονύσου καὶ Ἀθηναίων στρατίαν Ἀργοναῦται ἐν βιβλίοις εἰς Μουσικά πρὸς Παρμένοντα. Or, ces indications s'accordent également bien avec celles de Diodore. On doit surtout noter le titre du premier ouvrage qui s'accorde particulièrement avec le résumé de notre auteur. En effet, à côté de Dionysos figure au premier plan la belliqueuse Athéné, qui l'accompagne dans ses expéditions à la tête des Amazones. Il est même certain passage qui semble expliquer le titre de Διονύσου καὶ Ἀθηναίων στρατίαν. Diodore, en

(¹) Heyne. De fontt. Diodori, p. LXXXIX.

(²) Suidas. ad. v. Τρωικῶν βιβλία γ'. Μουσικά, Κύκλον ἱστορικὸν ἐν βιβλίοις ζ'.

(³) Voir Preller I^{er}, p. 579.

(⁴) Heyne, p. xc. not. Haud diffiteor mihi vix satis probabile visum jam Herodotea aetate de fabulis veterum scriptorem aliquem arguta hac subtilitate agere instituisse. Rerum tamen argumentis et scriptorum auctoritati refragari non licet.

(⁵) Suidas ad v.

parlant du combat de Dionysos contre les Titans, s'exprime ainsi : " διερρημένης δὲ τῆς δυνάμεως, καὶ τῶν μὲν ἀνδρῶν στρατηγούντος Διονύσου, τῶν δὲ γυναικῶν τὴν ἡγεμονίαν ἔχούσης Ἀθηνᾶς, προσπεσούσας μετὰ τῆς στρατιᾶς τοῖς Τιτάσι συνάψαι μάχην. " (1)

C'est donc dans cet ouvrage, croyons-nous, que Diodore a pris son récit. Nous savons par Suidas qu'il était en prose (2) : ce qui nous montre que Denys de Mitylène, qui vivait à Alexandrie environ un siècle et demi avant notre ère (3), appartenait à cette classe d'écrivains qui remettaient en prose les œuvres poétiques de leurs devanciers. Ils allaient quelquefois plus loin : ils attribuaient leurs propres inventions à des écrivains célèbres, souvent même à des chantres fabuleux, donnant par ces noms illustres une autorité mensongère aux rêves de leur propre imagination. Or, si nous en croyons Athénée (4), Denys de Mitylène aurait fabriqué et mis sous le nom du logographe Xanthus une histoire de Lydie. Cette indication s'accorde parfaitement avec la supercherie que nous voyons dans le récit de Diodore. L'histoire du Dionysos libyen y est attribuée à un certain Thymoetès, descendant du Troyen Laomédon, et contemporain d'Orphée ! Ce Thymoetès aurait appris des Nysiens de Libye la vie et les exploits de leur dieu et en aurait composé un poème, appelé Phrygien, en dialecte et en caractères anciens (5). Nous retrouvons bien là la manière de notre faussaire. Par ce mensonge, il crut probablement donner plus de poids à son roman, qu'il paraît avoir fait complètement sur le modèle de l'*Histoire sacrée* d'Évhémère. Il a même voulu avoir le pendant de l'île de Panchaïe (6) : son île à lui, c'est la Nyse libyque, qu'il met dans un lac Tritonis, et dont il donne une description tout aussi merveilleuse et tout aussi invraisemblable (7). Et voilà une des autorités admises dans la *Bibliothèque historique* !

(1) III, 71, 4.

(2) Suidas : ταῦτα δὲ ἐστὶ πρὸς ἄ.

(3) Cf. Müller. Hist. Graec. fragm. II, p. 6 not. (Didot).

(4) Deipn. XII, c. 11, p. 515, D. Cf. Müller. H. Gr. fr. I, p. xxi.

(5) III, 67 ad fin. Ceci rappelle Évhémère qui compose son histoire principalement d'après un résumé trouvé sur des colonnes et écrit en caractères sacrés. Diod. VI, fr. 1 ; V, 46 ad fin.

(6) Décrite dans Diod. V, c. 42 et suiv.

(7) Diod. III, 68 et 69.

L'ouvrage dans lequel Diodore a pris ses récits sur le Dionysos indien, est fort probablement celui de Mégasthènes, qu'Arrien suivit également dans sa description de l'Inde. Mégasthènes, ministre de Séleucus Nicator, eut l'occasion de visiter plusieurs fois une assez grande partie de cette contrée, et put s'assurer par lui-même d'une quantité de faits qu'il rapporte exactement ⁽¹⁾. Mais ce pays mystérieux et tout à fait étranger à l'esprit grec dans ses traditions et ses symboles, trompa bien souvent le consciencieux mais ignorant observateur. Interprétant tout à la manière des Grecs, il chercha à trouver dans les dieux et les héros de l'Inde des divinités de son pays, et rapporta de bonne foi, croyons-nous, des traditions helléniques et évhémériques sur ce qui lui semblait un Dionysos et un Héraclès indiens ⁽²⁾.

Ératosthènes et Strabon ⁽³⁾ blâment ces prétendues histoires et les considèrent comme fabuleuses et nullement dignes de foi. Quoiqu'ils connussent moins peut-être que Mégasthènes l'Inde et ses croyances, leur bon sens leur fit voir parfaitement que ces traditions conçues dans le goût d'Évhémère ne pouvaient être autre chose que des contes. Ainsi, si Mégasthènes ne fut pas aussi coupable que les autres, parce qu'il ne fut pas un faussaire, son autorité, dans cette matière, n'en vaut guère mieux, et son récit n'est à peu de chose près que du roman.

Nous ne saurions indiquer avec autant de certitude l'auteur qui a fourni à Diodore son Histoire d'Osiris. Ce fut peut-être Hécatee d'Abdère, le ministre de Ptolémée Lagus ⁽⁴⁾, qu'il ne faut pas confondre avec le logographe de Milet. Il est certain que Diodore l'a souvent consulté pour ses récits sur l'Égypte; il le nomme même au chap. 46 et peut-être au chap. 37 ⁽⁵⁾. Outre son roman sur les Hyperboriens ⁽⁶⁾, Hécatee avait

⁽¹⁾ V. Müller. Hist. Graec. fr. II, p. 398. sqq.

⁽²⁾ Probablement Siva et Crisna. Voir Schwanbeck. *Megasthenis Indica*, Bonn, 1846, p. 44 (cité par Müller).

⁽³⁾ Strab. II, p. 70. Müller II, p. 401.

⁽⁴⁾ V. Heyne. De fontt. Diod., p. XLIX.

⁽⁵⁾ Cependant au c. 37, il pourrait bien être question d'Hécatee de Milet, qui a aussi parlé de l'Égypte dans sa *περιήγησις*. Müller I, p. xi.

⁽⁶⁾ Résumé dans Diod. II, 47.

composé un ouvrage, intitulé *Αἰγυπτιακά* ⁽¹⁾, qui pourrait bien avoir servi de plan au premier livre de la *Bibliothèque*. Il y traitait d'abord de la *Philosophie des Égyptiens* ⁽²⁾, et nous croyons que Diodore en a tiré ce qu'il dit aux ch. 10, 11 et 12 ⁽³⁾. Dans la suite de son ouvrage, Hécatee, en parlant des premiers rois, qui étaient généralement reconnus en Égypte comme ayant été les dieux, peut très-bien avoir écrit l'histoire d'Osiris que nous trouvons résumée dans Diodore. Un tel récit ne saurait, dans tous les cas, nous étonner de la part de celui qui a composé le roman des Hyperboréens. D'un autre côté, il semblerait assez étrange que Diodore, qui a suivi les Égyptiaques aux ch. 10-13, ait quitté cet ouvrage pour le reprendre un peu plus loin, composant ainsi une véritable marqueterie de chapitres tirés de divers auteurs.

Du reste, quel que soit l'ouvrage qui a servi à Diodore, une simple lecture du récit nous montre combien il était étranger aux vraies croyances de l'Égypte, telles que les découvertes de la science moderne et les données de quelques auteurs anciens ⁽⁴⁾ nous permettent de les connaître. A part le meurtre d'Osiris par Typhon, qui est une croyance égyptienne ⁽⁵⁾, peut-être cependant d'une date assez récente ⁽⁶⁾; le reste, comme nous l'avons dit, se rapporte bien plutôt à Dionysos qu'à Osiris. De plus, ce qu'il pouvait y avoir au fond de traditions nationales ⁽⁷⁾, est entièrement altéré par l'évhémérisme. Nous n'ignorons pas que les Égyptiens représentaient Osiris, Isis, Horus comme leurs premiers souverains ⁽⁸⁾ : mais ils les considéraient comme

(1) Cf. Müller II, p. 384 sqq.

(2) *Περὶ τῆς Αἰγυπτίων φιλοσοφίας*. Cf. Müller II, p. 385.

(3) On peut remarquer que Hécatee et Diodore prennent tous les deux Isis pour la personnification de la Lune, tandis que les Égyptiens la considéraient comme déesse de la terre, et que les Grecs la traduisaient par *Δημήτηρ* (Herdt II, 59 ad fin.) Comparez Diod. I. 11, avec le fragm. 7 d'Hécatee (Müller).

(4) Entre autres Hérodote et Plutarque.

(5) Voir plus haut.

(6) D'après M. Ampère (Recherches en Égypte et en Nubie, Rev. des Deux-Mondes, 1847, vol. 3), ce mythe n'appartiendrait pas à l'ancienne religion égyptienne.

(7) Comme peut-être la lutte d'Héraclès contre le Nil.

(8) Ceci ressort clairement des récits d'Hérodote, des généalogies de Manéthon et de papyrus trouvés en Égypte, entre autres de deux papyrus de Turin. V. Müller II, p. 526 et 528.

des *dieux* qui avaient daigné descendre sur la terre, tandis que le roman, intervertissant les rôles, en faisait des mortels qui n'auraient été qu'après leur mort honorés comme des êtres divins ⁽¹⁾.

Après cela, il nous semble qu'on ne devrait pas accorder à ces contes la moindre croyance. Cependant, des écrivains les ont pris au sérieux et les ont même considérés comme de véritables documents historiques ⁽²⁾; trop confiants dans les assertions de Diodore qui, à l'exemple des auteurs qu'il résume, feint de ne rapporter ses récits que sur l'autorité des prêtres ou des sages du pays. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple tout récent, M. Moreau de Jonnès, considérant l'histoire de l'expédition d'Osiris comme l'écho de traditions anté-historiques, n'a pas craint d'en tirer une suite de déductions qui le conduisent aux résultats les plus extraordinaires ⁽³⁾.

(1) Les expressions de Diodore sont très explicites : ἄλλους δ' ἐκ τούτων ἐπιγινώσκουσιν γενέσθαι φασίν, ὑπάρχοντας μὲν θνητούς, διὰ δὲ σύνεσιν ... τελευχότας τῆς ἀθανασίας..... I, 18. Ce qui pouvait favoriser l'interprétation évhémérique de la mythologie égyptienne, c'était l'habitude qu'avaient les Égyptiens de faire précéder le nom de leurs souverains, sous les Ptolémées et même sous le règne des Pharaons, d'un prénom divin. Cf. Letronne. Études hist. sur l'Égypte anc. Rev. des Deux-Mondes, 1845. t. II, p. 45). On en trouve des exemples dans l'inscription de Rosette. (A la fin du t. I des Hist. Grecs de Müller).

(2) Nous ne pouvons nous empêcher de citer les curieuses paroles de Lamothe-Levayer dans ses " Jugements sur les hist. grecs et latins. „ Pour ce qui concerne les fables, et cette excellente mythologie que contiennent les cinq premiers livres (de Diodore), je suis si fort éloigné de les condamner, qu'à mon avis nous n'avons rien de plus précieux dans ce qui nous reste de l'antiquité..... Nous pouvons dire de ces fables qu'elles nous apprennent toute la théologie des idolâtres. Et, s'il était permis de donner un nom très-saint à une chose profane, j'oserais nommer les cinq livres dont nous parlons la Bible du paganisme! „

(Cité par Daunou. Cours d'ét. hist., t. XII, p. 371).

(3) Dans son livre intitulé : *L'Océan des anciens et les peuples préhistoriques* (Paris, Didier, 1873), M. Moreau de Jonnès, ardent disciple d'Évhémère, a pris au sérieux le règne et les expéditions d'Osiris, de même qu'il a admis l'existence historique des Amazones, de l'Atlantide, d'une Athènes préhistorique, etc. C'est sur ce sable mouvant qu'il a construit son édifice, en rattachant au règne problématique d'Osiris le point de départ de ce qu'il appelle " *la Genèse historique des nations.* „

Mais comment se fait-il que Diodore, qui a la prétention d'écrire l'histoire, a préféré, de propos délibéré, les récits les plus mensongers aux données beaucoup plus sérieuses d'autres auteurs? Ce n'est pas qu'il suppose que l'interprétation historique de la mythologie soit la véritable: il ne croit pas aux théories des évhéméristes et a toujours bien soin de rapporter leurs récits sous la forme indirecte; mais il a choisi les productions de cette école parce qu'elles répondaient le mieux au but qu'il se proposait en composant sa *Bibliothèque*. Il veut avant tout que son livre soit utile " en encourageant la justice, en blâmant les méchants, en louant les bons, en offrant de grandes leçons à ceux qui veulent en profiter „⁽¹⁾. Or, l'évhémérisme, qui présentait les dieux comme de simples mortels divinisés pour leurs bienfaits, semblait donner aux hommes de belles leçons en leur montrant quelle récompense pouvait obtenir la vertu. Ce système détruisait, il est vrai, la religion en rabaissant les dieux: mais qui se souciait encore de religion à l'époque de Diodore? Dans tous les cas, celui-ci aurait dû, au moins, se soucier de la vérité, et c'est en la sacrifiant complètement à un but d'enseignement, qu'il montre combien il est peu digne du titre d'historien.

R. DE BLOCK.

⁽¹⁾ Liv. I, c. 2 ad fin., liv. IV, c. 1 ad fin.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV PAR VOLTAIRE.

— *Catalogue des écrivains français.* —

Le mot Catalogue n'annonce en général rien que d'aride et de monotone. C'est le plus souvent une longue et lourde nomenclature de noms et d'ouvrages, interrompue de temps en temps par une note sèche, par une remarque d'une brièveté extrême. Le style n'y est pour rien; point de traces d'une pensée quelconque. Le seul mérite auquel il puisse prétendre, c'est d'être bien ordonné, clair et facile. Rien de plus. Il pourrait paraître étrange que Voltaire, cet esprit si vif et si souple, ait consenti à s'occuper de la confection d'un écrit aussi pâle et aussi peu fait pour plaire. Mais qu'on ne se laisse pas tromper par le simple titre de catalogue qu'il lui a plu de décerner au chapitre où il passe en revue la plupart des écrivains français qui ont paru pendant le règne de Louis XIV. Ce titre, il faut le reconnaître, pèche un peu par sa modestie. C'est évidemment quelque chose de plus qu'un catalogue ordinaire. Nous ne dirons pas qu'il est plein de vie et de mouvement, qu'il charme l'esprit, qu'il excite l'admiration; l'éloge serait déplacé et ridicule. Mais n'est-il pas permis d'avancer, sans crainte d'être accusé d'exagération, que ce catalogue présente un grand intérêt et est précieux à plus d'un titre? C'est que Voltaire ne se contente pas de citer laconiquement les noms et les œuvres de chacun des écrivains dont il s'occupe. Il y joint toujours une appréciation plus ou moins détaillée, qui donne la mesure de leur supériorité ou de leur médiocrité, de leur talent ou de leur génie. Tous ces jugements, quelle que puisse être d'ailleurs leur concision, ont leur valeur: car ils sont portés par un homme dont le goût était très-délicat et la critique très-sûre.

C'est par ordre alphabétique que procède Voltaire. La liste ne contient pas moins de trois cent quarante noms. Un grand nombre d'entre eux sont illustres. Mais combien n'en est-il pas qui seraient restés inconnus, si Voltaire ne s'était donné la peine de les tirer des ténèbres? On connaît peu les noms et encore moins les œuvres de Des Barreaux, de Billaut, de Charleval, du chanoine Sanlecque, de Danchet. Voltaire leur

a rendu un véritable service en les citant. Désormais ils sont immortels; car le *Siècle de Louis XIV* est un de ces livres qui demeurent. A vrai dire, les courts détails qu'il nous donne sur leur compte ne nous apprennent pas grand chose; mais au moins nous saurons qu'ils ont existé. Il est probable, ou plutôt il est certain que ces écrivains et tant d'autres dont il est question dans le catalogue ne se sont pas signalés comme des esprits de première force, qu'ils n'ont rien produit qui augmentât le trésor des connaissances humaines. La destruction presque totale de leurs œuvres, l'oubli complet de leurs noms, en sont la preuve. Qu'ils aient été habiles, qu'ils aient déployé certaine aptitude dans le genre qu'ils cultivaient, rien n'empêche de le supposer. Mais au XVII^e siècle, il fallait plus que de la médiocrité; il fallait du génie ou tout au moins un talent peu ordinaire pour se faire une réputation solide et durable, pour être reçu dans cette brillante phalange d'artistes et d'esprits d'élite qui surgirent tour-à-tour comme par miracle, pour rendre à jamais glorieux le règne dont ils furent les plus riches ornements. Le terrain, préparé par les travailleurs du 16^e siècle, était d'une rare fécondité; la sève, vigoureuse et abondante, semblait déborder. Les chefs-d'œuvre succédaient aux chefs-d'œuvre. L'art dramatique, jusque là grossier et bizarre, s'illustrait par le génie de Corneille, de Racine et de Molière; la chaire chrétienne retentissait de la mâle éloquence de Bourdaloue et de Bossuet; Boileau produisait son excellent Art poétique; Pascal et La Bruyère se plaçaient au premier rang des moralistes; un genre secondaire, la fable, conduisait La Fontaine à l'immortalité. On est frappé d'étonnement à la vue de toutes les merveilles accomplies alors dans le domaine des lettres; il est impossible de ne pas sentir le caractère de grandeur dont est empreinte cette époque unique dans l'histoire.

A nul autre la tâche de célébrer les gloires littéraires du grand siècle ne revenait avec autant de raison qu'à Voltaire, qui, bien qu'il ne partageât pas toutes les idées, toutes les opinions dominant dans la fastueuse monarchie, s'y rattachait cependant par son goût, par son imagination, par l'éclatante supériorité de ses écrits. Le moment où il conçut le projet de composer son ouvrage était éminemment favorable. C'était vers 1740, pendant sa retraite au château de Cirey, en Champagne. Depuis nombre d'années, les maîtres dans l'art d'écrire n'étaient

plus : leur gloire seule restait vivante avec leurs œuvres. Voltaire était apparu au moment où toutes les bouches proclamaient à l'envi les mérites de ces artistes et où l'admiration pour leurs écrits était encore dans son premier élan, dans sa première ardeur. Il avait, pour ainsi dire, été nourri des louanges enthousiastes qui n'avaient cessé de retentir à ses oreilles : son imagination en était remplie. A l'avantage de ces souvenirs personnels se joignait celui de la perspective, de l'éloignement qui ajoute au respect; *major e longinquo reverentia*. On juge mieux les hommes après leur mort; on procède avec plus de calme et d'impartialité.

Voltaire est touché comme tout le monde; lui aussi, il s'arrête étonné, contemple et admire; tous ces grands noms, qui se dressent devant son esprit comme autant d'astres lumineux le jettent dans une espèce de ravissement mêlé de respect. Son cœur de Français et d'écrivain s'exalte au spectacle de toutes ces « productions de génie singulières, qui caractérisent le siècle de Louis XIV et qui le distinguent des autres siècles. » ⁽¹⁾

On pourrait s'étonner du peu de place accordé aux grands poètes, aux orateurs transcendants, aux moralistes de premier ordre dans le catalogue des écrivains. Si Voltaire ne s'arrête pas longuement sur leurs noms, c'est qu'il l'a fait ailleurs et qu'il croit inutile de se répéter. Il leur a consacré un chapitre à part, espèce d'enceinte réservée, de sanctuaire auguste, d'où la médiocrité est bannie. Là ne s'élèvent que des statues aux contours délicats, aux formes achevées; là règne une atmosphère calme et sereine, qu'aucun profane ne peut venir troubler. C'est là que brille le nom de Racine, dont l'*Athalie* est appelée « le chef-d'œuvre de la scène; » c'est là que Molière est regardé comme « le législateur des bienséances du monde. » C'est là qu'il est parlé de « la raison toujours éloquente » de Bourdaloue; de la « force majestueuse » de Bossuet; de « ce style harmonieux de Fénelon, qui insinue d'une manière si tendre la modération et la concorde. » Il n'y a rien à retrancher à ces éloges qui tous sont marqués au coin de la plus stricte vérité, et auxquels d'ailleurs le temps a donné une consécration légitime.

(1) Chap. des Beaux-Arts, 112.

Est-ce à dire pour cela que nous souscrivions sans réserve à toutes les idées émises par Voltaire dans ce chapitre des lettres et des arts ? Nullement. Il nous semble au contraire que plus d'une fois ses appréciations peuvent être taxées d'exagération ou d'insuffisance. Qui ne voit pas, par exemple, que tout en reconnaissant de grands mérites à l'éloquence religieuse, il ne lui rend pas toute la justice qui lui est due ? C'est que malgré son admiration pour les éminents écrivains du XVII^e siècle, malgré l'espèce de domination qu'exerce sur lui la grandeur de son sujet, domination qui fait taire le plus souvent ses haines et ses préventions contre tout ce qui touche à la religion catholique, il n'est pas parvenu cependant à se dépouiller tout-à-fait de sa partialité habituelle en cette matière. Son caractère sceptique, son esprit incrédule et ironique percent, à de rares intervalles sans doute, mais assez néanmoins pour compromettre quelques-uns des jugements qu'il prononce. Nous ne l'approuvons pas davantage, quand il veut faire passer Lamotte-Houdart pour un homme « qui perça la foule des génies médiocres » et qu'il le place en cette qualité parmi les membres de l'aristocratie véritablement grande de l'intelligence et de la pensée. L'amitié qui le liait à ce personnage explique jusqu'à un certain point cette marque de complaisance. Il est incontestable que Lamotte ne manqua pas de mérite et qu'il est même digne d'une certaine estime ; mais du mérite au génie, il y a loin. Voltaire, du reste, semble avoir un faible pour lui. Dans le catalogue des écrivains, c'est lui qu'il honore du plus long article : une dissertation en 12 points est consacrée à démontrer que Lamotte ne composa pas, en compagnie du savant Saurin et du bijoutier Malafaire, comme l'en accusa le procureur Boindin, les horribles couplets qui perdirent J.-B. Rousseau en 1710. Nous ne doutons pas que cette espèce de plaidoyer ait été dictée par d'excellentes intentions, conçue dans le généreux dessein de défendre un ami contre une odieuse calomnie. Mais était-ce bien ici sa place ? N'était-ce pas sortir du cadre que l'auteur s'était tracé ?

Dieu nous garde d'en vouloir faire un crime à Voltaire. A ce prix, nous devrions lui reprocher également les longues stations qu'il se plaît à faire aux noms des philosophes qu'il rencontre dans sa vaste énumération. Philosophe lui-même, passionné pour la discussion, pour la controverse, n'est-il pas naturel qu'il

saisisse avec bonheur l'occasion de disserter un peu, chaque fois qu'elle se présente à lui? Ne cherchons pas d'autre motif à la prédilection marquée qu'il leur accorde. Témoigner, selon le cas, sa répugnance ou ses sympathies pour tout système philosophique dont il lui arrive de parler, c'est pour lui un besoin auquel il ne peut se soustraire; c'est une exigence de sa nature, de son tempérament. D'ailleurs parmi les philosophes qu'il cite, la plupart se sont acquis de la gloire ou du moins une haute réputation; et ce n'est ni être injuste ni manquer de logique que de nous vanter avec insistance les travaux de Descartes, de Bayle, de Montesquieu, tout en ne fermant pas les yeux sur leurs défauts.

Les historiens sont également bien partagés. Daniel et le comte de Boulainvilliers, par exemple, sont l'objet d'une appréciation assez longue relativement et en même temps assez flatteuse; et pourtant on ne lit plus aujourd'hui ces deux écrivains. N'est-ce pas dire que les histoires qu'ils composèrent ne portaient pas cette marque d'originalité et de distinction qui seule fait vivre un ouvrage, qui seule le rend immortel? Cette sympathie pour les historiens, encore une fois, vient du caractère même de Voltaire, de ce penchant pour ainsi dire irrésistible qui le porte vers la dissertation.

Citer tous les autres noms auxquels il consacre des notices dépassant la mesure ordinaire des appréciations qu'il donne de chaque écrivain, cela nous entraînerait trop loin. Contenons-nous de dire qu'ici ce ne sont pas toujours les plus longs jugements qui sont les meilleurs. Il en est qui, tout en se distinguant par une brièveté qu'on serait tenté de prendre pour excessive, n'en ont pas moins une valeur réelle, et qui, loin de dire trop peu, disent excellemment et d'une manière complète ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut. Voilà le grand mérite de ce catalogue; voilà ce qui nous le rend si précieux. Cette concision se remarque surtout dans les jugements portés sur les souverains du style. On devine pourquoi. Voltaire, critique clairvoyant, juge incomparable en matière littéraire, bien qu'il lui arrive de se tromper, s'est attaché avant tout à faire ressortir par le moins de mots possible, mais par les termes les plus exacts et les plus décisifs, ce qui constitue véritablement l'immense supériorité de ces maîtres. C'est un avantage : car ces arrêts à haute portée sont d'autant plus faciles à retenir qu'ils

sont plus condensés et plus courts. Que de choses dans cette seule ligne consacrée à La Rochefoucauld : « Ses mémoires sont lus et on sait par cœur ses pensées » ! Quelle précision, quelle justesse rigoureuse dans l'appréciation succincte des œuvres de M^{me} de la Fayette : « Sa *Princesse de Clèves* et sa *Zaïde* furent les premiers romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens et des aventures naturelles décrites avec grâce. Avant elles, on écrivait d'un style ampoulé des choses peu vraisemblables. »

C'est court et bon : on n'en demande pas davantage. Qu'on examine ce qu'il dit de Balzac, de d'Aguesseau, de l'abbé d'Aubignac, de M^{me} Dacier, et l'on se convaincra qu'il n'est pas possible de dire plus et de louer mieux en moins de mots. En revanche, le fameux abbé Le Bossu n'est guère ménagé : « Il voulait, dit l'auteur, concilier Aristote avec Descartes ; il ne savait pas qu'il fallait les abandonner l'un et l'autre. Son traité sur le *poème épique* a beaucoup de réputation, mais il ne fera jamais de poètes. » Ici l'on reconnaît bien Voltaire : une pointe bien aiguisée, un trait adroitement lancé, lui suffit pour donner le coup de grâce. Cette verve railleuse et cruelle sans le paraître se retrouve dans plusieurs endroits du catalogue ; elle est, pour ainsi dire, inséparable du caractère de l'écrivain. Il aurait beau vouloir s'en défaire, la chasser loin de lui : toujours elle revient au galop ; toujours elle l'entraîne et le subjugue.

Il suffit de lire l'article qu'il consacre au grand Arnauld, et où, à propos d'une phrase ridicule, il ne manque pas de saisir son arme favorite et de la manier avec sa dextérité habituelle. Nous laissons la parole à Voltaire ; le passage vaut la peine d'être reproduit : « L'auteur du dictionnaire historique, littéraire, critique et janséniste, dit, à l'article *Arnauld*, qu'aussitôt que son livre sur la fréquente communion parut, *l'enfer en frémit et que le jésuite Nouet fit la première attaque*. Il est difficile de savoir au juste quelle est l'opinion de l'enfer sur un livre nouveau ; et à l'égard des hommes, ils ont entièrement oublié le père Nouet. » Inutile de commenter : c'est une de ces ruades vigoureusement appliquées et qui, si elles ne donnent pas la mort, terrassent du moins et blessent grièvement celui qui a le malheur d'en être atteint. Toujours Voltaire trouve un malin plaisir à diriger le feu de ses saillies et de ses attaques contre des écrivains qu'il regarde comme absurdes ou qui lui semblent

jouir d'une réputation usurpée. Mais il sait aussi à l'occasion proclamer hautement le vrai mérite et lui rendre toute la justice qui lui est due.

On connaît le dédain que Boileau professait à l'égard du poète Quinault, dédain injuste et vraiment inexplicable : car il est reconnu que les opéras de Quinault, pour ne pas être d'une perfection accomplie, se distinguent néanmoins par une grâce qui séduit et par une délicatesse pleine de charmes. Voltaire a pris en main sa défense ; il s'est chargé de le réhabiliter, de le replacer sur son piédestal. Bien plus, pour prouver en quelle estime il tenait ses remarquables productions, il l'a cité dans le *chapitre des lettres et des arts*, à côté des illustrations les plus brillantes et les plus pures. On aime à voir cet hommage rendu au talent ; on se réjouit d'entendre ces protestations généreuses et désintéressées en faveur d'un homme dont les qualités avaient été méconnues, et cela par l'auteur de *l'Art poétique*, par celui dont on regardait les jugements comme souverains et presque infaillibles.

Que ne pouvons-nous rencontrer cette impartialité bienveillante d'un bout à l'autre du catalogue ? Pourquoi faut-il que çà et là nous nous trouvions en présence d'une critique trop acerbe ou trop étroite ? On voudrait voir moins de sécheresse et de froideur dans les appréciations portées sur certains écrivains distingués. Le Sage, par exemple, méritait mieux que le maigre article qui accompagne son nom et que nous reproduisons dans toute sa nudité : « Son roman de *Gil Blas* est demeuré, parce qu'il y a du naturel ; il est entièrement pris du roman espagnol intitulé : *La vida de lo escudiero don Marcos d'Obregón*. » Il y a loin de là, il faut en convenir, à un éloge franc et sincère. C'est passer avec trop de légèreté sur un homme dont le talent sérieux a trouvé bien des admirateurs. On comprendrait ce laconisme, si le célèbre romancier avait été déjà l'objet d'une appréciation dans le chapitre affecté spécialement aux grands écrivains. Mais ce n'est pas ici le cas. C'est la première fois que Voltaire en parle. Il aurait donc pu s'étendre davantage sur son compte, autant du moins que sur Marsollier, Le Vassor, de Mimeures et autres génies obscurs dont nous sommes tout étonnés d'apprendre l'existence et que Le Sage dépasse de cent coudées. On aurait également désiré un éloge moins pâle de La Bruyère et un jugement moins tranchant sur

Pascal. Ce n'est pas que Voltaire ne reconnaisse du génie à l'illustre moraliste; mais il s'arrête trop et presque exclusivement sur le caractère despotique et violent de ses *Pensées*, et ainsi il laisse à peu près dans l'ombre tout ce qu'il y avait d'élevé, de puissant, de merveilleux dans cet homme.

Que dire enfin de sa façon de procéder à l'égard de Bossuet? Au lieu de s'attacher à nous donner une juste idée de la manière du sublime orateur, au lieu de définir son éloquence par les termes les plus précis et les plus expressifs, il s'amuse à nous entretenir des relations que l'évêque eut dans sa jeunesse avec une certaine demoiselle Des-Vieux. Cette histoire ne peut offrir ici qu'un très-médiocre intérêt, d'autant plus qu'elle n'est qu'une répétition oiseuse de ce qui a été raconté à un autre endroit de l'ouvrage. N'y avait-il pas cent choses plus importantes à dire au sujet de Bossuet? Et s'il voulait à tout prix nous faire connaître des particularités de sa vie, lui était-il si difficile de mieux choisir?

Ce sont là autant de défauts qui choquent dans l'énumération que Voltaire nous a laissée des principaux écrivains qui vécurent sous le règne de Louis XIV. Un peu moins de réserve d'un côté, de l'autre un peu plus de modération, ici plus de bienveillance, là moins d'aigreur et de prévention, voilà ce qu'il eût fallu pour faire de ce catalogue une œuvre qui fût réellement digne et qui ne laissât aucune prise à la critique. Cependant, à tout prendre, il faut se féliciter de l'idée qui est venue à Voltaire de le composer. Car sans contredit l'ivraie y est beaucoup plus rare que les riches épis. S'il y a, comme nous l'avons fait remarquer, des jugements tout-à-fait inacceptables, il y en a d'autres, et c'est le plus grand nombre, qu'il faut approuver entièrement et auxquels on ne peut qu'applaudir.

En général, les grandes figures ont été jugées comme elles le méritaient: leurs qualités exquises ont été mises en plein relief; les écrivains d'un degré inférieur ont été placés dans un jour moins favorable; il y en a d'autres enfin qu'on a laissés dans l'ombre, qu'on n'a fait que citer pour mémoire.

Sous ce rapport, le catalogue des écrivains ressemble assez bien à un musée de sculpture. Une foule de statues y sont rangées à la file. Toutes n'y occupent pas un rang égal. Celles qui brillent entre toutes les autres, celles dont les attitudes sont

les plus naturelles et dont les formes approchent le plus de l'idéal, sont placées en pleine lumière; à côté de ces œuvres supérieures, on en voit d'autres moins remarquables et qui attirent moins l'attention; il en est enfin qui ne sont que médiocres et qu'on a reléguées dans des coins peu éclairés, où elles restent à l'abri des regards. C'est devant les premières qu'on s'arrête de préférence; on aime à les contempler sous toutes leurs faces, afin d'en mieux connaître et savourer les exquis beautés. Parmi les secondes, il y en a qui se distinguent par un mérite réel; et sans leur vouer précisément une admiration sans réserve, on ne peut s'empêcher d'estimer le talent de l'artiste qui les a taillées. Quant aux troisièmes, ou bien on ne les considère pas, ou bien on passe rapidement devant elles. Si nous voulons prolonger la comparaison, nous pouvons dire que dans une galerie de statues, comme dans le catalogue de Voltaire, il règne presque fatalement une sorte d'uniformité sévère et de froideur qui ne tarde pas à peser et à exciter l'ennui. Dans l'un comme dans l'autre, il est bon de ne pas s'arrêter trop longtemps : il faut les visiter à différentes reprises et dans de bonnes dispositions. C'est ainsi seulement que l'on prévient la fatigue, tout en faisant durer et en augmentant le plaisir. Ajoutez à cela que le profit qu'on en retire de cette façon est plus grand et plus sûr. Les impressions seront moins rapides, mais plus profondes, moins nombreuses à la fois, mais plus durables.

Le catalogue composé par l'illustre auteur du *Siècle* ne doit pas être lu de la même manière qu'un roman, je veux dire, parcouru avec un certain laisser-aller, avec une espèce de nonchalance. Il réclame de l'attention, de la réflexion. Toutes les observations judicieuses, toutes les remarques fines dont il est émaillé, méritent qu'on se les grave soigneusement dans la mémoire. Ce sont des trésors dont on se trouvera toujours bien. S'il occupe une si large place dans l'économie de l'ouvrage, c'est que Voltaire lui-même ne lui attribuait pas une médiocre importance; c'est qu'il regardait l'éclat extraordinaire dont brillaient les lettres pendant le règne du « Grand Roi » comme un des côtés les plus glorieux de cette splendide monarchie. Sans doute, son livre étant avant tout une œuvre d'histoire, il était naturel qu'il s'appliquât spécialement à raconter les grands événements militaires et politiques de l'époque. Il l'a fait avec sa supériorité

rité accoutumée. Les dangers que courut la France en diverses occasions; les guerres redoutables qu'elle eut à soutenir contre la Hollande et contre l'Espagne; l'activité, l'énergie, la science dont firent preuve Condé et Turenne, tout cela est peint, avec une certaine complaisance peut-être, mais toujours d'une manière nette, vive, animée. On sent vibrer à chaque page l'âme du patriote, du bon citoyen. Voltaire, on peut l'affirmer, a rendu un véritable service à son pays en élevant ce superbe monument en l'honneur des merveilles qui s'accomplirent alors dans toutes les sphères de l'activité humaine. Il a surtout bien mérité de la France en célébrant les mérites divers et en cherchant à éterniser la mémoire des grands écrivains dont il fut l'héritier le plus complet et le continuateur le plus illustre. N'eût-il fait que cela, son *Siècle de Louis XIV* serait déjà une grande œuvre et surtout une bonne œuvre. Les lettres, est-il besoin de le dire, sont la plus noble des occupations de l'intelligence : plus que toute autre, elles contribuent à élever les sentiments et à former les caractères. Ceux donc qui les cultivèrent avec ferveur, et dont l'esprit fécondé par la méditation et le travail parvint à produire des ouvrages solidement pensés et supérieurement écrits, étaient dignes au plus haut titre de voir leurs noms conservés dans un monument destiné à vivre aussi longtemps que la littérature française.

Malines.

VICTOR ANGENOT.

THÈMES D'IMITATION SUR TITE LIVE.

THÈME I.

Tite Live XXI, ch. 1 à 15.

Gr. 138 à 140, 148 à 151.

Le roi Louis, surnommé le Gros, que des liens de parenté unissaient à Charles le Bon, en apprenant que le malheureux comte avait péri victime d'un complot criminel, ne tarda pas à intervenir dans les affaires d'un pays qui relevait de sa puissance, dans la crainte que les Anglais ne cherchassent à attirer dans leur parti la Flandre déchirée en ce moment par des dissensions. Ce qui tourmentait surtout ce roi orgueilleux, c'était la perte de la Normandie ; le désespoir, disait-il, nous a fait céder trop vite aux Anglais cette importante province et la Flandre, dont ils convoitent depuis longtemps la possession, va sans doute nous être enlevée par leur perfidie.

Le 20 mars 1127 il envoya d'Arras, qui faisait alors partie de la Flandre, un messenger avec une lettre adressée aux seigneurs flamands. Ceux-ci s'étaient réunis à Bruges pour attaquer les meurtriers de Charles enfermés dans la citadelle, et pendant le siège on leur avait remis le commandement et la direction des affaires. Il leur persuada d'avoir confiance dans la bonté de leur cause et de prendre Dieu lui-même pour garant de leurs espérances. Il leur dit qu'on pourrait facilement s'emparer de la citadelle, si l'on tournait contre elle tout l'effort de la guerre ; que les assiégés étaient réduits de jour en jour à un espace plus étroit dans ce lieu fortifié où ils s'abritaient, et qu'à la suite d'un long siège ils voyaient à la fois croître la disette et diminuer l'espoir d'un secours étranger. „ Je ne suis pas, dit-il, en mesure de vous aider en ce moment. Les troupes que j'ai amenées ici sont en trop petit nombre pour que vous puissiez vous reposer beaucoup sur moi seul. Vous n'ignorez pas que dans une guerre importante où l'on déploie des talents militaires éprouvés dans de nombreuses rencontres et où on lutte avec plus d'acharnement que de force, l'inconstance du sort et les chances des combats sont souvent telles que le vainqueur est plus près du péril que le vaincu. Rien ne m'empêchera de vous

rejoindre plus tard, dès que j'aurai rassemblé des forces suffisantes. Pour le moment je ne veux pas m'exposer à tomber entre les mains de nos ennemis. Or j'ai appris, il y a quelques jours, que la Flandre est divisée et pleine de troubles. Puissent les maux qui l'accablent à présent, être guéris le plus tôt possible. Il y a à peine, 18 jours que votre très-équitable Comte est tombé sous le fer d'hommes forcenés et emportés par la haine et la rage, et déjà l'anarchie règne partout, non seulement à Bruges, mais dans toute la Flandre. Nulle part ni la paix ni la justice ne sont plus respectées. De tous côtés surgissent des hommes ambitieux qui sèment la discorde et qui allument et entretiennent de toutes manières la guerre civile. Depuis que le chef de la cité a été enlevé, les citoyens ne peuvent plus être d'accord entre eux. On m'apprend que les conjurés qui ont mérité d'être déchirés par les tortures et de subir le dernier supplice, ne désespèrent cependant pas de leur salut. Il y a des hommes qui plaignent le sort de ces coupables, approuvent leur forfait et travaillent par tous les moyens à leur délivrance. Ils comptent sur l'appui de Guillaume d'Ypres qui, malgré sa naissance obscure, aspire cependant à un rang au-dessus de son origine et espère arriver au pouvoir avec l'aide de ces richesses que les meurtriers ont enlevées dans le trésor du Comte et qu'ils ont envoyées à leur futur maître dans l'espoir de se sauver et d'échapper à un châtiment mérité. Mais, sur mon honneur, la chose arrivera autrement qu'ils ne pensent, pourvu que Dieu me permette d'accomplir mes desseins. En attendant je vous engage d'envoyer vos députés à Arras pour régler d'un commun accord avec moi ce qu'il faut faire dans ces graves circonstances. Je vous sais gré d'avoir mis tant d'ardeur à venger votre Comte; mais si nous hésitons à prendre des mesures urgentes, il est à craindre qu'on n'allume bientôt une grande guerre et qu'une calamité publique ne vienne vous accabler au milieu de votre irrésolution. La Flandre, agitée d'inquiétudes, ne saurait être longtemps privée de chef et de maître sans s'attirer de grands et de prochains dangers.

THÈME 1.

Ludovicus rex, cognomine Crassus, propinquitate Carolo Bono conjunctus, ubi audivit infelicem Comitem scelestam con-

juratione interfectum, nullam moram fecit quin rebus regionis quæ in sua ditione esset (5,3) interveniret, timens ne Angli Flandriam discordiis tum concitatam (5,7) in suas partes sollicitarent (2,7). Angebat imprimis regem superbum Normannia amissa; nam et nimis celeri desperatione rerum hanc magnam provinciam Anglis concessam (1,5) et Flandriam, cujus possessionem jampridem affectabant, fraude eorum profecto interceptum iri (1,5).

Decimo tertio die ante Kalendas Apriles ab urbe Atrebato, quæ tum in parte Flandriæ erat, nuntium misit cum literis ad primores Flandriæ, qui Brugas convenerant ut paricidas Caroli in arce inclusos (14,4) aggredierentur et penes quos per obsidionem erat summa (1,1) imperii et rerum. Iis persuasit ut bonitate causæ confiderent (4,) Deumque ipsum auctorem in spem suam acciperent (5,16): arcem facile capi posse, si totum bellum eo (in eam) intenderetur (6,6); obsessis locum munitum, quo se tutarentur, minorem in dies fieri (11, 12); simul crescere inopiam omnium rerum longa ou longinqua obsidione et minui expectationem externæ opis (11,12). Impar sum, inquit, vobis in præsens adjuvandis. Copiæ huc deductæ (12,17) (adductæ) pauciores sunt quam ut multum in me solo reponatis spei. Vos non fallit in ingenti dimicatione, ubi belli artes multis præliis expertæ conseruntur (1,2) et ubi odiis magis quam viribus certatur (1,3), adeo variam plerumque esse fortunam belli ancipitemque Martem, ut victis propius periculum sint qui vicerunt (1,2). Nihil obstat quominus ou quin postea, ubi satis copiorum collegerim, præsto vobis sim. Nunc vero non committam (Gr. 168,2) ut in manus hostium veniam.

Paucis abhinc diebus audiivi Flandriam secum esse discordem et plenam barbarum. Utinam quæ eam nunc premunt mala cum primum possint ou primo quoque tempore sanentur. Vix duodevicesimum diem vester æquissimus Comes cecidit ab hominibus irâ et odio effrenatis ou efferatis (9,3) et jam ubique, non solum Brugis, sed totâ Flandriâ turbatur (ou turbæ concitantur ou conciuntur). Nusquam neque pax neque jus inviolata servantur (13,7). Passim homines surgunt (10,4) ambitiosi, qui discordiam ex discordia serunt et omnibus modis bellum civile suscitant (10, 10) ou exsuscitant (3, 6) atque alunt (10,5). Capite reipublicæ sublato (10,6) cives jam inter se consentire non possunt

ou nequeunt. Id edoceor ou certior fio conjuratos, quos tormentis lacerari (2,6) et ultimo supplicio affici oportuit, nondum tamen diffidere suis rebus. Sunt qui istorum nocentium sortem doleant, eorum scelus approbent et summa vi (7,1) ou totis viribus (14,3) annitantur (8,8), ut eos periculis liberent, freti (5,12) præsidio Guilelmi Yprensensis, qui, quamvis humili loco natus (sit), altius tamen obscura origine fastigium affectat ou molitur atque sperat, se ad regnum perventurum per easdem divitias, quas parricidæ ex ipso Comitis ærario ablatas ou ereptas futuro suo domino miserunt, spe moti ou inducti sui servandi atque e morte debita evadendi (2,6). Sed, mehercle ou me Dius fidius ! res aliter ac putant eveniet, dummodo Deus mihi det ou suppeditet facultatem ou veniam consilia exsequendi ou perficiendi. Interim vos hortor ut legationem Atrebatum mittatis, ut, quæ in tam asperis rebus facienda sunt, uno animo ou (cum) omnium adsensu (3,1 et 10,2) decernamus (10, 13). Vobis gratiam habeo quod tantus fuerit ardor Comitis ulciscendi ; sed si, quæ opus sunt, providere ou consulere dubitaverimus, vereor ou periculum est, ne bellum ingens propediem moveatur (5,3) neu calamitas aliqua publica vos cunctantes opprimat (5,2). Flandria, curis anxia (21), non diu rectore et magistro carere ou orbari possit, quin magna et instantia pericula sibi contrahat.

Expressions équivalentes. — Cui cognomen inditum erat Crassus ou Crasso. — Regionis suæ ditioni subjectæ ou quæ suæ ditionis esset. — In præsens ou in præsentia. — Suam salutem ou de sua salute non desperare.

THÈME 2.

Tite Live XXI, ch. 1 à 15.

Gr. 148 à 156, 162.

Cette lettre venait d'être lue en présence de tous et l'on n'avait pas encore pris de décision, lorsque survint un autre message de la part d'un parent de Charles : Thierri d'Alsace, issu d'une des filles de Robert-le-Frison, nommée Gertrude. On sait que cette femme d'une fière énergie partit avec son frère pour la Palestine au commencement de la guerre Sainte, et que son courage ne se laissa jamais abattre par aucune fatigue ni par aucun danger, quelque grands qu'ils fussent. Thierri demandait à succéder à son parent Charles avec l'appui des seigneurs et la volonté du peuple et à ne pas se voir préférer

d'autre prétendant. " Je viens, dit-il, au nom de l'ancienne amitié qui nous unit, vous apprendre qu'il est encore pour la Flandre quelques voies de salut. Il y a des hommes qui, dévorés d'ambition, ne songent qu'à troubler l'ordre public et qui ne rougissent pas de porter des coups funestes à l'État, dès qu'il prête le flanc à leur attaque. Il faut éloigner tout artisan de troubles et de discordes; car il ne s'appuie pas sur le droit, mais sur la force. Personne de vous ne peut douter que la Flandre ne m'appartienne par droit d'hérédité. Je vous prie de ne pas agir trop légèrement dans une affaire aussi grave. D'un autre côté je voudrais vous avertir de ne pas m'écarter du pouvoir, sans égard pour mes droits, moi le descendant de Robert le-Frison. Si vous me choisissez pour gouverner ce pays, je le dis sans vanité, vous trouverez en moi un Comte ami de la justice et de la paix, qui n'aura qu'un seul désir, celui de veiller à vos intérêts et à ceux de l'État. „ Loin d'attacher du prix à ces paroles, on ne répondit pas même à ce message envoyé d'Alsace par un parent inconnu de Charles. Trop d'ambitions étaient en jeu pour qu'on s'occupât, en ce moment du moins, de ce nouveau prétendant. " Tous ceux qui brûlaient „ du désir de régner, disait-on, essayaient leur influence auprès „ de la multitude, dans l'espoir d'arriver à un rang plus élevé. „ Qui pourrait jamais satisfaire tous ceux qui faisaient valoir „ leurs liens de parenté avec Charles. „

Quatre jours auparavant, à la nouvelle que Charles-le-Bon avait été assassiné et qu'une lutte s'était engagée entre Bouchard l'assassin et Gervais le vengeur, Pétronille de Hollande était arrivée au siège avec plus de 500 soldats, non qu'elle fût plus favorable à l'une des deux factions ou qu'il lui importât beaucoup de savoir lequel des deux champions serait vainqueur ou vaincu, mais elle espérait ouvrir à son fils, qu'elle avait amené avec elle, le chemin des honneurs et de la puissance.

Les habitants de Bruges avaient reçu la lettre du roi avec d'autant plus de joie qu'il semblait y reconnaître aux villes flamandes le droit d'élire elles-mêmes leur nouveau Comte. La situation malheureuse de la Flandre exigeait qu'on agît sans retard. Il fallait aviser le plus tôt possible à mettre un terme aux troubles civils. Or le parti le plus utile et le plus expéditif était d'aller s'entendre avec le roi au sujet du prince qu'on devait élire. Aussi les seigneurs désignés pour se rendre à

Arras, en apprenant que le roi s'approchait plus vite qu'on ne s'y attendait pour examiner les affaires lui-même, furent d'avis que, pour éviter le reproche de négligence, ils devaient aller en toute hâte au-devant du roi. Si celui-ci trouvait leur cause juste, il s'empresserait d'avertir Guillaume d'Ypres de s'abstenir de toute intrigue et de toute violence et il soutiendrait les intérêts des villes avec la plus grande énergie. Mais avant de quitter la ville, ils prirent toutes les mesures d'ordre pour que le départ de tant de chefs n'accrût pas l'audace des assiégés. Bien plus, on fit contre les tours une attaque plus vigoureuse que de coutume, afin d'inspirer plus de terreur aux conjurés et de leur ôter le courage de faire une sortie sur les assaillants. Les assiégés, ne se doutant nullement de ce qui se passait dans la ville, furent étonnés de voir qu'on prenait les armes le jour même qui d'ordinaire est consacré au repos et à la prière, ce qui n'était jamais arrivé auparavant. Dès lors d'un côté l'espérance, de l'autre le désespoir irritait les courages.

THÈME 2.

His literis coram omnibus recitatis, cum quæ vellent nondum apud animos statuissent, alius nuntius supervenit ab affine Caroli, Theodorico Alsatio, oriundo *ou* orto ex una filiarum Roberti Frisonis, cui nomen erat Gertrudæ. Quam mulierem ingentis spiritus cum fratre initio Belli Sacri in Palæstinam profectam esse constat, neque unquam ejus animos quamvis magno labore aut periculo victos *ou* fractos fuisse. Theodoricus postulabat ut opibus primorum et voluntate populi in locum propinqui *ou* necessarii succederet, neve quisquam alius sibi præponeretur (11,2). Ego, inquit, ne vos ignoretis, esse aliquas salutis Flandriæ conditiones, pro vetusto hospitio, quod mihi vobiscum est, ad vos venio (13,2). Sunt qui insatiabili regni amore statum quietæ civitatis sollicitent (10,12) et quos non pudeat gravia inferre *ou* infligere vulnera republicæ, quæ modo nuda ad suos ictus præbeatur (8,12). Submovendus (7,8) est omnis sator turbarum (6,2) et certaminum, quippe qui non jure, sed vi nitatur. Nemo vestrum ambigere potest quin mea sit Flandria jure hæreditatis. Ut vos oro, ne in re gravissima inconsultius agatis, ita tamen vos monitos velim, ne, spreto *ou* neglecto meo jure, me progeniem Roberti Frisonis, regno arceatis (10,5). Si me huic regioni regendæ præfeceritis *ou* elegeritis (absit

(10,6) a verbo *superbia*), me habebitis Comitem æqui et pacis observantem *ou* diligentem, qui hoc unum studebit, ut vobis et reipublicæ consulat. " Cui legationi ab ignoto Caroli propinquo ex Alsatia missæ ne responsum quidem (datum) est, nedum ejus verba magni facerent. Plures enim regnum affectabant *ou* moliebantur (7,9) quam ut hoc saltem tempore novus quis insuper respici posset. „ Periculum facere suæ apud multitudinem gratiæ quicunque regni cupiditati flagrarent (10,4). Quemnam satisfacere (10,13) posse omnibus qui jactarent *ou* venditarent cognationem quâ (cum) Carolo conjuncti essent. „

Quatuor ante diebus, Petronilla Batava, cognito *ou* ubi cognovit Carolum occisum atque certamen ortum *ou* obortum *ou* coortum *ou* exortum esse inter Buccardum interfectorem et Gervasium ultorem, cum plus quingentis militibus *ou* militum ad obsidionem accesserat, non quod alteri parti magis gratificaretur (9,11) *ou* faveret, aut suâ magni referret uter pugnantium vinceret an vinceretur, sed (quod) sperabat fore ut filio suo, quem secum adduxerat, via pateret ad honores et regnum.

Brugenses literas regis eo majore lætitia acceperant, quod per eas urbibus Flandricis jus tribuere videretur novi Comitis per se ipsos eligendi. Cum res affectæ Flandriæ nullam dilationem acciperent *ou* paterentur (8,8 et 8,2), consulendum *ou* videndum *ou* cavendum erat, ut discordiæ civiles primo quoque tempore *ou* quam primum posset sedarentur. Optimum vero et celerrimum consilium erat colloqui cum rege de novo Comite eligendo. Itaque primores qui profecturi erant Atrebatim, ubi omnium spe celerius (6,5) regem ad res per se ipsum inspiciendas (6,3) appropinquantem audivere, ne negligentiae accusari possent, obviam regi festinandum *ou* confestim eundum censuere. Cui si digna causa videretur (6,4), eum et suasurum esse Guilelmo Yprensi ut (a) vi et fraude abstineret (5,9 et 6,4) et res urbium summa vi defensurum. Sed antequam urbem relinquerent, omnem rei agendæ ordinem composuerunt, ne profectio tot ducum audaciam obsessorum augeret. Quin etiam, quo plus terroris conjuratis facerent minusque animi esset ad erumpendum (7,8) in obsidentes, vi solito majore turres oppugnare. Obsessi vero, ignari omnium quæ in urbe agebantur, mirati sunt — quod nunquam ante factum erat — arma capi eo ipso diè, qui quieti et precationibus consecratus esset. Et jam hinc spes, hinc desperatio animos irritabat (8,8).

Expressions équivalentes. — Nondum capto consilio. — Ut in locum propinqui sufficeretur. — Ne, obliti ou immemores mei juris. — Haud superbe ou magnifice dicam. — Saluberrium et celerrimum erat consilia conferre cum rege de. — Ne negligentia sibi exprobrari posset. — Ut vi et fraude absisteret (6,8). — Ne tot ducibus simul profectis animi obsessis crescerent (9.1). — Impetu majore solito turres aggressi sunt.

THÈME 3.

Tite Live XXI, ch. 1 à 15.

Gr. 138 à 140.

Cependant les Brugeois, préoccupés de leur salut et de leur honneur, ne négligèrent rien de ce qui pouvait servir à consolider leur liberté. Persuadés qu'il convenait à des hommes de cœur de ne confier le droit de les gouverner qu'à celui qu'ils auraient choisi eux-mêmes comme le plus capable de régner, et voulant se préparer à l'exercice de cette importante prérogative populaire par une cérémonie solennelle, ils se rendirent dans une vaste plaine située près de la ville. A leur tête marchaient des prêtres revêtus de leurs insignes et portant dans leurs mains des objets sacrés qu'ils allèrent déposer sur un autel dressé pour la circonstance. On avait convoqué également les citoyens des villes voisines, afin qu'une affaire qui devait les intéresser tous, fût soumise à leur commune décision. En effet, les cités flamandes étaient parvenues à un si haut degré de puissance qu'elles ne souffraient déjà plus qu'on leur commandât avec orgueil et cupidité; mais plutôt que de recourir à la force, elles furent d'avis qu'il fallait débattre le droit, qu'on avait trop longtemps supprimé ou amoindri. Si cependant on n'avait aucun égard à leurs justes prétentions, elles opposeraient une plus grande résistance là où l'on devait s'attendre à plus de péril et de frayeur. Quant tous ceux qui en avaient reçu l'ordre, furent réunis, les citoyens les plus distingués s'approchèrent de l'autel, et, la main étendue sur les objets sacrés, prononcèrent chacun le serment suivant : Pour le bonheur et la prospérité de la Flandre, je jure de ne choisir pour Comte que l'homme capable de tout défendre et de tout surveiller, l'homme qui excelle à la fois à gouverner utilement l'État et à soutenir énergiquement notre droit malgré l'opposition de nos ennemis. Qu'il soit doux et généreux envers les pauvres, et

tout dévoué à Dieu; qu'il suive le sentier de la justice et de la vertu; enfin, qu'il soit tel qu'il puisse et qu'il veuille en toute circonstance servir les intérêts de la Flandre.

Après avoir prêté ce serment, les citoyens retournent chez eux, heureux et fiers d'avoir loyalement accompli leur mission.

Trois jours après, les députés envoyés auprès du roi, revinrent à Bruges au milieu d'une grande affluence de monde. On était impatient d'apprendre s'ils apportaient des nouvelles tristes ou joyeuses. Ceux-ci annoncèrent qu'ils avaient averti le roi de ne pas perdre son temps à tenter les faibles chances d'une paix à conclure avec les conjurés qui, sans être provoqués, feraient sans cesse craindre un soulèvement; mais d'attaquer plutôt avec toutes ses forces la citadelle, l'unique ressource des assiégés, et de rétablir par la rigueur de ses mesures l'ordre troublé par les émeutes. Ils ajoutèrent que l'armée royale était entrée en Flandre et qu'en moins de six jours le roi arriverait lui-même à Bruges avec des troupes considérables. Enfin, après avoir convoqué en conseil les personnages les plus distingués de la cité, afin de relever leurs esprits abattus, on leur fit part d'une lettre dont voici le contenu :

Le roi de France aux très-loyaux et très-vaillants Flamands, salut. —

Ému de compassion pour vous et indigné de voir votre Comte Charles si traîtreusement assassiné, j'ai pris les armes pour vous aider à venger sa mort et pour réprimer l'audace et l'orgueil de Guillaume d'Ypres, que je hais et que je déteste comme le brandon de la guerre, comme le boute-feu de l'émeute. Je ne cesserai de craindre les coupables que lorsque je les verrai livrés au bourreau pour être exécutés. Je vous promets que, si je réussis dans mon entreprise, le pays sera bientôt pacifié et se remettra de sa frayeur et de son agitation sous le nouveau Comte, que je me propose de choisir avec le concours des principaux habitants de votre cité. Je suis convaincu que lorsqu'il sera le maître absolu, il vous fera de nombreuses concessions et forcera vos ennemis à déposer les armes. J'espère que de votre côté vous exécuterez fidèlement ses ordres.

THÈME 3.

Interim Brugenses, minime negligentis salutis et dignitatis suæ, nihil eorum omiserunt, quæ essent muniendæ libertatis.

Viros fortes ac strenuos decere rati jus sui regendi illi tantum committi, quem ipsi ut regni dignissimum legissent, ut tam gravem popularem prærogativam (3,1) solenni quodam celebrarent, in planitiem prope urbem contendere. Sacerdotes eos prægrediebantur, insignibus velati et manibus sacra ferentes, quæ in ara ad id ipsum facta *ou* erecta posituri *ou* locaturi erant. Cives quoque finitarum urbium eo convocati erant, ut res quæ ad omnes pertineret, ad omnium disceptationem et arbitrium rejiceretur. Civitates enim Flandricæ in tantas creverant opes, ut jam tum non amplius paterentur superbe avareque sibi imperitari (1,3); sed certamen juris quærendum (6,3) censuere diutius ad eam diem sublatis (10,6) aut minuti (11,12). Sin quæ justo jure repeterent (3,4) spernerentur, ubi plurimum periculi et timoris ostenderetur, ibi eo majore vi obstitutores (7,8).

Omnibus qui jussi erant in unum locum collectis (5,16), optimus quisque (4,6) civium, altaribus admoti, tactis sacris (1,4), hoc jusjurandum peregere *ou* pronuntiavere: Quod felix, faustum et fortunatum sit Flandriæ, juro me Comitem creaturum esse hominem qui ad omnia tuenda atque obeunda sufficiat, miræque sit artis in republica bene administranda atque in jure adversis (10,2) inimicis nostris fortiter ac strenue (4,4) tuendo. Sit lenis *ou* clemens ac munificus erga pauperes et observantissimus Dei. Nunquam a justitia et virtute discedat; sit denique talis ut possit atque velit consulere Flandriæ.

Hoc jurati cives suas quisque domos *ou* suam quisque domum redeunt, felices ac feroces munere cum fide absoluto *ou* perfecto.

Tribus post diebus legati ad regem missi Brugas reverterunt ingenti *ou* frequenti hominum concursu, avide exspectantium utrum tristia an læta afferrentur (6,5). Hi nuntiavere regem a se monitum fuisse ne tempus tereret tentanda exigua spe pacis (12,4) cum conjuratis ineundæ, qui etiam non lacessiti metum semper defectionis præberent, sed ut totis viribus aggredere-tur (14,3) arcem, unicam spem obsessorum (11,12) atque acerbitate (11,13) consiliorum res seditionibus turbatas componeret. Addidere exercitum regis Flandriam ingressum ipsumque regem minus sex diebus *ou* intra minus sex dies cum ingentibus copiis Brugas perventurum. Postremo, vocatis ad concilium optimo quoque civitatis, ut animos affectos recrearent (11,13) literas regis recitarunt, quarum sententia hæc erat:

Rex Galliæ fidissimis atque fortissimis Flandris salutem dat. Misericordia vestri captus ou motus, ob iram fœde interfecti 2,6) a proditoribus domini vestri Caroli, arma cepi, ut vobis Comitem ulciscantibus adessem audaciamque et superbiam reprimerem Guilelmi Yprensis, quem tanquam furiam ac facem belli odi atque detestor. Non ante desinam cavere nocentes, quam eos carnifici traditos videro ultimo supplicio afficiendos. Polliceor vobis, si prospere cœptis successerit, regionem vestram propediem pacatum iri, ut se recipere possit ex ingenti pavore et tumultu sub novo Comite, quem cum adsensu primorum creaturus sum. Persuasum mihi est, cum omnium potestas ei facta sit, multa vobis concessurum (13,8) atque inimicos coacturum arma mota omittere (11,13). Spero et vos cum fide (5,5) imperata facturos (César) ou jussa executuros.

Expressions équivalentes. — Nunquam a virtute deficiat ou desciscat, ou nunquam virtutem transgrediatur ou excedat. — Ut respirare possit ab ingenti pavore.

J. GRAFÉ,
Professeur de Rhétorique.

COMPTES RENDUS.

Œuvres choisies de Max. Veydt, publiées par un Comité d'amis. Bruxelles, 1873, un volume in-8° de XVI-439 pages.

Cette année s'est ouverte sous de funèbres auspices : le 3 janvier, un des professeurs les plus aimés et les plus admirés de l'université libre, Max Veydt, expirait foudroyé par un anévrisme. La veille encore, plusieurs de ses amis l'avaient quitté gai, souriant, présentant toutes les apparences d'une santé prospère. A la nouvelle d'une mort si imprévue et si terrible, la consternation fut générale. Une foule immense et pénétrée d'une douloureuse émotion assista aux funérailles. Car Veydt n'était

pas seulement un esprit élevé, c'était un noble cœur et une âme vraiment chrétienne. D'une bonté et d'une affabilité sans égales, il mettait son bonheur à rendre de bons offices, à répandre des bienfaits. Il profitait de l'influence que lui donnaient ses hautes fonctions administratives pour protéger les faibles et les petits. Nous voudrions en dire davantage sur ce caractère si pur, si généreux; mais nous devons nous borner ici à étudier l'écrivain et ses œuvres.

Inspirés par un louable sentiment, quelques-uns des amis du défunt se constituèrent en comité, réunirent les principaux articles qu'il avait insérés dans la *Revue trimestrielle* et dans la *Revue de Belgique*, et publièrent l'édition des ŒUVRES CHOISIES DE MAX. VEYDT qui fait l'objet de notre travail. — Cette publication n'a rien de commun avec certains recueils posthumes, où l'amitié, égarée par un zèle indiscret, rassemble minutieusement ébauches et fragments de toute valeur et qui souvent font tort à la mémoire de l'auteur. Nous reprocherions plutôt aux éditeurs de s'être montrés trop parcimonieux ou trop sévères, si nous ne savions combien le choix était difficile parmi les petits chefs-d'œuvre dus à la plume de Veydt: devant toutes ces choses fines et exquises, le vieux Lucien lui-même, s'il eût été appelé à se prononcer, y eût regardé à deux fois. Au reste, nous lisons dans l'*Avertissement*: " La présente édition „ ne contient pas tout ce que Veydt a écrit; elle ne peut être définitive; „ on reviendra plusieurs fois sur ces pages spirituelles; le livre sur la „ morale ⁽¹⁾ paraîtra sans doute un jour; les lacunes du recueil que nous „ publions seront comblées, et l'attention publique suivra longtemps un „ homme d'esprit et de goût, de la famille de Montaigne et d'Amyot. „

La notice mise en tête du volume est exacte, mais un peu sèche, particulièrement en ce qui concerne les études de Veydt dans sa jeunesse. Qu'il nous soit permis de placer ici quelques détails que nous avons eu jadis le bonheur de recueillir de la bouche de notre regretté professeur. L'indépendance de son esprit et le goût littéraire qui s'éveillait en lui s'accommodaient mal de la routine qui régnait à cette époque dans quelques parties de l'instruction moyenne. Par bonheur, M. Altmeyer, notre savant historien, donnait alors (1840) ses leçons publiques sur la *Philosophie de l'histoire*: ce fut pour Veydt comme une révélation. Il aimait à raconter avec sa verve pittoresque les fortes et salutaires impressions qu'il avait reçues, encore écolier, de ce haut enseignement universitaire. Dès ce moment, il étudia avec ardeur la littérature et l'histoire. Sur les conseils de M. Altmeyer, qui s'était intéressé à ce collégien enthousiaste, plus tard son collègue et son ami, il se rendit à Paris, où il suivit le cours de Boissonade; il y publia aussi plusieurs travaux historiques et litté-

(¹) Veydt a laissé en manuscrit un Essai très-étendu sur la morale chez les Grecs.

raires. ⁽¹⁾ Il eut ensuite le courage — plus héroïque qu'on ne croit — de suspendre ses études chéries pour prendre son diplôme de docteur en droit. Nous empruntons les lignes suivantes à la notice qui précède ses *Œuvres choisies* : " Le passage de Veydt au barreau fut de courte durée. Veydt demanda son congé du barreau au corps électoral qui l'élut conseiller provincial, et au conseil provincial, qui le fit bientôt entrer à la députation permanente. C'était l'*optum cum dignitate*. Dès lors les travaux administratifs et les productions littéraires partagèrent sa vie. " En 1870, le professeur de philologie latine, M. Jules Tarlier, étant mort, l'université de Bruxelles, d'un accord unanime, porta ses suffrages sur Max. Veydt. Il était difficile de faire un choix plus heureux. Humaniste brillant, versé en outre dans les littératures modernes et surtout dans la littérature italienne, prodiguant les trésors d'une érudition ingénieuse et variée, Veydt ravit et enthousiasma ses élèves. Son enseignement était moral autant que littéraire ; les auteurs classiques étaient entre ses mains une mine féconde en sages conseils, habilement présentés sous une forme agréable et enjouée : il était moraliste à la façon d'Horace, d'Érasme et de Montaigne. Dans les derniers temps de sa vie, le talent de Veydt sembla s'élever et grandir encore : jamais sa parole abondante et colorée n'avait aussi souvent atteint à l'éloquence ; jamais il n'avait tiré un aussi merveilleux parti des ressources de son esprit et de sa science. Et c'est au moment où il se révélait à nous dans tout l'éclat et dans toute la vigueur de sa maturité, que la mort nous l'a enlevé. Mais quelque court qu'ait été son passage à l'université, Veydt n'en a pas moins exercé sur la jeunesse universitaire la meilleure et la plus profonde influence. Heureux ceux qui ont entendu ses leçons ; qu'ils les conservent précieusement en leur mémoire, qu'elles soient un de leurs plus chers souvenirs : toujours elles ranimeront en eux l'amour du bien et du beau ! — Ces idées généreuses, ce goût délicat qui distinguaient l'enseignement de Veydt, nous les retrouvons à chaque page de ses œuvres.

Veydt traite avec la même supériorité les sujets les plus variés.

Ses morceaux de critique littéraire sont très-remarquables. Le piquant parallèle entre le Télémaque d'Homère et celui de Fénelon, qui ouvre le volume, renferme beaucoup de vues neuves et dénote une connaissance approfondie de l'antiquité homérique. Si les allures en sont quelque peu agressives, si l'auteur paraît sévère pour Fénelon, on doit cependant reconnaître avec lui que, dans la peinture du caractère de Télémaque, la poésie grec l'emporte à plusieurs égards sur l'archevêque de Cambrai.

(1) Description historique et géographique de la *Syrie ancienne*, dans l'*Univers pittoresque* de Didot (en collaboration avec M. Jean Yanoski, professeur au collège de Henri IV), Paris, 1846. — *Étude sur Diderot*, dédiée à M. Altmeyer (feuilleton du *Débat social*, année 1846), etc.

Dans son étude sur Isocrate, Veydt réfute victorieusement les critiques qui n'ont vu dans l'orateur athénien qu'un phraseur vaniteux, et il apprécie avec beaucoup de tact et de justesse celui que P. L. Courier appelait " la plus nette perle du langage attique. „ On connaît par les *Provinciales* de Pascal les ouvrages du père Lemoine, le jésuite poète ; mais on ignore peut-être que le P. Lemoine fit école en Belgique, et que ses imitateurs le surpassèrent en affectation et en puérilité. Veydt juge cette littérature dans un curieux travail dont la conclusion mérite d'être citée : " Le génie „ étranger devra-t-il toujours s'imposer à la Belgique, tantôt sous un „ masque catholique, tantôt sous un masque libéral ? Espérons que dans „ un avenir rapproché, nous rentrerons en possession de notre individualité „ sociale et de notre énergie littéraire. Les sectateurs de l'étranger, „ les propagateurs et les imitateurs des idées étrangères apparaîtront alors „ au milieu de l'histoire nationale comme ces burlesques processions de „ damnés que Dante rencontra dans l'enfer : " — Lorsque ma vue s'abaissa „ sur eux, chacun, du menton à la base de la poitrine, me parut étrangement „ tordu, car leur face était tournée vers les reins, et il leur fallait „ marcher à reculons, parce qu'ils avaient perdu la faculté de voir en „ avant. „

T. Pomponius Atticus, Artaxerxès, Dion et Agathocles, sont des esquisses historiques pleines de charme et d'humour. La biographie d'Atticus nous montre cet ami de Cicéron dans son véritable jour, c'est-à-dire comme le type du parfait égoïste. Dans *Artaxerxès*, dans *Dion et Agathocles*, l'auteur revêt d'une forme amusante et paradoxale des pensées que les philosophes et les politiques de nos jours feraient bien de méditer.

Les Voyages et Mariages de Thésée, prince d'Athènes, la Légende du Rossignol et Maître Corbeau, sont, à notre avis, les plus riches perles de l'écrin. Le génie grec s'y allie sans effort au génie gaulois. Dans ces morceaux qu'on ne se lasse pas de lire et de relire, Veydt manie avec une aisance étonnante la langue des vieux conteurs français ; et à leur joyeux entrain, à leur bonhomie narquoise, à leur malicieuse naïveté, il unit la grâce poétique de la Grèce. Que de traits délicieux ! quelle fraîcheur de sentiment ! et que de belles et bonnes vérités à l'adresse de notre époque semées chemin faisant !

L'instruction de la jeunesse fut toujours une des grandes préoccupations de Veydt. Il attachait une importance extrême au choix des ouvrages classiques. Dans des articles où la fine raillerie assaisonne partout le bon sens et le bon goût (*Assainissement public, amende honorable*, etc), il critiqua quelques-uns des livres destinés à l'enseignement. Si Veydt se décida à entreprendre cette polémique, c'est que les intérêts de la jeunesse étaient en jeu, et il portait à la jeunesse un amour sincère et éclairé. Il voulait qu'elle fût nourrie d'une forte doctrine, et ses efforts tendirent constamment à relever le niveau des études. C'est ce dont témoignent divers articles aussi solidement pensés qu'élégamment écrits : *A propos de la loi sur l'enseignement supérieur, Encore l'ensei-*

gnement supérieur, *La liberté des professions libérales*. Lors de la discussion qui s'engagea à la chambre, il y a quatre ans, sur la suppression de la langue grecque dans les classes d'humanités, Veydt fit paraître dans la *Revue de Belgique* un article intitulé : *Le grec jugé par un âne*. Nous ne craignons pas d'égaliser ce chef-d'œuvre de mordante ironie et de spirituelle érudition aux pamphlets littéraires de P. L. Courier.

Comment donner une idée, même imparfaite, des morceaux qui terminent le volume : *A Liège, Photographies de villages, Touristes et cimetières, Petits oiseaux, Pan-germain et Pan-latins, Jeunes fleurs et vieilles demeures, Le troisième dimanche de Juillet* ? Dans ces pages qui échappent à l'analyse, l'homme et l'écrivain se montrent tout entiers : Cœur d'or, plume d'or, comme l'a si bien dit M. Alphonse Le Roy. ⁽¹⁾

Ajoutons que Veydt possédait la plus précieuse des qualités du véritable écrivain : l'originalité. « Il connaissait à fond l'antiquité grecque » et romaine et les deux grands siècles de la littérature française qui » la reflètent le mieux ; il ne cessait de vivre dans la familiarité de ces » auteurs si riches et si variés ; mais sa pensée et sa forme lui appartenaient en propre ; nourri de cette moelle du génie, il restait lui-même, » oubliait ses études, aimait à se croire ignorant, avait horreur du pédantisme et de la vulgarité, et gardait une originalité d'idée et de style » où l'homme apparaissait tout entier, et qui donnait à ses improvisations » de parole ou de plume un vif attrait. » ⁽²⁾ — Veydt n'écrivit jamais pour le plaisir de déployer son talent et de faire du style. Son esprit, son atticisme, ses connaissances, étaient au service d'une raison droite, d'un caractère indépendant, et d'une belle âme. Sous les broderies légères et charmantes de la forme, vous trouverez les sentiments les plus purs : patriotisme, tolérance, charité, amour du vrai. Et voilà ce qui fera vivre les œuvres de Veydt. Il ne suffit pas à sa gloire d'être lu et apprécié par un petit cercle d'amis et de lettrés. Son nom et son livre doivent devenir populaires. Souvent il a appelé de ses vœux l'époque où la Belgique, cessant d'être traînée à la remorque de l'étranger, aurait enfin une littérature digne d'être nommée nationale. Ce jour, nous l'espérons, est près de luire pour notre patrie. Voici un écrivain dont la France serait fière : le public belge restera-t-il indifférent ?

P. T.

⁽¹⁾ Lettre à l'Éditeur des Œuvres complètes de M. Auguste Hock, p. XXV.

⁽²⁾ *Notice*, p. XVI.

VARIA.

MÉMOIRE SUR LA POSITION DES PROFESSEURS DES
ATHÉNÉES ROYAUX.

Dans la 2^{me} livraison du tome XVI, c'est-à-dire au mois de juillet 1873, la *Revue* publiait les statuts d'une société de professeurs de l'enseignement supérieur et moyen, ayant pour but le progrès des études philologiques et historiques. Deux mois après cette date, il se formait à Bruxelles une société de professeurs des athénées royaux laquelle se propose d'entretenir et de resserrer les liens de confraternité qui doivent exister entre les membres d'un même corps, et de veiller, le cas échéant, aux intérêts communs de ce corps. Fidèle à la devise nationale, elle attend de l'union des forces ce que l'on ne pourrait obtenir des efforts individuels et isolés pour l'amélioration de la position du professeur d'athénée. Ce vœu vient de prendre un corps sous la forme d'une brochure dont nous approuvons entièrement les idées et les conclusions. La *Revue* se fera toujours un devoir d'appuyer les désirs légitimes des professeurs toutes les fois que ces désirs seront exprimés sous une forme modérée et fortifiés de raisons plausibles, comme c'est le cas pour le « *Mémoire sur la position des professeurs des athénées royaux.* »

Ce *mémoire* a pour but d'examiner si la position matérielle qui est faite aux professeurs des athénées est en rapport avec l'utilité de leurs fonctions et le degré de leur savoir, si elle est une compensation suffisante des sacrifices de tout genre qu'ils doivent s'imposer et des fatigues exceptionnelles auxquelles ils sont astreints, si enfin elle leur assure pour leurs vieux jours l'*otium cum dignitate* qui leur fut promis jadis par un ministre.

Après avoir parlé des connaissances et du diplôme exigés par l'État de celui qui veut occuper une chaire dans un athénée et de la loi du 26 avril 1865 qui limite sa carrière à 55 ans en raison des fatigues endurées, le *mémoire* continue par ces mots :

« Les professeurs des athénées royaux sont soumis à des exigences que ne connaissent pas beaucoup de fonctionnaires jouissant d'un traitement supérieur.

» La nature même de leurs fonctions leur impose des dépenses spéciales, auxquelles l'intérêt bien entendu de l'enseignement ne leur permet pas de se soustraire : entretien d'une bibliothèque, abonnement à des journaux spéciaux, à des revues périodiques, etc.

» Comme ils se trouvent nécessairement en relations avec les classes élevées de la société, ils sont astreints à tenir un certain rang, s'ils veulent s'assurer le respect des élèves et mériter la confiance des familles.

» Ils ont leur résidence dans les chefs-lieux de province, où les loyers et le prix de toutes les choses indispensables à la vie matérielle sont plus élevés que dans les autres localités.

» Est-il besoin d'ajouter que, de nos jours, les nécessités de la vie deviennent de plus en plus coûteuses.

» En effet, la prospérité matérielle du pays a, depuis dix ans, tellement élevé les classes commerciales, industrielles et même ouvrières; les conditions économiques de la société se sont à tel point modifiées, qu'un traitement, **FIXÉ IL Y A VINGT ANS**, ne représente plus aujourd'hui que la moitié de sa valeur primitive et ne permet plus de faire face aux dépenses nécessaires.

» Cette assertion, croyons-nous, n'a pas besoin d'être démontrée. Nul ne contestera que, pour certaines de ces dépenses, l'augmentation est de cinquante et même de cent pour cent. ⁽¹⁾

» La valeur locative des immeubles, par exemple, a augmenté dans des proportions semblables. Le gouvernement lui-même, **DANS UN DES CONSIDÉRANTS DE L'ARRÊTÉ ROYAL DU**

(1) Voici un extrait d'une note qui nous a été remise par un professeur d'athénée et dont nous pouvons garantir l'exactitude :

	En 1851	En 1872
Il payait : 1° pour le loyer de sa maison, fr.	500,00; il a payé	fr. 900,00
» 2° le kilog. de viande,	» 1,25; »	» 2,20
» 3° » de pain.	» 0,25; »	» 0,50
» 4° » de beurre,	» 1,30; »	» 3,50
» 5° la mesure de charbon,	» 22,00; »	» 45,00

De plus, pendant la période de 1851 à 1872, les contributions et impôts ont augmenté de 75 pour cent.

10 AOUT 1873, reconnaît que « la valeur des immeubles, principalement dans les grandes villes, a subi, depuis 1857, une plus value qui peut être évaluée en moyenne à cinquante pour cent. »

» Ces considérations ont frappé les autorités locales de la plupart de nos grandes villes; plusieurs d'entre elles ont cru devoir augmenter, dans une assez forte proportion, les traitements de leurs fonctionnaires et des instituteurs communaux en particulier. C'est ainsi qu'à Liège, des instituteurs sont mieux rétribués que plusieurs professeurs de l'athénée.

» Or, les traitements des professeurs ont-ils été augmentés de manière à être mis en rapport avec le mouvement économique général ?

» L'arrêté royal du 31 mars 1863 leur a accordé une augmentation de TROIS CENT-DIX FRANCS. Mais il y a dix ans de cela; et c'est surtout pendant les dernières années de la période 1857-1873 que, par suite de diverses causes, les matières premières et la main-d'œuvre, tout ce qui constitue la vie matérielle, en un mot, est devenu de plus en plus dispendieux.

» On peut affirmer qu'aujourd'hui la situation pécuniaire de bien des artisans est meilleure que celle de plus d'un membre du corps professoral. »

Le *mémoire* donne ensuite un tableau des traitements des membres du corps enseignant et quelques chiffres pris au bas, au milieu et au sommet de l'échelle des pensions, puis il continue en ces termes :

« On objectera peut-être que le professeur trouve des ressources en dehors de ses fonctions officielles, qu'il peut donner des leçons particulières, des répétitions.

» Cette objection est plus spécieuse que réelle. D'abord, ce n'est que dans les grandes villes que quelques professeurs privilégiés trouvent ce supplément de traitement. Dans presque toutes les localités qui sont le siège d'un athénée, la ressource des leçons particulières n'existe pas.

» Cette ressource, d'ailleurs, est essentiellement précaire et peu productive. Et puis serait-il juste qu'un fonctionnaire à qui est imposé un travail déjà pénible, de qui l'on exige le sacrifice de presque tout son temps, qui rend à la société des services éminents, fût réduit, pour suppléer à l'insuffisance de son traitement officiel, à COURIR LE CACHET ?

» Qu'il soit permis d'invoquer, à ce sujet, l'autorité de M. Jules Simon, naguère ministre de l'Instruction publique en France. Voici ce qu'il dit dans une circulaire adressée à tous les provinciaux de la République :

« Les maîtres dont nous exigeons un dévouement absolu, un travail fatigant, *quelquefois meurtrier*, doivent être débarrassés de tout souci d'intérieur pour eux et pour leurs familles..... Il est douloureux de les voir, comme cela arrive souvent, réduits à donner tant de leçons particulières pour subvenir aux besoins d'une existence modeste. »

» En présence de toutes les considérations que nous venons d'exposer, personne, croyons-nous, ne contestera la nécessité immédiate d'augmenter les traitements des professeurs des athénées royaux.

» Nous n'hésitons pas à ajouter qu'il y a JUSTICE à améliorer sans retard leur position. Nous allons prouver cette assertion. »

Dans un troisième chapitre, le *mémoire* prouve par des chiffres fort éloquentes que « lors de la majoration générale des traitements, en 1863 et en 1864, les fonctionnaires faisant partie du personnel des athénées, ont été les moins favorisés. »

Il résume ces calculs, dont l'exactitude est incontestable, de cette façon :

« Le taux de l'augmentation, dans les catégories de services publics autres que l'enseignement moyen, a été le suivant :

- » 1° *Cour des comptes*, 25 et 21 pour cent.
- » 2° *Magistrature*, 25, et même 75 pour cent pour les juges de paix.
- » 3° *Administrations centrales*, 25 pour cent.
- » 4° *Universités*, 25 et 16, 75 pour cent.
- » 5° *École militaire*, 25 et 16, 75 pour cent.
- » 6° *École vétérinaire*, (a) 12,25 à 20 ; (b) plus de 16 à 25 pour cent.
- » 7° *Institut agricole de Gembloux*, 12, 25 à 16 pour cent.
- » 8° *Inspection provinciale de l'enseignement primaire*, 50 pour cent.

» Comment les choses ont-elles été réglées quant aux professeurs des athénées ?

» Ces fonctionnaires ont obtenu indistinctement une majoration de TROIS CENT-DIX FRANCS. (*Arrêté royal du 31 mars 1863*). »

Cette majoration de trois cent-dix francs fait, comme il

résulte d'un tableau des traitements des professeurs que sur QUATRE-VINGT-TROIS professeurs, VINGT-QUATRE ont eu plus d'un dixième d'augmentation; TROIS ont obtenu un dixième; CINQUANTE-SIX, c'est-à-dire, la grande majorité, moins d'un dixième.

Parmi ces derniers, les uns ont eu un douzième, les autres un quatorzième, d'autres même un quinzième seulement d'augmentation, c'est-à-dire, de HUIT A SIX POUR CENT.

Nous étions donc fondés à dire que les professeurs des athénées royaux n'ont pas été traités avec la même faveur que les autres fonctionnaires de l'État, lors de la majoration générale des traitements en 1863.

Depuis cette époque, les professeurs des athénées royaux n'ont plus la place qu'ils occupaient antérieurement dans la hiérarchie des fonctionnaires.

Ainsi, avant 1863, les professeurs des universités étaient assimilés, quant au traitement, aux conseillers des cours d'appel; ils le sont encore aujourd'hui.

Les professeurs des athénées avaient un appointement à peu près égal à celui des juges de première instance; cette égalité est loin d'exister encore.

En effet, comme on l'a vu plus haut, tous les membres des tribunaux, depuis le commis-greffier jusqu'au président, ont obtenu un supplément de MILLE francs, tandis que l'on n'a accordé aux membres du corps enseignant des athénées qu'une augmentation de TROIS CENT-DIX francs.

Et, s'il nous était permis de comparer la carrière judiciaire et la carrière professorale, nous dirions que la première n'exige pas des études préliminaires plus longues ni plus difficiles que le professorat; que le travail du juge est assurément moins fatigant, moins pénible, que celui du professeur. En outre, le juge a une perspective plus belle: il peut arriver à la cour d'appel et, dans tous les cas, il obtient l'éméritat. Le professeur, au contraire, ne peut espérer qu'un avancement insignifiant et, le plus souvent, c'est avec la plus vive appréhension qu'il voit arriver l'âge de la retraite.

Nous n'ajouterons rien à cet exposé. Nous sommes persuadés que tout le monde reconnaîtra:

1° Qu'il y a nécessité d'accorder immédiatement aux professeurs des athénées royaux une augmentation de traitement qui

soit EN RAPPORT AVEC L'ACCROISSEMENT DU PRIX DES CHOSSES INDISPENSABLES A LA VIE MATÉRIELLE ;

2° Qu'il y a, en quelque sorte, une injustice à réparer, en les remettant, quant au traitement, à la place qu'ils occupaient dans la hiérarchie des fonctionnaires avant 1863.

Le secrétaire des délégués des Athénées Royaux,

CH. HARLAUX,

Professeur à l'Athénée de Namur.

Namur, octobre 1873.

Nous serions d'autant plus heureux de voir accepter ces conclusions que la *Revue* a déjà naguère signalé cette insuffisance des traitements.

A la chambre on s'est ému de cette situation des professeurs des athénées et plusieurs représentants sans attendre même la discussion du budget de l'intérieur, ont, à l'occasion de celle du projet d'adresse, attiré l'attention du gouvernement sur ce point. Nous citerons leurs paroles mêmes :

Le roi avait dit :

« Le gouvernement est le gardien naturel de l'enseignement donné aux frais de l'État. Son devoir est de ne rien négliger pour en élever sans cesse le niveau. »

M. LELIÈVRE. — A l'occasion de ce paragraphe, je crois devoir signaler au gouvernement la nécessité de rétribuer plus convenablement les professeurs des athénées et collèges de l'État. Il en est de même des instituteurs primaires. Il est certain que dans l'État de choses actuel, ces fonctionnaires reçoivent une rémunération inférieure à celle que réclame la dignité de leur emploi. Si l'on veut élever le niveau de l'enseignement, il faut faire aux membres du corps enseignant une position digne des fonctions qui leur sont confiées. A ce prix seul, on peut se procurer le concours d'hommes instruits et capables. Je considère donc l'augmentation des traitements des professeurs et instituteurs comme une mesure indispensable. Je ne puis assez la recommander à l'attention du gouvernement.

M. VERMEIRE. — Ce que vient de dire l'honorable préopinant est de la plus exacte vérité. Je me joins à lui pour demander aussi l'amélioration du sort des professeurs de l'enseignement moyen.

MATHÉMATIQUES.

ANALYSE INDÉTERMINÉE DU PREMIER DEGRÉ. (1)

Un problème est, en général, indéterminé, lorsque le nombre des équations auxquelles il conduit est moindre que le nombre des inconnues. La partie de l'Algèbre, appelée *Analyse indéterminée*, a pour objet l'examen des conditions auxquelles doivent satisfaire les coefficients des équations, pour que les inconnues admettent des valeurs entières. Elle se propose aussi la recherche de ces valeurs, appelées *solutions entières*. Nous ne parlerons, ici, que de l'*Analyse indéterminée du premier degré*.

I. Généralités sur l'équation $ax + by = c$.

1. Considérons l'équation du premier degré, à deux inconnues,

$$ax + by = c, \quad (1)$$

dans laquelle on peut toujours supposer a, b, c entiers, premiers entre eux, et c positif.

2. Si les coefficients a, b ne sont pas premiers entre eux, l'équation n'admet aucune solution entière.

Soit m un facteur commun à ces coefficients, de manière que $a = ma', b = mb'$: l'équation peut être mise sous la forme $a'x + b'y = \frac{c}{m}$. Par hypothèse, c n'est pas divisible par m ; donc, si l'on remplaçait x et y par des valeurs entières, on aurait un nombre entier égal à une fraction.

3. Si a et b sont premiers entre eux, l'équation (1) admet des solutions entières.

Supposons d'abord a et b positifs, et $a < b$. L'équation, résolue par rapport à x , donne $x = \frac{c - by}{a}$. Or, si l'on divise par a

(1) Ce résumé d'une théorie importante est publié pour les jeunes gens qui se destinent aux Écoles spéciales. Peut-être sera-t-il suivi d'autres Notes sur l'Arithmétique, l'Algèbre, la Géométrie analytique, etc.

les $a - 1$ premiers multiples de b , aucune division ne se fait exactement; et les restes obtenus sont, dans un certain ordre, les nombres $1, 2, 3, \dots, a - 1$ ⁽¹⁾. Un de ces restes est donc égal à celui que donne la division de c par a ; et la différence $c - by$ est divisible par a .

Si le coefficient a , par exemple, était négatif, il suffirait de changer x en $-x'$, et d'appliquer, à la nouvelle équation, la démonstration précédente. La proposition énoncée est donc générale.

4. Si $x = \alpha$, $y = \beta$ forment une solution de l'équation (1), toutes les solutions sont données par le système des formules

$$x = \alpha - b\theta, \quad y = \beta + a\theta; \quad (2)$$

dans lesquelles θ est un entier quelconque, positif, négatif ou nul.

L'équation (1) étant vérifiée par $x = \alpha$, $y = \beta$, on a, identiquement,

$$ax + by = c;$$

d'où, en éliminant c ,

$$a(x - \alpha) + b(y - \beta) = 0. \quad (3)$$

Cette équation donne

$$x - \alpha = -\frac{b(y - \beta)}{a}.$$

$x - \alpha$, $y - \beta$ doivent être entiers; et, par hypothèse, a , b sont premiers entre eux; donc, par un principe connu, a divise $y - \beta$ ⁽²⁾. Soit θ le quotient, de manière que $y - \beta = a\theta$; alors $x - \alpha = -b\theta$.

5. D'après cela, les valeurs de x et de y forment deux progressions par différence, ayant pour raisons b et $-a$, ou $-b$ et a .

6. Il suit aussi, de ce qui précède, que la résolution complète de l'équation (1) se réduit à la recherche d'une seule solution de cette équation.

II. Recherche d'une solution de $ax + by = c$.

7. D'après ce que l'on a vu ci-dessus (3), on pourrait trouver

⁽¹⁾ *Nouvelles Annales de Mathématiques*, tome I, p. 460.

⁽²⁾ *Manuel d'Arithmétique et d'Algèbre*.

une solution en résolvant l'équation par rapport à l'inconnue x qui a le plus petit coefficient, et attribuant à y les valeurs 1, 2, 3, ... $a - 1$ ⁽¹⁾. Ce tâtonnement ne peut être employé que si le coefficient a est fort petit. La méthode suivante est préférable ⁽²⁾.

8. Soit, pour plus de régularité dans la notation,

$$ay + bx = A \quad (4)$$

l'équation proposée; et supposons $b < a$.

On a

$$x = \frac{A - ay}{b};$$

ou, en appelant Q, q, B, c les quotients et les restes que donnent A, a divisés par b :

$$x = Q - qy + \frac{B - cy}{b}.$$

Nous voulons que x et y soient entiers; nous devons donc attribuer à y une valeur qui rende entière la quantité $\frac{B - cy}{b}$.

Autrement dit, la résolution de l'équation (4) est ramenée à la résolution de

$$\frac{B - cy}{b} = z,$$

ou de

$$bz + cy = B. \quad (5)$$

Cette équation (5) est plus simple que la proposée; car c , reste de la division de a par b , est inférieur à b . Résolvons l'équation (5) par rapport à l'inconnue qui a le plus petit coefficient; nous aurons

⁽¹⁾ Je laisse de côté le cas particulier où c serait divisible par l'un des deux coefficients. Il est évident que si a divise c , il suffit, pour avoir une solution, de prendre

$$x = \frac{c}{a}, \quad y = 0;$$

etc.

⁽²⁾ Elle est due à *Bachet de Méziriac*. (*Problèmes plaisants et délectables*. — 1624).

$$y = \frac{B - bz}{c} = Q' - q'z + \frac{C - dz}{c};$$

en représentant par Q' , q' les quotients entiers de B, b par c ; et par C, d les restes correspondants. Répétant le raisonnement ci-dessus, on verra que la valeur de z doit rendre entière la quantité $\frac{C - dz}{c}$, ou que l'équation (5) se réduit à celle-ci :

$$cr + dz = C; \quad (6)$$

dans laquelle les coefficients c, d sont respectivement inférieurs à b, c . A son tour, cette équation (6) en donne une encore plus simple; et ainsi de suite.

9. Les coefficients $c, d, e, \dots$ sont les restes successifs que donnerait l'opération du plus grand commun diviseur, effectuée sur a et b .

Car c est le reste de la division de a par b ; de même, d est le reste de la division de b par c ; etc. Par hypothèse, a et b sont premiers entre eux; donc l'opération dont il s'agit conduira nécessairement à un dernier reste égal à l'unité. Ainsi, la résolution de l'équation (4) se réduit à celle d'une équation

$$u + gv = G,$$

dans laquelle le coefficient de l'une des inconnues est 1. Or, si l'on attribue à v une valeur entière quelconque, il en résulte, pour u , une valeur entière; et, en remontant successivement, on finira par déterminer les valeurs entières de x, y , correspondant à cette valeur de v .

10. On peut donner au calcul une marche régulière, qui le simplifie considérablement. ⁽¹⁾

Supposons

$$\begin{aligned} x &= \frac{A - ay}{b}, y = \frac{B - bz}{c}, z = \frac{C - cr}{d}, r = \frac{D - ds}{e}, \\ s &= \frac{E - et}{f}, t = \frac{F - fu}{g}, u = \frac{G - gv}{h}, \dots \end{aligned} \quad (7)$$

Dans ces expressions, les quantités $c, d, e, f, \dots$ sont, comme

⁽¹⁾ L'algorithme suivant, que je croyais nouveau en juillet 1832, a été trouvé, dès 1812, par M. Pilatte (voir les *Annales de Mathématiques*, les *Nouvelles Annales* (1844), etc.).

nous l'avons dit, les restes successifs donnés par la recherche du plus grand commun diviseur entre a et b : admettons, pour fixer les idées, que le dernier de ces restes, égal à l'unité, soit h .

Relativement aux quantités $B, C, D, \dots$ la loi de composition est bien simple : B est le reste de la division de A par b ; C est le reste de la division de B par c ; etc.

Le calcul de ces divers termes s'effectue comme l'indique le tableau ci dessous :

a	b	c	d	e	f	g	1
A	B	C	D	E	F	G	0

La ligne supérieure est la même que dans l'opération du plus grand commun ⁽¹⁾. Pour former la seconde ligne, on écrit A sous a ; puis l'on divise ce premier terme par b : on obtient ainsi un reste B , que l'on écrit au-dessous de b , etc. En général : *chaque terme de la ligne inférieure est le reste de la division du terme placé à gauche, par le terme placé au-dessus*. Il est visible que le dernier terme, correspondant au diviseur 1, est 0.

Ces deux lignes étant calculées, on détermine les valeurs des inconnues u, t, s, r, z, y, x , au moyen des équations (7); c'est-à-dire que :

La valeur de chaque inconnue s'obtient en retranchant, d'un terme de la seconde ligne, le produit du terme écrit au-dessus par la valeur qu'on vient de calculer, et en divisant le reste par le terme placé à la droite du multiplicande.

11. Applications. 1° Soit

$$89x + 162y = 209.$$

162	89	73	16	9	7	2	1
209	31	31	15	6	6	0	0

D'abord, 162 divisé par 89 donne 73 pour reste; 89 divisé par 73 donne 16 pour reste; etc.

(1) On n'écrit pas les quotients,

En second lieu, 209 divisé par 89 donne 31 pour reste; 31 divisé par 73 donne 31 pour reste; etc.

Les deux lignes étant formées, nous avons, en prenant $v = 0$:

$$u = \frac{0 - 2.0}{1} = 0, \quad t = \frac{6 - 7.0}{2} = 3, \quad s = \frac{6 - 9.3}{7} = -3,$$

$$r = \frac{15 + 16.3}{9} = 7, \quad z = \frac{31 - 73.7}{16} = -30,$$

$$y = \frac{31 + 89.30}{73} = 37, \quad x = \frac{209 - 162.37}{89} = -65.$$

L'équation est donc vérifiée par $x = -65$, $y = 37$. Par suite, les valeurs générales de x et de y sont

$$x = -65 + 162\theta, \quad y = 37 - 89\theta.$$

2° Soit encore l'équation

$$29x - 47y = 112.$$

Elle donne

$$\begin{array}{c|c|c|c|c|c|c|c} -47 & 29 & -18 & 11 & -7 & 4 & -3 & 1 \\ \hline 112 & 25 & 7 & 7 & 0 & 0 & 0 & 0 \end{array}.$$

Puis

$$\frac{0 + 3.0}{1} = 0, \quad \frac{0 - 4.0}{-3} = 0, \quad \frac{0 + 7.0}{4} = 0, \quad \frac{7 - 11.0}{-7} = -1,$$

$$\frac{7 - 18.1}{11} = -1, \quad \frac{25 + 29.1}{-18} = -3, \quad \frac{112 - 47.3}{29} = -1;$$

donc

$$x = -1 + 49\theta, \quad y = -3 + 29\theta.$$

On peut remarquer, d'après cet exemple, que si la ligne inférieure est terminée par une suite de zéros, il est bon de commencer le calcul des inconnues à partir du terme qui précède le premier zéro.

12. *Emploi des fractions continues.* Nous venons d'expliquer le procédé le plus commode, propre à donner une solution de l'équation (1). La théorie des fractions continues peut être appliquée à cette recherche. En effet, si l'on réduit $\frac{a}{b}$ en fraction continue, et que $\frac{a'}{b'}$ soit l'avant-dernière réduite, on a

$$ab' - ba' = \pm 1;$$

d'où, en multipliant par $\pm c$:

$$\pm a.b'c \mp b.a'c = c.$$

Comparant cette identité à la proposée, on voit que celle-ci est vérifiée par

$$x = \pm b'c, \quad y = \mp a'c.$$

Cette méthode a l'inconvénient de donner, pour valeurs particulières de x, y , des multiples de c , lesquels peuvent être fort grands. Au contraire, l'algorithme indiqué ci-dessus conduit, presque toujours, à la solution la plus simple.

13. *Comparaison des deux méthodes.* Soit à trouver une solution de

$$47x + 89y = 508.$$

Le premier procédé conduit à

$$x = 43, \quad y = -17.$$

La réduction en fraction continue donne

$$\begin{aligned} x &= 36.508 = 18 \ 288, \\ y &= -19.508 = -9 \ 652. \end{aligned}$$

14. *Application du théorème de Fermat.* Les divers procédés expliqués ci-dessus ne font pas connaître les valeurs des inconnues, en fonction *explicite* des quantités a, b, c . On pourrait se proposer, cependant, de *former immédiatement des valeurs satisfaisant à une équation proposée*. C'est à quoi l'on parvient, dans certains cas, par la méthode suivante, due à Binet ⁽¹⁾.

Supposons que, dans l'équation (1), a soit un nombre premier absolu ⁽²⁾. Posons $x = cx', \quad y = cy'$; d'où $ax' + by' = 1$; puis

$$x' = -\frac{by' - 1}{a}$$

⁽¹⁾ *Journal de l'École polytechnique*, 20^e Cahier.

⁽²⁾ On peut toujours supposer a, b, c positifs; en changeant, s'il est nécessaire, x en $-x$, y en $-y$; etc.

Il s'agit de rendre entière la quantité $\frac{by' - 1}{a}$: or, d'après le *théorème de Fermat* ⁽¹⁾, $\frac{b^a - 1}{a}$ est un nombre entier. Si donc nous prenons $y' = b^{a-2}$, la valeur correspondante de x' sera entière; et nous aurons, généralement,

$$x = - \left(c \frac{b^a - 1}{a} + b\theta \right), \quad y = cb^{a-2} + a\theta.$$

15. *Généralisation.* Si aucun des coefficients a, b n'est premier, désignons par k le nombre des entiers inférieurs et premiers à a : la quantité $b^k - 1$ est divisible par a ⁽²⁾. Donc, en prenant $y' = b^{k-1}$, nous aurons $x' = -\frac{b^k - 1}{a}$, valeur entière puis

$$x = - \left(c \frac{b^k - 1}{a} + b\theta \right), \quad y = cb^{k-1} + a\theta. \quad (3)$$

III. Solutions positives.

16. Dans l'équation (1), les coefficients a, b peuvent être positifs ou négatifs; donc, en mettant les signes en évidence, on a ces trois cas distincts :

$$ax - by = c, \quad ax + by = c, \quad ax + by = -c.$$

La dernière équation ne peut, évidemment, admettre aucun système de valeurs positives. Quant à la première, si $x = \alpha$, $y = \beta$ forment une solution, on a généralement

$$x = \alpha + b\theta, \quad y = \beta + a\theta.$$

Conséquemment, cette équation admet une infinité de solutions positives. Reste à considérer

$$ax + by = c, \quad (1)$$

en supposant a, b, c positifs.

⁽¹⁾ *Nouvelles Annales de Mathématiques*, tome I, p. 463.

⁽²⁾ *Nouvelles Annales*, tome I, p. 463.

⁽³⁾ Ces formules sont plus simples que celles de Binet.

17. Représentons toujours par α, β des valeurs particulières de x, y , positives ou négatives : les valeurs générales sont

$$x = \alpha - b\theta, \quad y = \beta + a\theta.$$

Si nous voulons que x, y soient positifs, nous devons prendre l'entier θ de manière qu'il satisfasse aux conditions

$$\theta < \frac{\alpha}{b}, \quad \theta > -\frac{\beta}{a}.$$

Si les limites $\frac{\alpha}{b}, -\frac{\beta}{a}$ ne comprennent entre elles aucun entier, l'équation (1) n'admet aucune solution positive. Dans tous les cas, elle n'en admettra qu'un nombre limité : cherchons quel peut être ce nombre de solutions.

18. Pour cela, représentons par A l'entier immédiatement inférieur à $-\frac{\beta}{a}$, et par B l'entier immédiatement inférieur à $\frac{\alpha}{b}$ (1) : nous ne pouvons attribuer à θ que les valeurs $A + 1, A + 2, \dots, B$, lesquelles sont en nombre $B - A$. D'ailleurs, la différence entre les limites de θ étant $\frac{\alpha}{b} + \frac{\beta}{a} = \frac{c}{ab}$, si l'on appelle q le plus grand nombre entier contenu dans $\frac{c}{ab}$, on a $B - A$ égale q ou $q + 1$. Ainsi, le nombre des solutions positives de $ax + by = c$ est égal à l'un des deux quotients entiers de c par ab (2).

IV. Résolution de l'équation $ax + by + cz = d$.

19. Pour que cette équation, dans laquelle a, b, c, d sont entiers et premiers entre eux, admette des solutions entières, il faut et il suffit que a, b, c , soient premiers entre eux.

On verra, comme au n° 2, que si les coefficients a, b, c , ne sont pas premiers entre eux, l'équation est impossible. La seconde partie de la proposition résultera de ce qui suit.

(1) Comme c n'est supposé divisible ni par a ni par b , aucune des limites $\frac{\alpha}{b}, -\frac{\beta}{a}$ n'est entière.

(2) Ce petit théorème, que je trouve dans mes notes de 1839, est souvent attribué à M. Hermite.

20. Si, parmi les coefficients a, b, c il en est deux qui soient premiers entre eux, on peut exprimer les valeurs des inconnues correspondantes, en fonction de la troisième inconnue et d'une indéterminée.

Dans

$$ax + by + cz = d, \quad (8)$$

supposons a, b premiers entre eux, et transposons cz , nous aurons, en représentant $d - cz$ par t :

$$ax + by = t. \quad (9)$$

Pour satisfaire à cette nouvelle équation, posons $x = tx', y = ty'$; d'où résulte

$$ax' + by' = 1. \quad (10)$$

Si nous pouvons déterminer un système de valeurs numériques vérifiant l'équation (10), ces valeurs, multipliées par t , nous donneront une solution de l'équation (9). Or, a et b sont premiers entre eux; donc au moyen d'une des méthodes ci-dessus exposées, nous pourrions calculer des valeurs $x' = \alpha, y' = \beta$, satisfaisant à l'équation (10); et nous aurons, comme solution générale de l'équation (8):

$$x = \alpha (d - cz) - b\theta, \quad y = \beta (d - cz) + a\theta; \quad (11)$$

z et θ restant arbitraires.

21. Si, au contraire, deux quelconques des coefficients a, b, c ne sont pas premiers entre eux, les valeurs des inconnues sont fonctions de deux indéterminées.

Soit m le plus grand commun diviseur des coefficients a, b ; nous pouvons mettre l'équation (8) sous la forme

$$a'x + b'y = \frac{d - cz}{m}; \quad (12)$$

a', b' étant les quotients de a, b par m : ces quotients sont premiers entre eux.

Représentons par t le second membre de l'équation (12), lequel doit être entier: les inconnues z, t doivent satisfaire à la condition

$$cz + mt = d. \quad (13)$$

Or, a, b, c sont premiers entre eux; donc c, m sont aussi

premiers entre eux; et l'équation (13) admet des solutions entières, données par les formules

$$z = \gamma - m\theta, \quad t = \mu + c\theta; \quad (14)$$

γ, μ étant des valeurs particulières de z, t .

Actuellement, l'équation (12) devient

$$a'x + b'y = t; \quad (15)$$

et comme a', b' sont premiers entre eux, nous retombons sur le cas traité précédemment (20).

Si donc α, β sont des valeurs entières de x', y' vérifiant l'équation auxiliaire

$$a'x' + b'y' = 1, \quad (16)$$

les valeurs générales de x, y, z sont

$$\left. \begin{aligned} x &= \alpha t - b'\theta' = \alpha (\mu + c\theta) - b'\theta', \\ y &= \beta t + a'\theta' = \beta (\mu + c\theta) + a'\theta', \\ z &= \gamma - m\theta. \end{aligned} \right\} \quad (17)$$

22. *Application.* Soit l'équation

$$6x + 10y + 15z = 1\ 841. \quad (18)$$

Elle donne

$$3x + 5y = \frac{1841 - 15z}{2}, \quad 15z + 2t = 1\ 841.$$

Celle-ci est vérifiée par $z = 1, t = 913$; donc les formules (14) deviennent

$$z = 1 - 2\theta, \quad t = 913 + 15\theta.$$

D'autre part, l'équation $3x + 5y = t$ est vérifiée par $x = 2t, y = -t$: les valeurs générales de x, y, z , sont donc

$$\left. \begin{aligned} x &= 2(913 + 15\theta) - 5\theta', \quad y = -(913 + 15\theta) + 3\theta', \\ z &= 1 - 2\theta. \end{aligned} \right\} \quad (19).$$

V. *Solutions positives.*

23. Pour montrer la marche à suivre, il suffit de considérer un cas particulier; par exemple, celui que nous venons de traiter. D'après la valeur de z , l'indéterminée θ doit être *nulle*

$$\begin{aligned}x &= -2(609 - 43z) + 5t, \\y &= -11(609 - 43z) + 27t;\end{aligned}$$

t étant un entier quelconque.

La substitution dans la dernière équation la transforme en

$$-147(609 - 43z) + 362t - 7u = 85;$$

d'où l'on conclut

$$t = 3 + 7t', \quad u = -21(609 - 43z) + 143 + 362t'.$$

Ainsi l'entier t n'est plus arbitraire; et l'on doit prendre, au lieu des valeurs précédentes de x, y :

$$\begin{aligned}x &= -2(609 - 43z) + 5(3 + 7t'), \\y &= -11(609 - 43z) + 27(3 + 7t').\end{aligned}$$

Substituant dans la troisième équation, on la change en

$$230z + 101t' = 3\,355.$$

Par suite,

$$z = 8 - 101\theta, \quad t' = 15 + 230\theta;$$

θ étant un entier quelconque.

Enfin

$$\begin{aligned}x &= 10 - 636\theta, \\y &= 1 - 4304\theta, \\u &= 8 - 7943\theta;\end{aligned}$$

avec

$$z = 8 - 101\theta.$$

Nous avons eu égard, successivement, à toutes les équations données; donc ces dernières valeurs sont les solutions générales cherchées.

VII. Application arithmétique.

25. PROBLÈME. Quelles sont les valeurs entières de x , les plus générales, qui rendent entières les fractions

$$\frac{37x + 26}{100}, \quad \frac{53x + 38}{72}, \quad \frac{19x + 22}{12}, \quad \frac{107x + 26}{120}?$$

En décomposant chaque dénominateur en facteurs premiers entre eux, nous pouvons remplacer ces fractions par les suivantes:

$$\frac{37x+26}{4}, \frac{37x+26}{25}, \frac{53x+38}{8}, \frac{53x+38}{9}, \frac{19x+22}{3},$$

$$\frac{19x+22}{4}, \frac{107x+26}{3}, \frac{107x+26}{5}, \frac{107x+26}{8},$$

ou bien, en rejetant la partie entière de chaque fraction :

$$\frac{x+2}{4}, \frac{12x+1}{25}, \frac{5x+6}{8}, \frac{8x+2}{9}, \frac{x+1}{3}, \frac{3x+2}{4},$$

$$\frac{2x+2}{3}, \frac{2x+1}{5}, \frac{3x+2}{8}.$$

Pour rendre entière la fraction $\frac{5x+6}{8}$, il suffit de rendre entière $\frac{-3x+6}{8} = \frac{-3(x-2)}{8}$. Et comme 8 et 3 sont premiers entre eux, la condition donnée se réduit à $\frac{x-2}{8} = \text{entier}$.

Des simplifications analogues à celle-là se rencontrent dans les fractions $\frac{8x+2}{9}, \frac{3x+2}{4}, \frac{2x+2}{3}$; en sorte qu'on peut les remplacer par $\frac{4x+1}{9}, \frac{x-2}{4}, \frac{x+1}{3}$.

Le problème proposé revient donc à *rendre entières les fractions*

$$\frac{x+2}{4}, \frac{12x+1}{25}, \frac{x-2}{8}, \frac{4x+1}{9}, \frac{x+1}{3}, \frac{x-2}{4}, \frac{x+1}{3},$$

$$\frac{2x+1}{3}, \frac{3x+2}{8};$$

ou, plus simplement, les fractions

$$\frac{x-2}{25}, \frac{x-2}{8}, \frac{x-2}{9}.$$

Le numérateur commun devant être divisible par 25, 8 et 9, il est visible que

$$x = 2 + 1\,800\theta,$$

θ étant un entier quelconque.

E. CATALAN.

Liège, 16 octobre 1873.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

EN BELGIQUE.

Tome 16.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LA QUESTION DU GREC EN FRANCE.

Dans son numéro du 18 novembre 1873, le *Journal de Liège*, en parlant de la critique dirigée récemment par la *Revue* contre une Étude du *Spectateur*, formule en ces termes son opinion sur le grec :

“ Pour ranimer l'enseignement moyen il faut en faire une
„ chose vivante, soutenue par l'opinion publique, attrayante
„ pour la jeunesse studieuse. Or, MM. Gantrelle et Wagener
„ versent dans la même erreur que le *Spectateur*, et à un plus
„ haut degré encore, lorsqu'ils pensent qu'en donnant encore
„ beaucoup plus de temps et d'attention au grec, on régénérera
„ les humanités. On aura beau torturer les jeunes gens, le
„ grec sera toujours à notre époque, pour la généralité des
„ élèves et des familles, une étude rebutante et, par conséquent,
„ trop insuffisante pour être utile; or, tant qu'on s'obstinera
„ à ne pas remplacer, pour la grande majorité des collégiens,
„ cette fatigue par des études bien plus nécessaires et plus
„ efficaces, on n'arrivera pas à régénérer sérieusement l'en-
„ seignement des humanités. „

Le nom de l'auteur de ces lignes n'est, pensons-nous, un mystère pour aucun de nos lecteurs. Elles émanent apparemment, et c'est pourquoi nous y attachons de l'importance, de la plume d'un honorable professeur de l'université de Liège, qui a proposé, de concert avec un de ses collègues du Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen, de rendre dans les athénées l'étude du grec *facultative*, ce qui revient — car il ne faut pas se faire d'illusion sous ce rapport, — à en proposer virtuellement la suppression.

Nous ne voulons pas revenir en ce moment sur la polémique au sujet du grec, à laquelle notre regretté collaborateur, M. Fréd. Hennebert, a pris, il y a quelques années, une part si active, et dont l'argumentation aussi brillante que solide a obtenu en Allemagne un si légitime succès. La seule chose sur laquelle nous croyions devoir aujourd'hui appeler l'attention des personnes qui s'occupent chez nous de l'organisation de l'enseignement moyen, c'est que dans tous les pays qui nous entourent, il n'en est pas un seul où la question du grec soit envisagée comme elle l'est par beaucoup de personnes en Belgique. Inutile de parler de l'Allemagne, où il s'agit moins que jamais de supprimer l'étude de la langue et de la littérature helléniques. En Hollande, l'enseignement du grec dans les bons athénées est beaucoup plus sérieusement organisé que chez nous. Quant à l'Angleterre, nous reproduirons prochainement un article, qui démontrera à toute évidence que la sympathie pour l'étude du grec, bien loin de s'affaiblir, y fait tous les jours de nouveaux et sensibles progrès.

Enfin, pour ce qui regarde la France, nous publions ci-dessous un extrait des observations présentées, en 1868, à M. le Ministre de l'Instruction publique, sur quelques réformes proposées pour l'enseignement du grec. Ces observations émanent de l'association pour l'encouragement des études grecques en France, qui, fondée en 1867, compte aujourd'hui plus de 700 membres, appartenant aux classes les plus élevées et les plus intelligentes. Citons parmi ces membres ceux qui font partie de l'Institut. Ce sont MM. Baltard, Barthélemy Saint-Hilaire, Beulé, Charles Blanc, le duc de Broglie, Cabanel, Charles, Chevreul, Camille Doucet, Duc, Dufaure, Egger, Jules Favre, Charles Giraud, Guigniaut, Guillaume, François Guizot, Jules Labarthe, Laboulaye, le marquis de Lagrange, Victor de Laprade, de la Saussaye, de Lasteyrie, Le Blant, Legouvé, Lehmann, Charles Lévêque, Adrien de Longpérier, Th. H. Martin, A. Maury, Michelet, Miller, Milne Edwards, Naudet, Naville, Nisard, Patin, Ravaisson, Renan, Charles Robert, Sainte-Claire Deville, Saint-René Taillandier, Waddington, Wallon et le baron de Witte.

A ces noms nous pourrions en joindre beaucoup d'autres, qui, sans être portés par des personnes faisant partie de l'Institut, n'en seraient pas moins des autorités imposantes en

faveur du maintien de l'étude du grec dans l'enseignement moyen. Mais nous croyons que les indications précédentes suffisent. Quand nous voyons plus de quarante membres de l'Institut, appartenant aux différentes classes de ce corps éminent, s'intéresser si vivement aux progrès des études grecques, nous ferions bien, ce semble, nous qui, au point de vue scientifique et littéraire, ne pouvons certes pas nous flatter de marcher à la tête des nations, de ne pas donner le signal d'une réforme qui nous ferait probablement ranger parmi les Béotiens du XIX^e siècle. Si, comme on le prétend, il faut huit ans d'enseignement moyen pour rendre l'étude du grec fructueuse, eh bien, qu'on nous donne ces huit ans. Nous ne ferions, en agissant ainsi, que suivre l'exemple de l'Allemagne et de la France.

.....F.

OBSERVATIONS

sur quelques réformes proposées pour l'enseignement du grec dans les établissements secondaires.

Un récent Rapport de S. E. M. le Ministre de l'instruction publique à l'Empereur sur l'enseignement secondaire, soulève, entre autres graves questions, celle de savoir si les études des langues anciennes, surtout l'étude du grec, ne pourraient pas être utilement restreintes pour décharger un peu les élèves d'un poids que l'extension de nos programmes universitaires a sans cesse augmenté depuis trente ans et qui semble n'être pas sans péril pour la santé de la jeunesse.

Les professeurs des lycées sont en ce moment même invités à donner leur avis sur ce sujet dont l'opinion publique s'est justement émue.

L'Association pour l'encouragement des études grecques a considéré comme un devoir de s'en occuper dans plusieurs séances spéciales. Elle a même soumis, par l'organe de son bureau, les premiers résultats de ses délibérations à M. le

Ministre, et Son Excellence a déclaré que si elle avait reconnu certains effets fâcheux du régime actuel de nos classes, elle n'avait aucun parti pris sur les moyens d'y remédier, et qu'elle écouterait avec une impartiale attention tous les avis que pourrait lui apporter là-dessus l'expérience des personnes compétentes. Notre Société ayant, en conséquence, soumis à un nouvel examen la question dont il s'agit, pense qu'il est opportun d'affermir et, à quelques égards, d'éclairer la conscience des pères de famille et des maîtres en ce qui concerne la partie grecque de nos études scolaires. On s'est proposé de résumer ici, le plus brièvement et le plus clairement qu'il sera possible, les résolutions prises par l'Assemblée et les principales opinions qui se sont produites dans le cours de ses débats.

1° Depuis la Renaissance des lettres, les études grecques et les études latines sont unies dans l'enseignement classique, et cette alliance a produit les plus heureux effets pour le développement de notre génie national. Il serait dangereux de la rompre aujourd'hui, ne fût-ce qu'en offrant à certains écoliers la liberté de se réduire aux études latines ; ce serait affaiblir en ce qu'elle a de plus sain et de plus efficace l'éducation nommée si justement *libérale*, celle qui se fonde sur une large connaissance de l'antiquité grecque et romaine. Déjà les diverses institutions d'enseignement spécial et d'enseignement professionnel, récemment créées ou développées, ouvrent une voie nouvelle à ceux de nos jeunes gens qui, pour diverses raisons, veulent ou doivent abrégér leurs études et les diriger plus vite vers la pratique et l'application. Ceux qui demeurent dans les cadres de l'enseignement classique, et ils y demeurent librement, ont sans doute l'intention d'élever et de fortifier leur esprit par les études de langue et de littérature anciennes que consacre une tradition deux ou trois fois séculaire, une expérience accessible d'ailleurs à toutes les sages idées d'amélioration et de progrès.

Plus d'une fois, se sont élevées, chez nous, des réclamations contre l'étude du grec ; elles n'ont jamais prévalu qu'au détriment de la bonne éducation publique. L'abbé Fleury au dix-septième siècle, Rollin au dix-huitième, mentionnent les plaintes des pères qui trouvaient que l'Université attachait trop longtemps les élèves à l'explication d'Homère et de Dé-

mosthène, et il semble qu'à la fin du dix-huitième siècle ces exercices étaient, en effet, ou amoindris ou abandonnés. Mais alors on en sentait, on en regrettait l'abandon, qui n'avait nullement profité au bien des autres études (1), et dès la réorganisation des écoles publiques, sous le Directoire et le Consulat, on se hâta d'y réintégrer la langue et la littérature grecques comme un élément essentiel de toute bonne éducation.

2° Plus la société française se transforme par la participation, chaque jour accrue, des citoyens aux affaires de l'État, plus l'instruction primaire se répand et s'élève, plus il importe qu'on n'abaisse pas le niveau de l'enseignement secondaire et qu'on ne diminue pas le nombre de ceux qui en recueillent le bienfait dans sa plénitude. On peut dire que les choses et les idées grecques sont la plus pure substance de l'antiquité. Rome et sa littérature ne nous en offrent qu'une forme inférieure, une tradition affaiblie et souvent altérée. Quant aux langues modernes de l'Europe, si légitime, si nécessaire qu'en soit la pratique pour beaucoup de Français, on est d'accord à reconnaître qu'elles ne remplaceront jamais, à elles seules, ce substantiel enseignement des langues classiques; elles répondent à d'autres besoins, à d'autres devoirs de notre vie.

3° Si, dans le programme des lycées, le grec n'est plus présenté que comme un noble luxe, qu'on peut se donner ou se refuser, sans préjudice pour l'obtention des grades universitaires, les enfants et les familles ne résisteront guère à la tentation de s'en affranchir. L'instruction classique sera ainsi privée de ce qui fait sa force et son éclat. D'ailleurs, à titre de

(1) Voir là-dessus le témoignage explicite et formel du président Rolland, p. 124-126 du Recueil de ses Ouvrages, 1783, in-4. On en citera ici quelques lignes : " Si la langue grecque est si essentielle à apprendre, peut-on se persuader qu'elle soit enseignée dans les Écoles avec le soin et l'attention qu'elle demande? Il est libre à chaque Écolier d'en suivre les leçons, et on sent aisément combien ces instructions surabondantes et bornées à une petite partie de la classe doivent être négligées par le professeur. L'étude de la langue grecque, celle de la langue latine, ne pourraient-elles pas être liées ensemble et rendues indivisibles? N'y aurait-il pas même de l'avantage pour chacune d'elles d'être ainsi réunies? etc. „

langue ancienne et de langue morte, le latin pourrait bien rencontrer les mêmes doutes et les mêmes objections, et l'étude de notre langue en serait d'autant affaiblie, même au point de vue du lexique et de la grammaire. En effet n'oublions pas combien cette étude de notre langue est étroitement liée à celle du grec et du latin. Ceux de nos élèves qui ne doivent pas atteindre aux humanités proprement dites, ceux qui n'arriveront pas à jouir en hommes de goût des beautés de la poésie et de l'éloquence grecques, sont encore fortement intéressés à connaître, au moins par les éléments, deux langues dont l'une, le latin, est le fond même de la nôtre, et l'autre, le grec, verse chaque jour des termes nouveaux dans le vocabulaire des sciences et des arts. Pour une personne ignorante du latin et surtout du grec, ce vocabulaire est plein de formes obscures et d'une apparence barbare; la même ignorance expose à l'encombrer, sans l'enrichir, de mots irrégulièrement empruntés aux langues anciennes. Cela est si vrai que même dans les établissements tels que le Collège Chaptal et l'École Turgot, les maîtres chargés d'enseigner le français, s'ils veulent donner aux élèves une solide connaissance de leur langue maternelle, sont amenés peu à peu à s'appuyer sur une méthode d'analyse étymologique où entrent quelques notions de latin et de grec.

4° Il est donc à souhaiter que l'étude du grec ne soit pas soumise à de nouvelles restrictions dans l'enseignement libéral que reçoit une minorité, en définitive peu nombreuse et librement recrutée, de la jeunesse française. Il faudrait plutôt qu'elle fût affirmée, sinon étendue, par l'amélioration des méthodes et le choix de plus en plus judicieux des exercices. C'est là vraiment qu'est le nœud de la difficulté en ce moment soumise à l'opinion publique; c'est dans cet ordre d'idées que nous chercherions le moyen de concilier l'étude du grec avec les accroissements que le progrès des sciences et les besoins de la société moderne ont successivement imposés à nos programmes.

6° Un autre point sur lequel nous croyons devoir insister, c'est de ne pas attacher trop longtemps les commençants à l'étude de la grammaire et de les mettre le plus tôt possible aux prises avec les textes des écrivains classiques. Pour cela il faudrait, non pas retrancher des livres de grammaire les formes dialectiques et poétiques (elles y ont leur place légitime), mais

en ajourner l'étude au moment où elle deviendrait nécessaire.

8° C'est aussi une précaution importante que celle de graduer les difficultés. Jusqu'à la troisième et même jusqu'à la seconde, pour le choix des versions et des auteurs à expliquer, il conviendrait peut-être de se borner aux modèles en prose, sans même s'enfermer trop scrupuleusement dans les limites de la prose attique. L'atticisme a des délicatesses d'expression que les enfants ne peuvent ni comprendre ni sentir. A cet égard, on assurerait mieux leur progrès en s'abstenant de le hâter. A plus forte raison il conviendrait de réserver les poètes pour la seconde et la rhétorique, selon la pratique que nous voyons suivie dans quelques écoles grecques de l'Orient. Une fois maître des difficultés élémentaires du grec, une fois mis en état de lire à peu près couramment les bons prosateurs, l'élève aborderait avec moins d'effort les textes de Sophocle, d'Euripide et d'Homère, et il y trouverait plus de plaisir.

9° Faut-il espérer que cette étude le conduise jamais à écrire couramment et avec goût, ne fût-ce qu'en prose, la langue des auteurs classiques ? Y a-t-il les mêmes raisons de le désirer que pour le latin ? Sur ce point, l'expérience aussi semble avoir prononcé. Si le latin est encore un moyen de communication entre les savants du monde civilisé, le grec n'offre pas le même genre d'utilité. Les efforts de ceux qui parlent ou écrivent aujourd'hui en Orient une langue grecque plus ou moins rapprochée du grec ancien, tendent, il est vrai, à renouveler la popularité de ce vieil idiome. Une noble ambition pousse même les Hellènes d'aujourd'hui et quelques Philhellènes de l'Occident à espérer que le grec reprendra dans l'usage un rôle international analogue à celui de la langue latine durant le moyen âge, surtout si les écoles de l'Occident parvenaient à se défaire de la prononciation introduite chez nous, depuis trois siècles, par les disciples mal inspirés d'Érasme. Mais la majorité des membres de notre Association ne partage pas encore ces espérances. Elle croirait même inopportun de les encourager par des tentatives d'innovation pour lesquelles rien n'est encore mûr, ni dans notre enseignement secondaire, ni même dans notre enseignement supérieur. En l'état actuel des choses, le thème grec reste, néanmoins, un exercice important pour fixer sûrement dans la mémoire les règles élémentaires de la

prose de Démosthène et de Platon. En ces dernières années, grâce à un ensemble de prescriptions salutaires et au zèle des professeurs, soutenu et guidé par de bons livres, cet exercice avait produit d'heureux et remarquables résultats. L'un de nous atteste que dans les compositions de seconde en thème grec, au Concours général, un cinquième au moins des élèves avait pu écrire une bonne page de prose, et que l'on aurait facilement doublé sans injustice le nombre des dix nominations réglementaires. C'est à ce moment que la composition en thème grec a disparu des cadres du Concours général et qu'elle a été supprimée dans les classes de seconde. Cette suppression nous a paru regrettable; nous estimons toutefois qu'il faut s'y résigner et ne pas demander au régime de nos classes, en matière d'études grecques, plus que ne comporte la nécessité de faire une place, dans le travail journalier, à tant d'exercices qui se disputent les heures laborieuses de nos élèves. A la rigueur, il suffit que le thème grec soit maintenu pour les classes élémentaires (et nous souhaiterions qu'il fût rétabli au moins en troisième), comme moyen d'enseignement grammatical. Même en ces limites, il peut, sans prendre beaucoup de temps, rendre de véritables services. A cet effet, il conviendrait de recommander l'usage des traductions orales du français en grec. Bien dirigé par le professeur, cet exercice, qui, d'ailleurs, est déjà pratiqué dans nos classes, offre deux avantages considérables : d'abord il habitue les élèves à trouver de mémoire les mots et les formes et à faire valoir sur-le-champ ce qu'ils ont appris dans les grammaires et les dictionnaires; puis il les habitue à prononcer plus couramment la langue grecque.

Les considérations et les propositions qui précèdent ne paraîtront peut-être pas répondre entièrement à l'importance du sujet qui nous était soumis. Mais la pluralité des personnes dont on résume ici l'opinion pense qu'il ne conviendrait pas de songer, en matières d'études grecques, à des réformes radicales, et qu'on peut obtenir beaucoup de bien sans changer beaucoup le régime actuel de notre enseignement secondaire. Si les pères de famille sont de plus en plus persuadés que les études grecques forment une partie essentielle de toute forte éducation; si les professeurs qui dirigent ces études ont conscience de remplir là un noble devoir, et s'ils croient ne savoir

jamais trop bien la langue et la littérature qu'ils ont à enseigner, alors le zèle de tous suppléera sans trop de peine à ce que toute méthode a d'imparfait. La grande génération de lettrés français du seizième et du dix-septième siècle s'est formée avec des livres élémentaires dont l'imperfection nous étonne aujourd'hui : c'est que, si les livres et les méthodes ont leur efficacité, ce qui importe avant tout au succès de l'enseignement, ce sera toujours le savoir et le dévouement des maîtres, la confiance et le courage des élèves.

DE QUELQUES PARISIANISMES POPULAIRES,

ET D'AUTRES LOCUTIONS NON ENCORE OU MAL EXPLIQUÉES.

Le petit travail que j'offre ici aux lecteurs de la *Revue*, leur donnera une idée de la méthode que j'avais suivie dans la composition de mon Dictionnaire du langage populaire parisien, brûlé en manuscrit à l'hôtel-de-ville de Paris, par les suppôts de la Commune. Parmi trois à quatre mille mots et locutions dont j'ai encore les fiches, mais sans explications malheureusement, et sans indication d'exemples à l'appui, j'ai fait choix d'un certain nombre de ceux qui sont les plus curieux et qui, pour la plupart, sont de purs *parisianismes*; je les ai expliqués de nouveau, j'en ai recherché les exemples dans les auteurs que j'avais pris soin de coter sur mes fiches, et dans cet état, je les livre au public comme un échantillon du Dictionnaire que le pétrole a dévoré.

J'appelle *parisianismes* certains mots, certains tours et certaines locutions figurées ou non, essentiellement propres au langage populaire de Paris, aux diverses époques où je l'ai étudié, et dans les livres mêmes qui, bien qu'écrits en langage commun, ont mêlé à leur style plus ou moins de cette piquante saumure. Ces mots, ces tours, ces locutions ne sont pas de nature à être revendiqués par l'argot, quoiqu'ils aient quelquefois avec lui un air de famille. Certaines métaphores en ont peut-être le cynisme ou la violence, mais elles ont en propre, pour la plupart, cet esprit, ce pittoresque et cette allure prime-sautière qui font passer sur la grossièreté de la forme, et qui éclatent et brillent comme des fusées dans une nuit obscure.

L'argot, plus prémédité, pour ainsi dire, plus recherché, plus travaillé, surtout depuis que le journalisme s'occupe de l'enrichir, n'offre guère ces qualités qu'à l'occasion d'un mot isolé, d'une similitude, d'un rapprochement ou d'un quiproquo; il a peu de ces figures de pensées qui jaillissent naturellement

du langage simplement populaire, et lui constituent en quelque sorte une rhétorique.

Il est vrai que ces figures ne sont pas toutes également faciles à comprendre ; il en est même quelques-unes qui sont restées pour moi lettres closes et qui semblent défier toutes conjectures raisonnables ; mais je doute que la génération lettrée, postérieure à l'époque qui les a vues naître, les ait entendues davantage. Car, qui pensait alors qu'elles valussent la peine d'être expliquées, non plus que les écrits où elles se rencontrent, celle d'être lus ? Mais ce n'est pas une raison pour penser de même aujourd'hui. N'est-il pas en effet singulier que dans les *classiques* du genre, tels que Vadé et De Lécuse, on rencontre des expressions françaises d'ailleurs très incompréhensibles, et que les nombreux éditeurs de ces classiques, depuis plus de cent ans, n'aient ni voulu ni su les interpréter ? Et cependant, il est de toute évidence que ces locutions ont trait généralement à des usages et même à des faits historiques contemporains, dont les Parisiens, en particulier, seraient bien aises d'avoir la clef.

Dans le genre de figures que je rappelle ici, le peuple de Paris a excellé de tout temps, et alors surtout qu'il n'était pas encore gâté par la lecture des journaux écrits, dit-on, pour son plaisir et pour son instruction. Il y a bien profité sans doute ; le malheur est que non seulement Paris, mais toute la France en ont payé la folle enchère. Depuis qu'il fait ses études sous de pareils maîtres, il a à peu près oublié ses anciennes métaphores ; il ne fait plus que des mots.

Les autorités que j'invoque à l'appui de mes exemples, sont les mêmes que celles que j'ai suivies dans mon *Étude* ⁽¹⁾. Il ne faut pas se plaindre si parfois je suis un peu prolix soit dans mes indications, soit dans mes citations. Les ouvrages ou les opuscules que j'allègue et où j'ai puisé mes exemples, sont presque tous devenus si rares, qu'on ne sait plus où ni comment les trouver. Ils ont de plus quelquefois des titres luxuriants et qu'il n'est pas toujours facile d'émonder. J'ai toutefois opéré de telle sorte que si quelqu'un, voulant avoir ou voir

(1) Un vol. in-8°. A Paris, chez Frank, rue Richelieu, 67.

ces livres, n'a pu venir à bout de se les procurer, il aura su du moins comment les demander (*).

A.

ABÎME (J')! Espèce de jurement, d'imprécation faite contre soi-même. Ce mot ne s'emploie dans ce sens qu'à la première personne. Il équivaut à : Que je sois confondu !

« En v'rité d'Dieu, c'est vrai, ou j'*abîme* ! »

« J'n'y pompons jamais un coup que ce n'soit à vot' santé. C'est vrai, ou j'*abîme* ! »

Amusemens à la Grecque, ou les Soirées de la Halle, par un ami de feu Vadé; avec quelques pièces détachées tant en vers qu'en prose du même auteur. A Athènes, dans le tonneau de Diogène, et se vend à Paris, chez Cuissart. in-12, 1764. pp.18 et 51.

A D'AUTRES, CEUX-LÀ SONT FRITS. Donnez-nous d'autres raisons, celles-là ne valent plus rien.

ISABELLE.

« Les mariages sont écrits t'au ciel pour s'épouser, et si mon père veut me conjoindre avec un autre... j'irai me jeter dans les bras d'un cloître... »

LÉANDRE.

« A d'autres, Mamselle, ceux-là sont frits; vous voulez en m'attendrissant gagner du temps. »

Léandre hongre, parade, sc. VIII; dans le Théâtre des Boulevards, T. I, p. 218. 1756, 3 vol. in-12.

Cette locution est tirée de la manière dont on fait la friture de poisson. Quand les premiers poissons qu'on a jetés dans la poêle sont frits, on les retire et on en jette d'autres. Cette locution doit naturellement son origine aux académiciennes de la halle au poisson. Cette image d'une couleur si vive paraît être abandonnée aujourd'hui. Elle est remplacée par cette expression ironique, plus laconienne, mais tout-à-fait incolore : *Connu* !

ADJUTORION. Aide.

Si c'étoit ces bonnes ripailles,
Ces biaux festins et ces gogailles,

(*) Je ne donne ici le titre *en son entier* de chaque ouvrage, que la première fois que je le cite; toutes les autres fois, je ne le donne que très abrégé.

Où qu'igna tant de brimborions,
 De ragoûts, d'*adjutorions* ;
 Où par mots fins, par drôleries,
 Joyeuseitez, plaisanteries,
 Chacun gausse, se réjouit,
 Et sa rate s'épanouit.
 Passe cor.

Troisième harangue des Habitans de Sarcelles à M^{sr} l'archevêque de Paris, au sujet des miracles, prononcée au mois de mai 1732, p. 118 ; dans Pièces et Anecdotes intéressantes, savoir : les Harangues des Habitans de Sarcelles (par Jouin), un Dialogue des bourgeois de Paris, etc., qui n'ont point encore été publiées ; le Philotanus (par Grécourt), et le Portefeuille du diable, qui en est la suite. Deux parties. A Aix, en Provence, aux dépens des Jésuites, l'an de leur règne 210. Utrecht, 1755, 2 vol. in-12.

Adjutorion est le mot latin *adjutorium* prononcé à la française, comme on prononçait aussi *Te Déon*, *minimon*, pour *Te Deum*, *minimum*.

Dans le passage cité, il signifie les hors-d'œuvres qui entretiennent ou aident l'appétit, et sont comme les éperons de l'estomac.

On disait encore *ajustorions* pour atours, ajustements, parure.

« Mais que vois-je ? Ons-je la berlue ? avec tous ses biaux *ajustorions*-là. C'est mamselle Agathe, Dieu me pardonne ! »

La Partie de chasse de Henri IV, par Collé. Act. II, sc. II, in-18. 1774.

AFFÛT (Être d'). Se dit d'un homme qui est toujours sur ses gardes, qui ne se laisse prendre à aucuns pièges, malin, avisé, fûté. « Un homme d'affût », disent les Picards. Et les Parisiens : « Un vivant d'affût, un luron d'affût, un garçon d'affût. » Toutes ces qualifications emportent l'idée d'un éloge, et consacrent, pour ainsi dire, celui qui en est l'objet.

Le roi qu'est un *vivant d'affût*,
 Fît tout trembler quand il parut.
 Par là, sacrédié, queu compère !
 Pour fiche un fion, à li le père.

VADÉ. Chanson sur la prise de Menin en 1744.

« C'est un *garçon d'affût* qui connoît la forme et le fond du méquier. »

L'Amant de retour, vaud. par Guillemain, sc. v, in-12. 1780.

Affûter (s'), pour se préparer, se disposer à, est encore un parisianisme très-usité. Ce mot implique le plus haut degré d'attention, de prudence, de prévoyance dans la personne dont on parle. On se *dispose* à faire une promenade, mais on s'*affûte* quand on veut se marier.

« J'avons appris itou que Margot la Soneuse dait bian-tôt sonner avec vous un branle d'épousailles... Je craignons tant seulement qu'elle ne vous faisît tourner la tête, en faisant tourner son moulin avec Jacob, le sacristain... Dame, *affûtés*-vous, si le bat vous mouille. Mais ça sachera, comme l'an dit. »

Lettres de Montmartre, par M. Jeannot Georgin (Antoine-Urbain Coustelier). Londres, in-18. 1750.

Si l'on remonte à l'origine de ce mot *affût*, tel qu'il est employé dans ces différentes locutions, on voit combien il s'est écarté de sa signification primitive en même temps qu'il a changé de forme. Il vient du bas latin *fusta*, précédé de la préposition *a*, et qui veut dire *fuste*, ou pièce de bois. *Affutaige* en est venu, qui s'écrivait aussi *effutaige*. On entendait par là une sorte de droit que tout compagnon entrant chez un nouveau maître, était tenu de lui payer. C'était, dirais-je volontiers, une espèce de *droit d'outils*.

On lit dans des *Statuts* de l'an 1468 ⁽¹⁾ le passage qui suit :

« Item que les compaignons qui voudront ouvrer dessoubz maistres, seront tenuz de poier audiz maistres douze deniers pour leur *affutaige*. »

Et ailleurs, dans des *Lettres de grâce* de l'an 1471 : ⁽²⁾

« Lesquels compaignons conclurent aler veoir ung aultre charpentier... pour lui demander son *effutaige*, comme ilz disaient estre la coustume entre les charpentiers de par de là, quant ilz changent atelier nouvel. »

Le maître fournissait donc, et à titre de prêt sans doute, les outils dont les compagnons se servaient pour l'exécution de ses travaux. L'ensemble de ces outils constituait donc l'*affutaige*, on dirait aujourd'hui l'équipement des compagnons, et, comme les exemples en sont très-nombreux sous le régime féodal, le nom de la chose même est devenu commun au droit

⁽¹⁾ Du Cange, éd. Didot; au mot *Fusta*.

⁽²⁾ Ib. *ibid.*

qu'il fallait payer pour être mis en jouissance de cette chose.

Ainsi (et l'exemple allégué ci-dessus de l'*Amant de retour*, semble en être un souvenir, sinon une preuve), un homme d'*affût*, un vivant, un luron, un garçon d'*affût*, sont des équivalents de compagnon d'*affutaige*. Ce mot s'est apocopé dans la suite d'autant plus facilement que le mot *affût*, quoique pris dans un autre sens, existait dans la langue, et que l'analogie, une des sources les plus abondantes des vices de prononciation et de langage, l'a fait adopter et l'a maintenu définitivement.

Affûter s'écrivait *affuster* dans le vieux français; il procède du bas latin *fustare* qui signifiait fouetter ou battre avec des baguettes ou verges, et exprimait lui-même l'action de diriger un bâton contre quelqu'un, avec la menace de l'en frapper. On lit dans des *Lettres de grâce* de l'an 1415: (1)

« Le petit homme prist le cheval d'icellui Alain par la bride, et *affusta* son plançon à la poitrine dudit Alain. »

Je remarque que M. Littré n'a pas donné d'exemple de cette signification importante dans son Dictionnaire.

AIR (Voir en l'). Voir rapidement, vaguement, soit lorsque l'objet regardé disparaît trop vite, soit lorsqu'on le regarde sans y faire grande attention.

Margot du Batoir, blanchisseuse au Gros-Caillou, racontant qu'elle a vu la dauphine, Marie-Antoinette, quand cette princesse arriva à Paris, le 15 Mai 1770, s'exprime ainsi :

Pourtant je n' l'ons *vu qu'en l'air*,
Car ça pass' comme un éclair.
Mais l' jour qu' dans la plac' Louis Quinze
L' feu d' la Ville on tirera,
J' gageons bin cent contre quinze
Qu' pus long not' plaisir d'viendra.

Arrière-propos ou l'Egayage d'Margot du Batoir, blanchisseuse du Gros-Caillou; chanson par elle accouplée aux autres en magnière d' pass' temps, le 15 Mai 1770, sur la bonne arrivée d' Mamsell' l'Archiduchesse Marie-Antoinette, p. 10; dans L' Pompier on l' Jasement du Marais et d' partout; ouvrage en deux morciaux, décoré d'une Note si tellement curieuse qu'all' vous apprend comme quoi l' s'enfans pouvoient queuqu'fois avoir plus d'âge qu' leux père, s. L. n. D. (1774) in-8°.

(1) Id. au mot *Fustare*.

ALLONS ALLEB (J' m'en). Parisianisme populaire encore aujourd'hui des plus usités.

« Madame, je sis vote sarviteur ; je ne voulons pus manger de la chair défendue ; ça fait du mal à la conscience, et pis c'est un péché. *J' m'en allons aller* ; par ainsi je ne sis plus vote valet. »

Lettres de Montmartre, p. 92. 1750.

ALLUMER. Chanter. — Impatier, irriter.

Je trouve dans des écrits du même temps cette expression employée en deux sens qui n'ont aucun rapport entre eux, et je la note, parce qu'elle a reçu de nos jours un troisième sens qui n'en a pas davantage avec les deux autres.

FANCHONNETTE.

« Tiens, c' t'autre avec sa voix de tourne-broche... Dis donc, cadet, quand z'on chante comme ça, faut s' faire accompagner par un chaudron,..

JÉRÔME.

« Eh ben, voyons, allumez-nous ça, vous qui parlez. »

VADÉ. Compliment de la clôture de la Foire Saint-Laurent. 1755.

M^{me} ENGUEULE, *au notaire*.

« Mais, Monsieu, que ça ne vous empêche pas de trimer. Pour moi, je n'ai jamais tant vu reculotter ; ça m'allume à la fin. »

M^{me} Engueule ou les Accords poissards, com.-parade (par Boudin). Sc. xi. 1754.

Aujourd'hui *allumer*, dans le langage populaire et même un peu argotique, signifie regarder avec attention, épier, espionner.

ALOYAU (Flogner l'). Rechercher quelqu'un avec empressement, s'en approcher, le caresser, lui faire la cour.

Le batelier Lavigueur, amant de Suzon, fille de M^{me} Engueule, et non agréé par la mère qui destine et est sur le point de marier Suzon à Nigaudinet, commis de barrière, en est réduit à chercher à voir clandestinement sa maîtresse, et à recourir aux expédients pour lui faire sa cour. Surpris maintes fois par la mère, il est toujours éconduit, avec déclarations réitérées qu'il n'aurait jamais la main de Suzon. Pour vaincre ces refus opiniâtres, Lavigueur propose à M^{me} Engueule de faire libérer de la milice son fils Cadet qui s'était engagé malgré elle, et de l'accepter lui-même pour gendre, en retour de ce service.

LAVIGUEUR.

« Tenez, j'agis royalement. Si vous v'lez, j' prends Suzon pour mon épouse; le sargent Racolin est de mes coteries; drès ce soir, j' vous mettons son congé ⁽¹⁾ dans les mains.

SUZON.

« Ah! v'là qu'est parlé, ça.

M^{me} ENGUEULE.

« Suzon pour ton épouse! Tu viens donc encore de *flogner son aloyau*? ⁽²⁾ Tu seras des accords, si tu veux. Regarde si ça t' convient; sinon détale. »

M^{me} Engueule, Sc. VIII. 1754.

Le sens que je donne à cette locution ne paraît donc pas douteux.

Flogner n'est pas, comme on pourrait le croire, un terme d'argot. Il y a en limousin un mot dont il est très-probablement tiré, c'est *flauniard*, sorte de gâteau ou de flan à la crème et aux œufs. Or, c'est avec des gâteaux plus encore qu'avec des caresses qu'on dissipe les chagrins et la mauvaise humeur des enfants, et qu'on en obtient des choses qu'ils refuseraient sans cela. En un mot c'est un instrument de séduction.

Lacombe ⁽³⁾ donne l'adjectif *flaougnar* pour flatteur, patelin, calin. *Flaougnar* nous mène à *flogner*, ayant lui-même le sens figuré qu'a ce dernier verbe.

AME AU VENT (Mettre l'). Tuer.

Quand d' rouler par les guinguettes

J' permons la faveur,

C' qu' y a là d' genti' fillettes,

C'est pour Lavigueur.

Et si d'un faraut l' caprice

D' ça n'est pas content,

Ces bras là m' front la justice

D' ly mett' l'âme au vent.

Madame Engueule, Sc. XIII. 1754.

CADET.

Sais-tu que je suis un ch'napanant

Qui va te mettre l'âme au vent?

(1) Le congé de Cadet.

(2) Il venait en effet de quitter Suzon avec qui il agissait de concert.

(3) *Dictionnaire du vieux langage*.

JÉRÔME.

Y aisément cela ne peut pas s'croire
 Quand ton sabre auroit l'fil comme un canon
 Je m' ffois hacher pour ma Fanchon.

Jérôme et Fanchonnette, pastorale, par Vadé, Sc. vi. 1755.

Je crois que c'est là une locution gâtée par le peuple et l'effet d'une méprise. Il aura entendu dire de gens qui vont se battre en duel, qu'à peine arrivés sur le pré, ils ont *mis lame au vent*, c'est-à-dire dégainé ; là-dessus, prenant la cause pour l'effet, il a d'une locution toute naturelle mais très-énergique, créé une métonymie plus énergique encore et très-juste.

APARAT. Apparamment.

La RIOLE.

« Vous l'avez peut-être acheté ensemble ? »

La BLONDE.

« *Aparat*.

Amusemens à la Grecque ou les Soirées de la halle, p. 18. 1764.

J'ai cité ce parisianisme uniquement pour faire voir aux Parisiens modernes qui pensent avoir inventé ce genre d'apocope, que l'usage en existait chez leurs pères, il y a plus de cent ans.

ARC-EN-CIEL DE FER. Sabre.

JÉRÔME (*à Cadet qui avait tiré son sabre*).

« Crois-moi, vaillant l'Cadet, rengaine ton *arc-en-ciel de fer*, et n'me fais pas ôter ma veste. »

Jérôme et Fanchonnette, par Vadé, Sc. vi. 1755.

Ici la figure est tirée de la forme recourbée du sabre. Dans l'exemple qui suit, elle est tirée de la variété des couleurs qui distinguent généralement les habits de livrée. Ainsi au XVII^e siècle, un laquais était dit appartenir au *régiment de l'arc-en-ciel* :

« Une troupe de gens du *Régiment de l'Arc-en-ciel*... agacoient le singe. »

CYRANO DE BERGERAC. Combat de Bergerac avec le singe de Brioché.

ARRHES AU COCHE (Mettre des). Au propre, retenir sa place au coche, en donnant un à-compte.

L'exemple qui suit donne le sens figuré.

« Ce que le grand Cornichon avoit lâché (c. a. d. dit), buttoit à signifier comme si, par ci par là, quelquefois, dans l'oc-

casion il avoit mis *des arrhes au coche*, ou, si vous voulez, pris un pain de brasse sur la fournée. »

Le Oui et le Non mal placé ; dans les Écosseuses ou les Œufs de Pâques. (par Caylus et autres) Troyes, in-12. 1739.

La signification de cette dernière métaphore est trop bien connue pour laisser un doute sur la signification de l'autre qu'elle a pour objet de rendre plus claire.

ARTICLE DE FOI. Petit verre d'eau-de-vie.

« J'aurions bon besoin de boire chacun un p'tit *article de foi* cheux l'épicier. »

Amusemens à la Grecque, p. 18. 1764.

Cet article de foi est tiré du symbole des apôtres de Bacchus, et n'a jamais, que je sache, donné matière à controverses aux ivrognes. Il n'y a ni casuistes, ni schismatiques dans cette belle religion-là.

ATTENDIS (En) et A LA TANDIS. Pendant ce temps-là.

« *En attendis*, j'avois déjà fait un modèle de ce nouveau bijou. »

Le Paquet de mouchoirs, monologue en vaudevilles et en prose, dédié au beau sexe, et enrichi de 103 notes très-curieuses dont on a jugé à propos de laisser 99 en blanc, pour la commodité du lecteur et la propreté des marges. A Calcéopolis, chez Pancrace Bisaigue, rue de la Savaterie ; aux trois escarpins dessolés, p. 8. 1750. Attribué à Vadé.

M^{me} ENGUEULE.

« J'allons au devant de ly pour ly toucher queuque chose de l'affaire. Ah ! Cadet, *à la tandis*, t'iras nous queri zeune voye de bois de douze sols, pour cuir la noce. »

M^{me} Engueule, Sc. ix. 1754.

AVEC VOLONTIERS. Avec plaisir.

JÉROME.

« Ah ! ça, Cadet, c'est pas le tout ; faut z'un compilment à c' t'heure-ci.

CADET.

Avec volontiers.

Vadé. Compliment de la clôture de la Foire de Saint-Laurent. 1755.

On trouve le même parisianisme populaire dans l'*Amant de retour*, par Guillemain, sc. viii, (1780), et dans l'*Espieglerie amoureuse* ou l'*Amour-matois*, sc. v. 1761.

AVENANT DE (A l'). Devant, auprès.

CADET.

« J'étions dévalé sous les pilliers (des halles) où j'tapions simpelment d'mi sptier de six yards à l'avenant du contoï (comptoir). »

M^{me} Engueule, Sc. VIII. 1754.

BAHUTER. Enlever, emporter.

« Oui. Le diabe vous *bahutte*! »

Ibid. Sc. III.

Au dix-septième siècle, ce mot signifiait faire plus de bruit que de besogne, par allusion aux ouvriers bahutiers ou layetiers, lesquels, après avoir cogné un clou, donnent plusieurs coups de marteau inutiles, avant que d'en cogner un autre. Ce mot était d'ailleurs populaire.

« A quel jeu jouons-nous? Tout de bon ou pour *bahuter*? »

Comédie des Proverbes, Act. II, sc. v. 1633.

Ici *bahuter* veut moins dire : faire avec les cartes ou les dez plus de bruit que de besogne, que jouer pour l'honneur seul et non pour de l'argent.

Dans la langue imagée de MM. les étudiants parisiens de toutes les facultés, ce mot signifie tantôt faire du tapage, tantôt danser, sauter d'une manière extravagante, tantôt mal-traiter quelqu'un. Le *bahuteur* est celui qui pratique l'une ou l'autre de ces trois choses, ou toutes les trois à la fois. Son diplôme de médecin ou d'avocat est au bout.

BAILLE-LUI BELLE, LA QUEUE LUI PUE. Locution proverbiale équivalant à : il en dit trop, il va trop loin, il ment.

Pour aider à l'intelligence de cette locution et donner quelque crédit à l'explication que j'en vais apporter, il est tout-à-fait indispensable de citer avec quelque étendue le passage où elle est employée.

Janin, paysan du Montmorency, est parvenu à pénétrer dans Paris avec son âne, nonobstant le blocus de cette ville par l'armée royale. De retour à son village, après huit jours d'absence, il raconte ce qu'il a vu et ce qu'on lui a fait, et entre autres ceci :

« Nout grison l'u belle, qui se bouty à braire si hou que tou lé soudars s'amassiron viron nou, pou nou fare niche. Le cour-poura arrivv, qui nou fit pranre nout âne et mouay, disant

que j'avion vlu fourcé le cour de garde, et nou fy mené à l'Outay de Ville. May en chemen, je feume ban esbauby de vouar la ville. N'an dizet qu' n'an y mouret de fen, qu' n'an sy tuet dru queme mouche, que l'san coulet le pour russiau, et qu' l'arbe crousset dan lé ruë. Samon, Guieu haij ban lé manteu; n'an en fay ban acroize au jans de delà l'iau. Lé chemin estiant oussi grouillan de monde queme lé pou su le tignon de nout fieux Piarot. Y lia cor dé bouchon tou verdiau au houtelleries; n'an y vouay la ché cruë et cuitte étalée queme si n'an la donnet pour l'honneu de Guieu. Enfin, lé boucherie et lé roteries sont ouvarte à tout venan. N'an y di vaspres, la grand messe, et la précation queme n'an fezet, y glia un an.

» Voueze! interrompit Thibaud; *baille-ly belle, la queue ly pu*. Y vouay de la ché cruë et routie en caresme! Si vou le laissé dize, y vous bara ban dé canar à moiquié. » (1)

Suite de l'Agréable Conférence de deux paisans de Saint-Ouen et de Montmorency, sur les affaires du temps, p. 5. 1649.

Quand une cuisinière achète une volaille ou une pièce de gibier, si elle doute de la fraîcheur de la bête, elle a pour

(1) Notre âne l'eut belle, qui se mit à braire si haut que tous les soldats s'amassèrent autour de nous, pour nous faire niche. Le caporal arriva, qui nous fit prendre notre âne et moi, disant que nous avions voulu forcer le corps de garde, et nous fit mener à l'Hôtel-de-Ville. Mais en chemin je fus bien ébahi de voir la ville. On disait que l'on y mourait de faim, que l'on s'y tuait dru comme mouches, que le sang coulait le pur ruisseau, et que l'herbe croissait dans les rues. Certes, Dieu hait bien les menteurs; l'on en fait bien accroire aux gens de delà l'eau. Les chemins étaient aussi grouillants de monde comme les poux sur la tignasse de notre fils Pierrot. Il y a encore des bouchons tout verts aux hôtelleries; l'on y voit la viande crue et cuite étalée comme si l'on la donnait pour l'honneur de Dieu. Enfin, les boucheries et les roisseries sont ouvertes à tout venant. L'on dit vêpres, la grand' messe et la prédication comme l'on faisait, il y a un an.

Voire! interrompit Thibaud; *donne lui belle, la queue lui pue*. Il voit de la chair crue et rôtie en carême! Si vous le laissez dire, il vous donnera bien des canards à moitié (a).

(a) Donner des canards à quelqu'un, c'est-à-dire, lui en faire accroire, lui imposer. Les lui donner *à moitié*, c'est mêler aux mensonges quelque chose de vrai. Je confesse ne pas savoir l'origine de ce dicton, dont on n'a gardé que le mot *canard*, pour dire une fausse nouvelle.

habitude de la flairer à la queue ou plutôt à la racine de la queue. Si le marchand soutient que la bête est saine, comme il ne manque jamais de le faire honnêtement, la cuisinière qui s'en fie plus à son nez qu'à la parole de l'autre, dit : « Vous me la baillez belle; il pue à la queue; donc tout l'intérieur est gâté. »

Ainsi fait Thibaud. La fin du récit de Janin lui paraît tellement invraisemblable (et elle devait le paraître à un paysan et dans ces temps de foi) qu'il taxe des mensonges tout le reste.

BAINS DANS UN CENT DE FAGOTS (Prendre les). Être brûlé vif par la main du bourreau.

LE FARAU.

« Si j'y sommes rompu (en place de Grève), t'y prendras les *bains dans un cent d'fagots* avec toute ta clique et ton Jérôme. »

Les Spiritueux rébus de M^{lle} Margot la mal peignée, reine de la halle et marchande d'oranges, par Lécluze; dans les *Œuvres* poissardes de Vadé et de L'Ecluse; Didot jeune, An IV (1790). Pag. 116.

On dit aussi : *Être noyé dans un cent de fagots*.

BANDIETTES (Mettre en). Démolir, mettre en morceaux, en pièces.

« Je n'ons pas f...u la Bastille *en bandiettes* pour que vous nous ratapiez dans vos béches. »

Journal de la Rapée ou de Ça ira, ça ira. Six numéros. N° IV, p. 2. 1790.

Je crois que *bandiettes* est un diminutif de *bandes* pris dans le sens de morceaux d'étoffe, de cuir de papier, etc., longs et étroits, et que ce mot, indiquant les fragments d'un tout, a pu être employé dans ce temps-là par le peuple de Paris comme équivalant de morceaux, pièces, débris.

Bêche signifie nasse. C'est une altération du vieux français *boichée* (en bas latin *boicheta* et *bocheta*), qui a la même signification (1). On disait *boichée* en Champagne et en Bourgogne; on prononça *baichée* dans l'Ile-de-France, ou *béchée* par suite de l'analogie des sons *ai* et *é*. Le peuple de Paris adopta cette dernière forme, et, dépouillant l'avant-dernière voyelle du

(1) Voyez le *Glossaire* de du Cange, édit. de Didot, au mot *Boicheta*.

mot de son accent aigu, il reporta sur la première l'accent tonique, et réduisit ainsi à deux syllabes un mot qui en avait trois.

Bocheta est un diminutif de *bocha*, bouche, la nasse ayant en effet une sorte de bouche par laquelle entre le poisson.

BATTRE EN RELAIS (Se). Se battre sans s'arrêter, sans reprendre haleine, et jusqu'à ce que l'un des combattants dise qu'il en a assez.

« Jacqlaine se mit en devoir d'ôter le bonnet à Maré-Jeanne qui lui baille une giroflée à cinq feuilles; elles *se battent en relais*. »

Étrennes à Messieurs les Ribotteurs, p. 120; dans les Œuvres poissardes de Vadé et L'Ecluse, éd. Didot. An iv. (1796).

BATTRE AUX ROUTES. Partir précipitamment, décamper.

« J' *battimes aux routes*, comme dix heures tapiont aux Filles du Calvaire. »

Le Paquet de mouchoirs, p. 35. 1750.

BAVER. Bavarder.

Vieux mot qui s'est conservé dans le langage populaire de Paris.

CADET.

« Qu'est qu'vous nous *bavez*, vous? Ne faut-y pas que j'nous laissions saccager, voyons? »

M^{me} Engueule, sc. viii. 1754.

Il est dit dans le *Chevalier qui donna sa femme au diable*,

Baver, flatter et bien mentir,
Font souvent les flatteurs venir
En grand bruyt es cours de Seigneurs.

BEURRE POUR FAIRE UN QUARTERON (Il ne faut pas tant de)
Il ne faut pas tant dire de paroles, tant barguigner, pour prendre une décision, un parti.

M^{me} COTTERET.

« Oh! ça, Madame Rognon, *il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron*; il s'agit d'aller à la noce. »

Le Porteur d'iau ou les Amours de la Ravaudeuse, sc. iii;
dans les Ecosseuses. 1739.

On peut affirmer, sans craindre de se tromper, que cette locution tire son origine immédiate du marché au beurre.

En voici une variante :

« Y ne faut pas tant *d'lard* pour faire un quarteron, »
dans la *Noce de Village*, comédie, par de Rosimond, sc. I. 1705.

BIGRE A L'HUILE. Bon apôtre(?)

« Je voulons bien, dit-il penser
En loyal chréquian, que cet homme ⁽¹⁾
Fut en tout et partout à Rome
Soumins ; que c'est calomgnier
De dire que, sans commegnier,
Il passit jusqu'à deux années ;
Que les affaires condamnées
Par le pape et la quantité
Des évêques l'avont été
Itou de li. » *Le tigre à l'huile!* ⁽²⁾
Non, non, monseigneur Ventremille,
Non, non, il ne le pense pas,
Par la marguié, le fourbe!

Quatrième Harangue des Habitans de Sarcelles à Mgr Ventremille, au sujet de son Ordonnance du 8 Novembre 1735, contre les miracles. Prononcée au mois de Juillet 1736. Pag. 189; dans Pièces et Anecdotes intéressantes, etc.

Il n'est pas aisé de comprendre le sens de cette grossière injure adressée à un prélat qui ne croyait pas aux miracles du diacre Pâris, et parce qu'il avait *requis*, comme c'était sa charge, la *condamnation* des curés de Paris qui avaient pris leur défense. Je conjecture seulement que par l'expression *à l'huile*, l'auteur a voulu dire : aux formes doucereuses, coulantes et hypocrites ; car c'est ainsi qu'il s'attache à représenter le promoteur général, comme aussi le style et la méthode de son réquisitoire. Il est vrai d'ailleurs que ces formes sont celles de certains accusateurs publics, dont la tactique consiste à admettre comme probables certains faits favorables à l'accusé, afin de donner plus de relief et de force aux griefs

(1) Le diacre Pâris,

(2) Nigon de Berty, promoteur-général de l'Archevêché de Paris, chantre et chanoine de s. Germain l'Auxerrois, qui avait présenté la Requête sur laquelle avait été rendue l'Ordonnance de Mgr de Vintimille en date du 8 Novembre 1735, contre les miracles du diacre Pâris.

élevés contre lui. Mais c'est par une allusion, je pense, à la profession des maîtres d'hôtel, chargés d'approvisionner la maison de vivres, entre autres d'huile, et surtout de faire les lampes et la salade, que le peuple de Paris appelait ces officiers des *Messieurs à l'huile*.

NICOLAS, *maître d'hôtel de grande maison*.

Sans onction un époux
 Vous quitte et décampe;
 Mais jamais l'huile chez nous
 Ne manque à la lampe.
 Les bons hommes sont vos gens,
 Tous les maris sont des gens,
 Foin de tous les gens,
 Des gens, gens, tils, tils, des gentils,
 Foin des gentilshommes!
 Vivent les bons hommes!

LÉANDRE.

L'huile que vous vantez,
 Mon pauvre imbécille,
 Fait que vous êtes traitez
 De *Messieurs à l'huile*,
 Fait qu'on vous traite de gens,
 De gens lognes, de vrais gens,
 De gens faits, faits, faits
 A la raillerie
 Sur la confrairie
 Ou sur ste drol'rie.

La Mère rivale, parade; couplet final; dans le Théâtre des Boulevards, T. III, p. 174. 1754.

CH. NISARD.

A continuer.

OBSERVATIONS SUR L'EXORDE DU DISCOURS DE CICÉRON
POUR MURENA.

L'exorde du discours de Cicéron pour Murena présente certaines difficultés qu'un examen attentif de l'enchaînement des idées nous paraît seul pouvoir résoudre, il ne sera donc pas inutile de le considérer de nouveau à ce point de vue.

L'orateur débute ainsi : *Quod precatus a dis immortalibus sum, iudices, more institutoque maiorum illo die, quo auspicato comitiis centuriatis L. Murenam consulem renuntiavi, ut ea res mihi fidei magistratuique meo, populo plebique Romanae bene atque feliciter eveniret, idem precor ab isdem dis immortalibus ob eiusdem hominis consulatum una cum salute obtinendum.*

“ Le jour où, après avoir consulté les auspices, j'ai proclamé consul L. Murena, j'ai selon la coutume et les institutions de nos ancêtres, demandé aux Dieux que cette élection eût un résultat heureux et favorable pour moi, les devoirs de ma charge, le peuple et la plèbe romaine. Cette prière, je la répète aujourd'hui qu'il s'agit de maintenir le consulat et le salut du même Murena. „

Il suit dans l'édition de Halm : *et ut vestrae mentes atque sententiae cum populi Romani voluntatibus suffragiisque consentiant eaque res vobis populoque Romano pacem, tranquillitatem, otium concordiamque adferat.* “ Et, est-il dit dans une note, doit se joindre à *idem* — *precor ut ea res feliciter eveniat et ut* etc. „ Mais Cicéron dit qu'il répète devant les juges la prière solennelle des comices ; il n'est pas question d'autre prière. On le voit bien par la phrase suivante : *quodsi illa sollemnis comitiorum precatio.* On ne peut donc pas joindre *et* à *idem*, comme s'il y avait deux prières. Il est encore moins permis d'unir *et ut* etc. à *ob eiusdem hominis consulatum obtinendum*, car *ob* n'exprime pas le but, mais la double circonstance de cause et de temps. Retranchons *et*, comme l'a fait A. W. Zumpt, et tout deviendra clair : “ Je répète cette prière aujourd'hui, pour que vos sentiments et vos sentences soient d'accord avec la volonté et les suffrages du peuple romain, et pour que cet accord apporte à vous et au peuple romain la paix, le calme, le repos et

la concorde. „ Cicéron indique ainsi la portée de la prière renouvelée devant les juges, de même qu'il avait décrit la prière faite aux comices : *ut ea res* etc.

Mais la prière des comices avait-elle pour objet le salut de Murena et peut-on la répéter dans la circonstance actuelle ? La phrase suivante va nous le dire : *Quodsi illa sollemnis comitiorum precatio consularibus auspiciis consecrata tantam habet in se vim et religionem, quantam rei publicae dignitas postulat, idem ego sum precatus, ut eis quoque hominibus, quibus hic consulatus me rogante datus esset, ea res fauste feliciter prospereque eveniret.* „ Car si cette prière solennelle des comices, rendue sacrée par les auspices consulaires, possède la force et la sainteté que réclame la dignité de la république, j'ai demandé aussi en la prononçant, que l'élection eût un résultat favorable pour les citoyens auxquels on accorderait le consulat sous ma présidence. „ Cette idée peut paraître subtile et la transition un peu forcée, mais cependant elle s'explique, car si l'élection devait être fatale aux consuls nommés, elle ne pourrait porter bonheur ni au magistrat président, ni au peuple romain.

Cicéron peut par conséquent renouveler pour le salut de Murena la prière solennelle des comices. Mais ce salut est maintenant entre les mains des juges : *quae cum ita sint iudices et cum omnis deorum immortalium potestas aut translata sit ad vos aut certe communicata vobiscum.* C'est donc aux juges que Cicéron recommande celui qu'il avait recommandé auparavant aux dieux, et de même que la prière aux dieux était rendue plus efficace et plus sainte par la dignité du magistrat qui la prononçait, de même la demande aux juges empruntera de la force à la haute position de celui qui la fait : *idem consul eum vestrae fidei commendat, quem antea dis immortalibus commendavit.* Halm lit ici d'après Boot : *idem consulem vestrae fidei commendat qui antea dis immortalibus commendavit.* Mais l'orateur ne tire aucun argument du caractère consulaire de Murena, mais bien de la dignité dont il est revêtu lui-même : c'est un consul qui a prié les dieux pour Murena, c'est le même consul qui le recommande aux juges. Puis la proposition *idem consul* etc. étant la conséquence de *cum omnis horum potestas translata sit ad vos*, l'orateur aura dit tout naturellement : je vous recommande celui que j'avais recommandé aux dieux.

La proposition finale n'offre pas de difficultés, mais elle con-

firme pleinement, je crois, l'explication que nous venons de donner : *ut eiusdem hominis voce et declaratus consul et defensus beneficium populi Romani cum vestra atque omnium civium salute tueatur*. Les mots *eiusdem hominis voce et declaratus consul et defensus* résument et reprennent les membres de phrase *precatio consularibus auspiciis consecrata* et *idem consul commendat*, et les mots *beneficium p. R. cum civium salute tueatur*, rappellent l'idée que l'élection faite sous la présidence de Cicéron, doit avoir le même résultat pour Muréna et pour le peuple tout entier.

L. ROERSCH.

DE L'EMPLOI DES MODES DE L'AORISTE.

Parmi les difficultés nombreuses que présente la grammaire grecque, l'une des plus intéressantes a trait à la signification des modes de l'aoriste. Avant de l'aborder, je crois nécessaire de dire quelques mots sur la valeur de ce temps.

Pour moi, il n'est pas douteux que l'aoriste, temps secondaire du futur, sert à indiquer, comme le passé défini en français, qu'une action s'est faite *après* une autre déjà passée — de même que, à l'inverse, notre plus-que-parfait sert à marquer qu'une action s'est faite *avant* une autre également passée.

Cette signification, outre qu'elle est établie rationnellement et analogiquement, convient à tous les passages grecs et français où ce temps se rencontre, même à ceux où son emploi est forcé. C'est ainsi que dans le fameux vers :

Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté,
où le contexte de la principale, *recule*, demande *a apporté* ou tout au moins *apporte*, le passé défini a été mis en rapport avec les événements antérieurs :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide, etc.

De cette signification première de l'aoriste, dérive son emploi

comme temps historique, c'est-à-dire comme propre à enchaîner la narration de faits successifs :

Les grenouilles, se lassant
De l'État démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que le gent marécageuse....
S'alla cacher sous les eaux etc., etc.

Et enfin de cet emploi lui-même résulte cette autre particularité de ce temps qu'il marque souvent un moment de la durée, un moment placé entre deux autres moments, et qu'ainsi l'action qui a son verbe à l'aoriste est représentée comme ayant une durée limitée, ou même instantanée.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : cette signification n'est qu'un effet de dérivation ; et l'erreur serait grande de vouloir affecter en principe l'aoriste à marquer une durée nécessairement limitée. L'aoriste, dit gnomique, suffirait au besoin pour combattre cette manière de voir.

Je sais bien que nombre de grammairiens et des plus instruits, mais qui ont sur ce point des idées arrêtées, se refuseront à admettre cette signification de l'aoriste, et je sais que l'on peut discuter à perte de vue sur une question semblable. Je leur dirai seulement que généralement les jeunes gens acceptent avidement cette interprétation et l'appliquent avec sûreté même dans les passages difficiles.

Mais le but de mon article n'est pas d'établir que telle est la signification fondamentale de ce temps. Je pourrais au besoin revenir un jour sur ce sujet. Je veux aujourd'hui dire quelques mots sur l'emploi des modes de l'aoriste et du présent.

De ces modes nous devons tout d'abord mettre de côté le participe qui ne donne lieu à aucune difficulté. Mais il n'en est pas de même de l'impératif, du subjonctif, de l'optatif et de l'infinitif.

On enseigne en général qu'il est indifférent d'employer ces modes au présent ou à l'aoriste ; c'est ce qu'on m'a enseigné au collège et même à l'université.

Je repousserais *a priori* une pareille affirmation. Il semble, en effet, qu'il est impossible qu'il existe deux formes parallèles pour tous les verbes, toutes les voix, toutes les personnes,

ayant exactement le même rôle et le même sens. Ce phénomène, s'il existe, doit être d'une rareté excessive, et je ne saurais guère citer que les deux formes du conditionnel passé en français, et encore y aurait-il des restrictions à faire.

On ajoute presque toujours à cette règle un correctif, rendu d'ailleurs indispensable par l'examen le plus superficiel des faits : on dit que l'aoriste exprime une action de courte durée, passagère, isolée, ou arrivant en dehors du temps de la parole, tandis que le présent marque une action qui dure, se prolonge, ou est indéfinie.

Je ne crois pas que telle soit la nuance exacte; et, dans tous les cas, on ne parviendrait pas, en s'appuyant sur elle, à faire faire à un élève un thème correct sous le rapport de ces deux temps, si, bien entendu, le texte du thème est pris d'un auteur grec, et qu'on accepte comme les seuls temps possibles la plupart de ceux que cet auteur a employés. Je proposerai donc une autre règle.

Mais, avant de faire connaître la différence qui, selon moi sépare ces deux temps aux modes précités, je veux insister sur une difficulté spéciale d'un pareil sujet.

En thèse générale, il est bien difficile d'expliquer la différence de sens entre deux termes ou deux formes d'une langue étrangère quand une différence à peu près analogue ne se trouve pas dans la langue maternelle. Ainsi le français n'a qu'une négation : *ne pas*, rien de plus laborieux que de faire saisir à un français la nuance entre *non* et *haud* en latin, *οὐ* et *μη* en grec. Le français ne connaît que le verbe *faire*; il ne parviendra qu'à grande peine à comprendre le sens propre de *thun* et de *machen* en allemand, de *ποιεῖν* et de *πράσσειν* en grec. Réciproquement, l'allemand qui n'a que l'imparfait pour traduire notre imparfait et notre passé défini, ne réussit pas souvent à se rendre compte de la distinction qu'il faut faire entre ces deux temps, distinction qu'un bambin français fait sans hésiter. Parlerons-nous des auxiliaires *sollen*, *müssen*, *wollen*, et des auxiliaires anglais à peu près correspondants, qu'un français parvient rarement à employer correctement ?

Cela dit en manière de préambule, on voudra bien m'excuser, si les formules que je vais donner restent obscures pour quelques lecteurs. En dépit de ce que dit Boileau, l'obscurité sera plutôt dans l'objet que dans la pensée.

Or voici, d'après moi, la nuance qui distingue le présent et l'aoriste aux modes précités :

On emploie le présent quand l'action exprimée par le verbe est considérée en elle-même, dans son *essence* propre — l'aoriste, quand cette action est envisagée dans son *résultat*. Le résultat est l'état permanent qui suit une action accomplie.

Certaines actions sont susceptibles d'avoir un terme après lequel ces actions sont épuisées et le résultat atteint. Ainsi, si je dis à mon domestique : *Cirez mes bottes, et apportez-moi mon pantalon*, l'action que je lui commande a son terme, et n'a plus de raison de continuer du moment que mes bottes sont cirées, et mon pantalon apporté. Les bottes cirées, le pantalon apporté, voilà les résultats de ces actions *cirer des bottes* et *apporter un pantalon*. On appliquera sans difficulté cette définition aux actions suivantes : *allumer le feu, balayer la chambre, bêcher le jardin, planter des légumes*, etc.

Il est d'autres actions qui, en thèse générale, ne paraissent pas susceptibles de se terminer, et de s'épuiser. Par exemple, si, en engageant un domestique, je lui dis : *Soyez honnête et diligent*, je ne conçois pas de terme à ces actions, et elles n'aboutissent pas à un résultat qui fasse cesser leur raison d'être. Le domestique n'aura jamais lieu de se dire : *J'ai satisfait à mon obligation d'être honnête et diligent* ; je puis maintenant cesser de l'être. — Il en est de même des commandements : *soyez bons et miséricordieux ; aimez votre prochain comme vous-mêmes*, etc., etc.

Cependant, dans ce cas là même, il y a une distinction à établir. Il peut se faire que, grâce au contexte, ces actions soient considérées comme ayant un terme ; par exemple, si je dis à mon domestique : *Soyez honnête et diligent*, (*servez-moi avec honnêteté et diligence*), et, à ma mort, je vous laisserai de quoi vivre. Il est évident ici que l'obligation a un terme, et que le domestique pourra se dire : A la mort de mon maître, j'aurai des rentes si j'ai été (remarquez ce passé) honnête et diligent. Or, dans ce cas, les impératifs *soyez honnête* ou *servez-moi*, signifient au fond : *ayez été honnête* ou *ayez moi servi*. Il en est de même des autres phrases citées, qui admettront un terme si on y ajoute, par exemple : *et vous serez récompensés dans l'autre monde* ; auquel cas les préceptes reviennent à ceux-ci : *Ayez été bons et miséricordieux, ayez aimé votre prochain*, et vous serez récompensés.

Cette distinction est très importante pour comprendre un auteur grec ; car on conçoit sans peine qu'en pareille occurrence la pensée admet les deux nuances, et que l'auteur peut employer tantôt le présent, tantôt l'aoriste, mais non *indifféremment*.

Voici un cas qui se rapproche de celui-là, mais où la distinction est plus facile à faire. Je dis à mon fils : *Fais tes devoirs, apprends tes leçons*. Si la recommandation est générale, sans limite, j'emploierai le présent. Mais au contraire, si la recommandation est spéciale à tels devoirs, à telles leçons, aux devoirs, aux leçons d'aujourd'hui, par exemple, devoirs qui doivent *être faits*, leçons qui doivent *être apprises* pour qu'il puisse assister à une soirée ou faire une promenade, dans ce cas j'emploierai l'aoriste : *Aie fait tes devoirs, aie appris tes leçons*.

Voici un autre cas plus subtil, mais où le grec, dans la logique de sa langue, ne se trompait pas. Je suis dans un appartement où il fait trop chaud, et je donne à quelqu'un l'ordre d'ouvrir la fenêtre. Il va de soi qu'il faudra, d'après la formule, employer l'aoriste, puisque j'ai en vue le résultat de cette action, à savoir *la fenêtre ouverte*. J'emploierai encore l'aoriste, si dans le même but, je dis : *Ouvrez la porte*. Mais il n'en sera plus de même si je dis : *Ouvrez la porte*, lorsque mon désir est uniquement de pénétrer moi même ou de faire pénétrer un autre dans l'appartement ; car alors je n'ai pas en vue le terme de l'action, à savoir *la porte ouverte, et restant ouverte* : je n'ai en vue que l'action même d'*ouvrir la porte*, considérée dans son essence, et, en vertu de cette essence-même, cette action est instantanée et n'a, pour ainsi dire, pas de durée. Dans ce cas là le grec emploie le présent. — L'Amour, dans Anacréon, demandant à entrer, dit : *Ouvre* : (présent), *je suis un enfant, je suis mouillé, et j'erre par une nuit sans lune*.

C'est ici que la distinction vulgaire est évidemment en défaut ; car c'est un cas où il faudrait, d'après elle, l'aoriste.

Prenons un autre exemple. — Strepstiade (dans *les Nuées*, v. 19) dit à son esclave : *Apporte le livre* (de dépenses) *pour que je relise à combien de personnes je dois et que je calcule les intérêts*. Demandez à un élève d'appliquer la règle vulgaire, il n'hésitera pas : *apporter le livre* est une action qui ne dure pas, il faut l'aoriste ; *relire et calculer* sont des actions qui durent, il faudra le pré-

sent. Mais Aristophane a précisément fait le contraire. Et, en effet, que veut Strepsiade ? que demande-t-il ? il demande purement à *avoir relu* son cahier, et à *avoir calculé* les intérêts ; le cahier *relu*, les intérêts *calculés*, l'action est terminée, épuisée, n'a plus de raison d'être ; il ne relira plus, et ne calculera plus (à moins qu'il ne soupçonne une erreur). Quant au *livre apporté* (ἐκφέρω), ce n'est qu'un acte intermédiaire et passager, comme tantôt *la porte ouverte*, quand on désire entrer. Dès qu'on y aura puisé les renseignements désirés, on le reportera au lieu où on l'a pris. De là, le présent. Ah ! si je disais à mon esclave : *Tire ce livre de ma bibliothèque, je ne veux plus qu'il y soit, je veux qu'il soit sur ma table*, alors j'aurais en vue le *livre extrait*, ce serait là le but de mon ordre, et j'emploierais l'aoriste. Imaginez encore que, le bon temps venu, je dise à un jardinier : *Désormais les gelées ne sont plus à craindre, portez dehors les orangers et les lauriers*. Dans ce cas, je me servirai encore de l'aoriste pour la même raison. Et c'est ce temps qu'aurait choisi Strepsiade pour dire à son esclave, ses calculs une fois faits : *Reporte mon livre à sa place*.

Est-il nécessaire de le dire ? Dans bon nombre de cas la règle vulgaire coïncide avec celle que nous venons d'énoncer ; les exemples abondent. — En voici un, entre mille : *Il est difficile de faire* (présent), *mais facile d'ordonner* (aoriste). Nous admettons même sans aucune peine, pour les raisons énoncées plus haut, que l'on puisse construire cette phrase en mettant l'aoriste ou le présent de part et d'autre. Il serait d'ailleurs étrange que la théorie ordinaire eût contre elle la pluralité des exemples ; mais l'épreuve d'une théorie est précisément dans les cas difficiles et embarrassants.

Je reconnais du reste volontiers que j'ai moi-même été plusieurs fois embarrassé. Les deux vers d'Aristophane que je viens de rappeler, n'ont pas laissé de m'arrêter pendant quelque temps, et ce n'est qu'à la suite d'une analyse plus profonde que je suis sorti, je pense, de la difficulté. En voici un autre exemple du même ordre tiré de l'Iliade, XVII, 12 et suiv.

Euphorbe dit à Ménélas qui s'apprête à défendre le corps de Patrocle : *Retire-toi* (présent), *abandonne le cadavre* (présent), *laisse les dépouilles sanglantes* (présent). *Personne avant moi d'entre les Troyens et leurs illustres alliés n'a frappé de sa lance Patrocle dans la puissante mêlée. C'est pourquoi laisse*

moi remporter (ἀπιοῖμαι aoriste) cette gloire parmi les Troyens.

Je l'avouerai, ces trois présents, le second et le troisième surtout, me parurent, au premier abord, tout à fait contraires à la règle énoncée. Ce n'est qu'à force d'y réfléchir que je suis arrivé à éclaircir ce point, et à découvrir que ces temps sont parfaitement rationnels. Euphorbe veut avoir parmi les Troyens, la gloire de s'être emparé des armes de Patrocle; l'aoriste ἀπιοῖμαι est donc parfaitement à sa place. Or, pour cela, il demande à Ménélas de se retirer, de laisser là le corps et les dépouilles sanglantes; mais ce n'est pas dans l'intention que le cadavre et les armes soient abandonnés, comme le peuvent être un cadavre dans le désert, ou des armes dont on ne peut plus se servir; au contraire, c'est dans le but de s'en emparer lui-même, verbe qui, s'il était exprimé, se mettrait à l'aoriste.

Je ne voudrais pas non plus affirmer — il y aurait à cela de la témérité — que l'on ne puisse rencontrer des passages tout-à-fait récalcitrants. Seulement je n'en connais pas, ou ils m'ont échappé. Pourtant, si ces cas étaient très peu nombreux, ne pourrait-on pas les regarder comme fautifs? Ne rencontre-t-on pas des solécismes dans les écrivains les plus purs, dans Racine, par exemple?

D'ailleurs pour faire la comparaison dans les conditions les plus équitables, il n'y a rien de tel que de prendre deux morceaux d'une certaine étendue et d'en analyser les temps avec soin.

C'est ce que nous allons faire.

Strepsiade est sur le point de voir ses biens saisis et rêve au moyen de sortir d'embarras — (Nuées, v. 75 et suivants).

“ Maintenant donc, dit-il, en réfléchissant toute la nuit à une issue, j'en ai trouvé une, et c'est une voie divinement surnaturelle. Si je la lui fais adopter (à Phidippide), je serai sauvé (ἦν ἢν ἀναπίσω τούτων; aoriste; il a en vue non l'acte de persuader, mais le résultat, à savoir, le avoir persuadé son fils). Mais je veux d'abord l'éveiller (ἐξεγείρω). Comment donc l'éveillerais-je (ἐπεγείρωμαι) avec la plus grande douceur? Comment? Phidippide! mon petit Phidippide! — Quoi, papa? — Baise-moi (χύσον), et donne-moi (δός) ta main. — Voilà! qu'est-ce qu'il y a? — Dis-moi (εἰπὶ), m'aimes-tu? — Oui, par Neptune équestre que voici! — Plus un mot, je te prie, de ce Dieu équestre! car c'est lui qui est la cause de mes maux. Mais puisque tu m'aimes réellement de tout

ton cœur, ô enfant, suis mon conseil (πιθοῦ) — *Et quel peut être donc ton conseil?* (τί οὖν πιθωμαι δῆδά σοι;) — *Change le plus tôt possible de conduite* (ἔκστρεψον τοὺς σκευοὺς τρόπους — voilà certes un aoriste caractéristique), *et va apprendre* (μύνθαι ἐλθὼν — Voici un de ces cas où l'aoriste pouvait se mettre aussi bien que le présent; cf. v. 117. Ici Strepsiade n'exige de son fils que de la bonne volonté; plus loin, v. 112, il dit : ἐλθὼν διδάσκου *ce que je te dirai* (παραινέσω, aoriste; mais cet aoriste a une autre raison d'être : il correspond au français *ce que je t'aurai dit*, parce que l'action de dire doit précéder celle d'apprendre) — *Parle, voyons* (λέγε δὴ — en soi ce présent est une espèce d'interjection; plus haut nous avons eu εἰπὶ dans un sens plus précis. La traduction fait ressortir cette nuance), *que veux tu?* — *Et m'obéiras-tu un peu?* — *J'obéirai, par Bacchus!* — *Maintenant, regarde bien par là! tu vois cette petite porte et cette petite maison?* (ἀπόβλεπε; pourquoi le présent? parce que Strepsiade ne demande pas à son fils qu'il jette un coup d'œil sur la maison, pour obtenir ce que l'on obtient en général par le regard, à savoir la connaissance de la forme et de la couleur des objets; non, il lui commande une attitude, un maintien qui excite l'attention. C'est ainsi que si je veux fixer l'attention d'un enfant, je lui dirai : Regardez-moi dans les yeux.) — Ici nous passons une dizaine de vers qui ne présentent aucune particularité..... — (*Là habitent des philosophes — Dis plutôt des charlatans... des va-nu-pieds, entre autres, le misérable Socrate et Chéréphon. — La! la! tais-toi! ne dis pas d'enfantillages.* (aoriste. Ici la théorie ordinaire est déjà en défaut. Strepsiade a en vue le résultat de l'action de dire des enfantillages, à savoir, *des enfantillages dits*, car les paroles restent.) *Mais si tu as quelque souci du pain de ton père, deviens-moi l'un d'eux* (aoriste. Ici encore l'explication vulgaire ne peut se donner, car *devenir philosophe* est une action qui dure et dont le résultat reste. Strepsiade a mis l'aoriste, parce qu'il désire que son fils *soit devenu philosophe.*) — Nous passons ici de nouveau une dizaine de vers. — *Si donc tu m'apprends le discours injuste* (aoriste; car le vœu de Strepsiade, c'est que son fils *connaisse* le discours injuste, résultat de l'action de l'apprendre. Voir toutefois l'observation faite plus haut), *les dettes que j'ai à cause de toi, je n'en paierais pas même une obole à personne* (aoriste; Strepsiade désire ne pas avoir payé ses dettes.) *Je*

n'ai garde d'y consentir (οὐκ ἂν πιθόμην; c'est-à-dire, je n'ai garde de faire en sorte que je sois jamais persuadé); *je n'oserais plus regarder les cavaliers avec un teint tout ravagé* (οὐκ ἂν τλαιῖν ἰδεῖν). Voici certainement encore un cas où la théorie ordinaire serait assez embarrassée; car il s'agit bien d'un état permanent. Mais précisément on parle ici d'un acte *audacieux* — résultat de l'action d'*oser* — que Phidippide ne pourrait plus faire. Pour bien saisir ce point, supposez qu'un de ces cavaliers rencontre Phidippide avec sa figure ravagée, et lui dise : *Ose donc me regarder!* on voit immédiatement que le défi porte non sur l'action d'*oser*, considérée dans son essence, mais sur son résultat, qui est *la chose osée*, et que le cavalier se servirait de l'aoriste. Même remarque pour ἰδεῖν — mais sur ce point j'aurais à faire des restrictions qui trouveront leur lieu dans un autre article).

Je prendrai dans le même ouvrage vv. 182 et 183 un dernier exemple : “*Ouvre, ouvre vite le méditatoire, s'écrie Strepsiade, et montre moi au plus tôt Socrate.*” Le texte grec porte : ἄνοιγε καὶ δεῖξον, ce qui est conforme aux idées que j'ai développées.

Je terminerai cet article par l'analyse des premiers paragraphes du discours sur la Couronne :

Tout d'abord, ô Athéniens, je prie les Dieux et les Déeses, que la bienveillance témoignée toujours par moi à la ville et à vous tous, je la trouve à mon tour en vous pour ce procès (εὖνοίαν.... τοσαύτην ὑπάρξει μοι.... En effet, que désire Démosthène? que la bienveillance des Athéniens lui soit dès l'abord *acquise*; il demande qu'ils lui soient tout de suite favorables en reconnaissance de ses services); *ensuite..... que les Dieux vous inspirent de ne pas prendre conseil de mon adversaire sur la manière dont vous devez m'entendre* (τοῦτο παραστήσαι τοὺς θεοὺς ὑμῖν, μὴ τὸν ἀντιδικὸν σύμβουλον ποιήσασθαι, aoristes très-logiques; Démosthène dit aux Dieux : Inspirez leur de etc.; c'est-à-dire faites qu'ils soient disposés à etc., résultat de l'inspiration. Voilà pour παραστήσαι. — Pour ποιήσασθαι, la remarque est identique; l'orateur craint en effet que ses juges ne prennent son adversaire pour conseiller, et c'est le résultat de cette action qui est essentiellement l'objet de sa crainte, à savoir, Eschine pris pour conseiller), *mais de prendre conseil des lois et de votre serment dans lequel, entre toutes les autres dispositions également justes, ceci est prescrit d'écouter impartialement*

les deux parties (je passe ici à dessein le commentaire sur le temps auquel doit être mis le verbe ἀποδοῦναι, à cause des variantes, cette discussion devant m'entraîner trop loin); *c'est-à-dire non seulement de déposer toute prévention, et d'accorder une bienveillance égale aux deux adversaires* (ἀποδοῦναι, aoriste, comme plus haut), *mais de permettre* (aoriste) *à chacun des adversaires de suivre pour sa défense* (aoriste) *le plan qu'il a choisi.* (τῇ τάξει.... ὡς βεβούληται καὶ προήρηται.... οὕτως ἔασαι χρήσασθαι). Je ne pense pas que la définition ordinaire permette de sortir facilement de ces aoristes; car si ἔασαι marque une action passagère, χρήσασθαι marque certainement une action qui dure. Or, pour y appliquer la définition que je propose, et pour se rendre plus facilement compte des nuances, mettons la phrase à l'impératif : *Permettez-moi de suivre pour ma défense le plan que j'ai choisi; c'est-à-dire, donnez-moi la permission, qu'il me soit permis, etc.* La chose demandée, c'est bien le résultat d'une permission donnée, c'est-à-dire la *faculté* de suivre, etc. — Reste l'infinitif *suivre*. Mais Démosthènes réclame évidemment une faculté absolue s'étendant à toute la durée du procès; il demande d'*avoir pu suivre* son plan. On voit par là combien ici l'aoriste est plus fort que le présent qui impliquerait seulement une permission momentanée et toujours révocable pendant tout le cours de la défense; et ainsi il se fait que l'aoriste marque dans ce passage un effet durable, tandis que le présent indiquerait au contraire un acte de peu de durée.

Je n'ignore pas combien les textes que j'ai choisis et ceux qui pourraient m'être opposés sont susceptibles de donner lieu à des discussions subtiles et interminables. C'est une question d'intuition qui se résout en partie par la pratique, c'est-à-dire par l'application à un morceau d'une assez longue étendue de l'une et de l'autre théorie. Celle qui est la plus favorable à leur interprétation, et par suite à l'enseignement, doit être préférée.

J. DELBOEUF.

PHILOLOGIE ET PHILOLOGUES D'APRÈS W. FREUND.

I.

Il appartenait à l'Attique, naturellement portée vers le goût de la parole et de la discussion, de créer le mot *φιλόλογος* c'est-à-dire *ὁ φιλῶν λόγους*, désignation qui s'appliquait également bien à ceux que les charmes de la parole ne laissent pas insensibles, et aux personnes qui la manient volontiers. Dans cette dernière acception, Platon l'emploie pour opposer Athènes " la parleuse " à Sparte " la laconique. " (Un Athénien s'adresse à un Spartiate et à un Crétois.)

τὴν πόλιν ἅπαντες ἡμῶν Ἕλληνες ὑπολαμβάνουσιν ὡς φιλόλογός τε ἐστὶ καὶ πολύλογος, Λακεδαιμόνα δὲ καὶ Κρήτην, τὴν μὲν βραχύλογον, τὴν δὲ πολύνουαν μᾶλλον ἢ πολυλογίαν ἀσκουσάν. (Platon *Νόμοι* I, 641, e.)

Plus souvent le mot *φιλόλογος* désigne une personne qui se plaît à écouter parler; Socrate se donne ce titre avec cette acception dans un passage du *Phèdre* de Platon :

Φαιδ. Ἡ μὲν, ἐάν μοι μὴ εἴπῃς τὸν λόγον ἐναντιὸν αὐτῆς ταύτης, μηδέποτε σοι ἕτερον λόγον μηδένα μηδενὸς μὴτ' ἐπιδείξειν μὴτ' ἐξαγγελεῖν.

Σωκρ. Βαβαί, ὦ μιαιρέ, ὡς εὖ ἀνεῦρες τὴν ἀνάγκην ἀνδρὶ φιλόλογῳ ποιεῖν ὃ ἂν κελεύῃς. (Platon, *Phèdre*, ch. XII. e.)

Ailleurs, Théodoros manifeste le désir de l'entendre : Socrate lui applique la même dénomination.

Σωκρ. Φιλόλογος γ' εἴ ἀτεχνῶς καὶ χρηστός, ὦ Θεόδωρε, ὅτι με οἶει λόγων τινὰ εἶναι θύλακον καὶ ῥαδίως ἐξελόντα ἐρεῖν etc. (Platon, *Theaet.* ch. XV, a.)

Inutile de multiplier les exemples ; qu'il nous suffise d'ajouter que le terme avait son contraire, et qu'au *φιλόλογος* on opposait le *μισόλογος*. Écoutons Lachès dans le dialogue de Platon (*Platon*, *Laches*, ch. XIV, c, d, e.) ; il nous éclairera sur le sens attaché à ces mots :

Καὶ γὰρ ἂν δόξαιμὶ τῷ φιλόλογος εἶναι καὶ αὐτῷ μισόλογος. ὅταν μὲν γάρ ἀκούω ἀνδρὸς περὶ ἀρετῆς διαλεγομένου ἢ περὶ τίνος σοφίας ὡς ἀληθῶς ὄντος ἀνδρὸς καὶ ἀξίου τῶν λόγων ὧν λέγει, χαίρω ὑπερφυῶς, θεώμενος ἅμα τὸν τε λέγοντα καὶ τὰ λεγόμενα, ὅτι πρέποντα ἀλλήλοις καὶ ἀρμόττοντά ἐστι.... ὁ μὲν οὖν τοιοῦτος χαίρειν με ποιεῖ φθεγγόμενος καὶ δοκεῖν ὁπωῦν

φιλόλογον εἶναι· οὕτω σφόδρα ἀποδέχομαι παρ αὐτοῦ τα λεγόμενα· ὁ δὲ τάναντία τούτου πράττων λυπεῖ με, ὅσω ἂν δοκῇ ἄμεινον λέγειν, τοσούτω μᾶλλον, καὶ ποιεῖ αὐτὸ δοκεῖν εἶναι μισόλογον.

Philosophie, sciences, littérature, tel était nécessairement le fond des discours dont il est ici question ; faut-il s'étonner que par une extension fort naturelle de sa signification première, le φιλόλογος soit devenu l'amateur de pareilles études et, en général, l'ami de toute culture intellectuelle ὁ σπουδάζων περὶ παιδείας ; qu'il se soit placé à côté du φιλόσοφος, ce mot étant pris dans son acception la plus large ? Platon, republ. 9,582, e, s'exprime ainsi :

Ἀνάγκη, ἃ ὁ φιλόσοφος τε καὶ ὁ φιλόλογος ἐπαινεῖ, ἀληθέστατα εἶναι.

Nous reconnaissons des Philosophes-Philologues en Socrate et dans ses disciples quand il raconte (Xénophon, Memor. I, 6, 14) qu'il recherche et parcourt avec eux, pour recueillir tout ce qu'il y trouve de bon, les trésors précieux que les anciens ont laissés dans leurs écrits :

Καὶ τοὺς θεσφαροὺς τῶν πάλαι σοφῶν ἀνδρῶν, οὓς ἐκείνοι κατέλιπον ἐν βιβλίοις γράψαντες, ἀνελίττων κοινῇ σὺν τοῖς φίλοις διέρχομαι, καὶ, ἅν τι ὀρώμεν ἀγαθόν, ἐκλεγόμεθα.

Platon aussi est un vrai φιλόλογος : il a su faire siens tous les trésors de l'esprit de ses devanciers, et ses dialogues sont remplis des appréciations les plus fines et les plus variées sur les écrivains et les poètes qui, depuis Homère jusqu'à ses contemporains, avaient honoré les lettres grecques.

Et son célèbre disciple, l'inimitable Aristote, qui, de sa vaste intelligence, embrassait tout le domaine des sciences humaines, qui, avec un rare talent d'assimilation, avait approfondi toutes les productions de l'esprit existantes, Aristote était bien sans doute, comme personne ne l'avait été avant lui, le philologue par excellence, ὁ φιλόσοφος τε καὶ φιλόλογος, dans la signification la plus étendue de ces mots.

Toutefois, aussi longtemps que la littérature grecque, à la faveur de l'indépendance politique, suivait son libre développement, le goût pour cette littérature, la φιλολογία, était commun à tous les esprits cultivés ; mais il n'existait pas encore de philologie comme science spéciale.

Ce ne fut qu'après la ruine de l'indépendance grecque et l'étouffement de sa vie intellectuelle que les créations du génie de la Grèce, les θεσφαροὶ τῶν πάλαι σοφῶν, ce legs d'une grande épo-

que désormais close, devinrent l'objet d'études approfondies et variées; alors le nom de φιλόλογος servit à désigner cette catégorie particulière d'hommes lettrés qui se livraient à une étude scientifique de la littérature grecque : l'*ami* des belles-lettres avait fait place au *savant*.

La grande Bibliothèque et le Musée d'Alexandrie virent se succéder une longue suite d'hommes d'une remarquable érudition, parmi lesquels brillent entre tous Callimaque, Eratosthènes, Aristophane de Bysance et Aristarque. Une triple mission s'imposait à ces savants : des milliers de manuscrits grecs leur étaient apportés de tous les pays ; ils avaient à s'assurer de la pureté des textes, à fixer l'usage et l'emploi des formes, ainsi que la signification des mots dans les siècles précédents ; il leur fallait enfin expliquer les passages difficiles et obscurs des œuvres recueillies par eux. Leur tâche comprenait donc, pour nous servir d'expressions modernes, la Critique, la Grammaire et l'Exégèse.

Cette science n'était pas précisément nouvelle ; dès l'époque de la splendeur des lettres grecques, les philosophes (les Stoïciens notamment) et les sophistes avaient connu ces sortes d'études, dont le goût devait être d'ailleurs favorisé de bonne heure par l'état des chants homériques et par le penchant naturel des Grecs pour les recherches et les dissertations philosophiques sur le langage. Ainsi, dans l'enseignement de la jeunesse qui succédait à l'instruction élémentaire comprenant la lecture et l'écriture (τὰ γράμματα διδάσκειν, la mission du maître (ὁ γραμματιστής) consistait à lire avec ses élèves les œuvres d'Homère dans un texte correct, et à les expliquer au double point de vue de la forme et du fond.

À partir de l'époque Alexandrine, la γραμματικὴ τέχνη, ou simplement γραμματική, qui, dans le principe, était bornée à la connaissance des lettres, des γράμματα, embrassa tout à la fois la connaissance de la littérature et de la langue ; et γραμματικός devint le nom de tout savant qui, préparé par l'étude des textes, était à même d'expliquer les écrivains anciens sous le double point de vue linguistique et littéraire.

De même que la signification du γραμματικός, le sens du mot φιλόλογος s'étendit également à l'époque Alexandrine ; il servit alors à désigner les savants qui avaient acquis sur l'antiquité des connaissances variées, une *multiplex variaque doc-*

trina, suivant l'expression de Suétone; c'étaient, en un mot, des Polymathes. Aussi Eratosthènes, à qui sa colossale érudition valut le titre de "Pentathlon de la science", se donne-t-il à lui-même le nom de φιλόλογος : *Eratosthenes primus cognomen Philologi sibi vindicavit*. (Suétone.)

A Pergame, capitale du royaume de ce nom, les études philologiques n'étaient pas cultivées avec moins de zèle qu'à Alexandrie; les rois du pays, séduits par les charmes de la philologie, *magnis philologiae dulcedinibus inducti* (Vitrue) avaient attiré des savants à leur cour et fondé une bibliothèque avec une rare munificence. A la tête de ces philologues de Pergame on place Cratès de Mallos en Cilicie (Κράτης Μαλλώτης) dont les nombreux écrits, tous perdus sauf quelques fragments, traitaient de la Critique du texte et de l'Explication d'Homère, de l'Interprétation de la Théogonie d'Hésiode, de celle des Tragédies d'Euripide et des Comédies d'Aristophane, du Dialecte attique, etc. etc., sans parler de la Géographie, de l'Histoire naturelle et même de l'Agriculture. Là n'est pas d'ailleurs son plus grand mérite; ce qui l'honore plus encore que ses ouvrages, c'est l'introduction des études philologiques à Rome. Député auprès du Sénat l'an 167 av. J. C. par le roi Attale II Philadelphie, puis, à l'issue de sa mission, retenu dans la ville par un accident, il y donna une série de leçons littéraires qui éveillèrent singulièrement l'attention et l'intérêt des Romains.

La philologie romaine date de cette époque; à l'exemple des Grecs on la nomma *Grammatica*; mais, suivant les exigences du caractère national, les études nouvelles portèrent avant tout sur les recherches et l'intelligence des Antiquités romaines et des anciens restes de la langue, particulièrement en ce qui concernait la religion et la justice; on s'y appliqua à l'explication des vieux poètes romains les plus célèbres, Névius, Ennius, puis Lucilius et d'autres, et la science du langage ne fut pas l'objet d'un culte moins ardent. Les résultats des recherches étaient consignés dans des recueils d'ensemble et dans des Encyclopédies ordonnées méthodiquement. Le premier grammairien romain qui se donne le titre de *Philologus* est *Ateius Praetextatus*, contemporain et ami des historiens Salluste et Asinius Pollio; il composa un recueil de ce genre, sous le titre Ὑλη, qui ne comprenait pas moins de 800 livres.

Le plus grand philologue et polymathe des Romains, M. Terentius Varron de Reate, (116-26 av. J. C.), nommé par Cicéron *diligentissimus investigator antiquitatis*, par Quintilien *vir Romanorum eruditissimus*, par Plutarque ἀνὴρ Ῥωμαίων ἐν ἱστορίᾳ βιβλιακώτατος, embrassait, dans ses 74 différents ouvrages, presque toutes les branches des sciences humaines. Son ouvrage *Disciplinarum libri novem* fut la première Encyclopédie romaine traitant, comme matières du haut enseignement, des neuf *Artes liberales*, à savoir : 1. Grammatica, 2. Dialectica, 3. Rhetorica, 4. Geometria, 5. Arithmetica, 6. Astrologia, 7. Musica, 8. Medicina, et 9. Architectura. D'après le modèle de cet ouvrage de Varron, à l'époque de la chute de l'empire romain d'Occident (vers 470 ap. J. C.) Marcius Capella de Madaura en Afrique composa son *Satyricon* en neuf livres, les deux premiers sous le titre spécial *De Nuptiis Philologiae et Mercurii*; c'était, dans un latin africain des plus ampoulés, un Compendium d'enseignement sur les sept artes liberales (les sept premiers des neuf donnés par Varron), résumé que presque tout le moyen-âge s'est approprié comme livre d'enseignement encyclopédique pour la jeunesse, les sept arts libres étant partagés en deux groupes, le *Trivium* (Grammaire, Dialectique, Rhétorique), et le *Quadrivium*, qui comprenait la Musique, l'Arithmétique, la Géométrie et l'Astronomie.

Pendant la plus grande partie du moyen-âge, durant un espace de plus de huit siècles, la philologie fut plongée dans un profond sommeil. Ce fut à un poète qu'échut — vers le milieu du XIV^e siècle — le privilège de la tirer de sa léthargie et de faire pénétrer dans ses membres engourdis une vigueur nouvelle.

Ce poète était Francesco Petrarca (1304-1374); rempli d'admiration pour le grand passé de Rome et éclairé par les lumières d'une vraie science, il révéla son enthousiasme pour l'antiquité classique par des ouvrages latins supérieurement écrits; et cet enthousiasme il sut le répandre autour de lui. Lié d'une étroite amitié avec Pétrarque, Giovanni Boccaccio (1313-1375), l'immortel auteur du *Décameron*, se lança dans la même carrière; il fut le premier Italien qui se procura de la Grèce une copie des poèmes Homériques, et, joignant le précepte à l'exemple, il recommanda de la manière la plus pressante à ses contemporains l'étude de la langue grecque.

Dès le XIV^e siècle, les études philologiques furent ainsi remises en honneur; dans le suivant, après l'écroulement de l'empire d'Orient, un nouvel essor leur fut donné par les travaux des savants Grecs et l'invention de l'imprimerie; accueillie désormais dans l'Italie entière, la philologie devint l'occupation favorite des hommes les plus éminents. Comme jadis, aux temps de la splendeur Grecque et Romaine, le Philologue était de nouveau " l'ami passionné de la littérature classique " et la Philologie, s'appliquant à l'ensemble des sciences, était redevenue synonyme de Polymathie.

Ce culte pour les créations de l'antiquité dans le domaine de l'art et de la science atteignit son apogée en Italie au temps de Léon X; il se révéla par une étude nouvelle, l'imitation du style classique et particulièrement de la latinité de Cicéron; le nom de Muret (1526-1585) s'attache naturellement à ce souvenir.

Il n'est pas inutile de signaler ici la tendance particulièrement artistique des études philologiques de cette époque; c'était d'une manière indirecte seulement, et pour arriver plus sûrement au but désiré, qu'on s'y livrait à des travaux de grammaire, de critique et d'exégèse.

Ces efforts des Italiens pour la renaissance de la philologie ne restèrent pas isolés; à partir du XVI^e siècle, les Français d'abord s'y associèrent, puis après eux, et presque en même temps, les Allemands, les Anglais et les Hollandais; vers la fin du siècle dernier, les études philologiques devinrent en quelque sorte le monopole des Allemands, et c'est chez eux, aujourd'hui encore, qu'elles sont cultivées avec le plus d'éclat.

Dans la première moitié du XVI^e siècle, les Français s'y étaient adonnés, avec une remarquable ardeur, sous la protection d'un roi ami des arts, François I; des imprimeurs de grande science, comme les deux Étienne (Robertus Stephanus 1503-1559, et Henricus Stephanus 1528-1598), s'occupèrent de la production de textes corrects des auteurs latins et grecs. Les deux plus grands philologues du XVI^e siècle, Joseph Scaliger et Isaac Casaubonus, appartenaient à la nation française.

Parmi les savants des autres pays qui se sont spécialement distingués dans la philologie jusqu'à la fin du siècle précédent, nous nous bornerons à citer :

En Allemagne, Johann Reuchlin (1455-1522), Philipp Me-

lanchton (1497-1560), Joachim Camerarius (1500-1574), Johann Matthias Gesner (1691-1761), Johann August Ernesti (1707-1781), et Christ. Gottl. Heyne (1729-1812).

En *Angleterre*, Thomas Linacre (1460-1524), George Buchanan (1506-1582), Thomas Ruddiman (1674-1757), Richard Bentley (1662-1742), John Taylor (1703-1766), Jeremiah Markland (1693-1776).

En *Belgique*, Justus Lipsius (1547-1606).

En *Hollande*, Des. Erasmus (1467-1536), Gerh. Jo. Vossius (1577-1649), Nicol. Heinsius (1620-1681), Joh. Fr. Gronov (1611-1671), Franz Oudendorp (1696-1761), Tiberius Hemsterhuis (1685-1766), Lud. Kasp. Valckenaer (1715-1785), Dav. Ruhnken (1723-1798).

C'est le moment de placer une observation importante : chez ces peuples de race romane et germane, l'esprit public, l'influence religieuse, la littérature nationale, les tendances individuelles des savants n'avaient pas manqué d'imprimer des directions diverses au développement de la philologie ; aussi la voyons-nous tantôt s'élever et s'étendre jusqu'à la science universelle, tantôt, au contraire, se renfermer dans les seuls exercices de l'école préparatoires à la connaissance des langues classiques, quand elle ne s'est pas tout spécialement attachée à la stylistique et à l'esthétique. Tandis que l'Italie et la France accordaient une moindre importance à l'étude formelle du langage, en Angleterre, particulièrement depuis Bentley, et en Hollande, surtout avec les Hemsterhuis et les Ruhnken, la Critique fut considérée comme le but essentiel de la philologie ; critique large et profonde, d'ailleurs, à laquelle toutes les connaissances réelles et linguistiques venaient prêter leur secours.

En Allemagne, quand l'étude de l'antiquité païenne put enfin se soustraire à l'influence que les luttes religieuses et les rigueurs d'une sévère orthodoxie avaient exercée sur elle pendant le XVII^e siècle, il se produisit une sorte d'hésitation et d'incertitude entre les deux courants contraires de la philologie. Pour les uns, elle était comme le véhicule même des Humanités ; d'autres, à l'exemple des Hollandais, ne voyaient en elle qu'un ensemble de règles et de doctrines servant à l'explication fondamentale des langues.

Les travaux considérables de Winckelmann dans le domaine

artistique de l'antiquité classique et particulièrement son immortel ouvrage " l'histoire de l'art antique „ (1764) apportèrent un élément nouveau et précieux dans cette grave question; la littérature nationale allemande, si brillante à cette époque, et qui tirait de l'antiquité classique sa sève la plus riche, contribua, pour une forte part aussi, à rehausser l'intérêt qui s'attachait aux études anciennes : qu'on songe seulement au Laocoon de Lessing; bientôt Christ. Heyne, dans sa chaire de philologie à Goettingen, acquit une vogue extraordinaire par ses leçons et ses travaux sur l'explication esthétique de la littérature classique. Néanmoins, il s'en fallait encore de beaucoup que les rayons épars des études philologiques fussent réunis en un seul foyer. Ce mérite, celui d'avoir élevé la philologie au rang d'une science véritable, en fixant définitivement son organisation et son domaine, revient à Frédéric Auguste Wolf.

E. JOPKEN.

SUR L'ÉTENDUE DES BIBLIOTHÈQUES DE L'ANTIQUITÉ.

Le dixième volume des *Transactions of the Royal Society of Literature* de Londres, contient un mémoire fort intéressant de M. William Axon, intitulé *On the extent of ancient libraries*. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur communiquant la partie la plus neuve et partant aussi la plus curieuse de ce travail.

La bibliothèque de Pergame, que Marc Antoine fit transporter à Alexandrie, contenait 200,000 volumes (Plut. Anton. 58). La bibliothèque d'Alexandrie, attachée au Musée et fondée par Ptolémée Soter, comprenait selon Eusèbe à la mort de Ptolémée Philadelphie 100,000 volumes, selon Flavius Joseph 200,000 volumes. Lors de la prise d'Alexandrie par Jules César, cette riche collection de livres devint la proie des flammes; elle comptait alors 400,000 volumes, car Orose affirme que tel fut le chiffre des volumes dévorés par le feu et Sénèque donne le même nombre comme étant celui des livres de la bibliothèque. Il est probable que le même incendie consuma aussi la bibliothèque du temple de Serapis, fondée par Evergète II. Ammien Marcellin (XXII, 13,) raconte en effet que 700,000 volumes périrent par le feu et si nous lisons également dans Aulu-Gelle (VI, 17,) et dans Isidore qu'il y avait à Alexandrie 700,000 volumes, il faut sans doute rapporter ce nombre aux deux bibliothèques. On ignore combien il y avait de livres dans la bibliothèque du mont Palatin établie par Auguste près du temple d'Apollon; celle du temple de Trajan, nommée bibliothèque Ulpienne, que Gordien rétablit, après sa destruction, comprenait de 62,000 à 80,000 volumes. On a découvert à Herculaneum, dans une maison particulière, une collection de 1696 volumes. Enfin les bibliothèques impériales de Constantinople sont censées avoir contenu à différentes époques 6,900, 120,000, 600,000 et 33,000 volumes.

Il résulte de ces chiffres qu'une collection de 200,000 volumes paraît dans l'Antiquité pour être très-considérable et qu'une bibliothèque de 700,000 volumes était une véritable merveille. Certes de nos jours aussi on compte peu de bibliothèques de

700,000 volumes. Mais le volume ancien ne ressemblait guère à ce que nous décorons de ce titre. On sait que c'était un rouleau comprenant plusieurs bandes de papier ou de parchemin collées ensemble et qu'il correspondait en étendue aux livres dans lesquels nous voyons divisés les ouvrages anciens. Pour faire juger de leur grandeur, M. Axon donne le tableau suivant :

Les Bucoliques de Virgile forment 1 livre contenant environ	32,777 lettres.
Les Géorgiques de Virgile forment 4 livres contenant environ	83,868 "
L'Énéide de Virgile forme 12 livres conte- nant environ	385,328 "
Le Culex forme 1 livre contenant environ .	15,183 "
L'histoire naturelle de Pline forme 37 livres contenant environ	2,330,165 "
L'histoire de Tite Live 35 livres contenant environ	2,954,100 "
Les Annales de Tacite forment 12 livres con- tenant environ	543,090 "
Les Histoires de Tacite forment 5 livres contenant environ	316,240 "
Le de Oratoribus de Tacite forme 1 livre contenant environ	58,050 "
La Germania de Tacite forme 1 livre conte- nant environ	32,400 "
L'Agricola de Tacite forme 1 livre contenant environ	38,950 "
Les Nuits att. d'Aulu-Gelle forment 20 livres contenant environ	604,610 "
Les Amours d'Ovide forment 3 livres conte- nant environ	81,200 "
Les 11 premiers livres des Métamorphoses comprennent	279,942 "

Total 144 livres comprennent 7,755,903 lettres.

Nous avons ici 144 volumes, 37 de sciences, 54 d'histoire, 32 de poésie, 21 de littérature variée, contenant un ensemble de 7,755,903 lettres, soit 53,860 lettres par volume. Or si nous prenons l'Encyclopédie de Chambers (Edimbourg; W. et R. Chambers, 1860-1868) et si nous l'examinons de la même façon,

nous trouverons qu'elle contient en dix volumes 8,266 pages, dont chacune, indépendamment des gravures, renferme environ 5,928 lettres. L'ouvrage entier comprend par conséquent environ 49,000,848 lettres et équivaut à 854 volumes de la littérature grecque ou latine; chaque volume vaut en étendue plus de 85 volumes ou livres anciens. Un million de volumes imprimés dans le même format et avec les mêmes caractères, remplirait un seul rayon de nos bibliothèques et les 700,000 livres des grandes bibliothèques d'Alexandrie imprimés dans le format de l'Encyclopédie citée ne formeraient pas plus de 8,247 volumes; ces bibliothèques comprendraient l'une 4,706 volumes, l'autre 3,535.

Comparées à nos collections de livres modernes, les bibliothèques de l'Antiquité sont donc tout-à-fait insignifiantes. Le British Museum, par exemple, indépendamment de son immense collection de manuscrits, contenait en 1860 environ 700,000 volumes imprimés et s'augmente d'environ 30,000 volumes par an. Il y a peu de bibliothèques publiques ou demi-publiques, si fréquentes maintenant en Angleterre, qui ne dépassent en étendue les deux bibliothèques d'Alexandrie. Et cependant ces bibliothèques étaient partout célèbres pour leur étendue et renfermaient toutes les richesses intellectuelles que les trésors et la générosité des Ptolémées avaient pu réunir.

Si nous comparons les bibliothèques privées de l'antiquité avec les nôtres, le contraste n'est pas moins frappant. Ainsi les 1696 rouleaux découverts dans une maison d'Herculanum égaleraient en étendue 20 des volumes modernes que nous venons de décrire.

COMPTES RENDUS.

Rapport fait au nom de la Commission de l'École Française d'Athènes, sur les travaux des membres de cette école pendant les années 1869-1872. Paris, Firmin Didot, 1872. 18 pp. in-4.

Nous avons parcouru avec le plus vif intérêt ce nouveau Rapport sur l'École française d'Athènes, que son auteur, M. Egger, a bien voulu nous communiquer. M. Egger, on peut le dire sans flatterie, appartient à la pléiade de ces infatigables savants qui soutiennent avec éclat l'honneur scientifique de la France. Antiquaire érudit, épigraphiste habile, grammairien distingué, il possède au suprême degré cet art, malheureusement trop rare, d'exposer les résultats des plus patientes recherches sous une forme non seulement claire et précise, mais aussi empreinte de cette sobre élégance que semble lui avoir valu son commerce habituel avec la Muse hellénique.

Nous apprenons par ce Rapport que les travaux de l'École française d'Athènes, ralentis de 1865 à 1867, avaient repris quelque activité en 1868 et 1869, lorsqu'ils furent brusquement interrompus par les préoccupations d'une guerre désastreuse. Ce n'est qu'à partir de 1871 que les membres de l'École d'Athènes ont pu sérieusement se remettre à l'œuvre. C'est ainsi que M. Mamet, de la section des lettres, et M. Gorceix, de la section des sciences, ont rendu compte des fouilles heureuses exécutées dans l'île de Santorin, l'ancienne Théra, à la suite de l'éruption volcanique qui avait en quelque sorte préparé l'œuvre des antiquaires. Ils y ont retrouvé des habitations de date préhistorique, et dans ces habitations de nombreux produits de l'industrie humaine. Il a été question de ces découvertes dans les comptes-rendus de l'Académie des Sciences, tome LXXXIII. Elles ont pour nous d'autant plus d'intérêt qu'on s'occupe en Belgique, avec une ardeur qui va parfois jusqu'à la témérité, de recherches relatives à l'âge préhistorique. M. Egger fait observer avec raison que pour arriver en cette matière à des résultats sérieux, les philologues devraient unir leurs efforts à ceux des naturalistes, ce qui malheureusement n'a pas encore eu lieu jusqu'ici, ni en France, ni en Belgique.

Le Rapport parle ensuite des mémoires de M. Augustin Cartault sur quelques antiquités de l'île de Rhodes, de M. Rayet sur l'île de Cos et de M. Lebègue sur le golfe de Corinthe. M. Cartault, complétant les travaux de ses devanciers, a fait connaître à l'Académie les résultats de ses laborieuses recherches dans quarante villages de l'île de Rhodes, c'est-à-dire

un recueil d'inscriptions en partie inédites et des observations nouvelles sur les formes assez variées des sépultures rhodiennes, ainsi que sur les constructions dites pélasgiques. M. Egger fait remarquer, et cette observation mérite d'être relevée, que les essais d'explication des copies épigraphiques faites par M. Cartault, " laissent voir bien des traces d'expérience en matière de philologie. „ Plus loin il dit encore : " Historiens „ ou humanistes distingués dans nos concours universitaires, les membres „ de l'École française n'apportent, d'ordinaire, en Grèce, qu'un savoir „ grammatical insuffisant pour faire dignement honneur à leur tâche, „ quelques-uns peut-être y apportent un goût médiocre pour les études „ de pure philologie ; c'est là un fait regrettable, c'est une disposition „ fâcheuse contre laquelle nous devons les prémunir, „

Ce jugement, porté par un esprit aussi éminemment littéraire que M. Egger, nous console de l'injuste dédain qu'en France aussi bien qu'en Belgique, certaines personnes, qui se croient de l'esprit, affectent à l'endroit de la philologie.

Le mémoire de M. Rayet sur l'île de Cos est accompagné d'un volumineux fascicule contenant des copies et des empreintes d'inscriptions. M. Rayet n'a pas encore eu le temps de mettre à profit ces nombreuses inscriptions, qui promettent d'éclairer d'un jour nouveau l'histoire d'une île jadis si florissante, et de nous en faire connaître le dialecte d'une manière plus précise. Comme le fait avec raison observer M. Egger, il s'en faut de beaucoup que les variétés dialectiques éparses sur les marbres aient été jusqu'à présent suffisamment utilisées par la grammaire comparée.

M. Egger nous informe que MM. Waddington et L. Rénier ont proposé naguère à l'Académie des Inscriptions de réunir à la Sorbonne les empreintes et les photographies de tous les monuments épigraphiques qu'on a pu reproduire de la sorte. Cette idée nous paraît très-heureuse et nous voudrions la voir appliquée aux inscriptions latines éparses en Belgique. Ce serait là le véritable point de départ d'un *Corpus inscriptionum Belgarum*.

M. Lebègue a borné son exploration nouvelle du golfe de Corinthe aux côtes orientales de ce golfe (Mégaride, Béotie, Phocide). Ce périple n'a pas été très-fructueux au point de vue épigraphique, mais il a fait connaître un certain nombre d'anciennes fortifications helléniques, dont la description formera l'objet d'un second mémoire.

Ainsi qu'on vient de le voir, les travaux de l'École française d'Athènes, quoique exécutés dans des conditions peu favorables par des jeunes gens généralement trop peu préparés, n'en contribuent pas moins à étendre constamment le domaine de la science, à laquelle, d'ailleurs, les anciens élèves de l'École payent largement et régulièrement leur tribut, témoin les remarquables publications de MM. Beulé, Wescher, Foucart, Guérin, Perrot, Heuzey, Dumont, etc.

Qu'il nous soit donc permis de formuler ici un vœu, qui, du reste, a

déjà été exprimé à la Chambre des Représentants par M. Thonissen, à savoir que notre Gouvernement se mette en rapport avec M. le Ministre de l'Instruction publique en France, afin d'obtenir, en faveur de quelques Belges, l'autorisation de prendre part aux travaux de l'École française d'Athènes. Ces jeunes gens, après s'être familiarisés sur place avec la langue et les usages de la Grèce actuelle, pourraient ensuite faire des recherches et des fouilles dans des endroits encore peu explorés, avec la perspective en quelque sorte assurée d'y faire des découvertes plus ou moins importantes. S'il leur était donné, par exemple, de séjourner pendant quelques mois dans la ville de Pergame, et de rayonner de là dans diverses directions, ils rapporteraient d'Asie-Mineure, nous osons le garantir, une ample moisson de documents précieux.

Qu'on ne considère pas comme téméraire ou chimérique le vœu que nous venons d'émettre. Nous croyons savoir, en effet, que le Gouvernement français serait tout disposé à accueillir favorablement une demande dans ce sens, qui lui serait adressée par notre Ministre de l'Intérieur. Et nous croyons pouvoir ajouter que M. Egger, qui s'est toujours montré si bienveillant pour la Belgique, ne manquerait pas, si l'on faisait appel à son dévouement, de nous prêter, pour la réalisation de cette idée, le concours de ses lumières et de son autorité.

A. W.

Cours gradué de géographie rédigé conformément au programme du Gouvernement, à l'usage de l'Enseignement moyen du degré supérieur, par J. DU FIEF, professeur d'histoire et de géographie à l'athénée royal de Bruxelles; 4^e édit.

Cet ouvrage comprend trois parties :

I^{re}. Géographie générale et géographie politique à l'usage des classes inférieures des athénées;

II^e. Géographie physique, à l'usage des classes de troisième et de seconde;

III^e. Géographie astronomique, à l'usage de la classe de rhétorique.

Ce cours est arrivé déjà à sa quatrième édition. Nous ne répéterons pas ce que la *Revue* a déjà dit d'une édition antérieure. M. Brauch y a relevé certaines erreurs de détail dont l'auteur, nous le remarquons avec plaisir, a fait son profit, comme nous le constatons par l'édition que nous avons sous les yeux. Nous nous contenterons, en renvoyant pour le reste à l'impartiale appréciation qui a été faite de l'ouvrage dans la V^e liv. du tome XIII de la *Revue*, d'examiner ce que cette édition offre de particulier. M. Du Fief, dans la deuxième partie de son cours qui traite de la géographie physique, donne sur la formation de la terre, sur la succession des terrains de la croûte terrestre et sur celle des êtres organisés des notions qu'il a empruntées à la géologie et que l'élève peut facilement

comprendre et retenir. Il n'est plus permis à personne d'ignorer ce qu'on entend par terrains de sédiment ou stratifiés, terrain primitif ou terrain igné ancien, comment le *relief* du globe a changé par suite des *soulèvements* et des *affaissements* de la croûte primitive de notre globe, ni à quelle époque primaire, secondaire ou tertiaire on doit assigner l'apparition des infusoires ou des ichthyosaures, des fougères ou des palmiers.

M. D. F. ne s'est pas seulement adressé à la géologie pour éclairer cette partie de son travail, mais comme il a divisé la *géographie phystique* en 5 parties : 1^o les terres, 2^o les eaux, 3^o l'atmosphère, 4^o les productions naturelles, 5^o la population, il était naturel qu'il allât puiser pour les trois dernières dans la climatologie et la météorologie, la minéralogie, la botanique et la zoologie, et dans l'ethnographie pour la répartition des éléments que ces sciences étudient. La géologie se rapporte plus spécialement aux deux premières parties. C'est ainsi que dans la première partie, « les terres » nous trouvons après les explications que l'auteur nous donne sur les montagnes et les vallées, sur la cause qui les a produites, sur les désignations différentes qu'elles prennent suivant leurs dimensions, leur position ou les pays où elles se trouvent, des détails très-intéressants sur les volcans *sous-aériens* et *sous-marins*, sur les tremblements de terre qui accompagnent les éruptions volcaniques et sur le feu central, auquel on doit ces phénomènes.

Ce qu'il dit des influences physiques et sociales de la forme des terres, est vrai en général. Sans nier l'influence du climat et de la configuration du sol sur les mœurs, il serait dangereux de l'ériger en principe, ce serait reporter sur les éléments la responsabilité des vices et des défaillances des peuples. L'histoire bat d'ailleurs en brèche un pareil système. Tel peuple qui habite le pays le plus plat du monde, a donné de tout temps les plus nobles et les plus efficaces exemples de la résistance au despotisme, alors que le fanatisme s'est retranché ailleurs dans les montagnes comme dans un fort inexpugnable. Un autre peuple, également habitant des montagnes et ayant de tous côtés la mer comme sous la main, après avoir lui comme un phare dans les luttes de la liberté, s'est abaissé ensuite si profondément dans la servitude qu'il ne semble plus jamais pouvoir se relever de son triste état. L'influence du climat est donc presque nulle, comparée à celle qu'ont sur les destinées des peuples la volonté des hommes, l'éducation qui dirige cette volonté et lui donne du ressort, et le gouvernement sous lequel ils vivent.

Comme M. D. F. aime de remonter pour tous les phénomènes de la nature à leurs sources, il n'est pas étonnant qu'il commence son chapitre des eaux par la mer, *réservoir d'où se dégage et où retourne par une circulation universelle toute l'eau de la terre* ; il en décrit le fond, les propriétés physiques et les mouvements. Suivant la vapeur d'eau qui s'élève de l'Océan, il nous la montre s'arrêtant à la cime des hautes montagnes, où, sous la forme des glaciers, elle sert de source aux grands cours d'eau du continent, plus bas se résolvant en une pluie qui forme, selon qu'elle

reste à la surface du sol ou s'y infiltre, les ruisseaux, les rivières, les marais, les lacs, ou les puits, les sources jaillissantes, les sources minérales et les eaux thermales, il évalue les avantages et les inconvénients que ces différents phénomènes présentent à l'homme, les travaux par lesquels nous rémédions aux inconvénients et multiplions les avantages: il nous offre tout cela dans un ordre méthodique et lumineux, avec de nettes définitions et des divisions complètes, précisant le sens des mots usités en cette matière. Exemple au mot *canaux*, il donne la définition du mot *canal*, divise les canaux d'après leur destination en canaux de navigation, d'irrigation, de dessèchement et de dérivation; plus loin nous apprend ce que c'est qu'un *canal à point de partage* ou *canal latéral*, ce qu'il faut entendre par *biefs horizontaux*, par *biefs de partage*, par *écluses à sas*, en un mot, il ne néglige rien de ce qui peut intéresser et instruire, sans sortir pour cela des limites du programme du Gouvernement.

Les notions sur l'atmosphère se trouvaient déjà dans les éditions antérieures et M. Brauch avait déjà félicité M. D. F. d'avoir introduit dans son cours cette heureuse innovation.

Le chapitre IV de la géographie qui traite des productions naturelles, fait des emprunts aux sciences naturelles, mais ici ces productions sont principalement envisagées dans leurs applications usuelles et considérées au point de vue de leur distribution géographique et de leur importance générale; c'est assez dire qu'on n'est pas sorti du cadre dans lequel doit se renfermer un cours de géographie.

Quant à l'espèce humaine, l'auteur l'étudie dans ses divers types, attend encore des progrès de la science la solution de la question si controversée du siège primordial de l'espèce humaine et de la division de ses variétés, et malgré les différences qu'établit dans ces variétés la diversité des types, des langues, des aptitudes, il pense que le principe de l'unité primitive de notre espèce a pour conséquence nécessaire de faire disparaître la distinction de races supérieures et de races inférieures, de faire envisager l'humanité dans son ensemble comme une grande famille marchant vers un seul et même but, le libre développement des forces morales.

Nous ne pouvons que féliciter M. Du F. d'avoir introduit, et cela dans une si sage mesure, les éléments des sciences naturelles qui ont un rapport direct avec la géographie dans son cours, lequel nous semble surtout recommandable par la méthode, l'ordre et la clarté, qui sont des garanties de succès en tout mais principalement dans un livre didactique.

D. K.

MATHÉMATIQUES.

QUESTIONS SUR LE QUADRILATÈRE COMPLET, TRAITÉES AU MOYEN DES COORDONNÉES TRILINÉAIRES.

I.

Trouver en coordonnées trilinéaires l'équation de la médiane d'un quadrilatère complet. On prend pour triangle de référence celui qui est formé par deux côtés du quadrilatère et une diagonale. (Question 7; voir Revue, 1 mai 1869, p. 46).

Désignons par A_1, A_2, A_3 le triangle de référence et par $y_1, y_2, -y_3$, les coordonnées barycentriques du point d'intersection Y des deux autres côtés A_1H et A_2G du quadrilatère complet. On a la relation :

$$(1) \quad y_1 + y_2 - y_3 = 1 \quad (1).$$

Les coordonnées du point E , milieu de la diagonale $A_1 A_3$, sont :

$$\frac{1}{2}, \quad \frac{1}{2}, \quad 0.$$

Celles du point D , milieu de la diagonale $A_2 Y$, sont :

$$\frac{y_1}{2}, \quad \frac{y_2}{2}, \quad \frac{1 - y_3}{2}.$$

L'équation d'une droite passant par deux points Y et Z est

$$x_1 (y_2 z_3 - y_3 z_2) + x_2 (y_3 z_1 - y_1 z_3) + x_3 (y_1 z_2 - y_2 z_1) = 0.$$

(1) Voir : *Revue*, coordonnées trilinéaires par M. Neuberg. *Elemente der analytischen Geometrie in homogenen Coordinaten*, von Dr Richard Heger. (Braunschweig).

Remplaçant dans cette équation, les coordonnées y_1, y_2, y_3 et z_1, z_2, z_3 des points donnés Y et Z, par celles des points D et E, on aura pour équation de la droite DE, médiane du quadrilatère complet :

$$x_1 (1 - y_3) + x_2 (1 - y_3) + x_3 (y_2 - y_1) = 0.$$

N.B. On démontre facilement que cette droite passe par le milieu F de la troisième diagonale GH. En effet, on trouve pour coordonnées des points G et H :

$$(G) \quad \frac{y_1}{y_1 - y_3}, \quad 0, \quad \frac{-y_3}{y_1 - y_3}$$

$$(H) \quad 0, \quad \frac{y_2}{y_2 - y_3}, \quad \frac{-y_3}{y_2 - y_3}.$$

Celles du point F, milieu de GH seront donc :

$$\frac{y_1}{2(y_1 - y_3)}, \quad \frac{y_2}{2(y_2 - y_3)}, \quad \frac{-y_3}{2(y_1 - y_3)} + \frac{-y_3}{2(y_2 - y_3)}.$$

Si on remplace dans l'équation de la droite DE, les quantités x_1, x_2, x_3 par les coordonnées du point F, on arrivera, toute réduction faite, à l'égalité (1); ce qui prouve que les milieux des trois diagonales d'un quadrilatère complet sont trois points en ligne droite.

II.

Les trois côtés d'un triangle, forment avec trois droites partant des sommets et passant par un même point trois quadrilatères complets. Démontrer que les médianes de ces quadrilatères se coupent en un seul point et chercher l'équation des droites, qui joignent ces points aux sommets. (Question 8; v. Revue, 1 mai 1869, p. 46.)

Prenons le triangle proposé pour triangle de référence $A_1A_2A_3$. Soient y_1, y_2, y_3 les coordonnées barycentriques du point d'intersection O des trois droites en question A_1B_1, A_2B_2, A_3B_3 . On a pour coordonnées des points C et D, respectivement milieux des droites A_1O et A_2A_3 :

$$(C) \quad \frac{1+y_1}{2}, \quad \frac{y_2}{2}, \quad \frac{y_3}{2}$$

$$(D) \quad 0, \quad \frac{1}{2}, \quad \frac{1}{2}.$$

L'équation de la médiane CD du quadrilatère complet $A_1B_2O B_2A_3A_2$ sera donc :

$$(1) \quad x_1(y_2 - y_3) - x_2(1 + y_1) + x_3(1 + y_1) = 0.$$

On aura de même pour les équations des médianes des deux autres quadrilatères,

$$(2) \quad x_1(1 + y_2) + x_2(y_3 - y_1) - x_3(1 + y_2) = 0$$

$$(3) \quad -x_1(1 + y_3) + x_2(1 + y_3) + x_3(y_1 - y_2) = 0.$$

Les coordonnées du point d'intersection I des médianes représentées par (1) et (2) devant vérifier l'équation

$$x_1 + x_2 + x_3 = 1$$

résolvons le système de ces trois équations.

Le déterminant provenant de ces équations est le dénominateur commun D des valeurs des inconnues; il est :

$$(4) \quad \begin{vmatrix} 1 & 1 & 1 \\ y_2 - y_3 & -1 - y_1 & 1 + y_1 \\ 1 + y_2 & y_3 - y_1 & -1 - y_2 \end{vmatrix}.$$

Retranchant la première colonne de la seconde et de la troisième, on a :

$$\begin{vmatrix} 1 & 0 & 0 \\ y_2 - y_3 & -1 - y_1 - y_2 + y_3 & 1 + y_1 - y_2 + y_3 \\ 1 + y_2 & -1 - y_1 - y_2 + y_3 & -2 - 2y_2 \end{vmatrix}.$$

Le calcul de ce déterminant revient à celui de son mineur :

$$\begin{vmatrix} -1 - y_1 - y_2 + y_3 & 1 + y_1 - y_2 + y_3 \\ -1 - y_1 - y_2 + y_3 & -2 - 2y_2 \end{vmatrix}.$$

Comme on a,

$$y_1 + y_2 + y_3 = 1$$

ce déterminant peut être mis sous la forme :

$$4 \begin{vmatrix} -1 + y_3 & 1 - y_2 \\ -1 + y_3 & -1 - y_2 \end{vmatrix} = -8 (y_3 - 1).$$

Le numérateur N de la valeur de x_1 s'obtient si on remplace dans le déterminant (4) les coefficients de x_1 dans les trois équations respectivement par les seconds membres et l'on aura :

$$N = \begin{vmatrix} 1, & 1, & 1, \\ 0, & -1 - y_1, & 1 + y_1, \\ 0, & y_3 - y_1, & -1 - y_2, \end{vmatrix} = \begin{vmatrix} -1 - y_1, & 1 + y_1 \\ y_3 - y_1, & -1 - y_2 \end{vmatrix} =$$

$$-2 (y_1 + 1) (y_3 - 1).$$

On a donc :

$$x_1 = \frac{1 + y_1}{4}.$$

Par un calcul analogue, ou par une simple permutation d'indices, on trouve :

$$x_2 = \frac{1 + y_2}{4}, \quad x_3 = \frac{1 + y_3}{4}.$$

Comme les valeurs de x_1 , x_2 , x_3 vérifient l'équation de la troisième médiane, le théorème proposé se trouve démontré.

Par une simple substitution dans l'équation de la droite qui passe par deux points donnés, on trouve pour équation des trois droites A_1I , A_2I , A_3I :

$$x_2 (1 + y_3) - x_3 (1 + y_2) = 0$$

$$x_3 (1 + y_1) - x_1 (1 + y_3) = 0$$

$$x_1 (1 + y_2) - x_2 (1 + y_1) = 0.$$

N.B. La démonstration géométrique du théorème est extrêmement facile. Désignant par M_1, M_2, M_3 les milieux des droites A_1O, A_2O, A_3O , et par N_1, N_2, N_3 ceux des côtés A_2A_3, A_3A_1, A_1A_2 , on remarquera que les quadrilatères $N_1N_3M_1M_3$ et $N_2N_3M_2M_3$ sont des parallélogrammes qui ont la diagonale M_3N_3 commune, donc etc. etc.

III.

Trouver en coordonnées trilinéaires l'équation de la droite qui passe par les quatre points de rencontre des trois hauteurs des quatre triangles formés par les quatre côtés d'un quadrilatère complet pris trois à trois. (Question 9; v. *Revue* du 1 mai 1869, p. 46).

Prenons, comme dans la question 7, pour triangle de référence $A_1A_2A_3$, celui qui est formé par les deux côtés A_3G, A_3H et la diagonale A_1A_2 . En désignant par $y_1, y_2, -y_3$ les coordonnées du point d'intersection Y des deux autres côtés A_2G et A_1H du quadrilatère complet, on aura pour équation de la droite A_2G :

$$x_1y_3 + x_3y_1 = 0.$$

La condition qui exprime que deux droites:

$$p_1x_1 + p_2x_2 + p_3x_3 = 0$$

$$p'_1x_1 + p'_2x_2 + p'_3x_3 = 0$$

sont perpendiculaires entre elles, est donnée par la relation:

$$(1) \quad \begin{aligned} & a_1^2 p_1 p'_1 + a_2^2 p_2 p'_2 + a_3^2 p_3 p'_3 - a_1 a_2 \cos A_3 (p_1 p'_2 + p_2 p'_1) \\ & - a_2 a_3 \cos A_1 (p_2 p'_3 + p_3 p'_2) - a_3 a_1 \cos A_2 (p_3 p'_1 + p_1 p'_3) = 0 \end{aligned}$$

a_1, a_2, a_3 étant les longueurs des côtés du triangle de référence.

Toute droite passant par le sommet A_3 du triangle de référence a une équation de la forme:

$$p_1x_1 + p_2x_2 = 0.$$

Exprimant que cette droite est perpendiculaire à la droite

$$x_1 y_3 + x_3 y_1 = 0,$$

on trouvera, par la relation (1):

$$\frac{p_1}{p_2} = \frac{a_1 a_2 y_3 \cos A_3 + a_2 a_3 y_1 \cos A_1}{a_1^2 y_3 - a_3 a_1 y_1 \cos A_2}.$$

L'équation de la hauteur $A_2 K$ du triangle $A_2 A_3 G$ sera donc :

$$x_1 (a_1 a_2 y_3 \cos A_2 + a_2 a_3 y_1 \cos A_1) + (a_1^2 y_3 - a_3 a_1 y_1 \cos A_2) x_2 = 0.$$

On trouvera, par un calcul analogue, pour la hauteur GL du même triangle l'équation :

$$x_1 (a_1 a_2 \cos A_3 y_3) + x_2 (a_1^2 y_3 - a_1 a_3 \cos A_3 y_1) + x_3 (a_1 a_2 \cos A_3 y_1) = 0.$$

Les coordonnées du point d'intersection M des deux hauteurs $A_2 K$ et GL doivent satisfaire à l'égalité :

$$x_1 + x_2 + x_3 = 1.$$

En résolvant le système formé par les trois dernières équations, on aura pour coordonnées de ce point d'intersection :

$$x_1 = \frac{a_1^2 a_2 \cos A_3 y_1 (a_3 y_1 \cos A_2 - a_1 y_3)}{D}$$

$$x_2 = \frac{a_1 a_2^2 \cos A_1 y_1 (a_1 y_3 \cos A_3 + a_3 y_1 \cos A_1)}{D}$$

$$x_3 = \frac{a_1 a_2 a_3 \cos A_1 y_1 (a_3 y_1 \cos A_2 - a_1 y_3)}{D}.$$

On vérifiera d'ailleurs facilement que ces valeurs satisfont à l'équation de la troisième hauteur :

$$x_1 \cos A_1 - x_3 \cos A_3 = 0.$$

Par une permutation des indices 1 et 2 on aura pour coordonnées du point d'intersection N des hauteurs du triangle $A_1 A_3 H$:

$$x_1 = \frac{a_2 a_1^2 \cos A_2 y_2 (a_2 y_3 \cos A_3 + a_3 y_2 \cos A_2)}{D'}$$

$$x_2 = \frac{a_2^2 a_1 \cos A_3 y_2 (a_3 y_2 \cos A_1 - a_2 y_3)}{D'}$$

$$x_3 = \frac{a_1 a_2 a_3 \cos A_2 y_2 (a_3 y_2 \cos A_1 - a_2 y_3)}{D'} \quad (1)$$

Connaissant les coordonnées des deux points M et N, on formera facilement l'équation de la droite MN au moyen de l'égalité :

$$x_1 (y_2 z_3 - y_3 z_2) + x_2 (y_3 z_1 - y_1 z_3) + x_3 (y_1 z_2 - y_2 z_1) = 0.$$

En calculant les coordonnées des points d'intersection des hauteurs des deux autres triangles $A_1 YG$ et $A_2 YH$, on pourrait prouver que ces deux points sont situés sur la droite MN.

EVEN.

Note sur ces trois questions.

En employant l'équation de la ligne droite sous forme de déterminant, on peut abréger la solution de la seconde question. Si (X_1, X_2, X_3) sont les coordonnées courantes d'une droite passant par deux points (Y_1, Y_2, Y_3) (Z_1, Z_2, Z_3) , l'équation de cette droite sera évidemment :

$$\begin{vmatrix} X_1 & X_2 & X_3 \\ Y_1 & Y_2 & Y_3 \\ Z_1 & Z_2 & Z_3 \end{vmatrix} = 0.$$

En effet, cette équation est du premier degré en X_1, X_2, X_3 , et le premier membre est identiquement nul pour $X_1 = Y_1, X_2 = Y_2, X_3 = Y_3$, et pour $X_1 = Z_1, X_2 = Z_2, X_3 = Z_3$, d'après une propriété élémentaire des déterminants.

Si nous appelons y_1, y_2, y_3 (au lieu de $-y_3$) les coordonnées

(1) On emploiera avec avantage, comme ci-dessus, les déterminants dans la résolution du système d'équations.

de Y dans la première question, l'équation de la médiane du quadrilatère sera :

$$\begin{vmatrix} X_1, & X_2, & X_3 \\ \frac{y_1}{2} & \frac{y_2}{2} & \frac{1+y_3}{2} \\ \frac{1}{2}, & \frac{1}{2}, & 0 \end{vmatrix} = 0$$

ou, en multipliant par 4 et ajoutant la dernière ligne à la seconde

$$\begin{vmatrix} X_1, & X_2, & X_3 \\ 1+y_1, & 1+y_2, & 1+y_3 \\ 1, & 1, & 0 \end{vmatrix} = 0.$$

Il en résulte que dans la seconde question, les trois médianes ont respectivement pour équations :

$$\begin{vmatrix} X_1, & X_2, & X_3 \\ 1+y_1, & 1+y_2, & 1+y_3 \\ 0, & 1, & 1 \end{vmatrix} = 0,$$

$$\begin{vmatrix} X_1, & X_2, & X_3 \\ 1+y_1, & 1+y_2, & 1+y_3 \\ 1, & 0, & 1 \end{vmatrix} = 0, \quad \begin{vmatrix} X_1, & X_2, & X_3 \\ 1+y_1, & 1+y_2, & 1+y_3 \\ 1, & 1, & 0 \end{vmatrix} = 0.$$

Les premiers membres de ces trois équations s'annulant identiquement pour $X_1 = 1+y_1$, $X_2 = 1+y_2$, $X_3 = 1+y_3$, comme on le voit sans calcul, les coordonnées du point de rencontre des médianes sont

$$\frac{1+y_1}{4}, \quad \frac{1+y_2}{4}, \quad \frac{1+y_3}{4}$$

comme le trouve M. Even.

Signalons en passant l'avantage qu'il y a à employer dans le cas actuel, comme l'a fait l'auteur, les coordonnées bary-

centriques, et non les coordonnées trilinéaires quelconques. Toutes les équations ont une forme plus simple. Ne pourrait-on pas choisir, dans la troisième question, des coordonnées et un triangle de référence, qui conduisent aussi à des formules plus symétriques et qui permettent de prouver simplement que les quatre points dont on parle sont en ligne droite. P. M.

CONCOURS DE 1^{re} SCIENTIFIQUE (1873.)

Géométrie. Par un point A, extérieur à un cercle, on fait passer une sécante. Aux points B et C, où elle rencontre la circonférence, on mène les tangentes BD et CD. Du point D on abaisse sur le diamètre AO une perpendiculaire qui rencontre les droites BC et AO respectivement en E et F. Démontrer :

1^o Qu'on a les proportions $\frac{CF}{BF} = \frac{CE}{BE} = \frac{CA}{BA}$.

2^o Que les tangentes CD et BD rencontrent à des distances égales du point A la perpendiculaire élevée en ce point sur le diamètre AO.

Les cinq points O, F, B, D et C sont situés sur une circonférence de cercle; comme les cordes BD et DC sont égales, la droite FD sera la bissectrice de l'angle CFD, et FA celle du supplément de ce même angle.

Les quatre points en ligne droite C, E, B et A forment donc un système harmonique et l'on a : $\frac{CF}{BF} = \frac{CE}{BE} = \frac{CA}{BA}$.

La perpendiculaire élevée au point A sur le diamètre AO est une transversale du faisceau harmonique (D. ABEC); comme elle est parallèle au rayon DE de ce faisceau, elle doit être coupée par les trois autres rayons DA, DB, DC en deux parties égales.

Grâce à l'emploi des propriétés des faisceaux harmoniques, cette démonstration n'exige la construction d'aucune ligne auxiliaire. Cet avantage se présente dans beaucoup de propositions où l'application des propriétés des triangles semblables est difficile en ce sens que ces triangles n'existent pas toujours dans les figures et qu'il faut les former par des lignes auxiliaires auxquelles on ne parvient très souvent qu'après de longs essais.

EVEN.

Arton, le 17 Septembre 1873.

*Système nouveau de figures géométriques en fil de fer, par
J. P. Stroesser, professeur de mathématiques (1).*

La Revue a fait connaître en 1869 (tome XI, p. 415-416), le nouveau système de figures géométriques de M. Stroesser. Tandis qu'on se sert le plus souvent dans l'enseignement de la géométrie solide, de figures en bois, en plâtre ou en fer blanc pour représenter les polyèdres, M. Stroesser emploie, pour le même objet, des figures géométriques à arêtes en fil de fer. Celles-ci permettent, non seulement de prendre connaissance de la forme extérieure du corps, mais aussi de pénétrer dans son intérieur et d'y voir toutes les lignes auxiliaires ou principales qui s'y trouvent. De plus, on obtient immédiatement un dessin clair et exact de chacune des figures géométriques dont il s'agit, en laissant tomber sur ces figures, des rayons lumineux et suivant au crayon l'ombre portée par les diverses arêtes et lignes du corps, représentées par les fils métalliques.

M. Stroesser a fait récemment de nouvelles applications de son système. 1° *A la cristallographie.* Les principales figures que l'on rencontre dans les six systèmes cristallins, sont représentées avec leurs arêtes, leurs axes et tout ce qui peut en faire saisir le développement naturel et les transformations. 2° *A la géométrie plane ou à la trigonométrie.* Un cercle en fil de fer permet de montrer comment varient en grandeur et en signe les lignes trigonométriques; le rayon et le sinus sont mobiles et les lignes négatives se distinguent des lignes positives par leur couleur. 3° *A la perspective.* Deux systèmes distincts donnent sur un plan en verre, au moyen de fils de soie représentant les rayons visuels, la perspective du cube, de la pyramide quadrangulaire, du cylindre et du cône. Impossible de faire voir plus clairement à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la géométrie de l'espace, en quoi consiste la projection conique

(1) Rue Marie-Thérèse, 83, Bruxelles. L'inventeur appelle ces figures : *Somatakantes* ou solides représentés par leurs arêtes. Mention honorable à Bruxelles, en 1869, diplôme en 1871 à Londres, prix à Moscou et à Vienne en 1872 et 1873.

ou perspective. 4° *A l'astronomie et à la géographie mathématique.* Une des idées les plus heureuses de M. Stroesser consiste à représenter le globe terrestre par son axe, quelques méridiens, l'écliptique, les tropiques et les cercles polaires. Cet appareil, joint à un autre très-simple et très-ingénieux, permet à tout le monde de construire rapidement, en tout endroit, un cadran solaire sur une surface quelconque. L'auteur a exposé son procédé dans une petite brochure ⁽¹⁾. 5° Enfin, outre diverses applications de son système au dessin, à la géométrie descriptive, à la perspective, à la géométrie solide, déjà très-connues, pensons-nous, M. Stroesser a représenté quelques-uns des polyèdres d'espèce supérieure, étudiés d'abord par KEPLER, puis par POINSOT, BERTRAND, etc. Les figures sont absolument impuissantes à donner par elles seules une idée nette de ces polyèdres étoilés. M. Stroesser a donc rendu un véritable service aux spécialistes qui s'occupent de ces corps remarquables, en les représentant au moyen de figures avec arêtes en fil de fer, teintées de diverses manières, pour plus de clarté.

Cette courte notice suffira pour donner une idée des nouvelles applications du système de M. Stroesser. Mais rien ne peut remplacer l'examen *de visu*, de ces remarquables figures géométriques. Plusieurs des collections de M. Stroesser se trouvent dans les écoles normales, les académies et les écoles de dessin de Belgique. Nous conseillons à nos lecteurs de tâcher de prendre connaissance du système de M. Stroesser, en visitant ces établissements.

⁽¹⁾ *Notice sur le principe des cadrans solaires. Leur construction pratique mise à la portée de toutes les intelligences*, par J. P. STROESSER, professeur de mathématiques. Bruxelles. Vromant 1872. — L'appareil ayant été perfectionné depuis 1872, il paraîtra bientôt une édition nouvelle de cette brochure, en rapport avec l'appareil actuel de M. Stroesser.

91

NON-CIRCULATING BOOK

